

CHRISTOPHE COLOMB

II

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.



Léviè del. **Chromo Lemercier, Paris.**

CHRISTOPHE

COLOMB

HISTOIRE

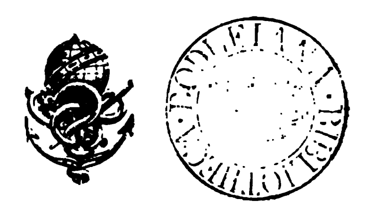
DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES TIRÉS D'ESPAGNE ET D'ITALIE

PAR

ROSELLY DE LORGUES

TOME SECOND



PARIS

DIDIER ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1856

HISTOIRE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Christophe Colomb parti de San Lucar de Barraméda, passe par les Canaries, les îles du Cap-Vert; descend sous le parallèle de Sierra-Leone, éprouve les calmes plats de la zone torride, dans leur plus extrême intensité. — La chaleur corrompt les vivres, fait éclater les tonneaux, couler le goudron, etc. — L'Amiral en danger de mourir de soif est contraint de changer de route.—Au milieu de la consternation des équipages son domestique aperçoit l'île de la Trinité. — Découverte de la Terre-Ferme. — Premier aspect du nouveau Continent. — L'Orénoque, le golfe de Paria. — La bouche du Serpent et la bouche du Dragon. — Heureuse sortie des navires par le passage redoutable de la bouche du Dragon. — Découverte successive des îles : les Témoins, la Marguerite, Cubaga où l'on pêchait les perles.— L'avarie des vivres, des bâtiments, et son état de cécité forcent Colomb à partir pour l'Espagnole.

§ I.

Le 30 mai 1498, les six caravelles amarrées dans le port de San-Lucar de Barraméda avaient déployé leurs voiles. L'Amiral était parti sous l'invocation de la Très-

Sainte-Trinité [1], en ayant fait le vœu de donner son auguste nom à la première terre qu'il pourrait découvrir [2].

Ce n'était plus des îles que cherchait Colomb. Il ne voulait plus sonder les parages de cette grande terre de Cuba qu'on pensait former le commencement des Indes. Il allait maintenant interroger les espaces inconnus de l'Océan au midi, et s'avançait résolûment à la recherche d'un Continent nouveau, que son intuition pressentait devoir exister sous une latitude plus avancée vers l'occident. Ses espérances égalaient presque ce nouveau voyage à l'importance de sa première découverte [3]. Il fit d'abord orienter au sud, pour éviter une flotte française en croisière vers le cap Saint-Vincent [4].

Le 7 juin, l'Amiral arriva dans le mouillage de Porto-Santo, y entendit la messe; fit son bois, son eau, et alla jeter l'ancre à Madère où le gouverneur et la plupart des habitants qui le connaissaient déjà, le reçurent en grande pompe. Il y passa six jours pour prendre des provisions et du jus de canne ou cassonade qu'on se procurait à des prix avantageux. De là il vint à la Gomera; puis continua sa route.

Sans cesse préoccupé des besoins de la Colonie, l'Amiral étant arrivé à la hauteur de l'île de Fer, expédia

[1] Christophe Colomb. — « Partí en nombre de la santisíma Trinidad, miercoles, 30 de mayo, de la villa de San Lucar. » — *Relation du troisième voyage adressée aux Rois Catholiques.*

[2] Oviedo y Valdez, *Historia natural y general de las Indias,* libr. III, capit. III.

[3] « Una empresa tan importante y gloriosa en su idea como el primer descubrimiento. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo,* lib. VI, § 23.

[4] Herrera dit que cette flotte était portugaise, mais Las Casas assure qu'elle était française; et la relation même de Colomb ne permet aucun doute à cet égard.

directement à l'Espagnole trois navires sous les ordres de son beau-frère, Pedro de Arana, de son cousin le Génois, Jean-Antoine Colomb, et d'Alonzo Sanchez de Carvajal. Il leur donna la route à suivre, leur indiquant le plus court chemin. Ils devaient, à tour de rôle, avoir le commandement de la flottille chacun pendant une semaine.

Alors Colomb, avec les trois autres navires, mit le cap vers la zone torride « au nom de la Très-Sainte-Trinité [1]. »

Une attaque de goutte, qui fut dès le quatrième jour aggravée par la fièvre, vint ajouter à ses fatigues. Mais l'énergie de sa volonté dominant la violence de sa douleur, il ne cessa pas de diriger en personne la navigation [2]. Quand on eut dépassé l'île stérile de Belle-Vue, refuge des lépreux portugais, le mercredi 4 juillet, l'Amiral porta au sud-est. Depuis le 27 juin on n'avait pu ni observer les étoiles ni prendre la hauteur, tant étaient épaisses les brumes. Il persistait à porter dans cette direction; quoique la violence des courants se dirigeant au nord et au nord-est retardât péniblement sa marche. Le 7 juillet on était encore en vue de l'île de Fer. Cependant il voulut tenir ce rumb jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la ligne équinoxiale, d'où il aurait mis le cap sur la Terre ferme des Indes, à l'Occident.

Bientôt on rencontra des herbes pareilles à celles dont s'étaient alarmés les équipages lors de la première navigation. Quand on eut fait cent vingt lieues au sud-est, le 13 juillet, sous le parallèle de Sierra-Leone, le vent tomba tout à coup; les vagues s'aplanirent; les voiles pendaient immobiles et flasques le long des mâts. Aucune

[1] Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*. Décade 1re, liv. III, chap. IX.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Amiraglio*, cap. LXV.

brise ne ridait l'ardent miroir des eaux, qu'embrasait un soleil vertical. Les navires semblaient fixés par la quille sur la face d'une mer d'argent. Le calme étouffant de l'air, l'immobilité de l'Océan dont l'immensité n'offrait qu'une teinte uniforme et brûlante, la sensation d'un calorique énervant et subit avaient abattu l'esprit des matelots. On se trouvait dans la région encore inconnue des calmes, sur laquelle les conteurs de bord faisaient tant de récits sinistres.

Le premier jour, un soleil que ne tempérait le voile d'aucune vapeur sembla torréfier l'espace. Tout brûlait; le goudron se liquéfiait. Heureusement, le lendemain d'épais nuages couvrirent le ciel; il tomba quelques ondées de pluie en larges gouttes. Cependant la chaleur restait suffoquante. Sous l'influence de cette ardeur jointe à l'humidité, les vivres s'altéraient rapidement; la corruption se mettait dans les salaisons. Le lard fondait comme devant le feu. Le blé se ridait et semblait se rôtir. Le bois des douves se desséchant, l'assemblage n'était plus comprimé par les cercles, et le vin et l'eau s'échappaient des fentes élargies [1]. Malgré le péril, telle était cette asphyxiante chaleur « qu'il n'y avait personne qui osât descendre sous le pont pour réparer les tonneaux et avoir soin des vivres [2]. » Cette incandescence dura huit jours. L'absence du vent empêchait de s'y soustraire. L'Amiral s'adressa, comme toujours, à Dieu qui l'avait secouru

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. LXV. — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI.

[2] « Y entre en tanto ardor y tan grande que creé que se me quemasen los navios y gente, que todo un golpe vino á tan desordenado, que « no habia persona que osase descender debajo de cubierta á remediar « la vasija y mantenimientos, etc. » — Christophe Colomb, *Relation du troisième voyage adréssée aux Rois catholiques*.

dans tant de périls. Il se ressouvint d'avoir trouvé un grand changement dans la température, chaque fois qu'il avait passé à cent lieues à l'ouest des Açores, au point désigné pour la fameuse Ligne de Démarcation Papale. « D'après cela, dit-il, je résolus, s'il plaisait à Notre Seigneur de m'envoyer du vent et un temps propice, pour me tirer des parages où je me trouvais, de ne pas pousser plus avant au midi, toutefois sans rétrograder, mais de naviguer au couchant jusqu'à ce que j'eusse rencontré la température que j'avais trouvée quand j'étais dans le parallèle des Canaries; et alors d'aller plus au sud. Il plut au Seigneur, au bout de ces huit jours, de m'accorder un bon vent d'est, et je me dirigeai au couchant. »

L'événement vint justifier la conjecture cosmographique de l'Amiral. En avançant vers l'ouest, il trouva cette atmosphère adoucie et sereine qui toujours, sous le méridien indiqué, avait rafraîchi sa poitrine haletante d'observation. « Pendant dix-sept jours, Dieu Notre Seigneur me donna un bon vent. » Mais les provisions étaient avariées et la plupart putréfiées. Les barriques de vin étaient vides. Il ne restait plus qu'un seul baril d'eau dans chacun des trois navires. En danger de périr de soif, malgré son regret de s'écarter de sa route, l'Amiral fit gouverner au nord, vers les îles Caraïbes, espérant y prendre des vivres, de l'eau et radouber ses caravelles. La détresse des équipages était affreuse. Au milieu des plus sombres appréhensions, le 31 juillet à midi, un marin d'Huelva, Alonzo Perez Nizzardo, domestique de l'Amiral, étant monté par hasard dans les huniers, vit poindre à l'occident trois sommets de montagnes qui semblaient unies à la même base.

C'était la terre tant souhaitée!

Elle paraissait éloignée d'environ quinze lieues [1]; et par une prodigieuse singularité, semblait, à cette distance, présenter mystérieusement l'emblème de la Trinité dont l'Amiral avait fait vœu de lui imposer le nom!

§ II.

Les étranges circonstances de cette découverte, ces trois sommets paraissant sortir de la même montagne, et rappelant d'une manière si précise le vœu de l'Amiral de donner le nom auguste de la Trinité à la première terre qu'il découvrirait, ont frappé les chroniqueurs contemporains et les historiographes royaux. Pierre Martyr, en racontant les défaillances des équipages accablés d'appréhensions sinistres, tourmentés par la soif, dit quelle joie excita la vue soudaine de ces trois sommets très-élevés [2]. Oviedo rapporte que l'île de la Trinité fut « ainsi nommée de l'Amiral parce qu'il avait délibéré de nommer ainsi la première terre qu'il verrait, joint qu'il vit trois montagnes à une même heure, fort prochaines les unes des autres [3]. » Herrera, en deux de ses écrits sur les Indes occidentales, constate cette coïncidence étrange entre le vœu de l'Amiral et l'apparition de cette terre inconnue. « Le marinier de la gabie aperçut trois pointes de terre, de façon que le nom de l'île se rapporta du tout au vœu de l'Amiral. [4] » Muñoz qui eut sous

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral,* chap. LXV.

[2] « Nauta quidam speculator tres montes altissimos sublatis præ lætitia ad cœlum vocibus se conspicere proclamat. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ,* lib. sextus.

[3] Oviedo y Valdez, *Hist. nat. et génér. des Indes,* liv. III, chap. III, — Traduction de Jean Poleur, valet de chambre de François Ier.

[4] Herrera, *Description des Indes occidentales qu'on appelle aujourd'hui Nouveau-Monde,* chap. VII, p. 16. — Édit. d'Amsterdam, 1622.

ses yeux des relations et des documents, depuis lors disparus, nous apprend que Colomb attribua cette découverte à un bienfait signalé de Dieu [1]; il regardait comme miraculeuses les circonstances de temps, de lieu, d'aspect, de ces trois sommets, apparition si intimement en rapport avec son projet de consacrer à la Sainte-Trinité la première terre dont il ferait la découverte.

Dans sa relation officielle, l'Amiral rapporte aux Rois Catholiques, succinctement avec sa sublime simplicité, les circonstances pénibles au milieu desquelles la Providence le secourut. Il se borne à dire ceci : « Et comme Sa Haute Majesté a toujours usé de miséricorde envers moi, un matelot monta par hasard au hunier et aperçut au couchant trois montagnes réunies [2]. Nous dîmes le *Salve regina* et d'autres prières, et rendîmes des actions de grâces à Notre Seigneur. »

Aussitôt l'Amiral, cessant de cingler vers le nord, fit porter sur la terre qui lui était montrée, et la nomma la TRINITÉ, suivant le vœu qu'il avait fait en quittant le port de San-Lucar. A l'*heure de Complies*, on arriva sous un cap que sa forme fit appeler « Pointe de la galère ». On y trouva une crique entourée de terrains cultivés et parsemés d'habitations. La végétation exubérante et balsamique des alentours rappelait les vergers de Valence au printemps. A son regret, Colomb ne put y entrer; les ancres ne mordaient pas sur le fond. Il longea le rivage

[1] « El presente attribuyó á un señalado beneficio de Dios; mirando como milagroso el tiempo, el modo y la vista de tres cumbres, etc... » —Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 23.

[2] « Y como Su alta majestad haya siempre usado de misericordia conmigo, por acertamiento subió un marinero á la gavia, y vido al Poniente tres montañas juntas. » — Par modestie, sans doute, Colomb ne dit pas ici que le matelot favorisé de ce premier aspect était Alonzo Perez Nizzardo, son domestique.



Lévié del.

CHRISTOPHE
COLOMB



HISTOIRE

DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES TIRÉS D'ESPAGNE ET D'ITALIE

PAR

ROSELLY DE LORGUES

TOME SECOND

PARIS

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1856

tant il était épouvantable. « L'eau venait, dit-il, du levant au couchant avec autant d'impétuosité que le Guadalquivir quand il déborde. » Il vit que cette direction de l'est à l'ouest se continuait à toutes les heures sans interruption, avec une force ou vitesse de deux milles et demi à l'heure [1]. Il craignit sérieusement de ne pouvoir plus ni aller en avant, à cause des bas-fonds que lui indiquait ce fracas, ni retourner en arrière, à cause de la violence du courant. Tandis qu'à une heure très-avancée de la nuit, l'insomnie, l'inquiétude et son désir d'observer le retenaient sur le pont malgré son ophthalmie, il entendit soudain un grondement terrible qui s'élevait du côté du midi. Il examina avec anxiété, et vit la mer qui arrivait du couchant, formant une montagne d'eau aussi haute que la mâture du navire et avançait contre lui. A ce bruit se mêlait le tumulte des autres courants. Pourtant cette masse liquide s'abaissa, soulevant la caravelle et atteignit l'embouchure du canal, où elle se maintint quelque temps debout dans sa lutte contre le courant opposé. L'Amiral sentit si vivement l'imminence du danger, qu'il en éprouvait encore plusieurs semaines après les pénibles impressions [2]. Tous s'étaient crus perdus sans ressource. Le lendemain, il fit sonder par les chaloupes; elles trouvèrent six ou sept brasses de fond et reconnurent un double courant, l'un pour entrer, l'autre pour sortir. « Il plut au Seigneur de me donner un bon vent, dit-il, et je traversai l'intérieur de cette embouchure; après quoi je retrouvai la tranquillité. » L'Amiral donna à ce dangereux passage le nom de « bouche du Serpent. »

[1] Annotation hydrographique de Navarrete.

[2] Au moment où il dictait, à son secrétaire, sa relation pour les Rois catholiques.

§ III.

On a généralement admis que le premier point du Nouveau Continent qu'aperçut Christophe Colomb fut la côte de Paria. C'est pourtant là une erreur d'avance réfutée par l'Amiral lui-même dans son rapport aux Rois catholiques.

Il n'est pas sans intérêt de préciser scrupuleusement le premier lieu du Nouveau Monde qui s'offrit aux regards avides des Européens. On peut le faire avec certitude, grâce à la Relation de Colomb sur ce troisième voyage.

Avant de débouquer par ce redoutable passage qu'il nomma « la bouche du Serpent », l'Amiral avait à sa droite, un peu en avant de la proue, le dernier cap occidental de la Trinité, et, sur la gauche, tant en avant qu'en arrière, l'extrémité supérieure du Delta de l'Orénoque, fleuve immense qui se décharge dans l'Atlantique par sept grandes bouches et quarante issues, sur une étendue d'environ cinquante lieues, qu'elles découpent en îles et en îlots de diverses grandeurs. Une végétation épaisse et nerveuse y étale sa confuse prodigalité. Au-dessus des mangliers, dont les branchages baignent dans l'eau salée, du milieu des tamariniers, des roseaux gigantesques et des fougères arborescentes, s'élèvent les anacardes, les mauritias, palmiers à éventails, les cassias aux grappes dorées, entremêlés de lianes sarmenteuses et de plantes frutescentes qui rendent leur profondeur impénétrable aux regards comme à la lumière. Il était impossible de ne pas prendre pour des îles et des îlots ces portions de terrain alors à demi noyées, formant des canaux sans nombre, et parmi lesquels aucun courant régulier n'in-

dique le dégorgement d'un fleuve. Au contraire, tantôt les vents et tantôt les remous établissent de faux courants et font remonter au lieu de descendre. L'uniformité de cette prodigieuse végétation rend ces îles si semblables par leur aspect, que souvent les Guaraoûns[1], naviguant sans cesse dans les découpures des îles où ils habitent sur les arbres, s'égarent dans ces labyrinthes[2].

Ce fut donc sur ces masses de sombre verdure, paraissant sortir des eaux et s'élevant par étage jusqu'à borner l'horizon, que se porta d'abord le regard de l'Amiral. Bien qu'aucun indice ne pût lui faire supposer que ces îles étaient formées par l'embouchure d'un fleuve, il sentait quelque chose de nouveau, d'étrange et d'inexplicable sur la nature de ces lieux; car, loin de donner un nom collectif à ces îlots, il désigna cette contrée du nom de « Terre de Grâce » TIERRA DE GRACIA, parce que la grâce de Dieu l'y avait seule conduit; et il ne parla point d'îles, dans cet endroit de sa relation. On voit qu'il n'était pas assuré, malgré les apparences de ce morcellement, d'avoir affaire à un véritable archipel.

Le premier point du Nouveau Continent qui fixa nécessairement l'attention de Christophe Colomb, quand il voulut doubler la pointe Jeacos pour reconnaître la côte intérieure de Trinité, est compris entre le cap del Morro et le cap de Medio, dans le Delta de l'Orénoque. Sur les

[1] C'est improprement que plusieurs écrivains donnent à ces indigènes le nom de Guaranis. Les Indiens Guaranis sont au Paraguay. Les Guaraoûns diffèrent des Guaranis par la langue et les mœurs autant que par la contrée qu'ils occupent. — Dauxion-Lavaysse, *Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite et dans diverses parties de Vénézuéla*, t. I, p. 3.

[2] Depons, *Voyage à la partie orientale de la Terre Ferme dans l'Amérique méridionale*, tom. III, p. 274.

inflexions montueuses du rivage, les palmiers piriguaos au stipe lisse magnifiquement couronné de panaches, les bombax reliés entre eux par les fleurs d'or des banistères, les passiflores, les vanilles entremêlées de convolvulus cramoisis, les panchupans aux innombrables bouquets de fleurs blanches, surtout les cierges, les raquettes, les cactiers cylindriques donnaient au sol une physionomie tranchée, profondément distincte de la faune des îles. Des bouquets de nopalées formidables, des végétaux aigus, à feuilles sagittées, les teintes d'un vert sombre, le ton presque brun des nervures, la force ligneuse des moindres plantes, le bleu du ciel plus foncé indiquaient des conditions nouvelles d'existence. Au caractère gigantesque de la contrée, à la masse de cette végétation colossale, à quelque chose d'immense et de puissant qui pénétrait son intuition, le Révélateur du Globe sentait qu'il n'était plus sous l'action prédominante de l'humidité saline; que l'influence des mers cédait ici à l'abondance de l'eau douce, et qu'il voyait enfin la Terre-Ferme.

Comme cette perspective d'uniforme verdure ne lui offrait aucun point de reconnaissance, il en chercha d'un autre côté. Après avoir couru des bordées sur la côte intérieure de la Trinité, il aperçut à une distance de douze lieues au nord-est, la crête d'un promontoire qu'il croyait une continuation de la terre de Gracia, ce qui se trouvait exact. Il fit puiser de l'eau dans la mer; elle se trouva si douce, qu'elle était bonne à boire. En portant de ce côté, il sentit un courant très-fort qui le poussait vers l'est-nord-est. Et en approchant, il reconnut près du cap Lapa une embouchure encore plus étroite que celle de la bouche du Serpent; le bruit et l'agitation des vagues n'y étaient pas moindre. Il vira de bord, autant dans le dessein de trouver une autre issue, que de communiquer

avec les habitants de cette contrée, et suivit la côte occidentale. Plus on avançait, plus on trouvait l'eau douce et agréable à boire. Dès qu'on aperçut des terrains déboisés et mis en culture, l'Amiral mit à terre Pierre de Terreros avec un détachement. On trouva des sentiers frayés, du feu, du poisson et une maison sans toiture. On aperçut une multitude de singes; mais aucun habitant ne se montra. L'Amiral longea encore le rivage pendant huit lieues, et de nouveau fit descendre à terre. On rencontra d'excellents ports, beaucoup de terres cultivées, des arbres aux fruits succulents et une sorte de raisin; mais sans pouvoir découvrir aucun indigène. Par l'exercice obligé dès l'enfance de leurs principaux sens, les Indiens acquéraient une telle supériorité dans la portée de la vue, la faculté de l'ouïe, la subtilité de l'odorat, qu'ils apercevaient les étrangers avant d'en être vus, entendaient leurs pas, reconnaissaient leurs traces, et ainsi se dérobaient à leur rencontre; c'est pourquoi à la terre de Gracia, comme déjà dans l'île de la Trinité, les Espagnols n'avaient pu réussir à en surprendre aucun.

Ce jour-là étant un Dimanche, Colomb ordonna de le célébrer sur cette terre nouvelle, dont il fit prendre possession dans la forme accoutumée. On éleva une grande Croix[1] au point le plus exhaussé du rivage, et le nom sacré de notre Rédempteur retentit sur ce sol inconnu. L'Amiral fut représenté à cette cérémonie par son vertueux maître d'hôtel, le capitaine Pierre de Terreros[2], car l'état aigu de son ophthalmie le forçait en ce moment à rester enfermé dans sa cabine. Le premier Européen

[1] « Una gran Cruz hincada en tierra. » — Déposition d'Hernando Pacheco dans le huitième interrogatoire de l'enquête. — Pleyto, *Probanzas del Almirante.*

[2] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 26.

qui posa le pied sur le Nouveau Continent fut donc Pierre de Terreros; et le second, Andres de Corral.

Le lendemain, lundi, 6 août, l'Amiral fit louvoyer près de la côte. Un petit canot monté par cinq Indiens passa sous l'avant de la petite caravelle, le *Courrier*, à qui son faible tirant d'eau permettait de serrer d'assez près le rivage. L'officier appela les Indiens, leur fit signe qu'il voulait aller à terre avec eux. Ils le comprirent et s'approchèrent pour le prendre. Celui-ci, en sautant dans leur légère embarcation, la fit exprès chavirer. Les Indiens voulaient se sauver à la nage, mais les Espagnols s'étaient jetés dans les flots, leur barrant le passage; ils les arrêtèrent, à l'exception d'un seul, et les amenèrent à l'Amiral[1].

Ces hommes étaient robustes, bien proportionnés. Leur couleur rappelait leur origine. L'Amiral leur donna des verroteries, des morceaux de sucre, des grelots, ce qui les combla de joie; puis ordonna de les ramener à terre. Selon ses prévisions, les habitants, instruits du bon traitement qu'avaient éprouvés leurs compatriotes, couvrirent bientôt la grève. Tous voulaient venir aux caravelles. Ils apportaient en présents : du pain, de l'eau pure, un breuvage vert, sorte de vin, des boucliers, des arcs, même des flèches empoisonnées. Ils considéraient avec un étonnement indicible les Espagnols; les regardaient curieusement, flairaient avec une certaine sensualité leurs vêtements, leurs chaloupes et les bagatelles qu'ils leurs donnaient[2]. Ils trouvaient à ces étrangers une senteur agréable[3]. Le lendemain, à huit lieues de là, vers l'occi-

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. III, chap. IX.

[2] Muñoz, *Historia del Nuevo mundo*, lib. VI, § 27.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages, etc., dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. III, chap. XI.

dent, l'Amiral vit le cap de l'Aiguille, y trouva la campagne magnifique et la plage très-peuplée. « Je fis jeter l'ancre, dit-il, pour avoir le loisir de contempler cette verdure, ce beau pays et ses habitants[1]. »

Mais ce n'était que par échappée qu'il pouvait glisser un regard sur cette opulente contrée. Son ophthalmie l'empêchait de quitter sa cabine. Il interrogeait, et on lui rendait compte. Ce n'était que par l'appréciation d'autrui qu'il essayait de juger. Ce lieu parut délicieux; il le nomma *les Jardins*. Plusieurs Indiens virent le prier, de la part de leur Roi, de descendre à terre. Colomb ne pouvait répondre à cette invitation. Son apparente indifférence redoubla la curiosité. « Comme ils virent que je ne faisais pas attention à eux, ils se rendirent en nombre infini aux navires. » Leur taille était élevée; leurs cheveux, noirs et flexibles, se cachaient à demi dans une étoffe brillante dont ils ceignaient leur tête. Ils n'avaient pour vêtement qu'un mouchoir attaché autour de la ceinture; celui des femmes était plus allongé. Les canots des chefs fort grands, légers et mieux construits que ceux des autres Indiens, portaient vers le milieu une cabine où ils se tenaient avec leurs femmes. La plupart paraient leur cou de plaques d'or de la grandeur d'un fer à cheval. Ils paraissaient fiers de cet ornement; et pourtant il n'y en eut pas un qui ne le cédât volontiers pour une sonnette. On vit aussi des femmes qui portaient des bracelets en perles fines, « qui firent ouvrir les yeux aux Castillans[2]. » L'Amiral fit son possible pour savoir d'où ils tiraient l'or. Tous indiquaient une terre très-élevée vers le couchant, mais peu éloignée; toutefois

[1] Christophe Colomb. — *Relation du troisième voyage adressée aux Rois catholiques.*

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. III, chap. XI.

ils l'engageaient à n'y pas aller, parce que l'on y mangeait les hommes. Colomb leur demanda où ils recueillaient les perles. Ils désignèrent aussi le couchant et le nord. Malgré son désir de vérifier lui-même ces lieux, Colomb dut y renoncer; les nécessités pressantes de la colonie remplissaient son cœur d'inquiétude; les vivres qu'il avait embarqués pour les habitants d'Hispaniola s'avariaient de plus en plus. La caravelle qu'il montait, à cause de son grand tonnage, n'était point propre à une exploration de ce genre. Sa santé épuisée par les veilles continues, ses yeux dans un état voisin de la cécité lui faisaient sentir le besoin d'arriver à Hispaniola, d'où il aurait envoyé son frère Barthélemy continuer ses découvertes.

Christophe Colomb commanda de porter au couchant. On suivit cette direction, jusqu'à ce que l'on n'eût plus que trois brasses de fond. Il jeta l'ancre, et expédia en avant le *Courrier*, pour voir si le passage était ouvert. Le *Courrier* arriva jusqu'au milieu d'un golfe très-grand, qu'entouraient quatre autres golfes moindres, dans lesquels se déchargeaient les eaux de plusieurs fleuves : le Paria, le Guarapiche, le Fantasima, le Cacao, le Caripe. On trouva partout cinq brasses de fond. L'eau était très-douce : « Je n'en ai jamais bu de pareille, » disait l'Amiral. Il appela cette sorte de mer intérieure, « le Golfe des Perles, » c'est le Golfe de Paria. Il espérait trouver un détroit au nord de ces parages; car on n'avait d'issue ni par le couchant ni par le midi. Mais on se vit enfermé de tous côtés par la terre. Le 11 août, Colomb levant l'ancre, revint sur ses pas, pour tenter entre le cap Paria et l'île de la Trinité le passage du dangereux détroit à l'est-nord-est, dont il s'était prudemment écarté le 5 août. Les courants le poussaient si fortement de ce côté, qu'il ne put regagner le rivage *des jardins* qu'il

eût souhaité revoir. Sur tous les points l'eau était douce et claire. Le lendemain il réussit à mouiller près du cap Paria, dans un port qu'il nomma *le port aux singes*, à cause de l'abondance de ces quadrumanes sur les arbres voisins. Il s'y arrêta pour y sanctifier le Dimanche, avec l'intention d'en ressortir le lundi, et de franchir le redoutable détroit.

§ IV.

Le lundi 14 août on approcha du détroit.

L'extrémité nord-est de la Trinité ne fait point face immédiatement au sud-ouest du cap Paria. Entre la pointe de l'île et la pointe de la terre ferme se trouvent plusieurs îles qui ne laissent entre elles que des issues impraticables aux navires. Mais entre la plus grande de ces îles et le continent américain, s'ouvre un passage large d'environ une lieue et demie, le seul par lequel on puisse s'aventurer moins inconsidérément et débouquer dans la mer Caraïbe. Toutefois, pendant les mois de juillet et août, l'abondance des pluies et le débordement des grands fleuves qui se déchargent dans le golfe de Paria donnent aux courants d'eau douce une impulsion terrible. Cette masse d'eau fluviale heurte les îles qui s'opposent à son issue ; et de la lutte entre les flots d'eau douce et les vagues salées résulte un choc bruyant, qui imite les bouillonnements et les bruits des écueils.

Si pour entrer dans cette véritable mer intérieure, qu'on nomme le golfe de Paria, Colomb avait eu besoin du secours de la Providence, son assistance ne lui fut pas moins nécessaire pour en sortir. Nous insistons sur les détails de ce débouquement dans la mer Caraïbe que l'on n'a jamais rapportés avec exactitude. Le véridique Herrera

le reconnaît. « Là l'Amiral n'eut pas moins de fatigue qu'il n'en avait souffert dans la *bouche du Serpent*, lorsqu'ils entrèrent dans le golfe. Mais le péril fut plus grand encore[1]. »

Un peu avant midi, les trois caravelles se trouvaient près de la passe. Un bouleversement affreux se voyait dans les flots. L'eau fluviale poussée vers la mer se trouvait combattue par l'eau salée, que la marée poussait de toute sa puissance contre l'entrée du golfe. Les vagues s'agitaient avec une telle violence qu'elles s'élevaient en « montagnes « d'eau fort hautes, avec un si grand bruit que cela baillait « l'épouvante aux plus hardis de la troupe. » Colomb conjectura que « les lits du courant et les collines d'eau qui « sortaient et entraient dans ces canaux avec un bruit « si terrible, provenaient du choc de l'eau douce avec l'eau « salée. L'eau douce s'opposait à l'entrée de l'eau salée; « et celle-ci s'opposait à la sortie de l'autre[2]. » Faute de vent, les pilotes ne pouvant s'aider de leurs voiles, appréhendaient d'être jetés par la violence des courants sur les basfonds, et brisés contre les rochers des deux bords. L'Amiral avoua que s'ils parvenaient à se tirer de là, ils pourraient bien dire qu'ils avaient été délivrés de la bouche du Dragon. « A cause de quoi ce nom lui demeura[3]. »

Malgré l'imminence du péril, l'Amiral, profitant d'une brise de terre, fit avancer les caravelles. « A peine les vaisseaux étaient-ils entrés dans cette espèce de défilé terrible, que le vent tomba entièrement; et ils manquaient

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. III, chap. XI.

[2] Christophe Colomb, *Relation du troisième voyage adressée aux Rois catholiques*.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. III, chap. XI.

à chaque instant d'être précipités contre les rochers[1]. » Colomb n'invoqua pas vainement son protecteur. Au moment du plus grand danger, le secours invisible lui vint d'en Haut. Le vent se leva avec force; l'eau douce grossit ses vagues comme des collines. « Enfin Dieu voulut que cette même eau douce, maîtrisant la salée, jetât les vaisseaux dehors. » Ce fut par la puissance du vent que s'accomplit leur salut. Mais telle était l'assurance de l'Amiral, sa confiance dans « la miséricorde de sa Haute Majesté », que, dans ce moment solennel, il s'occupait tranquillement d'observations hydrographiques. Habitué aux prodiges de l'assistance divine, il ne mentionne même pas ce secours merveilleux, et se borne à constater son observation avec cette héroïque simplicité qui le distingue. Il dit seulement ceci : « Je sortis par l'embouchure du nord, et je trouvai que l'eau douce était toujours victorieuse. Et, lorsque je passai, ce qui eut lieu par la force du vent, me trouvant sur une de ces collines liquides, je remarquai que dans les lits du courant, l'eau de la partie intérieure était douce, tandis que la partie extérieure était salée[2]. » Pendant ce sondage, les équipages étaient à peine revenus de leur consternation.

Dès que ses trois caravelles eurent franchi l'écumante « bouche du Dragon », Colomb donna publiquement cours à sa gratitude. Il remercia hautement le Seigneur de l'avoir soustrait aux périls de l'abîme[3].

D'abord, il fit porter au nord-ouest; il reconnut la

[1] Washington Irving, *Vie et voyages de Christophe Colomb*, liv. X, ch. III.

[2] Christophe Colomb, *Relation du troisième voyage adressée aux Rois catholiques.*

[3] Cólon dadas infinitas gracias al Señor que le habia librado, etc. — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 29.

côte extérieure de Paria; signala en face du cap « des trois Pics » les trois îles qu'il appela *les Témoins* , sans doute par allusion aux trois événements miraculeux de ce troisième voyage, entrepris au nom de la Trinité. Ensuite, laissant au nord-est deux îles plus éloignées, qu'il nomma, en l'honneur de la Sainte-Vierge, l'une la *Conception* et l'autre l'*Assomption*, il arriva à la *Marguerite*, véritable joyau de la nature, île parée d'une verdure somptueuse, pleine d'aménité, riche des dons du sol, des produits de la mer et couverte d'habitations [1]. De là, il vint à Cubagua, petite île voisine, aride et morne, mais depuis lors célèbre à cause de la pêche des perles.

Séduit par ces découvertes, l'Amiral aurait poursuivi sa navigation, et serait entré dans le golfe de Venezuela, en passant par la côte de Caracas, au delà de Cumana, dont l'horizon éternellement pur offre à l'admiration de l'homme, dans la constante sérénité des nuits, plusieurs constellations des deux mondes, et réunit sur la limite aérienne de l'ancien hémisphère les surprises du Ciel austral. De là se découvrent, aplatis à l'extrême horizon du nord, les astres familiers à l'Europe : le Chariot, la Lyre, Arcturus, Sirius, Cassiopée, Orion, tandis que dans les champs de l'espace éclatent les étoiles zénithales de l'Aigle et du Serpentaire, le splendide Navire, la Couronne, la magnifique Croix du Sud, et que se laissent soupçonner au loin, comme une sublime vapeur, les Nuées Magellaniques.

Mais l'Amiral dut renoncer à ces jouissances. La cor-

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. III, chap. XI. — Aujourd'hui la Marguerite, totalement dépouillée de ses bois, a perdu sa fraîcheur et sa beauté. On y cultive le coton et la canne à sucre dans les parties les moins arides : le reste de l'île paraît triste et stérile.

ruption diminuait de jour en jour les vivres qu'il avait obtenus avec tant de peine. Sa cécité presque complète s'opposait maintenant à ses observations. Il ne pouvait retirer de son voyage des notions entières; et il y avait péril pour la santé des équipages à prolonger cette reconnaissance du Nouveau Continent. L'Amiral fit décidément mettre le cap sur l'Espagnole.

CHAPITRE II.

Pressentiments de Colomb sur le caractère des lieux qu'il venait d'explorer. — Sa découverte du renflement équatorial. — Sa conception de la forme de la Terre. — Ses idées sur le site du paradis terrestre. — Par ses inductions Colomb arrive à la certitude d'avoir trouvé un continent nouveau. — Sa découverte du fleuve Océanique ou Grand Courant équatorial. — Conquêtes scientifiques résultant de ce troisième voyage. — Arrivée de l'Amiral à la petite île Beata, devant l'Espagnole. — Son frère l'Adelantado vient au-devant de lui sur une caravelle.

§ I.

Dans aucune de ses explorations, Christophe Colomb n'avait encore rencontré des aspects aussi étranges que ceux dont son esprit s'efforçait aujourd'hui de pénétrer les causes. Surmontant les convulsives contractions de ses paupières enflammées d'ophthalmie, bravant l'éclat du jour, maîtrisant la pesanteur de l'insomnie et les lancinantes ardeurs de la goutte, il avait, à certaines heures, tenté d'interroger d'un rapide regard cette nature grandiose. Les qualités du sol, la puissance de la végétation, la couleur des indigènes, qui n'étaient point noirs comme en Afrique sous le même parallèle, la douceur de la température, la vivacité du ciel, le changement des constellations, le mouvement des flots, la direction des courants, l'abondance de l'eau douce au milieu de la mer, soulevaient en son esprit des masses de questions et d'idées.

A certains traits de physionomie cosmique, insaisissables pour tout autre observateur, il avait reconnu la face de l'une des grandes divisions géographiques du

Globe, et la partie opime de l'un des principaux continents. Par ses seules inductions d'aperceptions spontanées et d'impressions confuses qu'il n'aurait pu définir, il sentait que la partie de la Terre où il se trouvait alors était plus élevée que celle d'où il était parti. Il lui semblait avoir gravi le dos de la mer comme une montagne; il assurait s'être approché de la partie la plus exhaussée du Monde.

Déjà cette simple assertion dépassait de toute la hauteur du génie les enseignements de la science contemporaine. Colomb était sur la voie d'une grande découverte cosmographique : le renflement équatorial.

Dans sa rapide dictée qu'il adressa aux Rois catholiques, sous le titre de Relation, l'Amiral dit clairement que l'on croit que la Terre est ronde; mais que, par ce qu'il a vu, il conjecture que la Terre n'est point parfaitement sphérique; qu'elle a plutôt la forme d'une poire très-arrondie [1], dont la partie qui tient au pédicule serait plus allongée, et que cette partie conséquemment est plus rapprochée des cieux. En effet, le renflement équatorial mesure une hauteur d'environ vingt-un kilomètres ou cinq lieues de poste [2]; c'est à peu près cinq fois la hauteur du mont Blanc. Cette partie du Globe plonge plus profondément dans l'éther.

Colomb dit qu'Aristote plaçait le point le plus culminant de la Terre sous le pôle antarctique; que d'autres savants l'avaient combattu, et voulaient au contraire que

[1] « Y fallé que no era redondo en la forma que escriben ; salvo que es de la forma de una pera que sea toda muy redonda salvo allí donde tiene el pezon. » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.* — Coleccion de los viages y descubrimientos, etc., tomo I.

[2] Humboldt, Cosmos, *Essai d'une description physique du Monde*, t, I, p. 189.

cette sommité existât sous le pôle arctique; quant à lui, il trouve que le renflement du Globe s'est produit vers l'équateur. Il conçoit et excuse l'erreur de ses devanciers, puisqu'ils ne pouvaient avoir connaissance des régions qu'il venait de découvrir. Il déclare ne point se prononcer sur la constitution géodésique de l'autre hémisphère du Globe, puisqu'il ne l'a pas visitée; mais pour celle-ci, il certifie qu'elle n'est point ronde comme une boule, une pelotte, ainsi qu'on le croit; mais qu'elle est formée en façon de poire très-ronde, excepté à l'extrémité où tient le pédicule. Il choisit même encore une autre image plus sensible et plus exacte de ce renflement et du peu de changement qu'il doit apporter à l'ensemble de la physionomie du Globe [1].

C'est fort légèrement que M. de Humboldt, tant de fois répété par les biographes de Colomb, a critiqué l'opinion de ce grand homme sur la figure de la Terre; et prétendu qu'il la concevait sous la forme d'une poire, ce qui serait bizarre et disgracieux. Cette assertion, malheureusement tant accréditée, est complétement fausse. L'Amiral ne pouvant désigner, pour rendre exactement son idée, un objet parfaitement sphérique, ne devait parler ni d'une orange ni d'une boule; il a donc choisi l'image d'une poire. Remarquons qu'il ne s'agit point d'une poire oblongue ou ovale; mais d'une poire totalement ronde, « toda muy redonda, » excepté dans la partie adhérente au pédicule, « salvo allí donde tiene el pezon. » L'idée du renflement équatorial est si nette dans l'esprit de Colomb, qu'il détermine le trait géodésique de sa for-

[1] « O como quien tiene una pelota muy redonda, y en un lugar della fuese como una teta de muger allí puesta, y que esta parte deste pezon sea la mar alta é mas propinca al cielo. » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.*

mation. Il dit que cette élévation n'est point produite par une saillie abrupte de la Terre dans cette contrée. Elle n'est point un accident brusque et pénible du sol; mais qu'elle procède de fort loin, étant ménagée et amenée par une progression insensible. Ce qui est parfaitement exact.

De la découverte du renflement équatorial, Colomb pousse plus avant encore dans la science. Il s'efforce de reconnaître le caractère historique de cette contrée. Comme s'il eût admis ce principe de la philosophie allemande : « La terre est la prophétie de l'histoire, » il cherche quelle peut être la destination d'une région si différente de celles qu'il a parcourues ou qu'ont décrites les voyageurs. Ce pays étant le plus rapproché des cieux, par conséquent ayant reçu le premier les rayons du soleil, l'Amiral se demande si cette sublime élévation, cette aménité de température n'indiquent pas l'ancien séjour du premier homme, le paradis terrestre? Il ne dit point avoir trouvé l'emplacement de ce lieu de délices; mais il suppose qu'au point culminant du renflement équatorial doit se trouver ce lieu, qu'aucun homme ne saurait atteindre, dit-il, sans la permission divine [1]. Ce qui l'en persuade, c'est ce fleuve géant dont le volume immense ne peut être comparé à aucun de ceux que l'on connaissait. Il présume que ce fleuve, assez puissant pour adoucir l'eau de la mer à une si grande distance du rivage, est l'un des quatre fleuves découlant du paradis terrestre, dont il est parlé dans l'Écriture.

[1] Adonde no puede llegar nadie, salvo por voluntad divina. »—*Tercer viage de Cristóbal Colon.*

§ II.

Deux membres de l'Académie des sciences, à Paris et à Berlin, ont tristement plaisanté sur la croyance de Colomb au paradis terrestre. Nous ne trouvons pas, nous, qu'il y ait matière à déprécier ce grand homme pour cette conjecture alors très-rationnelle et motivée. A une époque où près des deux tiers du Globe étaient à découvrir, rien n'indiquait qu'on ne trouverait pas le paradis terrestre. Colomb n'appartenait en rien à l'école rationaliste et naturaliste de la philosophie moderne. Il croyait d'une foi vive et implicite à ce qu'enseigne l'Église catholique. Il ne doutait donc pas de l'existence du paradis terrestre. En plaçant cette région au-dessus de l'habitation des races humaines, il était tout naturel que cette contrée privilégiée n'eût pas été, comme le domaine de l'homme, bouleversée par les eaux du Déluge; et qu'elle fût demeurée intacte à travers les âges comme au premier jour. Les théologiens, les savants du moyen âge supposaient, d'après les expressions de la version des Septante, le paradis terrestre situé dans la partie la plus orientale de l'Asie. Or, la Terre ferme étant, aux yeux de Colomb, le commencement de l'Orient, il pouvait très-rationnellement penser trouver les régions voisines du paradis terrestre. L'induction de Colomb, qu'il ne donne au reste que pour une présomption, est infiniment mieux appuyée que l'opinion généralement admise alors sur le paradis terrestre. Il rappelle que les uns l'avait placé aux sources du Nil en Éthiopie, d'autres aux îles Fortunées; que saint Isidore, Beda, Strabon, le maître de l'histoire scolastique, et saint Ambroise, etc., s'accordent à le dire en Orient [1]; quant à

[1] « Algunos le ponian allí donde son las fuentes del Nilo en Etiopia,...

lui, il avoue n'avoir jamais trouvé dans les écrivains grecs et latins, aucune indication précise à cet égard; tandis que les nouvelles influences des cieux, des eaux, de la terre; cette élévation et ce fleuve sans pareil lui paraissent conformes à l'opinion la plus digne de ce lieu de délices.

Après Colomb, un voyageur célèbre, Amerigo Vespucci, pensait aussi que le paradis terrestre était placé dans cette région. Il dit qu'il doit se trouver en ces parages. s'il existe quelque part dans ce monde : « Se nel mondo è alcun paradiso terrestre. » Aucun des historiens espagnols n'a trouvé sujet de plaisanterie dans la docte conjecture de Christophe Colomb. Gomara, Herrera, Delrius, Acosta, Casaneus, Maluenda ont discuté fort sérieusement cette idée. Le grand jurisconsulte des Indes, Solorzano, trouve qu'en considérant la sénérité de cette contrée, sa douceur de température, son perpétuel printemps, si l'on ne lui donne pas le nom de paradis terrestre, on lui doit au moins celui de jardin de délices, de vallée de Tempé, de Champs élyséens, etc. [1]. Washington Irving s'est montré ici plus juste que M. de Humboldt : « Des savants, dit-il, dans le silence et la tranquillité du cabinet, surtout maintenant où la science ne hasarde rien et s'appuie sur des faits positifs, peuvent sourire de ces rêveries; mais elles

algunos gentiles quisieron decir por argumentos, que el era en las islas fortunatas que son las Canarias, etc. San Isidoro y Beda y Strabo, y el maestro de la historia escolástica y san Ambrosio y Scoto, y todos los sanos teólogos conciertan quel Paraiso terrenal es en el Oriente. » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.* — *Ibidem.*

[1] « Todavia no se puede negar que considerada la templanza, y casi perpetua primavera de las mas estas provincias, merezcan sino el nombre de Paraiso, el de huerto de deleite ó las alabanzas del Tempe, Campos Eliseos, etc..... » — Solorzano y Pereyra, *Politica indiana*, lib. I, capit. IV, § 4.

étaient confirmées par les conjectures des philosophes les plus érudits du temps [1]. »

Quelle que fût l'erreur de Colomb au sujet du paradis terrestre, l'ingénieux de ses inductions rachetait amplement l'imperfection de ses données. On ne pouvait tirer de ce qu'il avait découvert des aperceptions plus larges que les siennes. Ses jugements sur les choses présentes ou apparentes, quoique inconnues encore, sont toujours appuyés par des faits cosmographiques et des considérations profondes.

En voyant une telle masse d'eau douce produite par un fleuve, Colomb induit que si ce fleuve ne descend pas du paradis terrestre, il a nécessairement un cours très-long ; dès lors, il doit provenir d'une terre immense, située au midi, et sur laquelle on n'a pas eu jusqu'à présent de renseignements. Navarrete est forcé d'en convenir, « cette réflexion persuada l'Amiral que cette terre était la Terre ferme. » Ainsi, qu'à la qualité de l'eau de la mer, il avait reconnu la quantité d'eau douce du fleuve qu'il ne voyait pas; par la puissance du fleuve, il avait jugé de son parcours; par le parcours, de l'étendue de la terre; et, par cette étendue, apprécié le caractère géographique du sol. Ce ne pouvait dès lors être une île : c'était un Continent.

Nous disons plus : à dater de ce moment, le Révélateur du Globe sentit qu'il avait touché une terre sur laquelle l'Europe n'avait eu encore aucun renseignement [2]. Donc, il ne croyait plus être en Asie, mais sur un Continent tout à fait inconnu jusque-là.

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, liv. X, chap. IV.

[2] « Y creo esta tierra que agora mandaron descubrir Vuestras Altezas sea grandísima ; y haya otras muchas en el Austro de que jamas se hobo noticia. »

Colomb venait de signaler le Nouveau-Monde.

Ainsi qu'à la qualité de l'eau il avait deviné le caractère de la terre, au mouvement des flots, il avait deviné une des lois générales du Globe : le grand fleuve de l'Océan ou courant équatorial. Il affirmait que les eaux de la mer se meuvent comme les Cieux, d'Orient en Occident[1]; ce qui est l'opposé du mouvement de la Terre, d'Occident en Orient. Il affirmait aussi que dans ce parage méridional la marche du fleuve pélagique était accélérée; car le jour même de Notre-Dame d'août, fête de la patronne des mers, entre l'heure de la messe et celle des complies, on avait fait par une faible brise une marche de soixante-quatre lieues marines. Il attribuait à ce rapide mouvement, la dislocation de l'île de la Trinité, qui faisait autrefois partie du Continent, et l'état actuel de nombreuses îles. A l'appui de son opinion, il signalait la configuration générale des îles de la mer Caraïbe : toutes orientées dans le même sens; uniformément élargies du couchant au levant, et du nord-ouest au sud-est; étroites au contraire du nord au sud et du nord au sud-est, que l'on reconnaissait avoir été rongées par la violence du courant pélagique[2].

§ III.

Durant ce voyage où l'Amiral vient de découvrir tant de choses en si peu de temps, seulement du 1er au 18 août,

1 « Muy conoscido tengo que las aguas de la mar llevan su curso de Oriente á Occidente con los cielos. » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.*

2 « Y por esto han comido tanta parte de la tierra porque por eso son acá tantas islás, y ellas mismas hacen desto testimonio, porque todas á una mano son largas de Poniente á Levante, etc... » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.*

son raisonnement se montre encore supérieur à ses découvertes; il aperçoit infiniment plus par l'esprit que par la marche de ses caravelles. Ce qu'il embrasse du regard n'est rien quand on le compare aux aperçus de son intuition. Cet homme, accablé de souffrance, presque aveugle, a tout vu, tout observé objectivement et subjectivement: la Terre, ses productions, sa verdure; l'air, sa qualité, ses influences, sa température, sa fraîcheur. Ainsi donc, comme il le pensait avant son départ, ce voyage entrepris au nom de la Très-Sainte-Trinité n'était pas moins important que sa première expédition. Il revenait ayant fait la paisible conquête de trois grandes vérités, de trois faits cosmographiques à jamais utiles aux sciences :

L'existence du Nouveau Continent.

Le Renflement Équatorial.

Le grand Courant Océanique.

La moindre de ces trois découvertes eût assuré l'immortalité d'un homme. A cette révélation des grandes lois du Globe, à ces connaissances capitales pour l'avenir de l'esprit, s'étaient joints, multipliés par son génie, des aperçus curieux et précieux pour la science.

En sus de cette acquisition faite au profit de l'humanité, le Révélateur du Globe dès lors possédait une certitude scientifique qui ne s'appuyait encore d'aucun témoignage, d'aucune observation; mais qui n'en était pas moins solidement établie en son esprit. Il savait, sans qu'on puisse dire comment, que par de là cette grande terre, d'où s'échappait ce fleuve immense, se trouvait encore l'Océan. Il le savait : nous le prouverons plus loin; il le savait, car il l'affirma.

A travers l'épreuve de la douleur physique, l'atteignaient dans les profondeurs de sa réflexion des clartés soudaines, fécondées par la puissance de qui descend toute

lumière et tout don parfait. Colomb entrevoyait bien plus qu'il ne disait.

Mais déjà telle était l'importance de ce troisième voyage, qu'il ne restait plus de grande découverte possible. Le Messager de la Croix ne laissait que bien peu à faire pour les générations suivantes. Grâce à lui, le Monde entier était désormais ouvert à l'investigation de l'homme. Depuis trois siècles, personne n'a découvert dans les lois de la Nature rien de si large, de si profond, de si fondamental pour la science. Depuis trois siècles, nul n'a rapporté d'aucun voyage autant d'acquisitions intellectuelles.

Il est à remarquer que la Relation de Colomb sur son troisième voyage, tant commentée et critiquée par une certaine coterie, n'était point un Rapport élaboré tranquillement dans le silence du cabinet; mais une véritable improvisation de plume. Elle avait été rédigée en mer. L'Amiral, alité dans sa cabine, l'avait dictée à l'un de ses deux secrétaires, Diego de Alvarado ou Bernard de Ibarra. Ce document porte le caractère de l'improvisation sous l'abondance de la pensée. L'érudition condensée de Colomb y serait remarquée [1] si le savoir ne disparaissait tout à fait devant la grandeur de la synthèse, l'immensité des vues, la profondeur des révélations, les aspects nouveaux offerts à la réflexion de ses contemporains. Ce document contient des preuves intrinsèques de sa rédaction pendant la traversée de la Marguerite à l'île Espagnole.

[1] Dans cette dictée Colomb cite, par occasion et sans songer à l'érudition dont il fait preuve : les Saintes Écritures, l'Histoire romaine, Ptolémée, Strabon, saint Ambroise, Beda, saint Isidore, Scott, Nicolas de Lyra, Averrohès, Aristote, Sénèque, le cardinal Pierre d'Ailly, saint Augustin, le livre d'Esdras, François de Mairones, etc.

§ IV.

L'Amiral s'était orienté tout droit sur Saint-Domingue, ville que Don Barthélemy avait dû faire construire pendant son absence. Mais les courants et les vents d'est l'entraînèrent fort au-dessous ; et quand il pensait toucher le port dans l'embouchure de l'Ozama, il se trouva devant la petite île Beata. L'Amiral s'étonna d'abord de cette erreur de calcul; cependant sa réflexion y trouva bientôt la preuve et la confirmation de sa découverte du grand Courant pélagique. Craignant d'être longtemps retardé par le vent contraire et la force du Courant, il envoya une embarcation au rivage trouver un Indien qui se chargeât de porter à travers les montagnes un message à l'Adelantado, et continua de faire voile vers le port. Peu de jours après, il aperçut une caravelle manœuvrant pour le joindre. Don Barthélemy accourait tendrement à sa rencontre. Hélas ! plus que jamais son dévouement était nécessaire à son frère aîné. Depuis son départ des îles du Cap Vert, l'Amiral, dévoré par la fièvre, travaillé par la goutte et atteint d'une ophthalmie des plus douloureuses, n'avait éprouvé aucun relâche dans ses longues souffrances. Il arrivait pâle, amaigri, presque aveugle, aspirant de tous ses membres au repos du corps, au sommeil de l'esprit; et pourtant, l'ingratitude, le crime qui, durant son absence, avaient mis l'île en conflagration, n'allaient pas lui permettre une heure de quiétude et de calme réparateur.

Déjà l'entouraient les mauvaises nouvelles, l'annonce des mécomptes, les présages des tribulations et des pénibles épreuves que le lapidaire de Burgos avait courageusement prédites au Héraut de la Croix.

CHAPITRE III.

Événements survenus à Hispaniola durant l'absence de l'Amiral. — Défense faite, par son ordre, aux mauvais chrétiens de travailler dans les mines. — Mécontentement des Castillans. — Voyage de l'Adelantado à Xaragua. — Cour de la Reine Poëte Anacoana. — Le Grand Cacique Behechio consent à payer le tribut. — Pendant l'absence de l'Adelantado le grand Juge de l'île se met en insurrection. — Arrivée des trois caravelles qu'avait expédiées directement l'Amiral sur l'Espagnole en quittant les Canaries. — Le rebelle Roldan en obtient des vivres et des armes. Sur quarante criminels débarqués sous les ordres du capitaine Jean-Antoine Colomb, trente-trois passent aux insurgés.

§ I.

Pour savoir dans quelles circonstances l'Amiral reprenait les rênes de son gouvernement, jetons un coup d'œil sur les événements survenus à l'Espagnole pendant son absence, du 10 mars 1496 au 30 août 1498.

L'Amiral, en quittant l'île, avait promis aux colons l'envoi de prompts secours. Les trois caravelles amenées par Per Alonzo Niño étaient à la vérité chargées de vivres; mais tant à cause des connivences de la marine pour leur fourniture que du peu de soin donné à leur conservation dans la traversée, la plus grande partie des approvisionnements fut perdue. Ce premier secours était presque illusoire. Depuis ce moment jusqu'au jour où l'Amiral, trop inquiet du sort d'Hispaniola pour attendre l'entier armement des six caravelles destinées à sa troisième expédition, avait fait partir, sous les ordres de Pedro Coronel, les deux premières qui furent prêtes, il s'était écoulé quatorze

mois[1] sans que les malheureux habitants de la colonie eussent reçu aucune nouvelle de la Métropole. Ils se croyaient oubliés; et accusaient l'Amiral de leur abandon. Pendant ce temps, leurs vêtements, leurs ustensiles étaient usés: n'ayant parmi eux qu'un petit nombre d'ouvriers terrassiers ou charpentiers, ils ne pouvaient fabriquer les outils de nécessité première. L'humiliation s'ajoutait aux privations et à l'ennui. Les hidalgos fringants et bravaches, les cadets venus pour ramasser de l'or, s'indignaient de se voir ajustés en lazarilles; leurs haillons rapiécés de toute bigarrure, et réduits enfin aux vêtements d'écorce d'arbre et de coton tissé des insulaires. Leur irritation s'était convertie en haine. Dans tous leurs mécomptes, ils s'en prenaient à l'Amiral, ce Génois hâbleur et dévot qui n'avait nul souci des nobles enfants de Castille. Ils maudissaient les Rois pour les avoir placés sous le gouvernement de cet étranger. Attirés à Hispaniola par l'appât de l'or, leur espoir se trouvait complétement déçu, malgré la découverte des riches mines d'Hayna, car l'Adelantado ne leur permettait pas d'y travailler.

Cette interdiction de travail dans les mines, quand l'Amiral mettait une telle ardeur à les découvrir, mérite d'être expliquée.

Christophe Colomb, voyant que les avides fainéants dont il fut suivi à son second voyage s'étaient rués sur l'Espagnole comme sur une proie, tyrannisant les Indiens, dérobant leur peu d'or, violant toutes les lois du christianisme et de l'humanité, eut horreur du concours qu'ils prêteraient à son œuvre. Il ne voulut pas que des mains impures vinssent souiller cet or qu'il allait offrir à Jésus-

[1] « ... Que pasados mas de catorce meses de su partida no habia cumplido la palabra de mandarles socorro. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 10.

Christ, et par lequel il espérait délivrer un jour son tombeau. Il souhaitait que des bras innocents seuls pussent extraire des entrailles du sol ce pur hommage de la foi. Ainsi que dans l'ancienne loi pour la construction du Tabernacle et des ornements du Grand-Prêtre, devaient être choisis des ouvriers animés de l'esprit de sagesse [1], le Révélateur du Globe entendait que seuls de vrais chrétiens eussent le bonheur de coopérer à cet acte de piété catholique.

Même avant l'arrivée des Européens, les Indigènes attribuaient à l'or une certaine valeur. Ils voyageaient pour s'en procurer; l'achetaient entre eux au moyen d'échanges, et accomplissaient certaines cérémonies superstitieuses pour découvrir ses meilleurs gisements. Pendant les vingt jours qui précédaient leurs travaux, ils se séparaient de leurs femmes [2], vivaient dans la chasteté et la mortification, s'imposant certains jeûnes [3]. Cet usage fut mis à profit par l'Amiral. Il déclara nettement aux paresseux affamés d'or, venus à Hispaniola croyant s'en repaître, qu'il serait honteux à des chrétiens de faire moins pour s'en procurer que les Indiens païens et incultes, et de ne point placer leur recherche sous la protection de Dieu. Il leur dit qu'afin d'utiliser doublement leurs peines, ils devaient, avant de commencer l'exploitation d'un gîte, cesser leurs violences, quitter leur vie dissolue, confesser leurs fautes, demander la contrition, se mettre en état de grâce, vivre dans la continence, s'imposer un jeûne, et faire pénitence;

[1] Exodi, cap. XXXV, v. 31, 35.

[2] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. V, cap. III.

[3] Les indigènes de la côte de Veragua, près de l'isthme de Panama, disaient aussi qu'ils découvriraient l'or, en gardant l'abstinence et se séparant de la compagnie des femmes. — Fernando Colombo, *Vita dell' Amiraglio*, cap. XCIV.

qu'ainsi réconciliés avec Dieu, leurs travaux seraient bénis et ils obtiendraient plus abondamment les biens temporels [1]. Christophe Colomb n'accorda de permis pour l'exploitation des mines, qu'à ceux dont la régularité de mœurs était attestée par les prêtres ou religieux de la colonie.

Cette mesure irrita au plus profond du cœur les hautains et querelleurs hidalgos, ravisseurs de femmes, tyrans des Indiens, qui n'avaient pu s'embarquer avec le Commissaire royal Aguado. Ils avaient espéré qu'en l'absence de l'Amiral, son frère l'Adelantado, moins scrupuleux, leur accorderait l'autorisation d'aller aux mines; mais don Barthélemy faisait strictement exécuter les instructions du Vice-Roi.

La déception s'aggravait maintenant de la détresse ; et le mécontentement s'ulcérait de jour en jour, à mesure que les habits tombaient en lambeaux. La négligence parfaitement calculée des bureaux de la marine atteignait ainsi son but. Empêcher le ravitaillement de l'Espagnole, c'était amener la révolte en donnant à la force du nombre l'appui de la misère et du désespoir. On se flattait en aigrissant les esprits, en exaspérant l'orgueil castillan de rendre impossible le gouvernement de l'Adelantado. Mais don Barthélemy Colomb valait à moitié son frère. La multiplicité des embarras et des périls n'amenait pour lui

[1] « Ceste saincteté toutefois n'étoit pas agréable à tous. Car quant « aux femmes, aucuns disoient qu'ils en étoient plus séparés que les « Indiens, parce qu'elles étoient en Espagne; et quant aux jeûnes, que « plusieurs chrétiens mouroient de faim et ne mangeoient que racines « et autres mauvaises viandes. Et touchant la confession, que l'Église « ne les contraignoit qu'une fois l'an, à Pâques. Que Dieu ne leur de- « mandoit davantage, et qu'il devoit suffire à l'Amiral. » — Oviédo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, livre V, chap. III. Traduction de Jean Poleur, valet de chambre de François I[er].

qu'un redoublement d'énergie et d'activité. Partout où il portait sa présence, l'obéissance ne pouvait manquer. Ainsi nonobstant la pénurie, le mauvais vouloir général, une forteresse avait été construite près des mines d'Hayna, et nommée Saint-Christophe. Une autre forteresse plus vaste avait été élevée sur la rive droite de l'Ozama et nommée Saint-Domingue; des maisons régulièrement alignées s'étaient groupées sous la protection de ses remparts, et formaient une ville devenue le siége du gouvernement. Ceci s'était exécuté conformément aux instructions de l'Amiral apportées de Cadix par le pilote Per Alonzo Niño, qui à son retour avait amené en Castille les trois cents prisonniers de guerre indiens, qu'il appelait naïvement un chargement d'or, en songeant au produit de leur vente.

Toute la partie de l'île visitée par les Espagnols pouvait être considérée comme soumise. Mais la partie la plus occidentale, également éloignée d'Isabelle et de Saint-Domingue par une étendue de forêts et de montagnes de plus de soixante lieues, l'État de Xaragua gardait son indépendance. Ce royaume, sur lequel régnait le grand Cacique Behechio, n'attaquait ni ne reconnaissait l'autorité castillane. Depuis l'enlèvement du « seigneur de la Maison d'Or, » sa femme, la célèbre Anacoana [1], s'était retirée auprès de son frère Behechio, sur lequel sa bonne grâce, sa grande supériorité d'esprit lui donnaient de l'ascendant. On attribuait l'immobilité du Cacique aux influences de la Reine Anacoana, que ses inclinations

[1] Nous conformant à l'orthographe généralement adoptée, nous avons appelé Anacoana cette reine célèbre; mais son nom devrait s'écrire comme on le prononçait : Anacaona, qui signifiait « fleur d'or » dans l'idiome indigène; et se composait des deux mots : *Ana* « fleur » *Caona* « or fin. »

élevées disposaient favorablement pour les Espagnols. Néanmoins, Don Barthélemy crut devoir ne pas différer plus longtemps à soumettre ce royaume, le seul qui n'eût point encore reconnu la suzeraineté de la Castille. A l'avantage de ne pas laisser un tel exemple d'indépendance devant les Caciques soumis, se joignait l'occasion d'occuper utilement et d'entretenir dans la discipline des hommes que corrompait le désœuvrement et qu'aigrissait l'horreur des travaux manuels. L'Adelantado marcha vers Xaragua prêt à la guerre, sans la désirer, et sous l'apparence d'une excursion topographique. Behechio, très-susceptible dans son orgueil, au premier avis de cette visite mit sur pied environ quarante mille hommes qui, fractionnés en cohortes, et protégés par l'épaisseur des halliers, suivaient sans être aperçus la marche des Espagnols. Mais bientôt, d'après les conseils de sa sœur, la célèbre Anacoana, il rappela ses troupes.

§ II.

La reine Anacoana n'était pas seulement le premier poëte de l'île; elle en formait encore la poésie la plus suave. Sa personne, sa vie, ses conceptions tenaient de l'enchantement. Elle était inspiratrice avant d'être inspirée. On lui devait des ballades et des ballets; des poésies parlées et chantées, enrichies de pas chorégraphiques, rehaussés d'une pantomime savante. Le crédit littéraire d'Anacoana rendait nationaux les areytos de son invention; et tous les souverains de l'île se trouvaient tributaires de sa chorégraphie. Reine de la langue, du cérémonial, des jeux et des plaisirs, elle avait fait adopter l'étiquette de sa cour, mis à la mode ses parures, ses meubles, ses fleurs préférées. Son palais regorgeait d'ustensiles élégants, de co-

quettes frivolités, d'instruments fragiles, petits chefs-d'œuvre de l'art indigène. C'étaient des paniers tressés à jour, des calebasses ciselées ou peintes, des étoffes teintes de vives couleurs, des siéges souples et légers, des hamacs aériens, de fabuleux éventails, des masques ornés d'or, des parures en coquillages. Anacoana ne recherchait pas moins le confort que l'élégance. Elle avait une sorte de service de table; des nappes fines de coton émaillées de fleurs, et des espèces de serviettes en feuilles odorantes[1].

Temple du goût toujours ouvert à l'invention, le palais d'Anacoana embaumé de senteurs, peuplé d'oiseaux familiers, de jeunes et folâtres vierges, résonnait fréquemment de sons harmonieux. L'influence d'Anacoana sur tous les souverains[2], la prépondérance de ses idées prouvent de reste qu'au milieu des ébauches littéraires, des ingénieux colifichets que patronnait son goût inventif, il existait en elle des qualités hautes et solides. Chez ces peuples où le respect de la coutume devient une religion, son désir des choses nouvelles, joint à sa réussite dans les nouveautés, indiquait une précision de coup d'œil, un facile maniement des esprits, preuve d'une supériorité non douteuse. Le gracieux génie de cette Reine la portait naturellement sur les voies de la civilisation. Sa fécondité de conception paraîtra singulièrement hardie si l'on songe à son isolement d'intelligence.

Nous ne pouvons parler de cette femme qui présentait l'individualité la plus remarquable d'Haïti, sans rendre justice à ses talents, à sa grandeur relative, aux sympathies qui l'attiraient vers ces étrangers, déjà devenus un sujet d'inquiétude et d'effroi pour le reste des seigneurs

[1] Ramusio, *Delle navigationi e viaggi*, *Raccolte*, vol. III, fol. 9.

[2] Émile Nau, *Histoire des Caciques d'Haïti*, ouvrage composé à Saint-Domingue et imprimé à Port-au-Prince, en 1855, in-4.

de l'île. Aussi le cruel calomniateur d'Anacoana, Oviédo, est-il forcé à cet aveu : « Au reste, elle était de grand esprit, et savait être servie, révérée et crainte de ses gens[1]. Après la mort de son frère et de son mari, elle demeura obéie et vénérée autant ou plus qu'eux-mêmes. » Un membre de la compagnie de Jésus, écrivant d'après des notes rédigées à Saint-Domingue, s'exprime ainsi : « C'était une femme d'un génie beaucoup au-dessus de son sexe et de sa nation ; il s'en fallait bien qu'elle eût épousé les sentiments de son mari contre les Espagnols. Elle les estimait et souhaitait fort de les avoir pour voisins[2]. » Le protonotaire apostolique, Pierre Martyr d'Anghierra, les historiographes royaux d'Espagne, Herrera et Muñoz, avouent le génie et l'éminente supériorité d'Anacoana[3]. Tous les écrivains, d'accord sur son élévation de pensée, reconnaissent avec le docte secrétaire du sénat de Venise, Giambattista Ramusio, qu'elle joignait à la grâce, le génie, le charme et l'autorité[4].

Lorsque don Barthélemy fut arrivé dans la partie du royaume de Xaragua où l'attendait Behechio, à la tête d'un détachement considérable, le Cacique lui demanda dans quel but il s'avançait sur son territoire. L'Adelantado l'ayant assuré de ses intentions pacifiques, le Cacique expédia des coureurs à sa sœur, pour lui annoncer la visite de l'Adelantado et lui donner le temps de faire ses prépa-

[1] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes occidentales*, liv. V, chap. III. Traduction de Jean Poleur.

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 147.

[3] Ces deux historiographes l'appellent : « La insigne Anacoana..... Muger prudente y entendida..... Famosa heroïna, etc. » — Herrera, liv. III, chap. VI. — Muñoz, tomo I, lib. VI, § 6, § 10, § 11.

[4] « Alla bellezza s'aggiungeva l'ingegno e piaccevolezza per le quali cose era di tanta autorita che la governava, etc. » — Ramusio, *Delle navigazione viaggi*, *Raccolte*, vol. III, fol. 9, verso.

tifs de réception. A mesure qu'on approchait de la résidence royale, les influences de la mystérieuse Reine se faisaient sentir. Les Caciques des États que parcourait le cortége envoyaient abondamment des vivres, et venaient ensuite présenter leurs hommages à l'hôte de leur souverain. Enfin, quand on fut près de l'agreste capitale de Xaragua, une foule timide et curieuse vint au-devant des Espagnols. Les employés et les officiers de la cour, dans le simple costume de leurs dignités, précédaient des groupes charmants de jeunes filles, marchant avec ordre, et servant de comparses à un chœur de trente jeunes vierges ornées de fleurs, le front ceint d'une bandelette, les mains armées de palmes onduleuses qu'elles entrelaçaient en cadence, formant tour à tour des arcades, des gerbes et des faisceaux, suivant le rhythme de l'areyto, que modulaient leurs danses au son de leurs voix. Sous les magnifiques ombrages de ces bois odorants, près du lac mystérieux de Xaragua, l'aménité de cette nature et de ce poétique accueil semblait réaliser pour les Espagnols les plus riantes images mythologiques réveillées dans leur souvenir. Seulement, le nombre des muses et des grâces était dépassé; il semblait que les nymphes et les amadryades de ces lieux enchantés eussent voulu grossir leur chorégraphie. En arrivant près de l'Adelantado, tour à tour chacune de ces terpsychores fléchissant devant lui le genou, déposait à ses pieds son rameau, en signe de gloire et d'hommage[1].

A la suite de ces groupes séduisants, au centre d'un chœur de canéphores apparaissait dans un massif de fleurs la Reine adorée, l'orgueil et l'amour de ces régions, l'il-

[1] « Y alfin éntregan sus ramos al Adelentado, dobladas las rodillas en señal de reverencia. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 6.

lustre Anacoana, entourée de sa cour et portée sur les épaules de six gentilshommes dans un palanquin de verdure tout ouvert. La nonchalante dignité de sa pose révélait sa noblesse; son regard, sa fascination; son geste faisait pressentir un doux assujettissement à son autorité. En elle se personnifiait la molle poésie et le vif éclat des Antilles. Sûre de sa puissance, Anacoana négligeant les attributs extérieurs de la souveraineté, ne portait, au lieu du diadème royal, qu'une couronne de fleurs; pour collier, pour bracelets, pour brodequins, pour ceinture, elle n'avait que des fleurs [1]. Sur le luisant ébène de sa chevelure tranchaient de blanches fleurs entremêlées d'églantines incarnat. Le pagne en tissu brillant qui ceignait ses reins était orné de fleurs. On eût dit que, suivant son nom de « fleur d'or, » Anacoana était la reine des fleurs. Par-dessus ses grâces dominait encore sa beauté; car en exceptant sa belle-sœur Guanahattabenechena, vrai phénomène de séduction, sans pareille dans l'admiration et la mémoire des habitants de l'île [2], avant et depuis cette époque aucune femme des Antilles ne fut comparable à la reine Anacoana. Son aspect ravit les Espagnols. La Reine descendit de sa litière, fit à l'Adelantado sa plus gracieuse révérence et le conduisit à la demeure qu'elle lui avait fait préparer.

Don Barthélemy passa deux jours chez Behechio, comblé de prévenances et d'honneurs; ayant eu des festins splendides, le spectacle des plus dramatiques Areytos et

[1] « In testa, al collo e braccia havenda girlande di fiori rossi e bianchi odoratissimi. » — Ramusio, *Delle navigazioni e viaggi, Raccolte*, vol. III, fol. 9, verso.

[2] « Guanahattabenechenam aiunt parem nullam in universa insula habuisse pulchritudine. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ, liber nonus*, fol. 68.

même d'une petite guerre à l'indienne. Au milieu de ces distractions, dans un entretien amical, il amena fort adroitement le Cacique à l'idée de payer un tribut aux Rois Catholiques, en retour de leur protection. Comme on ne connaissait point de mines d'or dans l'état de Behechio, don Barthélemy aplanit toute difficulté, en acceptant pour tribut des denrées alimentaires, ce qui n'était nullement onéreux pour le Xaragua. L'Adelantado partit émerveillé de la noble Anacoana, et laissant à sa cour l'impression la plus favorable ainsi que les dispositions les plus sincères envers les Castillans.

§ III.

Continuant son excursion, don Barthélemy visita les mines de Cibao, passa l'inspection générale de la vega et de l'Isabelle. Il reconnut que le manque d'objets nécessaires, surtout l'insuffisance de la nourriture, prédisposait les Castillans aux maladies qui les décimaient. Pour leur procurer au moins des aliments en abondance sans trop grever les indigènes, il les cantonna par petits détachements dans les bourgades les mieux pourvues. Mais, au lieu d'alléger aux Indiens cette hospitalité forcée, de se les attacher par de bons procédés et de les attirer à la foi chrétienne, les Castillans leur faisaient abhorrer le nom de chrétiens.

Tous les efforts du Franciscain Juan Bergognon et du frère Roman Pane n'avaient encore abouti qu'à la conversion d'une seule famille composée de seize personnes, dont le chef, appelé Guaycavanú[1], fut baptisé sous le

[1] « Entró el primero como mas instruido, Guaycavanú, recibiendo con el bautismo el nombre de Juan Mateo. » — Munoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 8.

nom de Jean Mathieu. Le grand Cacique Guarionex recevait hospitalièrement les missionnaires, les écoutait avec plaisir. Il avait même appris nos principaux dogmes, savait le *Pater*, et faisait réciter aux gens de sa maison le *Credo*, lorsqu'une sorte de faquin, nommé Barahona, qu'il accueillait chez lui, le croyant vrai gentilhomme, séduisit et enleva sa femme la plus aimée. Outré contre le christianisme à cause des chrétiens, Guarionex repoussa dès lors cette religion qui ne savait pas empêcher une telle violation des plus saintes lois.

Les missionnaires, perdant tout espoir, s'éloignèrent de sa résidence.

L'injure faite au plus grand Cacique de l'île fut vivement ressentie par ses Caciques subalternes. Ses voisins, dont les sujets étaient pressurés indignement, agirent auprès de Guarionex, qui se trouvait par naissance le plus noble et le premier des souverains d'Hispaniola, et le pressèrent de débarrasser le pays de ces tyrans étrangers, maintenant qu'ils étaient épars et maladifs. Guarionex, peu belliqueux, surtout peu rassuré sur le sort d'une lutte contre ces hommes qui, outre leurs tranchantes épées, portaient avec eux la foudre, avaient pour alliés des chevaux écumants et des chiens sanguinaires, n'opinait point pour la guerre, et proposait des moyens dilatoires. Mais ses Caciques inférieurs, ses officiers s'étaient enflammés d'une si patriotique ardeur qu'ils lui laissèrent l'option de prendre les armes à l'instant ou d'être considéré comme traître à son pays, indigne de son peuple, et dépouillé de sa couronne. Il subit donc la volonté de ses sujets. Guarionex, à la tête de quinze mille guerriers, s'en allait joindre secrètement d'autres troupes dans les bois des alentours de la Vega, quand l'Adelantado, informé du complot, réunit à la hâte les soldats valides, les convales-

cents, et, par une marche de nuit, vint surprendre le campement de Guarionex. Sa promptitude et sa vigueur, autant que l'habileté de sa tactique, eurent bientôt mis en déroute cette nombreuse armée. Don Barthélemy réussit à s'emparer des principaux Caciques auteurs du complot, et entre autres du malheureux Guarionex, qui en était le premier ennemi avant d'en devenir la première victime.

Confiants dans la générosité du frère du grand Amiral, les sujets de Guarionex, qui sans doute maintenant se reprochaient son sort, vinrent supplier l'Adelantado de leur rendre leur Roi. Cette demande ne pouvait être accueillie. Alors ils se réunirent au nombre d'environ cinq mille, et s'approchèrent de la demeure où était détenu l'infortuné monarque. Ils n'avaient pour armes que leurs gémissements; ils passaient les nuits et les jours à hurler de douleur, couchés sur la terre. Ne pouvant le délivrer, ils lui prouvaient du moins leur attachement par ces témoignages de désolation. Don Barthélemy, touché de leurs larmes et peut-être aussi fort importuné de leurs hurlements affectueux, ne pouvant se résoudre à sévir contre une affliction si naturelle, ne voulant pas non plus punir de mort un vaincu si fatalement poussé au combat, pour changer soudain en ivresse la désolation de ce peuple, lui rendit son débonnaire monarque. Unissant la justice à la clémence, l'Adelantado fit exécuter les deux Caciques, premiers instigateurs de la révolte, mettre en liberté l'infortuné Guarionex, et en prison ce Barahona qui l'avait outragé dans son honneur conjugal. Le châtiment infligé au libertin espagnol, exemple inquiétant pour le reste des fainéants débauchés et tyrans des Indiens, mit en fermentation la lie des colons, les esprits vicieux, imitateurs moins osés de Barahona; ils conçurent une violente haine contre l'Adelantado.

Peu de temps après, des messagers de Behechio vinrent apprendre à l'Adelantado que les tributs imposés à leur maître étaient prêts. Comme le transport par voie de terre eût été une corvée cent fois plus dure que le tribut même, l'Adelantado envoya quérir ces approvisionnements par une caravelle sur laquelle il s'embarqua, pensant mieux cimenter ainsi les bons rapports déjà établis avec le roi de Xaragua.

Don Barthélemy fut reçu avec le même cérémonial qu'à sa première visite. Behechio et Anacoana montrèrent une vraie satisfaction de le revoir. On l'accabla d'attentions, de caresses, de présents et de fêtes. Anacoana, curieuse d'inventions, charmée de connaître les merveilles étrangères, exprima le désir de voir la caravelle; jamais encore elle n'avait aperçu de navire européen. Behechio fit aussitôt armer deux grands canots sculptés et coloriés, l'un pour sa sœur et ses femmes, l'autre pour lui et ses officiers. Mais don Barthélemy ayant mis la chaloupe aux ordres de la Reine, elle préféra s'embarquer avec l'Adelantado.

Au moment où la chaloupe approcha de la caravelle, l'artillerie fit les saluts en usage pour les souverains. Au bruit de la détonation, les Indiennes tombèrent comme mortes le long des bancs. Anacoana s'était instinctivement jetée contre la poitrine de l'Adelantado, qui l'y serra dans un sentiment d'affectueuse protection. Rassurée par cette étreinte, Anacoana se remit aussitôt et rit de sa frayeur. Elle monta sur la caravelle, accompagnée de son frère; en visita l'aménagement intérieur avec un étonnement indicible. L'Adelantado leur fit plusieurs cadeaux, préparés à leur intention, commanda quelques manœuvres, fit virer de bord, s'éloigna de la terre, puis revint au mouillage, et ramena la Reine sur la grève dans

sa chaloupe, au bruit des salves qui, maintenant, bien loin de l'effrayer, encensaient son orgueil.

Lorsque l'Adelantado fit ses adieux au Cacique, Anacoana montra un vif regret de son départ, s'efforça de le retenir, et ne le laissa partir qu'en ayant sa promesse de revenir à Xaragua. Des écrivains espagnols qui trouvaient intérêt à calomnier cette noble femme ont voulu jeter du louche sur la nature de ses rapports avec l'Adelantado. Sans nul doute, la beauté, la noblesse infuse d'Anacoana, le charme agreste de sa demeure, où ses Areytos, sa chorégraphie entretenant une enfantine élégance, faisaient de sa Cour une piquante originalité, n'avaient pu manquer d'intéresser vivement don Barthélemy. Anacoana était la seule femme des Antilles qui méritât de captiver son attention. Toutefois, il n'eut jamais pour elle qu'une courtoisie dont tout gentilhomme se fût fait un devoir si elle n'eût été un attrait. Sans être avancé dans la piété comme l'Amiral, don Barthélemy partageait la fermeté de ses principes, sa régularité de mœurs, et appuyait toujours de son propre exemple l'autorité de ses commandements.

§ IV.

Tandis que l'Adelantado amenait sur sa caravelle un approvisionnement qui allait soulager la détresse de la colonie éparse, et permettre de réunir de nouveau ses membres, quelques mécontents avaient profité de son éloignement pour tenter de détruire son autorité et s'emparer de l'île. Celui qui se fit leur chef était un ancien serviteur de l'Amiral, élevé par le Vice-Roi à la dignité de Grand Juge de la colonie, François Roldan!

Depuis le départ du Commissaire Juan Aguado, avec lequel il avait eu des rapports secrets, Roldan rêvait de

s'emparer du gouvernement de la colonie. Juan Aguado ayant reconnu en lui l'étoffe d'un traître, l'avait mis dans la confidence des dispositions de la marine, et surtout de la haine qu'avait vouée à l'Amiral don Juan de Fonseca, favori du roi Ferdinand. Il savait que Pedro Margarit et les déserteurs ligués contre les Colomb n'avaient, à leur retour en Espagne, reçu aucun châtiment. Bien assuré d'un appui au cas où quelque tentative contre l'Amiral, son bienfaiteur, réussirait, il avait dès ce moment commencé à se procurer des chevaux, des armes, et à se former un parti. Roldan se prétendait la seule autorité de l'île; ne reconnaissait point celle de l'Adelantado, disant que sa nomination excédait les pouvoirs de l'Amiral, et que les Rois ne l'avaient point ratifiée. Il avait su par ses intelligences avec les gens de la marine, que Ferdinand, à l'instigation de Fonseca, s'était offusqué de ce titre d'Adelantado donné par l'Amiral à son frère don Barthélemy. Pour intéresser à sa cause les indigènes et leur faire épouser ses griefs contre l'Adelantado, il se montra surtout indigné de ce que don Barthélemy allait faire transporter en Castille des Indiens du territoire de la Conception, pris les armes à la main lors du soulèvement de Guarionex. Il se fit le défenseur des indigènes; déclarant qu'en sa qualité de Grand Juge il ne pouvait consentir à cette transportation sans jugement, et si contraire aux intentions bien connues de la Reine, qui protégeait ces nouveaux sujets. C'était donc au nom de l'humanité et du respect des lois que Roldan se soulevait contre une autorité usurpée et une violation du droit naturel. Homme non moins astucieux que résolu, il prit pour occasion de son soulèvement cette circonstance, que don Diego Colomb avait fait entrer la caravelle dans le petit port au lieu de la laisser comme auparavant dans la rade; ce qui prouvait

qu'il ne voulait pas qu'on pût retourner en Espagne. Ainsi le prétexte de cette révolte n'avait rien de neuf; c'était aussi celui de Bernal de Pise pour sa conspiration; celui de Pedro Margarit et de ses adhérents : le désir de rentrer en Espagne.

En effet, instruit du complot, don Diego Colomb avait fait entrer dans le port la caravelle, pour mieux en assurer la garde durant la nuit. Afin d'offrir un aliment à la vanité du juge conspirateur, don Diego le chargea de conduire quarante soldats sur le district de la Conception, pour y maintenir l'ordre. Mais aussitôt qu'il se sentit soutenu d'une pareille force, l'audace égala l'ingratitude; Roldan leva tout à fait le masque; attaqua à main armée l'arsenal, le mit au pillage, ainsi que les magasins royaux, au cri de « Vivent les Rois, » et ne quitta la ville que pour aller grossir son parti dans la campagne.

Le commandant du fort de la Madeleine, qui se trouvait personnellement obligé de l'Amiral, le traître Diego de Escobar, se joignit à Roldan avec sa troupe. Il essaya d'entraîner dans sa révolte une escouade de trente hommes commandée par le capitaine Garcia de Barrantes. Ce brave militaire, devinant la défection prochaine de sa compagnie, circonvenue par les émissaires de Roldan, la consigna sévèrement, pour la préserver de ce dangereux contact. Roldan se porta résolûment vers le fort de la Conception, pensant y recruter sa petite garnison. Mais le commandant Miguel Ballester, vieil officier fidèle au devoir, ne voulut point lui donner l'entrée; fit prévenir de cette révolte l'Adelantado, et l'engagea à se retirer près de lui à la Conception; car il savait la faible défense de l'Isabelle, et le projet bien arrêté de Roldan d'assassiner don Barthélemy, seul obstacle à son ambition. Les rebelles, croyant à l'impunité, puisque, disaient-ils, la nomination de l'Adelantado

étant nulle, son autorité n'était qu'une usurpation, se mirent à piller sans pitié les indigènes, à enlever même les troupeaux de la ferme royale. En peu de temps ils portèrent la désolation dans tous les districts. Les quelques colons laborieux de l'île, assaillis et tiraillés par leurs compatriotes, qui les voulaient enrôler par violence sous le guidon de la révolte, discontinuèrent leurs travaux. Les indigènes, rebutés par les vexations des coureurs de bois, cessèrent toute culture; en sorte que le premier fruit de la révolte fut une aggravation de malaise. Les rebelles se jetèrent comme sur une proie fraîche dans l'État de Xaragua, où l'hospitalité d'Anacoana valait un si gracieux accueil aux Castillans.

Peu après ces insurgés, livrés à eux-mêmes, furent embarrassés de leur indépendance. Ils se fractionnèrent en quatre bandes principales, ayant à leur tête Diego de Escobar, Pedro Riquelme, Adrien de Mogica et Pedro Gamez, qui pour l'instant acceptaient l'autorité de Roldan. Toutefois ces hommes, agités de vagues craintes après la première satisfaction des mauvais instincts assouvis, sentant bien que cette violation de tous les devoirs ne pourrait devenir permanente, auraient souhaité rentrer sous la loi de l'obéissance, mais sans subir néanmoins la punition de leurs méfaits.

Pendant qu'ils promenaient sur les côtes de Xaragua leurs vices et les ennuis de la satiété, ils virent avec alarme poindre à l'horizon trois voiles. C'étaient les trois navires que l'Amiral avait détachés de son escadre aux Canaries, et qu'il avait envoyés en toute hâte à la colonie, sous les ordres de Pedro de Arana, de Jean-Antoine Colomb et d'Alonzo Sanchez de Carvajal.

Les caravelles ayant jeté l'ancre, les rebelles se crurent perdus, pensant qu'une force imposante venait leur faire

rendre compte de leurs brigandages. Mais Roldan comprit à première vue que ces bâtiments, depuis longtemps à la mer, avaient été sans doute égarés dans leur route, et qu'on ignorait à bord les récents méfaits. Il osa se présenter comme chargé par l'Adelantado de surveiller le pays, et, eu égard à la pénurie dont souffraient les colons, demander des armes et des vivres pour ses hommes. Les trois capitaines les lui accordèrent volontiers. Roldan mit ainsi ses gens en rapport avec les équipages. Les rebelles vantaient aux matelots la vie commode et sensuelle qu'ils menaient à Xaragua, et leur inspiraient la désertion. On ne s'aperçut qu'un peu tard de ce manége, et l'on consigna les équipages. Alonzo Sanchez de Carvajal, espérant ramener au devoir le traître Roldan, alla conférer avec lui. Roldan protesta de ses bons sentiments pour l'Amiral, répondit qu'il ne s'était soulevé que contre l'Adelantado; et qu'il avait même préparé une lettre destinée à son ancien maître, dont il attendait impatiemment l'arrivée.

Les trois capitaines réunis en conseil, reconnaissant que les vents et les courants pouvaient retarder encore longtemps l'arrivée des trois caravelles à Saint-Domingue, convinrent de débarquer sous les ordres de Jean-Antoine Colomb les travailleurs emmenés à la solde royale, qui s'en iraient par terre à Saint-Domingue, afin d'économiser le temps et les vivres. Mais à peine ces hommes, au nombre de quarante, parfaitement armés et approvisionnés furent-ils débarqués, qu'ils passèrent sous la bannière de Roldan, à l'exception de sept, que les mauvais conseils ne purent parvenir à détacher de leur devoir[1]. Néanmoins avec cette poignée de braves gens Jean-Antoine Colomb, vraiment digne de son illustre parenté, osa

[1] « Colombo con solos seis o siete de quarenta que eran faé á reconvenir á Roldan. » — **Muñoz**, ***Historia del Nuevo Mundo***, lib. VI, § 40.

venir trouver Roldan et lui représenter l'énormité de son tort envers l'Amiral son bienfaiteur, les Rois ses maîtres, la colonie dont il était le Grand Juge. Son éloquence restant sans fruit, le cousin de Colomb remonta sur sa caravelle, accompagné des sept hommes fidèles; et partit pour Saint-Domingue avec le beau-frère de l'Amiral, le noble Pedro de Arana, tandis que Carvajal restait à l'ancre encore quelques jours, voulant tenter un dernier effort sur les rebelles.

Alonzo Sanchez de Carvajal cachait sa finesse de tact sous la rondeur militaire des formes. Laissant de côté les raisons de cœur et de conscience, ne parlant qu'au point de vue des intérêts matériels, il montra au Grand Juge le mauvais état de sa position; lui fit voir que les Rois ayant nommé don Barthélemy, Adelantado des Indes, son principal grief s'évanouissait; que l'Amiral, arrivant avec trois caravelles, allait trouver dans les équipages des six bâtiments et les hommes de Miguel Ballester réunis à ceux de Garcia de Barrantes une force suffisante pour se faire obéir; et qu'il valait beaucoup mieux, puisqu'il occupait la première charge de l'île et disposait en ce moment d'un certain nombre de partisans, profiter de cette circonstance pour obtenir une amnistie avec des conditions avantageuses, que de courir les chances si défavorables d'une bataille dont les conséquences lui seraient funestes, quel qu'en fût le sort. Carvajal parla de façon à paraître un intermédiaire assuré pour la cause de Roldan. Ses courts rapports avec les insurgés leur donnèrent de lui la plus favorable opinion. Il fit comprendre à Roldan qu'à tout événement il lui importait de se rapprocher de Saint-Domingue, afin de traiter plus facilement au moment opportun.

Et en effet les rebelles, formés en quatre bandes, se dirigèrent séparément sur Bonao, où l'intime ami de Rol-

dan, Pedro Riquelme, avait enfoui la masse de ses rapines et possédait de vastes domaines. Alonzo Sanchez de Carvajal, ayant fait partir sa caravelle sous les ordres d'un lieutenant, se rendit par terre à Saint-Domingue, avec l'escorte d'un détachement de rebelles qui voulaient protéger contre une attaque des indigènes, un homme qu'ils regardaient presque comme un agent dévoué. Ils ne le quittèrent qu'aux approches de la place.

CHAPITRE IV.

Proclamation du vice-roi des Indes aux habitants de la colonie. — Permission de retourner en Espagne, accordée aux mécontents. — Soupçons des officiers de Colomb sur la personne de Carvajal. — Confiance de l'Amiral, dans sa loyauté. — Il le choisit pour négocier avec les rebelles. — L'Amiral réduit à combattre les insurgés, passe en revue la force armée de Saint-Domingue, et reconnaît sa faiblesse. — Il ne peut tenter une lutte. — Les insurgés assiégent le fort de la Conception, et font des risées sur une nouvelle proclamation de l'Amiral qui leur offre l'amnistie. — Carvajal amène Roldan à un arrangement avec le Vice-Roi.

§ I.

Dès son retour, l'Amiral avait adressé aux colons une proclamation qui ratifiait tous les actes administratifs de l'Adelantado, et signalait dans la révolte de Roldan la cause de la détresse publique.

Carvajal, en se présentant à l'Amiral, lui peignit la situation d'esprit de Roldan, sans déguiser en rien ce qu'offrait d'inquiétant la force dont il disposait. A son avis, il fallait user de douceur, de ménagement, tout moyen d'énergique répression faisant défaut. Les équipages qu'avait ramenés l'Amiral se trouvaient en grande partie malades par suite des fatigues de la navigation et l'épreuve d'un climat nouveau. Parmi les anciens colons, les uns étaient atteints de nostalgie, dégoûtés de l'existence, les autres affectionnés aux rebelles, tous désenchantés d'un séjour où les retenait seule l'impossibilité d'en sortir. Pour adoucir les esprits et se les concilier, l'Amiral fit

publier la permission, donnée à quiconque en voudrait user, de retourner en Castille sur les cinq navires qui devaient partir. En même temps il chargea Miguel Ballester, commandant du fort la Conception, de voir Roldan, qui se tenait avec sa bande dans ce quartier-là, de lui promettre en son nom l'oubli du passé; et même, s'il l'exigeait, de lui donner cette promesse par écrit, afin qu'il pût librement venir à Saint-Domingue.

Quelques jours après, Ballester ayant su que les rebelles s'étaient réunis à Bonao, s'y rendit. Il les trouva pleins d'arrogance et étrangement irrespectueux envers le Vice-Roi. Roldan, méprisant la grâce qui lui était offerte, répondit hautainement qu'il ne l'acceptait pas, n'en ayant nul besoin; qu'au contraire, il pouvait à son gré soutenir ou détruire l'autorité de l'Amiral lui-même. Jouant une indignation d'honnête homme, il déclara ne vouloir écouter aucune proposition tant qu'on ne lui aurait pas rendu compte des malheureux Indiens enlevés dans le district de la Conception; que, dans la force de sa situation, il ne lui convenait d'écouter que des propositions à son avantage; et qu'au surplus, il ne consentirait à traiter avec personne autre que Alonzo Sanchez de Carvajal, qui était honnête homme.

Ces éloges, cette exception, firent d'abord suspecter la fidélité de Carvajal. On accumula contre lui de nombreux indices. On constata des liaisons ouvertes et de secrètes intelligences avec les rebelles. On se rappela qu'il leur avait donné des vivres et des armes; qu'au lieu d'arrêter Roldan quand il le tenait à son bord, il l'avait hébergé et festoyé dans sa caravelle pendant deux jours entiers; puis, qu'il était revenu de Xaragua escorté par la bande de Gamez jusqu'aux approches de Saint-Domingue; et que, le jour même de son arrivée, il avait écrit à quel-

ques-uns des rebelles réunis à Bonao. Nonobstant la gravité de ces présomptions, Colomb ne mit pas en question la loyauté de Carvajal. Loin d'écouter son entourage, qui l'engageait à ne plus l'employer, l'Amiral, ayant discerné la noblesse de caractère de cet hidalgo, s'adressa généreusement à sa franchise; lui fit part de ses impressions personnelles malgré l'accusation des apparences, et le chargea de poursuivre la négociation commencée.

Carvajal de nouveau fut donc envoyé aux rebelles; mais ceux-ci, d'autant plus altiers qu'ils sentaient la faiblesse du gouvernement, ne voulurent point l'entendre, bien qu'il fût le commissaire de leur choix; par cela, disaient-ils, qu'il se présentait sans ramener les prisonniers indiens, condition première de leur soumission. Carvajal obtint pourtant, à cause de ses rapports antérieurs, de conférer avec les chef de ces bandes brutales. Il remit à Roldan une lettre de l'Amiral, où son âme se reflétait dans un style clair et simple comme son cœur.

Nous aimons à la rapporter en entier :

« Cher ami, mon premier soin en arrivant dans cette « capitale, après avoir embrassé mon frère, fut de demander de vos nouvelles. Vous ne sauriez douter qu'après « ma famille, vous n'ayez depuis longtemps occupé la « principale place dans mon cœur ; et j'ai toujours tellement compté sur le vôtre, qu'il n'est rien dont je ne me « fusse entièrement reposé sur vous. Jugez par là de ma « douleur en apprenant que vous étiez brouillé avec les « personnes du monde qui me touchent de plus près, et « me doivent être les plus chères. On me consola néanmoins, en me disant que vous attendiez mon retour « avec ardeur; je me flattai alors que vos premiers sentiments à mon égard n'étaient point changés; et je m'attendais qu'aussitôt que vous sauriez mon arrivée, vous

« ne tarderiez pas à vous rendre auprès de moi ; ne vous « voyant point paraître, et croyant que vous appréhendiez « quelque ressentiment de ma part, je vous envoyai « Ballester, pour vous donner toutes les assurances que « vous pouviez désirer. Le peu de succès de cette dé-« marche a mis le comble à mon chagrin. Et d'où vous « peuvent donc venir ces défiances que vous témoigniez « avoir de moi ? Enfin vous m'avez demandé Carvajal ; je « vous l'envoie ; ouvrez-lui votre cœur, et marquez-lui ce « que je puis faire pour regagner votre confiance ; mais « au nom de Dieu, songez à ce que vous devez à la patrie, « aux Rois nos souverains seigneurs, à Dieu, à vous-« même ; prenez soin de votre réputation, et jugez plus « sainement de toutes choses que vous n'avez fait par le « passé ; considérez avec attention l'abîme que vous creu-« sez sous vos pieds, et ne persistez pas plus longtemps « dans une résolution désespérée. Je vous ai présenté à « Leurs Altesses comme un homme de la colonie sur qui « elles pouvaient plus sûrement compter : il y va de mon « honneur et du vôtre qu'un témoignage si avantageux « ne soit pas démenti par votre conduite ; hâtez-vous « donc de vous remontrer tel que je vous ai autrefois « connu. J'arrête les navires, qui sont tout prêts à partir, « dans l'espérance que, par une prompte et parfaite sou-« mission, vous me mettrez en liberté de confirmer tout « le bien que j'ai dit de vous. Je prie le Seigneur qu'il « vous ait en sa sainte garde [1]. »

Ce langage était si rassurant, cette bonté si persuasive, que Roldan, Riquelme, Adrien de Mogica et Gamez, montant à cheval, se disposaient à se rendre auprès du Vice-Roi accompagnés de Carvajal. Mais la troupe des re-

[1] Traduction du Père Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue*, t. I, liv. IV.

belles s'aperçut du départ et s'y opposa, signifiant à ses chefs qu'ils ne traiteraient pas sans eux, jurant que s'il y avait accord, ce serait par écrit et de leur consentement commun.

Sur l'invitation de Carvajal, les rebelles posèrent par écrit leurs conditions. Elles étaient si dures, si avilissantes pour le gouvernement qu'elles semblaient une moquerie. C'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un pareil ramassis d'hommes pervers.

Le brave Miguel Ballester, qui s'était joint à Carvajal, reconnut comme lui que ces bandits ne cherchaient qu'à prolonger l'impunité de leur tyrannie, exercée aux dépens des malheureux Indiens dont ils se disaient les défenseurs. Il écrivit en conséquence à l'Amiral, pour le prier de faire à tout prix un traité avec ces gens-là; parce que le feu de la révolte se propageait sourdement, et il craignait que même sa petite troupe, déjà diminuée par quelques désertions, ne passât tout entière aux rebelles. Hélas! ces avertissements n'étaient que trop fondés. L'Amiral, voulant savoir au juste quelle force on pourrait opposer aux insurgés, annonça qu'il passerait une revue de tous les habitants de Saint-Domingue. Ils devaient s'y présenter sous les armes. Le bruit courut que l'objet de cette revue était une marche subite contre les rebelles de Bonao. Soixante-dix hommes seulement répondirent à l'appel, encore n'était-ce pas un effectif de guerre; car dans ce nombre l'un se trouvait sans cheval, l'autre sans arbalète; celui-ci était à peine convalescent, celui-là se sentait à la veille de tomber malade; et sur le reste, plus de moitié tenaient aux insurgés par le sang, les penchants ou les habitudes [1]. L'Amiral comprit que toute lutte armée n'a-

[1] Las Casas, *la Historia de las Indias*, lib. I, cap. CXXXIII. Ms.

boutirait qu'à faire évanouir le dernier prestige de son autorité. Dès lors la modération devenait une nécessité; il fallait, par d'adroites temporisations, donner lieu à quelque éventualité qui permettrait de reconstituer le pouvoir.

Colomb offrit aussitôt d'accorder une licence de départ à ceux qui voudraient retourner en Castille. Il avait cinq caravelles prêtes à mettre à la voile, et à bord desquelles se trouvaient les Indiens faits prisonniers dans le dernier soulèvement. Pendant trois semaines il retarda leur départ tout exprès pour y embarquer ces rebelles, qui maudissaient l'île, et regardaient leur séjour comme la pire des condamnations. Mais aucun de ces mécontents si ardents à solliciter le terme de leur exil, ne songeait maintenant à se mettre en mer. Enfin, le 18 octobre, l'ordre du départ fut donné.

§ II.

Ce fut par ces navires que l'Amiral adressa aux Rois la relation de sa découverte de la Terre ferme, avec la carte géographique de son voyage, et la carte maritime de la route à suivre pour arriver à la côte de Paria. Comme il souffrait encore des suites de son ophthalmie, il dicta sa lettre au secrétaire Bernard d'Ibarra[1]. Il remit à un gentilhomme nommé Arroyal[2], pour les présenter à la Reine, cent soixante-dix perles[3] choisies parmi les plus belles, et

[1] Pleyto. — *Probanzas del Amirante*, Pregunta XIII. Déposition de Bernardo de Ibarra.

[2] Oviedo y Valdès, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. VI.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. III, chap. XV.

certains joyaux d'or qu'il s'était procurés dans le Nouveau Continent. Colomb priait les Rois de remarquer que ces perles étaient les premières qui fussent arrivées de l'Occident. Il se proposait de faire continuer ses découvertes de la Terre ferme par don Barthélemy, avec trois navires, dès que la présence de l'Adelantado et celle des équipages ne serait plus nécessaire à l'Espagnole à cause des troubles excités par Roldan.

L'Amiral, dans un rapport particulier sur les affaires de la colonie, exposait sous leur triste réalité les événements survenus pendant son absence. Il disait que malgré que tout parût perdu, parce qu'au milieu des troubles et des factions l'on ne cultivait plus; parce que l'on avait cessé de payer les impôts; parce que le libertinage des Espagnols rebelles, vivant sans foi ni lois, tyrannisant les Indiens, les volant, leur dérobant leurs femmes, les tuant même par pur caprice, influait pernicieusement sur les Castillans demeurés fidèles; lesquels, pour être moins cruels, n'en étaient pas moins des lâches et des paresseux, sans crainte de Dieu, vivant avec leurs concubines et ayant chacun deux ou trois Indiens pour domestiques; cependant les choses pourraient se remettre en état, si la protection des Rois, arrêtant les effets de l'envie contre ses entreprises, messieurs des bureaux de la marine s'abstenaient de diffamer les Indes, de retarder l'expédition de toutes les affaires et l'envoi des navires, comme ils l'avaient fait pour le départ de son escadre; retard qui avait si grièvement préjudicié à la colonie pendant son absence. C'était d'ailleurs de Séville qu'avait été porté aux Indes le ferment de tous ces désordres.

L'Amiral, après avoir si sincèrement déclaré le mal et sa source, indiquait comment il y porterait remède.

Il devait proroger d'une ou deux années encore la

faculté accordée aux colons d'employer à leur service des indigènes faits prisonniers de guerre. A l'exception des vêtements, des équipements et du vin qu'il faudrait apporter d'Espagne, le reste des objets nécessaires à la vie serait tiré du sol; il préparait, par le travail des indigènes, de grandes récoltes de cassave, aliment auquel les Castillans étaient déjà habitués. Les patates, des racines variées connues sous le nom générique d'ajès, abondaient dans toutes les localités. Les rivières étaient en grand nombre et fort poissonneuses; les poules, les cochons se multipliaient promptement. Des utias plus succulents que les lapins y pullulaient à ce point qu'un seul chien, conduit par un domestique, en prenait de quinze à vingt par jour. Les subsistances étaient assurées; il ne resterait plus qu'à obtenir que les chrétiens vécussent comme tels.

Pour cela, il se proposait de renvoyer à chaque départ des caravelles pour la Castille, cinquante de ces esprits vicieux et indomptables, qui seraient remplacés par un nombre égal de cultivateurs honnêtes. En même temps on amènerait d'Espagne des religieux de mérite pour travailler à la conversion des Indiens; et particulièrement à la réforme des inclinations vicieuses des chrétiens indignes de ce nom [1]. Mais, pour faciliter la mission spirituelle de ces religieux, il demandait qu'on envoyât un Juge habile, versé dans la science du droit et déjà exercé à rendre la justice, sans laquelle, disait-il, les religieux obtiendraient peu de fruit. Il insistait pour avoir un Juge qui fût Espagnol, parce que les mécontents se plai-

[1] « Que vengan religiosos de virtud así para la conversion de los isleños, como principalmente para la reforma de las costumbres estragadas de los Españoles. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 44.

gnaient de sa rigueur, en disant qu'en sa qualité de Génois, il n'épargnait guère le sang des enfants de la Castille.

Cette manière franche d'exposer le mal et d'indiquer les remèdes, où l'on voyait à la fois la droiture d'intentions, la justesse du coup d'œil, l'autorité de l'expérience, ne fut pas appréciée à la Cour.

§ III.

Cependant, après le départ des caravelles, Roldan témoigna le désir de se rapprocher de l'Amiral et de lui complaire désormais. Il demanda un sauf-conduit, pour aller traiter de sa soumission. Dès qu'il en fut muni, on le vit se présenter à Saint-Domingue. Toutefois sa conduite donna lieu de penser qu'il n'y était venu que pour gagner à son parti quelques hommes restés fidèles. Il affecta des airs de hauteur et de menace à l'égard des fonctionnaires attachés à son ancien maître; posa des conditions exorbitantes; ne voulut accepter aucune de celle que lui proposait l'Amiral; et, sous le prétexte qu'il devait auparavant en délibérer avec ses compagnons, retourna près d'eux à Bonao.

Le 6 novembre, Roldan transmit à l'Amiral des articles inacceptables, et dont il semblait lui-même avouer l'exorbitance, en déclarant qu'il n'avait pu obtenir mieux de ses compagnons. Malgré le péril de la situation, Colomb maintint sa dignité, en refusant sa signature à une telle convention. En même temps, il publia une proclamation qui offrait l'oubli du passé, le passage gratuit pour l'Espagne, et l'ordonnancement de la solde à tous les partisans de Roldan qui, avant l'expiration d'un mois, auraient fait leur soumission; tandis que ceux qui per-

sisteraient dans leur révolte seraient livrés à la rigueur des lois. Puis il envoya vers les rebelles le brave Carvajal, accompagné du majordome Diego de Salamanca, porteur du pouvoir de traiter et de l'ampliation de l'amnistie. Mais en arrivant à la Conception, Carvajal la trouva cernée par les troupes de Roldan qui en faisaient le siége; ne pouvant l'enlever d'assaut, ces brigands essayaient de la prendre par la famine et de couper l'eau qui alimentait la place [1]. L'amnistie, affichée aux portes de la citadelle, servit de risée et de texte à quolibets parmi les rebelles [2]. Toutefois, après maints pourparlers, le 17 novembre, une convention entre les chefs des bandes et Carvajal, assisté de Diego de Salamanca, fut rédigée pour être soumise à la ratification de l'Amiral.

Il était stipulé que : 1° Roldan et ses partisans s'embarqueraient pour l'Espagne, au port de Xaragua, sur deux navires qui devraient être approvisionnés et prêts dans le délai de cinquante jours. 2° Il leur serait délivré un certificat attestant qu'ils avaient bien servi, et un mandat pour toucher l'arriéré de la solde. 3° Qu'on leur restituerait certaines propriétés mises sous le séquestre, entre autres à Roldan un troupeau de trois cent cinquante têtes de porcs, etc. 4° Qu'on leur accorderait à chacun, pour les servir, quelques Indiens, qu'ils pourraient conduire en Castille, si ceux-ci consentaient à les suivre, avec faculté d'emmener de préférence les femmes indiennes qu'ils avaient rendues mères ou qui l'allaient devenir.

Le 21 novembre, l'Amiral, en signant cette convention, y ajouta une nouvelle grâce pour les partisans de Roldan, celle de demeurer dans l'île s'ils le voulaient, à la

[1] Fernando Colomb, *Histoire de l'Amiral*, chap. LXXXIX.

[2] « De que los rebeldes hicieron grande mofa. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 46.

solde royale, ou bien de recevoir une patente d'habitant, ce qui impliquait la concession gratuite d'un terrain, d'un emplacement pour y bâtir, et le prêt d'un certain nombre d'indigènes pour exécuter les travaux. Cette mesure était un large élément de prospérité pour la colonie. Mais en ce moment les rebelles paraissaient impatients du départ; ils se mirent en route pour Xaragua. Cette stipulation de départ força d'ajourner l'expédition de l'Adelantado, qui devait poursuivre la découverte de Paria, et assurer la traite des perles. Ce fut une contrariété profonde pour l'Amiral. Il ne lui restait que trois navires en état d'aller en Castille; c'étaient ceux-là même qu'il destinait à continuer ses découvertes. Les munitions de bouche suffisaient à peine pour le passage des insubordonnés en Espagne, à plus forte raison ne pouvait-on songer à poursuivre l'exploration de la côte ferme du nouveau continent.

Cependant l'Amiral trouvait au départ de ces factieux une grande compensation à son déplaisir. Il allait enfin pouvoir s'occuper de la colonie, y établir l'ordre, la perception des tributs, étendre la culture des terres, l'élève des troupeaux, organiser l'exploitation des mines, améliorer le séjour et la condition des Espagnols dans l'île. Sans prendre le temps de se reposer une heure, il chargea son plus jeune frère, le modeste et pieux don Diégo, du gouvernement de Saint-Domingue, et partit accompagné de Barthélemy pour visiter l'intérieur d'Hispaniola.

Lorsque les caravelles furent sur le point de lever l'ancre, l'Amiral écrivit aux Rois, invoquant leur justice; leur exposant dans quelle extrémité, afin d'assurer la paix, il avait signé ces accords avec des insurgés qu'il ne pouvait combattre. Il les priait, au nom de leur autorité suprême, de ne pas reconnaître des engagements pris contre son gré sous la pression de la révolte, et véritable-

ment nuls, faute de liberté dans le consentement d'une part; et de loyale exécution de l'autre. En conséquence, il les suppliait de faire arrêter et punir le traître Roldan, sa bande, et de sévir particulièrement contre ces malfaiteurs, qui, déportés pour obtenir leur grâce, avaient en débarquant passé aux rebelles avec armes et bagage. L'Amiral leur demandait de faire arracher à ces malfaiteurs l'or dont ils emportaient, disait-on, de grandes quantités, et de leur retirer les femmes qu'ils avaient emmenées par contrainte, parmi lesquelles étaient plusieurs filles de Caciques. Cette lettre fut confiée à un officier dont le dévouement lui était connu.

CHAPITRE V.

Les mécontents ne veulent plus s'embarquer. — Roldan ne pouvant gouverner les rebelles avoue à Carvajal qu'il veut se rapprocher du Vice-Roi. — Il propose un traité exorbitant que l'Amiral signe par nécessité. — Ojéda, conduisant quatre caravelles, débarque sur la côte sud-ouest de l'île et vient insurger de nouveau les rebelles assoupis. — Révolte simultanée des indigènes. — Abandon où est laissé l'Amiral. — Il songe à fuir sur mer la rage de ses ennemis. — Assistance miraculeuse qu'il reçoit le jour de Noël, au moment le plus critique. — Découverte de nouvelles mines; départ d'Ojéda; soumission des indigènes; obéissance sincère de Roldan. — Complot des anciens complices de Roldan contre sa vie. — Arrestation, jugement et exécution des coupables. — Réformes administratives, sécurité et amélioration entière de la colonie; commencements de prospérité à Hispaniola.

§ I.

Pendant que l'Amiral croyait les rebelles partis pour l'Espagne, ceux-ci avaient jugé à propos de ne plus s'embarquer. La vie qu'ils menaient dans l'État de Xaragua les retenait par ses attaches. Sous le prétexte que les navires n'étaient pas arrivés dans le délai fixé de cinquante jours; qu'ils étaient mal équipés, et plus mal approvisionnés encore, les factieux refusèrent de partir. Le fait est que les caravelles n'arrivèrent qu'au commencement d'avril à Xaragua. Mais elles avaient éprouvé des gros temps et reçu des avaries qui les avaient contraintes à se réparer. Une lettre de l'Amiral, expliquant aux chefs des bandes ce retard pour cause de force majeure, ne fut qu'un nouveau sujet d'outrages et de moqueries. Carvajal, reconnaissant qu'il serait inutile de discuter avec ces

sourds volontaires, n'insista nullement pour l'exécution de leurs accords. Il se contenta de faire constater leur refus par le notaire François de Caraï, et à plaindre Roldan de ce qu'il était déjà si peu le maître de ces insubordonnés; après quoi il prit congé de lui avec un grand sang-froid. Roldan voulut courtoisement le reconduire à une demi-journée. Ils montèrent à cheval. Quand ils furent enfoncés fort avant dans les forêts, le Juge conspirateur, qui chevauchait silencieux et réfléchissant à la difficulté de gouverner des gens ingouvernables, lui déclara tout à coup qu'il se rendait enfin à ses conseils; qu'il lui tardait de faire cesser la discorde; qu'il était désireux de voir l'Amiral, et que s'il en obtenait un nouveau sauf-conduit, il irait aussitôt proposer un arrangement convenable à tous égards; mais afin de réussir il était besoin du secret le plus impénétrable. Carvajal retourna tout joyeux à Saint-Domingue. Colomb lui remit aussitôt le sauf-conduit; et, pour donner plus de confiance aux rebelles, les capitaines de mer Carvajal, Coronel, Pedro de Terreros, ainsi que Alonzo Malaver, Diego de Alvarado et Rafaël Cataneo, hidalgos grandement estimés, garantirent par leur signature l'inviolabilité du sauf-conduit[1], pendant toute la durée de la négociation. Nous ne pouvons omettre, parmi les signataires, un galant homme, bon chrétien, Cristóbal Rodriguez, surnommé « la lengua, » parce qu'il fut le premier Castillan qui parla l'idiome principal d'Haïti. L'Amiral l'avait fort encouragé à cette étude [2]. Avec une constance égale à son désintéressement, Rodriguez la lengua, rendit des grands services au gouvernement de l'île, exposa souvent sa vie au milieu des indigènes, et devint

[1] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, t. I, lib. VI, § 49.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages, etc., dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. IV, chap. VIII.

comme interprète, l'auxiliaire zélé des religieux Franciscains.

Peu après, Christophe Colomb, suivant l'exemple du Bon Pasteur qui cherche la brebis égarée, vint lui-même au-devant de Roldan, avec deux caravelles, dans le port d'Azua. Loin d'être touché d'une bonté à laquelle il avait perdu tous droits, Roldan monta sur la caravelle de l'Amiral, et fit hautainement ses conditions, comme s'il traitait en vainqueur. Il s'engageait à déposer les armes moyennant : 1° son rétablissement dans sa charge de Grand Juge, qui deviendrait inamovible; 2° une proclamation déclarant que les différends survenus étaient le fruit de la malveillance et de faux rapports; 3° l'expulsion de l'île et le renvoi immédiat en Espagne de quinze individus qu'il se réservait de désigner; 4° le droit de résidence avec les avantages qui s'y attachaient, accordé à chacun des hommes de sa troupe.

Malgré l'énormité de ces prétentions, l'Amiral y souscrivit par amour de la paix. Aussitôt Roldan fut à terre pour soumettre à ses compagnons ces bases du traité. Pendant deux jours, ces esprits turbulents s'agitèrent et s'aigrirent en débattant les articles. Enfin ils les aggravèrent de conditions excessives, dont la dernière portait que si le gouverneur contrevenait à un seul de ces articles, ils auraient le droit de se rassembler et d'en obtenir l'exécution par tels moyens qu'ils jugeraient convenables. C'était le comble de l'insolence et de l'insulte. Cependant, cédant à l'inexorable nécessité, l'Amiral dut sanctionner, par sa signature, cette stipulation outrageante. Seulement il la modifia un peu, en ajoutant qu'il y consentait tout autant qu'eux-mêmes obéiraient aux ordres des Rois, aux siens et à ceux des fonctionnaires par lui nommés. Cette condition expresse, qui lui semblait sa dernière ressource,

l'ancre de miséricorde de son autorité, il la fit poser sur le brevet de Grand Juge, délivré à Roldan. Mais à sa vue, celui-ci se leva plein d'insolence, commanda qu'on effaçât ces mots ; et en appelant à la brutalité de ses complices, menaça de faire pendre sur l'heure quiconque l'oserait contredire. L'Amiral dut encore ici subir la volonté de son serviteur, ingrat et rebelle.

Cette modération calmait à peine l'arrogance de la trahison triomphante. Partout, Roldan se présentait comme la seule autorité réelle, même sous les yeux de l'Amiral. A Saint-Domingue, toujours entouré de mécontents et des ennemis déclarés des Colombs, il offensait, molestait et menaçait ouvertement quiconque avait refusé d'entrer dans son parti. Il contraignit un honnête homme, Rodrigo Perez, à quitter ses fonctions de Lieutenant de Juge, parce qu'il trouvait bon d'en investir son plus intime complice, Pedro Riquelme, établi à Bonao, avec l'arrière-pensée de s'y fortifier.

Le cœur se soulève au récit de ces outrages. La tristesse égale l'indignation quand on voit le Révélateur du Nouveau Monde, ce héros chrétien, obligé de contester et de débattre avec de pareils misérables; réduit à accepter les conditions d'un serviteur atrocement ingrat ; et menacé dans son pouvoir et son existence par des hidalgos dévergondés, des soldats ennemis de la discipline, des ouvriers fainéants, des réclusionnaires auxquels il avait procuré le facile moyen de devoir à eux-mêmes leur réhabilitation !

Par surcroît à ces obstacles, au lieu de l'efficace appui qu'il attendait des Rois, il reçut une réponse écrite sous l'inspiration de don Juan de Fonseca, et dont les termes ambigus indiquaient des dispositions fort équivoques. On lui disait que les souverains avaient reçu ses lettres. Quant

à la rébellion de Roldan, cette affaire étant de grande conséquence, Leurs Altesses l'examineraient attentivement, et sans tarder y porteraient remède. Évidemment, son rapport si précis, si complet, n'avait point convaincu les Rois. Les dénonciations calomnieuses avaient prévalu dans leur esprit. Ainsi, la supériorité de ses vues, tant de prodiges accomplis; ses dangers, ses fatigues, tous ses efforts pour la grandeur et la gloire de l'Espagne, ne pouvaient contre-balancer les dires d'hommes vils et pervers. Il suffisait de l'accuser pour être accueilli. L'injustice de la cour ne surpassait-elle pas l'aveugle animosité des rebelles, esprits vulgaires ou grossiers? Il sacrifiait en vain ses jours et ceux de ses frères aux intérêts de la couronne de Castille, sans parvenir à inspirer aux Rois cette noble confiance dont il était si digne et qui eût été la première récompense pour un tel cœur.

Cette conviction désolante, qui eût paralysé toute autre volonté que la sienne, ne l'empêcha point de poursuivre son plan de réorganisation de la colonie. Il chercha d'abord à gagner, par la douceur et les intérêts matériels, les anciens compagnons de Roldan, en leur donnant des terrains à mettre en culture; seulement, les concessions furent réparties de telle manière que les rebelles se trouvèrent disséminés sur une grande surface, fort séparés les uns des autres et à une assez grande distance des habitations déjà créées. Il forma une compagnie, composée d'hommes choisis, dont le dévouement n'était pas moins éprouvé que la modération et la bravoure, afin qu'elle pût à la fois opérer la perception des tributs chez les indigènes, maintenir la paix entre eux et les Espagnols, et réprimer dès l'origine les écarts de ceux-ci. Il se disposait à débarrasser la colonie des mécontents incorrigibles, qui, à aucun prix, ne voulaient travailler, et entre autres des quinze

individus dont l'intraitable turbulence avait été dénoncée par Roldan lui-même.

Il chargea les deux honorables alcades Garcia de Barrantes et Miguel Ballester d'aller en Castille, appuyer à la cour ses demandes pour le régime intérieur de la colonie. Afin qu'ils pussent éclairer les Rois sur la révolte de Roldan, et l'urgence des mesures qu'il avait dû prendre, il leur remit les pièces des informations et procédures commencées contre les rebelles dès son retour. De nouveau, l'Amiral insistait sur l'envoi d'un Juge intègre et docte, qui mit fin aux accusations contre sa rigueur et sa dureté.

Profitant de ce départ, bon nombre de mécontents s'embarquèrent, emmenant avec eux des femmes indiennes, dont plusieurs étaient mères, ou sur le point de le devenir. Ils introduisirent clandestinement dans les caravelles chacun plusieurs esclaves, qu'ils emmenaient de force, contre la défense expresse de l'Amiral.

§ II.

Mais avant le départ des caravelles des bruits inquiétants arrivèrent de l'extrémité nord-ouest d'Hispaniola; une révolte générale se préparait. Les Ciguayens, plus belliqueux et plus impatients du joug étranger que le reste des insulaires, s'étaient levés en armes. L'Amiral dépêcha contre eux, en grande hâte, l'Adelantado, avec toutes les forces disponibles.

Pendant que son frère était séparé de lui par des peuplades révoltées, et Saint-Domingue presque sans moyen de défense, une nouvelle plus grave encore que cette insurrection lui parvint du côté opposé de l'île : quatre caravelles avaient paru dans le port de Yaquimo. Alonzo de Ojeda, autrefois l'obligé de l'Amiral, et maintenant

créature de Juan de Fonseca, les commandait. En violation des privilèges accordés par les Rois à l'Amiral, il était allé à la côte de Paria, au golfe des Perles; il en rapportait de l'or et des esclaves. Sa témérité, enhardie par la protection de Fonseca, lui inspira l'idée de précipiter la chute de Colomb, en s'emparant du pouvoir et de sa personne. Il offrit aux Espagnols, habitant les environs du port Yaquimo, de les débarrasser de la tyrannie des Colombs. Il prétendit que ces étrangers, tombés dans la disgrâce du Roi, n'étaient plus soutenus à la cour que par la Reine, dont la santé dépérissant depuis la perte de son fils, ne laissait plus espoir de guérison; que désormais don Juan de Fonseca, son patron, était la seule autorité véritable des Indes. Il se disait autorisé à prendre le gouvernement provisoire de l'île, de concert avec Carvajal[1]; et proposa de faire compter immédiatement leur solde arriérée à ceux qui voudraient marcher avec lui sur Saint-Domingue.

Les anciens compagnons de Roldan, incapables de refuser une occasion de révolte, applaudirent à cette motion. Ojeda, ayant réuni les plus audacieux de ces ennemis du repos, voulut contraindre à grossir son parti les colons paisibles ou moins empressés, et attaqua brusquement pendant la nuit leurs habitations.

Quand il reçut ces affligeantes nouvelles, l'Amiral se trouvait sans troupes disponibles; et même les intentions suspectes de la faible garnison de Saint-Domingue ajoutaient à ses inquiétudes. Aucun moyen ne lui restait de faire face à tant de périls, de comprimer le soulèvement des Indiens, de tenir en respect les anciens rebelles et de

[1] « Ei se ostento con todo el favor del obispo Fonseca, arbitro en los negocios de las Indias; y finge tener provisiones para tomar parte en el mando de la colonia junto con Carvajal. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 53.

repousser les agresseurs venus d'outre-mer. A présent son unique ressource était peut-être le premier des dangers et assurément la dernière des humiliations ; il ne lui restait qu'à se mettre sous la protection du traître Roldan. Mais comment douter que dès leur entrevue le Grand Juge et Ojeda, hommes également violents et ambitieux, ne se réunissent pour abattre le pouvoir légitime et s'y substituer? La défection s'était déclarée parmi les subordonnés de l'Amiral ; l'un après l'autre ils l'abandonnaient dans cette accumulation de dangers.

A cet abordage des ennemis du dehors venant réveiller la révolte assoupie et fortifier le soulèvement indigène, l'Amiral reconnaissait la secrète inspiration des bureaux de Séville. Se rappelant l'ingratitude de la cour, la constante malveillance du roi Ferdinand, que ses froides politesses n'avaient jamais pu entièrement déguiser ; voyant son autorité sans appui en Espagne, sans respect dans l'île, sans force exécutive ; sa vie et celle de ses frères incessamment menacées par des bandits habitués à tous les crimes, sentant son isolement, l'impuissance qui en était la suite, le malheur des Indiens, que repoussaient du christianisme les excès des chrétiens impies, il éprouva une grande satiété des hommes. Alors, humiliée jusqu'à l'amertume, chancelante sous le poids de tant d'afflictions, cette grande âme, qui avait terrassé l'effroi, maîtrisé l'épouvante, assoupli le péril, fut gagnée d'une tristesse mortelle.

Ce jour était l'anniversaire de la naissance du Sauveur, le 25 décembre 1499 [1].

La vaillance de Colomb, jusque-là invaincue, défaillit

[1] « Il giorno di Natale del 1499 havendomi tutto il mondo abbandonato, fu assalito conguerra da indiani e dá cattivi cristiani... » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, capit. LXXXIV.

tout à coup. Son esprit frémit d'horreur à l'image de l'assassinat qu'on lui destinait. L'instinct de la conservation survécut seul; et pour la première fois l'Amiral songea au salut de sa vie. Il résolut de se jeter avec ses frères sur une caravelle, pour fuir à travers l'Océan la rage de ses ennemis. Mais au milieu des plus sinistres appréhensions de ses officiers et des mortelles angoisses de son cœur, il n'invoqua pas en vain[1] sa Haute Majesté. Cette Providence, qui tant de fois lui avait montré sa vigilance tutélaire, vint personnellement à son secours. Dieu daigna parler à son serviteur éperdu. Une voix d'en Haut lui dit : « O homme de peu de foi, relève-toi; que crains-tu? Ne suis-je pas là[2]! Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte; je pourvoirai à tout. »

§ III.

En effet, suivant la mystérieuse annonce de l'auxiliaire divin, les choses changèrent aussitôt de face, sans effort et même sans initiative de sa part. Avant la fin du jour il apprit la découverte de mines d'or immenses. Roldan, loin de vouloir partager le pouvoir avec Ojeda, ne songea qu'à repousser de l'île ce dangereux rival. La lutte fut vive entre ces deux adversaires, dignes l'un de l'autre par l'audace, la ruse, la force physique. Enfin, après une série d'incidents curieux et dramatiques, Roldan contraignit Ojeda, ce protégé compromettant des bureaux de Séville, à remonter sur ses caravelles.

[1] « Cosi á punto de desesperar, recurrió al auxilio de Dios, y fué consolado como milagrosamente. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 56.

[2] « Mi soccorse all' hora Nostro Signore, dicendomi : o huomo di poca fide non haver paura, io sono. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, capit. LXXXIV.

La facilité qu'avait eue Ojéda à recruter des partisans parmi les anciens insurgés fit sérieusement réfléchir Roldan et lui inspira le désir de soutenir désormais franchement l'autorité de l'Amiral, d'où la sienne tirait sa force.

Dès qu'ils virent le Grand Juge assurer maintenant l'exécution des ordres de l'Amiral et travailler au rétablissement de l'ordre, ses anciens complices le prirent ardemment en haine.

Sur ces entrefaites, un jeune hidalgo nommé Fernando de Guevarra, cousin d'Adrien de Mogica, qui avait été l'un des chefs de section dans la révolte de Roldan, vint à Xaragua pour s'y embarquer sur les navires d'Ojeda, parce que l'Amiral l'avait banni de l'île, à cause du scandale qu'occasionnaient à Saint-Domingue ses mœurs dépravées. Mais quand il arriva, les caravelles du turbulent favori de Fonseca étaient déjà loin. Roldan lui permit de séjourner à Xaragua jusqu'à ce que l'Amiral eût statué sur son sort. Fernando de Guevarra, profitant de sa bonne mine et de son élégance, s'était fait admettre à la cour de la reine Anacoana, et osait même aspirer à la main de sa fille, la jeune Higuenemota. Ayant su gagner les bonnes grâces de la charmante princesse, il obtint le consentement de sa mère à une union qu'il paraissait vouloir légitimer par le sacrement de l'Église. Mais soit que Roldan fût lui-même épris de cette jeune beauté, comme l'a dit Las Casas, ou bien qu'il ne crût point sérieuse la promesse de ce libertin éhonté, soit qu'il ne dût point souffrir dans la position précaire où se trouvait Fernando de Guevarra un mariage qui aurait donné quelque importance politique à un homme frappé administrativement par le Vice-Roi, le Grand Juge signifia à Guevarra de quitter sur-le-champ le quartier où il avait provisoirement élu domicile.

Nonobstant cet ordre, captivé par Higuenemota, le

jeune hidalgo ne pouvait s'arracher des lieux qu'elle habitait. Informé de cette insoumission, Roldan fit venir Guevarra, l'admonesta sévèrement, lui reprochant d'abuser de la confiance d'une femme aussi éminente que l'était la reine Anacoana, déloyauté que ne pardonnerait point le grand Amiral. Guevarra le supplia de le laisser à Xaragua. Mais Roldan ayant été inflexible, il eut l'air de se résigner. Cependant le Grand Juge apprit qu'au lieu d'obéir, Guevarra s'était caché dans le palais même de la Reine, et qu'il avait envoyé chercher un prêtre pour baptiser sa fiancée. Roldan le fit sommer de quitter à l'instant les États de Xaragua et d'aller se présenter en personne à l'Amiral pour demander ses ordres.

Mais, loin de s'exécuter, le présomptueux hidalgo répondit par des menaces à ces injonctions, et ourdit avec quelques mécontents un complot contre la vie du Grand Juge. On convint de s'emparer de lui par surprise et de lui arracher les yeux. Précisément Roldan, alors atteint d'ophthalmie, gardait la chambre. Informé de leur plan, il comprit qu'un coup de main vigoureux pouvait seul prévenir une nouvelle révolte; et lança un mandat d'amener contre Fernando de Guevarra et sept de ses complices. Leur subite arrestation s'opéra dans le palais même d'Anacoana et sous ses propres yeux. Tous les huit, chargés à l'instant de fers, furent dirigés sur la citadelle de Saint-Domingue.

En apprenant l'arrestation de Guevarra, son cousin Adrien de Mogica, ancien complice de Roldan, devint furieux contre lui. Il partit en diligence pour Bonao, lieu de réunion des anciens rebelles, qu'habitait Pedro de Riquelme, l'ami le plus intime de Roldan. Il ne fut pas difficile à Mogica de soulever les habitants de Bonao, et d'entraîner même Pedro de Riquelme, sur lequel Roldan

comptait si bien, qu'il l'avait nommé Lieutenant de Juge. Adrien de Mogica se trouvait à la tête d'une troupe nombreuse et pleine d'audace. Ils voulaient non-seulement délivrer Guevarra et se défaire de Roldan, qu'ils considéraient comme un traître, mais mettre à mort l'Amiral.

Roldan, instruit de leur projet, les suivait à la piste sans qu'ils s'en doutassent. Puis, durant une nuit où les principaux conspirateurs s'étaient rendus au lieu de la convocation, qu'ils croyaient entièrement secrète, le Grand Juge, homme hardi, robuste, fort habile aux armes, arrivant soudain avec sept domestiques et trois soldats résolus, fondit à l'improviste sur ce conciliabule réuni sans défiance, s'empara de la personne de Mogica, et de quelques-uns de ses complices, qu'il emmena également enchaînés à la citadelle de Saint-Domingue.

Sur-le-champ Roldan envoya son procès-verbal d'arrestation à l'Amiral, en lui demandant ses ordres.

L'Amiral était occupé aux fortifications de la Conception. Cette nouvelle lui fut une grande affliction et un embarras. Il s'était « promis de ne jamais toucher à un cheveu. » Et « ce fut en versant des larmes[1] » qu'il répondit au Grand Juge que, puisque sans motif ces incorrigibles perturbateurs avaient fait une nouvelle tentative de rébellion, il eût à faire justice de leur délit conformément aux lois du royaume. En conséquence, Roldan instruisit immédiatement leur procès. Adrien de Mogica, comme auteur de la conspiration, fut condamné à la peine de mort; et l'on prononça contre ses complices, suivant leur degré de culpabilité, le bannissement ou la détention. L'exécution de

[1] Propres paroles de Christophe Colomb. — « Yo tenia propuesto en mi de no tocar el cabello á nadie, y á este por su ingratitud con lagrimas no se pudo guardar, así como yo lo tenia pensado. » — *Carta del Almirante al Ama del principe Don Juan.*

Mogica eut lieu sur les remparts de la citadelle. A l'aspect du supplice, le rodomont hidalgo, saisi de frayeur, espérant peut-être que ses anciens amis viendraient le délivrer, repoussait son confesseur, afin de gagner du temps et de reculer le moment terrible. Roldan, indigné de sa lâcheté, commanda de le jeter par-dessus les remparts dans le fossé[1]. Quant à Guevarra, le Grand Juge le tint en prison jusqu'au 13 juin; et à cette époque le remit entre les mains de Gonsalve le Blanc avec charge de le conduire à l'Amiral, qui se trouvait encore à la Conception.

Les contumaces condamnés régulièrement étaient aux abois. L'Adelantado d'un côté et le Grand Juge de l'autre, les poursuivaient à outrance, et mettaient à exécution l'arrêt criminel partout où ils les surprenaient. Pour cela ils emmenaient un prêtre, afin que ces misérables pussent au moins se confesser et obtenir l'absolution.

La promptitude du châtiment, l'inflexibilité du Grand Juge, sa déférence empressée aux moindres désirs du Vice-Roi, intimidèrent les rebelles; ils prirent la fuite. Les hommes bien intentionnés se sentirent rassurés; et les indigènes rentrèrent tous sous l'obéissance de la Castille. Ils recommencèrent à payer les tributs. Les colons paisibles purent entreprendre les grands travaux de culture auxquels les encourageait l'Amiral. On multipliait les plantations; les troupeaux s'accroissaient. La tranquillité régnait dans toute l'île; et un seul Espagnol pouvait avec sécurité la traverser, même sans armes. Déjà un

[1] Profitant de l'erreur d'Herrera, une certaine École a complétement dénaturé ces faits, en les attribuant à Colomb, alors absent; et qui ne les connut que pour les déplorer. Nous avons dû les rapporter ici, suivant la vérité, et non d'après une version contre laquelle protestaient d'avance les propres témoignages de Christophe Colomb et de son fils don Fernando.

certain nombre d'Indiens commençaient à se vêtir et à vivre à l'européenne. Ils demandaient le baptême. On parvenait à rompre leur vieil usage des habitations isolées, et à les grouper en villages ou bourgades, ce qui permettrait de les instruire plus facilement de la religion chrétienne. Tout l'avenir de la colonie s'annonçait sous d'heureux présages. L'Amiral s'était assuré qu'avant trois ans, les seuls droits royaux perçus dans l'île s'élèveraient pour le moins à soixante millions de produit annuel. En effet, cinq ans après, ils dépassaient cent millions.

Mais déjà, par l'influence des bureaux de Séville, en ce moment même s'était préparé un événement qui allait changer la destinée des Indiens, détruire les plus douces espérances de Christophe Colomb, éloigner du joug de l'Évangile ces enfants des forêts, et livrer leur race au désespoir et à la destruction.

CHAPITRE VI.

Hostilité secrète du roi Ferdinand contre l'Amiral. — Préventions de la cour contre son administration. — Arrivée à Séville des mécontents revenus d'Hispaniola. — Les Bureaux les excitent à porter leurs réclamations au Roi lui-même. — Ils vont à Grenade harceler de leurs cris le Roi catholique. — Les influences de la cour et de Séville déterminent la Reine à nommer un Commissaire pour juger et punir les auteurs des troubles qui ont affligé l'Espagnole. — Nomination du commandeur Bobadilla. — Pouvoirs extraordinaires dont on l'investit. — Seconde arrivée de mécontents revenant ou expulsés de l'île. — Ils vendent comme esclaves des Indiens qu'ils avaient furtivement embarqués sur les caravelles. — La Reine annule cette vente, ordonne de rendre à la liberté et à leur pays ces Indiens. — Voyage d'Isabelle à Séville. — Elle accorde l'expédition des pouvoirs donnés au commandeur Bobadilla, et confie les Indiens aux soins des religieux de Saint-François.

§ I.

Afin d'apprécier exactement la cause de l'événement que nous allons décrire, il convient de nous reporter au moment où Christophe Colomb venait de partir pour son troisième voyage.

L'insulte que lui avait faite Jimeno de Bribiesca fut récompensée par sa promotion aux fonctions de Payeur général de la marine. Juan de Fonseca rétribuait comme un service rendu à la Couronne toute animosité marquée contre les Colomb. La hardiesse de ses attaques prouvait combien il comptait sur l'appui d'une haute influence. Le mauvais vouloir du roi Ferdinand à l'égard de Colomb n'était plus un mystère. Le monarque enviait la célébrité

du grand homme; jalousait la haute opinion et le respect affectueux qu'avait conçu pour lui la Reine. La constante confiance d'Isabelle irritait l'égoïste susceptibilité du monarque. Dès l'année 1496, il avait regretté le titre de Vice-Roi donné à un étranger, ce qui lui semblait diminuer la majesté de sa propre couronne. Dans ses lettres, il ne l'appelait jamais que « l'Amiral des Indes. » Les titres de Vice-Roi et de Gouverneur perpétuel étaient, avec intention, passés sous silence.

La nouvelle découverte de la Terre ferme et les profondes observations de Colomb sur ces régions ignorées, l'envoi des perles, des voiles peints et des joyaux d'or provenant de ces contrées mystérieuses, avaient fort satisfait la Reine. Cependant elle n'écrivit point elle-même et chargea de la réponse l'Évêque Ordonnateur de la marine, qui, en lui accusant réception de ses lettres et rapports, le blâma de ne pas avoir instruit plus tôt les Rois de cette révolte, à laquelle ils eussent, disait-il, promptement remédié. Quant à Ferdinand, il ne trouvait point que les résultats de ces expéditions eussent jusqu'ici couvert les avances du trésor, et ne voyait dans la personne de Colomb qu'une occasion de stérile dépense. Il prêtait complaisamment l'oreille à ses accusateurs.

Les mécontents revenus ou renvoyés de l'île Espagnole, répandaient à Séville les calomnies que les courtisans de Roldan avaient fabriquées contre les Colombs. On ne peut nier que ces gens-là ne fussent remués par un intérêt identique et ne parussent exécuter de secrètes instructions. C'était à Séville qu'ils devaient toucher l'arriéré de leur solde; car là seulement pouvaient s'effectuer valablement les payements pour les dépenses coloniales. Mais, par leurs refus ou leurs insinuations, les bureaux de la marine déterminèrent une cinquantaine de ces pa-

resseux à s'en aller à Grenade demander au Roi Catholique leur solde arriérée. Ces impudents personnages osaient se poster dans la cour même de l'Alhambra, et y attendre la sortie du monarque, pour le harceler de leurs interpellations et de ce cri : « Payez! payez[1]! » qu'ils faisaient retentir derrière sa voiture. Un jour même ils osèrent acheter deux grands paniers de raisins formant la charge d'un mulet, et se mettre à les manger sous les fenêtres de Ferdinand, en criant que, grâce à l'ingratitude du Roi et de l'Amiral, c'était là l'unique nourriture permise à leur misère. Et quand par hasard les enfants de Colomb, que leur office de pages de la Reine obligeait à traverser les cours du palais, venaient à paraître, ces impudents paresseux poussaient des cris qui montaient jusqu'aux nues, et poursuivaient les deux pages en criant : « Voici les fils de l'Amiral des moucherons, de celui qui a trouvé les terres de vanité et de mensonge pour le malheur et l'ensevelissement des gentilshommes de Castille[2]! »

L'étrange patience du Roi à l'égard de ces réclamations insolentes, la liberté laissée à cet attroupement de camper dans la cour du palais pour épier la sortie du souverain, d'ordinaire peu endurant, et renouveler ses insultes, dit suffisamment que l'astucieux monarque, dissimulé jusque dans les plus intimes rapports de la vie, avait quelque intérêt à souffrir ces outrages. Il laissait

[1] « Se il Ré Cattolico usciva fuori tutti lo circondavano e toglievanlo in mezzo, gridando « paga, paga. » —Fernando Colomb, *Vita dell' Ammiraglio,* cap. LXXXV.

[2] « Gridavano fino al cielo, e ci perseguitavano dicendo « ecco i figliacoli dell' Ammiraglio de' mosciolini, di colui che ha trovate terre di vanita e d'inganno por sepultura e miseria de' gentiluomini castigliani. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio,* cap. LXXXV.

ces clameurs retentir si haut que nul ne pût les ignorer; elles pénétraient jusque dans les appartements de la Reine. Il lui fallait un scandale pour ébranler la confiance et l'admiration d'Isabelle.

Des griefs vociférés de pareille façon ne pouvaient manquer d'être entendus. La Reine s'enquit.

Ces gens-là se plaignaient de la misère où les avait réduits l'Amiral, après les avoir accablés de corvées et de mauvais traitements. Ils lui attribuaient leur maladie comme leur pauvreté. Ils l'accusaient de vouloir faire mourir tous les vrais hidalgos, afin que, n'ayant plus sous ses ordres que des gens sans aveu, il lui devint facile de les insurger contre les rois et de se déclarer souverain indépendant[1]; que, dans ce but, il avait pris ses mesures, d'accord avec certains caciques. Qu'il empêchait de travailler aux mines, de peur que l'on ne connût trop tôt des richesses qu'il réservait pour lui seul. C'était ainsi qu'il avait d'abord espéré cacher le gisement des perles; et il ne s'était décidé à en parler qu'après avoir su que sa découverte transpirait dans le public. Son avidité était seule égalée par sa superbe. Il se faisait une joie d'humilier les Castillans, les gentilshommes surtout. Pendant la disette, s'ils demandaient la permission d'aller chercher à manger, l'Amiral la leur accordait; ensuite il niait avoir donné cette autorisation, et sur cela, sans rémission, les faisait pendre. Également, on l'accusait d'avoir empêché les prêtres et les religieux de donner le baptême aux Indiens qu'ils en jugeaient dignes, parce qu'il aimait mieux pouvoir les faire esclaves que chrétiens.

[1] « Comincierono adunque questi nobili á publicare per tutta la corte, come Colombo e suo fratello trovandosi richissimi, si volevano dell' isole impatrovire e farsi Signori di tutti i paesi ritrovati. » — Girolamo Benzoni, *la Historia del Mondo Nuovo*, lib. I, fol. 23, verso.

Ces accusations étaient si graves, tellement opposées au caractère de l'Amiral, qu'elles se condamnaient par leur exagération même. D'ailleurs aucune de ces odieuses imputations n'était formulée par écrit et appuyée de signatures connues. La Reine n'y prêta pas une bien grande attention.

Mais si l'Amiral avait adressé un rapport circonstancié sur la rébellion de Roldan, celui-ci avait aussi fait passer des mémoires à ses amis de Séville. Tous les actes de l'administration de l'Adelantado et de son frère l'Amiral, qui les avait approuvés à son retour, y étaient fort habilement dénaturés. Au surplus, même en faisant largement la part de l'animosité et de l'exagération, la gravité de la situation n'en demeurait pas moins établie. L'Amiral l'avouait, en demandant l'envoi d'un Juge et d'un chef de comptabilité. Les apparences l'accusaient d'autant plus que le principal auteur du soulèvement était un homme de son choix, son obligé. Pourtant cet homme n'avait pu supporter plus longtemps, comme Grand Juge, les actes de tyrannie et de violence commis en sa présence. Les esprits étaient disposés à croire aisément à cette accusation, car, disait-on, avant son départ de San Lucar, l'Amiral, dans le port, presque sous les yeux des Rois, avait prouvé sa violence et sa brutalité. D'autre part, la nomination de ce Roldan, qui maintenant suscitait de tels embarras, accusait l'impéritie administrative de Colomb; et son opinion sur l'esclavage des Indiens, nonobstant les résolutions si formelles de la Reine, attestait son entêtement. Il devenait donc nécessaire, pour remédier à cette situation, de nommer un Commissaire instructeur, un magistrat éclairé qui irait, selon la demande de l'Amiral lui-même, rendre la Justice dans l'île, et qui devrait commencer par informer contre les rebelles. Durant son instruction, se découvriraient sans

doute les causes du mal. On aviserait ensuite aux moyens d'y porter remède.

Ce fut à ce parti si sage que s'arrêta la Reine.

L'envoi d'un Juge éclairé eût été un bienfait pour la colonie. Malheureusement, au lieu d'un jurisconsulte qu'avait demandé l'Amiral, on choisit pour Magistrat un homme d'épée : le Commandeur François de Bobadilla, qui jouissait de l'estime de Fonseca et d'un grand crédit à la Cour. Sans doute son incompétence était objectée par la Reine, car, au lieu d'une Provision Royale, qui l'eût nommé Juge supérieur de l'île, il ne reçut par décret du 21 mars 1499 qu'une Commission spéciale d'informer sur les troubles survenus à l'Espagnole, de procéder contre ceux qui s'étaient révoltés contre l'Amiral, de les appréhender au corps [1], de séquestrer leurs biens et de les juger, présents ou contumaces, au civil et au criminel, avec la plus grande rigueur des lois.

Jusque-là tout était pour le mieux.

Mais il importait à ceux qui voulaient anéantir l'autorité de Colomb de faire convertir ce mandat spécial en titre définitif, et qui permît de déposséder enfin l'Amiral. Après deux mois d'influences et d'intrigues adroitement déguisées, pendant lesquelles on sapait l'ascendant du souvenir de Colomb dans l'esprit de la Reine, on parvint à faire admettre cette hypothèse que, si malheureusement le résultat des informations du Commissaire Royal amenait la preuve de l'incapacité administrative de l'Amiral, et la justification ou l'excuse de la rébellion de Roldan, il importerait de pourvoir sans délai à des besoins criants et de réparer des maux si anciens. De telle sorte que la nomination du Commandeur Bobadilla au gouvernement des

[1] *Comision al comendador Francisco de Bobadilla.* — Coleccion diplomática. — *Documentos*, nº CXXVII.

Indes parut devoir être préparée, pour le cas où le remplacement de l'Amiral serait jugé indispensable. Donc le 21 mai suivant, une ordonnance royale conféra au Commandeur Bobadilla[1] le gouvernement des Indes.

Toutefois, de peur que l'Amiral excipant de ses priviléges et traités avec la couronne de Castille qui lui assuraient le gouvernement perpétuel des contrées par lui découvertes, voulût se maintenir à l'aide des forces dont il disposait, ordre fut donné à lui et à ses frères, par provision royale du même jour, d'avoir à remettre au Commandeur Bobadilla les forteresses, châteaux, navires, armes, artillerie, munitions, chevaux et troupeaux[2], ainsi que tout objet appartenant à Leurs Altesses.

Cependant, bien que la Reine eût été insidieusement conduite à supposer possible l'éventualité du remplacement de Colomb, et dès lors à signer les actes qui en étaient la conséquence nécessaire, on n'obtint pas sans de nouveaux efforts, cette Lettre de Créance qu'on sollicitait pour le Commandeur; et par laquelle Bobadilla pouvait agir à son gré, se mettre d'un seul coup en possession du gouvernement des Indes. Cinq jours d'hésitation et de lutte intérieure s'écoulèrent avant que les manœuvres de D. Juan de Fonseca, secrètement secondé par l'appui d'une haute influence, eussent surpris au dévouement d'Isabelle la signature de cette pièce[3] qui laissait le Vice-Roi des Indes à la merci de Bobadilla.

Toutefois, malgré le consentement donné aux prétentions administratives que paraissait devoir suggérer la prudence,

[1] Coleccion diplomática. — *Documentos*, n° CXXVIII.

[2] « Y casas y navíos y armas y pertrechos y mantenimientos y caballos y ganados, etc... » — *Coleccion diplomática.* —Doc., n° CXXIX.

[3] *Carta de creencia.* — De Madrid á 26 de mayo de 1499. — *Coleccion diplomática*, n° CXXX.

la noble Isabelle n'accorda point l'ampliation de la nomination de Bobadilla. Plus d'un an s'écoula avant qu'elle permît l'exécution d'une mesure de défiance, contre laquelle protestaient les voix de son cœur. L'amitié de la Reine pour le grand homme ne fut pas moins ferme qu'était constante la haine de ses ennemis. Elle espérait toujours recevoir quelque nouvelle favorable qui rétablirait le crédit de l'Amiral.

Tous les écrivains ont, à tort, affirmé que ce qui perdit Colomb auprès de la Reine, ce fut l'arrivée des deux caravelles ramenant d'Hispaniola les mécontents et les criminels, accompagnés d'une cargaison d'esclaves. C'est là une de ces nombreuses erreurs des biographes, provenant de la façon légère et superficielle avec laquelle on a toujours traité l'histoire de l'inventeur du Nouveau Monde.

Les mesures prises contre Colomb étaient à la date des 21 mars, 21 et 26 mai 1499; tandis que l'arrivée des deux caravelles chargées d'esclaves n'eut lieu qu'à la fin de l'année, en décembre 1499.

Ce ne fut donc pas l'envoi de cette cargaison humaine qui put motiver les dispositions concertées contre l'Amiral plus de six mois auparavant. D'ailleurs, le fait d'un envoi d'esclaves en Castille ne constituait pas une violation des ordres des Rois. Car s'il était défendu de faire esclaves les Indiens disposés à se convertir, et les naturels pacifiques, il était licite de réduire en esclavage et de transporter en Castille, ceux d'entre eux qui avaient participé au meurtre d'un Espagnol, ainsi que les prisonniers faits les armes à la main. Déjà le 18 octobre 1498 l'Amiral avait expédié un certain nombre de prisonniers sans qu'on lui en eût fait un grief. Certainement la Reine, dans son adoption maternelle, était contraire à toute mesure rigoureuse envers les Indiens; elle les protégeait, ne voulait

point de l'esclavage, si opposé à l'égalité chrétienne. Mais elle ne méconnaissait point la nécessité de l'esclavage comme moyen d'intimidation et d'action répressive. Au moment même où les bureaux de la marine faisaient éclater leur âpre indignation contre Colomb, pour avoir permis à des Espagnols d'emmener avec eux des esclaves légaux, moyennant le libre consentement de ceux-ci, le protégé de l'évêque Ordonnateur, Alonzo de Ojeda[1], opérait fort tranquillement, sous les yeux de ces tendres philanthropes, la vente des malheureux Indiens de Porto-Ricco qu'il avait enlevés, sans provocation de leur part, en véritable voleur d'hommes. Pendant cette explosion de vertu soulevée, la Reine signait à Séville, le 5 juin 1500, avec le Notaire navigateur Rodrigo de Bastidas, un contrat dans lequel elle se réservait le quart des esclaves[2] qu'il aurait occasion de faire. Précédemment, la Reine avait ordonné de fournir au capitaine de mer Juan de Lescano cinquante Indiens choisis parmi les hommes de vingt à quarante ans, pour servir de rameurs sur les galères[3]. Et trois ans après, Isabelle, adoptant franchement l'idée de Colomb, par décret du 30 octobre 1503, autorisa chacun de ses sujets dans les Indes à faire esclaves tous les cannibales dont il pourrait s'emparer. On pouvait les vendre et les acheter sans encourir aucune peine, parce que, disait-elle, « en étant transportés dans nos

[1] La conduite d'Ojeda, impunément pillard et voleur d'hommes, était si contraire à l'humanité, que l'Aumônier de son escadrille ne pouvant supporter la vue de son brigandage, s'échappa et se cacha dans les bois de l'Espagnole jusqu'après le départ de ses caravelles. — Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*. Décade Ire, liv. IV, chap. IV.

[2] *Asiento con Rodrigo de Bastidas.* — Regist. del archiv. de Ind. en Sevilla.

[3] Ordre du 13 janvier 1496. — *Suplemento primero á la coleccion diplomática*, n° XXXIII.

contrées, et les chrétiens les ayant à leur service, ils seraient plus aisément convertis et attirés à notre sainte foi catholique[1]. » Donc la cause de la disgrâce de Colomb ne doit pas se chercher dans cet envoi d'esclaves, envoi d'ailleurs qu'il n'avait point fait, et contre lequel même il avait pris des garanties.

Ce qui perdit Colomb, ce fut le voyage de la Reine à Séville.

Si l'on excepte l'honorable François Pinelo, trésorier, que son isolement condamnait au silence, à Séville tous les fonctionnaires supérieurs de la marine et des colonies, appuyés de la bureaucratie entière, n'avaient qu'une voix contre l'Amiral des Indes. A Séville, l'accusation contre Colomb était si compacte, l'opinion publique si fort prononcée, elle s'insinuait et circonvenait tellement par tous les rapports et à tous les degrés de la hiérarchie administrative, que cette unanimité de blâme étouffa la défense qu'auraient présentée le brave Miguel Ballester et Garcia de Barrantes. La Reine elle-même finit par céder au nombre.

La défection de son attachement fut le triomphe de Juan de Fonseca. Colomb se trouva condamné sans avoir été entendu; et jugé sur la déposition de ses ennemis.

On parvint à prouver à la Reine que l'Amiral des Indes, se jouant de la liberté des Indiens, avait fait cadeau à chaque Castillan d'un ou de plusieurs Indiens libres et innocents de tout crime, pour en faire monnaie, en les vendant sur les marchés de l'Andalousie. L'âme généreuse d'Isabelle, révoltée à l'idée d'un pareil dédain de l'humanité, s'écria, dit-on : « De quel droit l'Amiral des Indes dispose-t-il ainsi de mes sujets? Qui lui a permis de faire

[1] *Provision para poder cautivar á los Canibales rebeldes.* — Apendice á la coleccion diplomática, nº XVII.

des libéralités de cette espèce? » Et aussitôt elle fit publier à Séville, à Grenade et en d'autres cités « que, sous peine de mort, » tous ceux qui avaient reçu des esclaves de l'Amiral eussent à les rendre, pour être renvoyés aux Indes. Elle chargea le garde du corps Pedro de Torres[1] et quelques autres officiers de recevoir ces infortunés, et de les remettre ensuite au commandeur Bobadilla pour les embarquer. Le majordome de l'archevêque de Tolède en reçut vingt et un en dépôt. Quelques-uns voulurent demeurer avec ceux qu'ils avaient suivis; entre autres, une jeune fille, établie dans la maison de Diego de Escobar, déclara vouloir rester en Castille et ne plus retourner aux Indes[2].

On comprend la juste indignation de l'âme d'Isabelle, à l'idée d'une pareille violation des droits les plus sacrés. Mais comment put-elle admettre que l'Amiral s'en fût rendu coupable, elle qui avait lu dans cette âme héroïque? Son erreur ne peut s'expliquer que par l'infernale astuce des ennemis de Colomb; sans doute, ils poussèrent l'audace jusqu'à fabriquer des preuves matérielles du crime qu'ils lui attribuaient.

Colomb avait donné à chacun des Espagnols qui repatriait, un esclave pour le servir; il les avait choisis parmi les esclaves légaux, ceux qui, en vertu du droit alors existant, par suite de leur participation aux meurtres des chrétiens, ou aux révoltes, se trouvaient réduits en esclavage; et il avait accordé aux Castillans d'emmener à leur place les Indiennes qui s'étaient attachées à eux par un lien naturel. Mais loin de faire cadeau d'indigènes libres et non atteints par le coup de la loi, à ces Espagnols pour

[1] *Ordre du 20 juin* 1500. — Coleccion diplomática. *Documentos,* n° CXXXIV.

[2] Note *au document n° 134 de la collection diplomatique.*

lesquels il ne pouvait éprouver aucune sympathie, l'Amiral avait expressément stipulé dans le traité, par lui ratifié le 21 novembre 1498, qu'ils « n'embarqueraient aucun esclave de vive force. » Il était si éloigné de disposer des Indiens libres pour les vendre, qu'il écrivait aux Rois, par le départ des navires transportant ces mêmes esclaves, pour les prier d'arracher à ces sujets vicieux et rebelles l'or, et les Indiens qu'ils avaient emmenés, attendu que les accords qu'ils l'avaient forcé de signer étaient nuls, puisqu'ils y avaient dérogé les premiers; et qu'ainsi Leurs Altesses ne se trouvaient pas liées par son engagement. Si les colons repatriés amenaient quelques esclaves libres, c'était en violation des ordres de l'Amiral : on osa pourtant publier que les ventes d'esclaves avaient lieu d'après ses instructions.

La Reine une fois entourée de ce réseau d'inimitiés, hypocritement dérobées à sa clairvoyance, la déchéance suivit de près la désaffection. Le remplacement suspendu depuis plus d'un an fut définitivement consenti.

Dès lors, aucune des choses qu'avait demandées l'Amiral ne lui est accordée. On refuse l'envoi de son fils aîné don Diego, dont il réclamait le concours, et qu'il voulait dès maintenant former aux affaires, et préparer au gouvernement qu'il devait exercer un jour, suivant les conventions du 17 avril 1492 signées au camp de Santa Fé, et le titre qui lui avait été expédié à Grenade, le 30 du même mois. Déjà on le regarde comme dépossédé de son gouvernement. On annule de fait les conventions qui obligeaient envers lui la couronne de Castille.

En violation des privilèges de l'Amiral, les Rois accordent une licence à Rodrigo de Bastidas pour faire des découvertes dans les Indes occidentales. Quinze jours après, une autre licence d'expédition de découverte est

consentie au commandeur Alonzo Velez de Mendoza. Et dans son texte on voit que les droits de Cristobal Guerra et d'Alonzo de Ojeda étaient mis au même rang que ceux de Christophe Colomb[1]. Une recommandation expresse fut faite le 30 mai à Bobadilla d'exiger le payement par l'Amiral, des parties de solde qu'il reconnaîtrait devoir être à sa charge. Les Rois lui confièrent des brevets signés en blanc, afin qu'il pût les remplir comme il lui plairait. Au commandeur Bobadilla, déjà nommé gouverneur dans l'esprit des bureaux de Séville, et avec un secret consentement du Roi, on donna pour l'accompagner vingt-cinq hommes soldés par le trésor. Il avait avec lui en qualité de notaire royal, Gomez de Rivera. Les Indiens furent confiés aux soins des Pères franciscains, frère Juan de Trasiera, frère Juan Francès, frère Juan el Bermejo, qu'accompagnaient le Père Alphonse de Viso, Bénédictin, et deux autres religieux. Le commandeur Bobadilla s'installa à bord de la caravelle *Gorda;* une autre caravelle plus petite portait les Indiens et les munitions. Vers la fin de juin les deux navires mirent à la voile pour l'Espagnole.

[1] *Capitulacion hecha en el nombre de los señores Reyes Católicos.* — Coleccion diplomática, n° cxxxv.

CHAPITRE VII.

Arrivée à Saint-Domingue du commandeur Bobadilla. — Il fait publier sur le seuil de l'église son titre de Commissaire royal. — Bobadilla somme à trois reprises Diego Colomb et Rodrigo Perez de lui remettre les prisonniers détenus dans la forteresse. — Sur leur refus itératif, il assiége la forteresse ; y entre sans coup férir, et met en liberté les condamnés. — Le Commissaire s'empare de la maison, du mobilier, des effets et papiers de l'Amiral, et annonce qu'il va l'envoyer en Espagne chargé de fers. — Arrestation successive de D. Diego Colomb, de l'Amiral et de l'Adelantado. — Ils sont enfermés et mis au secret dans des prisons séparées. — Après ce premier châtiment, Bobadilla commence son information contre eux. — Il les transfère en Castille, enchaînés, sous la garde d'un officier créature de Fonseca, avec ordre de les lui remettre à l'arrivée. — Colomb, sur la caravelle, refuse de quitter ses fers. — Il écrit à doña Juana de la Torre, nourrice de l'Infant.

§ I.

Tandis que l'Amiral, confiant dans la sagesse de la Reine et la justice de sa cause, voyant l'ordre, la sécurité renaître dans l'île, s'occupait assidûment d'agrandir la forteresse de la Conception, dont son talent d'ingénieur faisait une fortification de premier ordre, un lundi matin, 23 août, on aperçut de Saint-Domingue deux caravelles qui luttaient contre les brises de terre, et louvoyaient à la distance d'environ une lieue pour gagner l'entrée de l'Ozama.

Don Diego Colomb, pensant que ces caravelles amenaient son neveu don Diego, fils aîné de l'Amiral, qui désirait fort sa venue, expédia aussitôt vers les caravelles

une embarcation pour savoir s'il n'était pas à bord. Le canot, ayant accosté *la Gorda*, demanda qui était le commandant. Bobadilla, s'appuyant au bastingage, répondit que c'était lui-même; qu'il s'appelait le Commandeur François de Bobadilla [1]; qu'il arrivait en qualité de Commissaire des Rois pour juger les rebelles, et que le jeune don Diego n'avait pas été embarqué. Le canot repartit.

Cette nouvelle, promptement répandue, sema l'effroi chez les anciens insurgés.

Vers dix heures, la brise de terre vint à tomber, et les deux caravelles firent leur entrée dans le port. Le Commandeur Bobadilla put voir tout d'abord à quelque distance deux gibets, auxquels pendaient deux corps. Il n'en fallait pas davantage pour justifier en son esprit les accusations de cruauté portées contre l'Amiral. La plupart des fonctionnaires vinrent bientôt sur la caravelle présenter leurs hommages à l'envoyé des Rois. Le Commandeur décida qu'il ne descendrait pas à terre ce jour-là.

Le lendemain, accompagné de sa suite et de l'état-major, il se rendit directement à l'église, où se trouvaient déjà don Diego Colomb, Rodrigo Perez, rétabli dans ses fonctions de lieutenant de juge, depuis la défection de Pedro Riquelme. A l'issue de la messe, sur la porte même de l'église, François de Bobadilla fit, en présence de don Diego Colomb et de toute l'assistance, donner lecture, par le notaire Gomez de Ribera, de son mandat royal, pour informer contre les troubles qui avaient éclaté dans l'île. Lecture faite, le Commandeur, en vertu des pouvoirs dont il avait donné connaissance, requit Diego Colomb et le lieutenant de juge Rodrigo Perez de livrer

[1] Herrera, *Histoire générale et voyages, etc., dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. IV, chap. VIII.

entre ses mains les prisonniers détenus dans la forteresse, entre autres Fernand de Guevarra, Pedro Riquelme et trois autres que l'on disait condamnés à mort.

Diego Colomb répondit que le Vice-Roi des Indes avait des provisions et titres supérieurs à cette Commisssion, comme on le prouverait en temps et lieu; qu'en son absence, il n'avait point le pouvoir d'obtempérer à une telle réquisition; et il pria le Commandeur de vouloir bien lui donner copie de ses titres, pour l'adresser à l'Amiral, de qui tout dépendait dans l'île. Bobadilla répliqua à don Diego que, puisqu'il n'avait aucun pouvoir d'agir, il était inutile de lui délivrer la copie qu'il demandait; mais qu'il ferait bientôt valoir une autre autorité que celle de chef de la justice, parce qu'il avait le droit de commander à tous, à l'Amiral lui-même.

Le lendemain matin mercredi, à l'issue de la messe, François Bobadilla s'arrêta de nouveau sur le seuil de l'église; fit faire, par le notaire Gomez de Ribera, lecture de l'ordonnance royale du 21 mai 1499, qui lui conférait le gouvernement et la judicature des îles et Terre ferme des Indes; et prescrivait à tout sujet de le reconnaître et de lui obéir. Immédiatement le nouveau gouverneur prêta le serment d'usage, et somma don Diego Colomb et le lieutenant de juge Rodrigo Perez, en vertu de l'obéissance qu'ils lui devaient, de remettre en ses mains les prisonniers. Ils lui répondirent qu'au nom des Rois, ils déféreraient toujours à ses ordres; mais qu'en l'absence de l'Amiral, ils ne pouvaient agir sans des instructions de celui que son titre de Vice-Roi avait investi de pouvoirs perpétuels et supérieurs aux siens.

Comme la plupart des assistants, les employés surtout paraissaient partager cette confiance, et ne pas croire sans réserve aux titres que venait de publier le Comman-

deur, Bobadilla fit faire silence, et lire, par Gomez de Ribera, l'ordre des Rois, signé à la même date, prescrivant à l'Amiral et à ses frères, ainsi qu'à toute personne relevant de leur autorité, d'opérer en ses mains la remise des forteresses, châteaux, magasins publics, arsenaux, munitions de guerre, chevaux, armes, troupeaux et de tout ce qui appartenait à la Couronne. Cet ordre si impératif parut commencer à lui soumettre les convictions de l'assistance. Afin de s'attirer aussitôt la bienveillance du peuple, Bobadilla dit qu'il avait encore à faire une autre publication.

La foule écoutait avec une anxieuse curiosité!

Alors le notaire royal lut l'ordre donné par Leurs Altesses au Commandeur, le 30 mai précédent, de vérifier les comptes de solde, de faire payer par l'Amiral ce qu'il devait personnellement. Comme il était dû à la plupart des assistants, cette nouvelle excita la plus vive satisfaction et concilia les esprits à l'envoyé des Rois. Comptant sur l'appui de la foule, le Commandeur requit derechef don Diego Colomb et le lieutenant Rodrigo Perez de lui livrer les prisonniers, avec les pièces de leur procédure respective, déclarant que, faute de les recevoir de plein gré, il saurait les prendre de vive force.

Diego Colomb répondit ce qu'il avait dit déjà.

Bobadilla, escorté de sa suite et accompagné de la multitude, marcha d'un air martial vers la forteresse. Elle était gardée par l'alcade Miguel Diaz, ce gentilhomme aragonais, qui, autrefois au service de don Barthélemy Colomb, s'était enfui après un duel de catalan, et avait appris de la cacique Catalina, dont il était aimé, les gisements aurifères des bords de l'Ozama. Miguel Diaz, sachant les intentions du Commandeur Bobadilla, redoublait de vigilance. Les portes étaient fermées, et l'alcade

en propre personne sur les créneaux, quand se présenta le nouveau gouverneur. Celui-ci, après avoir fait réitérer lecture de ses pouvoirs, notifia à l'alcade de lui livrer les prisonniers. Miguel Diaz demanda à vérifier, de ses yeux, ses pouvoirs, et en demanda copie. Bobadilla répondit qu'il n'y avait pas à temporiser pour prévenir une exécution à mort, et qu'on eût à lui remettre à l'instant les prisonniers. L'alcade répliqua que, tenant son commandement de l'Amiral qui avait conquis ces îles, il attendrait ses instructions. Sa fermeté ne laissant pas à Bobadilla l'espérance de la séduire, il se retira pour l'instant et alla préparer l'attaque de la forteresse.

Le nouveau gouverneur fit débarquer les marins des deux caravelles, les réunit aux vingt-cinq hommes emmenés à la solde royale, rassembla à l'instant les militaires épars dans la ville, fit appel à tous ceux qui se plaignaient de Colomb, et, suivi de ce gros de mécontents, vint faire le siége de cette forteresse, qui n'avait de sérieux que son nom. Bobadilla forma ses colonnes d'attaque sous le canon des remparts qui resta muet, et donna bravement ses ordres.

La première compagnie, vigoureusement lancée contre la principale porte, lui imprima une telle secousse que ses gonds s'ébranlèrent; les ais vermoulus éclatèrent; les verrous se rompirent; la serrure céda bientôt; et l'entrée fut libre inopinément, pendant que l'on plantait des échelles contre les bastions, et que l'on commençait un assaut inutile, puisque déjà la grande porte était ouverte. Durant ce simulacre d'assaut, deux hommes seuls avaient paru entre les créneaux l'épée à la main, prêts à combattre : l'alcade Miguel Diaz et Diego de Alvarado, secrétaire de l'Amiral. Le gouverneur, triomphant, fit une entrée bruyante dans la citadelle ouverte, ordonna que les pri-

sonniers qu'on avait trouvés renfermés dans une salle, les fers aux pieds, lui fussent amenés; et, après un succinct interrogatoire, sans constatation écrite, il les remit à la garde de l'alguazil Juan Espinosa.

De là il courut à une prise non moins facile. Il s'empara de la propre maison du Vice-Roi, qui désormais n'en aurait plus besoin, disait-il, car il allait l'envoyer en Espagne avec ses deux frères, chargés de fers[1]. Il prit possession de tout son mobilier, cadeau personnel de la Reine. Il s'empara de sa vaisselle, de son linge, de ses chevaux, de ses armes, de ses vêtements, de ses perles, de ses pierreries; prit tout le numéraire, tout l'or en guangue et en lingots qu'il trouva; cela sans témoins, sans vérification, sans inventaire; fit disparaître des pépites d'or précieuses, des échantillons rares que l'Amiral avait mis en réserve pour les montrer aux Rois, des grains très-gros pareils à des œufs d'oie ou de poule, et une chaîne d'or qui pesait jusqu'à vingt marcs. Les curiosités minéralogiques, les rares coquillages, les collections végétales qu'il avait réunies ou formées dans ses voyages, les figurines, les souvenirs religieux qui lui avaient été donnés devinrent la proie de cet ignorant cupide et brutal. Les remarques et notes de Colomb, les observations de sa sagacité, les aperceptions de son génie, ses cartes, ses dessins, ses notes scientifiques[2], les épanchements de sa piété, les plus intimes confidences de ce cœur sublime furent fouillés et souillés par le regard de ce sycophante. Il confisqua comme une dépouille légitime les secrets du

[1] Christophe Colomb. — « Y publicó que á mi me habia de enviar en fierros, y á mis hermanos. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages, etc., dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. IV, chap. IX.

génie, et supprima des dossiers administratifs toutes les pièces qui eussent confondu les accusateurs de l'Amiral [1].

En même temps, le nouveau gouverneur, pour inaugurer sa nouvelle administration par un acte éclatant, fit publier l'autorisation accordée, pour vingt ans, à tout habitant de l'île d'exploiter les mines d'or. Au lieu de maintenir le tiers du produit réservé par Colomb à la Couronne, il réduisait à un onzième les droits du trésor. Ainsi, par cette première mesure, qui lui assurait une grande popularité, il diminuait de plusieurs millions les revenus de la colonie; et, faisant la fortune de quelques particuliers, il grevait la Castille d'une lourde charge.

§ II.

Cependant un messager de don Diego Colomb vint surprendre l'Amiral au milieu des solides fortifications qu'il élevait à la Conception. Dans les premières nouvelles, tout était assez confus. L'Amiral pensa d'abord que cet envoyé, comme autrefois Juan d'Aguado, infatué de ses pouvoirs, les exagérait. Ne trouvant dans sa conscience rien qui motivât une telle rigueur de la part des Rois, il était sur le point de croire que ce Bobadilla avait fabriqué ces titres pour en imposer aux crédules, et, à l'exemple d'Ojéda, recommencer les troubles si péniblement apaisés. Toutefois, afin d'être plus rapproché et mieux informé des affaires de Saint-Domingue, il se dirigea sur Bonao, qui de jour en jour croissait en importance. Là il apprit de nouveaux détails, et écrivit au commandeur Bobadilla pour le féliciter sur son arrivée dans l'île, l'engager à ne pas

[1] Christophe Colomb. — « Y aquellas que mas me habian de aprovechar en mi disculpa, esas tenia mas ocultas. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

prendre des mesures importantes avant d'avoir étudié les localités. Il lui faisait comprendre que, désirant se rendre en Castille, il lui remettrait avant peu les rênes du gouvernement, et lui fournirait tous les renseignements dont il pourrait avoir besoin. Mais aucune réponse ne fut faite à cette lettre par le Commandeur. Il s'en tint au silence de la haine ou du dédain pour un rival abattu. En revanche, il adressa des gracieusetés à l'ancien rebelle Roldan, et lui envoya un brevet qui le confirmait dans sa charge de Grand Juge. Plusieurs des principaux complices de la rébellion, contre lesquels la Cédule du 21 mars 1499 prescrivait de sévir, reçurent aussi des emplois au moyen des brevets qu'avaient signés en blanc les souverains.

Quelque temps après, Bonao vit arriver un alcade, envoyé par le nouveau gouverneur, publier l'ampliation de ses pouvoirs, et commander aux habitants d'y obéir. Après avoir écouté cette notification de l'alcade, l'Amiral protesta, devant lui, que ses titres de Vice-Roi et de Gouverneur perpétuel ne pouvaient être annulés par les provisions données à Bobadilla; que la nomination du Commissaire royal était seulemeut valable pour l'administration de la justice; et il requit les assistants de continuer à lui garder obéissance dans tout le reste, comme auparavant.

Cependant, bien qu'il se fût emparé en corsaire de la demeure du Vice-Roi, le Commandeur n'était pas complétement rassuré. L'Amiral avait avec lui des officiers dévoués. Il exerçait un grand ascendant sur les Caciques. Son frère l'Adelantado se trouvait dans le Xaragua commandant une troupe fidèle. Le bruit courait à Saint-Domingue que l'Amiral allait opérer un mouvement général dans l'île. Comme en vertu de ses traités avec la Castille, Christophe Colomb était Vice-Roi et Gouverneur

perpétuel des Indes, aucun ordre ne pouvait anéantir ses priviléges. Équitablement il avait le droit de se maintenir par les armes. Le nouveau gouverneur, craignant donc que l'Amiral ne repoussât avec son épée le mandat signé par l'ingratitude de Ferdinand et l'erreur d'Isabelle, jugea prudent d'employer des voies de persuasion et de douceur pour l'amener à y obtempérer.

On savait la piété de Colomb et son affection pour l'ordre de Saint-François; le Commandeur pensa que le meilleur intermédiaire dans cette affaire serait un Franciscain. En conséquence, le 7 septembre, il pria le Père Juan de Trasiera [1], qui avait été chargé des Indiens ramenés à Hispaniola par ordre de la Reine, d'aller à Bonao trouver l'Amiral, de lui apprendre sa disgrâce, et de lui montrer la Lettre de Créance remise au nouveau gouverneur par les souverains. Le Père Franciscain ne put se refuser à cette triste commission. Il raconta au Vice-Roi ce qui s'était passé à Séville, et ce qui venait d'arriver à Saint-Domingue. Pour le convaincre de la réalité de ces faits, qui paraissaient un songe fatigant, il mit sous ses yeux la Lettre de Créance, dont le laconisme terrible tranchait toute incertitude et dispensait de toute explication.

La voici dans sa sinistre teneur :

« Don Christophe Colomb, notre Amiral de la mer
« Océane, nous avons ordonné au Commandeur François
« de Bobadilla, porteur du présent, de vous dire de notre
« part certaines choses dont il est chargé. Nous vous
« prions d'y ajouter foi et créance, et d'agir conséquem-
« ment. »

[1] « Per un Fra Giovanni della serra á 7 di settembre gli mando una regal lettera. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXV.

La lettre, signée du Roi et de la Reine, portait le contre-seing du secrétaire Miguel Perez d'Almazan [1]. Il n'y avait plus à douter. Les souverains brisaient les conventions faites avec lui; violaient leur parole, leur signature, et disposaient de priviléges et de charges qui étaient devenus sa propriété, qui appartenaient à sa descendance. Ils le frappaient ainsi avant de s'informer, de lui permettre aucune justification. Et cela contre toute bienséance, toute raison, toute équité, sans l'ombre d'un tort de sa part. Au premier instant, devant cette iniquité renversante, qui aurait égaré la raison de tout autre mortel, Colomb fut abîmé de tristesse, et rougit de honte pour les Rois. Mais, s'ils étouffaient la reconnaissance, oubliaient leurs promesses et faussaient leur parole, l'Amiral respectait ses serments. Il résolut de ne point rompre l'obéissance, et de donner chrétiennement l'exemple de la soumission à l'autorité même injuste. Seulement son cœur gémissait en secret; car cette Isabelle, toujours si grande, si généreuse et si pure, s'était laissée surprendre par les ennemis de sa gloire. Il en souffrait pour elle bien plus que pour lui.

Colomb, afin de ne pas offusquer la superbe du nouveau gouverneur, prit la route de Saint-Domingue à cheval, sans escorte, presque sans domestiques [2]; n'ayant pour ceinturon que son cordon de Saint François; et pour arme, que son bréviaire. Ce fut ainsi entre la prière, la poésie des psaumes et la contemplation de la nature équinoxiale que le disciple de la Croix, pleinement résigné à la volonté divine, vint humblement au devant de son ennemi. Dès que Bobadilla fut averti de son appro-

[1] Coleccion diplomática. — *Documentos*, n° cxxx.

[2] « Y luego partí así como le dija muy solo. » — Christophe Colomb, *Carta del Almirante al Ama del príncipe D. Juan.*

che, il fit saisir et garroter le frère de l'Amiral, don Diego, que l'on enferma dans une des caravelles, les fers aux pieds, sans lui en donner aucun motif, sans prendre la peine d'observer à son égard les moindres formes de justice.

Peu après, le Vice-Roi étant arrivé pour saluer le nouveau gouverneur, celui-ci, refusant de le voir, commanda aussitôt de l'arrêter et de l'incarcérer dans la forteresse, les fers aux pieds. Colomb, n'ayant opposé aucune résistance aux satellites, les suivit dans la prison.

Mais quand il s'agit d'attacher des fers à ces pieds qui avaient conduit la Castille à la conquête du Nouveau Monde, tous les cœurs s'émurent d'indignation. Parmi les officiers et les gardes du gouverneur, nul ne sentit la force d'accomplir cet ordre exécrable. La douleur comprimée étouffait toutes les voix; ils se révoltaient secrètement contre leur dégradante obéissance. La sérénité du calme de ce héros imposait un douloureux respect. Les chaînes, bien qu'apportées en sa présence, gisaient sur les dalles du cachot, sans qu'aucun des assistants osât les soulever. Devant un tel outrage, les geôliers eux-mêmes reculaient comme à l'idée d'un sacrilége. L'ordre barbare du gouverneur ne pouvait donc s'exécuter, quand vint s'offrir gaiement pour ce forfait, non point un séide de Bobadilla, un Indien stupide ou haineux, mais un homme de la maison de l'Amiral; son propre cuisinier. Cet infâme s'infligea allègrement cette honte, et, avec une impudente prestesse, riva les fers de son maître. Las Casas le connaissait : il se nommait Espinosa [1].

L'Amiral ne connut pas plus que son frère don Diego la cause de ce traitement. Il était tenu au plus rigoureux

[1] Las Casas, *Historia de las Indias*, libro I, cap. CVIII. Ms.

secret. On ne permit à personne de le voir ou de lui parler. Seulement Bobadilla lui fit dire d'écrire à son frère l'Adelantado, de bien se garder de faire exécuter les condamnés à mort, qu'il tenait renfermés dans une prison souterraine à Xaragua, et de lui prescrire de revenir, sans sa troupe, à Saint-Domingue. Colomb, entrant tout à fait dans les intentions de Bobadilla, exhorta don Barthélemy à se soumettre docilement à des ordres donnés au nom des Rois, l'engageant à ne pas se tourmenter au sujet de son emprisonnement, l'assurant qu'ils retourneraient en Castille, où l'on réparerait le mal qui leur était fait. Comme toujours, plein de déférence aux désirs de son frère, l'Adelantado se démit aussitôt de son commandement et prit la route de Saint-Domingue. A peine y arrivait-il, qu'on l'arrêta et le mit aux fers dans une autre caravelle. En sorte que les trois frères se trouvaient isolés, sans nouvelles les uns des autres, retenus au secret, dans le dénûment le plus absolu.

L'Amiral n'avait que le léger habit qu'il portait dans la chaleur du jour au moment de son arrestation ; Bobadilla s'était emparé de tous ses vêtements, même de son pardessus « sayo[1]. » Sur la pierre de son cachot, avec ses douleurs de rhumatisme, ses ressentiments de goutte, il eût à souffrir cruellement du froid pendant la nuit, car il était quasi nu, « desnudo en cuerpo. » Sa chétive nourriture se composait d'aliments de rebut. Pour qu'un vieux marin

[1] Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, écrite de la Jamaïque le 7 juillet* 1503. — Le *Sayo*, espèce de surtout fort large, sans boutons ni boutonnières, descendant à mi-jambes, est le vêtement particulier des paysans espagnols. Ce seul mot, le *sayo*, semble une nouvelle preuve de l'humilité de l'Amiral et de son costume. Alors même qu'il ne portait pas l'habit franciscain, il cherchait ce qui s'en rapprochait le plus par la couleur et la forme.

habitué aux privations se plaignît de sa ration de prisonnier, elle devait être bien nauséabonde.

Pendant qu'il subissait de « très-mauvais traitements[1] » sans savoir encore de quels crimes on l'accusait, Bobadilla finit par où il aurait dû commencer en mettant le pied à l'Espagnole; il ouvrit une enquête au sujet des troubles qui avaient éclaté dans l'île. Mais au lieu de saisir au corps, suivant les ordres de la Reine, ceux qui s'étaient révoltés contre l'Amiral et ses frères, ayant renversé le sens de ses instructions, il apppela tous les rebelles, les factieux, les criminels, les prisonniers qu'il avait relâchés à venir déposer contre l'Amiral, l'Adelantado et même le pacifique don Diego Colomb. La réunion de ces hommes sans foi dissipa l'intérêt involontaire qu'avait excité l'emprisonnement de l'Amiral. Tous ceux que sa clairvoyance avait troublés dans leurs rapines, leur conduite licencieuse, leur tyrannie contre les Indiens ou leurs malversations commencèrent à formuler leurs plaintes. Il y eut entre eux émulation de haine, concours de diffamation. Le directeur de l'hôpital, Diego Ortiz, se signala par son impudence. Colomb, dans sa sollicitude pour les malades, surveillait la qualité des vivres, des médicaments, l'emploi du matériel et des approvisionnements, faisait vérifier la comptabilité; c'est pourquoi Diego Ortiz, non content des placards injurieux affichés sur les murs de Saint-Domingue, se mit à composer un libelle contre l'Amiral, et à lire en public les aigres élucubrations de sa rancune.

L'originalité de sa mordante satire, peut-être l'audace de ses calomnies, et surtout les dispositions de son audi-

[1] Paroles de Christophe Colomb. « Desnudo en cuerpo; con muy mal tratamiento. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

toire, lui valurent une grande vogue. Comme il arrive d'ordinaire, le succès suscita des rivaux. Bientôt les clabaudeurs à l'envi l'un de l'autre essayèrent de tailler leur plume. Ce fut une grande joie pour le nouveau gouverneur, qui parvint ainsi, par la seule force des choses, à répandre contre l'Amiral des faits d'une noirceur incroyable. Colomb, dans sa pureté, n'imaginait pas qu'en enfer[1] même on en inventât de pareils. Avec un peu moins de prévention et d'habitude du mensonge, ces accusateurs auraient reconnu qu'ils dépassaient leur but à force d'exagération. Mais l'œil, troublé par la fureur, ne calcule pas les distances, se trompe sur les proportions. Les partisans du régime de Bobadilla n'auraient eu qu'un triomphe incomplet s'ils n'en eussent pu rendre témoins les Colomb. Ils faisaient éclater leur joie sur les remparts de la forteresse, au-dessus de la prison de l'Amiral; allaient jouer du cor et sonner leurs fanfares autour des caravelles où ses deux frères étaient enchaînés[2].

Pendant ce temps, l'instruction de la procédure contre les Colomb avançait. Tout le monde s'entretenait de leurs forfaits, qu'eux seuls ignoraient encore. Vraiment ils ne savaient point le motif de leur arrestation. On ne leur avait signifié aucun acte. Le secret le plus rigoureux était continué à leur égard. Le nouveau gouverneur avait défendu, sous peine de mort, de communiquer avec eux.

Cependant, quand il parut que l'enquête avait recueilli contre ces coupables les preuves de tous les genres de crime, hors la moindre faute contre la chasteté, Bobadilla résolut d'envoyer les trois prisonniers à l'évêque Ordonnateur de la marine, ou à son ami Gonzalo Gomez Cer-

[1] Christophe Colomb. — « Que al infierno nunca se supo de las semejantes. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

vantes à Cadix. Pour assurer la stricte exécution de ses ordres, il choisit un jeune officier, Alonzo de Vallejo, arrivé avec lui d'Espagne, neveu de Gonzalo Gomez de Cervantes et protégé familier de Fonseca, dans la maison duquel il avait grandi[1].

De sinistres appréhensions assiégeaient l'esprit de l'Amiral. Ce dédain de toute forme de justice, ce secret rigoureux, ce traitement inhumain étaient de fâcheux augure. Il n'osait prévoir où s'arrêterait l'attentat commencé contre lui. Et lorsque le silence de son obscure prison fut tout à coup troublé par un cliquetis d'armes et de pas militaires, il ne douta point qu'on ne vînt l'assassiner ou le conduire à l'échafaud. En reconnaissant à la tête du piquet de soldats un favori de l'évêque Fonseca, le jeune Vallejo, qu'autrefois il avait vu à Séville, l'Amiral crut que sa dernière heure était sonnée. Il lui dit tristement : « Vallejo, où me conduis-tu? » L'officier répondit : « Je conduis Votre Seigneurie à bord de *la Gorda*, qui va partir. » L'Amiral doutant encore, et craignant que par un reste d'humanité l'officier le trompât, insista en ces termes : « Vallejo, ce que tu me dis là est-il véritable? » Vallejo, qui malgré ses protecteurs était un vrai gentilhomme, répliqua : « Par la vie de Votre Seigneurie, je jure que je la mène à la caravelle pour s'embarquer[2]. » L'accent de franchise du marin rassura l'Amiral. Il se sentit soulagé d'un poids énorme, car en ce moment sa paupière s'humectait de tristesse. Il redoutait d'être exécuté sans jugement comme il avait été incarcéré sans procédure, et de laisser après lui ses enfants enseve-

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages, etc., dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. IV, chap. x.

[2] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. CLXXX. Ms.

lis sous l'opprobre dont ses adversaires auraient accablé sa mémoire.

Colomb fut installé à bord de *la Gorda*, dans laquelle se trouvaient ses deux frères.

Tous trois étaient chargés de fers.

Les volumineuses enquêtes faites contre eux ayant été confiées aux soins d'Alonzo de Vallejo, commandant, et d'Andres Martin, maître de la caravelle, au commencement d'octobre, on leva l'ancre.

Bien qu'Alonzo de Vallejo, en sa double qualité de neveu de Gonzalo Gomez de Cervantes et de protégé de l'évêque ordonnateur Juan de Fonseca, possédât l'entière confiance du Commandeur, il était par son propre fond homme d'honneur, au dire de Las Casas, qui le connaissait intimement et l'avouait pour ami; il avait le caractère d'un véritable hidalgo. Vallejo souffrait intérieurement de voir dans les fers le maître de tous les navigateurs, le vainqueur de LA MER TÉNÉBREUSE, dont la dignité douce et calme au milieu de tant d'affronts démentait seule les imputations odieuses soulevées contre sa gloire depuis quelques semaines. Le maître de *la Gorda*, le vieux marin Andres Martin, partageait en silence ces sympathies du jeune capitaine. Aussi, dès qu'on eut perdu de vue le port, s'approchèrent-ils respectueusement de l'Amiral, le priant de leur permettre de le débarrasser de ses fers[1]. Colomb, qui ne rougissait pas pour lui, mais uniquement pour les Rois, de la honte dont on avait cru le flétrir, grandi par l'injustice, épuré par la persécution, refusa cet allégement à ses maux. Il ne voulut pas même à cette distance, dans la liberté de l'Océan et sous la responsabilité

[1] « Quantumque poi in mare... volesse trarre i ferri all' Ammiraglio, á che egli non consenti mai... » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

du capitaine, paraître contrevenir aux ordres donnés par le mandataire des souverains. Malgré l'assujettissement, les incommodités et les souffrances qu'occasionnaient ces chaînes à ses membres endoloris, il les garda, ne reconnaissant qu'aux Rois, au nom desquels on l'avait chargé, le pouvoir de l'en délivrer.

Le disciple de l'Évangile ne fit entendre aucune plainte, n'exhala aucune amertume. Il ne formula aucune protestation contre la violence commise envers lui et l'indignité de ce traitement. Il se tut, voulant donner l'exemple d'une chrétienne soumission à l'autorité légitime même quand elle se trompe ou abuse. Mais si Colomb n'adressa aucune représentation aux souverains sur l'iniquité dont il souffrait, son cœur se soulagea du moins, en écrivant à la vertueuse amie de la Reine, doña Juana de la Torre, qui avait nourri de son lait le fils d'Isabelle, l'Infant don Juan.

Pour éviter toute méprise historique, il est peut-être bon d'expliquer ici de quelle manière doña Juana de la Torre se trouvait réellement la nourrice du Prince royal de Castille, l'infant don Juan, alors que ce titre de nourrice, Ama, si éminent et si jalousé de la grandesse, revenait de plein droit à la plus noble et la plus qualifiée d'entre les femmes du royaume.

L'éducation devant commencer au berceau, parce que d'ordinaire les premières impressions influent sur le reste de la vie, il était admis en Espagne que la femme la plus rapprochée de la Reine par l'ancienneté du lignage, l'éclat du rang, l'illustration jointe à la vertu, méritait seule de donner la première alimentation et les premiers soins à l'héritier du sceptre.

Quand donc, le mardi 30 juin 1478, naquit à Séville l'infant don Juan, le premier acte de la Reine Catholique fut de nommer officiellement pour sa nourrice la

plus noble matrone des Espagnes : doña Maria de Guzman [1], femme de l'illustre Pedro de Ayala, et tante de don Juan de Guzman, l'héritier de Medina-Sidonia.

Doña Maria descendait de cette antique souche des Guzman, qui, au moyen âge, en sus de ses exploits, eut la gloire de donner à l'Église, par saint Dominique, la vaillante milice des frères prêcheurs, et qui, de nos jours, a doté la France d'un type aussi ravissant qu'inimitable des grâces souveraines, dans la personne de Sa Majesté l'impératrice Eugénie.

Ainsi que la nourrice de l'Infant, la femme choisie pour marraine du rejeton royal sortait des plus puissantes maisons de Castille.

Lors du baptême de don Juan, où les parrains furent sa sainteté le Pape, le roi de France, la république de Venise et le royaume de Castille, individuellement représentés par le Nonce apostolique, le comte de Beaumont, le plénipotentiaire de Venise et le grand connétable don Pedro Fernandez de Velasco, dans la noblesse des deux royaumes, on ne trouva qu'une marraine possible pour soutenir l'honneur d'un tel parrainage; ce fut doña Léonor de Ribera y Mendoza, duchesse de Médina Sidonia [2], également unie par le sang aux aïeux de Son Excellence mademoiselle Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, Impératrice des Français.

Évidemment, dans sa haute situation, avec ses obli-

[1] « La cual declaró luego Aya del principe, que llaman comunmente Ama (durando esto estilo antiguo) á doña Maria de Guzman. » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, lib. XII. Año 1478. § II, p. 383.

[2] « Fueron padrinos, el Nuncio de el Pontifice, el embaxador de Venecia, el condestable don Pedro de Velasco, el conde de Veaumont, y madrina sola, la duquesa de Medina Sidonia, doña Leonor de Ribera y Mendoza. » — Andres Bernaldez, *la Historia de los Reyes Católicos*.

gations princières, ses royales attenances, la nourrice en titre ne pouvait s'astreindre régulièrement aux devoirs de sa charge; elle n'en acceptait les prérogatives, et les priviléges, que pour lui rendre en lustre ce qu'elle en recevait en honneur. Dès qu'elle avait satisfait aux exigences de l'étiquette, et marqué sa déférence à l'autorité suprême, en rehaussant de sa présence les grandes solennités, doña Maria de Guzman retournait trôner à sa propre cour, dans ses villes ou ses châteaux. Il fallait donc, après la nourrice officielle et honorifique, une nourrice officieuse et remplissant l'utilité de son emploi. La tendresse de la Reine choisit avec soin une femme dont les qualités morales répondissent aux conditions physiques nécessaires pour un office si important. Elle désigna, pour se substituer dans le seul bonheur qu'elle enviât, doña Juana de la Torre, sœur de son secrétaire Pedro de Torres et d'Antonio de Torres, emmené par l'Amiral à l'Espagnole, lors de son second voyage. L'amitié de doña Juana de la Torre était devenue nécessaire à la Reine. Isabelle la combla d'une bonté qu'elle étendit à ses enfants [1].

L'élévation d'esprit et la piété d'esprit de doña Juana, peut-être aussi son amour de la Nature, lui avaient mérité les affectueuses sympathies et la confiance de Christophe Colomb. Ce fut donc à elle qu'il fit savoir d'abord l'étrange bouleversement survenu dans son existence.

[1] Par ordre, datée de Grenade le 31 août 1499, la Reine lui avait constitué une rente annuelle de soixante mille maravédis. Après sa mort, la Reine donna en dot à sa fille un million et demi de maravédis, le 11 juillet 1503, se trouvant à Alcala de Hénarez.

§ III.

Cette lettre, que nous voudrions reproduire religieusement dans son entier, porte au plus haut relief l'expression du caractère providentiel et de la mission surhumaine de Colomb.

Ce qui frappe d'abord dans sa contexture, c'est la rapide empreinte de sa spontanéité, l'absence d'arrangement, l'oubli de tout ordre d'exposition. On voit qu'il a laissé courir sa plume aux battements de son cœur. Dans la précipitation de son épanchement, nulle aigreur ne dépare l'énergie de sa plainte ; souvent çà et là éclate, à son insu, le sublime. Il y a de l'infini dans sa manière. Son offense est au-dessus de nos expressions. Son outrage est incalculable, puisqu'il doit se proportionner sur des services sans prix. On sent dans l'entraînement supérieur de son style, le mouvement d'un chrétien inspiré et le naïf langage de l'homme de mer.

La disgrâce n'émeut point Colomb à la façon ordinaire. Il ne considère pas cette adversité comme un fait purement individuel, la conséquence d'une hostilité de personnes ou de coterie. Il reconnaît, dans ce qu'il éprouve, la lutte du monde contre l'esprit de foi. « Si c'est une « nouveauté, dit-il, que de me plaindre du monde, son « habitude de maltraiter est fort ancienne. Il m'a livré « mille combats, et j'ai résisté à tous jusqu'à ce moment, « où n'ont pu me servir ni armes, ni conseils. C'est avec « barbarie qu'il m'a coulé à fond [1]. » Cependant, tout « coulé à fond » qu'il paraît aux yeux du monde, le dis-

[1] Propres paroles de Christophe Colomb. — « Con crueldad me tiene echado al fondo. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

ciple du Verbe ne faiblit point. « L'espérance dans celui « qui nous a tous créés me soutient, ajoute-t-il; son secours « fut toujours très-prompt. Il n'y a pas longtemps, étant « encore plus abaissé, il me releva de son bras divin, me « disant : O homme de peu de foi, relève-toi; c'est moi; « sois sans crainte[1]. » Il rappelle à la vertueuse Juana qu'il a été comme poussé du dehors à venir « servir ces princes « avec une affection intime et leur rendre des services « inouïs. » Dieu, dit-il, « me fit le messager du nouveau « ciel et de la nouvelle terre dont il parlait dans l'Apoca- « lypse par la bouche de saint Jean, après en avoir parlé « par celle d'Isaïe, et il me montra le lieu où l'on devait « les trouver. Tous se montrèrent incrédules. Mais le « Seigneur donna à la Reine, ma maîtresse, l'esprit d'in- « telligence, lui accorda le courage nécessaire, et la rendit « héritière de tout (ce Nouveau Monde), comme étant « sa fille chère et bien-aimée[2]. »

Le revirement de l'opinion contre lui, les mesures violentes qui marquent le dédain autant que l'ingratitude, ne le déconcertent pas. Il sait que les affaires qu'il a conduites « sont de celles qui ne peuvent que gagner de jour « en jour dans l'estime des hommes. » Pourtant on est arrivé à ce point, qu'il n'est pas jusqu'au plus vil des misérables qui ne se croie en droit de l'outrager; « mais, dit-il, « grâce à Dieu; on le contera quelque jour de par le monde « à qui aura le pouvoir de ne le point souffrir[3]. »

[1] « O hombre de poca fede, levantate que yo soy, no hayas miedo. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[2] « En todos hobo incredulidad, y á la Reina mi señora dió dello el espíritu de inteligencia y esfuerzo grande, y lo hizo de todo heredera, como á cara y muy amada hija. »

[3] « Por virtud se contará en el mundo á quien pude no consentillo. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

Cette autorité dont le héraut de la Croix invoque la protection, quelle est-elle sinon la Papauté elle-même ? Qui peut s'opposer à la violation de ses droits, à l'injustice qui le frappe, si ce n'est le successeur du Prince des Apôtres, l'auteur de la Donation faite aux Rois Catholiques ? A lui seul appartenait d'évoquer cette cause ; de protéger de ses foudres le Révélateur du Globe, et d'empêcher que le Messager de l'Église, sous ces nouveaux cieux, ne succombât aux traits de l'iniquité, aux artifices de la félonie royale. Les liens intimes qui rattachaient la mission de Colomb aux intérêts apostoliques du Saint-Siége lui faisaient mettre naturellement son espérance dans son secours. Cependant il n'insiste pas sur cette éventualité. Il n'arrête aucun projet ; ne forme aucun plan ; ne se disculpe de rien, puisqu'il ne sait pas de quoi on l'accuse. Il n'essaie pas d'avance de repousser des accusations qu'il ne peut prévoir au juste, n'ayant rien fait qui pût être repris.

Seulement il présume qu'on lui opposera des vices de formes, des irrégularités administratives, parce qu'il a exercé des actes sans précédents ou en dehors des usages de la bureaucratie. Il répond d'avance qu'il ne doit pas être jugé « comme un gouverneur envoyé dans une ville « ou dans une province administrée régulièrement, et où « les lois existantes peuvent être exécutées à la lettre, « sans péril pour la chose publique. » Il constate sa position : « Je dois être jugé comme un capitaine envoyé « d'Espagne pour conquérir jusqu'aux Indes une nation « nombreuse et guerrière, dont les coutumes et la religion sont en tout opposées aux nôtres, dont les individus « vivent épars sur les hauteurs, sans agglomérations régulières. Dans les Indes, il n'y a ni villes, ni traités politiques. »

Pas un mot ne lui échappe qui fasse allusion à la Reine. On dirait qu'il sait comment on l'a induite en erreur. Il s'excuse même de rappeler une ancienne calomnie de ses ennemis.

Quel chrétien !

On l'a destitué, outragé, chargé de fers ; il les porte en ce moment ; sa chair en est meurtrie ; et pourtant ce violent renversement de fortune, l'audacieuse spoliation dont il est victime, la secrète inimitié du Roi, l'involontaire complicité de la Reine, le triomphe de ses persécuteurs, n'ont point ébranlé sa constance. L'excès de cet abaissement ne peut faire courber son front, humilier sa plume ; il dit fièrement en terminant sa lettre : « Dieu, Notre « Seigneur, reste avec sa puissance et sa science comme « auparavant, et il châtie surtout l'ingratitude [1]. »

[1] « Dios Nuestro Señor está con sus fuerzas y saber, como solia y castiga en todo cabo, en especial la ingratitud de injurias. » — *Carta del Almirante al Alma del principe D. Juan.*

CHAPITRE VIII.

Rapide traversée de l'Espagnole en Castille. — La lettre de Colomb parvient à la nourrice de l'Infant. — Douleur de la Reine en apprenant l'indignité commise envers l'Amiral. — Elle lui écrit pour protester contre cette offense ; le consoler, et lui envoie de quoi réparer le dénûment dans lequel on l'a mis. — Arrivée de Colomb et de ses frères à la cour. — Réception des deux Rois. — Entrevue particulière de Colomb et d'Isabelle. — Destitution de Bobadilla. — Nomination d'un gouverneur intérimaire. — On choisit le commandeur Ovando, secrètement lié avec Fonseca. — On lui accorde un magnifique état de maison, et pour le conduire à son gouvernement une magnifique flotte de trente-deux voiles. — Colomb, chez ses amis les Franciscains, s'occupe de la délivrance du Saint-Sépulcre. — Il compose des poésies religieuses et un extrait des Saintes Écritures intitulé : *Livre des Prophéties*.

§ I.

La Providence sembla, pour abréger les souffrances de l'Amiral, lui donner des vents constamment propices. Sa traversée fut des plus heureuses et des plus rapides. Parties en octobre, les deux caravelles entraient le 20 novembre dans la baie de Cadix. Jamais encore on n'était venu des Indes en si peu de jours. A l'exemple de leur capitaine, tous les officiers avaient comblé de respectueux égards l'Amiral et ses frères [1]. Par les soins du maître de *la Gorda*, Andrès Martin, dès qu'on eut jeté l'ancre, un homme de confiance fut secrètement expédié à Grenade, qu'en ce moment habitaient les Rois, porteur de la lettre

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. III.

écrite à la nourrice de l'Infant don Juan. La célérité de ce messager devança l'arrivée des dépêches et de la procédure envoyées par le commandeur Bobadilla. Heureusement pour Colomb, Grenade n'était pas Séville; les hostilités bureaucratiques et les rancunes locales n'y pervertissaient point l'opinion. Autour de l'Alhambra, cette conquête de la foi catholique, la gloire du grand Porte-Croix de l'Église se conservait intacte. Quels que fussent ses détracteurs, l'éclat de ses services, la grandeur de son œuvre, le souvenir triomphal de sa première Découverte, qu'admirèrent aussi les Musulmans, avaient soulevé une indignation unanime contre cet outrage, qui semblait à peine croyable. A Cadix même, où Colomb et ses frères, conformément aux ordres de Bobadilla, venaient d'être remis au corrégidor de Jerez, Gonzalo Gomez de Cervantes, l'ami de Juan Fonseca, le sentiment public exprimait une réprobation sévère pour cet attentat. Qu'on juge de ce qui dut se passer au cœur de la Reine.

Dès que doña Juana de la Torre eut communiqué à la Reine la lettre de Colomb, l'indignation d'Isabelle ne fut surpassée que par sa douleur. Un courrier extraordinaire, dépêché à l'instant même, porta l'ordre à Gonzalo Gomez de Cervantes d'élargir sur-le-champ l'Amiral et ses frères. La Reine écrivit à Colomb une lettre signée aussi par Ferdinand, dans laquelle ils déploraient cette offense si opposée à leurs sentiments, et dont ils disaient se sentir atteints dans sa personne. Ils redoublaient leurs expressions de haute estime, de déférence; l'invitaient à se rendre immédiatement à la cour; et donnaient l'ordre de lui compter deux mille ducats d'or, afin qu'il pût réparer l'odieux dénûment dans lequel l'avait osé mettre Bobadilla.

Suivant toute apparence, le rapport du commandeur

Bobadilla et les pièces de l'enquête ne furent pas l'objet d'un examen attentif. On ne les parcourut que pour avoir la mesure de l'audace et de la haine des ennemis de l'Amiral. Les faits articulés étaient si incompatibles avec la nature élevée et toute chrétienne de Colomb, que cet échafaudage de dénonciations atroces, vertueusement repoussé par la colère de la Reine, s'anéantit sous son regard. Il ne fut question de cette procédure et de ces procédés que pour annoncer la destitution et le châtiment de Bobadilla.

Le 17 décembre, Colomb, au milieu de ses frères, fut conduit à l'audience solennelle des souverains, qui l'accueillirent avec les marques les plus satisfaisantes de leur bienveillance et d'un amer ressentiment envers son insulteur. Cette première réception des Rois, toute d'apparat, n'était, à proprement parler, qu'une réparation publique de l'outrage commis, en leur nom, contre l'homme dont ils étaient les obligés [1]. Mais peu de jours après, la Reine appela en audience particulière Colomb, pour avoir une explication complète sur les causes de l'animosité qui le poursuivait et la véritable situation des Indes.

Dans cette entrevue, Christophe Colomb se présenta seul.

A l'aspect du Révélateur de la Création, la Reine, se rappelant l'indignité du traitement qu'il avait subi en son nom, se sentit remuée au fond du cœur, et les larmes remplirent ses yeux. Quand le vénérable vieillard surprit sous la paupière de sa Reine la marque de cette émotion,

[1] L'Amiral parla peu en présence du Roi, qu'il savait bien n'être pas dans ses intérêts, mais ayant été admis quelques jours après à une audience particulière de la Reine....., il toucha jusqu'aux larmes le cœur de cette bonne princesse. — Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. III.

dans laquelle l'admiration se confondait avec l'attendrissement et la douleur, il essaya vainement de trouver un mot pour accuser ou se défendre. Cette âme aimante et virginale, en dépit des années, par l'éternelle fraîcheur de ses impressions, ne put rencontrer une parole. L'homme qui avait supporté inébranlable les coups de la fortune, ne put contenir plus longtemps les sentiments refoulés dans son sein; un sanglot ouvrit sa poitrine; il laissa échapper le trésor de ses larmes. Colomb et Isabelle pleurèrent à la fois, sans proférer un mot. Ce fut après cette communauté d'attendrissement et la muette éloquence du colloque de leurs âmes, que le Révélateur du Nouveau Monde confondit, en quelques paroles, le système entier de ses accusateurs.

Les larmes d'Isabelle furent un baume souverain pour le cœur du Héros. La Reine Catholique lui promit de punir son outrage, de réparer toutes les injustices et de le réintégrer dans ses fonctions. Cependant, à cause des ardentes inimitiés soulevées contre lui, il conviendrait peut-être de ne pas l'exposer à de nouveaux embarras, en lui rendant immédiatement le gouvernement de l'Espagnole. A la suite de cette audience, Colomb adressa aux souverains une plainte en forme contre les actes tyranniques commis par le commandeur Bobadilla, fit ressortir les vices et le grave dommage de la nouvelle administration. Et presque en même temps, afin d'intéresser à sa réclamation quelques personnages qui faisaient partie du conseil des Rois, il rédigea une note dont le brouillon, écrit de sa main, nous a été heureusement conservé.

Il n'y a là ni artifice de langage, ni arrangement oratoire, ni habileté diplomatique. C'est le Messager de la Croix qui s'exprime. Il rappelle qu'il est venu volontairement offrir à l'Espagne la conquête des Indes; qu'il lui a

gardé la préférence, tandis que la France, l'Angleterre et le Portugal étaient décidés à tenter l'expédition. « Alors « notre Rédempteur, dit-il, me disposa la route. J'ai placé « sous la puissance de Leurs Altesses des terres plus grandes « que l'Afrique et l'Europe... Il y a lieu de penser que la « sainte Église y prospérera grandement. En sept années, « j'ai accompli cette conquête par la volonté divine[1]. Au mo« ment où j'espérais obtenir des récompenses et du repos, « je me suis vu soudain saisir, charger de fers au détriment « de mon honneur et du service de Leurs Altesses, etc. » L'Amiral prie les membres du Conseil, en leur qualité de très-fidèles chrétiens[2], d'examiner tous ses traités avec la Couronne, de considérer comment il est venu de si loin servir ces princes, comment il a quitté femme[3] et enfants, se condamnant à ne les voir presque jamais, pour mieux vaquer à son service; et de remarquer qu'en retour de ce dévouement il a été, au déclin de sa vie, dépouillé de sa dignité et de ses droits sans aucun égard de justice et de miséricorde. De peur qu'on se méprenne sur le sens de ce mot, il se reprend en ces termes : « Je dis miséricorde; « et que ceci ne s'entende point de la clémence de Son « Altesse, parce qu'il n'y a point eu de faute commise[4]. »

[1] « En siete años hice yo esta conquista por voluntad divina. » — *Lettre de Christophe Colomb aux membres du Conseil à la fin de l'année* 1500. — Pièce originale visée par l'historiographe D. Martin Fernandez de Navarrete.

[2] Propres paroles de Christophe Colomb. « *Con zelo de fielisimos cristianos.* »

[3] « Y como vine á servir estos principes de tan lejos, y dejé muger y fijos que jamas vi por ello. » — *Copie littérale du brouillon écrit de la propre main de l'Amiral.* — Coleccion diplomática. *Documentos*, n° CXXXVII.

[4] « ... Y que en ello ni se aguardó justicia ni misericordia. Dije misericordia, y non se entienda de S. A. porque no tienen culpa. » — *Co-*

Quant au Mémoire par lequel il justifiait son administration, on ne peut douter qu'il ne contînt des faits concluants et des considérations importantes; car à la suite de cette communication, malgré l'influence des bureaux de Séville, les principales innovations de Bobadilla furent annulées, et les règlements de Colomb remis en vigueur.

Plusieurs ordonnances royales en font foi.

Tout en reconnaissant ainsi authentiquement la sagesse administrative de Colomb, les Rois ne jugèrent pas prudent de le renvoyer à l'Espagnole avant qu'on eût le temps d'apaiser la fermentation des esprits irrités contre lui. Il fut décidé qu'on nommerait, en remplacement de Bobadilla, un gouverneur temporaire, chargé d'administrer les Indes pendant deux années seulement; ce temps paraissait devoir suffire pour dissiper les factions, effacer la trace des inimitiés et rétablir la régularité de tous les ressorts administratifs. C'était, disait-on, dans l'intérêt de l'Amiral surtout qu'on adoptait cette mesure.

Assurément quand elle promettait de le réintégrer dans ses titres et ses fonctions, la Reine était véridique; mais l'astucieux Ferdinand avait secrètement résolu d'enlever pour toujours à Colomb, outre la vice-royauté, le gouvernement réel des Indes. Tout fut dès ce moment combiné vers ce but.

§ II.

En voyant l'animosité des colons de l'Espagnole contre l'Amiral, et la secrète détermination du Roi à ne point lui rendre son gouvernement, la plupart des historiens

pie littérale du brouillon écrit de la propre main de l'Amiral. — Coleccion diplomática. *Ibidem,* nº CXXXVII.

ont pensé que réellement Colomb n'était pas destiné, malgré son génie, à gouverner les hommes; qu'il existait en lui quelque inaptitude pour l'administration.

Dans le système des écrivains qui nient toute action providentielle sur l'humanité, et trouvent que le seul progrès de la navigation portugaise aurait, nécessairement, amené la découverte d'un continent situé à l'ouest de l'Europe, Colomb n'a pu manquer de commettre des fautes comme gouverneur, par cela qu'il ne pouvait posséder toutes les qualités, et que, « par ses qualités mêmes, il ne convenait pas à ce poste difficile[1]. » Mais nos lecteurs, qui se rappelleront les dons supérieurs accordés au héraut de la Croix, ses éminentes qualités surpassées par ses vertus; ceux qui savent que chez le chrétien, avec l'amour de Dieu et celui du prochain, la miséricorde vient encore par-dessus la justice, ne douteront pas que tant de facultés excellentes, d'aptitudes diverses, une pénétration soudaine, unie à l'esprit d'observation, à l'expérience et à une patience si longtemps éprouvée, ne le missent en mesure d'administrer utilement les pays qu'il avait découverts.

Loin de contester à Colomb sa capacité administrative, il faudrait, au contraire, s'étonner qu'au milieu d'une telle supériorité, il en eût été dépourvu. Cependant ses biographes, ne rencontrant en lui aucune imperfection, ni comme chrétien, ni comme homme de mer, fatigués sans doute d'avoir toujours à louer, ont cru varier leur style et faire acte d'impartialité scrupuleuse, en critiquant certaines mesures de son administration. Ils ont été heureux d'appuyer quelques phrases de son vieil ennemi Oviedo sur deux passages de Las Casas, d'ailleurs neu-

[1] Washington Irving, *Histoire de Christophe Colomb*. — Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie*, etc.

tralisés par le même écrivain, en d'autres endroits de son manuscrit, pour essayer une sorte de blâme aussi vague que mitigé.

Jusqu'à ce jour, les historiens de Colomb s'étaient bornés à des réticences timides, des doutes, de peureuses conjectures, sans jamais entrer franchement dans l'examen des griefs supposés. Les accusations contre le gouvernement de Colomb n'ont réellement pris un corps que sous la plume passionnée de don Fernandez de Navarrete, qu'est venue renforcer l'École protestante, à la suite du grand Humboldt. Nous en remercions ce dernier. Grâces à lui, les obscures et tortueuses insinuations de l'académicien espagnol, ces imputations confuses, comme la calomnie qui rougit d'elle-même, sont précises, nettement articulées et dès lors discutables.

Incontestablement, quand on les considère en face, dépouillées des ambages et des précautions dont essaient de les entourer leurs rapporteurs, ces accusations étonnent par leur gravité.

Colomb est accusé formellement : 1° de dureté inflexible et de cruauté; 2° d'attentat contre la liberté des Indiens, recommandés par la Reine à sa protection; 3° d'impéritie et d'incapacité administrative.

Vérifions d'abord le plus énorme de ces griefs : la cruauté.

Colomb signala, dit-on, surtout sa cruelle sévérité — lors du complot de Bernal Diaz de Pise; — dans ses instructions écrites au commandant Pedro Margarit; — à l'occasion de l'exécution d'Adrien de Mogica, mis à mort par un supplice extra-légal.

Examinons les faits.

Bernal Diaz de Pise forma contre la colonie un complot dont le plan écrit de sa main fut trouvé sur lui. Le crime

ne pouvait être nié. Colomb pourtant, au lieu de faire, suivant son droit, juger et exécuter sur-le-champ le chef du complot, se contenta de l'envoyer en Espagne.

Voici comment l'Américain Washington Irving apprécie cet acte :

« L'Amiral se conduisit avec beaucoup de modération. « Par égard pour le rang et la position de Diaz, il s'abstint « de lui infliger aucun châtiment ; mais il le consigna à « bord de l'un des navires, se proposant de l'envoyer en « Espagne, pour qu'il y fût jugé.... Plusieurs de ses « complices d'un rang inférieur furent punis suivant leur « degré de culpabilité, mais non pas avec la rigueur que « méritait leur faute... Les mesures qu'il prit, quoique « nécessaires pour la sûreté générale, et aussi douces que « possible, furent traitées d'arbitraires et parurent dictées « par un esprit de vengeance [1]. »

Parce qu'il était étranger, l'autorité du Vice-Roi semblait insupportable aux Castillans, malgré sa modération, dit le Père Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue :* « Cet acte de justice, en apparence si néces-« saire, et où toutes les formalités furent exactement « gardées, lui aliéna la multitude sans retour, et eut des « suites bien funestes pour lui et pour toute sa famille [2]. » A partir de ce moment, on lui fit une réputation de cruauté, de sévérité inhumaine. Ses ennemis l'accusèrent d'infliger par caprice « les punitions corporelles les plus « rigoureuses aux gens de basse condition, et d'abreuver « d'outrages les gentilshommes castillans. Mais ils se gar-« dèrent bien, dit encore Washington Irving, de parler

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, liv. VI, ch. VIII.

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, pag. 119, in-4.

« des circonstances impérieuses qui avaient nécessité « ces travaux extraordinaires, ni des débauches et des « crimes de tout genre commis par les colons et qu'il « fallait réprimer, ni des cabales séditieuses des cavaliers « espagnols qui avaient éprouvé son indulgence plutôt « que sa rigueur[1]. »

Quant aux instructions données au commandant Pedro Margarit, le gouvernement espagnol les ayant publiées dans la Collection des documents diplomatiques, nous avons pu les apprécier nous-mêmes. Et nous l'avouerons, ce qui nous a frappé d'abord, c'est la pénétration avec laquelle Colomb avait deviné les mœurs particulières de ces peuples enfants. On dirait qu'il les avait gouvernés dès sa jeunesse.

Néanmoins la philanthropie de Humboldt a été révoltée d'un procédé contre les voleurs, recommandé par Colomb dans le cours de ces instructions admirables.

La pénalité varie suivant les lieux et les temps. Exiger son atténuation, sa douce uniformité, les soins délicats que la phrénologie et la philanthropie protestante veulent aujourd'hui qu'on ait des criminels, est une rêverie des idéologues modernes. A l'époque de la Découverte, les Espagnols et les Indiens surtout ne traitaient pas si délicatement le crime. Dans l'abondance et la commodité de vivre que leur avait faite la Nature, les peuples des Antilles regardaient le vol comme une odieuse perversité, car le besoin ne lui pouvait servir d'excuse. Aussi le châtiaient-ils d'une façon effroyable. Voici ce qu'en dit l'auteur de l'Histoire naturelle des Indes, Oviedo, qui s'était renseigné sur le lieu même : « Le plus grand péché et que plus « avoient en haine les habitants de cette île étoit le larcin.

[1] Washington Irving, *Histoire de Christophe Colomb*, liv. VIII, chap. VIII.

« Car si quelqu'un étoit surpris en larcin, pour petite « chose qu'il dérobât, ils l'empaloient tout vif, comme « l'on dit qu'on fait en Turquie, et le laissoient ainsi « embroché en un arbre ou bâton jusqu'à ce qu'il rendît « l'esprit [1]. »

Telle était dans les mœurs d'Haïti l'horreur du vol, que le coupable « était empalé, de quelque condition qu'il fût, et restait exposé en cet état à la vue de tout le monde; il n'était même permis à personne d'intercéder pour lui. Une si grande sévérité avait produit l'effet qu'on en avait attendu [2]. »

Mais, enhardis par la patience des Espagnols, qui dans l'origine riaient de leur avidité pour les bagatelles d'Europe et fermaient les yeux sur de chétifs larcins, plusieurs, que la crainte du châtiment eût empêché de rien dérober à leurs compatriotes, s'étaient mis à détrousser leurs hôtes. Colomb prescrivit donc de punir les voleurs. Au lieu de leur infliger le supplice auquel ils se fussent condamnés entre eux, le pal! cent fois pire que la potence et la roue, il substitua à cette atrocité une peine qui, sans attaquer la vie, après une douleur passagère laissait une marque durable, afin que le coupable par son aspect servît partout d'exemple et d'intimidation : c'était l'excision du bout du nez ou des oreilles, l'une des peines moyennes portées contre les voleurs dans le code de Valence [3] et de la Hermandad [4]. En Espagne, après la récidive venait la peine de mort. Chez un peuple où l'amour de la parure,

[1] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. V, chap. III. — Traduction de Jean Poleur.

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. Ier, p. 48, 49.

[3] Code de Valence. — Tarazona, *Instituciones del fuero y privilegios del reino de Valencia*, t. VIII, p. 396.

[4] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, liv. XVIII.

la vanité faisaient supporter dans le tatouage de certaines parties du corps des douleurs autrement longues et vives qu'un écourtement des oreilles ou du nez, assurément le fouet, la bastonade n'auraient pas châtié ce crime. Colomb appliqua donc aux Indiens la peine édictée en Castille [1] contre les voleurs récidivistes. C'était apporter dans le code criminel des indigènes un adoucissement tout chrétien. Pourtant cette humanité, qui fut certainement bénie et admirée des insulaires, a effarouché la pruderie philanthropique d'une certaine école.

L'accusation de cruauté portée contre Colomb semble principalement justifiée par les circonstances de l'exécution d'Adrien de Mogica.

Rappelons succinctement le fait.

Après sa dernière révolte, Adrien de Mogica fut la nuit arrêté à l'improviste dans un conciliabule nocturne avec ses principaux complices par le Grand Juge Roldan. Celui-ci écrivit à l'Amiral, occupé depuis plusieurs semaines aux constructions de la forteresse de la Conception, pour lui demander ses ordres. L'Amiral répondit que ce nouveau soulèvement ayant eu lieu sans aucun motif, son impunité produirait des effets déplorables; qu'il devait donc être fait justice de cette rébellion conformément aux lois du royaume. En conséquence, le Grand Juge fit instruire le procès de Mogica et de ses complices.

La sentence condamna Mogica, comme chef de complot, à la peine de mort; et ses coaccusés, d'après leur degré de participation, les uns au bannissement perpétuel, les autres à la réclusion temporaire. Au moment de l'exécution, un prêtre fut envoyé à Mogica; mais celui-ci, jusque-là insolent et fanfaron, voyant que malgré sa

[1] « Quibus deinde furto gravius iterum cœsis aures amputantur. » — Luici Marini Siculi, *De rebus Hispaniæ*, lib. XIX.

noblesse et ses amis la chose allait au sérieux, fut pris de peur. Cherchant à gagner du temps, il refusait de se confesser. On le conduisit sur le glacis de la citadelle, le prêtre l'exhortant, et lui toujours refusant de l'écouter, pour retarder le moment terrible. Le Grand Juge, instruit de ce manége, indigné d'une telle couardise après tant d'arrogance, commanda d'attacher la corde à l'un des créneaux et de lancer le condamné par dessus le rempart.

Cet acte de brutalité, très-conforme au naturel hautain et violent de Roldan, outre sa dureté, froisse le sentiment chrétien. Cette suppression du sacrement, dernière consolation du mourant, serre le cœur. Malheureusement l'historiographe royal Herrera, habituellement exact et judicieux, s'égarant ici, a imputé à l'Amiral, alors éloigné de Saint-Domingue, et l'arrestation et l'exécution violente du perturbateur Adrien de Mogica, qui furent accomplies par Roldan en propre personne. Les historiens postérieurs ont reproduit cette erreur; et tous la répètent de bonne foi, sans le moindre examen qui suffisait à la reconnaître.

Navarrete, Washington Irving, Humboldt ont beau l'accréditer, nous allons la démasquer ici. Quiconque aime la gloire de Colomb et cherche la vérité dans l'histoire nous saura gré de cette justice.

D'abord le caractère de l'homme, le caractère du fait, les circonstances de temps, les circonstances de lieu, les règles de l'étiquette et des bienséances, les dispositions matérielles prouvent l'erreur d'Herrera. Il dit lui-même que l'Amiral était à la Conception quand eut lieu la révolte de Mogica, et cela est exact. Colomb affectionnait ce lieu, clef de la magnifique plaine qu'on nommait la Vega-Real, où il jouissait d'un aspect ravissant. Dès son second voyage, il y avait érigé, en attendant qu'il y pût construire une église, une grande Croix, au pied de laquelle il rece-

vait d'invisibles consolations, et que l'on sait avoir été longtemps privilégiée de faveurs divines et de prodiges nombreux[1]. Le héraut de la Croix se complaisait dans ce séjour par des causes mystérieuses.

Peu auparavant, Roldan ayant fait arrêter Fernando de Guevarra, cousin de Mogica, et demandé des ordres à l'Amiral, celui-ci avait répondu d'envoyer l'inculpé à la forteresse de Saint-Domingue. Quelque temps après, Roldan, ayant arrêté Adrien de Mogica, demanda de nouveau ses instructions à l'Amiral, qui lui répondit comme on l'a vu. Mogica fut donc conduit, pour y être jugé, à Saint-Domingue, où fut également emmené son complice Pedro Riquelme, l'ex-juge de Bonao. On ne pouvait convenablement procéder contre les rebelles à la Conception, où ne se trouvaient que l'Amiral et des ouvriers exécutant ses plans; où il n'y avait encore ni habitants, ni tribunal, ni greffe, ni huissier, ni officier de police, mais simplement un poste de cavalerie. Ce fut donc au siége du gouvernement et dans la prison de la citadelle que furent enfermés, puis interrogés et jugés les coupables. Ce fut là aussi qu'eut lieu l'exécution. Le coup de main hardi qui fit tomber Mogica, nuitamment au pouvoir de Roldan, ne pouvait être tenté par l'Amiral; et ne convenait ni à sa dignité, ni à son état. D'ailleurs, si l'Amiral était venu lui-même, comment n'aurait-il pris dans la garnison de la forteresse que trois soldats, outre les sept domestiques dont il est parlé? Au contraire, ce petit nombre de soldats s'explique topographiquement par la position de Roldan, qui était à la campagne, loin de toute garnison. L'Amiral n'avait pas quitté la Conception depuis plusieurs mois, et n'en bougeait presque pas.

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

Herrera s'est trompé non sur le fait, mais sur les noms. Au contraire, le scrupuleux historien don Fernando, rectifie les noms et les dates; attribue à chacun ce qui lui revient dans ces événements. Il constate l'absence de l'Amiral[1]; parle de sa correspondance avec le Grand-Juge au sujet des inculpés; il mentionne la procédure régulièrement instruite à Saint-Domingue, et suivie de l'exécution du principal auteur du complot. Entre le dire contradictoire d'Herrera et l'assertion détaillée de don Fernando, le doute n'est pas permis; et nous disons comme don Eustaquio Fernandez de Navarrete, réfutant avec loyauté son aïeul, qu'entre les deux relations de ces historiens, celle de Fernando paraît la plus véridique[2].

D'ailleurs la piété de Colomb lui eût-elle permis cette rigueur presque impie qui prive un mourant d'un sacrement, sa dernière consolation et son unique espérance? Le Vice-Roi s'était « promis de ne jamais toucher à un cheveu de ses administrés. » Jamais, dans ses expéditions maritimes, il ne fit passer un homme devant un conseil de guerre; jamais il ne commanda une exécution à mort. Quand il écrivit à Roldan de mettre en jugement Adrien de Mogica, ce fut « avec des larmes » de regret et de douleur. Mais la nécessité lui paraissait telle qu'il aurait cru ne pouvoir faire autrement à l'égard de son propre frère dans un cas semblable[3]. Colomb dit formellement

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXIV.

[2] « Pero en cuestiones como estas en que el afecto filial no ha podido ladear la pluma de D. Hernando, su relacion debe ser la mas verídica. » — D. Eustaquio Fernandez de Navarrete, *Coleccion de Documentos ineditos para la historia de España*, tomo XVI, p. 524.

[3] « A mi hermano no hiciera menos si me quisiera matar y robar el señorio que mi Rey é Reina me tenian dado en guarda. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan*.

que Roldan arrêta lui-même Adrien de Mogica avec une partie de sa bande, et qu'il le fit exécuter sans ordre de sa part. « Le fait, dit-il, est qu'il en fit justice sans que je l'eusse ordonné[1]. » Sans doute, le vindicatif alcade, sachant la mansuétude chrétienne du Vice-Roi, craignait un sursis indéfini ou une commutation de peine, et il en prévint les effets par la promptitude de l'exécution.

Nous devons remarquer aussi qu'en racontant ces détails, Colomb ne supposait pas l'imputation posthume portée contre lui relativement à Mogica; et quand il déplorait cette exécution, c'est qu'il s'était bercé de cet évangélique espoir, que le sang ne coulerait pas sous son gouvernement. Le Grand Juge qui avait provoqué et fait exécuter la sentence était encore en fonction; les témoins assignés, les agents de la force publique vivaient encore. D'ailleurs les actes de la procédure restaient au greffe. Si réellement, comme le rapporte Herrera, contre toute vraisemblance, Colomb avait lui-même saisi, fait juger et exécuter Adrien de Mogica, aurait-il osé attribuer ce triple rôle au Grand Juge Roldan, qui, dans ce moment même, était en exercice, Bobadilla l'ayant maintenu dans sa charge?

Quant à l'accusation de s'être joué de la liberté des Indiens, et d'avoir fait de cette partie de ses administrés une matière de vente, elle tombe devant le plus rapide examen.

Dans les mœurs de cette époque, l'esclavage n'était point tel qu'il nous paraît aujourd'hui. Le chevalier pris à la guerre appartenait à celui qui l'avait forcé de se rendre, et ne devenait libre qu'en payant sa rançon. Après Pavie, François Ier était à Charles-Quint. Adouci

[1] « El alcade le prendió y á parte de su cuadrilla; y el caso era que él los justiciaba sin que yo lo proveyere. » — *Idem, ibidem.*

par le christianisme, l'esclavage n'avait point chez les Espagnols le caractère odieux que lui ont donné le fanatisme des musulmans et l'inhumain orgueil des planteurs américains. Déjà, sous le règne de Henrique III, on voyait à Séville des esclaves noirs traités avec une grande bienveillance [1]. Après la prise de Malaga, Ferdinand et Isabelle firent cadeau à la reine de Naples et à la reine de Portugal d'un certain nombre de jeunes filles triées entre les plus belles. Les deux Rois envoyèrent au pape Innocent VIII, parmi de magnifiques présents, cent esclaves choisis [2]. Le Saint-Père les accepta; mais en moins d'un an, par l'influence auguste de sa bonté, de ses persuasions, il en avait fait des chrétiens, et comptait assez sur leur fidélité pour les incorporer dans sa garde [3].

Colomb, dès son arrivée chez les Caraïbes, sentit que la douceur, les exhortations seraient inefficaces sur ces tribus dénaturées, réfractaires à l'ordre providentiel, ne connaissant d'autre loi que la violence. Il demanda l'autorisation de réduire en captivité cette race anthropophage, afin de l'enlever à ses féroces habitudes, de la transplanter, de lui apprendre avec la langue castillane l'Évangile, qui seul pouvait la préserver d'une entière destruction. Par excès de philanthropie, on lui répondit de traiter les cannibales comme les autres Indiens [4]. Les

[1] Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos*, etc., introduccion, § XIX.

[2] Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, lib. XII, fol. 401.

[3] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. V, liv. XVIII, chap. II, p. 490.

[4] Memorial que para los Reyes católicos dió el almirante D. Cristóbal Colon en la ciudad Isabela. — *Respuesta de los Reyes al márgen de cada capitulo.*

faits donnèrent pleinement raison à l'Amiral. Plus tard, force fut aux philanthropes des bureaux de la marine de réclamer l'application des mesures d'abord proposées par Colomb [1].

L'Amiral, en transportant en Castille les Indiens déclarés esclaves légaux, ne considérait pas le prix de leur vente comme la représentation de la propriété de l'homme, mais de la location de son travail. Cet esclavage, tempéré par la douceur chrétienne, n'était en réalité qu'un usufruit du travail de l'Indien coupable d'avoir participé à un complot ou trempé dans le meurtre d'un Espagnol.

Loin de réduire en esclavage les Indiens pacifiques, Christophe Colomb se constituait leur défenseur; faisait respecter leur personne, leur famille, leur propriété; c'est pourquoi les débauchés, les aventuriers rapaces et les fainéants d'Hispaniola s'étaient ligués contre lui. Pendant qu'à la cour les échos des bureaux de Séville blâmaient la prétendue cruauté de Colomb envers les indigènes, les Castillans d'Hispaniola, au contraire, écrivaient en Espagne qu'il ne permettait pas que les Indiens fussent assujettis aux chrétiens. Humboldt lui-même a relevé cette contradiction flagrante [2]. Colomb ne conseilla que l'esclavage des anthropophages; et ce conseil était salutaire; mais il n'attenta jamais à la liberté des Indiens pacifiques.

L'ignorance et la prévention lui ont imputé d'avoir organisé l'esclavage des Indiens, en établissant le système des « Repartimientos » ou distributions de corvées et le travail des indigènes dans les mines.

[1] Apéndice á la Coleccion diplomática, num. XVII. — *Registr. del sello de carte en Simancas.*

[2] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent,* t. III, section 2e, p. 282.

C'est là une double erreur de fait et de date, à la fois une calomnie et un anachronisme.

D'abord, Colomb ne posséda jamais à lui un seul Indien, en qualité d'esclave [1].

Il faut ensuite se rappeler qu'on ne pouvait rendre esclave un Indien baptisé; puis, que l'Amiral ne permettait pas même aux Castillans de travailler aux mines sans de certaines conditions religieuses. Jamais sous son administration les Indiens ne furent contraints à extraire de l'or de la terre. Respectant le mode de gouvernement établi chez les indigènes, il ne voulut jamais intervertir l'ordre existant, et enlever aux Caciques leurs sujets naturels. Seulement, quand à la suite de révoltes ou de méfaits il devait punir les Caciques, après avoir fait quelques exemples, au lieu de les transporter tous en Castille, suivant la rigueur du droit, il leur imposait des prestations en nature au profit de la colonie. Ainsi les Caciques punis devaient fournir un nombre d'hommes, qui travaillaient pour le gouvernement espagnol, durant un jour ou deux par semaine, à des ouvrages d'utilité publique.

Parfois l'Amiral proposa de remplacer au moyen de cette corvée le payement de l'impôt. Cet échange de tribut fut librement accepté. Les Caciques satisfaisaient très-volontiers à cette taxe, qu'ils exigeaient eux-mêmes de leurs propres sujets. Les Indiens désignés par leurs Caciques, pour aider ainsi gratuitement les Espagnols, ne ces-

[1] Colomb n'eut pas un seul esclave; mais l'évêque ordonnateur de la marine, premier auteur de toutes les calomnies répandues contre lui, en possédait en toute propriété deux cents, dont un noble franciscain, le cardinal Ximenès, l'obligea de se dessaisir. — Le Père Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. V, p. 337, in-4. — Après la retraite du cardinal ministre, don Juan de Fonseca importuna le Roi et se fit rendre cette propriété antichrétienne.

saient point d'appartenir à leurs souverains naturels. Leur dépendance et leur liberté ne recevaient nulle atteinte de ce travail périodique. Seulement ils prenaient l'habitude de se grouper, de vivre ensemble. Leurs rapports avec les Européens pouvaient faciliter leur introduction au christianisme.

Ce service public n'était pas plus l'esclavage que les prestations communales ne sont, aujourd'hui, une corvée dégradante. Mais les gouverneurs substitués à l'Amiral, au mépris de ses droits, en dénaturant le principe et le but de cette prestation, eurent bientôt converti la prestation en corvée; la corvée, en esclavage; et l'esclavage en destruction de la race indigène. Bobadilla et son successeur ont seuls organisé le système des « repartimientos » devenu fatal aux naturels d'Haïti. Colomb, bien loin d'y consentir, déplora le premier cet abus.

La seule accusation fondée qu'aient portée contre lui ses ennemis consistait dans son opposition formelle au baptême des Indiens.

Il pourra sembler étrange que le Messager du Salut, qui plantait en tous lieux des Croix et conviait les indigènes à vénérer ce symbole, les repoussât de l'Église quand ils désiraient y entrer. Rien n'est plus réel cependant.

Nombre d'Indiens, alléchés par l'appât de la nouveauté, leur penchant enfantin à l'imitation, et surtout les immunités accordées aux convertis, sans avoir la moindre notion du christianisme, demandaient le baptême comme ils auraient demandé une veste ou un chapeau d'Europe. L'Amiral opposa toute son énergie à la condescendance de certains ecclésiastiques dont le prosélytisme trop indulgent favorisait ce prétendu mouvement religieux, et qui, dans le désir d'accroître promptement leur troupeau,

admettaient au baptême les naturels, sur leur simple demande. C'était par piété qu'il empêchait l'abus du sacrement, c'est-à-dire sa profanation. Sa façon de traiter les Indiens fut toujours paternelle. Il reconnaissait dans ces enfants des forêts ses frères en Jésus-Christ. Il les aimait génériquement comme les ayant découverts pour les acquérir à l'Évangile.

Le caractère aimant et contemplatif de Colomb le portait à la douceur comme à l'indulgence. S'il rendit des édits sévères, ce fut pour protéger la vie et même l'honneur des indigènes, dont certains Espagnols se faisaient un jeu. Sa prétendue cruauté ne fut que la justice mise au service de la fraternité chrétienne.

Il faut le dire, la haine des ennemis de l'Amiral se plaisait à lui attribuer toutes les mesures prises par son frère l'Adelantado.

Celui-ci droit et juste, mais ayant le sentiment de son utilité et de sa haute supériorité sur tous ces débauchés, fainéants et bravaches, rodomonts auprès des Indiens, ne prenait pas la peine de tempérer par des explications verbales et l'affabilité des formes la précision de ses commandements. Il poussait droit son chemin, blessant au vif l'orgueil des arrogants hidalgos, sans se soucier de leur rage. Il courbait leurs fronts impudents sous l'autorité légitime de son frère, le Vice-Roi. Au témoignage de Las Casas, sa juste sévérité fut surtout cause des accusations de cruauté si souvent portées contre l'Amiral[1]. Et pourtant, d'après l'aveu de don Eustaquio Navarrete, on ne voit pas comment, sans sa rigidité, il eût pu contenir cette

[1] « Por ventura fué la causa de las cosas de rigor y crudeldad que se imputaron al Almirante. » — Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. XXIX. Ms.

population mobile, pleine d'enflure, ardente à la cupidité et si naturellement licencieuse [1].

Loin d'avoir été blâmé par la cour pour sa rudesse envers ses administrés, Colomb, au contraire, fut accusé de trop de douceur et de ménagement. Aussi dans les instructions données à son successeur en audience solennelle, en présence des Rois, le conseiller d'État Antoine de Fonseca, frère de l'évêque ordonnateur de la marine, recommandait-il au nouveau gouverneur, de peur qu'il ne lui arrivât comme à l'Amiral, de sévir dès l'origine contre toute révolte et de frapper comme l'éclair [2].

En les approfondissant, les plus graves imputations portées contre Colomb s'évanouissent successivement.

Reste maintenant la présomption générale d'impéritie administrative.

Ici, l'on n'en saurait disconvenir, l'accusation devient singulièrement vague et confuse. Elle ne peut présenter un seul fait précis. On objecte contre la capacité de l'Amiral sa proposition de coloniser l'Espagnole avec des criminels, et son choix malheureux de Roldan pour les fonctions de Grand Juge de l'île.

Équitablement, l'idée de recruter des colons dans les prisons et les bagnes ne doit point s'attribuer à l'Amiral; mais à la nécessité même. Une pareille mesure dit assez la pénible extrémité où l'on était réduit. N'oublions pas qu'au moment de cette proposition, la prévention contre les Indes était si grande qu'aucune récompense n'eût pu

[1] « Verdad es que toda esta severidad hacia falta, y no se sabe como hubiera podido gobernase de otro modo gente tan revoltosa y díscola. » — D. Eustaquio Fernandez de Navarrete, *Noticias de D. Bartolomé Colon*. Coleccion de documentos ineditos, tomo XVI, p. 527.

[2] Herrera, *Histoire générale des conquêtes et voyages des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. IV, chap. XIII.

décider un Castillan à s'y rendre. Un séjour de deux ans à l'Espagnole semblait compenser la peine capitale. D'ailleurs c'était une question de vie ou de mort pour la colonie. D'autre part, les exclusions ménagées par Colomb, en exceptant les malfaiteurs les plus criminels, donnaient lieu d'espérer que ce régime pénitentiaire porterait d'heureux fruits. Et si les condamnés ne fussent pas débarqués dans de fâcheuses circonstances, au milieu des rebelles dont l'exemple et les suggestions réveillèrent leurs mauvais instincts, il est à croire qu'on n'aurait pas eu à regretter leur déportation. La nécessité d'ouvrir les prisons pour peupler l'Espagnole fait plutôt la critique des Castillans que de l'Amiral. On reconnait à cette dure extrémité, qui ne le déconcerta pas cependant, combien il avait à cœur de sauver la colonisation catholique de ces contrées. Avant que de l'abandonner, Colomb allait chercher les éléments de la culture et de la civilisation, en dehors de tous les usages et de toutes les idées de son époque. Il ne disait pas, lui, comme un éloquent girondin : « Périssent les colonies plutôt que les principes, » mais il savait se faire à tout et à tous ; acceptant les risques d'incessantes luttes contre des natures ingrates et perverses, plutôt que de laisser éteindre le germe de la foi catholique qu'il avait semé dans ces contrées nouvelles. De nos jours, la rapide prospérité de l'Australie et notre premier essai dans la Guyane semblent justifier la pénétrante hardiesse des espérances de Colomb.

Pour ce qui est de ses choix, ils furent toujours excellents. La conduite criminelle de Roldan n'accuse point le discernement de Colomb. Roldan ayant été au nombre de ses officiers domestiques, l'Amiral avait pu apprécier son goût de la légalité, son aptitude aux affaires contentieuses, aux solutions judiciaires. Il lui avait d'abord con-

fié la charge de juge de premier ressort, qu'il avait exercée à la satisfaction de toute la colonie. L'élévation à la dignité de Grand Juge ou Alcade était à la fois une récompense et un encouragement à bien faire. L'ambition s'éleva dans le cœur de Roldan, le rendit ingrat et traître, mais sa capacité, sa spécialité restent incontestables; et l'on ne saurait rendre Colomb comptable de l'ingratitude d'un homme qu'il avait comblé de bienfaits jusqu'à l'honorer du titre d'ami.

Franchement, nous avons beau chercher, nous ne trouvons aucune erreur, aucune défectuosité dans le génie administratif de Colomb.

Nous ne prétendons pas simplement que, durant le cours de son administration, il ne commit aucune faute; nous l'affirmons péremptoirement. Nous le maintenons de science certaine. Nous le déclarons de par la sincérité de nos recherches, l'étendue de nos labeurs, le loyal témoignage auquel a droit la vérité travestie, et l'intérêt qu'inspire l'héroïsme calomnié.

Jamais gouvernement plus difficile que celui dont fut chargé Colomb. Il opérait sur l'inconnu, dépourvu de tous précédents administratifs, sans cesse entravé par les difficultés du climat, de l'hygiène, des anciennes habitudes et des nouveaux besoins, les conflits perpétuels des Hidalgos et des indigènes, les défiances, les convoitises brutales, l'insubordination permanente et les pédantesques prétentions de la bureaucratie de Séville, avec ses formes inapplicables aux exigences et à l'imprévu d'un régime tout à fait nouveau.

Pourtant Colomb ne commit pas l'ombre d'une faute. Assurément il n'était pas infaillible; toutefois il ne faillit point. La protection de Dieu s'étendit sur ses œuvres. Et s'il était éprouvé dans sa personne, il était récompensé

dans ses travaux. Aucune de ses institutions ne contenait la racine d'un vice, l'occasion d'un désordre, le germe d'un embarras pour l'époque suivante.

On ne découvre pas un défaut dans son administration; de même qu'on ne rencontre pas un vice chez un saint. C'est qu'il n'avait point en vue son élévation personnelle, la grandeur de sa maison, la richesse de ses enfants; mais la gloire de Jésus-Christ, l'agrandissement de la Castille, la civilisation chrétienne, le bon gouvernement des Indes, l'exploitation des ressources de ces contrées aux conditions les meilleures et au plus grand avantage du peuple. Croyant à la perpétuité de son œuvre, Colomb ne sacrifie jamais au présent les ressources de l'avenir.

A dire toute notre pensée, nous ne sommes nullement surpris de ne trouver aucune faute, ni dans son administration, ni dans sa vie publique. Ce qui nous étonnerait, au contraire, ce serait de trouver quelque lacune dans un homme si complet; quelque manquement à la logique, au devoir, chez un chrétien qui vivait en la présence de Dieu, et sentait à toute heure, en son cœur, le poids d'une gratitude infinie pour les faveurs de sa Haute Majesté.

Ces obligations mystérieuses, ces communications avec l'ordre surnaturel, sont précisément ce qui distingue Colomb du reste des administrateurs, et font de sa vie un enseignement mémorable.

Voulant nous conformer à l'humilité franciscaine dont Colomb ne sortit jamais dans sa défense, nous nous bornons à repousser le blâme, alors que nous pourrions, au contraire, signaler sa capacité presque phénoménale pour l'administration.

Son sens droit et pratique lui indiqua toujours l'oppor-

tunité des mesures, ainsi que les moyens les plus simples et les plus directs de les mettre à effet. Chaque détail de son administration révèle la force d'unité de l'ensemble; et l'aspect de l'ensemble atteste sa science des détails; celle que l'empereur Napoléon Ier jugeait la plus rare et la plus importante dans la guerre comme dans la paix. Colomb se rappelait cette parole de l'Écriture : « Celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu. » A quoi bon discuter aucun acte de son gouvernement? Les faits parlent plus haut que toute interprétation.

Quand, après sa découverte du nouveau continent, il revint malade à l'Espagnole, au milieu de l'insurrection des naturels, de la rébellion des Castillans, du mépris de ses ordres et de la défection de ses subordonnés; il se trouvait sans troupes, sans argent, sans appui moral; sa position semblait désespérée. Néanmoins il sut, par d'adroites concessions, des temporisations habiles, dompter la violence, désarmer le crime, rétablir l'autorité, la sécurité publique, organiser la production, et commencer la prospérité d'Hispaniola. Si ce n'est point là de l'habileté, en fait d'administration, qu'on nous explique ce prodige! qu'on lui assigne son vrai nom!

Comment douter des talents d'administrateur que possédait Colomb, quand on voit cet homme de mer devenir tout à coup, suivant la nécessité, agriculteur, architecte, ingénieur militaire, conducteur des ponts et chaussées, économiste, et révéler une spécialité véritable comme agronome et comme magistrat? Les éminentes qualités nécessaires aux fondateurs de colonies, qui souvent avec peu doivent suffire à beaucoup, et au moyen du présent difficultueux, assurer la commodité de l'avenir, lui étaient largement réparties.

Malgré son ardente recherche de l'or, Christophe Co-

lomb, dès qu'il vint gouverner ces nouveaux pays, bien loin de s'occuper principalement des mines et des procédés métallurgiques, songeait essentiellement à la culture de la terre : premier principe et dernier but de toute colonisation sérieuse.

Sous le nom de Ferme royale, il avait fondé une Ferme école où se trouvaient conservés dans leur pureté de race des animaux reproducteurs de chaque espèce. Par ses soins, des plantations s'élevaient; on tentait des essais d'acclimatation et d'horticulture. Il sentait qu'il fallait renoncer au régime européen pour adopter l'hygiène des naturels, et il s'efforçait d'habituer les nouveaux colons à la nourriture des indigènes. En ceci sa pénétration devançait les coûteuses leçons de l'expérience. Il voulait que les colons pussent au besoin se passer de la métropole, lui rendre beaucoup plus qu'ils n'en recevraient. Au lieu de célibataires affamés d'or, incapables de s'attacher au sol pour le cultiver, ne sachant que le bouleverser au dessous et à la surface, il ne voulait admettre que des hommes mariés, laborieux, devant s'occuper de culture; s'adonner les uns au défrichement de la terre, aux canaux d'irrigation [1] ou de dessèchement, les autres à l'accroissement des troupeaux.

Pour mener de front les produits agricoles et l'exploitation des mines aurifères, il établit avec une exacte équité les droits du fisc sur les travailleurs. Les chercheurs d'or payaient très-volontiers à la Couronne le tiers du produit de leurs fouilles. Sans grever le contribuable, il enrichissait ainsi le trésor au lieu de l'appauvrir, comme avait fait Bobadilla, sacrifiant l'intérêt de la Reine à une éphémère popularité.

[1] *Cédula para que Fernando de Zafra busque veinte hombres de campo y otro que sepa hacer acequias.* — Coleccion diplomatica. Documentos nº XXIII.

Redoutant pour les habitants de la colonie le goût de la procédure, l'arrivée de ces légistes de mur mitoyen, qui inventent les causes, enveniment toujours les réclamations, soufflent la discorde sur le voisinage des propriétés, au sujet des bornes, des passages, des clôtures, des cours d'eau et font éclore artificieusement les procès; il fit interdire aux avocats, procureurs et praticiens l'accès de l'Espagnole [1], ainsi qu'il l'avait fait fermer aux étrangers et aux hérétiques.

L'attestation officielle de la supériorité administrative de l'Amiral se lit encore dans l'instruction générale du 23 avril 1497, donnée par les Rois au gouverneur des Indes pour le peuplement des îles et de la Terre ferme. Cette instruction, véritable résumé des propres idées de Colomb, prouve que cet homme, nourri à la mer, avait pourtant trouvé les véritables moyens de protéger les intérêts des absents, des héritiers lointains, et les formes de justice qui pouvaient le mieux sauvegarder tous les droits. Si bien que dans ce document même, les Rois Catholiques s'en réfèrent au mémoire de l'Amiral, et le reproduisent textuellement quant à cette partie [2].

Au surplus : un fait prouve irréfragablement la supériorité de Colomb et son aptitude au gouvernement des hommes; c'est celui-ci. Chacun de ses arrêtés, de ses règlements coloniaux, d'abord censuré et abrogé par la cour a été ensuite rétabli et remis en vigueur par la force des

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. III, p. 141, 142, in-4.

[2] Nos parece que se debe guardar la forma que está en el capítulo de vuestro memorial, que sobre esto nos distes que es el siguiente : « Muchos extrangeros é naturales son muertos en las Indias, etc... » — *Instruccion de los señores Reyes católicos al Almirante para la poblacion de las islas y Tierra firme.* — Coleccion diplomática. Documentos nº CIV.

choses. On a rétabli la pensée de Colomb pendant que sa personne restait l'objet d'une injuste critique et d'un blâme calomnieux.

Pour résumer,

Nous disons que dans l'administration de Christophe Colomb ne se trouve pas une faute. Chez lui, la science du gouvernement parut être innée; puisque n'ayant pu l'acquérir par l'étude et s'y préparer pendant ses navigations; néanmoins, il en fit toujours preuve au moment nécessaire.

Ce fut donc contre les faits, contre l'évidence, malgré toute justice et toute conviction qu'à la cour il fut accusé d'impéritie administrative. Mais l'envie avait besoin d'un prétexte pour voiler son acharnement, en simulant le zèle des intérêts publics.

Le roi Ferdinand, esprit cauteleux et délié, ne se piquant pas moins d'habileté gouvernementale que de raffinerie politique, n'aimait ni Colomb à cause de sa supériorité, ni les colonies à cause de leur éloignement. L'ombrageux monarque craignait que son autorité ne s'affaiblît par la distance. La production immédiate était le premier but de ses espérances. Bien que son trésor n'eût risqué aucune avance dans l'affaire des Indes, il regrettait les engagements de la Castille à soutenir un établissement dont les résultats n'étaient point proportionnés aux rêves de son ambition et à son besoin de finances pour ses projets sur l'Italie. Le sort du Nouveau Monde lui était aussi indifférent[1] que sa découverte lui était restée étrangère. Après avoir, un moment, tiré vanité de Colomb, il considérait d'un œil d'envie sa vaste renommée. Il s'offusquait de

[1] José Quintana. — « Consideraba el Nuevo Mundo como ageno, y no lo estimaba sino por el producto que rendia. »

la position faite à ce marin génois par les traités qui lui assuraient un gouvernement à part.

Plus s'étendaient les découvertes, plus s'agrandissaient les droits de Colomb. Les ennemis du grand homme, les fonctionnaires supérieurs de la marine, l'ordonnateur général don Juan de Fonseca, le contrôleur général Juan de Soria, le payeur général Jimeno de Bribiesca, sachant la pensée du Roi, sa secrète aversion pour la personne de l'Amiral, l'entretenaient dans l'idée que son titre de Vice-Roi diminuait le prestige de la Couronne. On mit tout en œuvre pour annuler de fait les titres et priviléges qu'il possédait, et violer même ouvertement les conventions faites avec lui, ratifiées avec toutes les formules légales. Il faut pourtant le reconnaître, l'ingratitude et la mauvaise volonté du monarque n'eurent pas autant de part à cette iniquité que l'égoïsme et les haines du bureau des colonies. L'animosité de don Juan de Fonseca l'emporta sur la malveillance et les mesquines jalousies du roi Ferdinand.

§ III.

Le remplacement provisoire de l'Amiral au gouvernement des Indes étant chose arrêtée, du consentement d'Isabelle, qu'on avait persuadée de la prudence d'une telle mesure, le choix de la Reine fut adroitement dirigé sur un personnage bien vu à la cour, lié avec l'ordonnateur général de la marine, très-goûté du Roi, et dont les manières graves, réservées, assorties à la politesse du langage, inspiraient naturellement de la considération. Il était commandeur de Larez, et s'appelait don Nicolas de Ovando.

A ce remplaçant provisoire en apparence, mais définitif

dans l'esprit du Roi, l'on accorda l'appareil d'un cortége inouï avec une magnifique flotte de trente-deux voiles. L'Évêque ordonnateur général, le payeur Jimeno de Bribiesca, et Gonsalvo Gomez de Cervantes, maintenant établi à Séville, par une activité inouïe mirent en moins de six mois les navires en état de prendre la mer. Si Colomb avait pu s'abaisser à l'envie, il n'aurait pas remarqué sans déplaisir et sans soupçon cet appareil guerrier, ce déploiement de forces accordé à un intérimaire. Le contrôleur de la marine, qui lui avait autrefois refusé le passage gratuit pour un seul domestique, ne faisait aucune difficulté pour les dix gardes du corps à cheval et les douze gardes à pied du nouveau gouverneur, qui emmenait avec lui des officiers de haut rang, et marchait entouré d'une telle pompe, que le Vice-Roi n'aurait pas osé en avoir la pensée. Évidemment, le gouverneur transitoire était autrement favorisé que le gouverneur à titre perpétuel et héréditaire.

§ IV.

Mais les défiances et les vulgaires jalousies ne parvenaient pas aisément au grand cœur de Colomb. Pendant que se préparait l'armement de la flotte, lui, dans sa retraite, livré à l'étude, à la prière, des hauteurs de la contemplation avait perdu de vue les intrigues de cour et les mesquines agitations du monde. Une ambition plus hardie faisait palpiter son cœur. Ce n'était pas assez que d'avoir découvert le nouveau Continent, la Côte ferme, il lui restait à recevoir le prix de ses travaux.

La gloire humaine était impuissante à les remunérer. C'est de plus haut qu'il attendait sa récompense. Colomb espérait que, mettant le comble à ses faveurs, sa Haute

Majesté daignerait lui réserver la délivrance du Saint-Sépulcre, jusque-là refusée aux efforts des croisades.

On sait que tel avait été le vœu constant de Christophe Colomb. Depuis ce Troisième Voyage, par lequel l'Amiral avait augmenté d'une autre moitié l'espace de la Terre, il lui tardait de mettre à effet ce projet héroïque. Tantôt chez ses amis les Franciscains de Grenade, tantôt abrité sous le pittoresque monastère des Franciscains de Zubia, bâti sur le théâtre de la guerre en souvenir de l'escarmouche de la Reine[1], d'où le regard embrassait à la fois l'étendue de la Vega, cette merveille de la végétation européenne, et l'Alhambra et l'Albacyn, ces prodiges de l'architecture arabe, il vivait dans l'intimité de la somme angélique, la société des maîtres en théologie, se nourrissait avec délices des saintes Écritures, aspirait dans les révélations des prophètes et les élévations des psalmistes le parfum ésotérique du texte, tentait de découvrir jusqu'au fond des images apocalyptiques quelques passages, rayons lumineux qu'il pensait devoir éclairer la question des Lieux Saints, attirer l'attention des Rois catholiques et les porter à cette glorieuse entreprise.

Parfois dans l'intervalle de ses recherches le contemplateur du Verbe, électrisé par la poésie d'Israël et les magnifiques hymnes de l'Église romaine, essayait aussi de rendre en vers les émotions de sa piété. Poëte par le sentiment, il l'était encore par l'expression, même dans le langage de sa patrie adoptive.

Ces stances chrétiennes de Christophe Colomb se sont malheureusement perdues. Leurs derniers vestiges se

[1] La seule bataille sérieuse qui eut lieu dans la plaine de Grenade durant le siége de la cité, s'engagea inopinément, à l'occasion d'une promenade de la reine Isabelle sur le coteau de Zubia. On nomma cette journée l'*Escarmouche de la Reine*.

trouvent précisément jetés au hasard dans l'esquisse de son travail sur les prophéties[1]. Sa poésie est grave et solennelle comme le génie chrétien. On y sent le désenchantement du monde, les profondeurs de la foi, la logique des choses divines. Sa pièce la plus étendue a pour sujet « les fins de l'homme. » Colomb a développé, en six strophes commençant chacune par un mot latin, cette maxime catholique : « Memorare novissima tua, et non peccabis in æternum. » Ces six strophes sont empreintes de la grandeur et de l'inflexibilité de nos dogmes. On y retrouve ces impressions profondes, cette ardente soif du paradis, cette horreur du péché, qui sont si naturelles aux saintes âmes. Si dans une langue devenue tardivement la sienne, et qu'il ne bégaya que vers sa quarante-neuvième année, Colomb se montrait poëte, combien n'aurait-il pas révélé d'harmonies dans l'idiome de Dante Alighieri et de Torquato Tasso, ce doux parler de son enfance?

Ce fait de l'inspiration poétique survenue à Colomb dans son infortune et sa vieillesse nous paraît digne de remarque. De grands génies et de grands saints firent aussi des poésies vers leurs derniers ans. La jeunesse débute par le rhythme; la vieillesse y revient comme à un soulagement et une consolation. Mais ce retour à la poésie comme à la musique, reflet de l'éternelle jeunesse de l'âme, semble la récompense exclusive de l'âge qui a blanchi pratiquant la vertu. Pour ne rappeler ici qu'un exemple, peu avant sa mort, le grand Bossuet se plaisait à tra-

[1] Par malheur, la paraphrase du *Memorare novissima tua*, le commencement d'une ode sur la naissance de saint Jean Baptiste intitulée : « Gozos del nascimiento de S. Juan Bautista, » puis une stance au sujet du devoir chrétien; et çà et là quelques vers épars sur les feuillets du LIBRO DE LAS PROFECIAS, composent uniquement ce qui nous est parvenu des poésies de Christophe Colomb.

duire en vers français les psaumes de David. A deux siècles de distance, ces deux hommes sublimes éprouvaient le même besoin et cherchaient à la même source le même allégement.

Pendant près de sept mois, de concert avec quelques savants religieux les plus versés dans les saintes lettres, Colomb compulsa l'Écriture et les auteurs ecclésiastiques, afin de réunir les divers textes, et d'indiquer les interprétations qui s'adaptaient aux événements qu'il avait accomplis, ainsi que les passages applicables au Tombeau du Sauveur. Enfin, son travail lui paraissant complet, le 13 septembre 1501, il en envoya la copie à un docte théologien de Séville, le Père Gaspard Gorricio, du couvent de la Chartreuse des Grottes, pour l'examiner et l'enrichir au besoin.

Ce précieux manuscrit, destiné aux Rois Catholiques, s'est perdu. Son brouillon formait un grand et mince volume in-folio, de quatre-vingt-quatre feuillets, avec ce titre : « Recueil des prophéties sur la récupération de Jérusalem et la découverte des Indes. » Humboldt n'a pas craint de nommer ce travail « l'esquisse de l'ouvrage extravagant des *Profecias.* » Il l'a même dédaigneusement appelé « ses *profecias* païennes et bibliques [1]. » L'omnipotence de son nom a fait accepter ce jugement qui tend à déprécier Colomb dans l'esprit des lecteurs érudits. Nous ne saurions acquiescer à cette sentence portée sans justice et sans examen des pièces. Nous tenons d'abord à constater deux points : Humboldt reconnaît que « l'ouvrage extravagant » n'est qu'une *esquisse.* Et il convient que plusieurs religieux aidèrent Colomb dans ce travail.

[1] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent,* t. I, p. 102.

Et effet, le fragment imprimé « de l'ouvrage extravagant » qu'a parcouru Humboldt n'est qu'une *esquisse*, une sorte de brouillon, tracé en partie d'une autre main que celle de l'Amiral. C'est l'ébauche informe de la pensée sans coordination. Les passages recueillis, les autorités diversement classées, ne sont point liés par le raisonnement et offrent une simple préparation de matériaux. Est-il permis de juger sainement d'une œuvre, d'après des fragments d'esquisse, de brouillon abrégé et tronqué par quatorze mutilations? Les doctes religieux qui aidèrent Colomb dans son travail ne le jugeaient point, eux, un « ouvrage extravagant. » Le savant théologien des Chartreux de Séville avait eu ce livre dans son entier, c'est-à-dire achevé, et complété par les quatorze pages qu'une main criminelle a, depuis lors, retranchées de l'*Esquisse*, seul exemplaire qui nous soit resté. Ces quatorze pages avaient dû former la partie la plus importante de ce travail; Muñoz et Navarrete en conviennent [1]. C'est pour avoir possédé en entier ce manuscrit que le Père Gaspard Gorricio en avait conçu une opinion bien différente de celle de Humboldt.

Le savant chartreux adressa plusieurs lettres au grand Amiral à ce sujet. Dès qu'il eut reçu et lu son manuscrit, il lui écrivit qu'il s'appliquerait d'autant mieux à remplir ses intentions, qu'il espérait y profiter et aiguiser son intelligence par une occupation si salutaire, si consolante, si instructive, si engageante au service de Notre-Seigneur Dieu [2], si profitable au bien comme à l'honneur

[1] « Pero le falten catorce hojas que han cortado, y es factible fuese lo mejor de la obra. » — Note à la collection du manuscrit tronqué, faite par l'historiographe royal, à Séville le 14 mars 1784.

[2] « Esperando de mi enseñar y despertar mi entendimiento en cosa tan salutifera consolatoria, admonitoria y provocativa al servicio de

de l'Espagne et de toute la chrétienté. Après avoir sérieusement examiné l'ouvrage, il avouait ne pouvoir y ajouter que fort peu, parce que déjà Colomb avait recueilli la fleur de toutes les autorités, sentences, paroles et prophéties dans les saintes Écritures et les glossateurs. Il trouvait qu'il ne lui restait plus qu'à glaner pauvrement. Toutefois, c'était avec onction, édification et consolation intérieure qu'il s'était livré à sa tâche. S'élevant aux vues généreuses du contemplateur de la Création, le Père Gaspard Gorricio demandait à Dieu d'éclairer ses recherches, afin qu'il pût correspondre « aux saints désirs[1] » de sa seigneurie le Vice-Roi des Indes.

Le travail de Colomb sur les prophéties ayant pour seul objet la délivrance des Lieux Saints, l'Amiral n'insistait pas sur les avantages de cette conquête. Les deux Rois connaissaient son projet. Il les en avait entretenus avant sa première expédition, leur en avait reparlé au retour de son second voyage, y était revenu avant d'aller à la découverte du nouveau Continent; en conséquence, il ne déduisait aucun de ses motifs. Seulement, comme il se fondait sur l'autorité des saints livres pour accréditer le but exclusivement religieux de l'expédition proposée, il posait d'abord, comme introduction à son écrit, certains principes d'une bonne interprétation des Écritures, tirés de saint Augustin, de saint Thomas, de saint Isidore, de Gerson. Puis, entrant en matière, il rappelait de quelle

Nuestro Señor Dios, y al pro é honra destos Nuestros Reyes é de toda la religion Cristiana. » — *Respuesta del P. D. Frey Gaspar Gorricio.* — Coleccion diplomática. *Docum.*, nº CXL.

[1] « Rogando á Nuestro Señor que cumpla quod locutus est per os Prophetarum, y plega á su infinita clemencia de lo así hacer, y llevar los santos deseos de V. S. — *Respuesta del P. D. Frey Gaspar Gorricio.*

manière merveilleuse il fut choisi pour accomplir plusieurs paroles des prophètes, notamment celles d'Isaïe, relatives aux nations des confins du Globe.

Malgré le nombre de ses ennemis épiant toute occasion de le perdre, la vigilance de l'Inquisition, alors si ardente à réprimer la moindre pensée douteuse pour l'orthodoxie catholique, Colomb écrit naïvement que la Très-Sainte Trinité lui inspira la première idée de son entreprise; que ce fut le Rédempteur, c'est-à-dire le Verbe fait chair, qui lui indiqua sa route; que Notre-Seigneur s'était montré propice à son désir, lui avait accordé l'esprit d'intelligence; que Notre-Seigneur lui ouvrit ensuite l'entendement d'une façon presque palpable et lui donna la force d'exécution nécessaire[1]. Il reconnaît que, dans sa Découverte, les sciences, les mathématiques, lui furent d'un mince appui : de Dieu seul lui étaient venues, l'idée et la résolution qui assura la réussite.

Assurément, si l'on se dégage de toute prévention, on ne trouvera ni exagérations, ni « extravagances » dans ce travail sur les prophéties. Pour notre compte, nous y avons admiré l'érudition, la grandeur, jointes à la netteté du raisonnement. Quant à son accomplissement des prophéties, Colomb constatait un fait déjà déclaré depuis six ans par le noble lapidaire de Burgos, don Jaime Ferrer, et depuis lors reconnu, par des philosophes chrétiens, des théologiens, des évêques, des princes de l'Église, d'un mérite éminent.

Le serviteur de Dieu, s'efforçant de pénétrer tous les secrets de ce Globe et mesurant le zèle des hommes d'après le sien, espérait, maintenant qu'il avait rappro-

[1] « Ansí que me abrió Nuestro Señor el entendimiento con mano palpable..... Y me abrió la voluntad para la ejecucion dello. » — *Carta del Almirante al Rey y á la Reina.* — Libro de las Profecias, fol. IV.

ché les contrées lointaines, que le nom du Sauveur serait rapidement porté sur toute la Terre. Dans l'ardeur de sa foi, hardiment il tirait de ce résultat évangélique cette induction, que toutes les nations se convertiraient au Christ; qu'ainsi les peuples une fois rangés sous la même loi et le même pasteur, la Fin du Monde serait proche. Cet esprit investigateur, après avoir élargi l'espace, tentait de conquérir la notion du temps futur, et de désigner l'époque où finirait la vie de ce Globe. S'appuyant sur l'opinion de saint Augustin, admise par plusieurs théologiens, et en particulier le cardinal Pierre d'Ailly, que le Monde devait finir dans le septième millier d'années à partir de la création de l'homme, il avait supputé, d'après les calculs du roi Alphonse, que la durée de ce Globe ne devait plus être que de cent cinquante-cinq ans. Par conséquent les événements allaient se presser. Les premiers signes précurseurs pouvaient être vus par la génération suivante.

Dans ses écrits, l'abbé Joachim de Calabre, de son vivant tenu pour prophète, pour saint, et célébré du Dante, saint Vincent Ferrier et saint Bernardin de Sienne, dans quelques-unes de leurs prédications, représentaient aussi comme prochaine la fin du Monde. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, avait également fait des calculs de probabilité sur cette époque. Le bienheureux Télesphore, ermite, n'avait pas craint non plus de désigner le moment de la fin du monde, tout en disant que Dieu pouvait en disposer autrement. Le savant astronome, cardinal Nicolas de Cuza, s'occupa aussi de cette question. Pénétré des idées du docte cardinal Pierre d'Ailly sur l'extinction du mahométisme et la venue de l'Antéchrist, Colomb essayait, à son tour, d'asseoir sur des calculs la fixation de la dernière heure de ce Globe. Mais il ne

s'étend point sur ces probabilités, et ne fait pas de cette possibilité le point fondamental de son raisonnement.

L'accomplissement des prophéties, l'infaillibilité de la parole de Dieu, telle est la base de sa démonstration. « Notre-Seigneur a dit qu'avant la consommation de ce monde tout ce qui a été écrit serait accompli [1]; » de là, par une série de raisonnements, qu'une mutilation de quatorze pages nous empêche d'apprécier, il conclut à la nécessité de délivrer promptement le Saint-Sépulcre, non point afin d'assurer à l'Espagne un avantage politique, mais pour en faire don à l'Église catholique.

Ce qu'ambitionnait le disciple du Verbe, c'était en délivrant du joug des infidèles la terre des miracles, de réunir Jérusalem à Rome; de donner le Tombeau du Sauveur au successeur du Prince des Apôtres. Ainsi la Palestine aurait appartenu au Saint-Siége, d'après le lien naturel qui unit à l'ancienne Jérusalem la Jérusalem nouvelle, comme l'Ancienne Loi au Nouveau Testament. Les Lieux Saints auraient été ajoutés au domaine de saint Pierre, en apanage de son droit d'Aînesse Apostolique. La question des Lieux Saints, ce nœud gordien des intérêts religieux de l'avenir, aurait été déliée par l'or du Nouveau Monde, ou tranchée par l'épée de son Révélateur, et n'eût pu servir actuellement de prétexte à l'ambition des schismatiques grecs et russes qui osent se prétendre l'Église orthodoxe. On n'eût pas vu des nations séparées de la Communion Romaine, des gouvernements protestants et panthéistes venir audacieusement se disputer, comme une part d'héritage paternel, des priviléges qui, par les droits de l'antique possession, du martyre, de la chevalerie, appartien-

[1] « Nuestro Redentor dijo que antes de la consumacion deste mundo se habrá de complir todo lo questaba scrito por los profetas. » — Libro de las Profecias, fol. IV. *Carta del Almirante al Rey y á la Reina.*

nent à la seule Église catholique apostolique romaine; et après elle, à la France, sa Fille Aînée.

Christophe Colomb calcula qu'avec le produit de ses droits de dîme et d'octave il pourrait faire cette entreprise. Il combinait son budget de manière à lever en deux fois une armée de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille cavaliers [1]. Au moment où le Héros chrétien se livrait à ce pieux calcul, il ne touchait pas sur ses revenus de quoi renouveler son manteau. Les deux mille ducats que la Reine lui avait fait compter à Cadix avaient été employés tant pour sa maison que pour celle de l'Adelantado. Il lui fallait soutenir à Cordoue le modeste ménage de sa femme doña Béatrix Enriquez, et en outre son frère don Diego, qui inclinait à se séparer tout à fait du monde. En sa double qualité de Vice-Roi des Indes et Grand-Amiral de l'Océan, il était obligé à un grand état, devait entretenir un certain nombre d'officiers et de domestiques. Après plus d'un an de séjour en Espagne, ses ressources étaient épuisées.

Néanmoins, quand on se rappelle les principes sévères d'ordre et d'économie domestique dont fit toujours preuve l'Amiral, on ne conçoit pas, même en ayant égard à ses dépenses exceptionnelles, qu'il se trouvât ainsi au dépourvu. Nous ne saurions douter que son zèle pour les hôpitaux, son amour des pauvres, les amis de Dieu, n'aient particulièrement contribué à sa subite détresse. Suivant toute apparence, comptant sur ses revenus alors échus, qui devaient monter à plus de huit mille ducats, il

[1] « Que donde á siete años yo le pagaría cincuenta mil de pie y cinco mil de caballo en la conquista della, y donde á cincos años otros cincuenta mil de pie y otro cinco mil de caballo, que serian diez mil de cabello é cien mil de pie para esto. » — *Carta del Almirante Colon á Su Santitad.*

satisfit sa reconnaissance et sa piété en rendant à la famille franciscaine de Grenade ce qu'il en avait reçu jadis à la Rabida.

Mais comme il ne put toucher cette année-là les sommes qui lui étaient dues à l'Espagnole, et qu'un premier envoi de quatre mille ducats ne fut fait que le 2 août 1502, il se trouvait sans ressource. Lui qui avait donné à la Couronne des terres cent fois plus grandes que la Castille, ne possédait pas un coin de terre, un jardin pour s'y promener, un toit pour abriter sa tête. Il était réduit à une vie d'auberge; et souvent n'avait pas de quoi solder la note de l'hôtelier. Non-seulement il ne trouvait point toujours de quoi « payer son écot[1], » mais, chose autrement pénible à sa charité, il n'avait pas même une petite pièce de monnaie pour donner à l'offrande quand il était à l'église[2]. Et c'est là ce qui lui était le plus sensible. C'est uniquement à cette occasion qu'il se plaint de sa misère. Ne rien pouvoir offrir à l'Église et aux pauvres, lui fait regretter son dénûment. Colomb ne parle pas de cette gêne, qui tend à diminuer l'éclat de son rang, à rabaisser la dignité de ses titres. Pour lui, la pauvreté n'est surtout pénible que par cela qu'elle nuit aux pauvres qu'il ne peut assister.

La défaveur jetée sur la colonie empêchait l'Amiral d'obtenir des avances. Sa gêne, son manque de crédit pécuniaire et d'influence gouvernementale, devenus notoires en Castille, transpiraient même à l'étranger. Une lettre du secrétaire de l'ambassade vénitienne en Espagne, dans laquelle Angelo Trivigiano se vante d'être devenu « le grand ami » de Colomb, montre à la fois sa gêne, son

[1] « Y las mas de las veces falta para pagar el escote. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

[2] « No tengo solamente una blanca para el oferta. » — *Ibidem.*

discrédit et son inépuisable bonté. Au milieu de ses tribulations, de ses secrets déplaisirs, le Vice-Roi des Indes faisait exécuter par des pilotes de Palos, pour Dominique Malipiero, une carte de grande dimension [1], représentant toutes les terres découvertes dans les Indes.

Les grands, qui prennent pour boussole dans leurs relations la faveur de la cour, avaient abandonné le vieux marin. A l'exception des Franciscains [2] et de quelques savants étrangers, personne ne troublait la solitude du Vice-Roi disgracié. Il comprit alors que celui qui se dévoue à tous n'obtient aucune gratitude individuelle. Qu'après avoir servi tout le monde, il semble n'avoir servi personne, et que nul ne le traite comme ayant profité à chacun. Il se rappelait ce proverbe : « Qui sert chacun ne sert personne [3]. » Allégé du fardeau de l'administration, il s'élevait plus librement à Dieu. Un sublime élan emportait plus fréquemment son âme dans les hauteurs inscrutables de la conversation céleste. Le contemplateur du Verbe trouvait à son oisiveté forcée de consolantes compensations. L'ingratitude du Roi, l'injustice de l'opinion publique ne faisaient que détacher de plus en plus Colomb des intérêts temporels, et le portaient, comme l'apôtre des nations, l'heureux admirateur de l'invisible, saint Paul, à vivre dans le Christ seul, et à ne vouloir posséder d'autre science, que Jésus mort sur la croix.

[1] « Lettre d'Angelo Trivigiano du 21 août 1501. — Morelli, *Lettera rarissima, pag.* 44.

[2] Humboldt reconnaît qu'à Grenade Colomb vivait dans la société des Franciscains. — *Examen critique de l'Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, § 2, p. 258.

[3] « Chi serve al comune, non serve a nessuno. »

CHAPITRE IX.

Vrais motifs de Colomb pour entreprendre son quatrième voyage. — Avant son départ de Grenade, il montrait à la Reine, sur la carte inachevée du Globe, l'endroit où devait se trouver un passage, pour entrer dans le grand Océan. — Don Barthélemy refuse d'abord d'accompagner l'Amiral et s'y décide pourtant par dévouement fraternel. — Colomb écrit au Saint-Père et lui parle de son projet de délivrer le Saint-Sépulcre de l'esclavage musulman. — Défiance de l'Amiral au sujet du roi Ferdinand. — Ses précautions contre la perfidie de la cour. — Ardeur catholique du Héraut de la Croix.

§ I.

Loin de songer à se reposer enfin de ses fatigues de mer et de ses luttes contre la méchanceté des hommes, pendant le gouvernement intérimaire d'Ovando, Colomb, impatient d'un repos qui ne tournait pas au profit du Catholicisme, offrit à la Reine de poursuivre sans délai ses découvertes.

Les historiens modernes, jugeant d'après les intérêts humains, le mobile de ce chrétien exemplaire, ont attribué sa proposition à la crainte d'être surpassé par ses petits rivaux, les grands hommes de mer d'Espagne et du Portugal, qui s'étaient élancés sur ses traces, et déjà faisaient retentir leurs noms. C'est par l'envie, l'émulation maritime et l'ambition seules qu'ils expliquent le zèle dont l'ardeur le poussait, en dépit de l'âge et des infirmités contractées à la mer, à sonder les profondeurs de l'espace terrestre restant encore inconnues.

C'est là une méprise complète, une interprétation directement contraire à la réalité; conséquence pourtant naturelle des préventions où s'obstinent ces écrivains sur cet homme de désintéressement et de foi. Nous pouvons affirmer que déjà Colomb ne conservait aucune illusion sur la cour, et n'en attendait plus ni faveurs ni richesses. Ce fut uniquement pour glorifier le Rédempteur, porter sur le reste du Globe l'étendard de la Croix, et compléter ainsi son œuvre de découvertes, qu'il voulut se remettre en route. Pendant son expédition, il écrivait aux Rois Catholiques : « Je n'ai point fait ce voyage pour obtenir des honneurs ou de la fortune; cela est certain, puisque toute espérance à ce sujet était déjà évanouie avant mon départ[1]. »

Ayant trouvé le Nouveau Monde, il pensait que maintenant le premier terme de sa mission étant accompli, il lui restait à effectuer le tour du Globe et à racheter le Saint Sépulcre, afin qu'après avoir montré le signe du Salut à des peuples jusqu'alors ignorés, ils pussent librement apporter leurs adorations au tombeau du Sauveur. Il voulait, avant de mourir, leur en frayer la route.

Un secret attrait venait s'ajouter encore à sa ferveur religieuse pour le pousser à cette navigation : c'était le bonheur de contempler des parties inconnues de la Terre. Les glaces de l'âge n'avaient nullement refroidi son juvénile enthousiasme de la Nature. Colomb ne pouvait se lasser d'admirer la Création et d'élever son âme vers le Créateur. Aucun homme en ce monde n'avait parcouru une telle étendue de mers et de rivages. Plus il

[1] « Yo no vine este viage á navegar por ganar honra ni hacienda : esto es cierto, porque estaba ya la esperanza di todo en ella muerta. » — *Lettre de Christophe Colomb aux Rois Catholiques, écrite de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

avait vu, plus large était sa notion des magnificences du Verbe, plus profonde était aussi la grandeur de ses impressions.

A terre, pendant son repos, dès que son génie cessait d'être aux prises avec l'inconnu, et que sa pénétration n'avait plus à s'aiguiser pour surprendre quelque grande loi de notre univers, son esprit méditatif s'épandait dans une contemplation délicieuse. Lorsque dans le silence de son isolement, entre les intervalles de la prière, se recueillant en lui-même, Colomb s'abandonnait à la saveur du souvenir, il lui semblait écouter encore, au fond des lointains échos de l'âme, les sonores harmonies de la poésie équatoriale ou les frémissements des souffles alisés et les sévères accents des mélodies pélagiques. D'un simple retour vers sa mémoire, il voyait dans sa fidèle empreinte apparaître, à la fois, depuis les brumeuses mélancolies de l'Océan germanique et les glaces des mers polaires, jusqu'aux splendeurs des Antilles, aux magnificences de la flore équinoxiale. Les îles Fortunées, les Açores, l'archipel du Cap-Vert, les grandioses aspects de la Terre ferme, la majesté de l'Orénoque, le golfe des Perles, le ciel éclatant de la Trinité, les constellations australes, tout ce qu'avaient aperçu ses yeux, tout ce qu'avaient deviné ses intuitions s'unissait à ce qu'il entrevoyait en espérance. L'immensité de ses investigations se déroulait entière, simultanément, dans sa vision comme un seul tableau. Et sa conception du Créateur se déployant sublime, s'élevait en proportion de cet inexprimable infini.

Comme Dieu avait daigné lui conserver, malgré ses années, ses fatigues, ses accablements d'esprit et de corps, toute la vivacité d'émotions de la jeunesse, Colomb le remerciait de cette bonté. Il appréciait dignement ce bienfait de l'âme, possession du génie chrétien que nul souverain ne

pouvait suspendre ou détruire. Il lui semblait même, dans son humilité, qu'une si douce jouissance n'était pas due à un pécheur tel que lui; car précisément les meilleurs chrétiens sont les moins satisfaits d'eux-mêmes; et il écrivait avec une édifiante candeur, en se rappelant les bontés de sa Haute Majesté : « J'entrai tout petit à la mer, pour « m'adonner à la navigation, et j'ai continué jusqu'à ce « jour. Cette carrière porte qui la suit à vouloir pénétrer « les secrets de ce monde... Quoique je sois un très-grand « pécheur, la compassion et la miséricorde de Notre Sei- « gneur, que j'ai toujours implorées, couvrant mes fautes, « m'ont tout à fait comblé. J'ai trouvé la plus suave con- « solation à mettre mon bonheur dans la contemplation « du merveilleux aspect de son œuvre[1]. »

Cette vaste contemplation dont, seul sur la terre, Colomb avait alors le privilége, était en effet la plus grande jouissance de l'admirateur du Verbe divin. Cette satisfaction pure n'est point un don fait indistinctement à la créature mortelle. Les natures grossières, charnelles, les instincts cupides et matériels la conçoivent peu; et, malgré la perfection des sens, l'animalité ne la connaît pas. Les sereines voluptés de la contemplation semblent participer de l'infini : l'impie et l'incrédule ne l'ont point classée parmi leurs plaisirs.

Chose prodigieuse! au milieu des merveilles de l'Alhambra, une illumination soudaine du génie de Colomb lui montrait à travers l'espace et l'inconnu comme une image de ce Globe, et lui indiquait, entre les deux grandes

[1] « Yo soy pecador gravísimo : la piedad y misericordia de Nuestro Señor siempre que yo he llamado por ellas me han cobierto todo : consolacion suavísima he fallado en echar todo mi cuidado á contemplar su maravilloso conspeto. » — *Carta del Almirante al Rey y á la Reina.* — Libro de las Profecias. Fol. IV.

divisions du continent nouveau, un espace rétréci qui devait servir de point de communication à ses grandes régions. Seulement, dans cette intuition mystérieuse, il prenait l'Isthme pour un Détroit [1]. Il parlait d'un Détroit de mer, tandis qu'il n'existait qu'un Détroit de terre; et montrait à Isabelle, sur la carte incomplète du Monde inexploré, le point où devait se trouver ce Détroit par lequel on pourrait se rendre en Asie. Il l'indiquait avec une précision étonnante. Lopez de Gomara rapporte qu'il cherchait un détroit, dont il avait entretenu les Rois, pour passer de l'autre côté de la mer, et couper la ligne équinoxiale [2]. Herrera atteste qu'avant de partir, il avait annoncé qu'il croyait trouver le Détroit vers la hauteur du port *El Retrète* [3], proche du *Nombre de Dios*, parages totalement inconnus et qu'il découvrit quelques mois après. Las Casas dit qu'il pensait que ce Détroit devait être près de *Nombre de Dios*. Benzoni affirme qu'il allait directement à la recherche de ce Détroit [4]. Washington Irving reconnaît qu'il « conjecturait que ce Détroit était situé vers l'isthme du Darien [5]. » En effet,

[1] « Ma s'ingannò nell' intenderlo, perciocche ei non pensava che fosse stretto di strettura di terra, come gli altri sono, ma di mari, che passasse come bocca di un mare all' altro. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Amiraglio*, cap. xc.

[2] « Quisiendo buscar estrecho para pasar de la otra parte de la Equinocial, como lo avia dado á entender á los Reyes. » — Francisco Lopez de Gomara, *la Historia de las Indias*, capit. *El cuarto viage*, pl. iv. — Ouvrage écrit en 1552, imprimé à Medina del Campo, par Guillermo de Millis.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*, Décade 1re, liv. V, chap. i.

[4] « Ricercar lo stretto ch' entra nel mare di mezzogiorno... » — Girolamo Benzoni, *la Istoria del Mondo Nuovo*, lib. I, fol. 28.

[5] Washington Irving, *Histoire de Christophe Colomb*, liv. XIV, ch. v, t. III, p. 155.

c'est là qu'est placé le Détroit de terre qui unit les grandes régions du Nouveau Continent.

La Reine ayant approuvé ce dessein, dont la grandeur captivait ses sympathies, Colomb songea aux apprêts de son expédition. Il demanda l'autorisation d'emmener avec lui son second fils don Fernando, page d'Isabelle, heureusement doué, dont la société serait un adoucissement à sa continuelle séparation de la famille que lui imposait sa mission. Toujours prévoyante et maternelle dans ses bontés, la Reine, en acquiesçant à ce désir, accorda la solde d'officier de mer au jeune Fernando, et fit reporter, durant son absence, ses appointements de page sur la tête de son frère aîné[1].

L'Amiral se rendit ensuite à Séville pour donner ordre à son voyage. Tout en se confiant sans réserve à la Providence, il n'en prenait pas moins les précautions que dictait la prudence humaine. Il engagea l'Adelantado à l'accompagner dans ce voyage de découvertes. Le valeureux marin, détrompé sur la cour de Castille, atteignant l'âge où le repos est une récompense, ne partageant pas l'enthousiasme catholique de l'Amiral, se montrait peu disposé aux périls d'une entreprise de ce genre[2]. Toutefois, en comptant les années de son frère, en remarquant son affaiblissement physique, que l'énergie de sa volonté l'empêchait de sentir lui-même, se rappelant dans quel état il était revenu de ses deux dernières explorations, comprenant qu'il pourrait lui être indispensable, don Bar-

[1] « É SS. AA. prometieron al Almirante su padre que le serian pagados al dicho D. Diego, porquel dicho D. Fernando iba en su compañia en servicio de SS. AA. » — *Partida de pago hecho por el tesorero de SS. AA.* — Suplemento primero á la coleccion diplomática, nº LVII.

[2] « Porque lo truje contra su grado. » — *Lettre de Christophe Colomb aux Rois Catholiques, écrite de la Jamaïque, le 7 juillet* 1503.

thélemy sacrifia de nouveau à l'amour fraternel ses goûts, son besoin de repos et sa résolution de ne plus servir un gouvernement si ingrat. Il consentit à s'embarquer.

Quant à don Diego, frère de l'Amiral, l'injustice criante commise envers le Vice-Roi, l'épreuve de la méchanceté des hommes, semblèrent le fixer dans sa vocation. Il résolut de quitter la cour et le monde pour ne servir désormais que l'Église. Il embrassa l'état ecclésiastique, dont il menait déjà la vie au milieu des soucis du gouvernement.

§ II.

Depuis la mort de son compatriote le pape Innocent VIII, Christophe Colomb ne s'était point encore mis en relation avec son successeur au siége du Prince des Apôtres. En partant pour ce voyage, qui devait être complémentaire de ses expéditions, le Héraut de la Croix écrivit au chef de l'Église pour lui rendre compte de son silence, de ses actions, de ses intentions, et lui demander sa coopération protectrice.

Au style noblement familier de cette lettre, on dirait qu'une auguste parenté rattachait la mission de Christophe Colomb aux destinées du Catholicisme. On sent la confiance du fils qui parle à son père. Bien que laïque, marié, père de famille, Colomb demande au Pape, naturellement et sans exposer ses titres, une délégation d'autorité spirituelle, tout comme eût pu faire un véritable Légat du Saint-Siége. Il prie le Souverain Pontife de rendre un Bref qui prescrive à tous les chefs d'Ordres religieux de lui laisser choisir dans leurs couvents, pour en faire des missionnaires apostoliques, six religieux qu'il se réserve de désigner directement ou par son fondé de pou-

voir, et au départ desquels nulle juridiction ecclésiastique ou séculière ne pourra s'opposer. Il veut qu'à leur retour dans leurs couvents ces religieux y soient reçus et traités comme s'ils n'en étaient point sortis, et même avec plus de faveur, si le méritent ainsi leurs œuvres. Il demande des coopérateurs, parce qu'il « espère en Notre Seigneur pouvoir proclamer son Saint Nom et l'Évangile dans tout l'univers[1] ».

Ne pouvant, à cause de son étendue, rapporter en entier cette lettre, nous en abrégerons les termes.

Colomb disait d'abord que dès qu'il partit pour sa première découverte, il avait formé le projet de venir, à son retour, en personne apporter à Sa Sainteté la relation de cette expédition; mais que les prétentions du Portugal l'avaient obligé à disposer en toute hâte son second voyage, et qu'ainsi il n'avait pu mettre à effet son projet. Il parlait aussi de son troisième voyage vers le Sud-Ouest, dans lequel il avait trouvé des terres immenses et l'eau de la mer devenue douce.

Il disait que son âme serait dans la joie et la délectation quand enfin il pourrait venir vers Sa Sainteté, avec l'histoire entière de ses Découvertes, qu'il avait écrite expressément pour Elle, et rédigée dans la forme et à la manière des *Commentaires de César*[2], à partir du premier moment jusqu'au jour présent où il se disposait à faire, au nom de la Sainte-Trinité, un nouveau voyage qui serait à sa gloire et à l'honneur de la sainte Religion chrétienne.

[1] « Porque yo espero en Nuestro Señor de divulgar su Santo Nombre y Evangelio en el universo. » — *Carta del Almirante Colon á su Santidad.* — Coleccion diplomática. Docum., nº CXLV.

[2] « La cual tengo para ello que es en la forma de los comentarios é uso de César. » — *Carta del Almirante Colon á su Santidad.* — Coleccion diplomática. Docum., nº CXLV.

Le Héraut de la Croix avouait au Saint-Père que le but même de ses fatigues l'en délassait; faisait qu'il ne craignait point les dangers, et le portait à regarder comme rien les labeurs et les divers genres de mort que dans ses voyages il avait affrontés, sans que le monde lui en eût la moindre gratitude[1].

Le Révélateur de la Création confie au chef de l'Église le but intime de son désir au milieu de ses Découvertes. Il a tenté son entreprise avec la pensée d'employer les bénéfices qui en résulteraient pour lui à restituer le Saint Sépulcre à la Sainte Église. Il rappelle que dès son arrivée dans cette nouvelle région il écrivit au Roi et à la Reine qu'avant sept ans il lèverait cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers, dont cinq ans après il doublerait le nombre, et aurait ainsi une armée de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Notre Seigneur lui avait expérimentalement donné la preuve que les fonds pouvaient être faits par ses revenus; mais que Satan a mis en jeu tous ses efforts, pour qu'à cette époque rien n'eût encore pu se réaliser. Le gouvernement lui a été violemment retiré. Derrière toutes ces iniquités Colomb voyait une manœuvre de l'éternel ennemi, craignant qu'un si pieux dessein ne vînt à s'accomplir[2].

Le brouillon que nous possédons de cette lettre, dictée par l'Amiral au jeune Fernando son fils, est resté in-

[1] « La cual razon me descansa y hace que yo no tema peligros ni me dé nada de tantas fatigas é muertes que en esta empresa yo he pasado con tan poco agradecimiento del mundo. » — *Carta del Almirante Colon á su Santidad.* — Coleccion diplomática. Docum., nº CXLV.

[2] « Satanás ha destorbado todo esto, y con sus fuerzas ha puesto esto en término que non haya efecto..... por muy cierto se ve que fue malicia del enemigo, y porque non venga á luz tan santo propósito. » — *Carta del Almirante Colon á su Santidad.* — Coleccion diplomática, nº CXLV.

achevé; mais on ne peut douter qu'elle n'ait été terminée, et n'ait fait partie de l'envoi qu'il avait chargé François de Rivarol d'expédier à Rome. Nous en avons la preuve implicite.

Préparant de loin son départ, Colomb rédigea un mémoire pour son fils aîné don Diego, dans lequel il constatait ses droits, énumérait ses titres, et indiquait les moyens de les faire valoir. Cette précaution trahissait ses craintes. Les mauvaises dispositions du Roi lui étaient connues. De peur qu'en son absence ou après sa mort, survenue dans de lointaines régions, on n'ajoutât aux violences déjà commises la spoliation ouverte, qu'on ne lui volât les titres et parchemins de ses priviléges, il les confia à ses fidèles amis les religieux, les mit en dépôt par copie ou duplicata dans leurs couvents.

Tout en prenant ces mesures de prudence, il n'en écrivit pas moins aux Rois pour recommander à leur bienveillance ses enfants et ses frères, s'il venait à succomber durant le cours de cette expédition. Sa lettre trahit ses inquiétudes. Isabelle, qui se trouvait alors à Valencia de la Torre, pour calmer sa sollicitude, lui répondit, le 14 mars, une lettre signée des deux Rois, conçue dans des termes d'une déférence et d'une considération tout à fait extraordinaire, inusitée à l'égard des plus hauts personnages. Les souverains lui rappelaient avec quelle douleur ils avaient appris son incarcération, comment tout le monde en avait été témoin; ils promettaient de faire pour lui beaucoup plus qu'il n'était spécifié dans ses priviléges, et renouvelaient l'assurance de mettre, après lui, en possession de ses titres, charges et dignités don Diego, l'aîné de ses fils[1].

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

Nonobstant ces promesses royales, Colomb continua de prendre ses garanties contre la malveillance de la cour. Il confia au jurisconsulte Nicolas Oderigo, ambassadeur de la république de Gênes, une copie de ses Priviléges, qu'il tenait renfermée dans un coffret solide mis en dépôt au couvent de la Chartreuse des Grottes, à Séville. Il eût voulu pouvoir placer ses titres et traités avec la couronne de Castille dans un coffre imperméable de liége, doublé en cire[1], qu'on eût caché dans la citerne, afin de les mieux dérober aux recherches de ses ennemis. Non-seulement il donna au docte Nicolas Oderigo copie de tous ses titres; mais il joignit à ce dossier même la lettre du 14 mars, qu'il venait à peine de recevoir. François de Rivarol fut chargé de son envoi[2]. Colomb priait son compatriote de prévenir secrètement son fils aîné don Diego, du lieu dans lequel il aurait déposé[3] le livre de ses priviléges et la copie des lettres royales.

Dans l'appréhension des tentatives de ses ennemis contre tout ce qui tenait à son nom, à ses droits, à ses honneurs, il remit à ses amis les Franciscains et aux Hiéronymites une double copie de ses traités avec les Rois catholiques. Cela fait, il s'occupa sans désemparer de ses préparatifs de départ.

Comme aux jours de sa poétique jeunesse, encore palpitant d'espérance et inébranlable de résolution, Colomb

[1] « ... Y esos privilegios querria mandar hacer una caja de corcha enforrada de cera. » — *Lettre autographe de l'amiral D. Christophe Colomb au R. P. Gaspard de la Chartreuse de Séville.*

[2] Lettre de Christophe Colomb à Messire Nicolas Oderigo. — *Codice Colombo-Americano.* Página 322.

[3] « Del recabdo y el lugar que porneis en ello, os pido por merced que los escribais á D. Diego. » — *Carta familiar de D. Cristóbal Colon.* — Coleccion diplomática, nº CXLVI.

s'allait remettre en mer. Il partait non plus afin de servir un Roi dont l'ingratitude et les sourdes hostilités ne lui étaient que trop connues, mais se sacrifiant d'avance à l'humanité tout entière. Les douceurs du repos au foyer de la famille, qu'il n'avait pu goûter encore, son âge, ses douleurs, le ressentiment d'une ancienne blessure, les souffrances qu'il avait endurées dans sa dernière exploration, n'eurent pas la puissance de le retenir. Menacé par les ans, il lui tardait d'avoir accompli son œuvre. Ce n'était qu'au moyen de travaux encore plus prodigieux qu'il pensait pouvoir rompre les obstacles de la cour et arriver à son but définitif, la délivrance du Saint Tombeau. Maintenant, la Terre ferme étant découverte, il lui semblait que s'il parvenait à franchir le Détroit qui devait exister vers le milieu de ce nouveau Continent, rien ne s'opposerait plus à sa circumnavigation; et qu'il reviendrait en Espagne par l'Asie et la Côte Africaine. Il comptait pour cette hardie exploration sur l'assistance providentielle, qui l'avait toujours soutenu dans les moments les plus critiques. Et c'était avec l'ardeur de la jeunesse qu'à soixante-six ans le Révélateur du Globe s'élançait vers l'inconnu, dont il espérait, cette fois, soulever entièrement le voile.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Christophe Colomb part de Cadix avec quatre navires. — En passant, il secourt la forteresse portugaise d'Arcilla, sur la côte du Maroc, assiégée par les Maures. — Il arrive en vue de l'île Espagnole, fait demander au gouverneur Ovando la permission de débarquer pour réparer un de ses navires en mauvais état et s'en procurer un autre. — Refus du gouverneur. — Colomb prédit une violente tempête et fait prier Ovando de retenir dans le port la flotte qui partait pour l'Espagne. — On se moque de son avertissement. — La tempête éclate et anéantit la flotte. — Jugement visible de la Providence. — L'Amiral et ses navires sont préservés. — Colomb entraîné d'abord sur les parages de Cuba, dans l'archipel des *Jardins de la Reine*, découvre ensuite l'île de Guanaja près le Nouveau Continent.

§ I.

Obligé de rétrécir en deux volumes l'histoire de cet homme immense, nous condensons les événements principaux de sa vie, omettant forcément tout détail qui ne lui serait pas personnel. Nous avons résolûment sacrifié le style au laconisme, visant d'abord au plus bref, étriquant toujours notre phrase, souvent notre pensée, et dépouillant volontairement toute apparence de forme littéraire. Sans regret, nous acceptons le reproche de sécheresse ou d'exiguité, pourvu qu'au moins nous arrivions,

nonobstant l'étroitesse de notre cadre [1], à reproduire les traits principaux de cette vaste existence.

Autant qu'il était en nous, notre admiration s'est mise en garde contre la fascination naturelle d'une telle grandeur. Nous nous sommes constamment abstenu de substituer l'écrivain à l'histoire, et de parsemer cette instructive biographie des considérations philosophiques même les plus opportunément tirées du sujet.

Nous prions seulement le lecteur de n'attribuer notre brièveté qu'au manque d'espace, et de tenir pour certain que même les assertions secondaires, les faits accessoires, les quelques minimes détails sortis de notre plume sont invariablement l'expression de l'exactitude historique la plus précise et la plus rigoureuse. Il n'est pas un nom, un nombre, une date que nous n'ayons vérifiés scrupuleusement, et dont nous n'acceptions la pleine responsabilité.

La quatrième expédition de Christophe Colomb a été, de toutes ses entreprises, la moins remarquée, bien qu'elle fût à ses yeux « la plus noble et la plus avantageuse [2]. » C'est au point que beaucoup d'écrivains l'ont ignorée entièrement [3].

Aujourd'hui, pour recomposer dans sa réalité le récit

[1] L'histoire de Washington Irving, si incomplète, si étrangère au caractère de Colomb, compte quatre volumes in-8. Humboldt a consacré cinq volumes in-8 à cette Biographie, sous le titre d'*Examen critique de l'Histoire de la géographie du Nouveau Continent.*

[2] « Bien que él sea el mas noble y provechoso. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

[3] Plus de dix écrivains français qui ont parlé de Colomb d'une manière incidente, perdant de vue l'Amiral après sa découverte de la Terre ferme et son emprisonnement, nous paraissent ignorer absolument son quatrième voyage.

de cette gigantesque entreprise, indépendamment du témoignage des historiographes royaux d'Espagne, nous possédons quatre narrations contemporaines, qui furent rédigées par des témoins et des acteurs principaux de ce mémorable voyage, le dernier qu'accomplit Christophe Colomb. Ce sont, d'abord, la Relation de l'Amiral adressée en forme de lettre aux Rois catholiques; puis l'Histoire que don Fernando Colomb écrivit, s'aidant tantôt de ses souvenirs, tantôt des notes de son père; ensuite le Résumé des dramatiques incidents de cette campagne que fit Diego Mendez, vertueux marin, fort considéré de l'Amiral; et enfin les notes et le journal d'un ennemi de Colomb, le notaire royal Diego de Porras.

Aucune autre expédition maritime à cette époque ne fournit autant de détails circonstanciés, ne s'appuie sur de tels documents, et n'offre de pareilles garanties de véracité à l'histoire.

§ II.

L'Amiral avait exécuté avec trois caravelles ses trois premiers voyages; entreprenant une quatrième expédition, il demanda quatre navires approvisionnés pour deux ans; car il comptait, après avoir rencontré le Détroit qui l'aurait conduit de l'Atlantique dans le grand Océan, accomplir le tour du Globe, en revenant par la mer d'Asie et la côte d'Afrique. C'était la première tentative officielle de circumnavigation qui se fût produite sous le soleil depuis qu'une voile sillonna l'Océan.

Pour une expédition de ce genre, l'Amiral voulut choisir son monde, ses vivres, ses moyens de défense. Il donna aux bureaux de Séville la dimension de ses navires. Le plus grand ne devait être que d'un port de

soixante-dix tonneaux, et le plus petit de cinquante.

L'ordonnateur de la marine fit noliser quatre caravelles qui étaient amarrées près des quais de Séville. On les disposa pour prendre la mer, et, le 3 avril 1502, elles descendirent le Guadalquivir, devant aller au carénage de la Puebla Vieja[1]. Voulant surveiller le travail et l'activer, l'Adelantado partit sur les navires, et les conduisit ensuite à Cadix pour procéder à leur gréement. Pendant ce temps, l'Amiral s'occupait des munitions et de la composition de ses équipages. Le peu de concours que lui avaient prêté les bureaux de Séville l'avait obligé de faire tout par lui-même, à ce point qu'il se vit forcé de renoncer à tout autre soin, et fut accablé par cette besogne[2]. Enfin, un mercredi matin, il partit pour Cadix, afin d'y compléter l'armement de la flottille. Il emmenait avec lui son second fils don Fernando, alors âgé de treize ans, page de la reine Isabelle.

Après avoir passé l'inspection des équipages, Christophe Colomb arbora son pavillon d'amiral sur la caravelle de soixante-dix tonneaux, que l'on nomma *la Capitane;* la seconde par le rang s'appelait *le Saint-Jacques de Palos;* la troisième était *le Galicien*, et la plus petite était nommée *la Biscaïenne*[3].

[1] CARTAS DEL ALMIRANTE. — Lettre autographe de l'amiral Christophe Colomb, adressée le 4 avril 1502, au R. P. don Gaspard Gorricio, à la Chartreuse de Séville.

[2] « Las cosas de mi despacho me han cargado tanto que he dejado el resto. » — *Lettre autographe de l'Amiral au R. Père Chartreux D. Gaspard Gorricio.*

[3] Voir l'état des équipages et navires qu'emmenait pour sa découverte l'amiral D. Christophe Colomb. — *Relacion de la gente é navios que llevó á descubrir el Almirante D. Cristobal Colon.* — CUARTO Y ULTIMO VIAGE DE COLON.

A l'exception des frères François et Diego de Porras, qu'il avait acceptés par condescendance envers le trésorier royal de Moralès, il avait choisi son État-major, le composant surtout d'officiers propres à une telle entreprise, la plupart formés à la haute école de ses précédentes navigations. Dans ce nombre de marins choisis, on ne saurait comprendre le médecin que lui avaient fourni les bureaux de la marine à Séville, un certain médicastre, autrefois apothicaire à Valence, nommé maître Bernal, homme pervers, dont les soins étaient redoutés des malades, et qui, au dire de l'Amiral, aurait mérité cent fois d'être écartelé [1], si l'on eût rendu justice à ses œuvres.

Sans compter les officiers de sa maison et quatre interprètes, l'Amiral allait emmener avec lui sur ces quatre petits bâtiments cent cinquante hommes. C'était avec cette poignée de gens qu'il entreprenait de faire le tour du Globe, de se défendre contre toute agression parmi les peuples inconnus, chez lesquels il serait peut-être obligé de renouveler ses vivres, de réparer ses avaries. La nécessité de visiter toutes les côtes, d'entrer dans toutes les baies et les golfes pour rechercher ce Détroit, l'obligeant à n'employer que de petits navires, il avait voulu augmenter la force de ses nefs par le caractère des marins qui les montaient. La manière dont il répartit son monde mérite d'être remarquée.

La Capitane eut pour commandant le capitaine de pavillon de l'Amiral, Diego Tristan, vrai type d'officier de mer, qui possédait éminemment l'instinct de sa profession et des devoirs de son arme. Il avait sous ses ordres le premier lieutenant ou pilote major de l'escadre,

[1] « Fue preso e accusado de muchos casos, que por cada uno dellos merecia ser fecho cuartos. » — *Lettre autographe de l'Amiral à son fils aîné D. Diego, datée de Séville le* 29 *décembre* 1504.

Juan Sanchez; les pilotes Jacques Martin Cabrera, Pierre d'Umbria, Martin de los Reyes. L'Amiral prit pour aides de camp le capitaine Guillermo Ginovès et le lieutenant François Ruiz, frère du pilote Sancho Ruiz, qui fut du premier voyage. Outre Ambrosio Sanchez, le maître de *la Capitane*, et son digne contre-maître Anton Donato, il y avait à bord deux officiers inscrits comme écuyers. L'équipage consistait en quatorze matelots de premier rang et vingt novices; un maître canonnier, Matteo; un maître armurier, Juan Barba; un maître charpentier d'origine française; un tonnelier, Martin Arriera; un maître calfat, Dominique, surnommé le Biscaïen, et quatre trompettes [1]. A bord de *la Capitane* se trouvaient aussi un Indien d'Hispaniola, qui devait servir d'interprète, ainsi que trois Espagnols parlant l'arabe. Il y a lieu de croire que le Génois Jean-Antoine Colomb était avec l'Amiral et son fils.

Le commandement du *Saint-Jacques de Palos* fut donné à l'aîné des Porras, qu'avait recommandé le trésorier royal. A côté de cet officier aussi incapable qu'arrogant, l'Amiral multiplia les conseils et les influences, en plaçant sur son bord le secrétaire en chef de la flotte, un de ses anciens écuyers, Diego Mendez, qui était à la fois marin consommé, soldat intrépide, fervent chrétien et serviteur inviolable. L'écuyer Diego Mendez gagna,

[1] Dans son *rôle des équipages* Diego de Porras n'en a inscrit que deux : Juan de Cuellar et Gonzalo de Salazar, mais il y en avait au moins quatre d'après l'usage de l'amirauté. D'ailleurs l'état secrètement dressé par le notaire de l'expédition n'était point une pièce officielle; mais un renseignement pris de mémoire, pour son propre compte, dans des vues hostiles à l'Amiral. Diego de Porras n'avait point qualité pour posséder un pareil document. Tout en en reconnaissant l'importance, nous devons y signaler quelques erreurs et plusieurs omissions, passées inaperçues par les biographes de Colomb.

dans le cours de cette campagne, le grade de capitaine de vaisseau, un blason et le titre de chevalier. Il était accompagné de plusieurs officiers dévoués à Colomb : les deux frères Andrea et Battista Ginovès, François de Farrias, Jean Jacome et Pierre Gentil, intendant de l'Amiral. François Bermudez, maître de la caravelle, et son contre-maître Pero Gomez, étaient deux parfaits marins. *Le Saint-Jacques de Palos* avait onze matelots d'élite, quatorze novices, un maître calfat, un maître tonnelier de Séville, Juan de Noya, un maître charpentier, et, pour premier maître canonnier, un habile armurier de Milan, nommé Barthélemy. L'Amiral créa notaire royal de l'escadre, Diego de Porras, qui prit place au bord de son frère.

Quant au *Galicien*, navire grand, lourd et défectueux dans sa mâture, nolisé seulement à raison de huit mille trois cent trente-trois maravédis par mois, tandis que *le Saint-Jacques de Palos* en coûtait dix mille, il fut confié par l'Amiral au fidèle capitaine Pierre de Torreros, le premier Européen qui mit le pied sur le nouveau continent, et eut l'insigne honneur de représenter Colomb à la Terre ferme. Le maître et le contre-maître Juan Quintero et Alonzo Ramon, tous deux de Palos, étaient de solides marins. Ce navire comptait neuf matelots de choix et quatorze novices ou mousses; de plus, un officier d'occasion, le sieur Camacho, proche parent du capitaine; en tout trente hommes [1].

Pour monter la plus petite caravelle, *la Biscaïenne*, qui devait sonder les passages, entrer dans les criques, fouiller les rivages, et qui n'avait en tout que vingt-cinq

[1] Dans son Rôle d'équipage du *Galicien*, le notaire royal Diego de Porras n'en porte que vingt-huit. Mais il a oublié les deux pilotes et le Lombard Sébastien.

hommes, officiers compris, l'Amiral, afin de compenser la faiblesse numérique de l'équipage par la qualité, choisit huit matelots de premier rang, tous fort robustes et expérimentés, leur adjoignant douze novices ou mousses animés d'émulation, parmi lesquels se trouvait un page nommé Cheulco. A cette troupe d'élite il donna, comme digne de la commander, un homme de mer d'un grand caractère, son noble compatriote, Barthélemy Fieschi, « personnage doué de grandes perfections, » avec un lieutenant dont le dévouement lui était connu, Jean Pasan, aussi de Gênes, inscrit comme écuyer, et qui devait être dignement secondé par le maître de la caravelle, Juan Perez, et le vaillant contre-maître Martin de Fontarabie. Pour ajouter une ressource morale à ce petit navire, fort exposé à se trouver séparé de l'escadrille, il lui confia le seul prêtre qu'il eût pu embarquer, un zélé Franciscain, le Père Alexandre [1].

Tout le monde monta sur les caravelles; mais on ne put prendre aussitôt la mer; le vent soufflait du sud et clouait les navires dans la rade de Cadix. Pendant cette immobilité forcée, une embarcation, que le vent contraire à la sortie avait poussée vivement sur la côte d'Europe, apprit que les Maures venaient de bloquer la forteresse portugaise d'Arcilla, sur la côte du Maroc. Aussitôt l'Amiral, chevalier de la Croix, sans se préoccuper du vent contraire, fait lever l'ancre au son de la trompette, conformément à l'usage des grands amiraux de Castille [2]. « Il

[1] Chose étrange, le P. Alexandre fut inscrit sur le Rôle d'équipage, non pas à titre d'Aumônier, mais en qualité d'Écuyer. Voici son inscription : *Fray Alejandre, en lugar de Escudero.* — Relacion de la gente é navíos que llevó á descubrir el Almirante D. Cristóbal Colon.

[2] En exécution de l'ordonnance de l'amirauté de Castille de 1430, rendue par don Fadrique.

sortit malgré ce même vent[1], et arriva rapidement au port. »

L'aspect des voiles espagnoles suffit pour mettre en fuite la troupe maure, qui avait d'ailleurs rencontré une vigoureuse défense. Le gouverneur de la place avait bravement payé de sa personne sur les remparts, et en rapportait une honnête blessure. L'Amiral lui adressa son fils, son frère et les officiers commandants, pour lui offrir ses services et le complimenter. Le gouverneur fit l'accueil le plus distingué à cette députation, combla de caresses le jeune don Fernando, et envoya, pour remercier le Grand-Amiral, ses premiers officiers, parmi lesquels il s'en trouva qui avaient l'honneur d'être ses alliés, par leur parenté avec doña Felipa Moñis de Perestrello, sa première femme[2].

Colomb poursuivit sa route le jour même. Comme s'il eût reçu la récompense de son empressement, le vent était devenu favorable. « Notre Seigneur me donna ensuite un si bon temps que j'arrivai ici en quatre jours, » écrivit-il de la Grande-Canarie, où il s'arrêta pour renouveler son eau, prendre du bois et sans doute aussi une pipe de cassonade. Dans sa lettre adressée au révérend Père Gorricio de la Chartreuse des Grottes à Séville, il lui recommandait l'affaire dont il l'avait chargé pour Rome. Il rendait grâces à Dieu de ce que tout son monde était en bonne santé, et il annonçait qu'il allait faire son voyage au nom de la Sainte Trinité, et qu'il en espérait la victoire[3]. Cette ex-

[1] « Y con el salf al socorre y fué al puerto. » — Lettre de Christophe Colomb, écrite de la Grande Canarie, au R. P. Gaspard, le 24 avril 1502.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

[3] « Agora sera mi viage en nombre de la Santa Trinidad, y espero della la vitoria. » — *Cartas del Almirante al R. P. Fray Gaspar.*

pression militante indique son unique pensée. Christophe Colomb voyait, au fond de toutes les contrariétés qui avaient retardé l'accomplissement de son œuvre, la lutte de l'esprit du monde contre l'esprit de l'Église, dont il était le chevalier. Sa vie était un combat contre le Prince du Monde, et il espérait en triompher à la fin. Il terminait sa lettre en se recommandant aux prières du Père Prieur et de toute cette sainte communauté [1].

Le 25 mai au soir, Colomb partit au nom de la Sainte Trinité.

Le temps était magnifique ; le vent poussa l'escadrille avec un souffle si constant que, sans changer d'armure, on atteignit en seize jours le groupe de Caraïbes. On toucha à Sainte-Lucie, d'où l'Amiral fit porter sur la Martinique.

Là on jeta l'ancre pour renouveler l'eau, le bois, prendre quelques vivres frais, blanchir le linge et se récréer sous la riante verdure des arbres. On y passa trois jours. Ensuite l'escadrille cingla vers l'île Saint-Jean, aujourd'hui Porto-Ricco, en longeant la ravissante courbe formée par cet archipel, qui va s'échelonner de la Grenade aux grandes Antilles, et semble se continuer par les groupes de Bahama jusqu'aux approches de la Floride. Malgré leur connaissance de ces parages, les équipages étaient dans l'admiration de ces harmonies de la lumière, de la terre et des eaux. Des senteurs balsamiques nageaient dans l'air, et au courant des brises étaient portées sur les caravelles. L'aménité de ces rivages, dont une température modérée augmentait le charme, semblait faire de cette navigation une excursion de plaisir.

L'Amiral voulait de l'île Saint-Jean se diriger sur le

[1] « Al padre Prior y á todos esos devotos religiosos me encomiendo. » — *Cartas del Almirante al R. P. Fray Gaspar.*

port de Saint-Domingue, afin d'y remettre la correspondance dont il s'était chargé, et d'y troquer le *Galicien* contre un des trente-deux navires qu'il savait devoir retourner en Espagne sous les ordres de son ancien lieutenant, Antonio de Torrez, parce que, malgré le beau temps, durant le voyage on avait reconnu les défauts du *Galicien*. Il était mauvais marcheur, très-fatigant; ses mâts n'entraient pas assez dans la carène. Les trois caravelles avaient dû diminuer de voiles, pour ne pas le laisser en arrière.

Le 29 juin, l'escadrille, étant arrivée devant le port de Saint-Domingue, jeta l'ancre à une lieue en mer. L'Amiral envoya le capitaine du *Galicien*, Pierre de Terreros, dans sa chaloupe, pour exposer lui-même au gouverneur la nécessité de se procurer un autre navire, demander ou qu'il lui en cédât un parmi ceux qui devaient partir, ou qu'il lui permît d'en acheter un, que l'Amiral payerait de ses deniers. Il devait aussi lui demander, de la part de l'Amiral, de se réfugier dans le port avec ses quatre navires, pour se mettre à l'abri d'une violente tempête qu'il prévoyait devoir éclater prochainement.

Le gouverneur, qui avait reçu au sujet de l'Amiral des ordres particuliers des Rois, et qui dans le paquet même de la correspondance trouvait copie des instructions données à Colomb sur son itinéraire, sachant qu'on lui avait interdit de toucher à l'Espagnole, objecta l'ordre formel des Rois. Il est vrai que le besoin de réparer des avaries ou de se réfugier contre l'orage n'y était pas prévu. Sans nul doute, Ovando aurait pu accorder la permission de descendre; mais il craignait de déplaire aux souverains, et surtout de s'aliéner les bureaux de la marine, s'il accédait à la demande de l'Amiral. Peut-être aussi n'était-il pas convaincu de la nécessité de remplacer un navire, mis

en mer depuis deux mois, à peine. Quant au besoin d'échapper à la tempête, la sérénité du ciel, la splendeur du soleil, le calme azuré des flots lui donnait en ce moment l'air d'une plaisanterie. Non-seulement il n'accorda pas à l'Amiral de prendre un autre navire, mais il lui « défendit de descendre, et même d'aborder. »

Tout ce que demandait l'Amiral étant refusé, le capitaine du *Galicien* revint à bord de la *Capitane* rendre compte à son chef de l'insuccès de sa démarche. Il put, en passant au milieu de leurs amarres, compter dans le mouillage trente-quatre navires avec pavillon de partance. C'était la flotte que devait ramener Torrez, à laquelle s'étaient réunies deux caravelles achetées par le Notaire navigateur, Rodrigo de Bastidas.

Il est plus aisé de se figurer que de rendre l'indignation dont fut saisi le grand homme en se voyant repoussé « d'une terre et des ports que, par la volonté de Dieu, il avait gagnés à l'Espagne au prix de son sang[1], » ne pouvant ni se réparer ni s'abriter dans une île dont il était le Vice-Roi et le Gouverneur perpétuel, contraint par conséquent de s'offrir comme une proie à la tempête, et de continuer son voyage avec un navire hors d'état de naviguer! Ce refus si contraire aux lois de l'humanité et aux usages de la mer répandit la consternation dans les équipages. Ils regrettèrent d'être sous la conduite d'un homme qu'une pareille rigueur semblait rejeter hors du droit naturel. Surtout les nombreux marins de Séville et des alentours, imbus des préventions qu'entretenaient contre l'Amiral les bureaux de la marine, se regardèrent comme en danger. D'un tel refus ils tiraient de fâcheux pronostics.

[1] Paroles de Christophe Colomb. — « ... La tierra y los puertos que yo por la voluntad de Dios, gané á España sudando sangre. » — *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet 1503.*

Mais, quelque profonde que fût l'indignation de l'Amiral contre la cruauté de cette défense, son humanité, sa charité chrétienne l'emportèrent sur son ressentiment. Il renvoya de nouveau vers le gouverneur pour lui dire que puisqu'il lui refusait un asile, malgré la nécessité de se réparer et au moment même d'un péril imminent, rigidité qu'il ne pensait pas être conforme à l'intention des Rois, qu'au moins il retînt encore la flotte près de partir, et qu'il ne la laissât pas aller avant huit jours[1], parce que l'ouragan s'étendrait jusqu'en de lointains parages; quant à lui, il allait sans retard chercher un abri.

Bien qu'Ovando fût persuadé que l'Amiral cherchait un prétexte pour se montrer dans cette ville, comme il n'entendait rien à la navigation et que sa prudence le portait à ne pas négliger un avis utile, il prit conseil des pilotes et du capitaine général, Antonio de Torrez. Il faut bien le reconnaître, aucune apparence atmosphérique ne semblait justifier la prévision de l'Amiral; il fut donc décidé que l'on partirait ainsi qu'il était convenu. Les pilotes, en regardant le ciel, raillèrent gaillardement la sinistre annonce du vieil amiral, qui fut traité d'esprit morose, de « faux prophète[2], » et peut-être de radoteur.

Colomb, fort embarrassé de l'état du *Galicien*, ne trouva pas d'autre moyen que de donner au plus mauvais navire le meilleur capitaine. Il fit passer à son bord comme commandant en premier, son frère don Barthélemy, homme fécond en ressources, et immédiatement chercha un abri le long de la côte voisine. A quelques lieues de là, l'on trouva une petite anse assez fermée, qu'il appela « le port caché, » *puerto escondido*. Il s'y assura de

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. V, chap. II.

son mieux, et aussitôt fit toutes ses dispositions pour recevoir l'ouragan, avec autant de hâte que s'il l'eût vu venir.

§ III.

Cependant le bon état de la mer, l'éclat du ciel, la douceur des brises, souriaient à ceux qui devaient partir. Après un séjour assez long, loin de leur famille, de leurs habitudes, il leur tardait de revoir la patrie. Conformément aux ordres de la Reine, Ovando avait signifié un congé de retour à tous les rebelles connus. La plupart ne demandaient pas mieux, puisque leur fortune était faite. D'ailleurs ils emportaient chacun des quantités d'or capables d'adoucir leurs juges.

On les avait répartis, au nombre de plus cinq cents, sur diverses caravelles. Bobadilla, le gouverneur destitué et qui se consolait de sa disgrâce avec ses monceaux d'or, avait pris place sur la *Capitane*. Roldan, destitué comme lui et appelé à rendre compte de sa rébellion, avait entassé dans ce vaisseau des masses d'or rapinées sous toutes les formes, jusqu'à la violence, pendant sa révolte. Sur cette caravelle on avait embarqué cent mille pesos provenant des droits royaux. On y avait aussi transporté, au grand regret de toute la ville, le fameux pain d'or, le plus énorme morceau d'or natif dont il ait jamais été parlé dans l'histoire. Cette pépite, que plus de mille hommes avaient touchée de leurs mains[1] avec admiration et convoitée, s'élevait, d'après un témoignage authentique, au poids de « trois mille six cents pesant d'or, »

[1] « Globum cum mille amplius homines viderunt atque attrectaverunt. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ, liber decimus*, fol. 24, § D.

d'où en défalquant, au dire de mineurs experts, trois livres de pierre et de déchet, il restait « trois mille trois cents d'or net[1]. » Les rebelles avaient aussi placé sur ce navire la somme de cent mille pesant d'or fondu et marqué, et quantité de gros grains d'or natif, pour les montrer ainsi en Espagne. Jamais une telle quantité d'or n'avait été vue à la fois.

D'autres richesses, également acquises au mépris de la justice et de l'humanité, payées du sang et de la vie de tant de malheureux Indiens, étaient entassées sur chacune des caravelles de la flotte.

Tout étant prêt, on mit fin aux adieux. Le capitaine général donna le signal du départ; et la flotte, ouvrant ses voiles, s'éloigna majestueusement des rives de l'Ozama. Elle gouverna directement au sud-est, pour aller doubler le cap de l'Épée, au-dessus de l'île Saona, et, après avoir dépassé le promontoire de l'Engaño, gagner la haute mer.

Tout allait à souhait. On arriva par une douce brise à la hauteur du cap Raphaël, à une distance d'environ huit lieues, quand la brise mollit, puis tout à coup en peu d'instants des signes inquiétants se manifestèrent. La transparence du ciel s'épaissit, l'éclat du jour décrut rapidement. L'Océan se tenait calme et morne; l'air était

[1] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes occidentales*, liv. III, chap. VII. — Le chiffre d'Oviedo nous paraît devoir être exact, car ce chroniqueur officiel avait été contrôleur de la fonte des monnaies d'or dans les Indes. Il s'est attaché à rapporter exactement le poids et la valeur de cette pépite phénomènale. Il rappelle que si dans son mémoire écrit à Tolède en 1525, il avait désigné le chiffre de trois mille deux cents, c'est qu'il n'avait pas sous les yeux ses notes, son Livre journal; mais qu'à présent, écrivant son histoire, il est sur les lieux, et possède le témoignage des témoins qui ont vu ce grain, pesant un peu plus de trois mille six cents, la pierre comprise.

lourd et suffocant. Pour des pilotes exercés, il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était l'annonce de la tempête.

Quoiqu'on fût en vue de la terre, on ne pouvait y chercher un refuge. Aucun souffle ne soulevait les voiles, qui pendaient flasques le long des mâts. L'Atlantique devenue terne et glauque demeurait immobile comme un cercueil de plomb. Il n'était plus possible ni de retourner au port, ni de fuir le danger des côtes en affrontant la haute mer. Sans doute tel marin qui avait raillé l'Amiral aurait en ce moment voulu, suivant le conseil de sa vieille expérience, n'avoir pas quitté le mouillage ; mais il était trop tard. Aucun art ne pouvait rien maintenant.

L'effet suivit de près la menace.

Un vaste balancement rompit la plaine unie des eaux ; les vagues, après quelques larges oscillations, se gonflèrent noircissant, leurs cimes blanchissantes s'élevèrent en bouillonnant. Bientôt le fond de la mer sembla se soulever ; le souffle strident de la tempête grinça dans les mâtures, ballottant comme un jouet, parmi les masses d'écume, cette superbe flotte. Les vergues frappaient l'eau ; l'avant et l'arrière plongeaient tour à tour sous les lames. Les trésors accumulés dans les navires furent rudement secoués. La fureur des vagues fit s'entre-choquer plusieurs caravelles. Quelques-unes s'entr'ouvrirent et sombrèrent à l'instant ; d'autres luttèrent par d'impuissantes manœuvres. Un épais embrun s'ajoutait à l'affreuse obscurité du ciel. On ne se voyait point ; on entendait à peine les commandements inutiles du porte-voix et les cris désespérés de l'horreur.

La Capitane, si merveilleusement encombrée d'or, malgré ses solides charpentes, fut saisie par l'ouragan, fracassée, ouverte aux flancs, dépecée, puis engloutie sans rémission dans l'abîme. De tout ce qu'elle portait, hommes et tré-

sors, rien ne reparut. Plus de vingt-six caravelles, toutes chargées d'or, dépouilles des malheureux Indiens, furent brisées et ensevelies dans les gouffres des vagues; d'autres, emportées dans les sillons écumeux de l'Océan, furent entraînées sous des parallèles inconnus, et sombrèrent plus loin, après avoir ressenti plus longtemps les angoisses du désespoir.

De toute cette superbe flotte, il ne revint à Hispaniola que deux ou trois navires fracassés, à demi noyés; tandis qu'un seul, le plus mauvais, le plus usé, le plus petit de tous, nommé l'*Aiguille* « El Aguja, » continuait sa route vers l'Europe. « Il portait tout le bien de l'Amiral, qui consistait en quatre mille pesos; et ce fut le premier qui arriva en Castille, comme par la permission de Dieu[1]. » Les navires maltraités qui revinrent se réparer à l'Espagnole portaient les gens les plus pauvres, les plus obscurs de ce convoi; il n'y avait parmi eux qu'un seul hidalgo, le notaire navigateur Rodrigo de Bastidas: « c'était un fort honnête homme[2], » que Bobadilla avait aussi persécuté inhumainement.

Dans cette terrible journée périrent, sans en excepter un seul, les traîtres, les calomniateurs, les ennemis jurés de Colomb. « Là, dit un historiographe royal, là prit fin François de Bobadilla, celui qui avait envoyé l'Amiral et ses frères, les fers aux pieds, sans l'accuser, ni lui donner lieu de se défendre; là prit fin aussi le rebelle François Roldan et quantité de ses complices qui s'étaient soulevés contre les Rois, contre l'Amiral, dont ils avaient mangé le pain, et qui avaient tyrannisé les Indiens. Là périt

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*, Décade 1re, liv. V, chap. II, p. 337.

[2] « Bastidas hombre bueno y piedoso con indios. » — Rafael Maria Baralt, *Resumen de la historia de Venezuela*, t. I, cap. VII, p. 132.

aussi le Cacique Guarionex (qui avait opiniâtrément refusé l'Évangile); les deux mille pesos furent submergés avec ce grain d'or de grandeur prodigieuse [1]. » Tout fut perdu; la mer engloutit à la fois avec ces richesses iniques leurs iniques possesseurs, « au nombre de plus de cinq cents hommes [2]. »

Or, pendant que s'accomplissait ce désastre, l'Amiral, retiré dans « le port caché, » *puerto escondido*, laissait gronder l'ouragan, et se confiait à Dieu.

Durant le jour, les quatre caravelles, parant de leur mieux aux coups de vent et de mer, tinrent bon. Mais « la tempête fut terrible pendant cette nuit-là, et elle désempara les vaisseaux. » Au milieu de l'obscurité, trois navires furent arrachés du port, où la *Capitane* resta seule. Chacun d'eux fut emporté de son côté [3], sans conserver d'autre espoir que la mort; chacun croyait que les autres étaient irrémissiblement perdus. Ils durent s'abandonner à la violence des flots. Le *Galicien*, sur lequel se trouvait heureusement l'Adelantado, perdit sa chaloupe, et, pour la ravoir, le bâtiment faillit périr. Il dut y renoncer. On s'efforça de gagner la haute mer. Les trois caravelles furent fort maltraitées, perdirent une partie de leurs agrès et de leurs provisions. Le navire de l'Amiral, quoique horriblement fatigué, ne reçut aucune avarie. Il dit lui-même : « Notre Seigneur sauva celui dans lequel je me trouvais, en telle sorte que, quoique étrangement assailli,

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. V, chap. II.

[2] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. III, chap. IX.

[3] « La notte con grandissima oscurita si partirono tre navigli della sua compagnia, ciascun per lo suo camino. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

il n'éprouva pas le moindre dommage[1]. » Après avoir été battues de la tempête durant plusieurs jours, les quatre caravelles se rejoignirent au port d'Azua le dimanche[2], comme afin de célébrer ensemble ce saint jour, et remercier Dieu de sa protection manifeste. Les circonstances de cette réunion inespérée paraissent avoir frappé l'Amiral, si habitué aux bontés de sa Haute Majesté.

Ce désastre n'a point été considéré comme un simple sinistre de mer; tous les contemporains y ont vu un châtiment providentiel. L'action de la justice divine fut ici tellement transparente que, sans exception, tous les historiens de cette époque s'en montrèrent saisis de respect et d'effroi.

Si le discernement de la tempête, qui épargne le juste et sévit contre les coupables, balaye de son souffle leurs espérances, emporte leurs supplications, verse au gouffre de l'Océan les richesses accumulées au prix de leur âme; si le sauf-conduit donné parmi les abîmes au petit trésor de l'Amiral, qu'on a placé méchamment sur la plus fragile des nefs, et qui l'amène seule à travers l'Atlantique dans le port destiné, nous frappent d'étonnement, cet étonnement se changera en stupeur en songeant à la protection qui, durant ce même instant, couvre la personne et l'escadre de l'Amiral dans la mer des Antilles. Ses quatre caravelles sont également préservées et sur la côte et sur la pleine mer. *Le Galicien*, ce navire mis en danger par la seule houle, résiste à l'impétuosité des flots; *la Capitane* ne perd ni un homme, ni une ancre, ni un câble, ni une planche, ne reçoit aucune avarie.

[1] « En el que yo iba, abalumado á maravilla, Nuestro Señor le salvó que no hubo daño de una paja. » — *Lettre aux Rois Catholiques datée de la Jamaïque, le 7 juillet* 1503.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

Le caractère vraiment surnaturel de cet événement impressionna profondément l'Espagne. L'étrangeté de ces circonstances, l'immensité de la perte, le deuil de plus de cinq cents familles, donnèrent aux détails de ce fait une authenticité lugubre et mémorable.

La Reine fit au gouverneur Ovando un double grief de son double refus d'obtempérer à l'avertissement de l'Amiral et de lui accorder un refuge dans une si pressante nécessité[1]. Le Roi regretta l'or fondu et marqué, surtout ce pain d'or massif dont aucun travail des mines n'a jamais offert le pendant. Longtemps la mémoire de ce terrible fait se conserva vivace dans l'île. L'archichronographe impérial Oviedo, qui y résida et s'en entretint avec des témoins oculaires, fut frappé de son caractère prodigieux. Dans trois passages de son Histoire naturelle des Indes occidentales, il revient sur la flotte perdue pour avoir négligé le conseil de l'Amiral[2]. Le Milanais Girolamo Benzoni, qui vint à Hispaniola quarante ans après l'exécution de ce jugement et put entendre encore quelques témoins oculaires, ne put se défendre de voir ici la sentence d'un arrêt céleste[3]. Le châtiment

[1] « Les Rois eurent un grand ressentiment de la flotte, car ils le firent paraître ouvertement...... Ils mandèrent à Nicolas de Ovando, qu'ils n'avaient pas pour agréable, le refus qu'il avait fait à l'Amiral de se retirer dans le port par la pressante nécessité où il était; et de n'avoir pas voulu suivre son conseil, en retenant la flotte, quelques jours davantage. » — Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. V, chap. XII.

[2] « ...Qui furent perdus pour ne point avoir cru ne prins conseil de l'Amiral. » — Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, traduction de Jean Poleur. — Oviedo revient sur ce sujet aux chapitres VII, IX et X du troisième livre de son Histoire.

[3] Benzoni. — « Qui é da notare quanto la giustizia di Dio permette per castigare la malignita de gli uomini e considerare che tutti i nostri

des rebelles, l'anéantissement de leur inique trésor, lui paraît un exemple salutaire donné au monde et une haute leçon de philosophie historique.

§ IV.

La prédiction de Colomb, son terrible accomplissement, l'immunité accordée au petit trésor du messager de la Croix sur l'Atlantique, et la conservation de ses quatre navires dans la mer Caraïbe, sa caravelle seule exemptée de toute fatigue et de toute avarie pendant l'effroyable tumulte des flots, faits qu'attestent des témoins oculaires, des pièces officielles, des documents authentiques et l'unanimité des historiens, ne sauraient aujourd'hui être mis en doute.

Chose à remarquer : personne n'a jamais osé attribuer un tel enchaînement de circonstances au Hasard, ce patron complaisant du difficile, qu'on se plaît à charger de l'imprévu et de l'extraordinaire dès que notre raison n'en trouve pas une explication qui la satisfasse.

En vain tenterait-on d'expliquer naturellement cet événement formidable ! Qu'on n'essaie pas de l'attribuer à l'habileté consommée, à l'expérience lumineuse de l'Amiral. Un tel genre de prédiction est au-dessus des faits de l'observation et de la pratique. Interrogez les hommes spéciaux, les officiers de mer : mieux que tous autres, ils vous apprendront l'impossibilité d'une telle prophétie d'après les données de la science nautique. Le savant Arago ne croyait point à la possibilité de présager une tempête, et encore moins de la deviner avant

tesori e le nostre richezze nell' quali tanta fidanza abbiamo, tutte sono sogni e ombre false, etc. » — *La Historia del Nuovo Mondo*, libr. I, fogl. XXIV. *Venezia*, 1572.

l'arrivée des signes précurseurs de l'ouragan. Voici ce que dit, au sujet de la prédiction de Colomb, un officier supérieur de la marine, ancien directeur d'école navale, auteur du *Manœuvrier complet* et du *Dictionnaire de marine à voiles et à vapeur*, le baron de Bonnefoux :

« Nous nous croyons fondé à n'admettre l'infaillibilité absolue d'aucun homme, d'aucun instrument météorologique, d'aucune donnée préalable, d'aucun signe précurseur, en ce qui concerne toute prédiction ou toute annonce sur le temps qu'il fera, non-seulement deux jours, mais même deux heures à l'avance. Que Colomb, par exemple, en cette occasion, ait remarqué que les nuages des régions supérieures avaient une marche assez prononcée à l'encontre de celle des nuages plus voisins de la terre ; qu'il ait observé que les vents alisés faiblissaient, que par intervalles les brises de l'ouest prenaient de l'ascendant ou toute autre indication pratique, et qu'il ait jugé prudent de prendre ses précautions et de se mettre à l'abri, nous le concevons facilement, d'autant qu'en marin consommé, Colomb avait l'habitude, qui est celle de tous les chefs prudents, d'avoir toujours la pensée préoccupée de sa route, de son navire, de l'état du ciel et des probabilités du moment ! Mais quant à déclarer publiquement qu'une tempête devait éclater dans deux jours, nous croyons que c'est au-dessus des facultés humaines, et que ni Colomb, ni personne au monde n'a jamais pu le prédire avec certitude [1]. »

Nous aussi nous sommes persuadé qu'une telle prédiction « est au-dessus des facultés humaines : » c'est précisément pour cela que l'annonce officielle de Colomb au gouverneur Ovando, le conseil de ne point laisser partir

[1] Bonnefoux, *Vie de Christophe Colomb*, p. 363, 364.

la flotte, donné avec insistance, deux jours avant la tempête, nous semblent présenter un caractère prodigieux, assorti au drame surnaturel de ce châtiment de la Providence.

Les circonstances positives des faits ne laissent aucune prétention au Hasard. Humboldt et Washington Irving[1], les écrivains rationalistes, les contempteurs de l'ordre surnaturel, n'ont pas osé faire intervenir ici le Hasard, et risquer une interprétation, selon leur système, de cet événement formidable.

Quelle sagacité ne montra pas la tempête, en laissant continuer sa route, au plus frêle navire, chargé des droits de l'Amiral, et en se contentant d'avarier les bâtiments de Rodrigo de Bastidas, tandis qu'elle engloutissait inexorablement, après les avoir fracassées, les solides caravelles de la flotte, chargées d'hommes pervers et de richesses homicides! Quelle sûreté de tact dans l'ouragan, qui respecte *la Capitane*, où flotte le pavillon du Messager de la Croix, « ne l'endommage pas d'une paille, » suivant l'expression de Colomb[2], la laisse sur ses amarres dans le port, pendant qu'il arrache de leur ancrage, emporte et ballotte dans la haute mer les trois autres navires, les tient en péril, comme pour marquer, par cette différence de sort,

[1] Humboldt a simplement essayé, dans une note, quelque dénigrement sur l'opinion pieuse de Las Casas et de Fernando Colomb. De son côté, Washington Irving prétend que si les coupables furent punis, l'innocent cacique Guarionex partagea leur sort : qu'ainsi l'innocent et le coupable furent confondus. Nous ferons remarquer d'abord, qu'au point de vue catholique, cette objection est sans valeur; ensuite, qu'en fait, Guarionex opiniâtrément sourd à la parole évangélique, plusieurs fois pardonné par Colomb et l'Adelantado, ingrat envers eux, instigateur d'assassinats et complice des révoltés, ne saurait, même aux yeux des hommes, paraître innocent.

[2] « No hubo daño de una paja. » — *Lettre aux Rois Catholiques*, *écrite de la Jamaïque le* 7 *juillet* 1503.

la différence de leur destination, et mieux faire ressortir une protection toute spéciale !

Et que penser du beau temps qu'on dirait d'accord avec la tempête, afin de ramener à Colomb, le dimanche, au même lieu, les caravelles dispersées au large et disparues dans l'espace, comme pour leur permettre de solenniser ce jour, conformément aux pieuses habitudes de l'Amiral ?

Ces étonnantes prévoyances sont-elles l'œuvre du Hasard ? En ce cas du moins, ce Hasard est tellement ingénieux dans ses combinaisons, transcendant dans ses calculs, il s'éloigne si fort de l'accidentel, de l'imprévu, qu'on ne peut guère le reconnaître ; et si c'est réellement lui, avouons qu'il est bien changé ; il ne ressemble pas à lui-même.

Les ennemis de Colomb, frappés de l'immunité qui préservait son bien et ses équipages, et voyant de quelle façon, en une seule fois, il avait été vengé de ses persécuteurs, attribuaient à son pouvoir magique cette terrible journée [1].

Quand en se rappelant la haute piété de Colomb, inventeur et donateur de cette terre où il avait planté la Croix, on rapproche par la pensée ses gigantesques travaux, ses droits sacrés, ses intentions si pures, de l'attentat commis contre lui par les ingrats, les rebelles, le mandataire d'un pouvoir trompé, arrachant à son gouvernement, jetant en prison chargé de fers et bannissant de l'île le messager du Salut, on sent le cœur, d'accord avec la raison, reconnaître ici une grande leçon donnée

[1] « Por cuyo motivo podian culparle los que le aborrecian de que havia tramado aquella borrasca por arte magia, para vengarse de Bobadilla y de los demás enemigos suyos que iban en su compania. » — Hernando Colon, *Historia del Almirante don Cristóbal Colon*, capit. LXXXVIII.

au monde. Ainsi que la sagesse du Créateur se révèle par les merveilles de ses œuvres, l'éternel gouvernement de la Providence devient visible pour nous dans un tel acte. On ne doit pas oublier l'évangélique générosité du conseil de Colomb. Après le refus durement exprimé d'Ovando, l'Amiral renvoya auprès de lui, n'espérant plus le ramener à de meilleurs sentiments envers sa personne, mais voulant détourner de ses ennemis le danger auquel ils l'exposaient lui-même, et préserver la flotte d'une destruction imminente.

Il semble que, dans sa miséricorde, la Providence eût ménagé aux coupables cet avertissement, comme une dernière épreuve de leur dureté de cœur.

Mais ces hommes cupides, maintenant surchargés de richesses, étaient impatients de revoir la patrie. Il leur tardait d'aller jouir oisivement en Castille du fruit de leurs rapines. Leur passé était d'avance légitimé par leur or; et ils espéraient recevoir sans doute les faveurs dont le crédit de Juan de Fonseca récompenserait leur haine contre l'Amiral. Ils renvoyèrent avec dédain le conseil du patriarche de l'Océan; répondirent par la dérision et le mépris à cet acte de chrétienne magnanimité. Après l'avoir abreuvé d'amertumes, de calomnies, quand il régnait sur eux, ils voyaient avec joie ses navires repoussés de la terre qu'il avait découverte. La présence du juste aurait troublé leurs illusions coupables. Ne voulant rien de lui, pas même un conseil, ils rejetèrent son avertissement, ainsi que sa personne était déjà rejetée de l'île, dont il était le Vice-Roi. Ils dirent au serviteur de Dieu, comme l'impie des anciens jours au Seigneur lui-même : « Éloignez-vous de moi[1]. »

[1] « Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. » — Job, cap. XXI, v. 14.

Cette ingratitude mit le comble à leur iniquité. Le Très-Haut aveugla ces superbes.

L'ange du Seigneur donna ses ordres à la tempête, et le châtiment s'accomplit.

Le pieux historien de l'Amiral, don Fernando Colomb, instruit de chacune des circonstances de cet intelligent sinistre, assure qu'il est certain que son exécution fut l'œuvre de la Providence divine, parce que les rebelles, repus d'or et de crimes, une fois arrivés en Castille, au lieu du châtiment mérité, auraient, grâce à la protection de Juan de Fonseca, obtenu des faveurs [1].

Cet acte de divine justice, authentiqué par des pièces officielles, des documents politiques, des témoignages d'historiographes royaux, exécuté dans la seconde année de l'ère de la Renaissance, pendant l'essor de l'imprimerie, le développement littéraire de l'Espagne, la clairvoyance du progrès et des investigations de la critique, semble venir prouver et rendre croyables aux plus obstinés incrédules les miracles de l'Ancien Testament; démontrer indubitablement l'intervention, parfois tangible, du Souverain des cieux dans les choses de la terre; et donner crédit aux châtiments temporels des peuples, sous l'ancienne Loi, rapportés par les livres saints, constatés par les plus hautes traditions de l'Orient, et dont l'antiquité profane elle-même conserva la mémoire.

Ni aux temps des patriarches, ni après la sortie d'Égypte, sous les Juges, les Rois, jamais dans l'héritage de Jacob n'éclata signe plus évident que celui par lequel, en

[1] « Yo tengo por cierto que esto fué providencia divina, porque si arribaran estos á Castilla, jamas serian castigados segun merecian sus delitos, antes bien porque eran favorecidos del obispo, huvieran recidivos muchos favores y gracias. » — Hernaudo Colon, *Historia del Almirante don Cristóbal Colon*, capit. LXXXVIII.

ce jour-là, se manifesta la colère de Dieu au sein de l'Atlantique.

Pourtant l'homme en faveur duquel parut s'accomplir ce jugement divin, Colomb, alors semblable au prophète avertissant les hommes pour leur donner le temps de se repentir, n'a jamais fait allusion à son avertissement méprisé. Il ignora peut-être d'abord, en poursuivant sa route, le prodige qui s'était opéré, et dans lequel il avait rempli un rôle si conforme à son caractère de messager du Salut. Mais lorsque, deux ans après, il connut dans ses détails cette catastrophe, il l'appela par son nom : un MIRACLE. Et il fit remarquer au Roi, que depuis longtemps (des siècles peut-être) Dieu Notre Seigneur n'avait point frappé le monde par un MIRACLE si éclatant [1].

La catastrophe qui ouvrit d'une façon si terrible la quatrième campagne d'exploration de l'Amiral frappa de stupeur les contemporains, à cause de l'énormité du désastre. Mais au fond, tout miraculeux qu'il est, cet événement n'a pour nous rien de plus extraordinaire que certaines circonstances des précédents voyages de Colomb.

La prédiction de cette tempête ne nous paraît pas plus étonnante que l'annonce de la terre faite à jour et presque à heure fixes dans la soirée du 11 octobre 1492, quand on était encore à vingt-une lieues de toute côte, et que l'œil le plus exercé ne pouvait saisir aucun signe nouveau dans l'immensité des vagues. Et ce fait là ne doit pas sembler plus étrange que l'assurance donnée aux équipages exaspérés par l'effroi de la famine, et voulant se défaire des

[1] « Grande tiempo ha que Dios Nuestro Señor no mostró milagro tan público. » — *Carta del Almirante D. Cristóbal Colon pediendo al Rey Católico, nombre á su hijo D. Diego para sucederle*, etc. — Suplem. primer. á la coleccion diplom., nº CVI.

Indiens, que dans trois jours[1] on verrait le cap Saint-Vincent, où ils arrivèrent en effet. Et cette prévision n'est pas plus digne d'étonnement que la découverte de l'île de la Trinité, apparaissant à Colomb avec le signe même du nom qu'il lui destinait avant de quitter le port.

Dans le cours de la navigation dont nous allons résumer brièvement l'histoire, l'extraordinaire est si voisin du prodigieux, et le prodigieux s'attache si constamment au Héraut de la Croix, qu'on s'y familiarise par force.

Les lois de l'ordre général ne sont point interrompues au profit de Colomb. Il ne peut éviter ni les dangers, ni les souffrances; mais toutefois la manière dont il surmonte les périls les plus accumulés; la confiance qu'il montre en face des extrémités les plus alarmantes ne peut s'expliquer sans la foi au secours invisible, l'assistance d'une force surnaturelle. Nous le disons dès maintenant, dans la sincérité d'une conviction intime : Celui qui ne croit pas au surnaturel, ne peut comprendre Colomb.

§ IV.

L'Amiral passa quelques jours à Azua, pour délasser ses équipages de leur fatigue et faire quelques réparations aux trois caravelles qui avaient été séparées. Les marins se racontèrent réciproquement les périls qu'ils avaient courus, les manœuvres qu'ils avaient exécutées pour se tirer d'affaire. Ils n'étaient aucunement rassurés sur le sort de la flotte, partie malgré l'avertissement de l'Amiral. De là, l'escadrille alla relâcher dans le port Yaquimo et y attendre le beau temps.

Le 14 juillet, la mer paraissant bonne, l'Amiral prit la route du sud. Mais le vent mollit, et les courants le

[1] Voir au 1er volume les pages 554, 555.

portèrent au-dessus de la Jamaïque, aux cayes Morant, petites îles sablonneuses, où il se procura de l'eau douce en faisant creuser des trous dans le sable. Le calme continua, et la force des courants l'entraîna dans le groupe des innombrables îlots entourant la côte sud-ouest de Cuba, qu'il découvrit dans son second voyage et qu'il avait appelés *les Jardins de la Reine*. Là il attrapa un bon vent du nord, et gouverna résolûment au midi vers la partie de la Terre ferme où il avait décidé que devait se trouver le Détroit.

Il tenait le sud quart sud-ouest[1]. Sa navigation fut contrariée presque aussitôt par un état étrange de la température. Le ciel était couvert, le soleil restait voilé, les étoiles ne se montraient point. Malgré la force et la variation des vents, il sentait la mer opposer à sa marche une force constante, quoique irrégulière dans sa violence. Des averses fréquentes les inondaient. Souvent des éclairs flamboyants semblaient embraser l'horizon; il fallait toute la vigilance et l'énergie de volonté de l'Amiral pour ne point dévier de son rumb. Cependant parfois le redoublement de la tempête les contraignait de fuir à arbre sec ou de mettre à la cape; et alors, en une seule nuit, ils perdaient le peu de chemin fait si laborieusement durant plusieurs jours. La fatigue, les veilles, cette humidité compliquée de froid subit ou de lourde chaleur, abattaient les courages.

L'ardente foi de Colomb surmontait seule les contrariétés des influences extérieures. Tout occupé de son projet, sans cesse les yeux fixés sur son but, il ne s'arrêtait pas à compter les obstacles. Sa soixante-septième année commençait à peser sur lui sans qu'il se fût douté de son ap-

[1] *Fue la via del Sur cuarta al sudueste.* — Journal du notaire royal Diego de Porras.

proche. La subtilité de ses sens n'avait rien perdu de sa délicatesse. En dépit de ses atteintes rhumatismales, sa taille, encore droite et ferme, soutenait à merveille la majesté de sa physionomie, sur laquelle semblait naturellement empreinte la noblesse de sa pensée. A mesure qu'il avançait en âge, il avançait aussi en perfection chrétienne. La douceur de son regard, tout imbibé d'un fluide aimant et tendre, exprimait quelque chose d'évangélique. Ses travaux de mer, ses tribulations si longues, sa dévorante activité d'esprit, les injustices souffertes n'avaient point durement imprimé leurs sillons sur ses traits. Ses cheveux, d'un blanc lustré, entouraient son front de cette couronne d'honneur dont parle l'Écriture. Avec l'ampleur de son vêtement franciscain, sa dignité d'attitude, toute sa personne rappelait une de ces images de patriarche ou de prophète dont on croit se faire une idée d'après les Livres saints. On eût dit un roi pasteur transporté de l'Idumée ou de la Mésopotamie sur les plaines de l'Atlantique.

L'habitude de ses pensées s'harmonisant aux linéaments de son galbe, y ajoutait quelque chose de fier et de mortifié, de chevaleresquement pieux qui se lisait sur ses lèvres et sur son front. On sentait autant la sainteté que la grandeur dans cet Amiral, dont la bouche ne blessa jamais personne, ne proféra aucune expression brutale, et qui, pour affermir, certifier ou menacer suivant l'occurrence, n'employait que ce seul juron[1] : « Par saint Ferdinand ! » Malgré sa vivacité, jamais l'Amiral « n'envoyait au diable » ni matelot, ni cordage, ni manœuvres, ni contrariété de bord ou d'atmosphère, comme cela se fait perpétuellement par habitude dans toutes les marines.

[1] « Io giuro che mai non lo senti giurare altro giuramento, che per San Fernando. »—Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. IV.

Toujours pénétré de la sainteté de son but, de l'importance du devoir, du mérite de l'obéissance, il avertissait de leur péché les désobéissants; il menaçait d'abandonner à Dieu celui qui s'obstinait à mal faire, qui par négligence commettait quelque manquement au devoir. Dieu étant toujours l'unique but de ses mouvements comme de ses pensées, Colomb, quand il commandait quelque manœuvre nouvelle ou exigeait quelque fatigue, disait à ses hommes : « Nous devons à Dieu[1] » d'agir de telle façon, et il s'efforçait d'inculquer à leurs esprits la notion du devoir, dont la plupart ne se souciaient guère. Donnant fidèlement l'exemple du devoir, qu'il recommandait à ses inférieurs de tous les degrés, plus le temps était mauvais, plus il se tenait au milieu de l'équipage; animant ses marins, les soutenant du regard ou de la voix, il les maintenait en haleine et les encourageait de son mieux. S'il ne pouvait les soustraire aux intempéries de ces passages inconnus, du moins il les partageait bravement avec eux. Les douleurs de goutte qui s'ajoutaient pour Colomb aux épreuves communes ne pouvaient réduire la constance chrétienne dont il était soutenu.

Par comble de malheur, en quittant le port Yaquimo, il devint gravement malade, et « approcha plusieurs fois des portes de la tombe. » Le sentiment de sa responsabilité et du but de son expédition survivant à l'anéantissement de ses forces, il fit construire une petite cabine sur le gaillard d'arrière, et de son lit il dirigeait la route[2], poursuivant sa lutte gigantesquement

[1] Herrera, *Histoire générale des conquêtes et voyages des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. xv.

[2] « Yo habia adolescido y llegado fartas veces á la muerte. De una camarilla, que yo mandé facer sobre cubierta, mandaba la via. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

disproportionnée contre les forces d'un ciel toujours voilé et d'une mer inconnue. « Ses équipages perdant cœur demandaient à relâcher à la Jamaïque ou à l'Espagnole. Tout autre que lui l'eût fait sans attendre même qu'on l'en priât. Mais personne ne savait mieux que lui se roidir contre les obstacles. Il tint bon, ranima ses gens, et attendit le vent favorable qui vint enfin[1]. »

Alors en quelques heures on découvrit au midi une île, qu'entouraient plusieurs îlots : c'était Guanaja, située en avant du golfe de Honduras. L'Amiral commanda de la reconnaître. L'Adelantado fit aussitôt armer deux chaloupes, et prit terre avec un fort détachement. Il remarqua une grande quantité de pins semblables à ceux des Antilles et des traces de civilisation; car on aperçut des creusets destinés à fondre le cuivre, dont quelques parcelles parurent des fragments d'or aux matelots, qui les dérobaient en cachette.

Sur ces entrefaites, on vit arriver une sorte de galère vénitienne, large de huit pieds et fort longue, fabriquée d'une seule pièce. La chambre, en forme de gondole, couverte de feuilles de palmier artistement tressées et impénétrables à la pluie, était remplie de marchandises : pièces de coton, couvertures, chemisettes, haches en cuivre, épées mexicaines, vases en terre et amandes de cacao. L'Adelantado serra cet esquif entre les deux chaloupes, s'en empara sans éprouver la moindre résistance, et conduisit à la *Capitane* ceux qui le montaient[2]. Il y avait là des femmes vêtues d'une couverture de coton dont elles se drapaient avec pudeur, et vingt-cinq hommes portant une large ceinture autour des reins. Ils ne témoignèrent aucune frayeur en se voyant au pouvoir de ces étrangers.

[1] P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. I, liv. IV, p. 237.
[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXIX.

Colomb les rassura par ses démonstrations de bonté, essaya inutilement d'employer ses interprètes, et les interrogea lui-même, pour tâcher d'en obtenir quelques renseignements. Il comprit qu'ils revenaient de l'Yucatan, pays riche et cultivé. Il fit prendre comme montre divers objets de leur commerce, leur distribua en payements des colifichets dont ils furent ravis, et les rendit à leur canot; mais il retint comme truchement un vieillard nommé Giumbé, qui lui parut intelligent et expert dans la navigation côtière.

CHAPITRE II.

L'Amiral découvre la Terre ferme près du cap Caxinas, arrive au *fleuve de la Possession,* suit le rivage, atteint la *côte de l'Oreille.* — Contrariétés atmosphériques, souffrances des équipages, avaries des caravelles. — Sinistre au *fleuve du Désastre.* — L'ile Quiribi. — Curiosités des riverains. — Leur offre d'échanger deux hommes contre deux cochons. — *La baie de l'Amiral.* — Attaque par les naturels dans la lagune de Chiriqui. — Recherche du Détroit à Chagres. — L'isthme de Panama. — Le cap *Nom de Dieu.* — Le port des Provisions. — Le port *le Cabinet.*

§ I.

De l'île de Guanaja, l'Amiral se dirigea au Sud, cherchant la Terre ferme. Il l'aperçut près d'un cap chargé d'arbres portant une sorte de pomme à noyau spongieux, que les indigènes nommaient *caxinas,* et qu'il appela de ce nom. Dès qu'il l'eut doublé, la tempête recommença. Des averses fréquentes, des coups de vent subits fatiguèrent de nouveau l'escadrille. Cependant, la veille de l'Assomption, le dimanche 14 août, l'Amiral, toujours cloué dans son lit, fit descendre à terre l'Adelantado, l'état-major et les équipages, pour assister au Saint Sacrifice, que célébra le Père Alexandre. Mais on ne put procéder à la prise de possession; il fallut remonter sur les caravelles et recommencer le combat contre les éléments. Enfin, le 17 août, pendant une éclaircie, on accosta la terre à quinze lieues du cap, sur les bords d'un fleuve; et l'Amiral fit prendre possession de la contrée dans la forme accoutumée, par l'érection d'une grande Croix. En sou-

venir de cette circonstance, le fleuve fut appelé « Fleuve de la Possession, » *Rio de la Posesion.*

L'escadrille naviguait malgré le vent toujours contraire, se tenant en vue de la terre. D'après les ordres de l'Amiral, la petite caravelle de cinquante tonneaux, *la Biscaïenne*, s'avançait aussi près que possible du rivage, entrait dans tous les golfes, les criques un peu larges, de peur de manquer le passage ou Détroit par lequel Colomb pensait devoir entrer dans les mers du Levant, les Indes orientales. « On ne s'écartait jamais de la côte pendant le jour, et toute la nuit on allait mouiller près de la terre. La côte est très-dangereuse, ou du moins la quantité d'eau qui tomba et les tempêtes la firent paraître telle cette année[1], » écrivait le Notaire royal Diego de Porras. Il constatait, sans connaître la portée de son observation, avec quelle constante vigilance Colomb étudiait la configuration du nouveau Continent. Il dit sur son journal, d'un ton de dénigrement et de superbe pitié : « L'Amiral s'avançait toujours sans perdre la terre de vue, comme quelqu'un qui partirait du cap Saint-Vincent et irait jusqu'au cap Finistère en voyant toujours la côte[2]. » En effet, s'ils eussent navigué en pleine mer, ils n'auraient ni éprouvé la moitié des fatigues, ni couru le quart des périls auxquels les exposait cette navigation le long de

[1] « Nunca de la costa desta tierra se apartó dia, é todas las noches venia á surgir junto con tierra : la costa es bien temerosa, ó lo fizo paresccer ser aquel año muy tempestuoso, de muchas aguas é tormenta del cielo. » — Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el almirante D. Cristobal Colon.*

[2] « Iba contino viendo la tierra, como quien parte de cabo de San Vincente hasta el cabo de Finisterre, viendo contino la costa. » — Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el almirante D. Cristobal Colon.*

rivages inconnus. Mais il fallait rester près de la terre pour découvrir le Détroit.

Le temps ne cessait de fatiguer les hommes et les bâtiments. Des pluies torrentielles, une mer agitée, des courants contraires, ne leur donnaient aucun relâche depuis qu'ils avaient quitté les *Jardins de la Reine.* Parfois ils atterrissaient pour quelques heures sur certaines côtes, afin d'en observer les habitants et les productions. Ils virent ainsi des peuplades qui parlaient divers idiomes, mais n'entendaient qu'imparfaitement celui du vieil Indien Giumbé, l'interprète. Les uns, tatoués en diverses parties du corps, s'honoraient d'étaler sur leurs membres des figures de léopards et de cerfs, d'autres des camisoles de coton peint et des cuirasses de coton. Les notables s'ornaient le chef d'un bonnet de coton blanc ou le ceignaient d'une bande de coton rouge. Quelques-uns le paraient d'une grande mèche de cheveux rudes. Dans les jours de cérémonies, les uns se barbouillaient le visage de noir, les autres le barriolaient de rouge; ceux-ci traçaient des lignes sur le front, ceux-là peignaient en noir le tour de leurs yeux. Cette bizarrerie de toilette et de prétention avait frappé d'étonnement le jeune Fernando Colomb; il écrivait, trente ans après : « Ils croient tous, dans ces états différents, être parfaitement beaux, au lieu qu'ils sont affreux comme tous les diables[1]. »

En avançant vers l'Est, on vit des tribus où les hommes, tout à fait nus, se nourrissaient de poissons crus et de chair. La laideur de leurs traits, la férocité de leur regard trahissaient celle de leurs mœurs. En les aperce-

[1] Fernand Colomb, *la vie de Cristofle Colomb et la découverte qu'il a faite des Indes occidentales, vulgairement appelées le Nouveau Monde.* Traduction du provençal Cotolendy, t. II, chap. XXVIII. — Chez Claude Barbin, 1681.

vant, le vieux Giumbé signala leur anthropophagie. On rencontra encore plus à l'Est une peuplade remarquable par la largeur et l'écartement des oreilles. Hommes et femmes exagéraient ce genre de laideur en se perçant l'oreille d'un trou assez large pour y faire passer un œuf. Ils remplissaient ce vide avec un os ou un caillou poli. Cette singularité valut à ce parage le nom de *Côte de l'Oreille*.

Mais ces observations étaient accidentelles et courtes, parce que, depuis le départ des *Jardins de la Reine*, on n'avait pas cessé d'être molesté par l'état de l'atmosphère.

La mer, toujours contraire, astreignait à des travaux continus. Loin de se radoucir, le ciel semblait redoubler de rigueur. Les matelots succombaient à ces fatigues incessantes. La plupart étaient malades ou incommodés. L'âpreté des vents, la violence des flots, l'absence du soleil décourageaient les esprits les plus fermes. Ces pluies diluviennes avaient pourri les voiles qui se déchiraient en lambeaux. On avait perdu des ancres, des apparaux, ainsi que des embarcations et la plus grande partie des approvisionnements. Chaque caravelle avait plusieurs voies d'eau. Et telle était la gravité de la situation, qu'à chaque redoublement de la tempête, on se croyait perdu. L'équipage de *la Biscaïenne* s'était préparé à la mort, et avait même reçu du Père Alexandre les derniers sacrements. Dans les autres navires, les marins, privés des secours de l'Église, se voyant à toute extrémité, imploraient le pardon de leurs fautes et se confessaient les uns aux autres. Il n'y en eut pas un, grand ou petit, qui ne fît quelque vœu particulier ou ne promît quelque pèlerinage [1]. Parmi les domestiques de l'Amiral,

[1] Christophe Colomb. — « Y todos contritos y muchos con promesa

plusieurs s'engagèrent à embrasser la vie monastique, s'ils échappaient à cette mort imminente.

Ces scènes de désolation se répétèrent plusieurs fois dans les circonstances lugubres que ramenaient les menaces de l'Océan.

Christophe Colomb avoue lui-même combien était navrante cette position d'agonie : « On a bien vu d'autres tempêtes; mais aucune n'a été aussi affreuse et n'a duré aussi longtemps, au point que plusieurs des miens, qui passaient pour intrépides, perdirent tout à fait courage[1]. » Quant à lui, ce qui oppressait son cœur, c'était surtout de voir qu'il avait exposé son jeune fils à de telles souffrances, et de savoir sur le plus mauvais bâtiment de l'escadrille son frère l'Adelantado, qui ne se souciait pas de ce voyage, et n'avait consenti à l'accompagner que par soumission à ses désirs. Il se reprochait leur malheur. Une autre peine accablait son cœur : il songeait à son fils aîné, don Diego, qu'il avait laissé en Espagne, et qui se trouverait orphelin et peut-être dépouillé des honneurs et des droits que lui assurait son majorat. Heureusement, loin de l'accabler de sa propre douleur, le jeune Fernando l'entourait de ses soins et déployait une fermeté au-dessus de son âge. Colomb écrivit : « Notre-Seigneur lui donna un tel courage, que c'était lui qui ranimait les autres. Et quand il s'agissait de mettre la main à l'œuvre, il le faisait comme s'il eût navigué quatre-vingts ans, et c'était lui qui me consolait[2]. »

de religion, y no ninguno sin otros votos y romerías. Muchas veces habian llegado á se confesar les unos á los otros. » — *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque, le 7 juillet* 1503.

[1] « Otras tormentas se han visto, mas no durar tanto ni con tanto espanto. Muchos esmorecieron, harto y hartas veces que teniamos por esforzados. » — *Christophe Colomb.* — *Ibidem.*

[2] « Nuestro Señor le dió tal esfuerzo que él avivaba á los otros, y en

Outre les violences de l'atmosphère, il lui fallait combattre une force constance et régulière, la masse d'eau qui affluait dans le sens opposé à sa route, et qu'il comparait justement à un fleuve marin. C'était le grand courant pélagique ou Courant Équatorial, qu'il avait si merveilleusement découvert et constaté à son précédent voyage. Telle était sa force de résistance que, dans une navigation soutenue de soixante jours, on put à peine franchir un espace de soixante-dix lieues [1]. A force de persévérance, le 14 septembre, ils atteignirent enfin un promontoire qui déviait tout à coup de l'est vers le midi. Dès qu'ils l'eurent doublé, une bonne brise se fit sentir et la mer devint traitable. L'Amiral, au nom des équipages, remercia Dieu de ce soudain adoucissement à leurs maux. En signe de gratitude, ce cap reçut le nom de « Grâces à Dieu, » qu'il porte encore aujourd'hui.

Ici l'interprète indien, le vieux Giumbé, qui avait eu sa part de souffrances, fut congédié avec des présents. Il parut très-satisfait de la munificence de l'Amiral.

Toujours continuant son exploration des rivages et la recherche du Détroit, Colomb suivait la côte de Mosquitos. Ses caravelles avaient besoin de radoub, ses agrès de réparation et ses équipages de repos; on allait à la découverte d'un lieu favorable. Comme il était urgent de renouveler l'eau et de faire du bois, le samedi 17 sep-

las obras hacia él, como si hubiera navegado ochenta años, y él me consolaba. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques*, *écrite de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

[1] Christophe Colomb. — « Combatí con ellos sesenta dias, y en fin no le pude ganar mas de setenta leguas. » — Pierre Martyr constate avec une erreur la violence de ce courant. — « Tantam scribit vim fuisse oppositi torrentis Oceani, quod diebus quadraginta lequas vix potuerit septuaginta percurrere. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ, liber quartus*, fogl. XLIX, § D.

tembre, on s'arrêta dans l'embouchure d'une large rivière, que remontèrent, pour s'approvisionner, les canots de *la Capitane* et de *la Biscaïenne*. Quand les deux embarcations eurent fait leur chargement, elles redescendirent vers les caravelles. En ce moment, un violent coup de mer entra dans le fleuve, refoula le courant qui était large et rapide ; ce brusque choc souleva et enveloppa les deux canots dans ses écumeuses volutes. Celui de *la Biscaïenne*, qui était d'une construction plus légère, chavira malgré l'habileté du brave contre-maître Martin de Fontarabie et de l'aspirant Michel de Lariaga. Aucun de ceux qui montaient ce canot ne reparut. Celui de *la Capitane* arriva seul avec son chargement. Cette perte fut vivement sentie de tous les équipages et principalement de l'Amiral. Dans son affliction, il nomma ce lieu « le Fleuve du désastre. »

§ II.

Cette diminution de bras sur *la Biscaïenne* obligea d'affaiblir le personnel des autres caravelles qui déjà suffisait à peine aux manœuvres. On était exténué par deux mois de travaux sans relâche. Heureusement, le dimanche 25 septembre, s'offrit, entre la petite île Quiribi et la Terre ferme, un mouillage excellent, situé en face d'une bourgade nommée Cariari, qui présentait une délicieuse perspective. Une rivière y entretenait l'opulente végétation, où s'étalaient toutes les formes les plus pittoresques de la nature équinoxiale. La beauté du ciel, la magnificence du site, les balsamiques émanations de cette verdure, rendirent des forces à l'Amiral. Il contemplait avec l'ardente curiosité de l'esprit et l'enivrement du poëte l'intime caractère de ces lieux. Il y avait là un

abri très-propre au radoub des caravelles. Le jour de l'arrivée, on commença par boucher les voies d'eau, réparer les agrès, faire aérer et sécher les provisions que la température et l'eau de mer avaient avariées. Les matelots préférèrent, tant ils étaient harassés, rester dans leurs hamacs que de courir sur le rivage. Le lendemain, l'Amiral ne donna point la permission de descendre. Les indigènes, rassemblés avec leurs flèches, leurs javelots en bois de fer et leurs massues ou macañas, pour s'opposer à l'invasion de ces étrangers, voyant qu'ils ne sortaient point de leurs navires et ne paraissaient pas s'occuper d'eux, cessèrent leurs belliqueux apprêts. La curiosité l'emporta sur la défiance. Ils s'approchèrent des flots, faisant des signes de paix et montrant aux Espagnols des couvertures de coton, des camisoles peintes, des armes. Les plus hardis se jetèrent à la nage et vinrent proposer des échanges.

Voulant donner une haute idée de la grandeur et de la générosité des hôtes qui arrivaient en ces lieux, l'Amiral défendit toute espèce de trafic. Il gratifia les indigènes de ces colifichets dont ils faisaient grand cas, et ne voulut rien accepter. Les gens de Cariari firent signe aux Espagnols de venir au rivage; mais, voyant que leurs invitations et leurs instances étaient inutiles, ils tinrent conseil entre eux; et, soit que leur fierté se blessât du refus de leurs dons, soit qu'ils crussent y voir une injurieuse défiance de leurs intentions, ils résolurent de ne pas recevoir à leur tour les présents de ces inconnus; en conséquence, ils n'en firent qu'un tas et les laissèrent sur la grève. Le mercredi matin, l'Amiral ayant accordé la permission d'aller à terre, le premier objet qu'on aperçut fut ce paquet de bagatelles d'Europe[1].

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCI.

Afin d'obliger ces étrangers mystérieux à venir, et voulant d'abord s'attirer leur confiance, les gens de Cariari députèrent un vieillard portant une sorte d'étendard de paix au bout d'un bâton, et amenant en présent à l'Amiral deux jeunes filles parées de tous leurs atours, et secrètement pourvues de poudre magique. La plus âgée n'avait guère que onze ans. Toutes deux montraient « un tel dévergondage, qu'on n'en aurait pas trouvé davantage chez des filles perdues. » Il les plaça dans une chaloupe qui revenait de l'Aiguade, et pria les marins de les mener aux caravelles. L'Amiral leur donna des vêtements, des colifichets, leur fit servir à manger, et, le soir, les renvoya. Comme on trouva la grève absolument déserte, l'embarcation dut les ramener à bord. L'Amiral prit des mesures pour leur assurer une nuit tranquille. Le matin, il les renvoya à terre; mais quelques heures après, quand les canots revinrent au rivage, les deux jeunes filles, accompagnées de nombreux témoins, rendirent tout ce qu'elles avaient reçu en don.

Le lendemain, l'Adelantado descendit à terre pour s'informer de la contrée. Deux notables du voisinage vinrent au devant de lui avant qu'il fût sorti du canot, l'enlevèrent respectueusement dans leurs bras et le conduisirent sur un siége en gazon. L'Adelantado fit de nombreuses questions, auxquelles il était répondu avec bienveillance. Craignant de ne pouvoir tout se rappeler exactement, don Barthélemy commanda au secrétaire en chef de la flotte, Diego Mendez, d'écrire immédiatement. Quand les Indiens virent tracer sur le papier des caractères noirs, ils soupçonnèrent quelque artifice de magie. La peur les prit; ils s'enfuirent comme devant un grand danger, et crurent neutraliser ce maléfice en jetant par-dessus leur tête, du côté des Espagnols, une poudre secrète, qu'en

effet le vent poussait vers eux [1]. Dans son orgueilleuse susceptibilité, sa corruption, ce peuple semblait fort adonné à la sorcellerie. Les habitants de la côte portaient des talismans, avaient des devins, des nécromanciens qu'on estimait très-dangereux [2]. Ils pratiquaient l'embaumement, élevaient des monuments aux morts, ornaient leurs tombeaux de sculptures représentant des figures d'animaux et même d'informes portraits des morts. Ils exécutaient fort bien certains objets d'arts.

Dès que fut terminée la réparation des caravelles, l'Amiral, avant d'appareiller, prit pour lui servir d'interprètes deux indigènes. Leurs parents, affligés de cette captivité, envoyèrent quatre d'entre eux traiter de leur rançon. Ils apportèrent quantité de pierreries. L'Amiral leur fit remettre des présents, mais ne rendit pas ses deux interprètes. Les quatre délégués racontèrent l'insuccès de leur démarche : l'embarras fut grand chez ces pauvres gens ; ils ne savaient plus qu'offrir au grand chef de ces étrangers. Les pierreries n'avaient pas réussi ; leur présent de jeunes filles avait été refusé précédemment. Alors ils imaginèrent d'offrir, en échange de leurs deux compatriotes, deux petits cochons sauvages extrêmement farouches, nommés *pecaris* [3]. L'Amiral reçut avec plaisir

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XLI.

[2] « En cariay, y en esas tierras de su comarca son grandes fechiceros y muy medrosos. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[3] « *Begare* que así se llama adonde estaba. » — Dans l'idiome du pays on les nommait *begare* ou *pecare* ; d'où nous avons fait *pecari*. — D'après l'illustre Cuvier ce genre de porc diffère des cochons, « par un orifice glanduleux percé sur le dos, par des défenses courtes et droites ne sortant pas de la bouche et par le manque de queue et d'un doigt interne au pied de derrière. » — CUVIER, *Annotations au quatrième voyage de Christophe Colomb, traduit par MM. de Verneuil et de La Roquette, membres de l'Académie royale espagnole d'histoire.*

ces deux animaux, donna en retour de nouveaux objets, mais ne rendit point les deux interprètes.

Le mercredi, 5 octobre, l'Amiral leva l'ancre, se dirigeant vers le sud sans perdre de vue le rivage. Il longeait la côte de Mosquitos, appelée aujourd'hui *Costa-Ricca* à cause de la richesse de ses mines d'or et d'argent. En avançant, il entra dans un golfe découpé par plusieurs îles, qui formaient entre elles de petits canaux profonds et sans écueils. Les arbres gigantesques des rives, allongeant les branches de leurs hautes cimes, entrecroisaient leurs rameaux et formaient des berceaux élevés, sous lesquels passaient aisément les mâtures de l'escadrille. La fraîcheur et l'ombrage odorant des forêts récréaient les équipages sur le tillac. Ce golfe charmant était la baie de Cerabaro, aujourd'hui indiquée sur les cartes sous le nom de *Baie de l'Amiral.*

En descendant à terre, on vit vingt canots mis à sec, dont les propriétaires s'ébattaient gaiement dans les bois. Ils étaient nus et portaient au cou des plaques d'or. Leur alarme se dissipa quand ils eurent aperçu les deux interprètes. Sur l'invitation de ceux-ci, l'un des insulaires échangea contre trois grelots un miroir d'or pur. Ce fut le premier endroit, depuis le cap Caxinas, où l'on aperçut de l'or fin[1].

Une abondance fabuleuse favorisait cette terre : les poissons, les oiseaux, le gibier, les racines, les grains, les arbres à fruits, les fleurs s'y trouvaient à profusion. L'Amiral, sans céder à la séduction de ce séjour, voulut pousser jusqu'au fond du golfe. Il trouva là un terrain fort accidenté et parsemé d'habitations construites sur les points culminants. On aperçut plusieurs canots remplis

[1] Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el almirante D. Cristobal Colon.*

d'Indiens le front ceint de couronnes faites de plumes d'oiseaux et de griffes de bêtes. Ils s'ornaient aussi le cou de plaques d'or ; mais, au lieu de les troquer avec empressement, comme faisaient les insulaires, ils y attachaient un grand prix et refusaient de s'en dessaisir. L'Amiral les interrogea sur la nature du pays et des lieux circonvoisins. Il apprit là qu'ils tiraient l'or d'une contrée située vers le midi.

Les caravelles étant entrées dans une autre grande baie aujourd'hui nommée « Lagune de Chiriqui, » Colomb s'y procura des renseignements qui vinrent confirmer ceux qu'il avait reçus déjà. Il s'éloigna de ces parages, et passa loin des îlots, en pleine mer, pour naviguer plus librement. Cependant il observait attentivement le rivage. Après l'avoir longé pendant douze lieues, il aperçut l'embouchure d'un fleuve, et envoya les embarcations pour prendre connaissance du pays. En approchant de la plage, les Espagnols virent une troupe d'environ deux cents Indiens armés en guerre, venant s'opposer à leur descente pendant que le son des conques marines et des tambours de bois, retentissant dans les forêts, convoquait d'autres défenseurs. A mesure qu'ils se rapprochaient du rivage, les Indiens furieux semblaient venir au devant d'eux ; ils crachaient des herbes mâchées, en signe de mépris, entraient dans l'eau jusqu'à la ceinture pour tirer de plus près leurs dards et leurs javelines. Suivant les instructions de Colomb, les Espagnols souffrirent patiemment ces insultes, n'y répondant que par des signes de paix. Peu à peu, les indigènes se calmèrent, et finirent par échanger dix-sept miroirs d'or contre des grelots dont le son les réjouissait beaucoup[1]. Le soir, les canots rejoi-

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCII.

gnirent les caravelles, et revinrent le lendemain pour continuer les échanges; en approchant, on aperçut sous les arbres les indigènes, qui y avaient passé la nuit de peur d'une surprise. On les appela; ils ne répondirent pas. Les Espagnols de leur côté se tinrent immobiles dans les embarcations. Ces riverains, prenant ce calme pour de la poltronnerie, résolurent de se débarrasser de ces importunes visites. Ils battirent le tambour, décochèrent des flèches. Afin de couper court à cette agression, les Espagnols tirèrent une arbalète et un coup de canon. La détonation produisit une telle épouvante parmi les indigènes, que les armes s'échappèrent de leurs mains et qu'ils s'enfuirent au fond des bois. Alors quatre Espagnols seulement descendirent, les appelèrent; ils revinrent soumis, et troquèrent trois miroirs; ils n'en avaient pas davantage, n'étant venus là que pour combattre.

De ces parages l'escadrille s'avança vers l'Est, passa devant Cobrava, aperçut cinq grandes bourgades assises près des rivières. On eut là de nouveaux renseignements sur l'or. On sut que les Indiens ramassaient à Veragua l'or dont ils faisaient leurs miroirs, et que Veragua n'était pas éloignée. Les interprètes indiens assurèrent que là finissait la terre de l'or.

§ III.

Tout homme ami des grandeurs, sachant que la possession des mines lui rendrait la faveur de la cour et fermerait la bouche à ses ennemis, n'aurait pas eu de soin plus empressé que de reconnaître aussitôt cette contrée nourricière de l'or, d'en prendre possession dans les formes solennelles, et de retourner en Espagne, pour en revenir avec des forces suffisantes à l'occupation du pays.

Mais Colomb, tout occupé de découvrir le Détroit, ne voulut pas rétrograder pour des mines qu'il regardait déjà comme acquises. Il partit malgré des pluies torrentielles, afin de continuer son voyage et de rencontrer le Détroit désiré.

Il se trouvait précisément parvenu à l'endroit que de Grenade, sous les voûtes ogivales de l'Alhambra, il avait désigné comme devant lui livrer passage pour porter dans la mer du Midi l'étendard du Salut. Il faisait suivre par la *Biscaïenne* les moindres sinuosités des côtes. On était alors sur le littoral de Chagres. Il cherchait anxieusement le passage en face même de Panama, alors inconnu. Il pressentait ce point géographique objet de tant de vœux inutiles depuis trois cent cinquante et un ans, cet important terrain que les géologues de France, d'Angleterre et de Prusse ont tant étudié. Il s'opiniâtrait à vouloir trouver le Détroit là où, malgré son inexistence, les besoins de la civilisation le réclament et le sollicitent encore. Il le cherchait aux lieux qu'une configuration particulière semble avoir préparé pour la section des deux grandes régions du Continent américain. On dirait que la Nature s'est soudain arrêtée dans son œuvre sur l'ordre du Très-Haut, qui réserva sans doute à l'humanité l'ouverture de ce passage, comme le prodige de son génie et le dernier terme de sa puissance. L'Amiral cherchait donc le Détroit, non point à l'extrémité des contrées australes où il se trouve, mais là même où il devait être, et où il sera un jour. Le Révélateur de la Création est venu désigner son emplacement.

§ IV.

Colomb, n'ayant pas trouvé le Détroit à Chagres, con-

tinua sa recherche; car, à la rigueur, ce Détroit pouvait se rencontrer plus loin. Il suivit la côte à l'Est, et le 2 novembre, ayant passé entre deux petites îles, alla jeter l'ancre dans un port sûr et commode, entouré de terrres cultivées, animées par des habitations gracieuses et espacées, dont quelques-unes étaient peintes[1]. Des arbres à fruit formaient des vergers autour de ces demeures, qu'ombrageaient de magnifiques palmiers et qu'embaumaient les ananas et les vanilles. Colomb donna à ce port le nom de sa qualité, et il l'appela le *Beau Port*, « Puerto-Bello. » Les Indiens des alentours apportèrent quantité de fruits et de coton ouvré; mais, à l'exception d'un chef et de sept notables aux narines desquels appendaient de petites feuilles d'or, aucun d'eux ne possédait de ce métal. Leur parure consistait dans un barbouillage rouge; le chef s'était réservé une teinte noire. Les dons de la terre surpassaient toute description. Malheureusement des averses violentes nuisirent au charme de la perspective. La pluie retint les navires au port durant sept jours. Enfin le mercredi 9 novembre, malgré l'état du ciel, ils remirent à la voile pour continuer l'exploration de la côte.

Ils longeaient sans le savoir l'isthme de Panama.

Derrière les montagnes qui bornaient leur vue s'étendait l'Océan Pacifique; et, comme s'il eût entendu le murmure de la grande mer, Colomb s'opiniâtrait à trouver un passage qui l'y conduisît. Luttant contre le vent, il parvint à la hauteur du cap *Nom de Dieu*, « Nombre de Dios. » Mais vers ce point, la bourrasque l'assaillit de telle façon qu'il dut jeter l'ancre au plus voisin refuge.

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. xcii.

Il choisit entre des îles un abri sur la côte qui était bien cultivée et fournissait une telle abondance de fruits, de racines, et surtout de maïs, qu'il l'appela le *port des provisions*. On resta là jusqu'au 23 novembre. On repartit en continuant la reconnaissance des côtes. Sur une terre nommée Guaigua se montrèrent plus de trois cents indigènes, qui apportaient des joyaux d'or et des provisions pour faire des échanges. Mais l'Amiral, pressé d'arriver au Détroit, ne se détourna point. Pourtant, trois jours après, la force du vent l'obligea d'entrer dans le premier port qu'il trouva. C'était une anse étroite dont l'ouverture, plus étroite encore, offrait seulement l'avantage de briser la force des lames. Les caravelles étaient si près du bord, que d'un bond les marins pouvaient sauter à terre. Les alentours étaient plats et découverts, faute d'arbres. Les plantes aquatiques, les hauts herbages fourmillaient d'alligators exhalant une forte odeur musquée ; ils s'étendaient au soleil sur la vase. Pendant neuf jours, le mauvais temps retint l'escadrille dans ce lieu que l'Amiral nomma « Le Cabinet, » *El Retrete*.

Les indigènes, doux et confiants, arrivèrent apportant des vivres et des ornements d'or. Ils traitèrent familièrement dans les échanges que l'Amiral faisait surveiller. Malheureusement, aidés par la disposition des lieux, quelques marins, trompant la vigilance des officiers, s'échappèrent la nuit, allèrent dans les cabanes, où ils avaient été accueillis hospitalièrement le jour; et leurs entreprises galantes, et leur rapacité irritèrent les habitants. Ils vinrent attaquer les caravelles. L'Amiral fit tout son possible pour éviter l'effusion du sang. On essaya en vain de les apaiser. Ils devinrent d'autant plus hardis qu'on leur montrait plus de douceur. Il voulut les intimider par un coup de canon chargé à poudre. Mais, habitués aux bruits

plus effrayants du tonnerre, ils ripostèrent à cette décharge par des insultes, en frappant la terre et les arbres de leurs massues. Alors, à son grand regret, l'Amiral fit pointer par le premier maître canonnier Matteo, une pièce de gros calibre sur la butte où ils s'étaient réunis. Quand ils eurent vu les effets de ce coup, ils s'enfuirent tremblants derrière les montagnes.

CHAPITRE III.

Lutte acharnée de Colomb contre l'atmosphère. — Rigueurs de la tempête, sévices de la mer. — Orage océanique, éclairs globulaires, trombe marine. — Christophe Colomb agonisant, ranimé par les cris d'horreur des équipages, invoque son maître, et conjure la trombe. — Le fléau passe entre les quatre caravelles et se dissipe au loin. — Apparition de mauvais augure. — Des groupes de requins rôdent autour des bâtiments. — Corruption des vivres. — Souffrances des marins. — L'Amiral entre dans la rivière de Bethléem, près du fleuve de Veragua, aux mines d'or. — Rapports des Espagnols avec les naturels. — Leur chef projette d'anéantir les étrangers.—L'Adelantado s'empare de lui au milieu de sa peuplade, et fait prisonniers ses officiers et ses serviteurs.

§ I.

Des vents désolateurs continuaient à rugir. Depuis quatre mois, sauf quelques rares journées, près du cap *Grâces à Dieu*, des souffles ennemis, des pluies torrentielles, de brusques intempéries, avaient épuisé les forces et le moral des équipages. Les capitaines et la maistrance, aussi bien que les mousses, demandaient à retourner directement en Castille. L'Amiral, dont la résolution ne s'ébranla jamais devant les obstacles, finit pourtant par concevoir des doutes sur l'exacte position de ce Détroit. Il comprit que peut-être, malgré les graves probabilités de ses conjectures, ce passage ouvert par la Nature pouvait être situé sous une latitude beaucoup plus méridionale, vers ces terres qu'il avait dit exister dans la portion australe du Globe. Considérant l'état de son personnel, de ses munitions avariées, et de ses navires que les tarières

en nombre infini attaquaient, de la quille à la ligne de flottaison, il résolut de rétrograder et d'aller visiter les mines d'or de la Veragua, sur lesquelles il avait eu des renseignements fabuleux.

Le lundi 5 décembre, il sortit du port *le Cabinet*, et mit le cap sur l'ouest, voulant arriver à Veragua. On atteignit le *Beau Port*, où l'on passa la nuit. Le lendemain, malgré le vent contraire, on poursuivit la route; et le vent passa bientôt à l'est. C'était enfin ce souffle désiré que l'Amiral attendait depuis trois mois! Un moment il fut tenté de le mettre à profit, malgré le délabrement de ses navires; pourtant son instinct le détourna de cette invitation perfide. En effet, à peine eut-on fait quatre lieues, que des rafales continues empêchèrent de tenir une route quelconque. Colomb fut contraint de revenir à Beau Port pour attendre le retour du calme; mais à l'instant où il y entrait, une violente bourrasque les repoussa vers le large. Les vagues étaient si hautes et les secousses si violentes qu'on ne savait plus comment gouverner. Il tomba de nouveau malade; une de ses anciennes blessures se rouvrit; et, pendant neuf jours, on perdit toute espérance de le conserver à la vie [1]. Des souffles contraires et incessamment variables empêchaient également d'entrer dans un port et de gagner la haute mer. Les caravelles se trouvaient ainsi ballottées, sans miséricorde, entre le danger d'être submergées et celui de se briser contre les écueils, qu'empêchait de distinguer le bouillonnement de la mer.

Pourtant jamais les marins, les pilotes de l'expédition, qui pensaient avoir épuisé dans cette campagne toutes les rigueurs de la mer, n'avaient encore éprouvé un véritable

[1] Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, écrite de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

orage océanique. On sait aujourd'hui que, sous les latitudes intertropicales, vers les parages du grand Courant Équatorial, les phénomènes météorologiques atteignent un degré de force, d'éclat et de majesté inconnu dans nos régions. Parfois la ligne brisée des éclairs traverse l'horizon tout entier; les retentissements de la foudre ont une sonorité effrayante; la portée des lames dépasse nos mesures; l'Océan manifeste par le formidable et le grandiose sa souveraine puissance.

Jouets des flots, les quatre caravelles étaient tantôt poussées sur la cime des vagues devenues des montagnes, tantôt précipitées dans les sombres gouffres creusés à leur base : « jamais on ne vit la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte d'écume[1]. » Le ciel, couvert de nuages teints de rouge, chargés de foudres, était lourd et suffocant. A chaque instant, d'immenses éclairs déchiraient cette tenture menaçante et enflammaient l'horizon chargé d'une électricité vitreuse. Les yeux ne pouvaient soutenir l'éclat de cette fulguration incessante; les marins fermaient leurs paupières pour ne point la voir[2]. L'air semblait allumé; les secousses que la violence des lames imprimait aux navires faisaient gémir leurs membrures; à tout instant, ils semblaient devoir s'ouvrir et s'engloutir dans l'abîme. La couleur sanglante des nuées se reflétait dans la teinte rougeâtre de « cette mer qui semblait être de sang, et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. Jamais on n'avait vu le ciel avec un aspect aussi effrayant; il brûla un jour et une nuit comme une fournaise[3]. » Pendant vingt-quatre

[1] « Ojos nunca vieron la mar tan alta, fea y hecha espuma. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCIV.

[3] « Allí me detenia en la mar fecha sangre, herbiendo como caldera

heures, on respira du feu. Des éclairs globulaires, dont la fulguration dura plusieurs secondes, se suivaient sans interruption : telle était l'ardeur de leur foyer, qu'à tout moment, malgré son accablement, l'Amiral se soulevait sur son lit pour voir si ses mâts et ses voiles n'avaient pas été emportés.

Et cependant là n'était pas tout le danger.

La foudre, amassée dans les hautes couches de l'atmosphère, se déchargeait à tout instant; le feu du ciel tombait autour des caravelles, qui, séparées et cachées dans les mobiles gouffres de la mer, avaient cessé de s'apercevoir. Aux détonations rapprochées de la foudre, chaque navire croyait réciproquement que l'autre tirait toute son artillerie pour demander du secours au moment où il s'engloutissait[1]. Cette incandescence ne diminua point durant la nuit. La phosphorescence des vagues et les étincelles qui jaillissaient à chaque brisement de la mer entretenaient une lueur blafarde, pâlissant à toute minute par la rapide illumination des éclairs.

Au milieu de tous ces désordres de la nature, la pluie tombait en larges gouttes et par averses impétueuses. La pluie finit par l'emporter : elle éteignit les foudres, mais précipita en torrents ses masses condensées. Elle tomba sans interruption « et si épaisse qu'il semblait qu'on la versât d'en haut à pleines cruchées[2]. » Elle continua ainsi l'espace de huit jours. Pendant ce temps, l'eau du ciel ne cessa pas de tomber : on ne peut appeler cela pleuvoir,

por gran fuego. El cielo jamas fue visto tan espantoso. Un dia con la noche ardió como forno. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[1] P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 241, in-4.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. V, chap. IX.

c'était comme un autre déluge. Les équipages se trouvaient tellement harassés qu'ils souhaitaient la mort, pour être délivrés de tant de maux [1]. » Il paraît qu'alors exténué par les souffrances que lui occasionnaient ces tourmentes continuelles, le Père Alexandre succomba aux suites de l'épuisement. Ainsi le premier aumônier qui ait péri sur l'Océan dans les fatigues de l'apostolat, fut un Franciscain. Les glorieuses prémices d'une telle mort semblaient légitimement dues à l'ordre Séraphique.

Durant ces fureurs pélasgiques, une des caravelles fut emportée au loin. Elle avait réussi à jeter une ancre et à se maintenir; mais un coup de vent enleva le grand canot des officiers; et, pour ne pas périr, l'équipage dut à la hâte couper le câble [2]. Pendant trois jours, elle se vit le jouet des vagues. Au milieu de ces convulsions de la nature, les marins souffraient du mal de mer; l'insomnie, la fatigue, la crainte avaient fini par les jeter dans un morne abattement; « les navires avaient déjà perdu deux fois des chaloupes, des ancres, des amarres; ils étaient entr'ouverts et n'avaient plus de voiles [3]. » Le naufrage semblait l'inévitable conséquence de ce délabrement. Une seule chose a le droit de surprendre : « c'est que ces bâtiments, sur lesquels on ne se croyait pas en sûreté dans une mer tranquille, résistassent si longtemps à une si étrange agitation [4]. »

Cependant, malgré les sévices de l'air, les grandes co-

[1] Christophe Colomb. — « La gente estaba ya tan molida que deseaban la muerte para salir de tantos martirios. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCIV.

[3] « Los navíos ya habian perdido dos veces las barcas, anclas, cuerdas, y estaban abiertos, sin velas. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[4] P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 241, in-4.

lères de l'Océan, après tant de dangers, le plus grand péril n'était pas venu; une nouvelle épreuve était réservée à ces infortunés.

Le mardi 13 décembre 1502, pendant que l'Amiral agonisait dans son lit de douleurs, une clameur déchirante, partie de l'une des caravelles, fut presque aussitôt répétée par les autres. Ce cri de désespoir retentit jusqu'à l'âme du moribond. Il frissonna et rouvrit les yeux.

Quelque chose d'horrible se passait à portée du regard.

Sur un point de l'espace agité par un mouvement giratoire, la mer, se gonflant de tous les flots qu'elle attirait à ce centre, se soulevait comme une seule montagne, tandis que de noirs nuages, descendant en cône renversé, s'allongeaient vers le tourbillon marin qui se dressait palpitant à son approche, comme cherchant à le joindre. Ces deux monstruosités de la mer et de l'atmosphère s'unirent tout à coup par un effroyable embrassement et se confondirent en forme d'X tournoyante. C'était, dit l'historien de Saint-Domingue, « une de ces pompes ou trombes marines, que les gens de mer appellent *fronks*, que l'on connaissait alors si peu, et qui ont depuis submergé tant de navires[1]. » Un âpre sifflement précédait l'haleine fatale qui poussait vers les caravelles cet épouvantail, alors sans nom dans nos langues. Ce genre de trombe est la plus affreuse manifestation de cette tempête infernale à qui l'Orient donna le nom même de l'esprit du mal : *typhon*. Malheur aux navires qui se rencontrent sur son passage !

Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé. Devant l'imminence de la destruction, il se relève, reprend son ancienne vigueur, et sort de sa cabine, afin de mesurer d'abord le péril. Lui aussi aperçut

[1] P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 241, in-4.

la chose formidable qui approchait. La mer était soutirée vers le ciel. A ce phénomène inconnu, il ne vit point de remède : l'art était inutile, la navigation impuissante ; d'ailleurs, on ne pouvait plus gouverner.

Aussitôt Colomb, l'adorateur du Verbe, soupçonna dans cet effroyable déploiement des forces brutales de la nature quelque manœuvre satanique. Il ne pouvait conjurer les puissances de l'air d'après les rites de l'Église, craignant d'usurper sur le sacerdoce ; mais il se rappela qu'il était chef d'une expédition chrétienne ; que son but était saint, et voulut, à sa manière, sommer l'esprit de ténèbres de lui livrer passage. Il fit soudain allumer dans les fanaux des cierges bénits, arborer l'étendard royal de l'expédition ; ceignit son épée par-dessus le cordon de saint François ; prit en ses mains le livre des Évangiles ; et debout en face de la trombe qui s'approchait, lui notifia la sublime affirmation qui ouvre le récit du disciple bien-aimé de Jésus, saint Jean, le fils adoptif de la Vierge.

S'efforçant de dominer de sa voix le bruit de la tempête, le Messager du Salut déclara au typhon qu'au commencement était le Verbe ; que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu. Que toutes choses ont été faites par lui, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ; qu'en lui était la vie, et que la vie était la lumière des hommes ; que la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise ; que le monde qui a été fait par lui ne l'a pas connu ; qu'il est venu dans son propre bien, et que les siens ne l'ont pas reçu ; mais qu'il a donné à ceux qui croient en son nom, et ne sont nés ni du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu ; et que le VERBE S'EST FAIT CHAIR, et qu'il a habité parmi nous.

Alors, de par ce Verbe divin, notre Rédempteur, dont la parole calmait les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commande impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en vont porter la Croix aux extrémités des nations, et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité. Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il trace dans l'air avec le tranchant de l'acier, le signe de la Croix, et décrit autour de lui un cercle acéré, comme s'il coupait réellemeut la trombe [1]. Et en effet, ô prodige ! la trombe, qui marchait vers les caravelles, attirant avec un noir bouillonnement les flots, parut poussée obliquement, passa entre les navires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna rugissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques [2].

Cette subite retraite du phénomène destructeur parut à l'Amiral une nouvelle faveur de Sa Haute Majesté. « Ils crurent en avoir été garantis par la vertu divine [3]. »

« La même piété qui l'avait fait recourir à Dieu pour être préservé, l'empêcha de douter qu'il ne lui fût redevable de son salut dans cette circonstance [4]. » Le fait est que la trombe passa près du navire de l'Amiral ; qu'à défaut de tout moyen nautique de s'en garer, il récita le

[1] De là cette idée, d'abord répandue chez les marins, qu'on se préservait de la trombe en la coupant avec un sabre et l'Évangile de saint Jean. Dans sa traduction de la vie de Christophe Colomb, le Provençal Cotolendy rappelle naïvement cette croyance. Il dit dans une note marginale, en parlant de la trombe, « on s'en garantit en la taillant avec un couteau et l'Évangile de saint Jean. » — *La vie de Cristofle Colomb*, 2e partie, chap. XXXII. — In-12, chez Claude Barbin, 1681.

[2] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. II, capit. XXIV. Ms.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. V, chap. IX.

[4] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 242.

commencement de l'Évangile de saint Jean, fit avec son sabre le signe de la couper [1], et qu'elle s'éloigna, rompue, brisée, et s'évanouit au loin.

Ne pouvant rien objecter contre l'autorité du fait, le protestant Washington Irving, pour affaiblir l'effet de ce miraculeux événement, attribue à une résolution collective des équipages l'œuvre propre de l'inspiration de Colomb. Il dit : « A la vue de la trombe qui s'avançait sur « eux, les marins désespérés, reconnaissant qu'aucun « effort humain ne pouvait détourner ce danger, se mirent « à réciter des passages de saint Jean l'Évangéliste. La « trombe passa entre les vaisseaux sans leur faire aucun « mal, et les matelots tremblants attribuèrent leur salut à « l'efficacité miraculeuse des paroles de l'Écriture [2]. »

Washington Irving a beau tenter d'effacer sous le pluriel l'initiative spontanée de Colomb, et de faire disparaître l'action propre de l'admirateur du Verbe ; le fait lui-même, intrinsèquement, proteste contre cette défiguration de l'histoire, et lui oppose des impossibilités matérielles et morales. Comment les caravelles, séparées par cette effroyable agitation, pouvant à peine s'entrevoir l'une l'autre à travers la vapeur d'eau, les globules d'écume remplissant l'air, et encore moins s'entendre distinctement, pouvaient-elles convenir d'un moyen de combattre la trombe? s'accorder sur le choix de l'Évangéliste, s'indiquer les passages jugés capables de conjurer le péril? Dans sa rapidité de marche, l'affreux tourbillon laissait-il le temps

[1] « Manica che il martedi á 13 di decembre passo fra i navigli, la quale se non tagliavano dicendo l'Evangelio di san Giovanni, non é dubbio che annegava chiunque colto ella havesse. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio,* cap. XCIV.

[2] Washington Irving, *Histoire de Christophe Colomb*, liv. XV, chap. VI, t. III, p. 211.

de délibérer ? Comment et de qui prendre conseil ? D'ailleurs, dans aucune des quatre caravelles, les marins n'étaient possesseurs ni de l'Ancien ni du Nouveau Testament. L'usage des Bibles ne s'est introduit chez le peuple qu'avec le protestantisme ; et jusqu'ici l'Espagne ne l'a pas adopté. Washington Irving, pleinement ignorant du dogme catholique, oublie qu'en Castille personne n'avait une foi superstitieuse au pouvoir du texte sacré, à son efficacité thaumaturge. Il ne sent pas qu'aucun pilote par lui-même n'aurait eu cette subite clairvoyance, conçu un expédient si singulièrement étranger à la nautique, et en même temps si hardi au point de vue des attributions spirituelles. Tout au plus aurait-on essayé quelques prières de la liturgie destinées à détourner les orages. Pour recourir aux paroles du Disciple bien-aimé, choisir cette sublime déclaration du certificateur du Verbe, il fallait être soi-même avancé dans les splendeurs de la connaissance divine, se trouver presque à la hauteur de cette intuition surhumaine, mériter la protection céleste, être agréable aux yeux du Seigneur, en un mot s'appeler Christophe Colomb. Toute âme catholique pensera comme nous, et nul esprit judicieux ne croira au pluriel, vraiment inadmissible de Washington Irving. Habituellement le miracle ne se fait pas en commandite.

§ II.

Dès que la trombe eut disparu, la mer rabattit sa fureur ; l'emportement des vagues se modéra ; peu à peu, l'Océan sembla se remettre de sa colère : les vents étaient épuisés ; il se fit une sorte d'apaisement.

Les matelots, la plupart malades, restaient accablés ; ils n'étaient plus capables d'aucune manœuvre. En considérant ces travaux, ces secousses, ces fatigues, auxquels

aucune constitution ne pourrait résister, Herrera regarde ce calme comme un acte de la miséricorde divine. Il dit positivement que Dieu le leur accorda afin de les conserver à la vie[1]. Cette bonace leur donna un repos salutaire. Mais, pour réparer leurs forces, ils n'avaient que des vivres corrompus et insuffisants.

Nonobstant le calme de l'air, la sérénité ne reparaissait point dans le ciel. L'horizon restait morne. Un jour glauque glissait sur la plaine verdâtre des flots, que çà et là perçait le noir aileron d'un requin. Bientôt, comme s'ils fussent conviés à une proie certaine, ces tigres de l'Océan, ordinairement isolés, apparurent si nombreux autour des caravelles, que leur attroupement sembla aux matelots un funeste présage. Mais l'Amiral releva le courage de ses officiers. Comme on manquait de vivres frais, ils firent amorcer les crocs avec des morceaux de viande corrompue ou même des lambeaux de drap rouge, et plus d'un de ces importuns rôdeurs y fut pris. Le jeune Fernando Colomb, pour lequel cette pêche était toute nouvelle, conserva le souvenir de ses divers incidents. Ainsi il vit tirer du ventre d'un requin des tortues larges de quatre pieds, qui, loin d'être mortes, vécurent encore longtemps à bord de la *Capitane*. On trouva dans un autre requin la tête d'un de ses compères qu'on avait jetée à la mer, et qu'il avait avalée sans scrupule. Quelque répugnante que fût la chair de ces odieux cétacés, la faim y faisait trouver une grande ressource[2]; car, après huit

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. V, chap. IX.

[2] « Ora quantunque alcuni gli havesserò per mal' augurio, ed altri per cattivo pesce, tutti non dimeno lor facemmo honore, per la penuria che di vettovaglie havevamo. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCIV.

mois de mer et toutes les intempéries qu'ils avaient essuyées, leurs provisions en viande salée et fumée se trouvaient corrompues; leur farine, altérée par l'humidité, semblait remplie de vers. Leur biscuit était tellement couvert de moisissures, que l'équipage ne pouvait se décider à manger la soupe, « à cause de la multitude de vers qui en sortaient et qui se cuisaient parmi[1]. » Les uns mangeaient en fermant les yeux, pour que leur cœur se soulevât moins; les autres attendaient la nuit, afin de ne pas voir l'infecte nourriture à laquelle ils étaient réduits[2]. L'Amiral, malgré ses douleurs et sa maladie, « ne se traitait pas mieux que le dernier des matelots[3]. »

Le samedi 17 décembre, ils parvinrent à gagner un port étroit et long, près duquel ils aperçurent un village construit sur des arbres. Ces Indiens construisaient ainsi leurs demeures, pour éviter les surprises nocturnes étant en guerre avec des voisins. L'escadrille se reposa là trois jours entiers.

Le mardi, le vent paraissant favorable, ils ouvrirent leurs voiles rapiécées et se mirent en mer. A peine avaient-ils pris le large, qu'un autre vent se leva furieux et les contraignit de se réfugier dans le havre voisin pour y attendre le retour du beau temps. Séduits par les apparences, le quatrième jour ils partirent avec un bon vent; mais il changea au bout de quelques lieues. Sa violence fut telle, qu'on n'y put résister. Malgré l'opiniâtreté des pilotes, qui se piquaient au jeu cette fois, il fallut se jeter dans une anse où par bonheur ils trouvèrent un bon

[1] Herrera, *Histoire générale des Indes*. Décade I[re], liv. V, ch. IX.

[2] « Io vidi molti, i quali aspettavano la notte per mangiar la mazzamora, e non vederci i vermi che v'erano. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCIV.

[3] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV.

ancrage. Les charpentiers et les calfats se mirent aussitôt à l'œuvre, et parvinrent à réparer le *Galicien* et à boucher quelques voies d'eau des autres caravelles. On se procura certaine quantité de maïs; on renouvela l'eau des barriques.

La nouvelle année trouva dans ce lieu les quatre caravelles.

Le 3 janvier 1503, malgré la pluie et un vent contraire, l'escadrille tenta de reprendre sa route. Luttant de toute sa volonté, elle réussit à pénétrer le 6 janvier, jour des Rois, dans une rivière que l'Amiral, en l'honneur de l'Épiphanie, appela *Bethléem*, ou, par abréviation, *Belen*. Les indigènes la nommaient *Yebra*. Elle n'était éloignée que d'une lieue de celle de la Veragua, pays des mines d'or. Du Beau-Port à Veragua, la distance est d'environ trente lieues. Pour la franchir, on venait de consumer près d'un mois d'efforts et de souffrances. En mémoire de ces traverses inouïes, l'Amiral nomma cette portion du littoral *Côte des Contrariétés* [1].

Il envoya sonder la rivière de Véragua, seulement éloignée d'une lieue. Mais on n'y trouva pas assez d'eau, tandis que le fleuve de Belen avait quatre brasses de fond à l'entrée. On y resta donc mouillé. Bien prit à l'Amiral de n'en pas sortir, car un jour plus tard il n'aurait pas pu y entrer. Il l'atteste lui-même : « Le jour de l'Épiphanie,

[1] « La cause de toutes ces contrariétés est si épouvantable qu'il semble que jamais homme naviguant, n'en a vu de semblables en si peu « de chemin qu'il y a de Porto Bello à Veragua. L'Amiral appela cette « côte la *Costa de los contrastes*. Il eût pendant tout ce mauvais temps « la goutte avec de grandes douleurs, et tous ceux qui étaient dans les « vaisseaux étaient malades, fatigués et dans des débilités étranges. » — Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. V, chap. IX.

j'arrivai à Véragua n'en pouvant plus. Là Notre Seigneur me fit trouver un fleuve et un bon port ; j'y pénétrai avec peine, et le jour suivant la tempête recommença. Si je m'étais trouvé dehors, je n'aurais pu entrer à cause du banc[1]. » Sur les bords de *Belen* était une bourgade indienne, qui se mit en armes à l'aspect des étrangers. On l'apaisa, et l'on obtint, quoique avec certaine difficulté, quelques renseignements sur la situation des mines d'or. Dès le lendemain, une embarcation armée entra dans la rivière de Véragua. Les habitants firent mine de s'opposer au débarquement. Mais l'ancien écuyer de Colomb, Diego Mendez, qui savait quelque peu d'indien, leur fit comprendre qu'ils venaient uniquement dans le but de faire des échanges. Ils se calmèrent alors, et troquèrent vingt miroirs d'or contre des babioles d'Europe.

Le 12 janvier, l'Adelantado avec les canots remonta la rivière de Véragua jusqu'à la résidence du chef de la contrée, ayant le titre de Quibian. Son habitation était située sur une petite éminence. Averti de sa visite, il vint à sa rencontre. L'entrevue fut amicale. Le Quibian donna les joyaux d'or qu'il avait sur lui, et reçut des présents auxquels il attachait un grand prix. Ils se quittèrent mutuellement satisfaits. Le lendemain, la curiosité amena le Quibian au mouillage de Belen. L'Amiral lui fit le plus grand accueil, lui montra les caravelles. Le Quibian s'entretenait avec lui par signes. Ses gens troquèrent des miroirs d'or contre des grelots. Tout à coup, quelque soupçon lui traversant l'esprit, il partit assez brusquement. Après tous les dangers qu'avait courus l'Amiral, un autre péril devait l'exposer dans le port.

Le 24 janvier, tandis qu'une tempête rugissante boule-

[1] *Cuarto y último viage de Colon.*

versait l'Océan et qu'on devait s'estimer heureux d'être à l'abri dans le Belen, tout à coup, sans cause visible, le fleuve s'enfle subitement et avec une violence si terrible que les amarres sont brisées comme un fil. Les caravelles sont poussées les unes sur les autres. La *Capitane* fut lancée avec tant de raideur contre le *Galicien* qu'elle lui fit de graves avaries, fendit son mât de misaine. Ces deux caravelles allèrent tantôt talonnant sur un bord du fleuve, tantôt sur l'autre, jouets de violence et de débordement. « Ce fut par une grâce toute particulière de Dieu que les deux vaisseaux ne furent pas brisés[1]. « L'Amiral reconnait que le péril fut extrême. Ses navires étaient sur le point d'être emportés. « Certainement je ne les ai jamais vus dans un danger plus imminent, » dit-il ; et il ajoute naïvement avec une touchante modestie : « Notre Seigneur y apporta remède, comme il l'a toujours fait[2]. » D'où provenait ce débordement imprévu? L'Amiral l'attribua non point aux pluies continuelles, qui auraient amené une crue progressive du fleuve, mais à une cause subite, à un orage immense qui aurait éclaté dans l'intérieur des terres sur la chaîne des hautes montagnes aux pitons nuageux courant du nord à l'ouest, auxquelles il avait imposé le nom de Saint-Christophe. L'expérience a depuis lors justifié l'admirable précision de sa conjecture.

Du 6 janvier au 14 février, la pluie tomba sans interruption. L'Amiral l'a écrit : « Il plut sans discontinuer jusqu'au 14 février, et je n'eus pas une seule occasion de pénétrer dans l'intérieur des terres, ni de me réparer

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. V, chap. x.

[2] « Y cierto los vi in mayor peligro que nunca. Remedió Nuestro Señor, como siempre hizo. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, adressée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

en quoi que ce fût. » Cependant, malgré la pluie battante, l'Adelantado, à la tête de soixante-dix hommes, poussa une reconnaissance dans l'intérieur, et arriva devant la demeure du Quibian. Celui-ci, d'un air gracieux, vint à sa rencontre dignement escorté. Le lendemain, l'Adelantado, conduit par trois guides que lui avait donnés le rusé Quibian, pour faire quatre lieues, dut passer quarante-trois fois à gué [1] un fleuve, sur la rive duquel on bivouaqua la nuit suivante. Le lendemain, au bout d'une lieue, ils trouvèrent du minerai d'or à la surface du sol. Les guides ayant conduit l'Adelantado sur une montagne très-élevée, lui montrèrent des terres qui s'étendaient à perte de vue, et l'assurèrent que, dans toute cette région et encore à vingt journées de marche par delà, vers le couchant, il existait des mines d'or. Ils nommaient avec assurance les villes et les villages où l'on en trouvait de plus ou moins abondantes. On sut ensuite que le Quibian avait fait conduire les Espagnols, non pas sur ses propres mines dont il avait célé le gisement, mais sur les mines d'un Cacique, son ennemi, afin de le mettre aux prises avec les étrangers.

Après avoir rendu compte de sa mission, l'Adelantado repartit le jeudi 16 février, longeant la côte, à la tête d'un détachement de cinquante-neuf hommes, que suivaient les embarcations. Il parcourut une partie du littoral d'Urira, y obtint des provisions et des miroirs d'or, et en revint avec beaucoup d'or obtenu par les échanges. Néanmoins cette excursion eut pour effet de prouver que les plus riches terrains aurifères étaient à Véragua.

L'Amiral résolut, puisque l'état de ses navires lui interdisait pour cette campagne la recherche du Détroit,

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. xcv.

d'établir sur ce point un poste militaire, qui serait en même temps une factorerie pour la traite de l'or, tandis qu'il s'en irait directement en Castille chercher des renforts et des munitions. Il fit plusieurs cadeaux au Quibian, afin qu'il ne s'offusquât pas trop vite de cet établissement sur ses terres. On choisit un emplacement un peu exhaussé, près du fleuve, à un kilomètre de l'embouchure. Quatre-vingts hommes y débarquèrent sous le commandement de l'Adelantado, firent des maisons en bois avec une toiture en feuilles de palmier; construisirent solidement un grand magasin pour y enfermer les provisions de bouche, quelques légumes secs, du vin, de l'huile, du vinaigre, quelques effets de campement, des armes et de l'artillerie. L'Amiral leur laissa *le Galicien* aussi pourvu que possible et muni d'ustensiles de pêche; puis il se disposa au départ. Mais déjà aux pluies torrentielles et aux inondations succédait promptement la sécheresse. Le fleuve avait baissé considérablement. Le sable, poussé par les flots, formait à l'embouchure une barre infranchissable; il n'y avait qu'une demi-brasse d'eau. On n'eut d'autre parti à prendre que la patience. Colomb attendit que ces pluies, tant maudites de ses équipages et maintenant si vivement souhaitées, vinssent le dégager de ce blocus.

§ III.

Cependant le Quibian, voyant que tout de bon un établissement s'était formé sur son territoire, résolut d'attaquer à l'improviste ces étrangers, et de brûler leurs vaisseaux. Dissimulant adroitement ses intentions, il eut l'air de réunir ses troupes pour combattre le Cacique de Cobrava Aurira, avec lequel il venait d'avoir une escar-

mouche, dans laquelle il avait été blessé à la cuisse. Pendant qu'il préparait son attaque sous les yeux des Espagnols sans défiance, à bord du *Saint-Jacques de Palos*, un homme observait attentivement les allées et venues des indigènes.

Cet homme a pris une part trop grande à cette expédition et au sort de l'Amiral, pour que nous ne lui accordions pas ici une mention à laquelle aurait droit son seul courage, si ses vertus ne primaient sa valeur : il était de Segura et se nommait Diego Mendez. Une admiration anticipée l'avait dès le commencement attaché à la personne de Colomb en qualité de serviteur volontaire. Il l'avait accompagné dans sa première Découverte; était devenu l'un de ses écuyers, et, à ce titre, l'avait suivi au second et au troisième voyage. L'Amiral ayant reconnu son mérite, l'avait nommé secrétaire en chef de l'escadre et placé à bord du *Saint-Jacques de Palos*, pour remédier à l'incapacité du capitaine François de Porras.

Diego Mendez vint trouver l'Amiral et lui dit : « Monseigneur, ces gens qui ont passé par ici en tenue de guerre disent qu'ils vont rejoindre ceux de Veragua, pour marcher contre les Indiens de Cobrava Aurira. Je pense que c'est au contraire pour brûler nos vaisseaux et nous massacrer tous [1]. » L'Amiral chargea Diego Mendez de surveiller les Indiens. Sans perdre un instant, Diego Mendez arme un canot et longe la côte de Veragua pour reconnaître le camp ennemi. Il n'eut pas fait une demi-lieue, qu'il trouva réunis plus de mille guerriers bien pourvus de vivres et de liqueurs [2]. Faisant accoster le

[1] Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del Almirante don Cristóbal Colon.

[2] « Cuando hallé al pic di mil hombres de guerra con muchas vi-

canot, il osa sauter à terre et s'avancer seul au milieu d'eux. Il leur offrit de les suivre à la guerre avec son canot. Ils refusèrent en disant que c'était inutile. Il rentra dans son canot, et resta toute la nuit à les épier. Cette nuit même avait été choisie pour exécuter leur plan. Voyant qu'ils étaient découverts, ils prirent le parti de retourner à Véragua, pendant que l'intrépide Mendez revenait à *la Capitane* faire son rapport. « Je racontai, dit-il, ce qui s'était passé à sa Seigneurie, qui l'apprécia infiniment. »

Encouragé par ce premier succès et les remerciements de l'Amiral, dont le suffrage était pour lui au-dessus de tout prix, le brave Diego Mendez s'offrit à les aller épier dans leur camp. C'était le comble du dévouement et de la témérité. Toutefois, comme il méditait un stratagème, il lui fallait emmener un compagnon, et il le trouva. Rien ne réussit mieux que l'audace. Un jeune aspirant de *la Biscaïenne*, Rodrigo de Escobar, voulut être de la partie. En route, Diego Mendez rencontra deux canots d'Indiens étrangers, et apprit d'eux que le plan, déconcerté par sa présence, serait exécuté sous deux jours, pendant la nuit. Il les pria de le conduire, moyennant quantité de joujoux, jusqu'à Véragua, dans leurs canots. Ils l'en dissuadèrent, parce qu'ils étaient certains qu'en arrivant on le massacrerait, ainsi que son compagnon [1]. A force d'instances, il obtint d'être débarqué en face des

tuelles y brevages. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage*, etc.

[1] « É yo les rogué me llevasen en sus canoas el rio arriba, y que gelo pagaria; y ellos se escusaban aconsejándome que en ninguna manera fuese, porque fuese cierto que en llegando me matarian á mí y al compañero que llevaba. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontacimientos del último viage*, etc.

villages indiens. Les guerriers du Quibian lui barraient le chemin de sa demeure. Diego Mendez feignit de venir, en sa qualité de chirurgien, pour guérir leur chef de sa blessure, donna des présents, et on le laissa passer.

La demeure du Quibian, posée sur un plateau au bout d'une éminence, occupait le centre d'une place ornée de trois cents têtes de vaincus. Sans reculer devant ces sauvages trophées, Diego Mendez arriva près de la porte du palais. A son aspect, un groupe de femmes et d'enfants, qui étaient assis sur le seuil, rentrèrent en poussant de grands cris. Nonobstant l'arrivée soudaine d'un furieux fils du Quibian, entouré de guerriers, Diego Mendez trouva le moyen d'observer la place, et de se retirer sans une égratignure.

Par suite du rapport de Diego Mendez, l'arrestation du Quibian et de ses officiers fut résolue. L'Amiral chargea l'Adelantado de l'exécuter. Don Barthélemy prit avec lui quatre-vingts hommes, qui le suivirent deux par deux à quelque distance de la demeure du Quibian, cachés dans les arbres. Puis il s'avança, seulement suivi de cinq hommes, dans la forteresse du chef, s'empara de lui, et tira un coup d'arquebuse, signal auquel accoururent les Espagnols en embuscade. Aussitôt les officiers et parents du Quibian, au nombre d'environ cinquante, muets de surprise, sont garrottés comme lui.

Les vassaux du Cacique poussaient des hurlements de désolation; ils suppliaient l'Adelantado de lui rendre la liberté, offrant pour sa rançon un trésor qu'ils disaient enfoui dans la forêt voisine. Mais l'Adelantado ne voulut rien entendre, n'ayant pas un instant à perdre, pour éviter que le rassemblement de la tribu entière amenât une collision sanglante. Il fit transporter les captifs sur les embarcations.

Le Quibian fut confié à la garde personnelle du premier lieutenant ou pilote général de l'escadrille, Juan Sanchez, taillé en Hercule. Aux recommandations expresses de l'Adelantado, il répliqua d'un air fanfaron qu'il répondait de son prisonnier; et permettait, s'il s'échappait, qu'on lui arrachât la barbe poil à poil. Là-dessus il emporta le Quibian dûment garrotté, le coucha au fond du canot, l'assujettit fortement à un banc, et l'on descendit le fleuve, car la nuit arrivait. Le Quibian poussait des plaintes au sujet de ses liens, qu'il disait trop serrés. Sous sa rude écorce, Juan Sanchez n'était point dépourvu d'humanité. Comme on était en mer à une demi-lieue de l'embouchure de Belen, où étaient ancrées les caravelles, il desserra ses liens, détacha la corde qui le fixait au banc des rameurs, se contentant de la tenir lui-même dans sa main. Le Quibian suivait attentivement les mouvements du pilote. Saisissant un instant où celui-ci regardait d'un autre côté, l'Indien s'élança d'un bond dans les flots, tomba comme un bloc au fond de la mer et disparut. La secousse du choc avait renversé Juan Sanchez, qui avait lâché la corde involontairement. Le Quibian, habitué à plonger sous les vagues, nagea entre deux eaux, et s'échappa sans que personne pût voir dans l'obscurité ce qu'il était devenu. Cet incident fit redoubler de surveillance sur les autres prisonniers que l'on amena aux caravelles.

Après avoir ordonné l'embarquement du Quibian et des siens, l'Adelantado avait poursuivi l'armée indienne; mais elle s'était dispersée dans des fourrés inabordables. Il se borna donc à exercer ses droits de conquête sur la demeure du Quibian. L'or n'abondait guère chez ce possesseur des plus riches mines alors connues. Il n'y trouva que six grands miroirs en or pur, deux couronnes en or pur et plusieurs petites plaques d'or massif, et vingt-

trois joyaux d'or de titre inférieur[1]. Le tout pouvait valoir trois cents écus d'or[2], et il l'apporta à l'Amiral. Pour récompenser cette habileté d'exécution qui n'avait pas coûté une goutte de sang, Colomb, ayant prélevé les droits royaux, donna à l'Adelantado une des deux couronnes d'or, comme souvenir de son innocente victoire, et distribua le reste parmi les hommes qui l'avaient accompagné.

En ce moment survinrent des pluies abondantes, qui permirent de tirer les trois caravelles en dehors de l'embouchure. Mais la barre de sable était si élevée, qu'on ne put, malgré le faible tirant d'eau des navires, les faire passer sans les décharger entièrement. On mit tout leur contenu sur la rive. Quand ils furent en mer, on passa plusieurs jours à transporter à bord avec les embarcations le chargement, à faire l'arrimage et le lest. L'Amiral avait jeté l'ancre à une lieue de l'embouchure, attendant un vent favorable afin d'aller directement à l'Espagnole, d'où il aurait envoyé à la petite garnison des renforts et des approvisionnements avant son départ pour la Castille. Pendant ce temps le Quibian, sorti des flots durant la nuit comme un alligator, s'était glissé dans les habitations écartées de sa peuplade; il y éveillait la haine de ses guerriers contre les étrangers. Caché dans les plantes touffues, il épiait leurs mouvements et préparait secrètement sa vengeance.

[1] Inventaire de la prise, dressé par le notaire royal Diego de Porras. — *Relacion del oro que trajo el Adelantado de Veragua, cuando trajo preso al Cacique é ciertas piezas de guanì.*

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 214, in-4.

CHAPITRE IV.

Attaque du camp espagnol par les naturels. — Courage de l'Adelantado et Diego Mendez. — La chaloupe de la *Capitane*, commandée par le capitaine de pavillon, est prise par les Indiens et son équipage massacré. — Désespoir des Espagnols. — La violence de la mer empêche l'Amiral d'aller à leur secours. — Tristesse extrême de Colomb. — Vision et consolation miraculeuse. — L'Adelantado et sa troupe rejoignent les caravelles. — Départ pour l'Espagnole, atterrissement forcé aux *Jardins de la Reine*. — Les navires à demi noyés sont poussés sur la Jamaïque où ils s'échouent volontairement dans la magnifique baie de *Santa Gloria*.

§ I.

Le 6 avril, comme l'Amiral s'apprêtait au départ, près de soixante hommes de la petite garnison étaient allés, avec la chaloupe du *Galicien*, au mouillage des caravelles faire leurs derniers adieux à leurs camarades. Colomb commanda de renouveler la provision d'eau et de prendre du bois. Le grand canot de la *Capitane* partit sous les ordres du capitaine de pavillon, Diego Tristan en personne. Trois matelots, Pero Rodriguez, Pierre Inaga, Gonzalo Rodriguez, et deux novices, Juan de Miranda et Alonzo, ce dernier domestique du premier pilote Juan Sanchez, tenaient les avirons. Le maître tonnelier de Séville, Juan Noya, assisté des deux maîtres calfats, Dominique Darana et Dominique le Biscayen, devaient remplir les barils et parer aux accidents. Deux autres marins et le maître canonnier Matteo étaient seuls armés. Pendant que la chaloupe nageait vers l'embouchure du fleuve, qu'elle

allait remonter jusqu'à l'endroit où l'eau douce ne serait plus mélangée d'eau de mer, les vingt hommes restés avec l'Adelantado se trouvaient épars, les uns sur le bord du fleuve, les autres avec Diego Mendez au milieu des baraques.

Le Quibian, profitant de la diminution momentanée de la garnison, fit entourer par les Indiens le campement des Espagnols. « Ils étaient plus de quatre cents, armés de leurs flèches et de leurs massues. » Tout à coup ils poussèrent un grand cri, puis un second, bientôt suivi d'un troisième. Ces cris heureusement donnèrent aux Castillans le temps de prendre leurs armes. L'attaque commença par une nuée de flèches et de dards. Au premier instant, cinq ou six Espagnols tombèrent blessés près des baraques; et le contre-maître du *Galicien*, Alonzo Ramon, resta sur la place. Enhardis par ce succès, les plus braves Indiens, dédaignant les javelots, fondirent avec leurs massues sur la poignée d'étrangers dont ils ignoraient encore la valeur. « Mais aucun de ceux-là ne retournait, dit un acteur principal de cette journée, parce qu'avec nos épées nous leur coupions bras et jambes, et les tuions sur place[1]. » Dix-neuf guerriers tombèrent ainsi au milieu des Espagnols. Cette perte jeta l'épouvante parmi cette troupe, que l'Adelantado, armé d'une lance, poursuivait avec dédain, quoique blessé d'un javelot dont il ne tint pas compte. Elle fit sa retraite dans les bois, d'où elle lançait impunément ses flèches. Les matelots Barthélemi Garcia, Julien Martin, Juan Rodriguez, les novices Donis, Barthélemi Ramirez, Alonzo de la Calle, Juan Badronji, se

[1] Diego Mendez. — « Pero ninguno dellos volvian porque quedaban allí cortados brazos y piernas y muertos á espada. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último Viage del almirante don Cristóbal Colon.*

trouvant hors de combat par leurs blessures, la plupart mortelles, le détachement était réduit à treize hommes. L'Adelantado encourageait cette poignée de braves. Un seul combattant, éperdu d'épouvante, quitta son poste et s'enfuit à toutes jambes. Diego Mendez, l'ayant aperçu, l'appela, lui commanda de revenir, mais en vain. Le fuyard répondit, toujours courant, qu'il voulait sauver sa vie. Hâtons-nous de le dire, ce déserteur en face de l'ennemi n'était pas Espagnol; c'était un Lombard, nommé Bastiano[1].

Sur ces entrefaites, la chaloupe de la *Capitane* arriva devant la scène du combat. Tous les Espagnols imploraient son secours. Mais Diego Tristan, esclave de sa consigne, ne voulut point accoster; il craignait que ses compatriotes, se jetant à la fois dans la chaloupe, où les futailles n'étaient pas arrimées, ne la fissent chavirer, accident qui causerait peut-être la perte de l'Amiral. Il eut le courage de résister aux prières[2] de la maistrance, de rester spectateur du combat qui venait de recommencer. Les Indiens avaient de nouveau quitté les bois, et se croyaient sûrs cette fois d'exterminer jusqu'au dernier de ces étrangers. Mais les Castillans, excités par l'Adelantado et Diego Mendez, les chassèrent avec une telle vigueur, qu'ils s'enfuirent dans leurs retraites et ne revinrent pas à la charge de la journée. Cet engagement avait duré trois heures.

Après seulement, l'Adelantado s'occupa de sa blessure.

Diego Mendez, qui savait les ruses indiennes, prévint

[1] « Al Lombardo chiamato Bastiano, fuggendo furiosamente per ascondersi in una casa, disse Diego Mendez torna, torna, in dietro Bastiano! ove vai? » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCVIII.

[2] « Essendo egli dimandato ed anco da alcuni ripreso del non dare aiuto à cristiani... » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCVIII.

le capitaine Diego Tristan du danger qu'il courait en remontant le fleuve pendant que les guerriers, encore réunis, cachés dans les herbes de la rive, épiaient sans qu'il s'en doutât tous ses mouvements, et pouvaient tout à coup l'entourer avec leur flottille de canots. Le capitaine de pavillon voulut, quoi qu'il advînt, exécuter les ordres reçus. Il continua bravement à remonter jusqu'à un endroit où l'eau, devenue douce, offrait une prise commode. Il est vrai que là aussi les deux rives se rapprochaient davantage. Les arbres gigantesques des deux bords étendaient leurs bras les uns vers les autres, comme s'ils cherchaient à unir leurs rameaux. Pendant que l'on se disposait à descendre, le son des conques se fit entendre au fond des bois.

Bientôt on vit de toutes les sinuosités du fleuve se détacher des canots jusque-là cachés sous les branches basses, tous également montés par trois Indiens, un rameur, deux archers pourvus d'arcs et de javelots. La chaloupe en un instant se trouva entourée. Les traits partaient à découvert des canots et pleuvaient du milieu des plantes nerveuses de la rive. Ils furent presque tous atteints à la fois. La chaloupe n'avait que trois hommes armés. Cette subite attaque, ces cris horribles, ce nombre illimité d'ennemis semblèrent les paralyser. Diego Tristan les excitait, montrant un calme prodigieux, quoique blessé lui-même. Il fit une contenance héroïque. Mais un javelot le frappa dans l'œil droit, perça l'orbite oculaire; il tomba raide mort. Le tonnelier Juan Noya, atteint sur le bord de la chaloupe, se laissa glisser dans le fleuve. Nageant sous l'eau, il parvint à s'échapper et revint au camp espagnol raconter ce désastre. Ce récit y jeta la consternation. Les Castillans se voyant réduits à un si petit nombre et presque tous blessés, entourés de peuplades sauvages implacables, se

précipitèrent sur la caravelle et voulurent fuir, sans en parler à l'Adelantado, dont ils savaient l'inflexibilité. Mais l'eau n'était pas assez haute ; ils ne purent faire sortir du fleuve le *Galicien*, et se trouvèrent contraints de retourner à leur poste périlleux.

Dans la soirée, la chaloupe du *Galicien* rentra avec les hommes qui étaient allés faire leurs adieux aux caravelles. Le lendemain matin, ils essayèrent au moins d'aller avec l'embarcation demander à l'Amiral de les secourir et de les emmener. La violence de la mer les empêcha de franchir l'embouchure. Pour comble d'affliction, le courant du fleuve apporta sous leurs yeux les cadavres de leurs infortunés compatriotes, qu'avaient cruellement mutilés les sauvages. Attirés par la putréfaction si hâtive dans ce climat, déjà des corbeaux voraces, des vautours puants enfonçaient leurs serres sur ces restes défigurés ; ils les déchiraient en battant des ailes et poussant des cris de joie durant leur horrible festin.

Exaltés par la prise de la chaloupe, les Indiens recommencèrent leur attaque du camp espagnol. L'épaisse végétation qui l'entourait leur permettait d'approcher sans être aperçus ; et ils le harcelaient à tout instant avec leurs conques, leurs tambours de bois, leurs cris farouches. Ils tenaient les étrangers incessamment en alerte pour les excéder. L'Adelantado, afin de remédier à cette situation, établit le poste sur un plateau découvert, où l'on fit avec des planches, de la terre et des tonneaux, une sorte de redoute. On mit au centre les provisions, les munitions de guerre. Deux fauconneaux de laiton, en bon état, furent tournés sur les deux points les plus exposés, et quelques décharges maintinrent l'ennemi à distance respectueuse. Néanmoins, les Espagnols se trouvaient pour ainsi dire bloqués dans cette retraite.

§ II.

De son côté, l'Amiral éprouvait de mortelles inquiétudes. Depuis dix jours, il attendait le retour de la chaloupe, et rien ne paraissait. Pressentant quelque malheur, plusieurs fois il avait envoyé le canot bien armé courir à sa recherche et tâcher de rapporter des nouvelles du camp. Mais toujours la violence du ressac à l'embouchure avait empêché l'embarcation d'aller plus avant; et elle-même n'était retournée à la *Capitane* qu'en courant grand péril.

Bien qu'on fût sans nouvelle de la chaloupe et de la factorerie, pourtant jusqu'à présent on avait l'espoir que les indigènes n'attaqueraient pas l'établissement, à cause des cinquante prisonniers gardés en otages à bord du *Saint-Jacques-de-Palos*. Chaque soir, on enfermait les Indiens dans l'entre-pont de l'avant. L'écoutille se fermait au moyen d'une chaîne avec cadenas, et, par surcroît de précautions, quelques matelots couchaient sur son couvercle, d'ailleurs assez élevé pour que les prisonniers n'eussent pu y atteindre. Un soir, au lieu de passer la chaîne et de fermer le cadenas, les matelots se contentèrent de faire leur lit sur l'écoutille. Les Indiens, remarquant cet oubli, ramassèrent sans bruit les pierres qui servaient de lest, montèrent dessus, arrivèrent ainsi à la hauteur du couvercle, et à un signal convenu, par un effort simultané de leurs épaules, ils le soulevèrent brusquement, en renversant les marins qui s'y trouvaient endormis, et la plupart eurent le temps de s'élancer par-dessus le bastingage dans la mer, avant que les matelots, revenus de leur surprise, eussent appelé à leur aide. Les Indiens qui n'avaient pu s'échapper les premiers furent repoussés dans

l'entre-pont; et cette fois, les officiers fermèrent eux-mêmes le cadenas. Le lendemain, quand on ouvrit l'écoutille pour aérer l'entre-pont et donner la ration aux prisonniers, on n'en trouva plus aucun de vivant. Ils s'étaient étranglés de désespoir avec des bouts de filin qu'ils avaient trouvés là.

L'inquiétude s'accrut par cette fuite; et ce nombreux suicide ajouta aux horreurs de la situation. On craignit que les Indiens échappés du *Saint-Jacques-de-Palos* n'eussent fait attaquer l'établissement espagnol. L'exemple des Indiens qui avaient bravé les flots excita l'ardeur de quelques marins.

Le premier matelot de la *Biscaïenne,* Pedro de Ledesma, du port de Séville, s'offrit pour aller à terre, si l'Amiral le faisait conduire en canot jusqu'aux approches du ressac, où l'embarcation attendrait son retour. Grâce à ses muscles de bronze, à sa vigueur respiratoire, soutenue par l'habitude de l'onde amère, il atteignit le rivage, et arriva inopinément à l'établissement espagnol, où il fut reçu avec une joie délirante comme un libérateur. Ils lui apprirent le combat funeste du 6 avril, le sort du capitaine Diego Tristan, la destruction de la chaloupe et des hommes qui la montaient. Il vit Juan Noya, son compatriote, le seul qui eût échappé à ce désastre. Tous le chargèrent de supplier l'Amiral de les emmener, prenant Dieu à témoin que, s'il les délaissait sur cette côte maudite, ils s'embarqueraient sur le *Galicien* à demi pourri et s'abandonneraient à la merci des flots, plutôt que de tomber vivants entre les mains des sauvages, qui leur réservaient d'épouvantables supplices.

Pedro de Ledesma repartit chargé du message verbal de l'Adelantado. A travers le brisement des lames, il rejoignit le canot, et fut conduit à l'Amiral, qui, pour

récompenser ce courage exemplaire, l'éleva incontinent au rang d'officier [1].

§ III.

Le rapport de Pedro de Ledesma jeta Colomb dans une affreuse perplexité. Il savait exposés les hommes qu'il avait à terre, sans pouvoir les secourir. Il sentait là son frère blessé, ayant sous ses ordres une troupe déjà éclaircie par la mort, par le désespoir, prête à la révolte, et qu'entouraient une multitude de sauvages furieux. Les trois caravelles fatiguaient sur leurs amarres, chassaient presque sur leurs ancres. Il sentait que, percées à jour et faisant eau par toutes les coutures, elles ne pourraient soutenir un nouvel assaut de la tempête. Les équipages se livraient à leurs appréhensions sinistres. Quant à lui, au paroxysme de ses douleurs, il fut atteint d'une fièvre ardente. La mer irritée, le ciel rigoureux, persistaient dans leur inclémence. Il n'apercevait qu'angoisses et assombrissement parmi les équipages. Il voyait autour de lui pleurer à chaudes larmes les capitaines de mer complétement démoralisés.

[1] Washington Irving, Humboldt et tous les historiens de Colomb désignent invariablement Pedro de Ledesma par le titre de pilote, dès le départ de Cadix, c'est là une erreur évidente. Il ne dut sa promotion qu'à la générosité de l'Amiral. Jusqu'alors il était inscrit sur le rôle d'équipage de la *Biscaïenne*, en qualité de premier matelot. Il figurait le premier dans la classe des *marineros;* et son nom ni aucun autre nom semblable au sien n'était porté sur la liste de l'État-major. Plus tard, Pedro de Ledesma, non content de son titre de Pilote, se donna celui de Capitaine Commandant de la *Biscaïenne*. On lit dans l'Enquête du Fiscal, faite à Séville le 18 mars 1513 : — « Pedro de Ledesma piloto declaró que fué en el viage por capitan y piloto del navío Viscaino, etc. » — PLEYTO, *Probanzas del Fiscal*. Pregunta 9.

Au milieu de cette sombre désolation, Christophe Colomb fit effort pour gagner la hune du grand mât, et voir s'il découvrirait au loin quelque signe salutaire. Il se retourna vers les quatre points de l'horizon, appelant les vents à son secours. Mais le brisement lugubre de la houle répondit seul à sa voix. Alors, cédant à l'oppression de sa tristesse, il s'affaissa au pied de la hune, comme autrefois le prophète tombé sous le génevrier du désert, et qui, l'âme navrée, demandait au Seigneur de le retirer de ce monde. Toutefois, Colomb ne murmura point et n'exprima aucun souhait. Son accablement fut trop grand pour se répandre en paroles. Il poussa des gémissements intérieurs, et une transition insensible l'amena de la veille au sommeil, sans avoir éteint sa pensée. L'affliction assiégeait son âme endormie, quand il distingua « une voix compatissante, » dont nous allons essayer de reproduire les paroles avec une fidélité scrupuleuse, bien que nous désespérions de rendre en français, avec son énergique laconisme, l'expression fière et la grandeur native du génie espagnol [1].

[1] Pour l'honneur de la littérature espagnole, et afin de donner une juste idée de la majestueuse diction de la voix qu'entendit dans son sommeil le Révélateur du Globe, nous reproduisons le texte des paroles qu'il nous a rapportées.

« O! estulto y tardo á creer y á servir á tu Dios, Dios de todos! qué « hizo él mas por Moysés ó por David su siervo? Desque nasciste siempre « él tuvo de tí muy gran cargo. Cuando te vido en edad de que él fue « contento, maravillosamente hizo sonar tu nombre en la tierra. Las « Indias, que son parte del mundo, tan ricas, te las dió por tuyas: tu « las repartiste adonde te plugo, y te dió poder para ello. De los ata- « mientos de la mar Océana que estaban cerrados con cadenas tan fuer- « tes, te dió los llaves; y fuiste obedescido en tantas tierras, y de los « cristianos cobraste tan honrada fama. Que hizo el mas alto pueblo de « Israel cuando le sacó de Egipto? ni por David, que de pastor hizo Rey « en Judea? Tórnate á el, y conosce ya tu yerro: su misericordia es infi-

Cette voix lui disait :

« O insensé! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu « de tous les hommes! que fit-il de plus pour Moïse ou « pour David, son serviteur? Dès ta naissance, il prit « toujours le plus grand soin de toi; lorsqu'il te vit par- « venu à l'âge fixé dans ses desseins, il fit merveilleu- « sement retentir ton nom sur la terre. Les Indes, cette « si riche portion de l'univers, il te les a données comme « tiennes; tu les a distribuées comme il t'a plu; et en « cela il t'a transféré son pouvoir. Il t'a donné les clefs « des barrières de la mer Océane, fermées jusque-là de « chaînes si fortes! on obéit à tes ordres dans d'im- « menses contrées; et tu acquis une renommée glorieuse « parmi les chrétiens! Que fit-il de plus pour le peuple « d'Israël, lorsqu'il le tira d'Égypte? et pour David « même, qui de simple pasteur devint un roi puissant de « Judée? Rentre en toi-même; reconnais enfin ton er- « reur : la miséricorde du Seigneur est infinie; ta vieil- « lesse ne fera pas obstacle aux grandes choses que tu « dois accomplir. Le Seigneur tient en ses mains des « héritages de longues années. Abraham n'avait-il pas « plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac? et Sara « elle-même était-elle jeune? Tu réclames un secours

« nita : tu vejez no impedirá a toda cosa grande : muchas heredades « tiene él grandísimas. Abraham pasaba de cien años cuando engendro « á Isaac, ni Sara era moza? Tu llamas por socorro incierto : responde, « quién te ha afligido tanto y tantas veces, Dios ó el mundo? los pri- « vilegios y promesas que dá Dios, no las quebranta, ni dice despues de « haber recibido el servicio que su intencion no era esta, y que se en- « tendie de otra manera, ni dá martirios por dar color á la fuerza : él « va al pie de la letra : todo lo que él promete cumple con acrescenta- « miento. Esto es uso? Dicho tengo lo que tu Criador ha fecho por ti y « hace con todos. Ahora medio muestra el galardon de estos afanes y « peligros que has pasado sirviendo á otros. »

« incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé ? « Est-ce Dieu ou le monde ? Dieu maintient toujours les « priviléges qu'il a accordés et ne fausse jamais ses pro- « messes. Le service une fois rendu, il ne dit point que « l'on n'a pas suivi ses intentions, et qu'il l'entendait « d'une autre manière ; il ne martyrise pas, afin de prou- « ver sa puissance. Il suit l'esprit de la lettre. Tout ce « qu'il promet, il le tient, et même au delà. N'est-ce « pas son usage ? Voilà ce que ton Créateur a fait pour « toi et ce qu'il fera pour tous. Montre maintenant la « récompense des fatigues et des périls que tu as es- « suyés en servant les autres. »

« J'étais, dit Colomb, comme à demi mort en enten- « dant tout cela ; mais je ne sus trouver aucune réponse « à des paroles si vraies ; je ne pus que pleurer mes « erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina « en disant : « Ne crains pas ; prends confiance ; toutes « ces tribulations demeurent gravées sur le marbre, et « ce n'est pas sans raison [1]. »

Ici nous nous arrêtons.

L'admiration suspend notre plume. En transcrivant ces expressions répétées par Colomb lui-même avec sa ravissante naïveté, nous sommes saisis d'un indéfinissable respect. Dans la nuit de cette vision brille comme un reflet de l'Horeb ou du Sinaï ; on croit entendre soi-même le monologue mystérieux qui justifiait la Providence aux yeux de son envoyé. Le récit de cette consolation céleste qui se passe en interrogations supérieures, en découvertes des intimes replis du cœur est au-dessus de toute comparaison moderne. Il nous faut remonter aux cèdres du Liban, aller sous les palmiers des prophètes

[1] « No temas, confia : todas estas tribulaciones estan escritas en piedra mármol, y no sin causa. » — *Cuarto e último viage de Colon.*

chercher parmi les poésies sacrées du Jourdain pour retrouver une éloquence aussi puissante d'énergie et de mâle grandeur. Qui jamais ouït sur la mer des paroles d'une telle majesté! Conçoit-on un langage d'une élévation plus solennelle et d'une simplicité plus digne? Nous dirions volontiers avec M. Villemain : « Il faut clore le quinzième siècle par cette vision sublime où rien ne manque : le génie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme [1]. »

Mais, tout en reconnaissant l'élévation et la poésie de ces inimitables lignes, l'école protestante veut y voir l'œuvre de l'astuce ou le produit d'un délire fiévreux. Elle suspecte la sincérité de la vision, et réduit le récit de l'Amiral à un arrangement habilement conçu, pour donner ainsi une leçon indirecte au roi Ferdinand, qui violait ses engagements envers lui.

Notre plume ne s'abaissera pas à discuter cette odieuse imputation; il lui suffira de l'écraser sous un fait.

On est d'autant moins fondé à voir ici une leçon indirecte donnée aux souverains de Castille, que, dans la lettre même où il rapporte cette vision, Christophe Colomb ne prend aucun détour pour rappeler aux Rois catholiques la manière aussi outrageante qu'injuste dont on l'a dépouillé de son gouvernement; réclamer son rétablissement dans ses pouvoirs, ses dignités, ses honneurs, et demander, par complément de justice, le châtiment de ses ennemis.

Tout ceci est fort net, fort direct. Il n'y a là, ce nous semble, ni allusion adroite, ni moyen détourné. En vérité, les voies obliques n'étaient point celles de Colomb. L'apologue et la fiction n'entraient nullement dans ses allures.

[1] Villemain, *Tableau de la littérature au moyen âge*, tome II.

Depuis quand d'ailleurs la dissimulation, l'imposture inspirent-elles le sublime? Vit-on jamais pareille grandeur d'images revêtir le mensonge et lui assurer les hommages et les étonnements de l'admiration? Qui peut douter de la réalité de cette vision, sinon ceux qui radicalement nient le surnaturel et l'action divine dans l'humanité? Infortunés aveugles, privés du regard intérieur, manquant du sens religieux, cette essence de la raison humaine! Quiconque admet la Révélation, croit aux apparitions dont furent favorisés les patriarches, à l'inspiration des prophètes, aux invisibles confortations des martyrs, aux prodiges opérés par les saints, ne saurait livrer au doute la vision que raconte Christophe Colomb. Un tel langage se répète; on ne le fabrique pas.

Même tout en laissant de côté l'intervention divine, la réalité de la voix que seul entendait Colomb pendant le bruit de la tempête, les incrédules n'ont point lieu de mettre en débat la droiture de l'Amiral. Car évidemment, dans le sommeil de cette lumineuse intelligence, la pensée chrétienne, avec sa forme biblique d'images, devait subsister encore. Colomb restait lui-même jusque dans son assoupissement. Et si cette vision n'était qu'un songe profond, ce songe du moins se proportionnait à l'âme du Révélateur du Globe. Il était sublime comme son génie, noble comme ses intentions. Durant cet éclatant sommeil, le Messager de la Croix entendit des paroles dignes de son âme, capables de relever son cœur abattu et de rester à jamais inscrites dans sa mémoire.

Ce que raconte Colomb se passa pendant son sommeil. Ce ne fut pas même précisément une vision comme celle du père des croyants ou d'Israël, aïeul des douze tribus; ce n'était pas non plus un vent comme celui qui souffla sur le prophète de la désolation : c'était une voix. Chris-

tophe Colomb ne rapporte pas ce qu'il a senti ou ce qu'il a vu, mais simplement ce qu'il a entendu : *Fides ex auditu.*

D'où venait cette voix et à qui appartenait-elle? Le serviteur de Dieu ne le dit point, sans doute par modestie chrétienne. Il n'expose le fait qu'avec une discrétion pleine de respectueuse gratitude; et, sans désigner la qualité de l'être compatissant qui le consola, il se borne à dire : « Celui qui me parlait, quel qu'il fût; » textuellement : *Quien quiera que fuese.* Mais déjà les paroles qui précèdent ont à son insu apposé sur cette confidence le cachet de la véracité chrétienne.

En présence de celui qui lui parlait, lui découvrant son propre cœur, lui rappelant les munificences providentielles, l'élection et la prédilection céleste dont il était l'objet, lui montrant la bonté gratuite du Créateur, qui ne lui devait rien, en regard de l'ingratitude de ceux qui lui devaient tant, Colomb était à demi mort. Il avoue qu'il ne pouvait rien répondre; il ne put que pleurer ses erreurs. Alors, ainsi qu'il advient aux justes dans leur ravissement, aux amis de Dieu dans l'extase, avec tremblement et amour, il regretta sa faiblesse, ses imperfections, qu'il nomme ses erreurs. Il eût voulu être pur comme la lumière pour se juger moins indigne du Soleil de Justice, le Seigneur Dieu. A travers son laconisme, on lit clairement sa pensée. Tout esprit avancé dans les études psychologiques reconnaîtra ici la force expérimentale du vrai, et trouvera dans ces paroles de Colomb un critérium infaillible de sincérité.

Assurément les combinaisons de la ruse, de l'ambition déçue, n'auraient ni rencontré cette image, ni inventé cette sensation de l'âme chrétienne sous le poids glorieux et terrible d'une faveur céleste. Ces idées ne sont pas de

l'ordre de la composition diplomatique. On n'arrange pas de cette façon une fine vengeance de cour.

Reprenons le récit.

Lorsque Colomb sortit de son accablement, il se sentit fortifié. Mais le temps ne se remettait pas. Pendant neuf jours, sa constance fut de nouveau éprouvée. Enfin la mer se calma. Durant ce temps, le fidèle Diego Mendez, en sa qualité de secrétaire en chef de la flotte et de commissaire de la marine, avait combiné les moyens de rejoindre au plus tôt l'Amiral, en sacrifiant le moins d'objets possible. Il passa quatre jours à faire, avec les voiles inutiles du *Galicien*, des sacs dans lesquels il renferma le biscuit qui restait. Puis il s'empara de deux canots indiens, les attacha l'un à l'autre fortement avec des espars, construisit avec des planches un tillac sur lequel il embarqua la poudre, le biscuit, les outils, les objets d'échange; il fit lier par des câbles à la suite de cette embarcation, les barils d'huile, de vin, de vinaigre; et, dès que la mer devint bonne, le canot du *Galicien*, manœuvré par les meilleurs rameurs, remorqua ce matériel, et l'amena aux caravelles. Après, il revint successivement chercher ce qui pouvait être embarqué. En sept voyages, tout fut transporté aux caravelles.

Diego Mendez eut le courage de rester le dernier à terre avec cinq hommes, de veiller à ce que rien ne fût inutilement perdu; puis, à la nuit, il s'embarqua lorsque tout fut fini. On avait retiré du *Galicien* tout ce qui pouvait s'utiliser; le corps du navire, percé à jour par les tarières et ouvert de tous côtés, fut abandonné dans le fleuve. On reçut avec une indicible joie les compagnons qu'on avait cru perdus. Ce fut une ivresse générale. L'Amiral, plein d'affection pour ses serviteurs et de dévouement envers qui faisait son devoir, remercia publi-

ment Diego Mendez; pendant son allocution il l'embrassa cordialement plusieurs fois sur les deux joues[1]. Il le nomma son capitaine de pavillon, lui donna le commandement de la *Capitane* et se plut à multiplier les marques de la confiance dont il l'honorait.

§ IV.

Vers la fin d'avril, dans la nuit du saint jour de Pâques, l'Amiral donna, « au nom de la Sainte Trinité, » l'ordre du départ.

Les trois caravelles ouvrirent leurs voiles usées, et mirent le cap sur Hispaniola, où il importait d'aller au plus vite se radouber et se ravitailler.

La persistance du mauvais temps, cette incroyable succession de tempêtes, en épuisant les forces des matelots, terrifiait leur imagination. Les pilotes ne trouvaient plus aucune explication à ces rigueurs de l'atmosphère. Les équipages étaient persuadés que les nombreux magiciens de la côte avaient associé les effets de leur art ténébreux, pour éloigner leurs navires et les faire périr. D'un autre côté, les habitants des contrées visitées par les caravelles attribuaient à l'approche de ces inconnus ces désordres de l'air, ces bouleversements étranges. Ils auraient donné tout ce qu'ils possédaient au monde pour que ces étrangers ne s'arrêtassent pas chez eux une heure[2]. Colomb sentait

[1] Diego Mendez. — « Lo cual el Almirante tuvo á mucho, y no se hartaba de me abrazar y besar en los carillos por tan gran servicio como allí le hice, y me rogó tomase la capitanía de la nao Capitana, y el regimiento de toda la gente y del viage. » — *Relacion hecha por Diego Mendez, de algunos acontecimientos del último viage del Almirante don Cristóbal Colon.*

[2] « En cariay y en esas tierras de su comarca, son grandes fechiceros y muy medrosos. Dieran el mundo porque no me detuviera allí una

à l'acharnement inouï des éléments conjurés contre ses caravelles, un suprême effort de l'ennemi du Salut pour s'opposer à l'accomplissement de ses vœux.

On ne peut nier que ce voyage entrepris afin d'ouvrir passage à la Croix sur l'immensité de l'Océan, et la ramener en Europe par la circumnavigation du Globe, n'ait rencontré dans les vents, les flots, les météores aqueux et ignés, une opposition violente autant qu'exceptionnelle; et que l'opiniâtreté de la lutte de Colomb ne soit le plus grand exemple de la constance humaine contre des forces qui surpassaient si terriblement les moyens de l'humanité. Jamais les plus vieux marins n'avaient ouï parler de tels périls sur la mer; jamais les caravelles n'avaient expérimenté de si puissantes lames, soutenu de si fréquents assauts. On n'avait point encore vu pareille obstination dans la fureur de l'Océan. Le secret ennemi de Colomb, le notaire Diego de Porras, qui dans sa Relation tentait de dissimuler les difficultés de cette navigation, afin de montrer que les dispositions prises par l'Amiral étaient l'effet d'un pur caprice, est forcé d'avouer que l'on éprouva cette année-là des contrariétés extraordinaires[1]. Ces inclémences de l'air, cette véritable hostilité des éléments avaient profondément frappé le jeune Fernando Colomb, bien qu'il montrât un grand courage, pour ne pas ajouter aux angoisses de son père. Plus tard, après avoir plusieurs fois traversé l'Atlantique, quand il écrivit son histoire, une expérience de trente ans ayant modifié ses idées cos-

hora. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

[1] « La costa es bien temerosa ó lo fizo parescer ser aquel año muy tempestuoso, de muchas aguas é tormenta del cielo. » — Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el Almirante D. Cristóbal Colon.*

mographiques, ce qu'il avait vu, ce qu'il avait souffert durant cette campagne lui semblait impossible. Il se défia de ses propres souvenirs, craignant les exagérations d'une imagination adolescente; et, pour contrôler la fidélité de sa mémoire, consulta la relation d'un officier avec lequel il avait navigué, l'honorable Diego Mendez[1]. Il y trouva la justification de ses impressions premières.

On sentait quelque chose d'insolite, de formidable et d'agressif dans le caractère de ces bouleversements de l'air, de ces fureurs pélasgiques, de ces variations de vents incessantes et toujours contraires à la route de Colomb, l'empêchant aussi bien d'aller en avant que de revenir sur ses pas le long des côtes. Ces contrariétés semblaient réellement combinées pour le contraindre à gagner le large et s'éloigner à toujours de cette terre nouvelle. L'historiographe royal Herrera, lui aussi, a été frappé de cette rage inouïe dans les annales de la mer, véritable révolte de l'Océan. « Car, dit-il, comme ils sortaient d'un port, il « semblait que les vents épiaient leur sortie pour user « puis après toute leur force sur leurs vaisseaux, comme « contre des roches qui leur eussent pu résister; et ainsi « par la force des vents ils étaient poussés maintenant vers « l'Orient, aussitôt après ils étaient chassés par d'autres « avec impétuosité vers le ponent, et de tant de sortes et « si souvent, que l'Amiral et tous ceux qui étaient dedans « ne savaient à quoi se résoudre[2]. » Il est de fait que depuis lors, aucune exploration maritime sur le reste du

[1] « E fu ció cosa tanta strana e non mai piú veduta, che io non avrei replicate tante mutationi, se oltra l'essermi trovato presente, non l'avessi veduto scritto da Diego Mendez... Il quale ancora scrisse questo viaggio. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCIV.

[2] Herrera, *Histoire générale et voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. V, chap. IX.

Globe, aucun voyage postérieur dans ces parages ne fut plus éprouvé de cette cruelle façon. Accablés par la force invisible contre laquelle luttait le Héraut de la Croix, les matelots les mieux aguerris étaient excédés du mal de mer, des inqualifiables caprices des vents, de la violence des lames, qui à tout instant mettait les caravelles en perdition. Cette campagne ébranla des constitutions robustes et ruina plus d'un tempérament. Les bâtiments se trouvaient encore dans un état pire que les équipages.

Les navires, percés de trous, faisaient eau ; les provisions étaient avariées et comme perdues. Cependant Colomb, ne pouvant se résigner à cette idée que le Détroit n'existait point dans ces parages, voulait continuer à le chercher ; et, malgré l'avis contraire des pilotes et l'effroi des équipages, il fit porter à l'est au lieu d'aller au nord. Comme les contestations des officiers sur la route suivie et la route à suivre, qu'ils estimaient chacun suivant les cartes qu'ils avaient dressées, pouvaient occasionner de graves désordres, dans l'état des esprits, avec cette supériorité de commandement qu'on lui connaît, il s'empara des cartes des pilotes et imposa silence à tout le monde[1]. Après avoir fait trente lieues, les voies d'eau de *la Biscaïenne* étaient si considérables qu'il fallut l'abandonner. Son équipage fut ré-

[1] Humboldt accuse l'Amiral d'avoir abusé de son autorité pour confisquer les cartes des pilotes, et rester ainsi seul maître de la route par aquelle on pouvait arriver dans ces nouvelles contrées. Le témoignage d'un ennemi de Colomb, le notaire Diego de Porras, vient lui donner un démenti, en montrant quel était l'état des esprits à bord, et justifier ainsi la prudente mesure de l'Amiral. — « Los marineros no traian ya carta de navegar que se les habia el Almirante tomado á todos : se decian que el yerro que se hizo al principio habia causado gran desconcierto en el descubrir. » — Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el Almirante D. Cristóbal Colon.*

parti entre *la Capitane* et *le Saint-Jacques de Palos*. L'Amiral n'en continua pas moins la même route. Il passa à la hauteur du port *Del Retrete*, puis traversa le groupe des Iles Barbes, appartenant au Cacique Pocorosa. Il se rapprocha de nouveau de la terre, franchit le cap Saint-Blaise, s'avança dix lieues plus à l'ouest.

Habitué aux bontés de la Providence qui l'avait tant de fois soutenu et préservé, l'Amiral continuait son exploration avec ses navires criblés et presque sans vivres. Le 1er mai, les pilotes, justement effrayés de la situation, lui représentèrent l'état des bâtiments, l'affaiblissement des équipages, épuisés de privations et de fatigues. Ils insistèrent tous. Colomb fit alors porter directement au nord. Pendant deux jours il eut un bon vent. Ses officiers craignaient d'avoir été poussés à l'est de l'archipel Caraïbe, tandis que l'Amiral, au contraire, craignait d'avoir été entraîné à l'ouest du cap Saint-Michel, ce qui effectivement était arrivé[1].

Le 2 mai, l'Amiral atteignit deux îles si couvertes de tortues, qu'il leur en donna le nom. Les courants et les vents contraires les poussèrent de nouveau au milieu des bas-fonds des *Jardins de la Reine*, quoiqu'il eût tout calculé pour les éviter. L'impétuosité de la mer le contraignit de rétrograder et de mettre à la cape. Les provisions étaient presque épuisées. Il ne restait plus qu'un peu de biscuit, d'ail, d'huile, de vinaigre, et l'eau entrait de toutes parts. On était jour et nuit aux pompes.

Dans cette triste situation, une tempête les assaillit.

L'Amiral perdit successivement en peu d'heures trois

[1] « E ancor che tutti i piloti, dicessero che noi saressimo passati al levante delle isole de Caribi, l'Ammiraglio non dimeno temea di non poter pur prendere la Spagnuola ; il che se verificò. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. C.

ancres. A minuit, les câbles du *Saint-Jacques de Palos* furent brisés, et la caravelle vint donner si violemment sur la *Capitane*, qu'elle lui fracassa la poupe et s'enfonça le haut de l'avant. « C'est une merveille que toutes les deux ne se soient pas mises en pièces[1]. » La mer resta mauvaise pendant six jours; au bout de ce temps, l'Amiral reprit sa route. « J'avais déjà perdu, dit-il, tous mes « agrès; mes navires étaient percés de trous plus qu'un « rayon d'abeilles, et les équipages complétement démo- « ralisés. » Il arriva à Macaca, sur la côte de Cuba, pour se reposer et se procurer quelques vivres. De là, il s'efforça de gagner l'Espagnole; mais l'impulsion des courants et des vents le jetèrent bien au-dessous. L'eau entrait par tant de trous et d'ouvertures, que, malgré le travail de trois pompes, des cuves, des baquets et des chaudières, on ne pouvait l'épuiser[2].

La tempête recommença.

Le *Saint-Jacques de Palos* fut obligé de se jeter aussitôt dans un port. La *Capitane* voulut tenir la mer malgré la tourmente. Dans la nuit, l'eau montait si haut, qu'elle fut sur le point de sombrer. « Ils ne savaient à quel saint se vouer. Leur force, leur industrie ne pouvaient vaincre l'eau, quoique l'on travaillât incessamment aux pompes. Déjà l'eau montait jusque sur le tillac[3], » l'Amiral le rap-

[1] Christophe Colomb. — « Y á la media noche, que parecia que el mundo se ensolvia, se rompieron las amarras al otro navío, y vino sobre mí, que fue maravilla como no nos acabamos de se hacer rajas. » — *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

[2] « Di giorno e di notte non lasciavamo di seccar l'acqua in ciascuno di essi con tré trombe; delle quali se si rompeva alcuna era di mestiere, mentre si acconciava, che le caldiere supplissero, e l'ufficio delle trombe facessero. » — Fernando Colomb, *Vita dell' Ammiraglio,* cap. C.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. VI, chap. II.

porte, « et mon navire était au moment de couler bas, lorsque Notre Seigneur me conduisit miraculeusement à terre[1]. »

Le 23 juin, au point du jour, la *Capitane*, bientôt suivie du *Saint-Jacques de Palos*, fut poussée, sur la côte nord de la Jamaïque, dans un port bien abrité, mais inhabité, et privé même d'eau douce. C'était la veille de la fête de Saint-Jean-Baptiste. Les équipages la célébrèrent en suivant forcément l'exemple de ce prédicateur du jeûne.

Le lendemain, avec des périls et des fatigues inexprimables, on longea la côte en cherchant un asile plus à l'est. L'Amiral reconnut vers le milieu de la partie nord de l'île[2], le superbe havre qu'il avait aperçu lors de sa découverte de la Jamaïque, mouillage commode et sûr, entouré de sites ravissants et que dans son premier élan d'admiration, il avait nommé le port de la Sainte Gloire : SANTA GLORIA[3], parce que l'harmonie des œuvres du Verbe Créateur s'y déployait avec une indicible magnificence, et que son âme religieuse goûtait dans les jouissances d'une telle contemplation un bonheur dont le ravissement lui semblait comme une ombre de celui des élus.

Cette terre si gracieusement hospitalière était fort peuplée et abondante en toutes choses nécessaires à la vie. L'Amiral ne fut pas le seul à reconnaître une bonté particulière de Dieu. Son capitaine de pavillon, le brave Diego Mendez, considéra cet événement comme un acte de la mi-

[1] « El navío se me anegó, que milagrosamente me trujo Nuestro Señor á tierra. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, écrite de la Jamaïque le* 7 *juillet* 1503.

[2] « El puerto que se diz de Santa Gloria, que es casi en el medio de la parte septentrional. » — Christophe Colomb, *Note inscrite sur le feuillet* LIX *du* LIBRO DE LAS PROFECIAS.

[3] Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*, cap. CXXV. Ms.

séricorde divine. En rapportant cet abordage à la Jamaïque, l'historiographe royal Herrera dit aussi : « L'Amiral, en cette rencontre, fut grandement favorisé de Dieu[1]. » Un échouage ne pouvait s'opérer sur une côte offrant des ressources plus assurées. Il semblait qu'elle eût été choisie à dessein.

La baie de Santa Gloria se trouvait garantie du choc du grand courant de l'est à l'ouest par les lignes de la côte, qui à droite et à gauche amortissaient l'effort des vagues, déjà brisées au loin par le promontoire Flat au couchant, et le cap Drax au levant[2]. L'encadrement de la côte, si richement boisée, l'exemptait de la brusquerie des vents de terre. Des eaux vives et fraîches se déchargeaient à l'est par trois rivières délicieusement ombragées. Des fruits de toutes sortes, bien supérieurs à ceux des autres îles, abondaient aux alentours. Le village de Maïma, à peine éloigné d'un quart de lieue, couronnait un gracieux coteau. L'Amiral ordonna d'échouer d'abord le *Saint-Jacques de Palos*. Quoique la *Capitane* fût pleine d'eau jusqu'au tillac, et qu'on s'étonnât de ce qu'elle n'eût pas encore coulé à fond, Colomb semblait vouloir essayer de remettre en mer. Il ne statuait pas sur le sort de sa caravelle : il ne donna l'ordre de l'échouer qu'au bout de plusieurs jours, quand il eut reconnu que ce serait tenter Dieu que de vouloir pousser plus loin avec un navire qui ne gouvernait plus et ne se soutenait que par un prodige[3].

[1] Herrera, *Histoire générale des conquêtes et voyages des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. VI, ch. III.

[2] Voir la grande carte de l'île dressée par ordre du gouvernement anglais. — MAP OF JAMAÏCA, *in the colonial office and Admiralty*. — By John Arrowsmith.

[3] Dans les dernières notes du Journal de Diego de Porras, malgré l'er-

Alors la *Capitane* fut attachée à babord du *Saint-Jacques de Palos* et reliée à ses flancs par de forts madriers. Avec toutes les pièces des mâtures devenues inutiles et des cloisons intérieures, qu'on parvint à défoncer, on éleva à l'avant et à l'arrière des deux caravelles plusieurs baraques qui furent recouvertes en paille. L'Amiral consigna tout le monde à bord pour éviter toute cause d'altercation avec les naturels.

Le capitaine de pavillon Diego Mendez, que, malgré son titre purement honorifique, l'Amiral chargeait de la distribution des vivres, ayant achevé de donner la dernière ration de biscuit et de vin, on se trouva en présence de la famine. Personne n'osait demander à descendre pour aller chercher des vivres. Dans ces cruelles conjonctures, la foi et l'intrépidité du fidèle écuyer de Colomb brillèrent de nouveau.

Il offrit à l'Amiral de se dévouer.

En conséquence, prenant une épée et se faisant accompagner de trois hommes courageux, il s'avança dans l'île. Évidemment, s'il eût rencontré des indigènes aussi belliqueux que ceux du Rio Belen, il était perdu. Mais, ainsi qu'il le dit lui-même, « il plut à Dieu que je trouvasse des habitants fort doux qui ne me firent aucun mal, se récréèrent avec moi et me donnèrent des vivres de leur plein gré[1]. »

Le capitaine de pavillon se concerta avec le Cacique

reur évidente du nom du mois, on reconnaît par les quantièmes et les noms des jours où s'effectua cet échouage, que la *Capitane* ne fut sacrifiée que plusieurs jours après le *Saint-Jacques de Palos*.

[1] « Y plugo á Dios que hallaba la gente tan mansa que no me hacian mal, antes se holgaban con migo y me daban de comer de buena voluntad. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunas acontecimientos del último viage del almirante don Cristóbal Colon.*

d'Aguacabilda pour la fourniture régulière d'une quantité déterminée de poissons, d'oiseaux, d'utias et de pain de cassave, qu'on leur payerait en grelots, en peignes, en couteaux, en hameçons et en grains bleus dont les indigènes faisaient des colliers. Diego Mendez dépêcha aussitôt l'un des Espagnols à l'Amiral, afin qu'il fît recevoir et payer ces provisions. Il alla ensuite, à trois lieues plus loin, faire un arrangement semblable avec un autre Cacique, et dépêcha encore à l'Amiral un de ses compagnons, pour le prévenir du marché. Continuant sa route, le capitaine de pavillon arriva chez le grand Cacique de Huarco, résidant à treize lieues de Santa Gloria. Le chef l'accueillit parfaitement, lui promit des livraisons quotidiennes de vivres, lui remit sur l'heure tout ce qu'il demanda, et aussitôt celui-ci dépêcha vers l'Amiral son troisième messager.

Se confiant à Dieu, qui avait tant de fois manifesté sa protection à son maître et l'avait soutenu lui-même en des occasions difficiles, il osa rester seul, et s'aventurer dans la partie orientale de l'île. Il fut bien inspiré. Il arriva sur les terres du Cacique Ameyro, qui se prit subitement d'amitié pour lui, échangea son nom avec le sien, consentit à lui vendre un fort bon canot, et lui prêta six rameurs pour le conduire sans fatigue où il le voudrait. En payement, Diego Mendez lui donna un petit bassin en laiton qu'il avait dans sa manche, une casaque et l'une des deux chemises qu'il possédait. Il remplit le canot de vivres, et rejoignit à toute vitesse l'Amiral. En ce moment, sur les navires il n'y avait plus un seul morceau de pain à manger[1].

[1] « Al tiempo que yo llegué á las naos no habia en ellas un pan que comer. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunas acontecimientos del último viage del almirante Cristóbal Colon.*

Les équipages, menacés de la disette, accueillirent avec transport le brave Diego Mendez. L'Amiral lui ouvrit ses bras, l'y serra affectueusement, l'embrassa à plusieurs reprises, et signala publiquement ce service nouveau. Son cœur si généreux, si vaste pour la gratitude, appréciait dignement l'abnégation de son zélé serviteur. Il ne se bornait pas à le regarder avec admiration, il remerciait Sa Haute Majesté de sa protection évidente. Diego Mendez le rapporte : « Il rendait grâces à Dieu de ce qu'il m'avait ramené sain et sauf du milieu de ces nations sauvages[1]. » A partir de ce moment, on vit arriver chaque jour aux navires des Indiens chargés de vivres.

L'Amiral, afin de soulager le capitaine de pavillon, choisit deux officiers estimables pour présider aux échanges. Beaucoup de canots étrangers aux peuplades des Caciques visitées par Diego Mendez vinrent aussi apporter des provisions. Cette concurrence fit établir une sorte de prix courant. Ainsi, pour deux beaux utias on donnait un ferret d'aiguillette ; pour une corbeille de pain de cassave, quelques grains de verre bleu ; pour des armes et des ustensiles, un grelot. Quant aux ciseaux, miroirs et bonnets écarlates, on les réservait en présents aux Caciques.

[1] « Dando gracias á Dios que me habia llevado y traido á salvamiento de tanta gente salvage. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

CHAPITRE V.

Christophe Colomb prépare, pour les Rois, une lettre qu'il ne peut faire parvenir que par miracle. — Diego Mendez comptant sur la protection que Dieu accorde à son maître, se charge de la porter. — Il est merveilleusement aidé par la Providence, et passe enfin à l'Espagnole sur un canot de sauvage à travers d'effrayants périls. — Ce voyage est vraiment miraculeux. — Les frères Porras ourdissent un complot contre l'Amiral, leur bienfaiteur. — Ils s'associent les gens de Séville. — La coterie de Séville met à exécution le complot. — Son succès et son départ triomphal.

§ I.

La magnificence du site, sa commodité, l'abondance des vivres, les dispositions amicales des insulaires ne pouvaient toutefois tromper la clairvoyance de l'Amiral. Il savait la mobilité d'esprit des sauvages et leur profonde dissimulation. Ces peuplades, maintenant secourables, demain pouvaient être ennemies. Deux fois déjà, Colomb avait pu juger de leurs dispositions belliqueuses[1]. Elles possédaient d'importantes flottilles de canots. Il leur était facile d'affamer sur leurs pontons les naufragés, ou de les brûler avec leurs navires. Les équipages, exténués par les fatigues inexprimables de cette navigation, semblaient abandonnés de toute énergie. On ne pouvait remettre à flot les caravelles, ni en construire d'autres; il ne restait plus assez d'ouvriers pour l'entreprendre; d'ailleurs, tous

[1] Dans son second voyage, lorsqu'il vint à la Jamaïque, avant et après son exploration de la côte méridionale de Cuba.

les maîtres charpentiers avaient péri dans la funeste journée du 6 avril.

Christophe Colomb se trouvait ainsi naufragé sans tempête, n'étant ni en mer, ni à terre; exposé au voisinage de la rive, et privé des ressources des flots; livré à l'immobilité et à l'impuissance : position désolante, parce qu'elle était sans issue! Comment obtenir du secours? Par où et par qui faire savoir à la Reine sa découverte des mines d'or de Véragua et l'existence d'une mer inexplorée de l'autre côté du nouveau continent? L'Amiral n'avait plus ni chaloupe ni embarcation qui pût tenter le voyage de la Jamaïque à l'Espagnole par quarante lieues d'une mer irritable et contre la force des courants et des vents d'est, qui souvent obligent un navire parfaitement équipé à plus d'un mois de lutte constante. Il était triste à cause de cette position quasi humiliante pour le vainqueur de la MER TÉNÉBREUSE; triste par sa longue privation des sacrements de l'Église [1] et des confortations spirituelles; triste surtout parce que cet exil ignoré, dont le terme était indéfini, allait reculer encore la délivrance des Lieux Saints, après laquelle soupirait sa piété.

Dans les perplexités de cette situation, et à tout événement, il écrivit aux Rois catholiques le résumé de son exploration, demandant leur secours pour le tirer de ce lieu, lui et ses équipages.

Que Colomb ait préparé un message, malgré l'impossibilité de le faire parvenir, ceci doit paraître une chose singulière : aucun autre homme dans une telle position n'aurait eu cette idée ; car le moyen de le transmettre

[1] « Y tan apartado de los santos sacramentos de la santa Iglesia que se olvidará desta anima si se aparta acá del cuerpo. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, écrite de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

n'était pas dans le naturel de l'humanité. Aussi tout habitué qu'était Colomb aux bontés de sa Haute Majesté, disait-il en écrivant sa lettre aux Rois, que si elle leur parvenait, ce serait un miracle [1].

C'est en effet par un miracle qu'elle arriva dans leurs mains.

Cette lettre, longtemps oubliée, bien qu'on l'ait autrefois imprimée en Espagne [2], fit grand bruit dans les sociétés savantes, il y a quarante-cinq ans. Venise, Bassano, Pise, Florence, Gênes, Turin, Milan, Pavie, Rome et Paris s'en occupèrent. Le savant Morelli, bibliothécaire à Venise, la fit réimprimer, accompagnée de notes, sous le titre de: LETTERA RARISSIMA.

Cette lettre n'est pas moins remarquable sous le rapport des faits maritimes que sous celui des découvertes, et à cause des événements racontés que des observations recueillies. Elle tire surtout un intérêt étrange des critiques circonstances dans lesquelles Colomb l'écrivit, et de son mode d'envoi plus étonnant encore. A vrai dire, ce document n'est ni une lettre, ni un rapport, ni un résumé de voyage; c'est une communication du Révélateur du Globe aux Rois catholiques.

[1] « J'envoie cette lettre par le moyen et par la main des Indiens; ce sera un miracle si elle parvient. » — *Quatrième voyage de Christophe Colomb.* — Traduction de MM. de Verneuil et de la Roquette, membres de l'Académie royale espagnole d'histoire.

[2] Fernando Colomb assure que cette lettre fut imprimée. Dans sa BIBLIOTHÈQUE OCCIDENTALE, Léon Pinelo dit que cette lettre fut imprimée dans le format in-4°, l'original était passé entre les mains de Don Lorenzo Ramirez de Prado; l'imprimé se vendait à la librairie de Juan de Saldierna. En Italie, Constanzo Bainera, de Brescia, la traduisit, et on l'imprima à Venise, en 1505, du vivant de Colomb. Le chevalier Morelli lui a donné une nouvelle existence en 1810, en la réimprimant sous le nom de LETTERA RARISSIMA.

A la simplicité toujours noble de l'Amiral s'ajoute ici nous ne savons quoi de touchant et d'antique, de supérieur et de divin qui semble la suprême consécration de la vertu par le malheur. Comme tous les écrits de Colomb, celui-ci porte le sceau de l'abondance et de la spontanéité; seulement la puissance du génie s'y rehausse de la sublimité du chrétien au milieu des épreuves extrêmes. Pourtant le Héraut de la Croix semble n'y plus épancher son amour de la Création. Depuis qu'une plume étrangère, celle de son implacable ennemi Fonseca, a été chargée de lui répondre, on dirait qu'il veut garder de toute profanation la confidence de ses vues passionnées de la Nature et de son intarissable enthousiasme des beautés du Verbe. Un sentiment de découragement perce dans ses paroles, non pas au sujet de ses forces et du temps : l'homme de désir ne doute ni de la Providence, ni de lui-même; mais il devine que la santé de la Reine, consumée de chagrins, va livrer aux conseillers de Ferdinand les affaires des Indes. En conséquence, il tait, voile ou abrége certains détails; il a des réserves de cœur et d'épanchement religieux. Chef d'une entreprise chrétienne, il sent que ses paroles seront jugées seulement d'après le monde, par l'esprit du monde, avec les rigueurs de l'inimitié secrète et la défaveur des préventions publiques.

L'Amiral raconte d'abord les souffrances et les traverses inouïes de cette navigation. Il annonce l'existence de l'Océan de l'autre côté de la terre découverte, signale les mines d'or de Véragua et des contrées adjacentes; il s'étend particulièrement sur cette trouvaille, qu'il sait être l'unique objet des désirs du Roi, et dit : « Je fais plus de cas de cette échelle et des mines de cette terre que de tout ce qui a été fait dans les Indes[1]. »

[1] Christophe Colomb. — « Yo tengo en mas esta negociacion y minas

Avant de parler de lui-même, il s'occupe des besoins de ses équipages, de leur solde arriérée; il appelle sur eux l'intérêt des Rois, et assure que jamais personne n'aura porté en Espagne de meilleures nouvelles. Le dénûment de ces hommes qui ont servi et souffert lui rappelle que ceux qui ont déserté la colonie, fuyant le travail et calomniant son administration, avaient reçu des emplois; ce qui, dit-il, en soi est d'un fâcheux exemple. Ce manque de justice le ramène au manque de zèle pour la délivrance du Saint Tombeau, pensée constante de sa vie. Il semble par dignité chrétienne ne pas vouloir reparler d'un projet déjà sacrifié par l'ambition de Ferdinand à d'incertains agrandissements en Italie. Cette affaire, il ne l'appelle point par son nom; il ne la nomme pas, tant elle est connue des Rois; mais sa pensée, nourrie du pain quotidien des saintes Écritures, l'expose dans la forme d'une figure biblique. Il donne à la question des Lieux Saints, attendant leur délivrance, l'image du Sauveur lui-même, attendant les bras ouverts, durant tout le jour, le peuple incrédule [1]. Il dit : « l'autre affaire la plus importante reste là, les bras ouverts, appelant! on l'a tenue pour étrangère jusqu'à cette heure [2]. »

Disons en passant que cette magnifique image, évidemment inspirée du prince prophète Isaïe, est restée inaperçue par les biographes de Colomb. Aucun d'eux n'en a compris le sens. Ni en France, ni en Italie les savants

con esta escala y señorio, que todo lo otro que está hecho en las Indias. » — *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

[1] « Expandi manus meas tota die ad populum incredulum qui graditur in via non bonâ post cogitationes suas. » — *Isaïæ,* cap. LXV.

[2] « El otro negocio famosísimo está con los brazos abiertos llamando: extrangero ha sido fasta hora. » — Christophe Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

éditeurs et traducteurs de la LETTERA RARISSIMA ne se sont doutés de sa signification; pas plus les uns que les autres n'ont reconnu quelle était cette affaire si importante qui, les bras ouverts, appelant en vain à elle, toujours attendait [1].

A la suite de cette idée qu'il voudrait pour l'honneur d'elle-même ne plus exposer aux froids dédains ou aux éternels ajournements de la Cour, le Révélateur du Globe, voyant bien qu'il lui faudra délivrer avec ses seules ressources le Saint Sépulcre sans l'appui de Ferdinand, demande ce qui lui est dû, comme la part de Dieu même. Il dit aux Rois : « Il est juste de donner à Dieu ce qui est à lui; » comme si sa part était celle de l'Église. Il réclame la restitution de ses biens et de ses honneurs; le châtiment de ceux qui l'ont volé et calomnié. En agissant ainsi, dit-il, « Vos Altesses montreront une très-grande vertu et laisseront à l'Espagne un grand exemple et une mémoire glorieuse comme princes justes et reconnaissants [2]. »

[1] La figure rappelée par Colomb étant complétement inintelligible pour les traducteurs, ils ont fort tranquillement abandonné le texte à sa prétendue obscurité, et se sont récréés par une traduction fantastique. Ainsi, les traducteurs français du texte original, MM. de Verneuil et de la Roquette, tous deux académiciens de Madrid, ont interprété ce passage par ces mots : « L'autre affaire, très-importante, exige qu'on s'en occupe incessamment. On n'y a pas songé jusqu'à présent. » Le traducteur de la LETTERA RARISSIMA s'est encore moins gêné, et rend ainsi ce passage de la version italienne : « Sur quoi se fondent mes ennemis, ils osent me reprocher que je suis étranger? » — On ne peut disconvenir que ce genre de traduction ne soit étranger à la vérité et par conséquent reprochable. Mais réellement, en toute bonne foi, les traducteurs des deux textes ne se doutaient pas du sens des paroles de Colomb, tant leur esprit est éloigné de sa nature religieuse.

[2] Christophe Colomb. — « Y quedará á la España gloriosa memoria con la de Vuestras Altezas de agradecidos y justos príncipes. » — *Let-*

Quoique sa raison, son équité ne soient pas moins révoltées que son cœur, de la manière dont on a récompensé ses services, ni réticences amères, ni vengeresses ironies ne se font entrevoir dans sa plainte; il s'excuse même d'avoir réveillé des souvenirs qu'il eût voulu ensevelir dans le silence. Mais l'énormité de l'injustice, l'excès de l'ingratitude commises contre lui l'attendrissent sur son propre sort. Le caractère épique de ses malheurs, la gigantesque poésie de ses épreuves de mer, l'iniquité qu'il subit, assurément la plus incomparable après celle des Juifs envers le Sauveur, le transportent au delà du temps; et le Révélateur du Globe, se plaçant au point de vue de la postérité, déplore la destinée mortelle de Christophe Colomb. Il s'écrie : « J'ai pleuré jusqu'à présent sur les autres; maintenant, que le ciel me fasse miséricorde, et que la Terre pleure sur moi !... qu'il pleure sur moi celui qui aime la charité, la vérité et la justice [1] ! » Ce n'est point la Castille ou l'Europe que le Messager de la Croix convie à pleurer sur lui ; c'est ce Globe entier qu'il a découvert : « Que la Terre pleure sur moi ! »

Quel mortel osa jamais tenir un tel langage ? La sublimité de cette condoléance correspond à son infortune sans exemple. Quel poëte, quel prophète, quel Héros de l'Évangile, en parlant de lui-même, eût une plus puissante hardiesse d'images et revêtit d'une plus grande majesté l'accent échappé de son cœur ? C'est bien véritablement ici qu'on sent que « le style, c'est l'homme : » la grandeur, la simplicité, la tristesse et l'audace s'y trouvent

tre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503.

[1] Christophe Colomb. — « Yo he llorado fasta aquí á otros : haya misericordia agora el Cielo, y llore por mi la Tierra..... llore por mí quien tiene caridad, verdad y justicia. » — *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

naturellement harmonisés comme une seule vibration de l'âme. « L'abandon avec lequel cette lettre est écrite, dit l'illustre Humboldt, ce bizarre mélange de force et de faiblesse, d'orgueil et d'humilité touchante nous initient pour ainsi dire aux secrets et aux combats intérieurs de la grande âme de Colomb [1]. »

L'Amiral, en écrivant cette lettre, annonçait qu'il l'enverrait au moyen des Indiens. Effectivement, d'aventureux pirates se hasardaient parfois avec leurs canots et à de grandes distances, en suivant certains courants et faisant escale sur diverses côtes. Mais parmi eux, nul n'était assez insensé, assez dédaigneux de sa vie pour vouloir passer directement de la Jamaïque à Haïti, allant de front contre les courants et les vents d'Est continus. A quelque prix que ce fût, aucun Indien ne voulut tenter l'impossible, et essayer ses pagaies contre un courant de quarante lieues de large, avec vent debout presque constamment.

Le message resta sans messager.

Mieux que personne, l'Amiral se rendait compte de ces difficultés et de ces périls. Il savait bien l'impossibilité de franchir quarante lieues de mer, contre les courants et les vents sur les frêles embarcations des sauvages. C'était d'une témérité insensée : il s'offrait mille chances de mort contre une seule de réussite.

Pendant neuf jours, Colomb médita en lui-même, se tint devant Dieu, le consultant ; et enfin résolut de savoir ce que le Très-Haut, suivant l'expression de Pierre Martyr, avait décidé [2] à son égard.

Évidemment seul, un chrétien prêt aux souffrances, un

[1] Humboldt, *Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, section II, p. 239.

[2] « Quid de se Deus cogitet, statuit experiri. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ*, lib. IV, fol. 52, recto.

homme de dévouement, faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, s'immolant au salut de tous, pouvait tenter cette entreprise. Mais qui serait cette généreuse victime? Colomb avait beau chercher; il ne voyait capable de cet héroïsme que son ancien serviteur, le capitaine de pavillon, Diego Mendez, officier formé à son intime école, qui aimait Dieu, la science, l'Amiral son maître, et n'était point arrêté par les attaches de la terre. Le dixième jour, l'Amiral appela le capitaine de pavillon à une conférence particulière, qui, restée secrète pendant trente-trois ans, fut divulguée par celui-ci, le 19 juin 1536, dans l'acte solennel de ses dernières dispositions [1]. La grandeur d'âme que nécessitait un sujet si délicat, la gravité des conjonctures au milieu desquelles on était placé, donnent à ce mystérieux colloque un intérêt saisissant.

L'Amiral et son capitaine de pavillon étaient seuls devant Dieu dans la cabine. Voici quelles furent les propres paroles de Colomb :

« Diego Mendez, mon fils, aucun de ceux qui sont ici, excepté vous et moi, ne se doute du danger dans lequel nous sommes, par suite de notre petit nombre et de la multitude des Indiens sauvages, dont le caractère est inconstant et fantasque ; et lorsqu'il leur prendra fantaisie de venir nous brûler dans ces deux navires, dont nous avons fait des maisons de paille, ils pourront facilement de la terre y mettre le feu et nous brûler tous. L'arran-

[1] Ce testament olographe contenant treize pages fut écrit à Valladolid et déposé aux mains de Fernand Perez, secrétaire du Roi et notaire de la Cour, le 26 du même mois, en présence de sept témoins, tous officiers de la maison de la Vice-Reine des Indes, doña Maria de Tolède. Il est à noter que le premier de ces sept gentilshommes était l'honorable Diego de Arana, neveu de Beatriz Enriquez, parent par alliance de la Vice-Reine.

gement que vous avez fait avec eux, pour qu'ils nous apportent des vivres, ce qu'ils font de si bonne grâce, peut bientôt ne plus leur convenir, et il ne serait pas surprenant que demain ils ne nous apportassent plus rien : or nous ne sommes pas en position de prendre ces vivres de vive force, et nous aurons à en passer par où ils voudront. J'ai pensé à un moyen pour nous tirer d'embarras, si vous le trouvez bon : ce serait que quelqu'un s'aventurât sur le canot que vous avez acheté, pour se rendre à l'île Espagnole et s'y procurer un navire, avec lequel nous pussions sortir de la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvons. Dites-moi votre opinion [1]. »

Diego Mendez répondit : « Seigneur, je vois parfaitement le danger qui nous menace, et il est plus grand qu'on ne saurait l'imaginer. Je considère le projet de passer de cette île dans l'île Espagnole avec un bâtiment aussi petit que ce canot, non-seulement comme fort difficile, mais encore comme impossible, parce que je ne connais personne qui ose se hasarder à courir le risque si patent [2] de traverser un golfe de quarante lieues entre des îles où la mer est si impétueuse. »

Il y eut ici un instant de silence.

Colomb ne répliqua point, car il n'y avait rien à objecter. Il ne s'agissait plus de raisonnement, mais de sacrifice. Son regard, son attitude disaient assez à son écuyer que c'était à lui, homme de foi et de courage, qui avait éprouvé la bonté de Dieu, de s'offrir de nouveau pour le salut commun.

Diego Mendez comprit ce muet langage de la pensée,

[1] « Decidme vuestro parecer. » — *Testament olographe de Diego Mendez, fait à Valladolid le* 19 *juin* 1536.

[2] « No sé quien se ose aventurar á peligro tan notario. » — *Testament olographe de Diego Mendez, fait à Valladolid le* 19 *juin* 1536.

et répondit : « Seigneur, j'ai hasardé plusieurs fois ma vie pour sauver la vôtre et celle de toutes les personnes qui sont avec vous, et Dieu m'a miraculeusement sauvé. Malgré ma conduite, il n'a pas manqué de médisants qui aient dit que vous me confiez toujours toutes les choses où il y a de l'honneur à acquérir, lorsque parmi elles il y en avait d'autres qui les exécuteraient aussi bien que moi. Par ce motif, il me paraît convenable que Votre Seigneurie les fasse appeler tous, leur propose cette entreprise, pour voir si parmi eux il se trouve quelqu'un qui veuille s'en charger, ce dont je doute ; et si tous refusent, je hasarderai ma vie pour votre service, ainsi que je l'ai déjà fait plusieurs fois. »

Dès le lendemain, tous les officiers furent réunis au conseil. Ils étaient assis en demi-cercle autour de l'Amiral, qui exposa la situation et proposa d'envoyer un canot à Hispaniola. Au premier instant, ils furent muets de surprise ; ensuite quelques-uns représentèrent qu'une pareille proposition était sans issue, puisque tenter une telle traversée était impossible.

Alors Diego Mendez se leva et dit :

« Seigneur, je n'ai qu'une seule vie, et je veux la hasarder pour le service de Votre Seigneurie et pour le bien de tous ceux qui sont ici, parce que j'espère en Dieu notre Seigneur, qui, en voyant l'intention qui me dirige, me sauvera comme il l'a déjà fait tant de fois[1]. »

L'Amiral, ayant entendu cette résolution, quitta son

[1] « Señor : una vida tengo no mas, yo la quiero aventurar por servicio de vuestra señoria y por el bien de todos los que aquí estan, porque tengo esperanza en Nuestro Señor que vista la intencion, con que yo lo hago me librará como otras muchas veces lo ha hecho. » — *Relacion hecha por Diego Mendez, de algunos acontecimientos del ultimo viage del almirante don Cristóbal Colon.*

siége, attira à lui le noble Diego Mendez, l'embrassa saintement, avec son admiration expansive, le baisa sur les joues, et dit tout haut : « Je savais bien qu'il n'y aurait que vous ici qui osassiez vous charger d'une telle entreprise [1]. » Après la juste satisfaction donnée à l'officier, s'adressant au chrétien, il ajouta avec cette puissance de foi, secret de sa grandeur : « J'ai la ferme confiance que Dieu notre Seigneur vous fera surmonter les dangers qui vous menacent, comme il l'a fait dans d'autres occasions. »

Bien qu'il comptât sur la bonté divine, Diego Mendez ne négligeait aucune précaution de la prudence humaine. Il fit tirer à sec son canot sur le rivage, le retourna, y ajusta une quille et un petit mât ; en ponta l'avant et l'arrière avec de solides planches, le calfata soigneusement ; le fit passer au suif et au goudron, prit des vivres pour huit personnes ; et ayant reçu les dépêches de l'Amiral et ses pieuses exhortations, il mit en mer avec six rameurs indiens et un Espagnol que séduisit son audace.

Avant d'arriver à la pointe orientale de l'île, il fallait longer trente-cinq lieues de côtes, braver les coups de vents de terre, l'impétuosité des courants, affronter même des périls inconnus. Il fut surpris par une flottille de pirates indiens, qui se saisirent de lui. Mais, raconte-t-il, « Dieu me délivra miraculeusement [2]. » Sans se laisser intimider par ce genre d'accidents, qui n'était pas entré dans le calcul de ses prévisions, il continua sa route et atteignit enfin l'extrémité de l'île.

[1] « Bien sabia yo que no habia aquí ninguno que osase tomar esta empresa sino vos. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

[2] « De que Dios me libró milagrosamente. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

Avec confiance l'envoyé de Colomb attendait là que la mer, alors agitée, se calmât pour entreprendre la traversée, lorsque des Indiens du voisinage complotèrent de le massacrer et de s'emparer de son canot avec son contenu. Déjà ils l'avaient saisi, entraîné dans les terres à trois lieues, et jouaient sa mort à une partie de balle. Les joueurs qui auraient perdu la partie devaient se charger de l'assassinat. Dieu permit que Diego Mendez comprît leur projet, réussît à tromper leur surveillance, à s'échapper, à reconnaître sa route et à retrouver son canot. Le vent était propice; ouvrant la voile, l'intrépide capitaine revint au port de Santa-Gloria, rapportant sauves ses dépêches à l'Amiral. « Je lui racontai, dit-il, de quelle manière Dieu m'avait délivré des mains de ces sauvages [1]. Sa Seigneurie eut une grande joie de mon retour. Elle me demanda si je reprendrais mon voyage. » Diego Mendez répondit qu'il allait se remettre en route, pourvu qu'un détachement bien armé l'escortât jusqu'à ce qu'il eût pu s'éloigner de la pointe orientale de l'île nommée Aomaquique. L'Amiral mit à sa disposition soixante-dix hommes sous les ordres de l'Adelantado, qui devaient rester avec lui à la pointe Aomaquique, jusqu'à ce qu'il en fût parti, et y stationner encore pendant trois jours après son départ.

Ce courage excita une noble émulation. Le capitaine de la *Biscaïenne*, Barthélemy Fieschi, de race illustre et admirateur de Colomb, bien qu'il fût son compatriote, s'offrit à lui rapporter des nouvelles de l'arrivée de Diego Mendez à Hispaniola. Pour les protéger contre les Indiens, quelques hommes se décidèrent alors à le suivre. On pré-

[1] Y contéle todo lo sucedido, y como Dios milagrosamente me habia librado de las manos de aquellos salvages. — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

para un second canot. Sur chaque embarcation montèrent avec Diego Mendez et Barthélemy Fieschi six Espagnols qu'ils avaient choisis et dix Indiens pour tenir les rames. Il fut convenu qu'après avoir touché à l'Espagnole, Fieschi reviendrait informer l'Amiral de leur heureuse arrivée, pendant que Diego Mendez irait porter au gouverneur la lettre dont il était chargé, et qu'après avoir expédié à la Jamaïque une caravelle bien approvisionnée il porterait en Espagne les dépêches à l'adresse des Rois.

§ II.

Les deux canots voguant de conserve et longeant le rivage, que suivait le détachement commandé par l'Adelantado, arrivèrent assez laborieusement à la pointe Aomaquique. Ils passèrent là quatre jours à attendre que la mer fût calmée. Alors les vagues semblèrent s'endormir. Diego Mendez se mit en prières, se recommanda à la miséricorde divine, à la protection particulière de Notre-Dame d'Antigua, et prit congé de l'Adelantado. En ce moment suprême, des pleurs mouillèrent les yeux de ses compagnons. Les Espagnols de l'escorte, remués par la vue de ce dévouement, de cette confiance en Dieu, touchés de la grandeur de ce sacrifice, « versèrent des torrents de larmes [1]. » Ces adieux étaient déchirants. Mais l'envoyé de l'Amiral, sans être amolli par cette explosion de sensibilité, s'armait contre cet attendrissement par ces paroles de son chef : « J'ai la ferme confiance que Dieu Notre Seigneur vous fera surmonter les dangers qui vous menacent, comme il l'a fait en d'autres occasions. » Et il

[1] « Viendo que la mar se amansaba me despedi dellos y ellos de mí, con hartas lagrimas. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

s'éloigna de la côte, voulant mettre à profit cette bénignité des flots, si rare en ces capricieux parages.

Il tenait l'est, quart-sud. Les rameurs faisaient de leur mieux. Aucun souffle ne ridait l'onde azurée. La chaleur et la soif les incommodaient beaucoup. Pour se rafraîchir et se délasser, ils se jetaient de temps à autre dans la mer, et reprenaient les avirons à tour de rôle. Comme ils se plaignaient de la soif, les capitaines leur donnaient fréquemment les calebasses remplies d'eau. Ils furent trop compatissants le premier jour [1].

Vers le soir on perdit de vue la terre.

Les Espagnols, pour éviter toute surprise, firent leur quart sur chaque canot. Le matin ils étaient très-fatigués. La chaleur s'accrut avec le jour. Les rameurs brûlés de soif tombaient sous leurs bancs. Diego Mendez et Barthélemy Fieschi avaient mis en réserve deux barils; et quand ils les voyaient ainsi défaillants, ils leur distribuaient quelques petites gorgées. Ils leur faisaient espérer d'arriver bientôt à la petite île Navasa. Cette idée releva le courage des rameurs qui craignaient de l'avoir laissée loin de leur route.

La nuit arriva; elle fut brûlante.

Leurs bras sans force laissaient tomber les rames. Ils étaient étendus immobiles au fond des canots. Le moins robuste d'entre eux expira dans les tourments de la soif. On jeta son corps à la mer. Le lendemain ils firent un dernier effort; mais le soleil les brûlait. Ils mettaient dans leur bouche un peu d'eau de la mer pour modérer cette ardeur qu'ils ne faisaient qu'accroître. Et la nuit arriva encore sans qu'ils eussent découvert l'île promise. Alors une sombre désolation s'empara des cœurs. Perdant toute espérance, ils se résolurent à mourir.

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. cv.

Seul l'envoyé de Colomb se confiant à Dieu, conservait quelque espoir dans son sein. Cependant la lune se leva au nord; et Diego Mendez, qui sans cesse portait les yeux autour de lui, remarqua qu'une ligne sombre et brisée cachait la partie inférieure du disque. Il conjectura qu'une masse opaque s'interposait au loin entre l'astre et les canots[1]. Alors remerciant le Seigneur de l'avoir secouru par ce signe céleste, il réveilla le zèle de ses canotiers, qui se mirent tous aux rames, et le lendemain au point du jour ils atteignirent Navasa.

C'était une île basse, aride et n'ayant qu'une demi-lieue de circuit. Elle était formée de rocs nus; n'avait ni source, ni arbres, ni plantes. Par bonheur, dans les creux des rochers se trouvait encore de l'eau des dernières pluies. Diego Mendez rendit de vives actions de grâces à Dieu de cette miséricorde [2]. En voyant le peu d'étendue et d'élévation de Navasa, il comprit que si son œil ne se fût pas fixé sur la lune en ce moment précis, ils auraient passé hors de leur route, sans la distinguer, et se seraient infailliblement perdus dans l'immensité des flots. Ils se délectèrent avec cette eau du ciel. Plusieurs Espagnols, malgré l'avertissement des deux officiers, en burent à se rendre malades. Quelques rameurs se désaltéraient avec une telle passion qu'ils furent suffoqués et moururent sur la place.

S'étant reposé pendant quelques heures, Diego Mendez et Barthélemy Fieschi remontèrent sur leurs canots.

[1] « Concesse lor gratia che in tempo di tanto bisogno Diego Mendez all' apparir della luna vedesse, che uscia sopra terra, percioche un' isoleta copria la luna á guisa di ecclissi. Ne in altro mode havrebbono potuto vederla. — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CV.

[2] « Smontati adunque in essa ove meglio potettero, tutti resero molte gratie á Dio di tanto soccorso. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CV.

Ils avaient fait remplir d'eau les barils et les calebasses. Ils ramèrent toute la nuit, et le lendemain, dans la matinée, atterrirent au cap Saint-Michel, aujourd'hui nommé le cap Tiburon, sur une fort belle plage, où accoururent aussitôt une foule d'habitants du voisinage avec quantité de vivres[1].

Après avoir passé deux jours en ce lieu pour réparer ses forces, Diego Mendez loua six rameurs indigènes, ceux de la Jamaïque étant à demi morts d'épuisement, et se dirigea sur Saint-Domingue, encore éloigné de cent trente lieues. Quand il eut fait quarante lieues au milieu des plus grands dangers, parce que cette partie de l'île n'était pas encore soumise, et que ces parages étaient parfois infestés des Caraïbes anthropophages, il aborda au port d'Azua, où le commandeur Gallego, qui administrait le district, lui apprit que le gouverneur général Ovando se trouvait à Xaragua, à cinquante lieues dans l'intérieur des terres. Abandonnant son canot, il partit aussitôt pour le rejoindre, allant seul et à pied, à travers des tribus insoumises ou ulcérées, de hautes montagnes, des rivières rapides et des forêts inextricables qui semblaient défier son héroïsme durant ces cinquante lieues d'obstacles. La solitude ne l'épouvantait point. Sa confiance en Dieu et le souvenir de son maître le soutenaient contre les dangers véritables et les terreurs de l'imagination.

Dès que Diego Mendez l'eut quitté, Barthélemy Fieschi voulut repartir, pour apprendre à l'Amiral l'arrivée de ses dépêches à Hispaniola. Mais telle était la fatigue des Espagnols et des Indiens, qu'il ne put les décider à le

[1] « Donde luego vino mucha gente de la tierra y trajeron muchas cosas de comer, y estuve dos dias descansando. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del Almirante D. Cristóbal Colon.*

suivre [1]. Pour rien au monde ils ne voulaient recommencer en canot un pareil voyage, dont la réussite paraissait un miracle sur lequel il ne fallait pas compter deux fois. Les Espagnols considéraient ce prodigieux passage, opéré en trois jours et trois nuits, comme aussi merveilleux que la conservation du prophète Jonas durant le même espace de temps dans le ventre de la baleine [2]. Force fut donc à l'intrépide gentilhomme d'attendre le navire que Diego Mendez était allé solliciter du gouverneur général.

§ III.

Toujours consignés à bord des deux caravelles, les équipages tournaient sans cesse vers le nord leurs regards impatients. Ils attendaient le retour du capitaine Fieschi, et espéraient découvrir son canot. Bien des semaines s'étaient succédé dans cette inutile attente. L'influence de cette température nouvelle, la nourriture exclusivement végétale à laquelle on était réduit, le manque de vin et de cordiaux, après les fatigues inouïes qu'on avait supportées dans cette navigation sans exemple, agirent sur les tempéraments les plus faibles [3]. Un certain nombre de marins fut obligé de s'aliter.

Cette circonstance assombrit les esprits aigris par les privations, l'incertitude de l'avenir, l'isolement et l'immobilité à laquelle ils étaient contraints. Les jeux de dés et

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Amiraglio*, cap. cv.

[2] « Parea loro appunto che Dio gli havesse liberati dal ventre della Balena corrispondendo i tre di e le tre notti alla figura del profeta Giona. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. cv.

[3] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. III, chap. IX.

de hasard étaient sévèrement interdits dans la marine castillane[1]. D'ailleurs, à quoi leur aurait servi les dés et les cartes quand on ne pouvait gagner une pinte de vin ou perdre un verre de liqueur? La cambuse était close. Il n'y avait point de manœuvre à faire; plus d'exercice de voiles ou de tir. Deux vigies placées en faction sur les cabines de l'avant suffisaient pour la sûreté de cet ennuyeux casernement. La beauté de la rade si digne de son nom, cette vision terrestre de la gloire du Créateur, n'éveillait rien dans ces âmes cupides et matérielles. L'ennui naquit du repos, qui amenait l'oisiveté. Or, l'oisiveté, on le sait, est la mère des vices. Les marins désœuvrés faisaient secrètement leurs commentaires sur leur situation.

Nos lecteurs n'auront pas oublié que les quatre caravelles de l'expédition avaient été nolisées à Séville. Ceux qui les montaient la plupart appartenaient à ce port. L'Amiral avait choisi tout son corps d'officiers, à l'exception des deux frères François et Diego de Porras, aussi de Séville, que lui avait expressément confiés le trésorier royal Moralès. Cédant à ses obsessions, il avait nommé, l'un capitaine du *Saint-Jacques de Palos*, et l'autre notaire de l'escadre. Colomb les apprécie en ces termes : « Aucun d'eux n'avait les talents nécessaires pour ses emplois. Mais je fermai les yeux pour l'amour de celui qui me les avait donnés. Dans les Indes, ils se montrèrent de plus en plus vains de leur position. Je leur pardonnai une foule de manquements que je n'aurais point passés à un parent, et qui méritaient une autre punition que des répri-

[1] Sous peine de confiscation de l'argent et vingt jours de prison pour un matelot; de quarante jours d'arrêts pour un officier; de cent coups de fouet pour un rameur. — *Ordonnance de l'amirauté de Castille de* 1430, art. XXXIV.

mandes[1]. » Loin de se montrer touchés d'une indulgence si paternelle, les deux Porras résolurent de s'illustrer et de conquérir une brillante position, aux dépens de l'honneur et de la vie même de leur bienfaiteur. Ils comptaient sur l'impunité, à cause de leur sœur, alors réputée la plus grande beauté de Séville, et du crédit du trésorier royal Moralès, devenu son esclave.

Les frères Porras attirèrent aisément à eux des matelots et des novices de Séville, qui se trouvaient flattés d'entrer en rapport avec des gentilshommes de la cité natale. Corps robuste, esprit grossier, l'ex-matelot Pedro de Ledesma, aussi de Séville, oubliant la haute promotion qu'il devait à l'Amiral, se mit de leur parti. Le pilote major, natif de Cadix, mais affilié aux gens de Séville, Juan Sanchez, qui avait laissé échapper le Quibian placé sous sa garde, après en avoir répondu avec tant de fanfaronnades[2], mécontent de lui-même, croyant réparer cet échec par un crime, s'associa à leur complot. Sauf ces deux officiers, ils n'ébranlèrent aucun des membres de l'état-major; mais ils gagnèrent dans la maistrance et parmi les matelots ce qu'il y avait de plus robuste et de plus hardi. Le maître tonnelier de Séville, Juan Noya, le maître armurier de Séville, Juan Barba, ferrailleur effronté, Gonzalo Gallego et François Cordoba, qui furent déserteurs, Andrès et plusieurs autres matelots et novices, tous du port de Séville ou des alentours. Ce complot, exclusivement composé de gens de Séville,

[1] « Y que eran tales que merecian otro castigo que reprension de boca. » — *Cartas de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego,* en Sévilla á 21 de noviembre de 1504.

[2] Dans sa jactance il avait dit d'un air vainqueur qu'il consentait, si le Quibian s'échappait, à ce qu'on lui arrachât la barbe poil à poil. — Las Casas, *la Historia de las Indias,* libro II, cap. xxv. Ms.

s'ourdit lentement d'abord, afin de mieux s'assurer du secret. Tous ses affiliés étaient instruits des sentiments des bureaux de la marine envers l'Amiral.

Les Porras disaient, à voix basse, que l'Amiral les retenait misérablement campés sur les carcasses pourries des deux caravelles, afin d'avoir bonne compagnie et de se former une garde, parce qu'il était exilé et ne pouvait retourner en Castille; qu'Hispaniola même lui était interdite; on l'en avait chassé, et son gouvernement était donné à un autre; qu'il avait envoyé ses deux créatures dévouées, Mendez et Fieschi, en Espagne pour fléchir les Rois; et qu'évidemment tous étaient ici sacrifiés à son intérêt personnel. Peu à peu, ils ruinèrent son autorité, en rappelant de quelle façon les bureaux de la marine étaient habitués à traiter ce Génois, et comment Roldan l'avait forcé à le réintégrer dans sa charge. Aucun des marins de Séville ne pouvait d'ailleurs ignorer les menées dont l'Amiral était l'objet; les tracasseries et humiliations sans nombre qu'on lui avait fait endurer. Ils comprirent que la haine de l'ordonnateur général don Juan de Fonseca et la beauté de la sœur des Porras[1] plaideraient leur cause et feraient pardonner leur départ. Ils se flattaient même, au moyen de leurs accusations, de faire que la cour, voyant que personne ne pouvait vivre avec cet étranger, en délivrât enfin la nation espagnole[2]. Ils étaient assurés, en arrivant à Saint-Domingue, du bon accueil du gouverneur Ovando, véritable hidalgo, qui, détestant l'Amiral, serait charmé

[1] « Hallarian al obispo don Juan de Fonseca, que les favoreceria y aun al tesorero Morales, el cual tenia por dama una hermana de los Porras. » — Fernando Colon, *Historia del Almirante Don Cristóbal Colon*, cap. CII.

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 248.

de le savoir abandonné de tous, suivant ses mérites.

Diego de Porras, qui n'avait jamais mis le pied sur un navire avant ce voyage, trouvait des motifs nautiques pour justifier sa rébellion, en démontrant que l'Amiral, au lieu de venir sottement à la Jamaïque, pouvait fort bien aller du cap de la Croix à Hispaniola; et que les dernières avaries des caravelles, ainsi que l'échouage dans ce maudit port, étaient la conséquence de sa faute et de son caprice [1]. Toutefois, comme on ne pouvait effectuer le départ sans canots, sans armes, sans objets d'échange; et qu'évidemment ces choses ne s'obtiendraient que par la force ouverte, c'est-à-dire un combat contre les gens de l'Amiral, ce qui était un parti extrême, on convint d'attendre l'expiration de l'année; et si aucune nouvelle n'était arrivée à cette époque, dès le 2 janvier, on s'emparerait des choses nécessaires et l'on partirait pour Hispaniola.

Cependant l'Amiral, fort occupé des malades, en sollicitude pour tous ces hommes qu'il avait conduits à la recherche du Détroit, était lui-même accablé de souffrances physiques. Ses douleurs articulaires le retenaient cloué dans son lit, comme perclus. Habitué à souffrir, exercé dès longtemps à la résignation, il ne montrait aucune impatience. Un pressentiment secret l'assurait que Diego Mendez était arrivé heureusement. Il savait bien que le noble Fieschi serait revenu s'il eût pu le faire. Le refus qu'avait durement exprimé Ovando de l'accueillir au moment du danger, lui donnait d'avance la mesure de son empressement à le secourir dans sa détresse. Le retard ne l'étonnait pas. D'ailleurs sa soumission à la volonté

[1] Cette accusation se lit sur son journal. — « La causa desta ida á la Jamaica no hay quien lo sepa mas de querello facer. » — *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el almirante D. Cristóbal Colon.*

divine, son parfait acquiescement éloignaient de lui les violentes pensées et les secrètes irritations dont étaient agités un grand nombre de ses marins.

En dépit du secret que s'étaient promis les hommes du complot, leurs allures, leurs paroles acerbes trahissaient leurs projets hostiles. Quelque chose en avait transpiré vaguement. On savait qu'il y avait des mécontents. L'Amiral avait plusieurs fois réuni en conseil tous ses officiers pour leur demander s'ils trouvaient quelque expédient pour sortir de cette situation. Quant à lui, n'en voyant point, son avis était d'attendre avec constance et confiance, malgré le long temps déjà écoulé. Dans ces conseils les deux Porras n'avaient rien eu à objecter; presque tous les officiers partageaient l'avis de leur chef.

On était arrivé à l'année 1504.

L'Amiral avait offert à Dieu tous les jours de l'année qui s'ouvrait. Le lendemain 2 janvier, jour fixé par les rebelles, ils prirent les armes. François de Porras, qu'ils avaient élu pour leur chef, ouvrit impudemment la cabine de l'Amiral, que ses douleurs tenaient immobile dans son lit, et, d'un ton provocateur, lui dit : « Il paraît, Amiral, que Votre Seigneurie ne compte pas retourner sitôt en Castille, et qu'elle a résolu de nous faire périr ici. » Ce début surprit Colomb, suivant sa pittoresque image, « autant que si les rayons du soleil avaient produit des ténèbres[1]. » En entendant ces insolentes paroles, l'Amiral se douta aussitôt de tout ce qui pouvait être arrivé. Et il lui répondit avec une modération pleine de courtoisie, qu'il devait bien voir l'impossibilité de passer à Hispaniola sans avoir des navires; qu'on ne pouvait

[1] « De que fuí yo tan maravillado como si los rayos del sol causaran tinieblas. » — *Cartas del D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego.* — Lettre du 21 novembre 1504.

ignorer qu'il en avait envoyé demander au gouverneur; qu'il était plus que personne intéressé à ne pas séjourner en pareil lieu; que, dans la gravité des conjonctures, il n'avait jamais rien voulu décider sans prendre l'avis de ses officiers; qu'il les avait réunis plusieurs fois pour délibérer à ce sujet; que s'il venait de trouver quelque expédient, il serait charmé de réunir, tout exprès, le conseil pour lui communiquer sa proposition.

Là-dessus, François de Porras répondit d'un ton railleur, cruellement aggravé par l'insolence du geste, qu'il n'était pas besoin de tant de discours, et qu'il eût à s'embarquer sur l'heure, sinon qu'il restât à la garde de Dieu; puis il lui tourna le dos. « Je m'en vais en Castille : qui m'aime me suive, » criait-il à ses compatriotes de Séville qui s'étaient approchés. Tous s'écrièrent : Moi! moi! ce sera moi! Et en même temps ils se répandirent sur tous les points du baraquement. L'armurier Juan Barba osa tirer son sabre, menaçant les gens de l'Amiral. Les marins de Séville pillèrent le magasin d'armes, où étaient rangés les objets d'échange; ils prirent les marchandises, les ustensiles à leur convenance, en criant : Castille! Castille! tandis que d'autres, excités par les Porras, criaient : « Qu'ils meurent! qu'ils meurent! » et que les esprits indécis s'écriaient : « Seigneur Amiral, que ferons-nous? »

Au milieu de cette horrible confusion, l'Amiral, tout perclus qu'il était, essaya de sortir de son lit; tomba, se releva et retomba encore, mais persista cependant à vouloir sortir de sa cabine et à se porter sur le champ du tumulte. Son jeune fils, ses officiers, ses écuyers le prirent dans leurs bras et le remirent dans son lit[1]. Pendant ce temps, l'Adelantado, qui avait saisi une hallebarde, s'était

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. V.

posté près de la pompe, pour interdire aux rebelles l'approche du château d'arrière. Les officiers et les serviteurs dévoués de Colomb l'entraînèrent dans la cabine de l'Amiral; et ils obligèrent les frères Porras à se retirer, en leur représentant que, puisqu'on les laissait faire et prendre ce qu'ils voulaient, il serait prudent à eux de se retirer avant d'être cause de la mort de l'Amiral, ce dont assurément ils seraient sévèrement châtiés [1] en Castille par la justice de la Reine. Alors les rebelles s'emparèrent des canots que l'Amiral avait achetés des Indiens, autant pour s'en servir au besoin que pour leur enlever une facilité d'attaquer les baraquements, et partirent en poussant des cris de triomphe. Le succès grossit leur parti : c'était à qui ramasserait promptement ses hardes et obtiendrait une place dans les canots. La troupe de Porras se monta à quarante-huit hommes. Il ne resta auprès de l'Amiral que les officiers les plus dévoués, ses serviteurs, et les malades, qui se livraient au désespoir, se croyant abandonnés.

En apprenant leur désolation, l'Amiral se fit porter à l'infirmerie pour les consoler, relever leur courage, leur parler de Dieu, qui éprouve par les tribulations, les engager à mettre en lui leur confiance, et leur promettre qu'il apporterait bientôt remède à leur situation. Il prit des mesures pour que ces infortunés reçussent des soins assidus.

Soutenu par les bras de ses domestiques, chaque jour Colomb arrivait à la baraque qu'on avait transformée en hôpital, et restait près des malades pour s'enquérir de leur état, les soigner, les distraire, les consoler chacun en particulier. Afin d'exciter le zèle du médecin et des infirmiers, il s'occupait des remèdes, des potions, des pan-

[1] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. II, cap. XXXII. Ms.

sements, et de ses propres mains, qu'endolorissait la goutte, « il pansait les malades [1]. » L'assiduité de ses bons soins fut bénie de Dieu, qu'il invoquait sans cesse en faveur de ces pauvres gens [2]. Non-seulement aucun d'eux ne mourut, mais au bout de peu de temps il n'en restait pas un seul à l'infirmerie [3]. Cette merveilleuse guérison, l'assiduité de l'Amiral, sa vigilance sur le service médical, son contrôle des remèdes irritèrent profondément maître Bernal, l'ancien apothicaire de Valence [4]. A partir de ce moment, il existait pour Colomb sur les caravelles un danger autrement sérieux que l'arrogance des frères Porras et l'animosité bruyante de la coterie de Séville.

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade Ire, liv. VI, chap. VI.

[2] Suivant le conseil de l'Ecclésiastique aux médecins. — Eccli. cap. XXXVIII, vers. 14.

[3] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CII.

[4] Peu après, maître Bernal fut véhémentement soupçonné d'avoir, par ses remèdes, tué deux hommes qui lui déplaisaient. — Christophe Colomb, *Lettre à don Diego Colomb, datée de Séville le 29 décembre 1504.*

CHAPITRE VI.

Les révoltés veulent, à l'imitation de Diego Mendez, passer à l'Espagnole. — Trois fois ils essaient de franchir le passage; trois fois la mer les repousse. — Ils dévastent les habitations des indigènes et les excitent contre l'Amiral. — Les Indiens projettent de faire périr de faim les étrangers parqués sur les deux navires échoués. — Ils cessent d'apporter des vivres — Anxiété de l'Amiral. — Imminence de la disette. — Il s'adresse à Dieu, qui lui donne l'idée d'utiliser la prochaine éclipse de lune. — Rectification de cette anecdote. — La conspiration des malades. — Un émissaire d'Ovando vient espionner l'état de Colomb et de ses équipages. — Il apporte pour unique ravitaillement une moitié de porc salé et un baril de vin.

§ I.

François de Porras, accompagné de sa bande, suivit la route qu'avait prise Diego Mendez. Sur leur passage, ils pillaient et maltraitaient les Indiens, leur disant d'aller se faire payer par l'Amiral; de le tuer, s'il refusait de les satisfaire; et les assurant qu'ils n'avaient que ce moyen de se délivrer de lui, parce que son projet était de les exterminer tous, comme il avait déjà fait ailleurs. Dès qu'ils furent arrivés au cap Aomaquique, les rebelles mirent dans les canots des vivres, de l'eau, des marchandises; prirent des rameurs indiens, et partirent pour Hispaniola.

Cependant, quand ils eurent fait quatre lieues, les vagues commencèrent à se gonfler, le vent leur devint contraire, leur audace pâlit. Ils voulurent retourner à terre; mais l'eau entrait dans les canots et menaçait de les submerger. Pour alléger les embarcations, ils jetèrent

d'abord à la mer leur pacotille, puis leurs hardes, ne gardant que leurs armes et leurs provisions. Comme le temps devenait de plus en plus mauvais, ils résolurent de se débarrasser d'une partie des rameurs, afin de soulager d'autant les canots, et ils tuèrent à coups de dague quelques-uns de ces malheureux[1]. Voyant cela, plusieurs Indiens se jetèrent d'eux-mêmes dans la mer, se fiant à leur habitude de la nage. Mais, après s'être soutenus quelque temps sur les flots, la fatigue les ramenait près des canots; ils demandaient seulement la grâce d'y appuyer une main pour se délasser un peu; « mais, bien loin de leur faire cette charité, ils leur coupaient les mains avec leurs épées[2] » et les faisaient noyer. Les rebelles atteignirent enfin le rivage.

Là, ils délibérèrent sur le parti à prendre : ceux-ci voulaient aller à Cuba, et de là passer à l'Epagnole; ceux-là voulaient retourner aux caravelles, et y enlever tout ce qu'il y avait encore d'armes et de marchandises; les autres, qui n'avaient suivi les rebelles qu'au dernier moment, proposaient de rentrer sous l'obéissance de l'Amiral; la majorité résolut de tenter de nouveau le passage à Hispaniola, en choisissant un temps meilleur.

Ils attendirent pendant plus d'un mois et demi une mer favorable.

Durant ce temps, ils ruinaient et pillaient toute la terre d'alentour. Enfin, jugeant le moment propice, ils se mirent dans leurs canots. Mais, dès qu'ils se furent éloignés de la côte, les vagues se soulevèrent encore, et ils eurent beaucoup de peine à revenir au point d'où ils étaient partis.

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CII.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. VI, chap. VI.

Au bout de quelque temps, prenant pour une invitation les apparences de la mer, ils remontèrent dans leurs canots, décidés à franchir ce passage si difficile; mais de nouveau le courroux des vagues alarma ces consciences coupables. Malgré leurs efforts, les rebelles ne purent dépasser la distance qu'ils avaient parcourue la première fois. Ils s'estimèrent heureux de revenir à terre [1]. Renonçant dès lors à un dessein qui leur parut chimérique, et ne doutant pas que Diego Mendez et Fieschi n'eussent péri dans leur tentative [2], ils abandonnèrent les canots, et se mirent à parcourir l'île en vrais bandits, allant d'une habitation à l'autre, dépouillant et violentant les indigènes.

§ II.

La prudence de l'Amiral entretenait de bonnes relations avec les Indiens. Ils apportaient des vivres en abondance. Néanmoins, peu à peu ils se montrèrent plus exigeants dans les échanges. Soit qu'ils cédassent aux excitations des rebelles, soit que les déprédations de ceux-ci, commises dans les autres quartiers de l'île, eussent changé leurs dispositions, ils cessèrent tout à coup d'alimenter les caravelles. Cette interruption de rapports avec les naturels excita une grande inquiétude. On ne pouvait s'avancer dans les terres pour enlever de vive force des provisions, en laissant exposés sur les caravelles

[1] « Si stettero in quella populatione di Aomaquique piu di un mese, aspettando il tempo e distruggendo il paese. Poi, venuta la calma, tornarono ad imbarcarsi dice altre volte; ma non fecero nulla per havere i venti contrarii. Per la qual cosa essendo disperati....., etc. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CII.

[2] P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 251.

l'Amiral et les convalescents. D'ailleurs tous les vivres étaient presque épuisés; la famine imminente s'ajoutait à tous les malheurs de cette navigation, sans qu'aucun expédient pût cette fois sauver les naufragés.

Dans cette horrible perplexité, Christophe Colomb seul, conservant encore quelque espérance, comme toujours, invoqua le Seigneur son maître; et comme à l'ordinaire ce ne fut pas en vain.

C'est à l'occasion de cette disette qu'eut lieu la prédiction de l'éclipse si connue de l'enfance, et que divers écrivains ont arrangée, au point d'en faire le digne pendant du conte de l'œuf cassé par le bout sur une table. Pourtant, entre les deux anecdotes, il existe toute la différence de la fable à la vérité. L'historiette de l'œuf est un conte; et le conte de l'éclipse prédite, une historiette. Nous sommes loin de contester la réalité de la prédiction astronomique; nous devons seulement rectifier certains accessoires, et surtout les paroles attribuées à Colomb dans cette circonstance.

On a dit fort légèrement que l'Amiral, ayant calculé une éclipse, avait convoqué les Indiens sous le prétexte d'un spectacle, et qu'il leur avait annoncé que son Dieu était irrité contre eux, parce qu'ils lui refusaient des vivres; que, dans trois jours, ils verraient la lune à son lever rougir et noircir en signe des châtiments qui fondraient sur eux; et qu'au moment de l'éclipse, les Indiens épouvantés avaient supplié l'Amiral d'apaiser son Dieu, promettant de lui fournir des vivres désormais; qu'alors Colomb, s'étant adroitement enfermé, avait fait semblant de parler à son Dieu, et leur avait annoncé, un peu avant la fin de l'éclipse, qu'il avait obtenu leur grâce. Cette jonglerie grossière, vrai tour d'escamotage religieux, indigne façon d'exploiter la crédulité des sauvages et de mettre en jeu le

nom du Seigneur, nous paraît absolument incompatible avec le caractère presque évangélique de Colomb.

Et d'abord, remarquons-le bien : les paroles que les écrivains ont prêtées à Colomb ne sont nullement textuelles; et elles n'ont pu l'être.

Les contemporains, Fernando Colomb, Diego Mendez, Oviedo, Las Casas, n'ont pas recueilli les propres mots de l'Amiral. Fernando Colomb, seul témoin oculaire, alors à peine âgé de quinze ans, n'avait point pris de notes, et il a écrit ces détails plus de vingt-neuf ans après l'événement. Évidemment il a pu oublier les propres termes qu'employa l'Amiral. Diego Mendez était alors absent, et ce n'est qu'au bout de trente-deux ans qu'il a rédigé cet ouï-dire. Oviedo n'eut connaissance de ce fait que par voie indirecte. On sait qu'il se renseignait volontiers auprès des ennemis de Colomb; d'ailleurs il n'a recueilli leur version que plus de vingt-cinq ans après l'événement; et Las Casas, qui écrivait encore à l'âge de quatre-vingt-quatre ans son Histoire des Indes, ne l'a terminée que cinquante-trois ans après la mort de l'Amiral. Il est clair que les uns, pas plus que les autres, n'ont puisé directement à leur vraie source, les paroles qu'ils mettent dans la bouche de Colomb; et qu'entre toutes ces versions, celle de Fernando, témoin oculaire, mérite encore la préférence. Mais il est démontré pour nous que les traducteurs du texte de Fernando, qui s'est perdu, ont glissé des inexactitudes dans leur version. Au fond, le récit des quatre écrivains contemporains nous paraît digne de créance, quant à ce qui tient au fait principal. Ils sont tous d'accord à cet égard, et ne semblent errer qu'en prêtant à Colomb un rôle et un langage antipathiques à sa nature. Ceci s'explique par la distance qui sépare l'événement de sa rédaction. Quand les historiens ont rapporté comme une

piquante nouveauté cet expédient astronomique, afin de nous montrer l'esprit inventif de Colomb, ils lui ont, de très-bonne foi, attribué le langage qu'ils eussent tenu à sa place; celui qu'ils pensaient convenable dans sa situation. C'est leur propre esprit qu'ils lui ont bénévolement prêté; cela se voit bien.

Rétablissons enfin les circonstances de cet événement, et restituons-lui sa physionomie véritable.

Lorsque, par l'intermédiaire de Diego Mendez, Christophe Colomb fit avec les Caciques des environs de Santa-Gloria un traité, pour l'approvisionnement des caravelles à des prix fixés et courants, il leur dit, tout d'abord, que Dieu son maître l'avait fait arriver en ce lieu; et qu'il y séjournerait jusqu'à ce qu'il lui plût de l'en retirer. Il se présenta donc à eux, suivant son vrai caractère, comme l'hôte de la Providence, et consigna les équipages à bord, uniquement pour préserver de leurs convoitises les riverains hospitaliers. Au moment où, malgré les précautions de sa vigilance, les indigènes, violant leur promesse, voulaient affamer les naufragés, Colomb, ne voyant aucune ressource humaine pour échapper à la famine, invoqua le secours de sa Haute Majesté.

Au lieu de l'aider par un miracle matériel comme il l'eût fait pour un patriarche, un prophète de l'ancienne Loi, et de lui envoyer de la manne ou des cailles, le Très-Haut l'assista d'une idée. Il secourut son serviteur par une notion tirée de l'ordre scientifique, relevant de l'architecture céleste. Il lui inspira [1] un moyen qui n'avait jamais été employé depuis le commencement de l'histoire

[1] « Percioche Dio mai non abbandona colui, che gli si raccommanda, come facea l'Ammiraglio, lo avverti del modo che dovea ottenere por provedersi del tutto. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CIII.

certaine, et auquel jamais de lui-même l'Amiral n'aurait songé. Dieu lui rappela que dans trois jours aurait lieu une éclipse de lune. Ainsi la lune, ce signe par lequel Diego Mendez avait été préservé d'une horrible mort par la soif, devait sauver de la famine Christophe Colomb. Dans ses perplexités, chaque fois que, se mettant en prières, le messager de la Croix suppliait le Seigneur de le secourir, l'idée de l'éclipse revenait à son esprit. Colomb reconnut par là qu'il devait tirer son salut de cette éclipse. Dieu lui indiqua simplement le sujet; son génie lui fournit le mode de fécondation.

L'Amiral imagina d'utiliser ce phénomène, de manière à s'assurer des vivres, et à montrer aux indigènes la supériorité du Dieu des chrétiens sur leurs Zémès. Il envoya un interprète d'Haïti chez les Caciques les inviter à un grand spectacle que donneraient les étrangers le surlendemain. Comme il le prévoyait, ils accoururent en foule. Alors il leur reprocha leur manque de foi et leur dureté. Il leur rappela qu'il se trouvait leur hôte par la volonté de Dieu son maître. Il leur dit que ce Dieu, qui avait permis à ses envoyés d'arriver heureusement à Haïti, avait, au contraire, soulevé la mer et repoussé les tentatives des rebelles qui s'étaient séparés de lui [1]. Il ajouta que Dieu son Seigneur savait leur projet de faire périr de faim les étrangers, malgré les accords arrêtés entre eux pour l'approvisionnement des caravelles; qu'assurément celui qui récompense les bons et punit les coupables était irrité de leur manque de bonne foi et d'humanité. Et, pour leur prouver la supériorité des serviteurs de son Dieu sur leurs Zémès, il leur annonçait ce que les bohutis ignoraient, ce que leurs Zémès ne savaient pas:

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 251.

que le soir même[1], au lever de la lune, ils verraient bientôt l'astre rougir malgré la sérénité du ciel, puis s'obscurcir et leur refuser la lumière.

Là-dessus quelques-uns eurent peur, mais les autres s'en allèrent en riant de moquerie[2].

Lorsque la nuit arriva, la couleur sanglante de la lune ébranla les plus fermes. Dès qu'ils virent sa teinte s'obscurcir, ils poussèrent des hurlements de terreur, et accoururent chargés de provisions aux caravelles; suppliant l'Amiral d'apaiser son Dieu irrité; promettant d'apporter désormais des vivres régulièrement. Sur leurs instances, l'Amiral dit qu'il allait parler à son Dieu; et, en effet, il se retira dans sa cabine. Pour qui comprend le caractère de Colomb, il est hors de doute qu'il pria Dieu en leur faveur, lui demandant d'ouvrir leur cœur aux lumières évangéliques, de leur inspirer des sentiments doux et humains, et de leur épargner les maux qui avaient affligé les indigènes de l'Espagnole.

Durant ce temps, l'éclipse devenait plus complète, ainsi que la terreur des Indiens rassemblés sur le rivage, comme le prouvaient leurs hurlements. Ils suppliaient les Espagnols d'avoir pitié d'eux.

L'éclipse parvenait à sa décroissance quand l'Amiral, ayant achevé sa prière, sortit de sa cabine, et dit aux Caciques qu'il avait parlé d'eux à son maître; que Dieu entendait leur promesse de bien traiter les chrétiens, de leur apporter des provisions, et que, puisqu'ils étaient dans de tels sentiments, assurément son maître leur en

[1] Colomb savait trop bien la mobilité d'esprit des sauvages pour leur annoncer l'éclipse trois jours à l'avance, comme l'ont écrit la plupart des historiens. Il ne fit sa prédiction que le jour même, et peu d'heures avant l'accomplissement de ce phénomène.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CIII.

savait gré. Il leur annonça que ce phénomène, objet d'épouvante chez la plupart des peuples idolâtres, n'était point un présage menaçant pour les serviteurs du Christ, et que bientôt la lune n'allait plus être d'un brun rougeâtre, mais reparaître pure et blanche comme à l'ordinaire. Le messager de la Croix prit occasion de cette circonstance pour montrer aux indigènes le signe du Salut, et leur inspirer cette crainte salutaire du Seigneur qui est le commencement de la sagesse. En effet, les Caciques remercièrent l'Amiral, et s'en allèrent louant le Dieu des chrétiens[1] dont ils ne parlaient plus qu'avec un grand respect. Depuis lors ils envoyèrent exactement des provisions qui étaient scrupuleusement payées en objets d'échange.

§ III.

Dix mois s'étaient écoulés depuis que les équipages des deux caravelles échouées dans cette magnifique baie attendaient leur délivrance. Les plus optimistes d'entre les pilotes cessaient maintenant d'espérer. Ils prenaient tristement leur parti, se considérant comme perdus, et mettaient leur consolation dans la pensée de vendre chèrement leur vie, quand les joujoux et les marchandises qui leur faisaient obtenir des vivres seraient enfin épuisés. Malgré la modestie de Colomb, les faveurs qu'il avait reçues de sa Haute Majesté en tant d'occasions, lui donnaient une confiance très-étendue dans ses bontés. Sachant qu'ici-bas, comme dans le reste de l'univers, rien n'est fait sans sa permission, il cherchait à deviner quel pouvait être l'objet

[1] « Essi rendevano molte gratie all' Ammiraglio, e lodavano il suo Dio..... lodando continuamente il Dio de' cristiani. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CIII.

de l'interruption de son entreprise, et d'où provenait cette longue station complétement inutile à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Il se rendait compte des contrariétés infernales éprouvées durant sa navigation. Il croyait entrevoir la ténébreuse origine de cette persécution sans exemple. Toutefois, après l'avoir soumis à ces rudes épreuves, le Seigneur était venu à son aide. Nonobstant l'acharnement de la lutte, il lui avait permis de planter la Croix sur différents points du Nouveau Continent. Il l'avait miraculeusement conduit à l'état de naufrage, à travers sept cent mille de mer, combattant les fureurs des flots, et déposé dans un lieu sûr, qu'il connaissait déjà. Mais aujourd'hui, pourquoi Dieu paraissait-il l'abandonner?

Christophe Colomb s'occupait incessamment de cette étrange situation. Nous pouvons l'affirmer, bien qu'aucun des historiens contemporains ne nous ait rien appris à cet égard : Fernando Colomb était trop jeune pour connaître toutes les perplexités de son père. Le preneur de notes, Diego de Porras, avait déserté; et l'Amiral n'en dit rien dans sa Relation de voyage. Mais au milieu de ses perquisitions solitaires, Christophe Colomb ne trouvant pas à s'épancher, prit un confident qui, au bout de trois siècles, nous a révélé sa pensée et appris quelle fut sa préoccupation, durant la douloureuse anxiété de cet exil. Ce confident est le brouillon même du Livre des Prophéties, que l'Amiral avait emporté avec lui dans sa navigation, le joignant à quelques rares ouvrages, compagnons ordinaires de sa route, entre autres l'*Imago mundi* [1] du savant cardinal Pierre d'Ailly, devenu son familier intime.

[1] On n'apprendra pas sans intérêt, que cet exemplaire de l'*Imago mundi*, dont Colomb ne se séparait point dans ses explorations, paraît exister encore avec les annotations marginales de sa main. La Biblio-

On voit par la révélation posthume du Livre des Prophéties que cette âme restait immuablement jeune et poétique sous le poids des ans, l'accablement des souffrances. C'était en vers que le Révélateur du Globe se parlait à lui-même. Il se posait cette question : Quelle peut être la cause d'un si long bannissement [1]? et sa pénétration des choses célestes, sa foi plutôt que son génie cherchait la solution de ce problème divin!

Huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de Diego Mendez; et l'on n'avait aucune nouvelle d'Hispaniola. Excepté l'Amiral, certain de son heureuse arrivée, personne ne conservait la moindre espérance à ce sujet. En admettant, chose miraculeuse! que Mendez fût débarqué sur le rivage de l'Espagnole, il y avait encore du cap Saint-Michel à Saint-Domingue, plus de cent lieues à franchir à travers de rudes montagnes. Un bruit vague que faisait répandre à dessein la bande de Porras, parmi les indigènes, ôtait toute espérance de secours. On prétendait

thèque Colombine, fondée à Séville par don Fernando Colomb, second fils de l'Amiral, conserve précieusement cette relique du génie. Dans les notes et pièces justificatives du premier volume de son Histoire Générale du Brésil, M. de Varnhagen cite quelques-unes de ces annotations autographes. Ce savant auteur motive avec poids son opinion sur l'origine de cet exemplaire : « ... Chegamos a convencer-nos de que essas notas marginaes bemque escriptas em lettra muito mais muida para poupar as margen, são do proprio punho de Colombo, e não de seu irmão, como julgou com Las Casas o Sr Washington Irving. » — *Historia Geral do Brazil*. Notas ao tomo primeiro.

[1] Au feuillet LXXVII du *Libro de las Profecias*, on lit ces deux vers de la main de Colomb :

Qual sea la causa de tanto destierro
Por mill prolongado y mas de quinientos.

L'historiographe royal don Bauttista Muñoz a visé cet autographe et mis au bas « *Es de letra del Almirante.* » — Coleccion diplomática, p. 272.

avoir vu périr un navire entraîné par les courants vers le sud. L'assombrissement des esprits allait se rembrunissant de jour en jour. Profitant de ces dispositions, le médecin Bernal, cet ancien apothicaire de Valence qui exécrait l'Amiral, de l'aversion qu'éprouve le crime pour la vertu, s'affilia [1] un écuyer de *la Capitane*, nommé Alonzo de Zamora, et un aspirant du *Saint-Jacques de Palos*, Pierre de Villatoro, qui avaient été malades. Il attira aussi un certain Gonzalo Camacho, de Séville, que sa parenté avec l'honorable Pierre de Terreros, maître d'hôtel de l'Amiral, aurait dû préserver de cet égarement.

Afin qu'aucune amertume ne fût épargnée à Colomb, ce fut parmi les hommes qu'il avait ramenés à la santé par ses soins, sa médication morale, que se forma secrètement un second complot, plus redoutable que le premier. Cédant aux insinuations de maître Bernal, exaspérés de leur position, les anciens malades résolurent de s'emparer des canots de service, d'enlever tout ce qu'il y avait bord, et de massacrer l'Amiral qui les avait mis dans cette triste situation. Ce fut le parti du désespoir. Le secret en resta profondément enfoui dans une haine silencieuse. Rien ne transpirait au dehors. Colomb ne se doutait aucunement du danger ; mais la Providence veillait sur lui. « Dieu remédia à ce péril [2]. » Le jour avait été désigné : c'était durant la nuit que devait éclater ce complot des malades. Peu d'heures avant le moment fixé pour son exécution, vers le soir [3], on aperçut au nord-

[1] Christophe Colomb. — « Este maestre Bernal se diz que fue el comienzo de la traicion. » — *Lettre de l'Amiral à son fils D. Diego, datée de Séville le 29 décembre 1504.*

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. VI, chap. VII.

[3] « Ma vedendo Nostro Signore il gran pericolo che all' Ammiraglio

est, sur les flots comme une apparition, la voilure d'une petite caravelle. Son aspect fit avorter le crime. Ce navire s'approcha, et laissa tomber l'ancre à quelque distance des baraquements.

§ IV.

Pour expliquer comment venait si tard le secours d'Ovando, il nous faut remonter à l'arrivée des deux messagers de l'Amiral à Hispaniola.

L'assistance invisible, qui avait favorisé la navigation de Diego Mendez, le conduisit sain et sauf, à travers des montagnes hérissées d'obstacles et d'ennemis, jusqu'auprès du gouverneur général, qui visitait militairement la partie centrale des États de Xaragua. Avec toute la chaleur de son âme, le digne capitaine exposa l'imminence des dangers que couraient l'Amiral et les équipages, et n'oublia rien pour l'engager à les délivrer sans retard. Mais Ovando, tout en accueillant avec une grande politesse le capitaine de pavillon de l'Amiral, ne parut pas fort sensible à ce qu'il lui put dire. Il soupçonnait quelque arrière-pensée dans ce naufrage, et pensait que cet accident avait été préparé par l'Amiral pour lui fournir un prétexte plausible de venir à Hispaniola [1]. Il ne prit aucune résolution immédiate. Usant de divers moyens dilatoires, il retint Diego Mendez, en apparence, parce qu'il ne voulait point l'exposer aux dangers d'une route de soixante-dix lieues, à travers un pays suspect d'insurrection; mais, en réalité, afin de lui ôter tout moyen de

soprastava, da questa segonda seditione, gli piacque di remediarvi con la venuta di un caravellone... » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CIV.

[1] P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, livre IV.

communiquer avec les quelques partisans de l'Amiral. Lorsque le fidèle Diego Mendez revenait à la charge, rappelait la déplorable situation de son chef, et offrait de noliser, à ses propres dépens, une caravelle qui lui portât des vivres et le ramenât avec tous ses hommes en Castille, Ovando répondait qu'assurément nul ne désirait plus que lui le tirer du lieu où il languissait; mais qu'il fallait pour cela des navires, et que, par malheur, il ne s'en trouvait pas un seul dans les ports de l'île. En effet, depuis plus d'un an, aucun arrivage n'avait eu lieu [1]. En attendant, le gouverneur général continuait sa marche dans le pays de Xaragua.

L'État de Xaragua, le plus vaste des cinq royaumes d'Haïti, appartenait, comme nous l'avons dit, à Behechio. Depuis peu, sa mort avait fait passer la couronne sur la tête de sa sœur, la célèbre Anacoana. La jeune veuve de Behechio, l'incomparable Guanahattabenechena, qui était la plus fraîche beauté dont il y ait jamais eu mémoire dans ces îles, d'après l'usage du pays, avait été ensevelie vivante avec ses parures [2], et deux suivantes [3]. Anacoana restait donc sans rivale pour la beauté, comme elle l'était pour le talent et pour sa puissance. Son élégante suprématie était reconnue des grands et petits souverains de l'île. Ils ado-

[1] *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del Almirante don Cristóbal Colon.*

[2] « Secum sua monilia sibi que viventi gratos ornatus sepelivit. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ, liber nonus*, fol. LXIII.

[3] « Deux de ses femmes entrèrent toutes vives avec lui, non pas tant par l'amour qu'elles lui portoient que par force et contre leur volonté; et les mit-on dans la sépulture toutes vives, et accomplirent ces infernales obsèques et funérailles pour observer la coutume qui n'étoit point générale dans toute l'île. » — Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. V, chap. III. Traduction de Jean Poleur, valet de chambre de François Ier.

raient sa personne et vénéraient ses commandements : c'était la personnification de la poésie de ces insulaires, le type de la beauté, et la première sublimité accessible à leur entendement.

Certains complices de Roldan, qui s'étaient soustraits à l'ordre du retour en Castille et avaient obtenu des répartitions de terre dans les États de Behechio, où ils commettaient d'horribles excès, pensant se concilier la faveur du gouverneur et prévenir les plaintes qui pourraient lui parvenir contre leurs iniquités, avaient imaginé d'écrire à diverses reprises que les Indiens de cette contrée préparaient un soulèvement.

Ovando résolut, suivant l'exemple de l'Amiral, d'aller examiner par lui-même les lieux et les hommes, et de comprimer les Indiens en réprimant les abus commis par les Espagnols. A tout événement, il se fit accompagner d'une force respectable : trois cents hommes d'infanterie et soixante-dix chevaux. Il s'annonça comme venant lever le tribut et visiter une souveraine qui s'était toujours montrée bienveillante pour les Castillans. Aussitôt Anacoana envoya l'ordre à tous les Caciques de se réunir à sa résidence, en grand apparat, pour rendre hommage au gouverneur. Elle vint à sa rencontre avec un cortége remarquable, où des chœurs et des ballets de sa composition, alternés avec des groupes de seigneurs revêtus de leurs plus beaux ornements, étaient entremêlés de canéphores embaumant l'air par leurs fleurs et leurs guirlandes [1]. Elle fit exécuter par trente choristes une danse

[1] La peinture des mœurs d'Haïti et du génie poétique de la Reine Anacoana est admirablement tracée par M. Ferdinand Denis dans son roman historique : *Ismael Ben Kaïzar*. Malgré la fiction de la forme, la réalité de l'observation se fait sentir dans cette sérieuse étude locale ; et

nouvelle, la danse virginale, où ne figuraient ni hommes ni femmes mariés[1]. Le gouverneur et sa suite furent logés dans les demeures préparées à cet effet, et on leur servit des banquets d'une profusion remarquable. Plusieurs jours se passèrent en réjouissances. « On ne pouvait se lasser d'admirer le bon goût qui régnait dans cette cour sauvage[2]. » Les anciens complices de Roldan se troublèrent en voyant le rigide Commandeur tomber également sous le charme d'Anacoana. Ils redoublèrent leurs instances pour lui persuader que cette réception cachait le comble de la perfidie.

L'esprit sans cesse inquiet et soupçonneux d'Ovando accepta aisément cette idée, et il y répondit par une combinaison odieuse. Les Indiens ayant régalé de leurs jeux les Castillans, le Commandeur annonça qu'il leur montrerait à son tour les jeux équestres de l'Espagne. Il indiqua cette fête pour le dimanche suivant, y invita la Reine de Xaragua, et il lui fit insinuer qu'il serait digne de sa grandeur de s'y montrer avec toute sa noblesse. La salle qui réunissait la cour indienne donnait sur la place où devait s'exécuter le carrousel : elle consistait en une halle ouverte, dont un grand nombre de piliers soutenait la toiture. Anacoana, la fleur d'or, toujours belle comme aux jours où le chevaleresque Adelantado rendait hommage à la suzeraineté de ses grâces, mais légèrement empreinte de mélancolie depuis les chagrins causés à sa fille Higuenemottà par Fernand de Guevarra, prit place avec sa

on la trouvera bien autrement importante et complète que l'*Histoire des Caciques d'Haïti*, par M. Émile Nau.

[1] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, lib. V, chap. 1.

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 232.

chère enfant au-dessus des premiers Caciques, impatients d'un spectacle inconnu.

Les Espagnols se firent un peu attendre.

Des pelotons d'infanterie occupèrent successivement toutes les avenues de la place; pendant ce temps Ovando jouait froidement au palet. Il avait été convenu que dès qu'il porterait la main à sa croix d'Alcantara [1], cavaliers et fantassins feraient main basse sur la multitude. Quand toutes les issues furent fermées, Ovando montant à cheval, parut à la tête de son escadron: après quelques manœuvres, il tira son épée, et tous les cavaliers mirent le sabre hors du fourreau, ce qui agita un peu le cœur d'Anacoana. Au bout d'un instant, le Commandeur fit le signal convenu. Alors cette troupe fondit sur les curieux éperdus, tandis que les pelotons d'infanterie les attaquaient par derrière : ce fut une boucherie affreuse. Femmes, enfants, vieillards, tout était également percé, abattu, écrasé sous les chevaux. La salle où se trouvait la Reine, cernée par les cavaliers, se changea en prison pour les Caciques. Seule, Anacoana en fut retirée [2]; mais violemment meurtrie, étroitement garrotée. Quatre-vingt-quatre seigneurs [3] furent liés aux piliers et soumis à la torture, afin de donner des éclaircissements sur le prétendu complot. Les douleurs arrachèrent quelques aveux mensongers dont on prit acte. Après quoi on mit le feu à cette salle, et ces malheureux périrent brûlés. La capitale de Xaragua livrée aux flammes disparut en quelques heures. Les cendres cachèrent le sang des malheureux Indiens.

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade 1re, liv. VI, chap. IV.

[2] Herrera, *Histoire générale des Indes.* Décade 1re, liv. VI, ch. IV.

[3] *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del almirante don Cristóbal Colon.*

En récompense de son hospitalité, de sa confiance, de sa résignation, l'infortunée Anacoana vit des chaînes de fer remplacer ses guirlandes de fleurs. Avec les témoignages extorqués à la souffrance, on l'emmena comme une vile criminelle à Saint-Domingue; et là, sur ces pièces et les accusations des bandits dont elle avait enduré si longtemps les forfaits, on la jugea suivant les formes d'une procédure dérisoire. Elle fut condamnée à la potence! Ovando la fit exécuter publiquement. Ainsi périt la noble et hospitalière Anacoana, la poétique et glorieuse Reine d'Haïti.

Jusqu'à ce qu'il eût commis cette épouvantable atrocité, Ovando ne céda point aux obsessions de Diego Mendez. Mais après que les Indiens exaspérés se furent sauvés dans toutes les directions, réduits à des vengeances isolées, il permit au capitaine de pavillon de se rendre à Saint-Domingue selon ses désirs. Outre les chances de mort auxquelles il l'exposait en ce moment, il ne craignait pas que le fidèle écuyer pût secourir son maître, car nul navire n'était encore arrivé. Diego Mendez pourtant n'hésita pas; il partit à pied, et fit ses soixante-dix lieues [1] sous la garde de celui qui l'avait déjà protégé.

§ V.

Cependant l'on savait à Saint-Domingue l'abandon où languissait l'Amiral malade. Le noble Fieschi et les douze Espagnols venus dans les canots avaient répandu en divers lieux la nouvelle de l'échouage à la Jamaïque. Mais quand

[1] *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del almirante D. Cristóbal Colon.*

Diego Mendez eut remis au brave Sanchez de Carvajal, facteur de l'Amiral, la lettre qu'il n'avait pas osé lui faire passer, lorsque Martin Gonzalez, boulanger de la marine, Diego de Salcedo, ancien écuyer, et Diego de Salamanca, ancien intendant du Vice-Roi, surent que depuis sept mois le gouverneur, instruit du naufrage de l'Amiral, n'avait donné aucun ordre pour le secourir, ils ne purent s'empêcher d'exprimer leur indignation de cet abandon criminel. Malgré les préventions aveugles accumulées contre l'Amiral par les efforts des envieux et des rebelles, son génie, ses vertus, son affabilité lui attachaient de cœur toutes les personnes de sa maison. D'ailleurs, son échouage sur une côte insoumise, après une navigation si glorieuse par ses découvertes et si désastreuse pour sa personne, attirait à son infortune les vives sympathies des hommes de mer. Plusieurs personnages notables, même des fonctionnaires publics, le grand-juge de l'île, le docteur Maldonado, professaient une haute admiration pour l'Amiral. Miguel Dias, ancien alcade de la forteresse, Juan Vélasquez, Garcia de Barrantes, le brave Malaver lui étaient dévoués. Christobal Garcia de Palos, le jeune Barthélemy Las Casas, depuis lors immortalisé par son amour des Indiens, tous deux lui avaient des obligations personnelles. Jérôme Grimaldi, Brione et d'autres, venus pour coloniser réellement ce pays, honoraient celui qui l'avait découvert et donné à l'Espagne.

Parmi les habitants les plus influents de Saint-Domingue, se signalait un ex-lieutenant de vaisseau, ancien officier de Colomb, le pilote Barthélemy Roldan, qui eut l'honneur de l'accompagner dans le premier voyage. Ayant fait d'heureux travaux dans les mines et acquis une grande fortune, son goût de industrie l'avait encore augmentée

considérablement. Il venait de faire bâtir dans les quatre rues principales de Saint-Domingue toute une rangée de maisons [1] pour les louer ou les vendre avantageusement. L'idée seule que depuis plus de sept mois son Amiral, échoué sur une côte sauvage, était laissé sans secours, révoltait son cœur. L'influence de ses rapports avec les ouvriers en bâtiment et ses nombreux locataires lui donnait un grand crédit. Bientôt l'opinion s'émut au plus haut degré. Les religieux de Saint-François, ne pouvant aller secourir de leur personne le Révélateur du Globe, priaient Dieu de soutenir sa patience dans cette longue épreuve. Chaque jour ils réclamaient publiquement l'union des fidèles à leurs prières [2]. Le zèle de ces excellents religieux ne craignait point de reprendre, du haut de la chaire, cette révoltante ingratitude ; ils tonnaient avec courage et solennité contre cet abandon.

L'insouciance d'Ovando n'était pas justifiable. S'il manquait d'une caravelle assez grande pour ramener tout le monde, il pouvait au moins envoyer à ces naufragés des approvisionnements et des espérances, par l'un des brigantins qui faisaient le service côtier d'Hispaniola. S'il n'eût pas retenu auprès de lui Diego Mendez, celui-ci aurait eu le temps de faire construire une felouque et de l'expédier à Santa-Gloria pour rassurer l'Amiral.

Cependant l'opinion publique s'était si fortement prononcée que, pour lui donner satisfaction, Ovando annonça

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. V, chap. IV.

[2] Ce fait est affirmé par Las Casas qui fut témoin oculaire et auriculaire de leurs efforts. Ces religieux étaient partis d'Espagne avec Ovando le 13 février 1502. Mais ils ne pouvaient oublier que c'était à Christophe Colomb que l'Église devait le Nouveau Monde. — *Historia de las Indias*, lib. II, cap. XXXV.

l'envoi d'un brigantin. Mais à qui confia-t-il le commandement de ce petit navire? A un officier de terre. Et quel officier choisit-il? L'ennemi le plus ardent que l'Amiral eût à Hispaniola. Les provisions et rafraîchissements furent proportionnés aux sentiments du gouverneur pour Colomb. Une moitié de porc salé et un baril de vin, c'était là un bien grand soulagement pour cent trente hommes qui se trouvaient avec l'Amiral[1] ! Défense fut faite à cet officier de communiquer avec les caravelles; de porter et de recevoir aucune lettre ou paquet; d'échanger aucune parole avec les naufragés[2]. Il devait seulement remettre à l'Amiral la lettre et le présent du gouverneur, et revenir aussitôt. La haine de son envoyé assurait Ovando de la ponctuelle exécution de ses ordres.

§ VI.

Comme l'on n'avait pas encore sonné la retraite au moment où parut le brigantin dans la baie de Santa-Gloria, tous les Castillans avaient vu, avec une joie mêlée de doute, ce petit bâtiment, qui aurait dû, selon eux, jeter l'ancre plus près.

La chaloupe du brigantin, mise à terre, accosta bientôt

[1] Ovando ignorait alors la révolte des Porras, suivie de désertion avec armes, bagage et pillage. Il savait par Diego Mendez qu'il restait cent trente hommes sur les caravelles échouées. Dans sa relation Diego Mendez parle, il est vrai, de deux cent trente, mais il fait évidemment erreur d'une centaine. C'est cent trente qu'il voulait dire. Car en tenant compte des pertes éprouvées au *Fleuve du Désastre*, au fleuve de Belen, et de quatorze Espagnols passés en canots à l'Espagnole, on trouve qu'il restait seulement cent trente hommes à Santa-Gloria.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. VI, chap. VII.

la Capitane. Les canotiers demandèrent une amarre ; on la leur jeta. Ils y attachèrent un baril de vin et une moitié de porc salé que l'on hissa à bord. Puis l'officier mit au bout d'une gaffe un pli pour l'Amiral, la présenta ainsi. On prit le message, et aussitôt il fit pousser l'embarcation à quelque distance des caravelles ; alors il éleva la voix. En la reconnaissant, la plupart des pilotes restèrent stupéfaits. C'était le traître Diego de Escobar, ce commandant du fort de la Madeleine, qui, pendant que l'Amiral découvrait le nouveau continent, s'était révolté contre le Vice-Roi des Indes et avait passé avec sa troupe à Roldan. Sa présence était une violation des ordres de la Reine, portant que tous les anciens rebelles seraient renvoyés en Castille. La mission que lui avait confiée Ovando constituait une grave offense envers l'Amiral.

Cependant Colomb sortit de sa cabine et parut sur le pont. Escobar lui cria que le gouverneur était au regret de ne pas avoir sur la rade un navire assez grand pour l'envoyer prendre avec tous les siens ; qu'on veillait à ses intérêts ; qu'aussitôt qu'on le pourrait, il serait tiré de ce lieu ; et lui offrit de se charger de sa réponse, s'il voulait la faire immédiatement, parce que le brigantin devait partir sans retard. Colomb accusa réception de son message à Ovando, recommandant à ses bontés Diego Mendez et Fieschi ; l'assurant qu'il ne les avait pas envoyés dans un autre but que de l'informer de son désastre, et demander son secours. Il lui donnait avis de la révolte des Porras, qui ajoutait aux dangers de sa situation, et finissait en se recommandant à sa diligence.

Pendant ce temps, le canot se tint immobile. Des caravelles, les pilotes firent quelques questions aux canotiers ; mais, suivant leur consigne, ceux-ci gardèrent rigoureusement le silence. Dès que la dépêche de l'Amiral fut

scellée, l'embarcation rejoignit les flancs de *la Capitane*, la prit, puis poussa vigoureusement au brigantin, qui se mit aussitôt à déraper son ancre et à larguer toutes ses voiles, pour attraper le peu de vent de terre dont l'haleine embaumée par intervalle se faisait sentir.

CHAPITRE VII.

L'Amiral envoie prier les rebelles de ne pas persister dans leur révolte. — Porras loin de s'amender excite sa bande à s'emparer de la personne de l'Amiral. — La coterie de Séville. — L'Adelantado avec les officiers et les malades viennent à la rencontre des insurgés. — Derniers efforts pour éviter une collision sanglante. — Don Barthélemy tue les trois plus violents adversaires et fait prisonnier François de Porras. — Les rebelles font leur soumission. — Deux caravelles viennent enfin tirer de leur exil l'Amiral et ses équipages. — Difficultés de la traversée de la Jamaïque à l'Espagnole. — Réception de Colomb à Saint-Domingue. — Déplaisirs de son séjour auprès d'Ovando. — Son retour en Espagne. — Tempêtes successives, dangers et avaries supportés par son navire. — Il arrive providentiellement secouru à San Lucar de Barrameda.

§ I.

Quand à leur réveil les équipages ne virent plus le brigantin, ils crurent avoir fait un songe. Les circonstances de cette arrivée et de ce départ nocturnes, l'attitude de réserve et le mutisme des canotiers, semblèrent aux officiers, qui ne s'étaient pas couchés, suspects et de mauvaise augure. Ce message, apporté par un traître, un ennemi notoire, avait une signification menaçante. Ils jugèrent que le gouverneur ne voulait point les sauver, à cause de son inimitié contre l'Amiral. Pour les tranquilliser, Colomb affecta lui-même une entière satisfaction, et expliqua ce départ subit par le désir d'amener plus promptement des caravelles.

Au fond, Ovando n'avait envoyé le traître Escobar que pour voir si l'Amiral pourrait, avec ses propres res-

sources, jamais sortir de ce lieu. On en eut la preuve [1]. Mais l'intérêt qu'excitait cette infortune et les chaleureuses protestations des religieux Franciscains l'obligèrent à ne pas contrarier les efforts de Diego Mendez pour secourir les naufragés, et à paraître enfin vouloir les sauver lui-même.

Dans ses sentiments de paternité adoptive, l'Amiral souffrait de voir une partie de ses marins follement séparés de lui. Il les considérait comme des enfants égarés. Il espérait, par l'annonce d'un prochain retour en Castille, les ramener au devoir, et épargner ainsi aux Indiens les dommages que les rebelles leur causaient incessamment. Il leur offrit l'amnistie pleine et entière, à la condition qu'ils rentreraient aux caravelles sans plus tarder. Afin de leur prouver qu'il avait reçu des nouvelles d'Hispaniola, il leur envoya un morceau de porc et une mesure de vin [2], et choisit comme messagers deux hommes de mérite, qui précisément avaient eu des relations avec les Porras. Quand ces deux envoyés parurent au quartier des rebelles, Porras vint à leur rencontre et les prit à part, ne voulant pas que ses hommes entendissent leurs propositions, de peur qu'ils n'y accédassent. Néanmoins ils surent que Diego Mendez était arrivé à Hispaniola, et qu'on attendait de jour en jour des caravelles.

Porras conféra un instant avec ses principaux complices, leur dit que l'Amiral était un homme cruel. Il répétait cette éternelle accusation de cruauté, que, depuis Pedro Margarit et le Père Boïl, tous rebelles ressuscitaient pour autoriser leurs crimes. Il ajouta qu'on ne pouvait se fier à lui; que Roldan, qui le connaissait bien,

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CIV.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. VII.

ne s'était jamais laissé prendre à ses belles promesses, et avait fini par le faire renvoyer en Castille, les fers aux pieds. Porras répondit aux envoyés de l'Amiral que ses compagnons n'acceptaient point leurs propositions. Seulement ils consentaient, s'il arrivait deux caravelles, à n'en prendre qu'une pour eux, et, s'il n'en arrivait qu'une, à s'y embarquer, en laissant une moitié du navire à la disposition de l'Amiral. En outre, puisqu'ils avaient perdu une partie de leurs vêtements sur la mer (quand ils avaient tenté de passer en canots à Hispaniola), ils entendaient que l'Amiral leur en donnât d'autres [1]. Et, comme les deux envoyés lui firent observer que ce n'était pas là une proposition présentable, il répondit qu'il aurait par la force ce qu'on n'accordait pas de bonne grâce; et là-dessus congédia les deux officiers.

Cependant Porras, craignant que la promesse du pardon, la perspective d'un prompt départ, n'agît sur quelques hommes de sa bande, et qu'ils ne revinssent aux caravelles, nia qu'aucun navire eût abordé; il leur dit que cette apparition de navire était une pure illusion opérée par l'Amiral, que l'on savait être un habile nécromancien [2]; car si quelque navire s'était présenté, Colomb s'y serait jeté aussitôt avec son fils et son frère pour sauver ses jours, au lieu de croupir honteusement sur ses caravelles. Ces âmes sordides, ne pouvant comprendre la noblesse de l'Amiral, la générosité de son message, se rendirent à cette démonstration; si bien que Porras « leur « persuada d'aller se saisir de la personne de l'Amiral et « de prendre tout ce qu'il y avait dans ses vaisseaux [3]. »

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CVI.

[2] Las Casas, *Historia de las Indias*, libro II, cap. XXXV. Ms.

[3] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. VII.

Les rebelles, conduits par leur chef, se rapprochèrent de la baie de Santa-Gloria, et vinrent s'établir dans le village indien de Maïma [1].

Cette bande insolente et furieuse sans motif se composait surtout des gens de Séville : elle représentait vraiment la coterie de Séville. Sur les caravelles, on ne la désignait que du nom de Séville; car c'était moins l'ascendant personnel de Porras que les prédispositions hostiles de ses compatriotes qui l'avaient agrégée. Au nom indien de Maïma fut dès lors substitué le nom de Séville, et aujourd'hui même, après que toutes les anciennes désignations espagnoles ont disparu de la Jamaïque, devenue la proie des Anglais, ce nom significatif de Séville subsiste exceptionnellement, au milieu des noms britanniques, comme pour perpétuer la mémoire de la perfidie et de la persécution qu'endura l'Amiral dans cette magnifique baie de Santa-Gloria, appelée désormais la *Baie de Don Christophe.*

La bande rebelle ayant donc occupé la position de Séville, environ à un kilomètre du rivage, Porras osa envoyer défier personnellement l'Amiral. « Colomb était malade et ne quittait point le lit [2]. » Il fut outré de cette insolence, et frémit d'indignation en apprenant que les rebelles allaient venir l'attaquer. Il recommanda pourtant expressément à l'Adelantado d'offrir encore l'amnistie à tous ceux qui mettraient bas les armes.

L'Adelantado, devant ce péril, réunit tout son monde. Par malheur, plusieurs étaient d'anciens convalescents;

[1] « Ad una popolatione d'Indiani che si chiamava Maima, dove poi i cristiani fabricarono una popolatione che nomarono Siviglia. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio,* cap. CVII.

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 254, in-4.

les autres étaient des hommes d'étude, des officiers plus braves que robustes. Il leur donna d'excellentes armures, et crut habile d'aller au devant de l'ennemi. Arrivé sous un coteau, à un trait d'arbalète du village de Séville, don Barthélemy, conformément à ses instructions, dépêcha aux rebelles les deux officiers qu'on leur avait envoyés précédemment. Mais Porras, sans vouloir les entendre, les chassa l'épée à la main. Les rebelles, comptant de leur côté les hommes les plus corpulents, les plus forts, les plus exercés aux armes, regardaient avec pitié ces gentilshommes et ces malades qui prétendaient se mesurer avec eux. Ils ne redoutaient là qu'un seul guerrier, l'Adelantado; aussi étaient-ils convenus de réunir contre lui leurs efforts communs. Les six plus vaillants de la bande avaient fait serment de le tuer [1], et devaient se jeter sur lui tous à la fois.

Sentant que le moment de l'engagement arrivait, l'Adelantado, par quelques mots bien inspirés, ranima l'ardeur des convalescents, et recommanda à sa troupe de faire son devoir comme il allait faire le sien. La bande de Porras se rua soudain furieuse sur le détachement de l'Adelantado, en criant : Tue! tue! les six colosses s'élancèrent à la fois contre don Barthélemy. Mais, au premier choc, l'Adelantado tua roide le ferrailleur Juan Barba, le maître armurier de *la Capitane*, le premier qui avait tiré l'épée contre l'Amiral; il abattit le pilote major Juan Sanchez, et fit deux blessures de géant à Pedro de Ledesma. En un instant, six hommes étaient déjà sur le carreau. Alors François de Porras attaqua de plus près don Barthélemy, lui lança un coup de sabre si violent, qu'il fendit son bouclier, et s'y engagea jusqu'à la garde;

[1] Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*. Décade Ire, liv. VI, chap. XI.

mais quoique atteint à la main, l'Adelantado le saisit à bras le corps, s'efforçant de le renverser. Pendant cette lutte, François de Porras reçut des blessures qui le mirent hors de combat, et il resta prisonnier. L'Adelantado continua la bataille. Bientôt les plus vaillants d'entre les insurgés ayant mordu la poussière, le reste prit la fuite en désordre. L'Adelantado allait les poursuivre, quand ses officiers lui représentèrent que les Indiens, jusque-là spectateurs du combat, pourraient les attaquer dès qu'ils les verraient séparés et épuisés de fatigue [1], car la plupart étaient encore convalescents. Don Barthélemy revint aux caravelles avec les prisonniers qu'il avait faits et les présenta à l'Amiral.

Colomb remercia son frère, mais surtout le Seigneur. Il rendit d'abondantes « grâces à Dieu, tenant pour certain qu'il l'avait délivré de la mort [2]. »

Cette victoire ne coûta que deux blessures aux hommes de l'Amiral. Don Barthélemy guérit assez vite de la sienne ; mais malheureusement le brave capitaine du *Galicien*, Pierre de Terreros, l'ancien maître d'hôtel du Vice-Roi, avait été piqué dans l'aîne. Malgré les soins de l'Amiral, il succomba peu de jours après. Ce fidèle serviteur de Colomb, sans doute indigné de la conduite de son parent l'écuyer Camacho, qui était entré dans la conspiration du médecin maître Bernal, révoqua le testament qu'il avait fait en sa faveur durant cette campagne, et légua son bien à d'autres parents éloignés [3].

Les rebelles, n'ayant plus de chef, demandèrent à

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CVII.

[2] Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, ch. XI.

[3] Christophe Colomb, *Lettre à son fils don Diego, datée de Séville le 29 décembre* 1504.

faire leur soumission. Ils engageaient par des serments et d'affreuses imprécations leur obéissance pour l'avenir. L'Amiral daigna leur pardonner à tous. Il retint seulement François de Porras prisonnier sur sa caravelle; plaça les révoltés sous le commandement d'un capitaine éprouvé, probablement Pedro de Coronel, et les cantonna dans l'île, pour éviter les collisions qui auraient pu éclater s'ils fussent rentrés dans les baraquements.

§ II.

Plus d'un an s'était écoulé, lorsqu'à l'inexprimable satisfaction des équipages, deux caravelles entrèrent dans la baie de Santa-Gloria. Elles étaient placées sous le commandement d'un parfumeur breveté, unique fabricant de savon de l'Espagnole [1], Diego de Salcedo, ancien écuyer de la maison de l'Amiral, devenu sous ses ordres, expert dans la navigation, et qui s'était pour son commerce, depuis cinq ans, fixé à Saint-Domingue. L'estimable parfumeur n'avait pas hésité à quitter son négoce, dès qu'il s'était agi d'aller au secours du Vice-Roi, son ancien maître. La première de ces caravelles avait été nolisée par l'infatigable Diego Mendez, et « chargée de vivres, en pain, vin, viande de cochons, moutons et fruits [2]. » La seconde l'avait été par le gouverneur Ovando, que l'opinion publique forçait à montrer du bon vouloir malgré lui. Il craignit d'être gagné de vitesse par Diego Mendez,

[1] Voulant récompenser les services rendus par Diego de Salcedo au gouvernement d'Hispaniola, le Vice-Roi lui avait, sur sa demande, le 3 août 1499, accordé, par Brevet, le privilége de la vente du savon dans les Indes. — *Coleccion diplomática*, docum. n° CXXXI.

[2] Cuarto y último viage de Colon, *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

et confia aussi à Salcedo la conduite de ce bâtiment. Dès que les deux caravelles eurent quitté le port de Saint-Domingue, Diego Mendez, qui avait simultanément frété un autre navire, s'embarqua pour la Castille avec Barthélemy Fieschi, et s'en alla rendre compte aux Rois de cette expédition maritime.

Colomb, ayant remercié Dieu de sa miséricorde, monta sur la caravelle nolisée à ses frais, avec ses officiers et ceux qui lui furent fidèles. Les autres prirent place sur la caravelle expédiée par le gouverneur. Le 28 juin, les navires quittèrent la baie de Santa-Gloria, où tant de dangers et de secours mystérieux, tant de souffrances et de consolations invisibles avaient tour à tour accablé et relevé le cœur le plus vaste du monde.

La lutte qu'avait soutenue l'Amiral contre les flots dans tout le cours de ce voyage, depuis l'heure solennelle où il avait prophétisé la tempête, recommença dès qu'il fut sorti de la baie. La double violence des vents et des courants le retint plus d'un mois dans cette traversée. Chose à noter, avec ses voiles et ses marins exercés, il lui fallut une manœuvre continuée pendant plus d'un mois pour franchir l'espace que, par la miséricorde divine, son envoyé Diego Mendez avait sillonné en quatre jours, à la rame et en canots !

Malgré les perfectionnements nautiques de notre époque, l'étude hydrographique de ces parages, aidés d'une expérience séculaire, il n'est pas aujourd'hui un officier de marine, midshipman ou amiral, qui, au prix d'un royaume, voulût tenter le passage de la Jamaïque à Haïti, dans les seules conditions qui s'offraient à Diego Mendez. On ne saurait en disconvenir, durant cette quatrième expédition, le prodigieux se fait sentir incessamment. On comprend combien Colomb avait raison de

dire aux Rois catholiques, en racontant des choses si extraordinaires : « Qui pourra croire ce que j'écris ici ? » et cependant d'ajouter aussitôt : « Je dis que, dans cette lettre, JE N'AI PAS RAPPORTÉ LA CENTIÈME PARTIE DE CE QUI M'EST ARRIVÉ. Ceux qui furent avec l'Amiral peuvent l'attester[1]. »

Enfin l'Amiral atteignit la petite île Beata, d'où, par la voie de terre, il fit prévenir le gouverneur de son approche; puis, continuant sa navigation, il mouilla le 13 août dans le port de Saint-Domingue.

Le gouverneur en grand cortége, accompagné de tous les fonctionnaires et des habitants notables, vint au devant de Christophe Colomb. L'empressement public l'entoura de marques de respect. Les gens de mer honoraient en sa personne le navigateur incomparable; les Franciscains, le messager du Salut, le précurseur de leur prédication future. Le peuple saluait en lui la majesté du malheur; son infortune lui ramenait tous les esprits. Ce fut dans le palais du gouvernement qu'Ovando installa l'Amiral et lui donna des banquets et des fêtes.

[1] Christophe Colomb. — « Quien creyera lo que yo aquí escribo ? Digo que de cien partes no he dicho la una en esta letra. Los que fueron con el Almirante lo attestigüen. » — *Lettre aux Rois Catholiques datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503.* — Dans leur traduction, MM. de Verneuil et de la Roquette, tous deux membres de l'Académie royale d'Espagne, disent : « Il est assez extraordinaire que Colomb parle ainsi de lui-même, » c'est-à-dire à la troisième personne. *Ceux qui furent avec l'Amiral peuvent l'attester.* Nous sommes loin de partager l'embarras des deux traducteurs. Cette forme de langage, échappée à la plume de Colomb, nous est au contraire une preuve de sa sincérité. Il avait écrit pour le Saint Père tous ses voyages, à la manière des Commentaires de César, c'est-à-dire à la troisième personne. En ce moment même il complétait son travail par l'histoire de sa quatrième expédition ; et la force de l'habitude aura surpris une fois à sa plume, en écrivant aux Rois, cette forme de style qui ne leur était pas destinée.

Malgré l'apparence de ces bonnes relations, l'Amiral, qui voyait toujours le fond des choses, savait réduire à leur juste valeur les démonstrations d'Ovando. Et de son côté, le gouverneur ne pouvait croire que l'Amiral ne cherchât pas à préparer des influences dans l'île, espérant être bientôt remis en possession de ses droits (car la nomination d'Ovando limitait à deux ans ses pouvoirs).

Bientôt Ovando voulut montrer à Colomb qu'il était réellement gouverneur d'Hispaniola. Il souleva une question de compétence, et prétendit connaître de la rébellion de Porras, par la raison qu'elle avait eu lieu dans l'étendue de sa juridiction. Il exigea la remise de François de Porras, détenu à bord de la caravelle; et après le premier interrogatoire, il le fit mettre en liberté, sans ouvrir aucune enquête, sans verbaliser, sans écrire la moindre pièce [1]. Bien plus, il parla même de faire arrêter et mettre en jugement ceux qui avaient pris les armes pour défendre l'Amiral [2]. Ce qu'il faisait à cet égard, disait-il, n'était que dans l'intérêt de la bonne justice et le maintien des droits du gouvernement, contre lesquels ceux de l'amirauté ne pouvaient prévaloir. Colomb, décidé à subir patiemment toute iniquité plutôt que d'occasionner le moindre différend dans la colonie, se borna à lui représenter combien l'autorité d'un amiral serait illusoire, s'il ne pouvait punir une révolte à son propre bord. Puis il sourit [3] avec ce calme de la résignation chrétienne dont il était pénétré.

Ceux des misérables partisans de Porras, qui n'avaient

[1] Christophe Colomb. — *Lettre à son fils don Diego, datée de Séville le 21 novembre 1504.* — Cartas del Almirante.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CVII.

[3] « Il dissimulait tout cela et ne faisait qu'en rire. » — Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales.* Décade 1re, liv. VI, chap. XII.

pas déjà déserté en arrivant, demandaient à retourner en Espagne. Dépourvus de toute ressource et même de vêtements, ils sollicitaient le passage sur quelque navire. L'Amiral, après cette rébellion, aurait fort bien pu les laisser à la garde du gouverneur, et s'embarquer avec ses gens et ses officiers seulement sur la caravelle, d'autant mieux qu'un seul navire ne pouvait contenir tout ce monde. Mais, en considérant tout ce qu'ils avaient souffert dans cette exploration des côtes de la Terre ferme, il eut pitié de leurs crimes, de ce qu'il appelait leur « infirmité morale; » il crut que « c'eût été un cas de conscience de les laisser et de les abandonner[1]. » Il affecta à leur passage le bâtiment qu'on radoubait, et à ses propres frais acheta une caravelle, dans laquelle il devait monter avec sa famille, sa maison et ses amis.

Afin de couvrir ce surcroît de dépense, il dut se faire rendre compte des sommes qu'on avait touchées pour lui en son absence. D'après le calcul approximatif qu'avaient fait ses amis, le total s'élevait environ à onze mille castillans; et pourtant on ne lui en représentait que quatre mille: il eut à ce sujet une contestation violente avec le gouverneur. Celui-ci, dans la discussion, lui tendit des piéges habiles; la sagacité de Colomb les déjoua, et il resta maître de son indignation. Seulement il activa de tous ses efforts la réparation de la caravelle; car le séjour de Saint-Domingue, dans la maison d'un adversaire si artificieusement poli, lui devenait insupportable. Sa situation était d'ailleurs des plus fausses; il ne pouvait exposer ses vues, donner un conseil, exprimer franchement sa pensée sur aucune chose. Il avait à se défier de tout et de tous. Il se sentait

[1] « Porque fuera gran cargo de conciencia á los dejar y desampararlos. » — *Lettre de l'Amiral à son fils don Diego, datée de Séville le 1er décembre* 1505.

étranger à l'administration d'un pays dont il était le donateur, le Vice-Roi, le gouverneur perpétuel! Il voyait ensanglantée et dépeuplée cette île magnifique où il avait voulu apporter la civilisation et la dignité du christianisme.

La grande âme du Messager de la Croix en était submergée d'amertume.

Des cinq royaumes, des grands vassaux, des Caciques si nombreux d'Hispaniola, rien ne restait. Elle avait disparu aussi cette Anacoana, la fleur d'or, la souveraine enchanteresse d'Haïti, au renom séduisant, cette muse visible des plus poétiques régions, qui était à la fois l'Égérie, la Clio et la Thalie des Antilles. La torture, l'ignominie, la mort avaient triplement payé la générosité de sa confiance et de son hospitalité royale. Avec elle s'effacèrent les chants, les gracieuses danses, les jeux scéniques et la douce rêverie. La désolation et la terreur régnaient seules sur les restes épars des tribus décimées.

Aux massacres de Xaragua, aux massacres de l'Higuey avait succédé le tranquille homicide quotidiennement commis par l'excès des travaux dans les mines.

Après que Bobadilla eut fait charger de fers Christophe Colomb, le protecteur des Indiens, ces malheureux insulaires, qui, trompés par les rebelles, s'étaient réjouis de son infortune, se virent soumis à un dénombrement rigoureux, retirés de la tutelle de leurs Caciques et répartis entre les colons auxquels ils appartinrent de fait en toute propriété. Alors, pour la première fois, ils se trouvèrent régulièrement assujettis aux travaux des mines; et, dans la pratique, le patronage d'abord chrétien des *repartimientos* se changea en dur esclavage.

Les ordres ultérieurs donnés à Ovando par la Reine pour l'adoucissement du sort des Indiens furent bientôt

mis en oubli. Sous le prétexte que les Indiens étaient naturellement enclins à la paresse, aux vices les plus hideux, et qu'il serait salutaire à leur âme de les familiariser avec le travail, on les distribua par groupes ou par catégories à des Espagnols insatiables, venus dans l'île, non pour la peupler, mais pour l'exploiter. Ces maîtres barbares n'accordaient aucun repos à ces malheureux. Leur cupidité les contraignait à des travaux sans relâche, tandis que leur avarice refusait de leur accorder une nourriture suffisante. Ces infortunés, séparés de leurs femmes, de leurs enfants, arrachés à toutes leurs habitudes, devaient, sous peine de mort, suivre leurs maîtres dans les excursions lointaines où les entraînait leur recherche de l'or. La découverte d'un placer était pour eux comme un arrêt fatal. Chaque mine devenait une sorte de tombeau. Les travailleurs périssaient faute d'aliments et par épuisement de forces. Ils trouvaient la mort dans les mines; ils la trouvaient dans les forêts où les poursuivaient des chasseurs d'hommes implacables. La désolation, l'effroi, la faim, la fatigue les décimaient chaque jour. La mortalité moissonnait des tribus entières.

Des populations émigraient en masse, poursuivies comme des bêtes fauves par des chiens et des cavaliers. D'autres, dégoûtées de l'existence, s'en délivraient en commun par le suicide. Les maladies achevaient la destruction qu'avait commencé la barbarie. Ces calamités, ces transes, tant de crimes froidement exécutés, oppressaient le cœur de l'Amiral. Hélas ! ce n'était point ce qu'il avait espéré quand il découvrit ces contrées. Il aimait ces naïfs et bizarres enfants des forêts; il avait reçu le don de les deviner, de les subjuguer par son ascendant personnel. Ils versèrent des larmes la première fois qu'il s'éloigna

d'eux à la Navidad. A Santa-Gloria, ils pleurèrent aussi son départ. Mais il ne pouvait maintenant plus rien en leur faveur : son unique espérance pour eux était la justice de la Reine. Hélas! cette noble Isabelle ajoutait encore à tous ses chagrins. Les dernières nouvelles arrivées de Castille annonçaient qu'elle dépérissait à vue d'œil. Le cœur de Colomb en était transpercé de douleur.

§ III.

Par les ordres de son frère, l'Adelantado hâtait de toutes ses forces les préparatifs du départ.

Enfin le 12 septembre, ayant fait ses adieux au gouverneur et reçu les vœux des colons les plus honorables, l'Amiral monta avec ses amis, ses officiers et les gens de sa maison à bord de la caravelle qu'il avait achetée. Dans l'autre, qu'on avait radoubée, prirent place ceux des marins qui voulaient rentrer en Espagne. L'Adelantado la commandait en personne.

On était éloigné d'environ deux lieues et encore en vue du port, quand un coup de vent imprévu brisa le grand mât du navire de l'Amiral, et le fendit jusqu'au tillac [1]. Loin de rentrer pour se réparer, l'Amiral passa aussitôt avec sa maison à bord de l'Adelantado, et continua la traversée, tandis que la caravelle maltraitée rentrait à Saint-Domingue. La route fut assez bonne, tant qu'on navigua par le travers des Antilles. Mais ensuite la mer devint mauvaise; et pendant une affreuse tempête, l'Amiral fut repris de son rhumatisme articulaire. Il était comme paralysé dans sa cabine.

La lutte contre les vents et les flots avait recommencé.

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio,* cap. CVII.

Le samedi 9 octobre, après une forte bourrasque, quand les vents étaient tombés, et que la mer seule poussait encore de hautes vagues, une subite rafale brisa le grand mât en quatre endroits. Les conseils de l'Amiral, toujours perclus dans son lit, et l'industrie inventive de l'Adelantado remédièrent à cet accident. Le grand mât fut raccourci, et l'on raffermit les assemblages avec des pièces détachées du château d'arrière et du couronnement, fortement assujetties par des cordes.

Peu de jours après, une autre tempête brisa le mât de misaine.

Il restait encore plus de sept cents lieues à faire.

Loin de s'efforcer de gagner les Açores pour s'y réparer et changer sa mâture, comme eût d'abord fait tout prudent capitaine, l'Amiral, habitué au secours d'en-Haut, ne parut point se préoccuper de ce nouvel accident. Ses douleurs ne lui laissaient aucun repos. En outre, de sombres pressentiments agitaient son esprit. Il lui tardait d'être auprès de la Reine; et il continua de faire porter directement sur la Castille. Le reste de cette navigation fut constamment difficultueux et pénible. Poussé de tempêtes en tempêtes vers les côtes d'Europe, enfin le 7 novembre, « par la permission de Dieu [1], » Colomb arriva au port de San-Lucar de Barrameda.

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. XII.

CHAPITRE VIII.

L'Amiral est forcé par la maladie de séjourner à Séville. — Tristesse de l'Espagne à cause de la maladie de la Reine. — Progrès du mal. — Derniers moments d'Isabelle. — Indicible douleur de Colomb, à ce coup affreux. — Maladie, pauvreté et souffrances morales de l'Amiral. — De son lit l'Amiral déjoue à Rome une intrigue religieuse de Juan de Fonseca. — Réclamations de Colomb auprès du roi Ferdinand. — Politesse étudiée et retards combinés du Roi. — L'archevêque de Séville D. Diego de Deza pris pour arbitre entre le Roi et l'Amiral. — La gêne et la maladie de Colomb s'aggravant, le Roi lui fait proposer en échange de ses titres et de ses droits dans les Indes, un petit fief et une pension en Castille. Noble refus de l'Amiral. — Arrivée de la princesse doña Juana, héritière de Castille. — Colomb reprenant espoir, envoie à sa rencontre don Barthélemi. — Gracieux accueil fait à l'Adelantado. — Ravages irremédiables de la maladie de Christophe Colomb.

§ I.

Cette vive joie qui palpite au cœur du marin, quand après les périls d'une longue navigation, il revoit le sol de la patrie, fut à l'instant réprimée par l'aspect de la tristesse publique. L'ange protecteur de la Castille, Isabelle, la Reine adorée, succombait à une lente maladie.

Malgré l'ardeur qui l'eut emporté à Medina del Campo, où résidait la cour, l'Amiral fut contraint de s'arrêter à Séville, l'ardent foyer de ses ennemis. Ses souffrances l'y retinrent dans une hôtellerie. Les rares amis qu'il comptait dans cette cité en étaient absents alors; même son admirateur fidèle, le savant théologien Père Gaspard Gorricio, avait quitté pour l'instant la Chartreuse des Grottes.

Le temps, triste et sombre comme les esprits, aggravait ses souffrances. Il logeait à l'auberge, tel qu'un étranger, dans cette ville, devenue le siége des affaires coloniales. Pendant son absence, les bureaux de la marine avaient reçu leur complète organisation. L'Amirauté des Indes formait un véritable ministère de la marine et des colonies, dont tenait la présidence D. Juan de Fonseca, l'implacable adversaire du grand homme. On désignait ce ministère sous le nom de Palais de la Contratacion.

Colomb, qui avait espéré pouvoir se délasser enfin de ses fatigues et de ses soucis, se trouvait ainsi, comme malgré lui, poussé sous la main de ses persécuteurs. Les marins, que par commisération il avait ramenés à ses propres frais, et parmi lesquels figuraient plusieurs rebelles, ne pouvaient obtenir des bureaux de la marine le payement de leur solde. Connaissant sa générosité, ils importunaient l'Amiral de leurs réclamations, bien persuadés qu'il n'oublierait pas de les faire valoir. Retenu dans son lit et presque perclus par ses douleurs, n'écrivant qu'à grand'peine, il savait les émissaires de ses ennemis, les révoltés qui avaient attenté à sa vie, libres et reçus à la cour, où ils allaient, pommadés, musqués et frisés, suivant son expression, « montrer leurs barbes impudentes[1] » et machiner contre lui, tandis que les pièces de leur procédure étaient restées sur le navire, qui, à peine sorti du port, dut rentrer à Saint-Domingue pour se mâter. Colomb écrivait aux Rois afin de les prévenir de ce qui s'était passé. Il écrivait au trésorier Moralès; et, de peur qu'il ne prêtât l'oreille aux calomnies des Porras, lui envoyait copie des imprécations par lesquelles les rebelles, en sol-

[1] « Ellos fueron allá con sus barbas de poca vergüenza. » — *Cartas de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego.* — Fecha en Sevilla á 21 de noviembre 1504.

licitant son pardon, s'étaient engagés à lui obéir désormais. Il s'adressa aussi au docteur Angulo et au licencié Zapata, secrétaire de la cour, pour atténuer l'effet des accusations des Porras.

L'Amiral, accablé par ses douleurs physiques, subissait encore l'épreuve de la plus vive souffrance morale qui pût déchirer son cœur. Il savait en proie à un mal incurable l'héroïque femme qui l'avait compris, qui l'avait deviné, s'était faite sa protectrice, son amie. Il ne pouvait ni lui parler ni lui écrire en ce moment terrible. Il n'osait se rappeler directement à son souvenir, sur lequel il comptait pourtant. D'ailleurs elle n'était déjà plus cette vertueuse doña Juana de la Torre, qui seule peut-être aurait eu le courage de reparler de lui près du lit de douleur d'Isabelle. Chaque semaine, des courriers de la cour arrivaient à Séville, où les nouvelles qu'ils apportaient navraient la grande âme de l'Amiral, et, suivant sa propre expression, « faisaient dresser tous ses cheveux sur sa tête[1]. »

Hélas! au moment du débarquement de Colomb, déjà tout espoir était évanoui.

La Reine se trouvait à Medina del Campo quand elle ressentit les premières atteintes d'une maladie dont les progrès ne s'arrêtèrent plus. Les uns l'attribuaient à une irritation vaginale[2] occasionnée par les fatigues de l'équitation pendant la guerre; les autres, aux chagrins occa-

[1] « Y las nuevas acá son tantas y tales que se me encrespan los cabellos todos de los diretan revés de lo que mi anima desea. » — *Cartas de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego.* — Primero de diciembre de 1508.

[2] « Putridum et verecundum ulcus quod ex assiduis ad granatàm equitationibus contraxisse aiunt. » — Alvar Gomez de Castro, *De rebus gestis Francisci Ximenii*, lib. III, fol. 47.

sionnés par la perte successive du prince don Juan, de sa fille aînée l'Infante Isabelle, de son petit-fils don Miguel, et les débats intérieurs qui rendaient si malheureuse sa fille doña Juana, mariée à l'archiduc Philippe le Beau. Toutes ces causes réunies aggravèrent cruellement sa position[1]. L'énergie de sa volonté dut peu à peu céder à l'affaissement de ses forces physiques. Il lui fallut suspendre une partie de ses travaux ordinaires. Pourtant elle consacrait encore chaque jour plusieurs heures aux affaires de ses royaumes. Ce fut dans cet état qu'elle reçut la lettre de l'Amiral écrite le 7 juillet 1503 à la Jamaïque, portée miraculeusement par Diego Mendez à l'Espagnole, et de là en Castille.

La Reine n'avait pas attendu l'arrivée de ce brave écuyer pour s'occuper de l'Amiral. Tandis qu'il languissait abandonné sur les côtes de la Jamaïque, elle lui prouvait la constance de son souvenir en nommant garde du corps son fils aîné avec un traitement de cinquante mille maravédis par an[2]. Peu après, elle écrivit deux fois au gouverneur Ovando pour qu'il sauvegardât les droits de l'Amiral[3], conformément aux stipulations royales; plus tard, elle avait accordé à son frère l'abbé don Diego

[1] « Los muertes succesivas del principe don Juan, de su hija la infanta doña Isabel y de su nieto el principe don Miguel, junto con los extravagáncias de la infanta doña Juana y sus disturbidos matrimoniales con el Archiduque D. Felipe habian producido en la Reina un estado habitual de tristeza, que hizo mas púigrosa la enfermedad de que adolecio....., etc. » — Lucio Marineo, *Las cosas memorables de la España*, libro XXI.

[2] *Nombramiento de contino á D. Diego Colon.* — Archiv. de Simancas; lib. de Continos. Letra C.

[3] Carta de la Reina al Comendador Ovando, fecha en Segovia á veinte y siete dias del de noviembre de 1503. — *Documentos diplomáticos*, nº CLII.

Colomb des lettres de naturalisation, afin de pouvoir l'investir de quelque bénéfice[1].

Isabelle voulut admettre en sa présence le pieux et fidèle serviteur de Colomb. Elle entendit les détails de cette navigation, en opposition de laquelle semblaient s'être liguées les puissances de l'air; dernière lutte du Révélateur du Globe contre les forces inéprouvées de la nature ; expédition sans égale par les dangers et les souffrances, où l'environnèrent tous les périls de l'atmosphère et s'accumulèrent sur lui les rigueurs de la mer. Elle sut la découverte des mines d'or de Véragua, la recherche opiniâtre du Détroit, qu'on n'avait pas trouvé faute de navires en état de poursuivre l'exploration des côtes, mais dont l'ouverture en un lieu plus éloigné était confirmée par l'existence de nouveau reconnue d'une mer au delà de la Terre ferme. La Reine apprit par la bouche de ce noble écuyer l'état de la colonie, où il avait passé neuf mois contre son gré; elle sut les massacres de Xaragua, les massacres de l'Higuey, l'esclavage horrible auquel le travail des mines servait de prétexte. Elle connut la fin lamentable de la poétique reine de Xaragua, la noble et hospitalière Anacoana. Son cœur fut submergé d'amertume à ces horribles détails; et, dans son indignation, que la parole ne pouvait rendre, elle dit au président du conseil de justice don Alvaro, en parlant d'Ovando : « Je lui ferai tenir une place qui n'aura jamais été occupée[2]. »

Pour récompenser le dévouement du valeureux Diego

[1] Naturaleza de Reinos á don Diego Colon hermano del Almirante. — *Registrada en el Real Archivo de Simancas, en el sello de Corte.*

[2] « Yo vos le hare tomar una residencia cual nunca fué tomada. » — Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes*, etc., *dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. IV, chap. IV.

Mendez[1], que l'Amiral avait fait capitaine de vaisseau, elle voulut l'élever à la noblesse, lui donner, avec des lettres-patentes, des armoiries qui perpétueraient l'image de son héroïsme.

Bientôt le changement des traits d'Isabelle inquiéta la cour entière. Néanmoins pour le traitement d'une maladie dont la cause était interne et organique, les consultations de la médecine furent toujours externes et verbales. Son indéfectible pudeur n'admit jamais l'emploi des explorations chirurgicales usitées et nécessaires dans sa position. Les ressources de l'art ne furent donc qu'accessoires. Sa maladie, une fois déclarée, dura cent jours sans interruption[2].

La sollicitude des peuples pour leur souveraine fût extrême. Les églises voyaient à toute heure la foule éplorée adresser ses prières au Ciel[3]. On s'imposa des jeûnes, on fit des neuvaines, on offrit le saint sacrifice, on répandit d'abondantes larmes, car la Reine, c'était l'honneur,

[1] Veut-on savoir jusqu'où va chez une certaine école la force des préventions et l'excès de l'injustice contre le catholicisme? Diego Mendez en fournira la mesure. Voici comment est apprécié cet héroïque chrétien qui trois fois avait sauvé l'expédition dans le cours de cette campagne. Humboldt n'osant pas traiter de fou Diego Mendez, se contente de l'appeler « un homme bizarre. » Il le trouve bizarre! parce qu'il est admirablement singulier, et singulièrement sublime! — « Un homme bizarre, Diego Mendez, fidèle compagnon de l'Amiral, etc. » — Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, p. 239.

[2] *Histoire Palentine*. — Par le continuateur anonyme de l'évêque Rodrigo Sanchez de Arevalo.

[3] « Quibus diebus cum omnes suæ domus equites, sacerdotes, et totius Hispaniæ populi per omnes ecclesias sacrificiis, orationibus, jejuniis et lachrymis pro ejus salute profusis Deum optimum maximum deprecarentur..., etc. » Lucius Marineus Siculus, *De rebus Hispaniæ memorabilibus*, lib. XXI.

la gloire, la protection, l'espoir de chaque famille castillane. Elle personnifiait la délégation du pouvoir divin de la royauté. La puissance immaculée de son nom résumait l'autorité maternelle de la couronne. Isabelle, touchée de l'initiative de ses peuples, ne mit aucun obstacle à leur pieuse sollicitude; mais, quand elle eut reconnu l'inefficacité de ces vœux, elle ne voulut point qu'on fatiguât le Ciel de supplications. Donnant l'exemple d'une entière résignation à la volonté de Dieu, elle ordonna la cessation des prières publiques pour sa guérison, voulant qu'on priât seulement pour le salut de son âme.

Comme il arrive souvent en pareil cas, à cette période, la maladie prit le caractère hydropique[1], qui devient alors son mode de terminaison. La Reine éprouvait un dégoût invincible pour toute espèce d'aliments, et se sentait brûlée d'une soif inextinguible[2]. L'exacerbation des souffrances locales ne diminuait en rien les douleurs qu'elle éprouvait à toutes les articulations.

Trois jours avant sa mort, Isabelle ajouta un codicille à son testament, rédigé le 12 octobre précédent. Un sentiment de pudique sollicitude lui fit prévoir et interdire, pour son corps, les soins de l'embaumement préalable aux obsèques des souverains. Elle ne voulut pas que même la mort pût abroger cette loi de décence ombrageuse qui fut la chaste règle de sa vie. Son humilité défendit aussi de consacrer à sa sépulture aucun monument somptueux.

[1] « Sparsus est illi humor per venas, paulatim labitur in hidropisiam. Nec deserit illam febris intra medulam jam delapsa. » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*, liber decimus septimus. — Epist. CCLXXIII.

[2] « Die noctuque perpetuum est potus immoderatum desiderium; cibi vero nausea. » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*. — *Ibidem*.

Le bruit courait à la cour qu'Isabelle avait fait promettre au Roi de révoquer et de châtier Ovando, qui s'était baigné dans le sang des Indiens; de protéger ces peuples lointains, qu'elle avait tant désiré ranger sous l'étendard de la Croix, et de réintégrer dans ses droits, ses titres et son gouvernement, le Vice-Roi des Indes, don Christophe Colomb. Ce bruit était parfaitement fondé. On disait même à Séville que la Reine avait parlé de Colomb dans son testament [1], c'était là une erreur. Des motifs de prudence lui imposèrent un silence qui témoignait de son fidèle souvenir, loin d'accuser l'oubli. C'est dans l'intérêt même de l'Amiral qu'elle s'était abstenue de toute disposition en sa faveur. Déjà il avait assez d'ennemis; elle redoutait pour lui l'animosité du Roi. Car l'absence de Colomb ne rassurait pas l'envie et ne ralentissait point ses efforts.

Pendant qu'il exposait sa vie pour la Castille, au moment même où il s'échouait à la Jamaïque, les Bureaux de Séville, se sentant appuyés d'une haute influence, demandaient à la Reine, maintenant empêchée par sa santé, d'expédier aussi promptement qu'autrefois les affaires, de vouloir bien désigner auprès d'elle quelqu'un de confiance, auquel ils s'adresseraient pour ce qui touchait à l'administration des Indes et aux entreprises dans les mers d'Occident. Une lettre datée d'Alcala, le 5 juillet 1503, en réponse aux Bureaux de la marine, révèle les importunités et les obsessions des persécuteurs du grand homme. Ils présentaient des concurrents, des faiseurs d'entreprises en violation des droits et traités de l'Amiral. Sans les agréer, la Reine désigna pour recevoir les com-

[1] *Cartas del Almirante D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego.* — Lettre datée de Séville le vendredi 13 décembre 1504.

munications de ce genre, Ruyz de Castaneda, secrétaire de la chambre royale [1].

Enfin ses forces déclinant, Isabelle revêtit l'habit du tiers-ordre de Saint-François [2], dont elle suivait la règle depuis plusieurs années, et reçut avec toute l'ardeur de sa piété le saint viatique. Elle fut douce envers la mort. La fermeté royale et la grâce féminine, l'accompagnant jusqu'au bout, restaient encore unies à son chevet de douleur. L'accablement de ses membres, l'affaissement de tout ce pauvre corps si secrètement torturé, ses paupières fermées rendaient son agonie semblable au sommeil de la tombe. On lui apporta les derniers secours de l'Église pour le soulagement des malades, l'extrême-onction. Son immobilité était complète. Mais quand il s'agit de découvrir ses pieds pour l'onction sainte, un frémissement subit agita la mourante. La pudeur survivait à l'anéantissement; elle fit un geste, recouvra ses forces pour rabattre les draps, retirer et couvrir ses pieds [3], qu'excepté son époux nul œil, pas même celui de ses femmes, n'avait aperçus dans leur nudité.

La lutte contre la destruction dura quelques heures

[1] *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de España.* Tomo XIII, p. 496.

[2] « Cujus corpus habitu sancti Francisci reconditum animam Deo reddidit. » — Lucius Marinus Siculus, *De rebus Hispaniæ memorabilibus,* liber XXI, § de Isabellæ reginæ morte.

[3] « Non erit silentio prætereundum tantam fuisse in ea honestitatis « et pudicitiæ copiam, quod et dum unctionem extremam reciperet, etsi « jam semianimis esset, pedem nudum in quo unctio poneretur, nulli « etiam alcuni familiari neque mulieri ostendi pateretur....., etc. » — *Historia Palentina.* — « Cuya honestitad fué tanta hasta que el ánima « se le queria salir, que cuando le daban la extrema uncion no consintió que le descubriesen el pié....., etc. » — *Las cosas memorables de la España.*

encore, et le mardi 26 novembre[1] 1504, vers midi[2], cette exquise essence de toutes les vertus s'exhala vers son Dieu.

Avec elle s'éclipsa la gloire et la félicité des Espagnes.

§ II.

Pendant ce temps, une angoisse cruelle agitait l'Amiral: il frissonnait à l'idée de perdre cette Reine, qui était l'âme des découvertes, la patronne des Indes, la protectrice du vrai et du juste, l'image du beau et du bon, l'idéal de la supériorité royale. Il adressait à la sainte Trinité[3] ses vœux pour la conservation des jours d'Isabelle.

Dès son arrivée à Séville, Christophe Colomb avait combiné un moyen d'aller à Medina-del-Campo. Hors d'état de supporter le pas du cheval et les intempéries de la saison, il imagina de s'y faire transporter à bras. Mais une chaise à porteur de dimension ordinaire n'aurait pu convenir à son état d'endolorissement; et, pour éviter les retards, il se résolut, tant était ardent son désir, à faire le trajet dans la litière d'un mort; celle où

[1] « Obiit autem Hispaniarum maximum decus in oppido methyna campi, die vigesimo sexto novembris anno millesimo quingentesimo quarto. » — Lucii Marinei Siculi, *De rebus Hispaniæ*, lib. XXI.

[2] « Obiit 1504 die 26 novembris inter undecimam et duodecimam prope meridiem. » — *Apuntamientos de Pedro de Torres*. Bibl. Real, n° 96, fol. 10. — Nous avons dû préciser minutieusement le jour et l'heure de cette mort, pour fixer l'incertitude qu'occasionnent les différences des dates attribuées à cet événement par des historiens accrédités. Lucius Marineus était chapelain du Roi, et Pedro de Torres, frère de doña Juana, la nourrice de l'Infant, avait été secrétaire des Commandements de la Reine.

[3] « Plega á la santa Trinidad de dar salud á la Reina nuestra señora. » — *Carta de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego*. — En Sevilla 1ero de diciembre de 1504.

l'on avait placé les restes du dernier archevêque, le cardinal don Diego Hurtado de Mendozza. L'Amiral pria le conseil capitulaire de l'archevêché de Séville de vouloir lui prêter sa litière funèbre, puisque son état ne lui permettait pas un autre mode de transport. On voit dans les archives de la cathédrale qu'une séance fut tenue le 26 novembre 1504 par le conseil capitulaire, à l'effet de délibérer sur la demande de l'Amiral des Indes [1]. Toutefois, malgré leur désir de l'obliger, comme la pauvreté notoire de l'Amiral ne rassurait guère MM. du chapitre contre les dégâts et détériorations que pourrait éprouver la litière dans les accidents de la route, le prêt du brancard mortuaire ne fut consenti qu'à cette condition que le juré de Séville, François Pinelo, trésorier de la marine, s'engagerait personnellement à faire rapporter ledit brancard à la cathédrale en bonne condition [2].

Colomb projetait alors de suivre la route bien plus longue, mais plus commode de *la plata* ou chemin d'argent, l'ancienne voie romaine qui de Mérida conduit à Salamanque. Cependant il ne put partir. L'aggravation de son état et la rigueur inusitée du froid l'empêchèrent de quitter son lit.

On sait par la correspondance même de l'Amiral que, chaque semaine, des messagers de la cour arrivaient à Séville. Néanmoins le 3 décembre, Colomb ignorait encore cette calamité, et préparait le départ de son frère don Bar-

[1] « Este dia mandaron sus mercedes que se preste al almirante Colon las andas en que se trujo el cuerpo del señor Cardenal D. Diego Hurtado de Mendozza. » — *Archivo de la contaduria de la Santa Iglesia de Sevilla.* — Coleccion diplomática, n° CLIV.

[2] « É se toma una cedula de Francisco Pinelo que asegure de las volver á esta iglesia, sanas. » — *Archivo de la contaduria de la Santa Iglesia de Sevilla.* — Coleccion diplomática, n° CLIV.

thélemy, de son fils Fernando et du zélé Carvajal. Il priait pour l'angélique souveraine, quand déjà elle avait dû toucher le prix céleste de ses œuvres royales.

Enfin il connut son malheur !

Qui dira le brisement de ce cœur héroïque et l'amertume de sa douleur sans nom ? Le père qui perd sa fille unique n'éprouve pas dans les entrailles un déchirement plus aigu. Pour peindre cette inénarrable affliction, il faudrait pouvoir mesurer dans sa sublimité cette attraction de deux âmes que la Providence avait prédestinées à élaborer la plus grande œuvre des races humaines. Par son immensité, la douleur de Colomb touchait à l'infini ; sa souffrance multiple était vaste comme l'esprit qui anima ce corps de Reine empreint d'une indélébile majesté. C'était le brisement d'une sympathie supérieure, enracinée dans la tendresse de l'âme, épanouie au souffle lyrique de l'enthousiasme pour la nature, fécondée par les splendeurs de la foi, et vivifiée dans le Christ, qui en était le principe, la sauvegarde et la fin immortelle.

L'homme qui avait doublé la Création, arpenté l'Océan, ne pouvait mesurer l'immensité de sa perte.

Son unique appui en ce monde venait de se briser. Il avait perdu plus qu'une protection, plus qu'une souveraine : il avait perdu son amie. Oui, la Reine aimait d'une filiale tendresse et honorait d'une respectueuse déférence l'homme que Dieu lui avait envoyé pour doubler l'espace de la Création. Isabelle retrouvait dans Colomb ses propres qualités, c'est-à-dire ses éminentes vertus. Elle admirait en outre cette modestie de Héros, cette simplicité de saint, cette naïveté d'enfant et de poëte, virginalement gardée chez ce patriarche de l'Océan à travers les vicissitudes des ans et de ses travaux fabuleux. Elle aimait le contemplateur de la Création, qui pressentait les lois de la Nature,

et dans ses pittoresques entretiens lui confiait chaleureusement les secrets de ses aperceptions, avec l'éternelle fraîcheur d'inspiration et de langage si caractéristiques du génie de l'Amiral. Un involontaire respect inclinait la grande Isabelle tant vénérée vers ce vieillard respirant la puissance, transpirant le sublime, et rayonnant, dès ce monde, du sceau de l'immortalité.

Elle seule voyait clairement ces grandeurs ; elle seule éprouvait le respect qu'imposait sa mission providentielle. Car, sauf des âmes d'élite, quelques évêques, quelques religieux, le reste des Espagnols n'apercevait en lui qu'un haut fonctionnaire de la marine servant la couronne à l'étranger, un amiral lointain dans un Océan peu connu, et que son origine génoise rendait toujours un peu suspecte. Elle seule avait soutenu ses vues, son administration contre les bureaux de la marine, contre les courtisans, contre les conseillers, contre la voix publique, contre le Roi lui-même, et n'avait cédé qu'une fois à l'illusion des apparences : car il fallait bien que l'imperfection humaine, que la faiblesse de la femme parût dans le cours de cette amitié sans pareille. Mais elle avait réparé son erreur en versant secrètement des larmes d'attendrissement et de regret sur l'infortune dont elle était involontairement complice.

Pour l'âme ardente de Colomb, cet instant n'avait pas existé. Il voyait toujours dans l'incomparable Isabelle le type de la pureté, de la constance et de la fidélité à la parole, la fleur des grâces humaines et la poésie de l'humanité [1]. A qui raconterait-il désormais les ravissements

[1] La France, terre hospitalière à la gloire, pays de justice historique, ne connaît pas assez la vie de la noble Isabelle. On doit pourtant à M. Ferdinand Denis, auteur des CHRONIQUES CHEVALERESQUES DE L'ESPAGNE, une notice fort importante sur la Reine Catholique, publiée il y a

qu'élevaient en lui les merveilles des régions inconnues? Pour qui entreprendrait-il de nouvelles découvertes? Qui le suivrait maintenant par la pensée et lui saurait gré de ses lointaines fatigues? Qui lui viendrait en aide pour réaliser enfin le but définitif de ses espérances, la rédemption du tombeau de notre Sauveur?

Quand il eut compris que son malheur était accompli, que la Reine était morte, Colomb eut froid au cœur. Sa désolation resta muette comme la tombe. Sa douleur inexprimable n'essaya pas de s'exprimer; elle s'abîma dans le silence d'un déchirement infini. Seulement on sait que ses souffrances physiques en furent cruellement redou-

quelques années dans la *Revue de Paris*. Après ce beau travail, remarquable à tous égards, les jugements du savant abbé Rohrbacher, auteur de l'*Histoire générale de l'Église*, et ceux de M. Rosseeuw-Saint-Hilaire, auteur de l'*Histoire d'Espagne*, composaient ce que nous possédions de plus complet sur la vie d'Isabelle, lorsque l'illustre Père Ventura de Raulica, si justement surnommé le Bossuet italien, dans un ouvrage monumental écrit en français avec une âme toute française, est venu populariser parmi nous la gloire de cette grande Souveraine.

La Reine Catholique trouvait naturellement sa place entre les modèles de la grandeur et de la piété qu'expose si magnifiquement à notre contemplation le livre de LA FEMME CATHOLIQUE. Le maître des orateurs italiens, qui est aussi le premier des prédicateurs français, et n'a d'émule que le célèbre dominicain Lacordaire, homme unique en son genre, naguère étonnant par la parole, et maintenant non moins admirable par son silence, le Révérendissime Père Ventura de Raulica, usant de l'autorité qui lui appartient, a démontré la haute supériorité de la reine Isabelle sur son époux; il a développé le rôle merveilleux que lui déféra la Providence dans la Découverte du Nouveau Monde. Il a réduit à sa juste valeur Ferdinand le Catholique, discerné la vraie cause de sa renommée, et su indiquer succinctement en des appréciations pleines de profondeur le caractère de ce roi, qui ne fut grand qu'avec Isabelle et par Isabelle. Nous renvoyons nos lecteurs, pour se former une juste idée de la Reine Catholique, au grand ouvrage de LA FEMME CATHOLIQUE, faisant suite aux FEMMES DE L'ÉVANGILE.

blées. Lui toujours si rude et si bref en ce qui le touche personnellement, avoue dans sa première lettre à son fils qu'il fait un grand effort d'écrire en ce moment, « malgré le mal affreux » qu'il éprouve [1].

Dans ce même temps, le plus illustre guerrier de l'Espagne, Gonsalve de Cordoue, était aussi transpercé de douleur ; les larmes sillonnaient le visage du grand capitaine. Cette mort l'accablait d'un chagrin indicible [2]. L'élégant latiniste de la cour, Pierre Martyr, écrivait à l'archevêque de Grenade : « Ma droite défaillit de douleur; je m'efforce pourtant d'écrire... La Reine a exhalé cette âme immense, signalée par l'excellence des actions ! la face de la terre est privée de l'admirable ornement jusqu'à nous sans exemple [3] !..... »

Dès que ce signe d'honneur, d'union et de confiance eut été retiré de ce monde, à l'instant reparut l'esprit de discorde. Des défiances, des mécontentements éclatèrent dans les hautes régions de la cour ; les fronts se rembrunirent ; de graves inquiétudes assaillirent les hommes de paix et de prévoyance. Le machiavélisme fut en possession de la politique ; les médiocrités jalouses, les hypocrisies adroites relevèrent la tête ; les bons et les justes devinrent suspects : tandis que dans les campagnes on avait le sentiment d'une calamité et l'appréhension d'une détresse publique.

[1] *Mémoire écrit de la main de l'Amiral pour son fils D. Diego.*

[2] « Nec multis inde diebus Regina fate concessit, incredebili cum dolore atque jacturâ Gonsalvi. » — Paulus Jovius, *Vitæ illustrorum virorum*, fol. 275.

[3] « Cadit mihi pro dolore dextera. Cogor tamen scribere... animam illam ingentem insignem, preclare gestis optimam Regina exhalavit. Orbata est terræ facies mirabili ornamento, inaudito hactenus..... » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*, liber decimus septimus. Epist. CCLXXVIII.

Même les influences célestes parurent changées. Des intempéries excessives, de véritables désordres atmosphériques signalèrent cette époque de deuil et de lamentations. De noirs nuages voilaient l'horizon; le soleil ne se montrait plus; des pluies incessantes détrempaient les terres, détruisaient les routes, causaient des débordements. Toutes les plaines furent inondées et les semences pourries, ce qui amena une disette générale. Le cercueil de la Reine, conduit à Grenade, conformément à sa volonté, faillit être emporté par les flots. Le chapelain du Roi, chargé de diriger le convoi funèbre, dit que de mémoire d'homme jamais pareil déluge ne s'était vu. Il avait plus d'une fois couru risque de la vie dans ce lugubre trajet [1]. Les lettres de l'Amiral mentionnent le mauvais état de la mer, qui retient les navires dans le port de San-Lucar et l'inondation éprouvée à Séville par le débordement du Guadalquivir [2]. La misère, les dissensions, la famine, le relâchement de la justice, attestèrent bientôt que la Reine n'était plus. L'Espagne fut sur le point de tomber dans la confusion et son territoire de se diviser.

Mais nous devons nous restreindre à la partie de ces événements qui touche l'Amiral.

[1] Dans sa première lettre de l'année 1505, Pierre Martyr parle de cette perturbation générale de l'atmosphère : « *Cœlorum illa rabies inaudita.* » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*, liber decimus septimus. Epist. CCLXXIX.

[2] « Unos navíos detiene en San Lucar el tiempo..... » — « Las aguas han sido tantas acá que el rio entró en la ciudad. » — *Viernes trece de diciembre de* 1504. — Cartas de don Cristóbal Colon á su hijo D. Diego.

§ III.

Depuis son débarquement, Colomb ne pouvait quitter le lit ni se servir de ses mains, surtout durant le jour, à cause d'une débilité qui l'empêchait de tenir la plume et ne lui permettait d'écrire que la nuit[1]. Il était obligé de prendre sur les heures du sommeil celles de sa correspondance et de la discussion des affaires. Cependant son activité d'esprit au milieu de ses douleurs étonne encore.

Dès son arrivée, il avait appris que le souverain pontife, Jules II, qui savait sans doute les relations établies entre ses prédécesseurs et le Révélateur du Nouveau Monde, se plaignait de ne point recevoir par lui des nouvelles des Indes. Il fit au Chef de l'Église un rapport sur ses découvertes. Mais, craignant que ses communications officieuses avec la cour pontificale ne donnassent lieu à de nouvelles accusations, avant d'expédier ce document à Rome, il crut prudent d'en donner copie au Roi et au nouvel archevêque de Séville, le dominicain Diego de Deza, son ami et autrefois son défenseur dans la célèbre conférence de Salamanque.

Néanmoins ce que l'on admire plus encore que sa force morale et sa patience au milieu de ses épreuves, c'est sa générosité de caractère, la perfection évangélique de sa charité qui lui fit prendre sous son égide les marins qu'il avait ramenés, et dont une partie avait menacé ses jours. Il ne se borna pas à leur pardonner. Pour leur fournir les moyens de rentrer dans la patrie, il avait dû prélever

[1] Christophe Colomb. — « Mi mal no consiente que escriva salvo de noche, porque el dia me priva la fuerza de las manos. » — *Cartas del Almirante don Cristóbal Colon á su hijo D. Diego.* En Sevilla, primero de diciembre de 1504.

douze cents castillans sur la somme qu'il avait touchée à Saint-Domingue. En arrivant à Séville, dans sa première lettre, il recommandait vivement à la sollicitude des Rois, ces hommes dont la solde était arriérée, et le besoin extrême. Quelques jours après, il rappelait encore à la cour leur nécessité, leur dénûment. Le 28 novembre, il recommandait à son fils Diego de parler pour eux[1]. Sans crainte d'importuner par son insistance, le 1er décembre, il recommençait à écrire en leur faveur.

Comme les bureaux, malgré les doléances des marins et les instances de leurs familles, n'expédiaient point leur affaire, dans le moment où il ne pouvait envoyer que cent cinquante ducats à son fils, et lui recommandait de ménager parcimonieusement cette somme, il faisait encore, malgré sa propre gêne, une avance à ces ingrats. Et quand ces hommes, lassés de supplier en vain les bureaux sourds à leurs réclamations, se décident à s'adresser au Roi lui-même, il leur donne une lettre pour l'archevêque de Séville; il charge son fils, son frère l'Adelantado, Alonzo de Carvajal d'aider de leurs conseils et de leurs démarches ces malheureux, « quoiqu'il s'en trouve parmi eux, dit-il, qui mériteraient plutôt des châtiments que des récompenses : cela s'applique aux révoltés[2]; » et il recommande à don Diego de les appuyer de tout son « pouvoir, parce que cela est juste, et que ce sera une œuvre de miséricorde; car jamais personne n'a gagné de l'argent en essuyant tant de souffrances et en s'exposant à de si

[1] « Que proveyeran á la paga desta gente pobre, que han pasado increibles trabajos, y les traido tan altas nuevas. » — *En Sevilla á* 28 *de noviembre.*

[2] « Y ansí es razon; bien que entrellos hay que mas merescian castigo que mercedes. Esto se diz por los alzados. » — *Carta de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego,* á 29 de diciembre de 1504.

grands dangers et n'a rendu de si grands services[1]. »

Là ne se borne point sa sollicitude : il s'occupe de faire lever les obstacles qu'apportaient les bureaux à l'expédition de toutes les affaires qui l'intéressaient, et il envoie lui-même à la cour les feuilles ordonnancées de payement par son fidèle Diego Mendez.

Mais cette énergie de réclamation au nom de l'humanité et de la justice ne pouvait être employée par lui à son propre égard ; il se bornait à rappeler ses services et les engagements de la couronne envers lui. Il avait fait tout ce que sa situation permettait de faire. Dès son arrivée à Séville, il avait écrit aux Rois, pour annoncer son retour et prendre leurs ordres. Le roi Ferdinand dit à cette occasion à son fils don Diego, le garde du corps, les politesses les plus flatteuses, que, dans sa pureté de cœur, celui-ci crut sincères et les transmit à son père. Mais à son envoi, l'Amiral avait joint un mémoire en forme de « très-longue lettre » sur l'administration des Indes, où il exposait dans sa réalité la situation de la colonie, l'origine des maux et indiquait les remèdes à y apporter ; aucune réponse ne fut faite à ce mémoire.

L'Amiral écrivit de nouveau, sans être honoré d'aucune réponse.

Le 12 décembre, il adressa une nouvelle lettre au Roi. Il ne paraît point qu'elle ait eu un meilleur sort que les précédentes.

Le malheur qui venait de frapper l'Espagne pouvait avoir fait perdre de vue ses missives. L'Amiral ne tira de ce silence aucune induction fâcheuse. Il écrivit lettre sur

[1] « Y ayudá le todo lo que pudieredes que es razon, y obra de misericordia porque jamas nadie ganó dineros con tantos peligros y penas y que haya fecho tan grande servicio como estas. » — *Carta de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego*, á 29 de diciembre de 1504.

lettre à son fils don Diego, pour qu'il obtînt une réponse.

Ce fut en vain.

Malgré ce silence du Roi, comme il sut par quelqu'un des bureaux de Séville, probablement François Pinélo, qu'on allait ériger trois évêchés dans les Indes [1], il demanda la faveur d'être entendu avant qu'on statuât définitivement à cet égard.

Point de réponse.

Dans le courant de décembre, Colomb en écrivit encore à son fils. Mais on ne s'arrêta pas au désir de l'Amiral. La voix publique lui apprit que les présentations avaient été faites et agréées suivant la forme ordinaire. Alors il demanda qu'au moins on voulût retarder le départ des évêques [2], jusqu'à ce qu'il eût parlé au Roi : c'était le 18 janvier. Sans nul doute, cette demande aurait été mise également de côté, si cela n'eût dépendu que de la cour. Car le même jour, le courrier apportait à Séville, pour les transmettre au gouverneur d'Hispaniola, de nouvelles instructions dont l'Amiral ignorait complétement le sujet.

Mais pendant que l'Amiral languissait disgracié, malade et dénué dans la cité calomniatrice, devenue pour lui une autre Cédar [3], le Chef de l'Église, qui prenait au sérieux la vice-royauté du Héraut de la Croix, s'étonnait que dans cette création d'évêchés, motivée sur les progrès rapides de la conversion des indigènes, le Vice-Roi des Indes n'eût point émis d'opinion, et qu'il ne fût point question

[1] « Acá se diz que se ordena de enviar ó facer tres ó cuatro Obispos de las Indias. » — *Lettre de Colomb, du 1er décembre 1504.*

[2] « El enviar Obispo á la Española se debe dilatar fasta fablar yo á su Alteza. » — *Cartas de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego.*

[3] « Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est! Habitavi cum « habitantibus Cedar. » — Psalm. cxix.

de lui. Ce silence de Colomb et sur Colomb, le Porte-Croix du Catholicisme, parut suspect.

A la Cour pontificale, on n'ignorait ni l'envie ni les persécutions dont il était l'objet. Cette érection d'un archevêché et de deux évêchés tout à la fois, pour répondre aux besoins subits de trois centres de population, éleva quelques doutes dans la chancellerie romaine. Incontestablement les trois évêques proposés offraient toutes les garanties désirables de piété et d'orthodoxie. C'étaient le Père Franciscain Garcias de Padilla, le docteur Pierre de Deza, neveu du Dominicain, archevêque de Séville, et le licencié Alonso Mansa, chanoine de Salamanque [1]. Aussi ces choix furent-ils agréés par le Saint-Siége. Néanmoins, dans sa prudence, il ne fit point l'expédition des bulles, jusqu'à plus ample informé. Ainsi la Cour de Rome exauça, comme si elle les eût entendus, les vœux de l'Amiral, qu'avait rejetés le roi Ferdinand. Les évêques ne partirent point.

Si Colomb insistait autant pour donner son avis au sujet de cette création d'évêchés, c'est que la gloire de Dieu et l'honneur du Souverain Pontife le remplissaient d'une pieuse inquiétude. Il sentait bien qu'on abusait de l'éloignement, pour induire en erreur le Saint-Père, et faire servir à des fins mondaines son autorité sacrée.

Cette circonstance, que jamais n'a remarquée aucun historien, mérite d'être exposée au grand jour.

Espérant agrandir l'importance de son gouvernement et donner à Hispaniola un relief qui profiterait à ses vues

[1] « Les trois sujets proposés et acceptés furent : le docteur Pierre de Deza, neveu de l'archevêque de Séville, pour l'archevêché de Xaragua, le P. Garcias de Padilla, franciscain, pour l'évêché de Larez, et le licencié Alonzo Mansa, chanoine de Salamanque, pour celui de la Conception. » — Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. V, p. 310, in-4.

ultérieures, Ovando avait imaginé de solliciter la création d'un archevêché et de deux évêchés dans son île. Le seul fait de cette création attesterait suffisamment son zèle religieux et son habileté administrative.

Il demandait donc l'érection de l'archevêché de Xaragua, ayant pour suffragants l'évêché de Larez et celui de la Conception.

Ovando trouvait un intérêt particulier à faire ériger en siége épiscopal le village de Larez, fondé sous ses auspices et qui comptait environ soixante habitants. Par ce moyen, il espérait y attirer des colons et éterniser son entreprise. Quant à la Conception, où s'étaient groupés environ cent cinquante individus, protégés par la solide forteresse qu'avait élevée l'Amiral, l'évêque n'aurait point à se plaindre d'une telle résidence. On lui donnait le nom de Cité ; le lieu était salubre et sûr ; il y ferait son salut en paix, et s'y tiendrait assuré contre toute attaque de la part de ses futures ouailles.

Pour ce qui est de l'archevêché, il semblait assez naturel de l'établir à Saint-Domingue, capitale de la colonie, qui possédait une citadelle, un port militaire et la plus grande agglomération de toute l'île. Mais bien qu'Ovando eût souhaité la création d'un siége archiépiscopal, pour accroître le lustre de son gouvernement, son caractère ambitieux et dominateur lui faisait craindre la présence d'une autorité supérieure et indépendante, qui aurait pu limiter et contrôler en certains points son action. Il proposa donc d'établir l'archevêché à Xaragua, emplacement éloigné de la capitale par soixante-dix lieues, à travers monts et vaux, sans route frayée, sans habitations existantes et sans habitants possibles. Xaragua ! douloureuse image, affreux souvenir, que n'aurait jamais dû rappeler Ovando ! sol incendié après le massacre ! amas de ruines

et de cendres, livré au silence de la désertion et de l'épouvante ! Un archevêché à Xaragua était alors aussi utile aux besoins religieux des populations, que pourrait l'être aujourd'hui un archevêché dans la forêt de Bondy, la Sierra-Nevada ou les marais Pontins.

Cependant une pareille proposition avait été examinée, pesée et approuvée par don Juan de Fonseca, président des affaires coloniales. Voilà comment cet évêque nominal organisait le service de Dieu à Hispaniola ! Il avait osé dire que le christianisme faisait de grands progrès dans les Indes, parce que l'idolâtrie diminuait de jour en jour. L'idolâtrie, en effet, y diminuait puisque les Indiens disparaissaient à vue d'œil. Après les massacres, les exécutions en masse, les assassinats, les meurtres particuliers et arbitraires, les travaux des mines activaient la destruction des indigènes ; et ainsi peu à peu s'éteignait l'idolâtrie. Mais pour cela, le christianisme gagnait-il une âme ? On comprend pourquoi l'on se cachait de l'Amiral ; comment les trafics honteux et les turpitudes spirituelles avaient horreur de sa clairvoyance.

Les observations de Colomb furent secrètement communiquées, de sa part, au nonce apostolique.

Là ne se borna point la sollicitude évangélique du Héraut de la Croix.

Malgré sa gêne, ses embarras du lendemain, tentant un suprême effort au moyen des signatures de François Ribarol, de François Grimaldi, de François Doria et des acceptations de Pantaleone et d'Agostino Italian, qui parfois mettaient leur crédit à sa disposition[1], il réussit à faire les fonds d'un voyage à Rome, et y expédia en toute

[1] Comme on le voit par les lettres de Christophe Colomb à son fils, sous la date du 13 et du 29 décembre 1504.

hâte l'Adelantado, porteur d'un message particulier pour le Saint-Père. Don Barthélemy, toujours empressé aux désirs de son frère, partit sous le prétexte d'aller revoir le pays natal, afin de n'exciter aucun soupçon, et accomplit rapidement son voyage. Nous avons la preuve qu'en 1505 il se trouvait à Rome, où il rédigea l'histoire du premier voyage de Christophe Colomb, accompagnée d'une carte de ses découvertes, dont il fit cadeau à un docte chanoine de Saint-Jean-de-Latran, qui en enrichit Venise par affection pour le savant Alessandro Zorzi[1], son ami, auteur de la *Raccolta*, formée sous ses auspices. Cette particularité se trouve mentionnée sur un exemplaire du *Mondo Nuovo* possédé par la bibliothèque Magliabecchi.

Le séjour de l'Adelantado dans la ville éternelle ne fut pas de longue durée. Parti de Séville vers la fin de janvier 1505, avant le mois de décembre il était de retour en Espagne. Mais le but de son voyage était atteint. Le Saint-Père refusa l'expédition des brefs. Toutes les instances de l'ambassadeur espagnol près du Saint-Siége n'eurent aucun effet. Devant le chef de l'Église l'avis confidentiel de Colomb prévalut sur les assertions de la couronne d'Espagne et les habiletés de la correspondance diplomatique. La présentation aux trois évêchés resta comme non avenue. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi.

Il fallut que la cour d'Espagne reprenant l'affaire à nouveau, modifiât son plan suivant le projet confidentiellement soumis par Colomb au Saint-Père. La prétention du chimérique archevêché de Xaragua fut mise à néant,

[1] Il paraît que le travail de don Barthélemy avait été intitulé, soit par le donataire, soit par Alessandro Zorzi : *Una informazione di Bartolomeo Colombo delle navigazioni di Ponente e Garbin nel Mondo Nuovo.*

et l'archiépiscopat disparut pour longtemps de l'Espagnole[1].

Le froid excessif fatiguait l'Amiral et exaspérait ses douleurs. Il se trouvait aussi inquiet par son état de gêne. Il savait que des caravelles revenant d'Hispaniola, et que le temps avait contraint de se réfugier à Lisbonne, apportaient de l'or, mais qu'elles n'avaient rien pour lui; tandis qu'il comptait sur soixante mille onces d'or[2], montant de ses droits, et que le Gouverneur avait dû faire mettre à part. Aussi, apprenant cette déconvenue, écrivait-il à son fils : « Fais grande attention à la dépense, car c'est une nécessité[3]. »

Il est facile de s'expliquer les embarras pécuniaires de l'Amiral. Indépendamment de sa dépense journalière à l'hôtel, il lui fallait soutenir à la cour ses deux fils, don Barthélemy, ses envoyés : Diego Mendez, Carvajal, Geronimo, qui de leur côté ne touchaient pas leur solde. Il était présentement dû à don Diego, son fils aîné, un arriéré de solde comme garde du corps, d'environ 25,000 maravédis; plus, sur ce qu'il devait toucher à

[1] « Le roi Ferdinand, lorsque dans la suite il reprit cette affaire, proposa un nouvel arrangement que le Pape approuva. Il consentait à supprimer le métropole de Xaragua, et à ériger Santo-Domingo, la Conception et Saint-Jean de Portoric en évêchés, suffragants de Séville, et cela fut accordé. Les mêmes sujets qui avaient déjà été nommés le furent de nouveau, le docteur Deza à l'évêché de la Conception, le P. de Padilla à celui de San-Domingo et le licencié Manza à celui de Saint-Jean. » — Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. V, pag. 310, in-4.

[2] « On ne vit jamais pareille friponnerie que soixante mille pesos, laissés pour moi, aient disparu. » — *Lettre de l'Amiral à D. Diego Colomb*, du 18 janvier 1505.

[3] « Ya dije como es necesario de poner buen recabdo en los dineros fasta sus Altezas nos den ley y asiento. » — *Lettre de Colomb à D. Diego, datée de Séville le* 21 *décembre* 1504.

la place de son frère, 59,860 maravédis. L'Adelantado avait à réclamer 261,665 maravédis[1], et don Fernando 60,000 maravédis pour leur traitement de mer. On comprend la sollicitude de l'Amiral, obligé de faire face à tant de besoins[2]. Toutefois ni les soucis ni ses douleurs n'altéraient sa douceur, son obligeance et ses sympathies pour tout ce qui lui paraissait estimable.

Le surlendemain du départ de Diego Mendez pour la cour, il reçut la visite d'Amerigo Vespucci, qui, appelé près du Roi pour affaires de marine, venait prendre ses commissions, c'est-à-dire, sous prétexte de lui être agréable, demander quelques lettres d'introduction. Amerigo Vespucci, comme on le sait, premier commis chez son compatriote le Florentin Juanoto Berardi, s'était dégoûté du commerce et livré à l'étude de la cosmographie à mesure que les conversations de l'Amiral éveillaient en lui un noble désir de connaître. Il avait fait avec Alonzo de Ojeda et le pilote Juan de la Cosa un voyage à la Terre-Ferme, à l'aide des cartes de l'Amiral, dont l'ordonnateur général de la marine, don Juan de Fonseca, leur avait traîtreusement livré copie. Et pourtant l'Amiral ne tient pas compte de sa participation plus ou moins indirecte à cette félonie. Il sait seulement qu'il a voyagé, observé, souffert sans grand profit pour sa fortune; et comme dans tous ses rapports antérieurs avec lui Vespucci avait été

[1] Partido de paga hecho á D. Bartolomé Colon. — Suplemento primero á la coleccion diplomática, n° LX.

[2] Cependant, lors du payement qui eut lieu seulement en 1506, d'après les pièces vérifiées par Muñoz, Fernando ne toucha que trente et un mille sept cent cinquante maravédis, et l'Adelantado cinquante-deux mille neuf cent seize maravédis. — *Note au document*, n° CLIV, *de la Collection Diplomatique*. — Il paraît que l'Amiral devait payer la moitié de ces sommes sur sa part de revenus; et les bureaux de Séville y tinrent la main.

très-convenable, Colomb, sans y regarder de plus près, le juge « fort homme de bien [1]. » Il accepte ses offres de service et l'adresse à son fils don Diego.

Cinq jours après, l'Amiral écrivait encore à son fils pour lui recommander, ainsi qu'à Diego Mendez, de tâcher d'obtenir la grâce de deux hommes poursuivis criminellement, et de placer leur mémoire parmi ceux qui étaient mis sous les yeux du Roi pendant la Semaine sainte [2], époque de royale merci. Cette lettre est la dernière qui nous soit parvenue d'entre celles que l'Amiral adressa, de Séville, à son fils; c'est la seule qui ne soit pas écrite en entier de sa main.

Au commencement de janvier 1505, l'Amiral, reconnaissant que le mauvais vouloir de la Cour lui laissait peu d'espérance d'obtenir entièrement justice, pensant que peut-être sa personne seule formait obstacle à l'accomplissement de ses désirs, imagina de présenter enfin et de faire agréer au Roi son fils aîné don Diego comme son successeur à ses droits, titres et priviléges, en vertu des traités passés avec la couronne de Castille dans la plaine de Grenade, signés des deux Rois, et par eux deux fois ratifiés avec les formules solennelles. D'après son conseil, don Diego adressa un mémoire au Roi catholique pour lui rappeler les services de son père, les royales promesses qu'il lui avait faites de vive voix et par écrit, le priant de vouloir bien le rétablir dans son gouvernement et l'exercice de ses droits; demandant cet acte d'équité pour sa propre justice et pour décharger la conscience de la Reine

[1] « Es mucho hombre de bien. » — *Lettre de Christophe Colomb à D. Diego*, de Séville le 5 février 1505.

[2] « Ten forma qne Diego Mendez ponga esta dicha peticion con las otras en la Semana Santa que se da á su Alteza de perdon. » — *De Séville le* 25 *février* 1505.

engagée à cet égard. Don Diego le suppliait de vouloir au moins, en vertu des stipulations expresses faites dans les conventions royales, le nommer aux lieu, place et droits de l'Amiral son père, et de l'envoyer aux Indes, en lui donnant directement, si tel était son bon plaisir, des conseillers pour l'assister de leurs lumières dans son gouvernement [1].

Don Diego Colomb ne reçut aucune réponse.

L'Amiral put croire que ce silence provenait d'une irrégularité de forme dans la présentation, et qu'il plaisait au Roi de recevoir de lui-même l'expression de son désir. C'est pourquoi il lui écrivit une courte lettre, ferme autant que respectueuse. L'Amiral, invoquant les droits écrits dans ses traités, rappelle qu'il a été injustement arraché de son gouvernement, et que cette injustice fut visiblement punie de Dieu dans son auteur et ses agents; et il supplie le Roi d'investir son fils don Diego en son remplacement du gouvernement des Indes. Malheureusement Colomb, pour toucher le Roi et accélérer l'expédition de l'affaire, ajoutait qu'il pensait que les contrariétés causées par ces éternels retards étaient la principale cause de l'étrange et douloureuse infirmité qui le rendait comme perclus [2].

Hélas! cet aveu devint l'arrêt de Colomb.

Si haut qu'il fût placé, Ferdinand ne laissait rien

[1] « Con que vayan con migo las personas que V. A. sea servido, cuyo consejo y parecer yo haya de tomar. » — *Memorial de D. Diego Colon.* — Las Casas, *la Historia de las Indias,* lib. II, cap. XXXVII, fol. 115.

[2] « Que creo que la congoja de la dilacion deste mi despacho sea aquello que mas me tenga así tullido. » — *Carta del almirante D. Cristóbal Colon, pidiendo al Rey Católico.* — Suplem. primer. á la colecc. diplom., n° LVI.

tomber par terre. D'ailleurs ses haines étaient devinées et servies avec un tact diabolique. Dès lors le système de lenteurs à suivre à l'égard de l'Amiral, accablé de souffrances, fut tracé par sa propre indication.

Comme on le prévoit, sa lettre resta sans réponse.

L'Amiral ayant hâte d'aller à la Cour, se flattant que de vive voix il avancerait ses affaires, renonça au funèbre et dispendieux voyage, qu'il eût fait en brancard mortuaire. Le temps s'était radouci. Il pensait pouvoir supporter le pas d'une mule, celui du cheval étant trop pénible pour son état de souffrance. Déjà le 29 décembre il avait écrit à son fils d'obtenir un permis du Roi pour se rendre auprès de lui sur une mule sellée et bridée[1], chose qu'interdisait une ordonnance de 1494[2].

Don Diego obtint une licence qui fut signée à Ciudad de Toro le 23 février[3]. Mais sur ces entrefaites les douleurs cruelles de l'Amiral, redoublées par le déplaisir de ces retards et de nouvelles rigueurs de la température, l'empêchèrent d'user de la permission. Il passa le carême à Séville, perclus de douleurs. Malgré ses souffrances, il

[1] « La licencia de la mula, si sin trabajo se puede haber, folgaria de ella y de una buena mula. » — *Carta del almirante D. Cristóbal Colon á D. Diego.* — En Sévilla á 29 de diciembre.

[2] La commodité du service des mules ayant fait complétement négliger la reproduction des chevaux en Castille, les corps de cavalerie se trouvaient dans les dernières guerres réduits à la moitié de l'effectif de l'ancien contingent. L'ordonnance de 1494 ne permit plus l'usage des mules qu'aux femmes et au clergé; et un décret postérieur, rendu à Grenade le 20 janvier, renouvela cette interdiction, à laquelle le Roi se soumit le premier. — Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*, cap. cxxxiv. Ms. — Ramirez, *Libro de Pragmát.*, en 1503, fol. 284.

[3] « Por la presente vos doy licencia para que podais andar en mula « ensillada é enfrenada por cualesquier partes destos reinos, etc. » — *Cédula registrada en el real archivo, libros de la Camara.*

ne diminuait en rien ses mortifications, observait rigoureusement le jeûne quadragésimal et suivait exactement la règle de l'Ordre séraphique.

Enfin les douces influences du printemps améliorèrent son état. Dans le courant de mai, soutenu de son frère l'Adelantado et monté sur une mule, il prit la route de Ségovie, où la Cour venait de s'établir. Cependant, telle était encore sa souffrance qu'en atteignant l'extrémité du « chemin d'argent » *la Plata*, il tomba de nouveau malade à Salamanque. Le fidèle Diego Mendez vint l'y trouver et lui donner ses soins [1]. Après quelques autres stations douloureuses, occasionnées par la gravité de son mal, Colomb parvint au but de son voyage.

Le Roi l'accueillit avec sa politesse habituelle, à laquelle il ajouta un air de gracieuseté et de satisfaction; mais ne lui donna point son titre de Vice-Roi, et ne le fit point traiter suivant son rang, comme il l'était du vivant de la Reine. Il écouta avec patience le récit de sa périlleuse navigation, et avec intérêt la découverte des mines de Véragua. Il laissa l'Amiral raconter son naufrage forcé à la Jamaïque, l'abandon où l'avait livré le gouverneur d'Hispaniola, la révolte des Porras, les affronts subis à Saint-Domingue, sans lui donner d'autre consolation que ces paroles vaguement affables, auxquelles l'expérience de Colomb ne pouvait plus se tromper. Tout en protestant de son intérêt, en reconnaissant les titres aussi anciens qu'incontestables de l'Amiral à la gratitude de la couronne, le Roi trouva le moyen de terminer son audience sans avoir rien décidé ni même rien promis.

Colomb, ayant laissé s'écouler quelques jours, crut devoir rappeler au Roi le souvenir des services qu'il avait

[1] « Venido su señoria á la corte, y estando en Salamanca en la cama enfermo de gota. » — *Testament olographe de Diego Mendez.*

rendus. Ferdinand lui répliqua d'une façon extrêmement polie qu'on ne pouvait l'oublier. Cependant la froideur de l'accent compensant l'affabilité des paroles, ses airs de monarque pris à dessein pour le maintenir dans une réserve circonspecte et prévenir toute question directe qui eût conduit à une franche explication, laissaient percer les véritables dispositions du Roi. Il parlait surtout à l'Amiral de sa goutte, de ses rhumatismes, lui recommandait avant tout de se bien soigner, lui indiquant des médecins, puis d'un geste gracieux lui faisait un salut de congé.

Si pareille façon de traiter en vieillard imbécile le Révélateur du Globe semblait à Ferdinand une facétieuse habileté, ce qu'elle avait de cruel dut profondément révolter le cœur de Colomb. Pour quelques jours il se tint dans la retraite, offrant à Dieu ces secrets outrages; puis il essaya de mettre en peu de lignes sous les yeux du Roi l'objet de sa réclamation.

Dans sa lettre, loin de se sentir embarrassé par l'insouciance presque dédaigneuse que lui montrait la Cour, l'Amiral, qui toujours évitait de rappeler le caractère surhumain de sa Découverte et les faveurs dont le Seigneur l'avait privilégié, cette fois parle haut et fort à son maître terrestre. Il appelle par leur nom les choses qu'on feint d'ignorer. La mémoire des prodiges accomplis, la conscience de ses droits violés, le sentiment de la justice révoltée impriment à son style une force intérieure et contenue, indépendante des expressions, des formes de la phrase, vigueur que la traduction ne peut rendre. Voici comment débute cette lettre, grande de laconisme et d'énergique simplicité :

« Très-puissant Roi,

« Dieu Notre Seigneur m'envoya miraculeusement ici

« pour servir Vos Altesses. Je dis miraculeusement, parce « que j'étais allé présenter mon entreprise au Portugal, « dont le Roi s'entendait aux découvertes mieux que tout « autre, et qu'il eut les yeux, l'ouïe et tous les sens fer- « més à ce point que durant quatorze ans il ne put com- « prendre ce que je lui exposais. Je dis aussi miraculeu- « sement, parce que j'ai reçu des instances par lettre de « trois princes, que la Reine (Dieu l'ait avec lui) a vues, « et qui ont été lues par le docteur Villalon [1], etc. »

L'Amiral ajoutait que, d'après la grandeur de ses services, les avantages qui en devaient résulter, tout le monde avait cru que Son Altesse l'honorerait et lui montrerait sa bienveillance par des effets; qu'en cela elle ne ferait qu'accomplir ce qui lui avait été promis de vive voix, ce à quoi elle s'était engagée par écrit sur sa signature.

Ferdinand répondit qu'assurément il voyait bien ce que rapportaient les Indes; qu'il méritait toutes les faveurs qui lui avaient été faites. Cependant comme sa demande était complexe, puisqu'il s'agissait à la fois de titres, de gouvernement, de droits pécuniaires et de comptes à reprendre, d'arriéré à régler, en un mot de choses quasi litigieuses, il convenait de choisir un homme capable pour cette sorte d'arbitrage. L'Amiral accepta cette proposition, et pria le Roi de vouloir bien remettre l'affaire aux

[1] « Dios Nuestro Señor milagrosamente me envió acá porque yo sir- « viese á V. A. Dije milagrosamente porque fué á aportar á Portugal, « adonde el Rey de allí entendia en el descubrir mas que otro : él le « atajó la vista, oido y todos los sentidos, que en catorce años no le « pude hacer entender lo que yo dije. Tambien dije milagrosamente « porque hobe cartas de ruego de tres principes, que la Reina, que Dios « haya, vido y se las leyó el doctor Villalon ...., etc. » — *Carta del Almirante D. Cristóbal Colon al Rey Católico.* — Suplemento primero á la coleccion diplomática, nº LVIII.

mains du nouvel archevêque de Séville, don Diego de Deza. Ferdinand y consentit. Toutefois l'Amiral spécifia expressément quelle question il entendait soumettre à l'appréciation d'autrui : c'était exclusivement celle qui concernait les revenus, le montant des droits sur les objets tirés des Indes et leurs marchandises qui y étaient importées. Car quant aux titres et au gouvernement des Indes, il n'admettait pas qu'on pût les discuter; son droit étant trop clairement écrit. Il paraît que l'archevêque de Séville n'accepta point cet arbitrage, soit qu'il crût que son amitié pour Colomb le rendait un peu partie dans cette affaire, soit que sa modestie l'empêchât de prononcer comme arbitre entre son souverain et le Vice-Roi des Indes. Il se récusa.

Au bout de quelque temps, l'Amiral retourna supplier le Roi de se souvenir de ses services, de ses travaux, de sa détention si imméritée. Il lui rappela qu'il se trouvait privé de ses droits et de son gouvernement sans avoir été ni mis en accusation, ni interrogé, ni convaincu, ni défendu, et qu'il était puni sans qu'aucune sentence eût été prononcée contre lui; qu'on l'avait chargé de fers sans savoir pourquoi; que Leurs Altesses, en lui exprimant de vive voix et par écrit leur regret de ce traitement, lui avaient promis de le réintégrer dans l'exercice de son pouvoir et de ses dignités.

Ferdinand, loin de paraître repousser ou détourner cette réclamation, en reconnaissait la justice, et semblait l'encourager à se plaindre de la position qui lui était faite; mais n'en remuait pas davantage. Toutes les fois que l'Amiral se présentait à la Cour, le Roi accueillait avec une extrême politesse ses instances, et lui répondait des choses on ne peut plus obligeantes. Quand il revenait à la charge, le Roi avait encore à lui offrir d'autres politesses flatteuses,

à susciter de nouvelles espérances. Néanmoins l'affaire n'en marchait pas plus vite.

Enfin Colomb, voyant que ses droits étaient sans force puisqu'il n'avait aucun moyen de les faire valoir, tenta de s'en remettre à la propre générosité du Roi. Il lui dit, pour éviter les lenteurs d'un litige, de fixer lui-même comme il l'entendrait ce qui lui revenait, car il était exténué par ses travaux, ses infirmités; il lui tardait de voir terminer ce différend, pour pouvoir se retirer en un coin et y mourir en paix.

Le Roi lui répondit gracieusement qu'il ne voulait point se priver encore de ses services; qu'il tenait à le satisfaire à tous égards; qu'il ne pouvait oublier qu'on lui devait les Indes, et qu'il entendait non-seulement lui accorder tout ce qui lui appartenait légalement, en vertu de ses priviléges, mais le récompenser aussi avec des biens propres de la couronne[1].

Après des assurances si formelles, exprimer un doute eût semblé une offense. Il fallait se taire et attendre. D'ailleurs, si depuis la mort d'Isabelle les grands le délaissaient, son ancien ami Diego de Deza lui restait. L'Amiral était aussi fort considéré et aimé de l'illustre Franciscain[2] François Ximenès de Cisneros, cardinal, archevêque de Tolède. Il conserva une lueur d'espérance, car, par moments, Colomb se laissait prendre tout de bon aux paroles captieuses de Ferdinand. Sa droiture ne pouvait croire à une dissimulation si longuement conduite, ni à un pareil mépris des droits les plus sacrés.

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. XIV.

[2] « Il était aussi fort aimé de François Ximenès, archevêque de Tolède, religieux de l'ordre de Saint-François. » — Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. XIV.

Comme c'était surtout la Reine qui se trouvait engagée envers l'Amiral, il parut convenable de soumettre sa réclamation au Conseil des Acquits, institué pour veiller à l'exécution des intentions et obligations testamentaires des Rois d'Espagne. Le Conseil fut régulièrement saisi de l'affaire. Il passa beaucoup de temps à examiner les pièces, à les discuter, à délibérer, toutefois sans rendre aucune décision. On eût dit qu'il déclinait sa propre compétence. Une haute influence semblait secrètement le paralyser. A Ségovie se faisait sentir le même esprit qui animait la coterie de Séville.

Au bout d'un certain temps, l'Amiral obtint que le Conseil des Acquits reprît son affaire; mais ce ne fut que pour recommencer les délais. La Cour était fort partagée sur cette réclamation. Dans leur droiture, le cardinal Ximenès et l'archevêque de Séville n'admettaient pas qu'on pût se dispenser de tenir à Colomb ce qu'on lui avait promis. L'autorité de ces deux éminents prélats rangea de leur avis les hommes craignant Dieu. Mais auprès du Roi les courtisans de race étaient en majorité. Pour eux la raison d'État l'emportait sur toute considération privée de conscience et d'engagement. L'intérêt de l'État, disaient-ils, s'opposait à l'exécution du traité du 17 avril 1492, malgré ses ratifications. La récompense demandée était trop au-dessus des services rendus. Et il ne convenait pas de faire si puissant un particulier, un étranger surtout [1].

Le Conseil des Acquits ne se prononça point. Évidemment l'intervention secrète du Roi était cause de cette abstention. Mais Colomb, ne pouvant jamais supposer le mal, pensa que, cette affaire ayant une grande importance, le Roi ne voulait point prendre sur lui de la décider,

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, in-4.

au moment où sa fille l'Infante doña Juana, héritière du trône de Castille, allait arriver accompagnée de son époux l'Archiduc Philippe d'Autriche. Et il prit en patience ce déplaisir. Pourtant il ne manquait aucune occasion de rappeler au Roi quelle injustice il y avait à le laisser privé de son gouvernement, de ses revenus, par cela qu'un acte de violence injustifiable avait été commis contre lui. Malgré son droit, par le fait on sanctionnait le traitement de Bobadilla.

De son côté, le fils aîné de l'Amiral, don Diego, rappelait aussi au souverain la demande qu'il lui avait adressée pour l'investiture du gouvernement héréditaire des Indes, qui lui appartenait en vertu des traités dont il présentait la copie. Jamais le Roi ne laissait sans réponses ces demandes. Il en accusait réception avec une ponctuelle exactitude. Dans les audiences et les conversations, il ajoutait des politesses et des protestations de bienveillance aux assurances déja données. Il ne se montra jamais importuné par l'insistance de l'Amiral ni par celle de son fils. Loin de là. Plus on lui adressait de réclamations, plus il y répondait favorablement. On ne pouvait se plaindre de l'accueil invariablement poli fait à ces demandes ; mais rien ne se terminait.

En attendant une décision qu'on ne rendait point, de peur de traverser les intentions du Roi, les ressources de l'Amiral s'épuisaient. Les caravelles d'Hispaniola n'apportaient rien pour lui. Son fondé de pouvoirs, soumis à l'arbitraire du gouverneur, n'osait[1] pas faire valoir énergiquement auprès d'Ovando des droits qui étaient contestés et méconnus. Cet officier avait même sérieusement motif de craindre sa rancune. L'Amiral, ne pouvant plus

[1] « Personne n'ose se hasarder à réclamer pour moi dans ce pays. » — *Lettre de l'Amiral à D. Diego Colomb*, du 1er décembre 1504.

longtemps soutenir la dépense qu'entraînait son rang dans la résidence royale, partit pour Valladolid où la cour ne fit qu'un séjour transitoire. Mais, afin que ses tribulations fussent à leur comble, la maladie vint s'ajouter aux tortures de la goutte dont il était « travaillé sans miséricorde [1]. »

Alors Ferdinand, qui, sans paraître y songer le moins du monde, suivait avec attention la décadence des forces de l'Amiral et l'aggravation de ses embarras pécuniaires, jugeant le moment opportun, lui fit proposer de renoncer à ses priviléges, et d'accepter en échange un domaine situé en Castille : le fief de Carrion de Los Condes, auquel on ajouterait une pension sur les fonds de la couronne. L'Amiral rejeta dédaigneusement cette offre, par laquelle on avait espéré séduire sa misère. Aussi inflexible dans son dénûment et ses infirmités qu'à l'époque où, fort de sa seule espérance, dans la plaine de Grenade il obligeait la cour à lui consentir ses priviléges, il ne céda rien, ne diminua rien de ses droits méconnus, et garda le silence de l'indignation, se bornant à en appeler à Dieu de cette iniquité.

De son lit Colomb écrivit à son ancien défenseur devant la Junte de Salamanque, Diego de Deza, devenu archevêque de Séville et resté son fidèle ami. Il épancha dans le secret de l'amitié sa douleur avec la retenue et le laconisme d'un homme habitué à souffrir, et lui dit : « Il paraît que Son Altesse ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'Elle et de la Reine (qui est maintenant dans le sein de la gloire) sur leur parole et leur sceau. Lutter contre sa volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire. Je laisse le reste

[1] Propre expression de Christophe Colomb.

à Dieu, qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins. »

Ainsi, l'homme qui en ce moment rendait l'Espagne le royaume le plus riche et le plus puissant de la chrétienté, n'avait pas une tuile pour abriter sa tête; couchait dans un lit de louage, et se trouvait réduit aux emprunts pour payer sa dépense à l'auberge.

Ce dénûment ne suffisait pas à la tacite animosité du Roi. Non-seulement il le privait de ses revenus, il voulait encore le dépouiller de ses titres et de ses honneurs. Quel était donc le forfait de Colomb? que pouvait-on lui reprocher? Aucun grief n'était formulé, et jamais aucun historien n'a rien pu recueillir à cet égard. Sa soumission n'avait-elle pas égalé son zèle? son zèle, sa prudence? sa prudence, sa fidélité? sa fidélité, son dévouement? Même depuis son retour, après que lui fut ravie la Reine, son amie, son soutien, s'absorba-t-il dans sa douleur au détriment du service du Roi? Ne conserva-t-il pas à l'ingrat monarque l'empressement qu'Isabelle aurait souhaité pour lui?

Nous avons à cet égard une preuve qu'on ne saurait suspecter, car elle est surprise à l'intimité de l'épanchement paternel, aux communications privées de la famille, au moment même où, frappé dans tout son être par la mort de la Reine, Colomb traçait à son fils aîné, alors auprès du Roi, la conduite qu'il devait tenir. Ces conseils prennent un double intérêt des circonstances mêmes. Voici comment le père parlait à son fils : « Maintenant, le principal est de recommander affectueusement à Dieu, et avec beaucoup de dévotion, l'âme de la Reine, notre maîtresse. Sa vie fut toujours catholique et sainte, et portée à toutes les choses de son saint service; et par ces motifs, on doit croire qu'elle est dans

« sa sainte gloire, sans regrets sur ce monde âpre et pé-
« nible[1]. »

« Ensuite, l'important et la seule chose qui vaille toutes « les autres, c'est de s'appliquer et de faire de continuels « efforts pour le service du Roi, notre Seigneur, et de « travailler à lui épargner des ennuis. Son Altesse est la « tête de la chrétienté : voyez le proverbe qui dit que « lorsque la tête est souffrante, tous les membres le sont « aussi; et c'est pour cela que tous les bons chrétiens « doivent prier pour la prolongation de sa vie et la con- « servation de sa santé; et nous qui avons plus spéciale- « ment l'obligation de le servir, nous devons aider à cela « avec plus d'étude et de zèle que tous les autres[2]. »

Ces recommandations de l'Amiral ne dévoilent-elles pas le fond de son âme? N'y trouve-t-on pas une soumission absolue, le dévouement le plus sincère?

Mais qu'importait à Ferdinand la fidélité de Colomb? Pour ce grand politique, l'intérêt était l'unique règle du cœur. Il ne supposait à personne une générosité dont il ne se sentait pas capable, et ne pardonnait point la supériorité. Ce qui l'offusquait dans Colomb, ce qui le rendait implacable pour lui, c'était sa gloire, son involontaire grandeur. Aucun service ne pouvait racheter l'importance acquise par cet étranger qu'il avait vu si pauvre, sollici-

[1] « Su vida siempre fue católica y santa y pronta á todas las cosas « de su santo servicio; y por esto se debe creer que está en su santa « gloria, y fuera del deseo deste áspero y fatigoso mundo. » — *Cartas de D. Cristóbal Colon.* — Memorial de letra del Almirante.

[2] « Su Alteza es la cabeza de la cristiandad : ved el proverbio que « diz : cuando la cabeza duele, todos los miembros duelen. Ansi que « todos los buenos cristianos deben suplicar por su larga vida y salud, « y los que somos obligados á le servir, mas que otros, debemos ayudar « á esto con grande estudio y diligencia. » — *Cartas de D. Cristóbal Colon.* — Memorial de letra del Almirante.

tant l'honneur d'une audience, suppliant qu'on voulût le croire, et qui, après sept ans d'importunités, avait, en moins de huit mois, conquis la Vice-Royauté de pays plus vastes que l'Espagne; s'était vu traiter en Souverain par le chef de l'Église, la cour de Portugal, celle de Castille et les puissances catholiques.

En voyant tant d'ingratitude répondre à de tels bienfaits, le cœur attristé d'une déloyauté si noire, on voudrait, pour l'honneur de l'humanité, pouvoir atténuer l'odieux de cette conduite. Il faut dire à la décharge de Ferdinand, qu'indépendamment de son antipathie naturelle pour la grandeur de Colomb, le Roi craignait que le progrès des Découvertes, le développement des colonies ne finît par donner à la vice-royauté des Indes une puissance trop réelle qui, favorisée par la distance et d'immenses trésors, lui susciterait peut-être le désir de se déclarer indépendante et de former un État rival de la Castille. L'accroissement indéfini de territoire que présageaient les découvertes successives aurait pu naturellement inspirer les mêmes craintes, les mêmes prévisions à tout autre monarque. Néanmoins cette suspicion de l'avenir, la défiance inhérente à ces arrière-pensées ne pouvaient délier le Roi de ses engagements. D'abord, la défection et le crime ne se supposent pas : on ne peut, au moins, les punir avant de les constater. Ensuite, il n'y avait point dans ces prévisions hypothétiques péril immédiat pour l'existence du royaume. Aussi Ferdinand n'osait-il pas invoquer cette nécessité suprême du salut public, cette légitime raison d'État qui permet de suspendre, résoudre ou briser tout engagement contraire à la loi de sa propre conservation.

Si de l'exécution des traités passés entre la couronne et l'Amiral devaient résulter pour celui-ci des avantages énor-

mes, ces avantages n'avaient qu'une extension proportionnée aux profits même de la Castille. D'ailleurs ces éventualités heureuses, maintenant objet d'étonnement et d'envie, étaient entrées d'avance dans l'esprit de Colomb, quand il avait posé ses conditions rémunératoires. La cour s'en étonnait et s'en alarmait aujourd'hui; mais lui n'était nullement surpris. Tous ses engagements avaient été tenus et dépassés. Il avait trouvé mieux qu'il ne cherchait, donné aux souverains plus qu'il n'avait promis, et bien au delà de leurs espérances. De telle sorte que la violation flagrante des obligations de la couronne, l'oubli de la parole et de la signature royale ne sauraient rencontrer l'apparence d'une excuse ou même d'un prétexte.

A quelque degré d'indulgence qu'on se place pour la considérer, la conduite de Ferdinand attriste la conscience. On souffre de voir le dédain de la justice en si haut lieu. Ce parti pris de ne pas tenir ses engagements par cela qu'ils deviennent lourds ou gênants, et qu'on possède la force, révolte l'honnêteté publique. Pour se produire sous des plafonds dorés, la mauvaise foi n'est que plus dégradante. La préméditation de Ferdinand, sa spéculation sur la détresse et l'affaiblissement du Révélateur de la Création, sa spoliation du Héros malade offrent quelque chose de cruel et d'impie, comme l'entreprise contre l'orphelin ou la pauvre veuve sans protecteur. La justice ne connaît aucune prescription; l'histoire n'a point d'amnistie pour de telles iniquités.

La déloyauté de Ferdinand devait indigner Colomb autant que son ingratitude; car malgré le silence de sa modestie, il portait en lui le sentiment de la grandeur de son œuvre; par conséquent de ses services si obstinément méconnus.

D'après une certaine école, la plupart des biographes

répètent aveuglément que l'Amiral mourut sans se douter de l'importance de ses découvertes, et qu'il prit jusqu'à la fin le Nouveau Continent pour la Côte asiatique.

C'est là, ne déplaise à Humboldt, une complète erreur. Il faut se rappeler que Colomb donna le nom d'*Indes* aux terres découvertes afin d'y intéresser la cour, parce que les Indes passaient alors pour le pays du monde le plus riche en épiceries, en perles, en or, en diamants. Fernando Colomb le dit positivement[1]. D'autres contemporains ont également assuré qu'il ne donna ce nom à ses découvertes que par ce motif[2]. On doit aussi ajouter que l'Amiral, dès son troisième voyage, désignait une terre de laquelle on n'avait jamais ouï parler. Quant à Cuba, comme personne n'en avait fait le tour, même plusieurs années après la mort de l'Amiral ; qu'on prenait cette île pour un continent, il avait pu partager cette opinion et penser que cette terre était le prolongement de la côte d'Asie, s'avançant vers l'est jusque dans la mer des Antilles[3]. Ceci ne préjudicie point à l'exactitude de sa notion sur l'existence du Nouveau Continent. Après sa troisième expédition il sut non-seulement que la Terre ferme était un Continent, mais que l'Océan en faisait le tour.

La logique des faits est plus forte que celle des histo-

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. VI.

[2] « Otros dicen que no tuvo Colon mas causa para llamarlas Indias, sino aver querido poner mas codicia á los principes con quien trataba, y autorizar mas su navegacion con este nombre, por el oro, plata, perlas y otras cosas... » — Juan de Torquemada, *la Monarquia indiana*, libro primero, cap. VII.

[3] En 1508, deux ans après la mort de l'Amiral, le roi Ferdinand donna l'ordre d'explorer toutes les côtes de Cuba, pour qu'on sût enfin si elle était une île ou un continent. Sébastien de Ocampo reçut une commission à cet effet. — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*, Decada I, lib. VII, cap. I.

riens. Elle l'emporte encore sur leurs subtiles inductions.

Nous avons dit et nous répétons que, dès son troisième voyage, l'Amiral savait que le Nouveau Continent n'était pas l'Asie; nous pouvons assurer qu'il savait même que l'Océan entourait de ses flots ce Nouveau Continent; car, avant d'entreprendre sa quatrième expédition, il parlait de trouver un Détroit, un passage qui l'eût conduit dans cette mer sur l'autre bord de l'isthme de Panama.

C'est là un fait positif, établi sur les propres paroles de Colomb, le témoignage de ses ennemis et l'unanimité des écrivains de son temps. Étant à Grenade sous les ogives de l'Alhambra, l'Amiral annonçait l'existence de l'Océan, de l'autre côté du Nouveau Continent. Si dans sa lettre du 7 juillet 1503 il parle de Ciguare et de Ganges, il répète les désignations données par les indigènes, il se conforme aux idées alors généralement admises, et hors desquelles on ne l'eût pas compris; mais il ne croit point avoir trouvé l'Asie. Et alors même qu'il est réduit à employer le nom d'*Indes*, par prudence ou par modestie, n'osant ni ne voulant en créer un lui-même pour l'imposer à une terre si vaste, il sait bien que Dieu lui a livré l'inconnu, un sol totalement ignoré de l'Ancien Monde.

Colomb a une idée si nette de sa découverte; il est tellement convaincu que ce continent nouveau n'est pas l'Asie, qu'il indique comment la mer le confine; il trace la position géographique de Véragua par rapport aux terres opposées sur l'autre bord de l'Océan, et dit qu'elles se trouvent situées comme Tortose l'est à l'égard de Fontarabie, et Pise à l'égard de Venise[1].

[1] « Tambien dicen que la mar boxa á ciguare, y de allí á diez jornadas es el rio de Guangues : parece que estas tierras estan con Veragua como Tortosa con Fuenterabia, ó Pisa con Venecia. » — Christophe

Si pendant un certain temps Colomb avait réellement pu croire qu'il était parvenu aux Indes, ses dernières expéditions venaient de rectifier et de fixer ses idées sur l'importance de ses découvertes. Rien n'était plus douteux pour lui après son quatrième voyage[1]. Cette intuition puissante qui lui avait fait deviner l'existence d'un Détroit entre les deux divisions du Nouveau Continent, et pressentir l'emplacement nécessaire aux grandes communications de l'avenir entre les peuples, lui montrait clairement l'immensité de ses découvertes. Il avait donc pleinement conscience de l'énormité de cette injustice royale, et sentait que jamais iniquité plus criante ne fut commise envers un homme. Par la Donation apostolique du Saint-Siége et la Ligne de Démarcation papale dont il était secrètement cause, il avait assuré à la Castille la moitié de ce Globe, et on lui refusait ses droits, ses titres, ses honneurs, son pain ! Il ne possédait au monde que ses revenus, et on les faisait disparaître! C'était à la confiance ou à la commisération de quelques Génois qu'il devait de pouvoir subsister chétivement par des emprunts.

Il voyait s'éloigner indéfiniment la délivrance du Saint-Sépulcre, désir désespéré de toute sa vie, lorsque tout semblait prêt pour sa réalisation. L'or abondait maintenant, et chaque arrivage promettait pour la saison suivante des richesses plus grandes; mais rien n'était pour lui! Que ne devait-il pas éprouver dans son cœur? Pour-

Colomb, *Lettre aux Rois Catholiques, écrite de la Jamaïque le 7 juillet* 1503.

[1] « Estuvo un tiempo en opinion que estava al fin de Oriente y principio de Asia ; pero como descubrió la tierra firme, y la halló atravessada, se desengano. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales.* Decada I, lib. VI, cap. VI.

tant il ne laissa entendre aucune plainte, et arrêta sur ses lèvres tout reproche près d'en sortir. Renfermant au fond de son isolement l'amertume de ses tristesses, il les offrit à celui dont il avait porté la Croix. Ce calme dans le comble des afflictions ne laisse-t-il pas deviner autre chose que la vertu? Trouverait-on dans l'histoire un exemple qui lui fût semblable? La philosophie est aussi impuissante à inspirer qu'à expliquer cette sublime résignation. C'est que le Messager du Salut tenait devant ses yeux le crucifix. Il se rappelait que notre divin Maître Jésus, venant apporter à l'humanité plus qu'un monde et que tous les mondes, la Vérité, la Voie et la Vie! avait été calomnié, persécuté, garrotté, battu de verges, donné en spectacle à la foule et livré au dernier supplice malgré son innocence déclarée. A son image, le Révélateur du Globe se taisait sur son lit de douleur, et, comme le Libérateur des nations, pardonnait à ses ennemis.

Dans la seconde quinzaine d'avril, l'Amiral sut que le Roi s'était rendu avec la cour à la Corogne, pour recevoir sa fille, maintenant Reine, doña Juana, qui venait, accompagnée de l'archiduc Philippe, son époux, prendre possession de la couronne de Castille. Un rayon brilla sur sa couche de douleur. Colomb espéra trouver dans la fille d'Isabelle un peu de cette affectueuse justice que lui montrait sa mère, la Reine incomparable. Il lui écrivit pour s'excuser de ne pas aller à sa rencontre, et chargea l'Adelantado de porter son message, adressé conjointement à doña Juana et à son royal époux.

Dans cette lettre, sa résignation à la volonté divine se voit tout d'abord. Il leur dit qu'il a plu à Notre-Seigneur de le priver du bonheur d'aller à leur rencontre et de diriger lui-même leur navigation. Il les assure que, malgré les douleurs qui présentement le torturent sans pitié, il

pourra leur rendre des services que l'on n'aura jamais égalé. Faisant allusion à la mort d'Isabelle et aux changements survenus à la suite de cette perte inexprimable, il dit que ces temps de revers, « *estos revesados tiempos*, » et les autres angoisses auxquelles on l'a livré contre toute raison, l'ont réduit à cette extrémité. C'est pourquoi il ne peut se présenter, ni lui ni son fils [1], dont il ne saurait se passer dans sa situation. Il termine sa missive en témoignant son espoir d'être réintégré dans son état et ses honneurs, conformément aux traités qui engagent envers lui la Castille.

Cette lettre fut écrite vers le 1er mai.

La Reine de Castille et l'archiduc Philippe arrivèrent le 7 à la Corogne. L'Adelantado ne put s'acquitter de son message qu'au bout de quelques jours. Les nouveaux souverains de Castille accueillirent gracieusement sa demande et promirent d'y faire promptement droit [2]. Dès que les convenances le permirent, l'Adelantado repartit pour porter à son frère cette bonne nouvelle.

Mais durant ce temps, la maladie avait fait d'irrémédiables ravages.

[1] « É otras angustias en que yo he sido puesto, contra tanta razon, « me han llevado á gran extremo a esta causa no he podido ir á vues- « tras Altezas ni mi hijo. » — *Carta del almirante D. Cristóbal Colon á los reyes D. Felipe y doña Juana.* — Suplem. primer. á la coleccion diplomát., n° LXII.

[2] « Les Rois reçurent la lettre de bonne sorte et donnèrent espérance à l'Adelantado de dépêcher promptement l'affaire de l'Amiral. » — Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade Ire, liv. VI, chap. LIV.

CHAPITRE IX.

Aggravation de la maladie de Colomb. — Il reconnait que sa fin approche; il dépose son testament olographe entre les mains du notaire de la cour. — Erreur des historiens et des biographes au sujet de la date de ce testament et des dispositions relatives à doña Beatrix Enriquez. — Derniers sacrements donnés à l'Amiral. — Ses dernières paroles. — Sa mort arrivée le jour de l'Ascension. — Voyages posthumes de l'Amiral.

§ I.

Depuis la mort de la Reine, les forces de l'Amiral diminuaient sourdement par une lente décroissance. Les ressorts de sa puissante organisation, usés sous de si longs travaux, aggravés de souffrances, n'étant plus soutenus par la présence d'Isabelle, se relâchèrent tout à coup. La nature reprit ses droits. Son énergie de volonté retarda seule les effets d'une destruction qui semblait imminente.

Quand, pour découvrir le Détroit, il s'était remis en mer à soixante-six ans, après en avoir passé quarante à naviguer, Colomb n'avait pas déployé une moins héroïque audace qu'à sa première expédition. Déjà plusieurs fois atteint d'ophthalmie et de rhumatisme articulaire, il eut à subir, durant ce voyage, des privations, des fatigues et des intempéries indicibles, auxquelles succombèrent de jeunes marins parmi ses équipages, et dont son frère l'Adelantado, malgré sa complexion athlétique, ressentait encore les suites plus d'un mois après son débarquement[1].

[1] « Tu tio ha estado muy malo, y está de las quijadas y de los dientes. » — *Cartas de D. Cristóbal Colon á su hijo D. Diego Colon.*

En outre, une de ses anciennes blessures s'était rouverte; des gonflements artithriques endolorissaient ses pieds et ses mains; le mal avait gagné les principaux centres. En dépit de son calme apparent et de sa stoïque retenue de paroles, la perte d'Isabelle avait fait à son cœur une déchirure d'où s'échappait goutte à goutte la source de sa vie. A partir de ce moment, chaque jour hâta l'approche du terme fatal.

Dans ses atroces calculs sur ce qu'il lui restait de temps à souffrir, le roi Ferdinand était d'une exactitude sagace. Pourtant il y avait encore chez Colomb un autre secret de souffrance dont ne pouvait se douter ce profond politique.

Nonobstant sa résignation toute aimante à la volonté de Dieu, son pardon de l'iniquité, une désolation plus amère que l'ingratitude royale le poignait incessamment dans sa solitude : c'était le souvenir de ces contrées qu'il était allé découvrir au nom de Jésus-Christ, la navrante image de ces populations jadis heureuses, qu'il avait ambitionné d'amener au Rédempteur, auxquelles il avait le premier montré et fait saluer la Croix, et que maintenant l'on détruisait avec une barbarie insensée. Le Révélateur du Nouveau Monde se sentait martyrisé dans les Indiens, démembré dans la dislocation de leurs tribus et les supplices infligés à ces infortunés, qui s'éteignaient maudissant la sublime religion qu'il aspirait à leur faire chérir.

Au milieu de ses tortures physiques, des humiliants embarras de son dénûment, Colomb, remettant le sort de ses deux fils à la commisération de la Providence, aurait pu encore oublier sa détresse, son abaissement, la perfidie du monarque. Mais nulle préoccupation humaine n'aurait pu lui dérober l'image de ces malheureux Indiens et ralentir l'accélération de son pouls indigné. Par quelles paroles consoler une telle affliction? Qu'oser

dire ? Comment aurait-on modéré le chagrin qui pénétrait jusqu'aux entrailles le disciple du Verbe, et adouci cette agonie morale, douleur immense comme une nation, multiple à l'égal des peuplades de cette race infortunée dont il prévoyait la fin, et semblait entendre les lamentations dernières ?

Pour prolonger encore durant quelques jours la vie de Colomb, il eût fallu pouvoir ressusciter la grande Isabelle et fermer à l'instant la plaie [1] saignante des Indes. Mais, après tant de traverses et de douleurs sans nom, sa conservation jusqu'à ce moment pourrait paraître un phénomène. D'ailleurs il portait dans sa propre sensibilité, sa compatissance aux maux d'autrui, la cause d'une destruction imminente.

Bientôt il reconnut qu'aucun secours humain ne pouvait désormais réparer le délabrement d'un corps usé dans tout son organisme ; il relut pour la dernière fois son testament, et, n'y trouvant rien à changer, voulut en faire le dépôt authentique.

Le devoir nous arrête un instant devant cet acte de

[1] Nous ne pouvons oublier ici que, seul entre les nombreux écrivains qui ont parlé de Colomb, M. le comte de Falloux a posé le doigt sur cette plaie cachée de son cœur. Dans sa courageuse *Histoire de Saint Pie V*, ce noble défenseur du catholicisme a indiqué cette cause intime de souffrance qui avait échappé à la sagacité de tous les biographes de Christophe Colomb. On reconnaît d'abord au premier coup d'œil dans cette pénétration de l'âme du Héros, la finesse de tact, la sûreté de jugement, la délicatesse d'appréciation, réhaussées par l'élégante vigueur du style qui furent les prémices du grand caractère et de l'entraînante éloquence que devait manifester M. de Falloux dans les plus mauvais jours de notre dernière République ; et faire qu'après sa trop courte apparition sur la scène politique, il restât dans nos souvenirs comme la seule, incontestable et complète supériorité mise en lumière par la Révolution de février 1848. — Il est curieux de constater à cette occasion, que le seul grand talent produit sous la République n'était pas celui d'un républicain.

dernière volonté, qui a servi d'occasion aux accusations les plus téméraires contre la pureté de ce grand serviteur de Dieu.

Washington Irving prétend que « la veille de sa mort, il fit un codicille définitif et régulier. » Cet auteur ajoute: Une clause de ce testament « recommande aux soins de « don Diego Beatrix Enriquez, mère de son fils naturel, « don Fernand. Ses liaisons avec elle n'avaient jamais été « sanctionnées par le mariage; et, soit par suite de cette « circonstance, soit qu'il eût à se reprocher de l'avoir né- « gligée, il paraît avoir été ému d'une vive componction « à ce sujet dans ces derniers moments[1]. »

Depuis Galeani Napione, développé acrimonieusement par Jean-Baptiste Spotorno, qu'ont à leur tour commenté don Martin Fernandez de Navarrete, Washington Irving et le docte Humboldt, suivis de toute l'École protestante, aucun des biographes de Colomb n'a manqué de reproduire ponctuellement cette assertion des regrets qu'inspirait à l'Amiral, dans ses derniers moments, le souvenir de Beatrix Enriquez, et de nous indiquer, comme preuve de « sa vive componction, » son dernier codicille, fait « la veille de sa mort, » c'est-à-dire le 19 mai 1506.

Nous ne laisserons pas plus longtemps calomnier jusque dans son agonie le Révélateur du Globe. Il est temps de mettre un terme à cette falsification des faits, provenant d'un audacieux renversement des dates.

Nous déclarons donc formellement que cette « vive componction de Colomb dans ses derniers moments » est une erreur grossière.

Nous affirmons en outre que Christophe Colomb ne fit aucune disposition testamentaire « la veille de sa mort. »

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, t. IV, liv. XVIII, ch. IV, p. 37.

Nous certifions que le « codicille définitif et régulier » qu'on prétend fait « la veille de sa mort, » par conséquent le 19 mai 1506, datait déjà de plus de quatre années !

Le dernier codicille de Christophe Colomb, « document écrit de sa propre main, daté du 1er avril 1502 » et déposé dans la cellule du Révérend Père Gaspar Gorrico, de la Chartreuse des Grottes, avant le départ de l'Amiral pour son dernier voyage, fut, depuis son retour, confirmé dans sa teneur. Il le déclare lui-même. En preuve de sa constante volonté, Colomb le reproduisit de sa main, le 25 août 1505. Seulement, sentant sa fin approcher, l'Amiral souhaita le revêtir d'un caractère authentique, en le déposant dans les formes légales aux mains du notaire de la cour, Pedro de Hinojedo, écrivain de la chambre royale, et nommer pour ses exécuteurs testamentaires son fils aîné, don Diego Colomb, son frère don Barthélemy et Juan de Porras, trésorier général de la Biscaye ; ce qu'il fit le 19 mai 1506, assisté des honorables témoins le bachelier de Mirueña et Gaspar de la Miséricorde, tous deux citoyens de Valladolid, et en présence de sept officiers de sa maison, savoir : Barthélemy Fieschi, son noble compatriote, Alvaro Perez, Juan d'Espinosa, André et Fernand de Vargas, François Manoel et Fernand Martinez, ainsi qu'il conste de l'acte de dépôt[1].

[1] « Testigos que fueron presentes, llamados é rogados á todo lo que « dicho es de suso, el Bachiller Andres Mirueña é Gaspar de la Miseri-« cordia, vecinos desta dicha villa de Valladolid, é Bartolomé de Fresco, « é Alvaro Perez, é Juan Despinosa, é Andrea é Hernando de Vargas, é « Francisco Manuel, é Fernan Martinez, criados del dicho S. Almi-« rante. » — *Testamento y codicilo del almirante don Cristóbal Colon en Valladolid á* 19 *de mayo de* 1506.—Coleccion diplomática, docum., nº CLVIII.

Pour bien apprécier le sens des paroles courtes et sous-entendues de Colomb au sujet de Beatrix Enriquez, la rectification de cette date est indispensable; car l'intervalle qui sépare la date du testament de l'acte de dépôt rend inadmissible l'interprétation injurieuse donnée aux regrets qu'exprima l'Amiral.

Maintenant, après avoir rétabli les dates dans leur ordre, réintégrons les faits dans leur place, et restituons aux paroles testamentaires leur véritable sens.

Dans son dernier codicille du 1er avril 1502, recopié de sa main [1] le 25 août 1505, et déposé en forme légale seulement le 19 mai 1506, le Vice-Roi des Indes s'occupait en effet de sa compagne, toujours délaissée, Beatrix Enriquez. Mais, loin d'accuser, comme on l'a dit, un remords, son souvenir nous révèle une délicatesse de cœur.

On se rappelle dans quelles circonstances se conclut le mariage de Christophe Colomb avec cette noble Cordovane. Malgré sa haute naissance, Beatrix, en sa fleur de beauté, avait épousé Colomb déjà blanchi, étranger, pauvre, inconnu, repoussé à cause de l'incroyable grandeur de ses vues, n'apportant en patrimoine de son génie qu'un projet rejeté par trois gouvernements, ne rencontrant au lieu d'appui que l'incrédulité et le persiflage. Elle avait affronté l'opposition de sa famille, de ses amies, l'opinion du monde, bravé le ridicule, se faisant une secrète joie de chacun de ses sacrifices; et cependant, pour lui en témoigner sa reconnaissance, Colomb, peu après son

[1] « El tenia escrito de su mano é letra un escrito que ante mí el dicho Escribano nostró é presentó que dijo que estaba escrito de su mano é letra, é firmado de su nombre, etc... » — *Déclaration du notaire royal Pedro de Hinojedo au sujet du testament olographe que déposait, en ses mains, l'Amiral des Indes.* — Coleccion diplomática, docum., nº CLVIII.

mariage, s'éloigne de Cordoue, n'y revient presque jamais et n'y séjourne plus. C'est qu'il ne s'appartenait pas à lui-même ; il se devait à l'opération de la Providence. Le service des Rois qu'il tournait ici à la gloire de Dieu, à l'accroissement de l'Église, le retenait sans cesse. Il immolait sans pitié son bonheur domestique aux intérêts du Globe. Ainsi que les apôtres s'étaient séparés de leur femme, de leurs enfants, pour s'en aller répandre parmi les nations la bonne nouvelle, Christophe Colomb, se dégageant des étreintes du bonheur, oubliait la félicité qu'il s'était promise, afin de travailler uniquement à l'accroissement de notre domaine, de découvrir la totalité de la création terrestre; de porter le signe de la Rédemption aux peuples inconnus; de préparer les voies de l'Évangile, et, avec le produit de ses travaux, de racheter enfin le tombeau du Sauveur.

Toutefois, au moment d'entreprendre sa dernière exploration, la plus hardie et la plus dangereuse, pendant même qu'il écrivait ses intentions testamentaires, venant à se rappeler les longs sacrifices, le dévouement silencieux de Beatrix, l'abandon où il l'a laissée pendant tant d'années, songeant qu'il ne lui avait point constitué de douaire dans son acte de majorat, Colomb fut pris d'un regret douloureux, d'un scrupule de cœur. Il craignit de paraître ingrat; d'avoir réellement trop négligé celle qui s'était dévouée à lui et pour lui, à l'heure de ses tribulations, dont l'ingénieuse tendresse s'était complue à calmer les angoisses de l'incertitude et à lui déguiser son dénûment; il eut peur de n'avoir pas assez concilié les égards dus à sa compagne avec les exigences du service de Dieu.

Ne pouvant désormais modifier quant au fond son institution de majorat, connue des Souverains et du Saint-Siége, en faveur de la noble Beatrix, qui ne demandait

rien, ne voulait rien, dont le silence et la résignation égalaient le dévouement du premier amour; il dut se borner à la recommander à son héritier universel, en des termes qui rendraient doublement obligatoire sa volonté testamentaire. C'était, dit-il, pour le soulagement de sa conscience. Il rappelle en deux mots combien il lui est redevable. Et comme il ne jugeait pas séant de consigner dans cet acte de dernière volonté pourquoi cette obligation était un poids sur son cœur, il se suffit en disant : « Il n'est pas convenable d'en écrire ici la raison[1]. »

Dans ces seules paroles, Napione, Spotorno, Navarrete, également étrangers à l'histoire de Colomb et à la connaissance du cœur humain, ont cru tenir la preuve d'une liaison illicite[2]. Ils ont rapporté ces regrets à sa position irrégulière envers Beatrix Enriquez. Washington Irving, n'osant pas les contredire, s'est presque rangé de leur avis, quoiqu'avec une hésitation visible.

L'ineptie d'une telle interprétation a le droit de nous étonner.

Quoi, si la cause de la recommandation mortuaire, cette raison qu'il ne convenait pas d'écrire en ce lieu, avait été une liaison coupable, Colomb aurait-il rappelé que Beatrix Enriquez était la mère de don Fernando? Dès qu'il déclarait la maternité de Beatrix, pouvait-il lui rester à cacher quelque chose sur la nature de leurs rapports? Évidemment, la pudique réserve de l'Amiral ne

[1] « La razon dello non es licito de la escribir aqui. » — *Dernier article du testament olographe, écrit et recopié par Colomb le 25 août* 1505. — Coleccion diplomática, docum., n° CLVIII.

[2] Navarrete a cru sur parole Spotorno, qui avait cru Napione, lequel s'en était rapporté à la chicane pitoyable d'un procureur jouant sa dernière argutie avant de perdre son procès; le piètre Licencié, Luiz de la Palma y Freytas. — *Pleytos de los descendientes de Colon.*

pouvait concerner cette maternité, qu'il avouait si clairement. Le mystère devient impossible après une telle netteté d'expressions. Donc la réticence du testateur n'était pas relative à la naissance de son second fils.

Les mêmes écrivains qui ont vu dans ces paroles, l'aveu d'une faute arraché à la conscience au terrible moment des adieux à la vie, ont oublié la date de ce testament. Ils ont confondu la rédaction de ce document olographe avec l'acte de dépôt, qui en fut fait quatre ans plus tard par l'Amiral, la veille de sa mort. Sur quelques paroles dont leur méconnaissance de ce grand caractère les empêche de saisir la portée, ils ont conclu à une liaison illicite, et à de stériles remords vers les derniers moments. La différence des dates ne les a pas arrêtés. Nous ne réfuterons pas ici leur obstination aveugle. Nous référant aux preuves que nous avons données dans notre introduction [1], il nous suffira de dire que le mariage de Colomb avec doña Beatrix Enriquez, démontré par tant d'inductions logiques, de pièces et de preuves diverses, reconnu par ses descendants, les arbres généalogiques, les traditions de sa parenté, était avoué par lui, de sa propre main, cinq ans quatre mois et dix-huit jours avant l'acte de dépôt fait « la veille de sa mort » dans un document autographe qui, par bonheur, nous a été conservé. Christophe Colomb nomme son épouse *muger* [2], cette femme dont sa

[1] Tome I[er], pages 51, 52, 53 jusqu'à 57.

[2] Pour nos lecteurs français il est peut-être bon de constater que le nom de *muger*, employé par Christophe Colomb au sujet de Beatrix Enriquez, ne veut pas dire seulement la *femme* en général, mais qu'il signifie aussi l'épouse. C'est par ce nom de *muger* que se désignait la reine doña Juana, veuve du roi Henrique IV. Dans son testament olographe, fait en avril 1475, elle se dit : « *Muger del rey don Enrique que Dios haya.* » Ce nom de *muger* était aussi donné par Ferdinand à la reine catholique, la grande Isabelle, le roi disait : « La serenísima

mission l'a toujours éloigné. Il exprime la cause de cette courageuse séparation[1].

Et dans ce testament même l'article invoqué contre Beatrix Enriquez offre une preuve de la légitimité de son fils. Si doña Beatrix Enriquez n'avait pas été femme légitime de l'Amiral, celui-ci n'aurait-il pas mis sa pension à la charge de son fils Fernando, héritant d'un million et demi? N'était-il pas naturel d'imposer cette obligation au propre fils de Beatrix, au lieu de la transporter au fils d'un autre lit? Mais Colomb la laissa expressément à don Diego en sa qualité d'aîné, parce que la pension de la veuve de l'Amiral des Indes devait être servie par son successeur dans l'Amirauté, le continuateur de ses titres et de ses priviléges. Qu'on nous pardonne la courte longueur de cette dernière réponse à la dernière calomnie des derniers historiens de Colomb, et de rappeler en passant que pareille accusation ne vint jamais à l'esprit de ses persécuteurs, ni pendant sa vie ni durant l'existence de sa lignée directe. L'esprit de fausse critique et de vaine érudition l'ont inventée de nos jours.

Toutefois, pour juger jusqu'au dernier instant du caractère de Colomb, ce testament est de grande importance. Les dates n'y sont pas moins significatives que les expres-

reina doña Isabel, mi muger, etc... » — C'était encore le nom de *muger* que le vieux Roi catholique donnait à sa seconde épouse, la jeune Germaine de Foix. « Serenísima Reina nuestra muy cara é muy amada muger... » — *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España,* por D. Miguel salvá y D. Pedro Sainz de Baranda, tomo XIV.

[1] « Y dejé muger y fijos que jamas vi por ello. » — *Lettre de Christophe Colomb aux membres du conseil, écrite à la fin de l'année* 1500. — Le brouillon de cette lettre, en entier de la main de l'Amiral, nous est parvenu, et son authenticité a été reconnue implicitement et explicitement par les historiographes royaux Muñoz et Navarrete. — *Coleccion diplomática.* Documentos diplomáticos, nº CXXXVII.

sions elles-mêmes. Les dates attestent l'invariable fixité de détermination du testateur. Ce qu'il avait écrit en 1501, avant sa dernière expédition, il l'a confirmé en 1505. Ce qu'il avait confirmé à cette époque, il le sanctionne de nouveau en 1506, par l'acte de dépôt fait « la veille de sa mort. » A son immutabilité d'intention se reconnaît cette constance de volonté, cette précision de raison qui en était la cause et formait le fond de son énergie.

Cette consécration de ses dernières volontés, accomplie ainsi dans ces circonstances solennelles, par-devant le notaire royal Pedro de Hinojedo, vient, en le justifiant, autoriser ce que nous avons affirmé d'une façon un peu impérative sur la candeur sublime et la nature aimante et inspirée de Christophe Colomb. C'est à juste titre que nous l'avons dit suscité d'en haut, enflammé pour la gloire du Verbe divin, soumettant sa science à sa foi, comme son génie à l'humilité.

Il ne se trouve pas d'hypocrite sous le linceul mortuaire. On ne dissimule plus au seuil de l'éternité. Or, par l'acte de dépôt fait « la veille de sa mort, » le Révélateur du Globe constatait une dernière fois le caractère surhumain de sa Découverte. Il réitérait en face du tombeau ce que l'ingratitude de la Cour l'avait forcé d'écrire au Roi et à ses conseillers : « Par la volonté de Dieu Notre-Seigneur, j'ai donné au Roi et à la Reine les Indes, comme chose qui était mienne ; je puis le dire, parce que... [1]. » Il désigne encore, dans ce moment solennel, la fameuse Ligne de Démarcation allant de l'un à l'autre pôle ; non point la

[1] « Digo serví, que parece que yo por la voluntad de Dios Nuestro Señor se las dí, como cosa que era mia, puédolo decir, porque... » — *Testamento y codicilo del almirante D. Cristóbal Colon, otorgado en Valladolid.* — Coleccion diplomática, docum., nº CLVIII.

délimitation cauteleuse et décevante, convenue diplomatiquement entre les couronnes de Castille et de Portugal, sur laquelle il se tut toujours par respect, dont il parut pourtant ne tenir aucun compte, qu'il ne mentionna jamais, la regardant peut-être comme une offense envers le Saint-Siége; mais cette Ligne étonnante qui fut tirée à cent lieues des Açores[1] et des îles du Cap-Vert par le Souverain Pontife, assisté du Sacré Collége, et qui restera toujours pour l'incrédulité même comme l'un des plus grands prodiges de l'esprit humain, en témoignage de l'inspiration indéfectible de la Papauté.

§ II.

Quand il eut entendu la lecture de cet acte de volonté dernière, et que les témoins ainsi que le notaire royal Pierre de Hinojedo l'eurent signé, Christophe Colomb demanda une plume.

Déjà par ses recommandations verbales, à son fils aîné, il avait pourvu aux intérêts de ses fidèles serviteurs. Précédemment il avait promis à l'héroïque Diego Mendez le commissariat général de police de l'Espagnole[2], Carvajal et Geronimo étaient confiés à la bienveillance de son héritier. Mais dans ce moment suprême, sa reconnaissance voulut donner un dernier souvenir à quelques hommes estimables dont il éprouva l'obligeance pendant les pre-

[1] « Las dichas Indias, islas é tierra firme, que son al Poniente de una raya que mandaron marcar sobre las islas de los Azores y aquellas del Cabo Verde, cien leguas la cual pasa de Polo á Polo... » — *Testamento y codicilo del almirante D. Cristóbal Colon, otorgado en Valladolid.* — Coleccion diplomática, docum., nº CLVIII.

[2] Diego Mendez. — *Testament olographe du* 19 *juin* 1536.

mières années de son séjour en Portugal. Comme plusieurs d'entre eux avaient cessé de vivre, il reporta sur leurs enfants ou leurs héritiers cette preuve d'affectueuse mémoire. Il ajouta une note à son testament; et de sa propre main écrivit, séance tenante, l'indication des petits legs qu'il entendait leur faire:

Ainsi l'Amiral laissa aux héritiers de Geronimo del Puerto, père du Chancelier de Gênes, vingt ducats d'or; à Vazo Antoine, marchand génois, établi à Lisbonne, deux mille cinq cents réaux de Portugal; aux héritiers d'un autre marchand génois, Louis Centurion Escoto, soixante-quinze ducats d'or; aux héritiers du Génois Paul de Negro, cent ducats d'or; à un pauvre juif de Lisbonne qui demeurait près de la porte de la Juiverie, un demi-marc d'argent.

En outre, par une généreuse délicatesse d'intention, le testateur voulut que ces legs fussent acquittés intégralement, et remis à leurs destinaires respectifs, sans qu'aucun d'eux pût savoir à quel titre et de quelle part leur arrivait cette bonne aubaine [1].

Après qu'il eut remis au notaire du Roi l'acte de ses dernières volontés, Colomb sépara complétement sa pensée de celle de la terre, cessa de participer aux intérêts du monde et de la famille, pour ne plus converser qu'avec les cieux.

Suivant une loi générale de la physiologie et de l'histoire humaine, les choses tendent à finir de la même manière qu'elles ont commencé. Le mystère qui nous dérobe l'origine de Christophe Colomb vient entourer sa fin. Peu de détails nous ont été transmis sur cette existence sans

[1] « Hásele de dar en tal forma que no sepa quien se los manda de dar. » — *Memoria ó apuntacion á continuacion del codicilo de mano propia del Almirante.* — Coleccion diplomática. Docum. nº CLVIII.

égale parmi les hommes. Le savant chanoine de Plaisance, Pietro Maria Campi, était parvenu à recueillir, sur la fin de ce Héros chrétien, des notions exactes, qu'il se préparait à publier, quand de sa rude visite la mort vint interrompre son travail. Dans ce qu'il avait pu se procurer touchant les derniers moments du Révélateur du Globe, il trouvait l'assurance que sa mort fut celle d'un prédestiné, le digne couronnement d'une vie d'apôtre et de martyr[1].

Néanmoins, en l'absence de documents détaillés sur la dernière phase de cet astre lumineux dans l'ordre des intelligences, il est pourtant possible d'en retracer assez exactement les circonstances les plus saisissantes.

On devine ce que devait être à cette époque une hôtellerie en Espagne. Il est aisé de se représenter cette chambre d'auberge où gisait l'Amiral de l'Océan sur son lit de douleurs. Les murs nus n'avaient pour ornement que ses fers, qu'il gardait toujours suspendus devant lui dans son cabinet[2], comme autrefois les généraux de Rome, les triomphateurs, conservaient les couronnes civiques et murales obtenues en prix de leur courage. Ses chaînes étaient l'unique récompense qu'il eut reçue du monde. Là, celui qui avait reçu tant de faveurs divines, que Dieu avait suscité pour lever le voile qui dérobait à l'humanité le reste du Globe, gisait oublié des grands, du peuple, et en proie aux déchirements par lesquels s'opère la décomposition de

[1] « Vi si adoptó egli di sorte con ogni maggior patienza e carità, che fece l'ufficio d'apostólo, la vita di un martire, e la morte alla fine da un vero confessore di Christo. » — Pietro Maria Campi, *dell' Historia Ecclesiastica di Piacenza parte terza*, p. 225.

[2] « Egli havea deliberato di voler salvar quei ceppi per reliquie i memoria del premio de' suoi molti servigii, si come anco fece egli..... » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

notre enveloppe mortelle. Néanmoins, au milieu de l'invasion du trépas, sa fermeté d'esprit subsistait complète; sa pensée demeurait limpide et clairvoyante comme au temps de ses découvertes.

Conformément à l'usage de son époque et à l'inclination particulière de sa piété, il revêtit l'habit du tiers ordre de Saint-François, qu'il porta si souvent; costume dans lequel la grande Isabelle avait voulu rendre à Dieu le souffle qu'elle en avait reçu. Ses deux fils, ses officiers et quelques Pères Franciscains, ses amis, tour à tour attendris et reconfortés par les paroles de l'ardent disciple du Verbe, assistaient à cette dernière lutte de sa forte nature contre la destruction, dont il suivait, par une nette aperception, les rapides progrès. Ayant achevé ses exhortations édifiantes, il voulut une dernière fois, par le sacrement de pénitence, se mettre en état de recevoir son Dieu [1]. Aucun enorgueillissement de ses œuvres, aucun mirage de sa gloire ne vint, par une tentation importune, troubler le recueillement de cette heure solennelle. L'humilité de la robe de saint François habitait véritablement son cœur.

Il voyait là devant ses yeux, appendus aux murs indigents de l'auberge, les chaînes, cette unique récompense qu'il eut réellement touchée de ses travaux surhumains. Craignant peut-être que cet aspect n'aigrît secrètement le cœur de ses enfants contre l'injustice de la Cour, pour effacer cette image de l'ingratitude royale, il ordonna que ces fers descendissent avec lui dans le tombeau [2]. Après

[1] « Recibió con mucha devocion todos los sacramentos... » — *Historia general de las Indias occidentales*. Decada I, lib. VI, cap. XV.

[2] « Io gli vidi sempre in camera cotui ferri; i quali volle che con le sue ossa fossero sepolti. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

s'être donné à lui-même cette preuve de la sincérité de son pardon des offenses, étant bien sûr qu'il ne gardait aucune ombre d'amertume dans son cœur, il confessa pour la dernière fois ses fautes, et en reçut l'absolution. Les ravages physiques avaient respecté à la fois toutes ses facultés. Dans son épuisement corporel, il n'avait subi aucun affaiblissement de l'intelligence. Le contemplateur de la Création devait garder sa lucidité d'intuition aussi longtemps que son âme restait jointe à son corps.

Le jour qui s'annonçait marquait une des grandes fêtes du Catholicisme, l'anniversaire de celui où le Fils de l'Homme, ayant accompli la Rédemption, et institué son Église, remonta vers son Père pour rentrer dans sa gloire. D'heure en heure, le Grand Amiral de l'Océan se sentait toujours plus attiré vers le port de son éternité. Il demanda la faveur de recevoir encore une fois sur la terre le pain des anges. Quel spectacle dut alors offrir cette chambre d'hôtellerie! L'envoyé du Très-Haut, l'ardent adorateur du Verbe par qui tout a été fait, recevant la visite du Verbe divin sous le symbole eucharistique! Quelle effusion de cœur, quelle suavité de confortation surabondèrent chez cet homme de foi! Quelle divine illumination dut éclairer sa couche de douleurs! Avec quel bonheur il se prosterna devant son maître arrivant à lui! Le divin Sauveur, qui lit dans les âmes, savait combien ardemment il avait désiré la délivrance de son tombeau, la glorification de son nom parmi toutes les nations de la terre, et ses persévérants efforts et ses douloureuses aspirations vers ce but sacré. Aussi, malgré le tremblement que toute créature mortelle doit éprouver devant la majesté de l'Auteur de la vie, Christophe était rempli d'espérance. Rassuré par les bontés et la miséricorde que lui avait déjà montrées le Rédempteur, son âme dut s'épandre avec de tendres déli-

ces à cette venue du Sauveur sous son toit d'emprunt.

Un instant encore, et il allait enfin posséder la vie éternelle.

L'intégrité de son intelligence se maintenait complète malgré l'invasion croissante de sa destruction. Quand il sentit sa fin tout à fait proche, Colomb sortit de son recueillement séraphique, et demanda lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction [1]. Sa lucidité n'avait rien perdu de sa force. Il put suivre les prières des agonisants que l'on disait pour lui. Il écoutait avec une humble componction la recommandation de l'âme que faisait près de son lit l'un des religieux franciscains; disait lui-même les répons. Puis après avoir amèrement savouré les transes de l'agonie, sentant venu le moment suprême, à l'heure de midi, le disciple du Verbe adressa au Père des mondes les propres paroles que proféra le Sauveur expirant sur la Croix : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains [2] ! » et il lui rendit l'esprit.

C'était le jour de l'Ascension, 20 mai 1506.

§ III.

Ainsi qu'au temps des persécutions de l'Église, on ensevelissait avec les martyrs, dans les catacombes, des fioles lacrymales remplies de leur sang, et l'image des instruments de leur supplice, les fers dont l'ingratitude

[1] « Puis, sentant approcher l'heure de sa mort, il se fit donner l'extrême-onction. » — Herrera, *Histoire générale des Indes occidentales*. Décade 1re, liv. VI, chap. xv.

[2] « Y dicho estas últimas palabras : *In manus tuas Domine commendo spiritum meum.* » — Hernando Colon, *Historia del Almirante Cristóbal Colon*, cap. cviii.

chargea les pieds et les mains du Messager de la Croix furent enfermés dans son cercueil. Ensuite les Franciscains accompagnèrent le corps à l'église cathédrale de Valladolid, Saint-Marie l'Ancienne, où l'on célébra très-modestement les obsèques de l'Amiral des Indes. Après quoi ces religieux transportèrent ses dépouilles mortelles dans les caveaux mortuaires de leur couvent de l'Observance. Christophe Colomb, qui avait trouvé chez les Franciscains son premier asile, reçut d'eux la dernière hospitalité. A peu de jours de là, personne à Valladolid, en dehors de la famille franciscaine, ne songeait à cette glorieuse sépulture. Assurément la mort d'un sous-préfet, d'un colonel fait aujourd'hui plus de bruit dans un département, que n'en occasionnait alors en Espagne la perte de l'homme qui avait doublé l'espace de la Création.

L'historiographe royal ne daigna pas mentionner cette mort. Pierre Martyr d'Anghierra, autrefois justement enorgueilli de ses rapports familiers[1] avec Colomb, ne parla ni de sa maladie ni de sa fin, bien qu'il se trouvât alors tout près, à Villefranche de Valcazar, et n'eut pas un mot de regret pour lui. La chronique locale, « *Cronicon de Valladolid*[2], » habituée à noter fort exactement les petits événements de la cité, n'en dit rien, tant on songeait peu à Colomb.

[1] « Scripsit enim ad me Præfectus ipse marinus cui sum intima familiaritate devinctus. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ*, liber secundus.

[2] La chronique de Valladolid, commençant à l'an 1333 et continuée jusqu'en 1539, mentionne souvent des faits d'une si minime importance qu'aujourd'hui personne ne les recueillerait. Ses rédacteurs, dans l'année 1506, ont jugé que la mort de Colomb était d'un intérêt encore moindre, puisqu'ils l'ont passé sous silence.

La grande nouvelle, la première occupation du moment était l'arrivée de la princesse doña Juana avec le coquet et galant archiduc d'Autriche Philippe, surnommé le Beau. On s'entretenait discrètement des querelles suscitées entre les jeunes époux par la froideur du beau prince et la tendresse mal récompensée de l'aimante fille d'Isabelle. On assurait que ses chagrins de cœur avaient altéré sa raison sans diminuer son amour, et que le roi Ferdinand détestait cruellement son gendre, qui de son côté le haïssait fort. Au milieu des intrigues et des partis divisant la Cour, le nom de Christophe Colomb demeurait complétement oublié. Dans un ordre donné par le Roi le 2 juin 1506, quatorze jours après la mort de l'Amiral, pour faire envoyer à son fils aîné don Diego l'or et les objets qui appartenaient à son père [1], on ne rencontre pas une seule de ces expressions qu'auraient dû inspirer les plus simples convenances. Le Roi n'eût pu traiter autrement le dernier pilote ou le moindre des comptables.

En Castille, personne ne songeait à Colomb. Sa mort avait fait si peu de bruit, que dans les années suivantes quelques ouvrages publiés à l'étranger parlaient de lui comme s'il vivait encore. Mais Rome veillait sur sa gloire. La Papauté protégeait contre l'oubli le nom du Révélateur de la Création.

Sept années avaient passé sur sa mémoire sans l'effacer complétement. Plus s'étendaient les découvertes, plus se faisait sentir l'importance de l'œuvre de Colomb.

Comprenant que ni les préventions, les calomnies ni l'injustice ne pouvaient rien contre l'éternité de son œu-

[1] Coleccion diplomática. — *Documentos diplomáticos,* nº CLIX.

vre, le vieux Ferdinand, voulant peut-être apaiser l'accusation intérieure de sa conscience ou peut-être tromper l'opinion publique, effacer le souvenir de son injustice envers le Héros, et acquérir la renommée d'un monarque juste et reconnaissant, imagina d'ordonner que des obsèques pompeuses, aux frais de la couronne, fussent faites au grand Amiral de l'Océan, et que la Castille concédât gratis deux mètres de terrain à l'homme qui lui avait donné la moitié de ce Globe.

En conséquence, dans l'année 1513, la solitude funèbre de Christophe Colomb fut troublée tout à coup. Un ordre royal fit retirer du couvent des Franciscains de l'Observance de Valladolid son cercueil, qui fut transporté avec grand apparat à Séville. Un service solennel eut lieu dans la cathédrale. On ne saurait douter que les hauts fonctionnaires de la marine, les bureaux des colonies n'y aient officiellement assisté. Ceux qui avaient entravé sa mission, navré de douleur sa grande âme, abrégé sa vie et calomnié sa mémoire, ses ennemis de tout grade et de toute condition, vêtus de deuil, avec un air approprié à la circonstance, entourèrent hypocritement son catafalque. Étrange cérémonie commandée par l'auteur de la mort de Colomb, célébrée avec le concours des principaux complices de cet assassinat moral! Accouplement sacrilége de la piété envers les morts avec une haine survivant à la tombe! Jamais dans aucune église restes plus glorieux ne furent l'objet d'une telle solennité. Jamais peut-être ne se vit cercueil plus extraordinaire. Dans celui-ci était renfermée la seule récompense qu'eût reçu du monde l'homme qui l'avait doublé! De son vivant, il avait eu des fers; après sa mort du moins, on lui accorda une prière.

L'absoute achevée, ses amis les Chartreux emportèrent

le cercueil de l'Amiral de l'autre côté du Guadalquivir dans leur paisible retraite de Sainte-Marie-des-Grottes. Il y fut déposé non point parmi les tombeaux des seigneurs d'Alcala, comme le dit par erreur l'annaliste de Séville, mais dans un sépulcre entièrement neuf, au fond de la chapelle du Christ que venait de faire construire le frère don Diego de Lugan. Ses restes reposèrent sous les marches de l'autel et la protection de ces édifiants religieux qui l'affectionnaient, chez lesquels il aimait à venir se reposer des tracasseries de la ville. Quand il avait mis le fleuve entre ses ennemis et lui, Colomb croyait se sentir hors de leur atteinte. Au sein de la paix de ce cloître où il s'était refugié si souvent, il demeura ainsi endormi dans le Seigneur jusqu'à l'année 1526.

Alors le marteau qui avait troublé le calme de sa sépulture chez les Franciscains de Valladolid retentit dans son caveau funèbre. A côté de ses restes, on descendit pour l'éternel repos la dépouille mortelle de don Diego Colomb, son successeur. Ceux qui avaient supplicié lentement le père étaient aussi parvenus à se défaire de son fils.

Après un oubli de dix ans, l'agitation se fit encore autour des deux cercueils. Les restes de Colomb enlevés au silence de la Chartreuse des Grottes furent transportés à bord d'une caravelle. Ainsi l'homme qui le premier avait franchi l'Océan, enflammé de saintes espérances, qui le premier avait mesuré ses espaces chargé de fers, fut aussi le premier qui dut le traverser encore après sa mort. Il retourna gardant ses chaînes dans la ville où il en avait été chargé.

Durant l'année 1536, le corps de Christophe Colomb fut transporté de Castille à Saint-Domingue, cette cité construite par ses ordres, à laquelle il avait donné pour armes, outre le lion et la tour d'Isabelle, la Croix et la

Clef, emblème du Catholicisme[1]. On l'y déposa en un caveau dans le sanctuaire de la cathédrale, à droite du maître-autel.

Ensuite deux cent soixante ans s'écoulèrent sans qu'aucun bruit n'arrivât jusqu'au cercueil de plomb qui renfermait ces restes héroïques. Ils furent tellement délaissés, que vers l'année 1770 on ignorait dans l'île le lieu de cette sépulture. Ce fut un Français, l'honorable Moreau de Saint-Merry, qui eut le bonheur d'en faire la découverte dans la cathédrale de Saint-Domingue et d'en opérer la restauration[2]. Parmi les hommes de nombreux événements s'étaient succédé sur terre et sur mer. Un traité de paix conclu entre la France et l'Espagne, en 1795, ayant assuré à la première de ces deux puissances la possession définitive de l'Espagnole, le gouvernement d'Espagne ne voulut point abandonner cette glorieuse relique aux nouveaux possesseurs de l'île.

Sur l'initiative de l'Amiral don Gabriel de Aristizabal, l'exhumation du cercueil de Colomb et sa translation à Cuba fut décidée. En conséquence, le 20 décembre 1795, les autorités civiles et militaires de la colonie s'assemblèrent dans la cathédrale de Saint-Domingue. En leur présence eut lieu l'ouverture du caveau; on y trouva les fragments d'un cercueil de plomb mélangés d'ossements humains et de poussière terreuse. Ces restes furent pieu-

[1] Bien qu'Ovando eût déplacé la ville de Saint-Domingue au préjudice des vrais intérêts de la colonie, tous les habitants ainsi qu'une grande partie des matériaux de la nouvelle cité, provenaient de l'ancienne, et formaient la continuation de la ville fondée par l'Adelantado, d'après les ordres de Christophe Colomb.

[2] Annales maritimes et coloniales, tom. IX, p. 342, 1re série. — « *Il retrouva dans une église de Santo-Domingo le tombeau de Christophe Colomb dont les habitants du pays ignoraient l'existence.* »

sement recueillis et déposés dans un coffre de plomb doré, à serrure, qu'on revêtit de velours noir orné de galons et de glands d'or[1]. On le déposa provisoirement sur un catafalque tendu de noir. Fidèles à leurs anciennes affections, les Franciscains veillèrent auprès du cercueil et dirent l'office des Morts.

Le lendemain, le gouverneur de Saint-Domingue, l'État-Major de la place et de la marine, tous les fonctionnaires et les notables de la cité se réunirent à l'église, où l'archevêque Mgr Fernando Portillo y Torres, assisté de ses quatorze chanoines[2], des religieux Franciscains, des Dominicains et des pères de la Merci, célébra la grand'-messe ; ensuite il prononça l'oraison funèbre du Vice-Roi des Indes[3]. Puis le même jour, à quatre heures de l'après-midi, s'opéra le transport de ces restes précieux sur le brigantin de l'État *la Découverte*. Cette translation tenait à la fois de la pompe militaire et de la cérémonie religieuse. On eût dit la marche triomphale des reliques d'un Saint. L'Église rendit honneur au Messager de la Croix, au premier chrétien qui publia le nom de Jésus-Christ dans cette île. Toutes les bannières voilées de crêpe formaient

[1] « La caja es de largo y ancho como de media vara y de alto una tercia : y se trasládó á un ataud forrado en terciopelo negro, guarnecido de galon y flecos de oro. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los Gefes y autoridades*, etc. — Coleccion diplomática, nº CLXXVII.

[2] La primatie des Indes, d'abord unie à l'archevêché de Séville, avait été ensuite transportée à San-Domingo qui fut érigé en archevêché, avec archidiaconat et chapitre, composé de quatorze chanoines. — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. VI.

[3] « Se cantó solemnemente vigilia y misa de difuntos, predicando despues el mismo Sr Arzobispo. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los gefes y autoridades*. etc. — Coleccion diplomática, nº CLXXVII.

partie du cortége. Le cercueil, porté tour à tour par les membres les plus qualifiés de la colonie, fut processionnellement conduit à l'embarcadère au chant des hymnes et au bruit des salves des remparts, auxquels s'unissaient les navires de la rade, leurs vergues en berne. Arrivé hors des murs de Saint-Domingue, le cortége fit une halte. Le clergé chanta ses dernières prières en vue de la Mer, sur la rive de l'Ozama; et durant ce temps la citadelle salua le cercueil de quinze coups de canon comme pour un amiral en exercice. Au moment où le cercueil fut déposé dans la chaloupe qui l'allait transborder sur *la Découverte*, l'Archevêque remit au commandant général la clef du cercueil [1].

En présence de la foule accourue au bord de l'Ozama, *la Découverte* mit à la voile et se dirigea sur la baie d'Ochoa, où était mouillé le vaisseau le *San Lorenzo*, qui en recevant ce dépôt précieux appareilla incontinent et mit le cap sur la Havane. Il y arriva le 15 janvier 1796. Là, de nouveaux honneurs attendaient les restes du Héros des mers.

On les reçut avec tout l'appareil possible. Trois rangées de felouques et de canots les accompagnèrent au port, au bruit des salves de toutes les batteries de la côte et des vaisseaux de guerre. Le gouverneur général de Cuba et tous les fonctionnaires supérieurs de l'île vinrent sur la jetée recevoir le cercueil et le porter, au milieu d'une double haie de troupes, jusqu'à la Grande-Place, où l'attendait un riche corbillard. On le déposa là un instant dans un cénotaphe, pour en opérer la remise entre les mains

[1] « En seguida el gobernador capitan general tomo la llave del ataud de mano del Sr Arzobispo y la entregó al Sr comandante de la armada para que la entregase al Sr gobernador de la Habana. » — *Coleccion diplomática*, nº CLXXVII.

du gouverneur général à qui l'on en donna la clef. Une sorte d'émotion chrétienne agitait toutes les poitrines. Le procès-verbal de la cérémonie constate avec intention que ce fut sur cet emplacement qu'avait été célébrée la première messe lors de la fondation de la ville[1]. On s'achemina processionnellement vers la cathédrale; l'archevêque y officia pontificalement, puis les dépouilles mortelles furent déposées près du grand autel, dans le sanctuaire à droite, en présence de toutes les notabilités de l'île et dans un sentiment de respect religieux.

Qu'on ne s'y trompe pas :

Cet appareil guerrier et religieux, ce concours inaccoutumé des populations, ce pieux empressement des troupes de terre et de mer, des autorités civiles et des corporations ecclésiastiques était moins un témoignage de reconnaissance rendu à la Découverte de ces contrées, qu'un hommage offert à la mémoire du Héros chrétien qui, « après avoir découvert cette île, y avait le premier arboré l'étendard de la Croix et répandu parmi les indigènes la Foi de Jésus-Christ[2]. »

A ses exhumations successives, on voit que les vicissitudes de Colomb, l'agitation de sa destinée ne furent pas terminées par la mort, ce refuge de l'éternelle immobilité pour le commun des hommes. Ainsi qu'il avait quatre fois demandé un asile à la famille Franciscaine, ainsi qu'il

[1] « Delante del obelisco donde se celebró la primera misa en aquella ciudad. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los Gefes y autoridades*, etc.

[2] « En prueba de la alta estimacion y respetuosa memoria que hacian del Héroe que habiendo descubierto aquella isla plantó el primero allí la señal de la Cruz, y propagó entre sus naturales la Fé de Jesu Cristo. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los Gefes y autoridades*, etc. — Coleccion diplomática, nº CLXXVII.

avait exécuté quatre expéditions de Découvertes, son corps fut envoyé quatre fois à la recherche d'une sépulture définitive. Ne dirait-on point que le prodigieux lui survit au delà du tombeau, comme s'il devait ne pas ressembler au reste des mortels même dans la mort !

CHAPITRE X.

De l'erreur systématique et de l'erreur traditionnelle des biographes de Colomb. — De la vie privée de l'Amiral. — Sa science, son style, son amour de la nature. — La vie publique de Colomb, modèle pour les administrateurs — Caractère providentiel de Christophe Colomb. — Sa mission chrétienne, ses relations avec l'Église. — Ses affinités spirituelles. — Du merveilleux et du mythique dans le sérieux de sa vie officielle. — La légende de S. Christophe. — Rapports de Colomb avec les patriarches, les prophètes, les apôtres. — Parallèle de Moïse et de Colomb. — De la sainteté de Christophe Colomb. — Témoignage que rendit le Très-Haut à son messager. — Miracles publics d'une Croix plantée par ce grand serviteur de Dieu.

§ I.

Jusqu'ici, sans nous arrêter à l'examen philosophique des faits accomplis par Colomb, nous avons simplement raconté, en les abrégeant, les principaux événements de sa vie. Maintenant portons un regard sur l'ensemble de cette vaste existence qu'il nous a fallu si brièvement résumer.

C'est en vain que nous tenterions d'appliquer à Christophe Colomb les principes récents de l'école rationaliste pure, formulant sa théorie de la philosophie de l'histoire, et de renfermer nos appréciations dans les règles systématiques de la biographie moderne également inspirées de ses influences.

La vie de Colomb est le renversement complet de ces données pédantesques, impérieusement imposées par l'école rationaliste pure à ces écrivains qui s'estiment phi-

losophes par cela qu'ils sont pesants, dépourvus de hardiesse, qu'ils procèdent toujours par voie de négation, n'affirment jamais et se sont voués au doute à perpétuité. L'histoire réelle de l'inventeur du Nouveau-Monde ne saurait se rapetisser jusqu'à tenir dans ce système philosophique de biographie, véritable lit de Procuste, à la mesure duquel toutes les conditions humaines doivent se réduire, fût-ce au prix des plus cruelles mutilations de la vérité et de la dislocation des événements les mieux établis de l'histoire.

Nous ne pouvons admettre l'opinion de Navarrete basée sur cette théorie, lorsque jugeant Colomb, il nous dit que « ses défauts furent le propre de la nature et de la fra« gilité humaine, et probablement le résultat de l'éduca« tion qu'il reçut, de la carrière qu'il embrassa et du « pays où il naquit, pays où le trafic et le négoce[1] for« maient la principale branche de la richesse, soit publi« que, soit particulière[2]. » Nous ne croyons pas à cette transmission originelle des qualités ou des vices d'une nation chez les particuliers qui la composent. Car alors chaque membre de l'agrégation serait également empreint du même caractère et des mêmes prédispositions. L'expérience dément cette ineptie qui voudrait se donner des airs de doctrine et de supériorité. Aucun instinct de trafic, aucune habitude de change et de comptoir ne se laisse deviner dans les actes administratifs de Colomb.

[1] Navarrete suppose chez Colomb l'instinct mercantile, cette finesse génoise, proverbialement renommée, dont parle Humboldt; mais Colomb n'a jamais commercé, spéculé ou possédé, et dans aucun acte de sa vie il ne descendit jusqu'à la finesse; car au fond, la finesse n'est que la ruse doublée d'esprit, et la ruse et la souplesse ne sont point l'armure des forts : *Armatura fortium.*

[2] Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Espanoles*, etc. — Introduction, § LVII.

Nous n'acceptons pas davantage l'opinion de Washington Irving, formulée d'après le même système[1] : « Les « hommes distingués sont un composé de vertus et de fai- « blesse. Leur grandeur vient en grande partie de la « lutte qu'ils soutiennent contre les imperfections de leur « nature ; et leurs actions les plus nobles jaillissent quel- « quefois du choc de leurs qualités opposées[2]. »

Dans ce système, on ne pourrait jamais écrire la vie d'un saint, surtout s'il fut homme de génie, s'il pensa ou agit dans des circonstances critiques et sur une scène élevée ; car il dut avoir nécessairement des faiblesses, montrer des défauts, puisqu'il faut absolument que l'homme, par cela qu'il est homme, nous offre un mélange de vertus et de faiblesses. L'école de la philosophie de l'histoire n'admet pas qu'un homme soit jamais différent des autres, quant au fond de son caractère également composé de vertus et de défauts ; seulement ses qualités bonnes et mauvaises sont plus prononcées les unes que les autres, suivant les traits qui distinguent son individualité. Ainsi, ne pouvant expliquer humainement la sublimité du langage de Colomb, dans sa vision sur les côtes de Veragua, étonné de la majestueuse diction du vieux marin, plutôt d'y reconnaître la grandeur de son âme chrétienne, Humboldt ose avancer l'étrange opinion que

[1] Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, t. IV, ch. v, p. 41.

[2] C'est-à-dire, en d'autres termes, que leur mollesse crée leur énergie ; leur faiblesse, leur bravoure ! comment le choc des qualités opposées aux nobles actions, et devant dès lors produire des vices, obtient-il la vertu, la grandeur, le sublime? C'est ce que nous défions tout homme vivant de nous expliquer. Considérez à quelle hauteur d'absurdité peut atteindre ce moderne système de biographie. Voilà pourtant de quelles inepties se payent les adeptes de l'école rationaliste.

voici : « L'éloquence des âmes incultes jetées au milieu d'une civilisation avancée est comme l'éloquence des temps primitifs. Lorsqu'on surprend des hommes supérieurs et d'une forte trempe de caractère, mais peu familiarisés avec les richesses d'une langue dont ils se servent dans un de ces élans passionnés qui, par leur violence même, s'opposent au libre travail de la pensée, on leur trouve cette teinte poétique du sentiment qui appartient à l'éloquence des premiers âges [1]. » D'où il suit logiquement que tout homme fortement trempé et peu familiarisé avec l'espagnol aurait aussi, dans un cas semblable, tenu le sublime langage de Colomb !

Le plus récent écrit publié en France sur Christophe Colomb contient la preuve de cette façon systématique d'apprécier les hommes. Dans une Notice largement développée et remarquable d'érudition, le savant directeur de la Nouvelle Biographie Générale, M. le docteur Hoefer, dit : « Les grands génies, comme les autres mortels, tiennent, avant tout, de l'homme et de leur époque ; ce sont les historiens qui, jugeant le passé à travers le prisme du présent, nous en donnent une fausse idée. C'est ainsi qu'ils nous représentent Colomb comme inspiré par la gloire de servir l'humanité ; tandis qu'une pareille ambition ne lui était jamais venue à l'esprit, pas plus qu'à Gutenberg, son contemporain, qui, avec Schœffer et Faust, vendait pour des manuscrits les premiers livres imprimés.

« Colomb, avant de franchir l'Océan, eut d'abord soin de stipuler, pour lui et ses héritiers, des conditions vraiment royales : voilà de l'homme. Il eut ensuite à cœur de porter la foi catholique jusqu'aux antipodes et d'arracher

[1] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, p. 240, 241.

le Saint Sépulcre aux mains des infidèles : voilà de l'époque[1]. »

D'après ce principe, la personnalité de Colomb se réduirait à la reproduction des idées générales de son temps. Il serait seulement l'incarnation de la pensée principale de son époque.

L'observation des faits, l'impartialité de l'histoire, aussi bien que la doctrine catholique, mettent à néant cette théorie. L'histoire de l'Église à chaque page dément ces assurances et ces prétentions. Sans contredit, aucun homme ne peut absolument échapper à toute influence des idées dominantes de son époque et du milieu dans lequel il vit. Il ne saurait s'assimiler constamment le vrai quand il respire uniquement l'erreur, et se montrer toujours grand s'il ne fut jamais en contact qu'avec la petitesse. Mais la providence de Dieu, cette force invisible qui mène les hommes nonobstant leurs agitations, opère sur certaines âmes et semble modifier la nature terrestre. L'homme, ainsi assisté, devient alors maître de choses auxquelles il ne paraissait point destiné naturellement, et dont son éducation, sa science acquise, sa propre finesse d'esprit ne l'auraient pas rendu capable. La seule sublimité de l'Évangéliste saint Jean, homme sans éducation et sans lettres, renverse par sa base le système de la moderne philosophie de l'histoire.

Que trouve-t-on de l'idée juive ou romaine de son époque dans saint Jean, le fils de lumière, le certificateur du Verbe et son disciple bien-aimé? A quel âge de la littérature et à quel genre d'école appartiennent ses collaborateurs involontaires, les rédacteurs de l'Évangile, œuvre sans type connu, comme sans imitation possible; hors de

[1] *Nouvelle Biographie générale publiée par MM. Firmin Didot frères.* — Livraison 103e, article Christophe Colomb.

parenté avec les productions des langues antiques et les traditions du docte Orient, néanmoins accessible à tous et merveilleuse pour chacun!

Qu'on nous dise sur quel modèle et dans quel milieu fut conçu ce genre inouï d'exposition historique, de narration naïve dominant tout esprit par le sentiment du vrai, l'ingénu des images et l'incomparable attrait du divin!

L'École rationaliste, procédant d'après sa théorie sur la philosophie de l'histoire, ne peut expliquer l'Évangile. Elle n'expliquera pas davantage ses propagateurs, les apôtres et les martyrs. L'histoire de l'Église, qui nous offre dix-huit siècles d'observation, d'expérience, de vie active et bienfaisante, a, ce nous semble, le droit de compter pour quelque chose en ce monde. Elle fait indissolublement partie de la constitution des nations européennes. Or, cette tradition de dix-huit cents ans contient la réfutation permanente des principes de la philosophie de l'histoire. Car de génération en génération, par une succession spirituelle non interrompue, cette Église a produit des hommes étonnants et parfaits, éternellement dignes d'admiration, qui ont justifié cette parole : « Dieu est admirable dans ses Saints ». Ces hommes parfaits, ces Saints, pour les appeler par leur nom glorieux, nous paraissent, ainsi que l'Église elle-même, n'être nullement explicables par la philosophie de l'histoire.

Cette école est obligée d'attribuer à l'exaltation de l'âme, à l'hallucination certains faits dont les résultats heureux dépassent les calculs de la science, les méditations de la sagesse du monde. En voulant éviter de reconnaître l'action surnaturelle, la Providence, il faut admettre une puissance aveugle et sourde, le Hasard. On tombe dans des explications contraires au bon sens. On déplace les

lois de la raison. On renverse les règles du juste, la notion du beau, pour déférer à l'illusion, l'erreur ou la supercherie le gouvernement de l'humanité. La nouvelle philosophie de l'histoire n'est que le fatalisme appliqué au récit des événements du monde.

Les écrivains imbus de ce système, afin de soumettre Colomb à leur théorie, acceptent complaisamment toute imputation, toute erreur biographique qui tend à le rabaisser, à le placer plus près du niveau des autres hommes. Ils l'accusent d'ingratitude[1], de vanité puérile, d'ignorance, d'avidité, de duplicité, de liaison illicite, d'enthousiasme religieux, ce qui est, à leurs yeux, la pire des faiblesses. Néanmoins, l'inévitable puissance de la vérité l'emporte sur eux-mêmes, à ce point que, ne pouvant nier la sublimité de Colomb, ils sont forcés d'admirer,

[1] Humboldt taxe Colomb d'ingratitude envers Martin Alonzo Pinzon, et l'accuse « d'une *haine longtemps dissimulée* contre le chef de cette famille puissante de Palos, à laquelle l'Amiral avait beaucoup d'obligations. »—Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, § 2, p. 180, 181.—Humboldt, en preuve de cette *haine longtemps dissimulée* (si longtemps qu'elle ne s'est jamais manifestée que par la clémence et l'oubli), dit que « l'*Amiral eut la petitesse* » d'appeler Fleuve de Grâce, le fleuve auquel Martin Alonzo Pinzon avait donné son nom, « quoique Pinzon y eût été à l'ancre seize jours avant lui. » Humboldt oublie que Martin Alonzo Pinzon était venu furtivement en ce lieu pendant sa désertion doublement criminelle, puisqu'il avait abandonné son poste, et s'était contrairement à la défense de l'Amiral livré au trafic de l'or, sans songer à réparer la mâture de sa caravelle pendant ses seize jours d'ancrage. Colomb pouvait-il en conservant à ce fleuve le nom de *Martin Alonzo* paraître consacrer sa désertion et innocenter son crime? Dans aucune marine du monde, fit-on jamais à un déserteur l'honneur de ses découvertes? L'Amiral appela le fleuve de *Martin Alonzo* « Fleuve de Grâce, » peut-être, précisément, parce qu'il lui faisait grâce du châtiment que méritait sa trahison. En effet, il ne fit point de rapport sur ce crime à son retour en Castille. Et au lieu d'admirer ici Colomb, Humboldt l'accuse!

après sa patience et son énergie, sa vertu inaltérable, et, avec son désintéressement, son pardon des offenses, sa magnanimité ! De telle sorte que, malgré leur critique, Christophe Colomb reste encore un prodige de grandeur morale.

Mais aucun de ces écrivains ne fait pressentir le caractère providentiel de Colomb et ne paraît reconnaître sa mission chrétienne.

Nous déclarons, pour ne plus revenir sur ce sujet, que ce système de philosophie, conçu au delà du Rhin, couvé par le protestantisme, introduit et acclimaté en France dans les premières années de la Restauration, ne saurait, de près ni de loin, s'accommoder à la découverte du Nouveau Monde et à la vie de son Révélateur. On a beau rétrécir, pressurer, amoindrir les hommes, tordre et disloquer les faits, le surnaturel n'en ressort pas moins évidemment, puisqu'il est impossible d'attribuer certaines séries d'événements au seul Hasard ; et qu'aussitôt que le hasard disparaît, la Providence devient manifeste.

Avec notre libre franchise disons ceci :

Apôtre de la Croix, Messager du Catholicisme, Christophe Colomb, résumant la pensée et la ferveur militante du Moyen Age, ne peut être compris et apprécié que par des Catholiques ; le Héros de la Foi n'est pas intelligible à l'incrédulité.

Christophe Colomb forme une existence à part. Et, nous l'avouerons humblement, il nous paraît assez naturel qu'un homme dont le génie exhaussé par la Foi s'est emparé de l'inconnu, a augmenté d'une autre moitié l'espace de la Terre, ne soit point absolument comparable, en toute chose, aux grands personnages de l'histoire sur lesquels l'esprit d'observation et de critique se plaît à s'exercer.

§ II.

Ils se trompent fort ceux qui, après avoir lu les Saints Évangiles et les Actes des Apôtres, s'imaginent connaître l'histoire entière de Notre Seigneur Jésus-Christ. Son disciple bien-aimé, en achevant de nous raconter la vie du divin Maître, dit clairement qu'il a fait bien autre chose, et que les livres qu'on en écrirait rempliraient le monde. La simple raison indique effectivement que les seuls faits rapportés par les évangélistes ne peuvent comprendre toute une existence, ni même la plénitude des trois années de la prédication et des enseignements de la vie publique du Rédempteur.

Pareillement ceux qui croiraient avoir vu ici la vie entière du disciple de Jésus-Christ, Christophe Colomb, seraient dans l'erreur. Colomb a fait, a dit et a écrit beaucoup de choses qui ne seront jamais répétées, jamais lues, jamais connues des hommes. Son génie abréviateur supprimait les détails; il disait lui-même qu'il n'écrivait pas la centième partie de ce qui lui était arrivé, et nous en avons eu fréquemment la preuve, en cherchant à reconstituer sa vie.

Indépendamment de ces causes d'obscurité, les préventions de ses contemporains, un certain parti pris chez les historiens espagnols et un esprit mal entendu de patriotisme, nous ont caché Christophe Colomb. Ceux qui ont écrit du vivant de Ferdinand-le-Catholique ou de son petit-fils Charles-Quint, de peur d'irriter le Catholique ou la « Césarée Majesté, » ont passé fort légèrement sur les actions et les paroles de Christophe Colomb. On allait jusqu'à nier qu'il eût fait réellement une Découverte. On disait que « la découverte de l'Amé-

rique, facile et longtemps prévue, n'avait pas été entièrement neuve ». Dans sa généalogie d'Espagne, Damien de Goës ne prend pas même la peine de nommer Colomb au sujet de la découverte du Nouveau-Monde. Jean Vaseus, docte hébraïsant, versé dans le droit, venu de Louvain à Séville sur l'invitation du docteur Nicolas Clénard et de Fernando Colomb, parlait aussi de la découverte du Nouveau-Monde dans sa préface des Chroniques Espagnoles et avait déjà oublié le nom de son inventeur. On tenait tellement Colomb pour étranger à son œuvre, que le protonotaire apostolique Pierre Martyr, au quatrième livre de la troisième Décade Océanique, publiée sous les auspices du pape Léon X, protestait contre cette spoliation et se croyait consciencieusement obligé de restituer à Colomb la primauté d'invention [1] qui lui était refusée.

En dehors des affidés de la Bureaucratie de Séville, Colomb avait contre lui les hidalgos passionnés qui n'aimaient pas qu'un étranger eût acquis avec les deniers de Castille une pareille gloire, et qui cherchaient à rabaisser les choses pour être moins obligés à l'homme. Ensuite les hommes d'État de l'Aragon, ceux qui, dans leur superstition des vieilles coutumes de l'Espagne, n'aimaient point les exploits d'outre-mer, les conquêtes dans l'inconnu, ceux qui s'étaient systématiquement opposés à ses entreprises, et avaient annoncé la stérilité de ces tentatives et la ruine du Trésor [2] par suite de l'obstination dans ces découvertes, ne pouvaient pardonner à Colomb le succès

[1] « Defraudare virum et admittere scelus mihi viderer inexpiabile, si labores toleratos, si curas ejus perpessas, si denique descrimina quæ subivit ea navigatione, silentio preterirem. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ, liber quartus.*

[2] Christophe Colomb, — *Relation aux Rois catholiques sur le troisième voyage de l'Amiral.*

qui donnait un tel démenti à leur expérience administrative. Si l'on joint à cette majorité des hommes importants dans les deux Conseils de l'Aragon et de la Castille, les courtisans pur sang empressés à deviner la haine du Roi, on comprendra quelle force l'opinion publique opposait à la vérité. On sentira que les historiens contemporains de l'Amiral, surtout les archichronographes impériaux et royaux, devaient nécessairement être imbus de préventions contre Colomb et ne pas le voir tel qu'il était. La passion que nous trouvons, au bout de trois siècles, animant contre la mémoire de Colomb l'historiographe de la marine espagnole, Martin Fernandez de Navarrete, nous dit à quel point on craignit autrefois de dire la vérité. Les jugements portés sur les ennemis de Colomb, la manière timide de les qualifier ou encore plus lâche de les justifier, nous rend quasi palpable la prévention des écrivains officiels envers le grand homme.

Voici de quelle façon l'archichronographe impérial Oviedo juge le commandeur Bobadilla, ce misérable qui osa charger de fers Christophe Colomb!

Les Rois catholiques « arrêtèrent et conclurent d'envoyer un gentilhomme, serviteur ancien de leur maison, pour gouverner cette île, homme certes fort honnête et religieux, duquel le nom étoit François de Bovadilla, chevalier de l'ordre militaire de Calatrava; lequel, sitôt qu'il fut arrivé en cette cité, fit prendre, lier et garrotter l'Amiral, le lieutenant don Barthélemy Colomb et don Jacques Colomb, ses frères, et les fit embarquer chacun en un navire à part, et furent ainsi menés en Espagne et mis entre les mains du capitaine ou prévôt de la cité de Cadix jusqu'à ce que le Roi et la Reine commanderoient ce qu'il leur plairoit faire touchant leur prison et démérite. Aucuns dirent qu'on

« n'avait point commandé au commandeur Bovadilla de
« prendre l'Amiral, et qu'il étoit venu comme juge de
« résidence et pour s'informer seulement de la rébellion
« de Roldan Ximenès et ses consorts. Néanmoins, fût par
« commandement ou non, il fit prendre l'amiral et ses
« frères, et les envoya en Espagne, et demeura en cette
« île, ayant la charge et gouvernement d'icelle, et la
« gouverna en bonne paix et justice, jusques à l'an mil
« cinq cent deux qu'il fut révoqué et que lui fut com-
« mandé de retourner en Espagne[1]. »

En racontant ce traitement qui révolte tout sentiment du cœur et de l'âme, Oviedo ne trouve pas une seule parole d'intérêt pour Colomb, de blâme contre Bobadilla. Cette inqualifiable insensibilité, cette indulgence non moins inqualifiable pour un acte qui soulèvera l'indignation de la postérité, jusqu'à la fin de l'histoire, peint mieux que toute assertion la secrète animosité du Castillan Oviedo y Valdez envers le Génois Christophe Colomb.

Veut-on connaître jusqu'où peut aller l'aveuglement de la prévention? Ecoutons le jugement d'Oviedo sur l'hypocrite et sanguinaire Ovando, qui, dans ses jeux équestres, massacra l'inoffensive population de Xaragua, et, avec la gravité des formes judiciaires, fit hisser à la potence l'ingénieuse souveraine d'Haïti, la noble Anacoana.

« J'ai ouï dire à plusieurs témoins dignes de foi et
« même à plusieurs encore vivants, tous d'un accord,
« que jamais n'y eut homme ès Indes de pardeça, qui
« l'ait excédé, ne surpassé, ne qui ait mieux exercé

[1] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. III, chap. VI. — Traduction de Jean Poleur, valet de chambre de François Ier.

« choses qui convinssent au bon gouvernement d'icelles; « et qu'il a eu en soi toutes les manières de faire que doi- « vent grandement estimer ceux qui ont charge et gou- « vernement d'hommes.

« Car il étoit fort dévot, bon chrétien, grand aumô- « nier, pitoyable aux pauvres, doux et courtois envers « tous; mais envers les éhontés et irrévérents tenoit telle « rigueur qu'il falloit. Il favorisoit aux humbles et né- « cessiteux; il se montroit sévère aux superbes et hau- « tains comme il étoit requis. Il châtioit les transgres- « seurs des lois royales avec la tempérance et modération « qui étoit requise. Si que gouvernant ainsi cette île en « bonne justice, étoit aimé et craint de tous. Aussi favo- « risoit-il grandement aux Indiens, et traita comme père « tous les chrétiens qui suivoient l'art militaire sous sa « charge.

« Il enseignoit et donnoit à tous exemple de bien vivre, « comme un chevalier religieux de grande prudence et « savoir, de sorte qu'il tint le pays en grande paix et « repos[1]. »

Quand on trouve « bon chrétien, grand aumônier, pitoyable aux pauvres, doux et courtois envers tous » un scélérat de cette trempe, on doit, par opposition, se montrer sévère et même injuste envers le juste. Qui louange le crime triomphant ne peut applaudir la vertu opprimée.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les procédés astucieux d'Ovando à l'égard de Colomb, après son échouage à la Jamaïque, et les outrages dont il l'abreuvait tout en le logeant chez lui, pour se concilier l'opinion de la colonie, qu'avait indigné son retard à le secourir. Oviedo cache

[1] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. III, chap. XII. — Traduction de Jean Poleur, valet de chambre de François Ier.

les offenses qu'eut à supporter l'Amiral ; et nous montre le Commandeur lui faisant fête jusqu'au moment de son départ [1].

Le dernier et le plus violent des calomniateurs de Colomb, en Espagne, don Martin Fernandez de Navarrete, fait aussi l'éloge de Bobadilla; et, pour accréditer l'opinion d'Oviedo, s'appuie du témoignage de Las Casas, qui déclare n'avoir jamais ouï dire de lui « chose déshonnête ou qui sentît l'avarice, ni même après sa déposition et sa mort [2]. » Puis, il torture le sens d'Oviedo pour accuser Colomb de *fautes cachées!* qui motivaient secrètement la punition que lui infligeaient les Rois. Et il dit que les Rois l'avaient traité avec faveur et lui avaient fait grâce! Peut-on pousser plus loin l'impudence et la haine?

Oviedo ne parle ni de faveur, ni de grâce; et s'il rapporte l'opinion des ennemis de l'Amiral, il ajoute, du moins, comme correctif : « Le plus certain de tout, c'est que jamais on n'a eu faute de murmurateurs et envieux en ce monde, principalement en cette terre tant éloignée de son Roi [3]. » Navarrete fait un grief à Colomb de s'être approché de Saint-Domingue à son quatrième Voyage, quand il cherchait à réparer ou échanger le *Galicien* contre un autre navire. Il dit : « Colomb, malgré cette insinuation de Leurs Altesses, insinuation qu'elles lui avaient faite avec tant de douceur et seule-

[1] Voici les propres paroles d'Oviedo. — « Llegado el Almirante á esta ciudad de Santo-Domingo estuvo algunos dias descansando aquí. Y festejóle el comendador mayor y tuvóle en su posada, fasta que despues se partió el Almirante en los primeros navíos que fueron á España. — — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. IX.

[2] Las Casas, *Historia general de las Indias*, lib. II, cap. VI.

[3] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. III, chap. VI.

ment comme un conseil et un désir, quand elles auraient pu en faire une défense positive, se présenta à l'Espagnole et voulut y aborder[1]. »

Il est clair qu'en vue de dissimuler les torts du roi Ferdinand et de rendre un peu moins odieux les excès commis dans la conquête des Indes, les écrivains officiels d'Espagne ont systématiquement dénaturé l'histoire de Christophe Colomb. Ils ont eu soin de rabaisser et de calomnier les indigènes les plus dignes d'intérêt, entre autres les deux Souverains qui avaient le mieux accueilli les Castillans : le noble et fidèle Guanacanari[2], l'ingénieuse et prévenante Anacoana. Ne pouvant articuler un fait contre l'Amiral, ils ont répandu de vagues insinuations sur son caractère, omis à dessein les détails édifiants de sa vie qui, en révélant toute sa grandeur chrétienne, auraient mieux fait sentir l'iniquité du Roi haineux. La partie édifiante et spirituelle de sa vie, qu'avait tue par modestie son fils, don Fernando, n'a jamais été mise en lumière par aucun historiographe. Ils ont passé à côté des faits les plus caractéristiques. C'est à ce point que l'archichronographe impérial Oviedo, de qui nous tenons des détails circonstanciés sur la mort de don Diego Colomb, fils aîné de l'Amiral, indique à peine la date de celle de Christophe Colomb. Comment un écrivain officiel aurait-il osé parler d'un vice-roi à qui l'on refusait son titre, d'un grand-amiral sans escadre, d'un gouverneur général qu'on empêchait d'administrer? La disgrâce du Roi pesait sur lui jusque dans la tombe.

[1] Navarrete, *Viages y decubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fine*, etc., tomo I, introduccion, § LXIII.

[2] W. Irving reconnait que « Oviedo a cherché à noircir le caractère de ce prince indien. » — *Histoire de Christophe Colomb*, liv. VIII, chap. VIII.

Toutefois, la pureté suprême de Colomb, ce qu'offre d'étrange et de quasi surhumain son rôle ici-bas, son influence sur les nouvelles destinées de l'Espagne, a frappé ces hommes prévenus; et les amène à confesser que l'antiquité eût élevé des temples à ce demi-dieu qui avait découvert le Nouveau-Monde. La vérité leur a surpris cet aveu : qu'il méritait une statue d'or massif[1] celui qui venait d'ouvrir ainsi les voies à l'Évangile. Sans oser le déclarer hautement, ils ont reconnu l'apostolat de Christophe Colomb.

Ce silence honteux, cette préméditation des écrivains contre une gloire immortelle nous impose le devoir d'exposer, au grand jour, ce qu'ils espéraient nous cacher; de reconnaître authentiquement le caractère spécial de Colomb; d'établir, une fois pour toutes, le rôle qui lui fut assigné, la destination providentielle de son mandat, et de signaler les marques de faveur céleste par lesquelles cet homme exceptionnel se distingua du reste des hommes.

§ III.

Par sa grandeur morale, la personne de Colomb ne fut pas inférieure à son œuvre.

Sans nous arrêter à ce qu'offre de mythique et de surhumain cette vaste existence, considérons sa mission providentielle. Et pour mieux juger de la vie publique de Colomb, examinons d'abord en lui l'homme privé. Pénétrons dans l'intimité du foyer; pour un instant, retour-

[1] « Pour avoir, écrivait d'Hispaniola l'historiographe Oviedo, apporté la foi catholique ici où nous sommes et par toutes les Indes où, par la grâce de Notre-Seigneur, la religion chrétienne croît de jour en jour. » — *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. VI, chap. VIII.

nons à Gênes, au fond de l'arrière-boutique du cardeur dans l'étroite ruelle Mulcento.

Le trait le plus caractéristique de Colomb, celui qui fait le fond de sa physionomie morale, et du berceau à la tombe le distingue pendant toute sa vie, c'est le sentiment du devoir.

L'amour de ses parents forme pour l'enfant le premier des devoirs. Il doit les aimer même avant de connaître Dieu. Or, Colomb aimait ses parents. On a vu qu'il s'efforçait de soulager leur pauvreté alors que lui-même était pauvre. Il avait assuré contre le besoin la vieillesse de son père, avant que de risquer sa vie dans sa première Découverte. Il envoya les prémices de son succès et de son aisance passagère au vénérable vieillard. Et quand le vieux cardeur eut été retiré de ce monde, Christophe ne l'oublia jamais, non plus que la pieuse femme qui la première lui avait appris à aimer Dieu et le servir. Il donna le nom de son père à la capitale de l'île espagnole. Le temps n'attiédit point sa piété filiale. L'âge, les déceptions, les souffrances, les soucis de la paternité n'éteignirent pas en son cœur le souvenir de ses parents. Dans sa soixante-dixième année, il donnait encore à son père et à sa mère une marque d'affectueuse sollicitude, en songeant au soulagement de leur âme et fondant des messes à leur intention.

Si puissant qu'il fût, l'attachement filial de Christophe Colomb ne diminuait en rien ses sentiments d'affection fraternelle. Il aimait tendrement ses frères qui mélangeaient de respect le retour dont ils le payaient. Tous deux lui montrèrent un égal dévouement. En recommandant à son fils aîné d'aimer son jeune frère, don Fernando, doué des plus heureuses qualités, il lui disait : « Dix frères ne seraient pas de trop pour toi. Je n'ai jamais trouvé de

meilleur ami à ma droite et à ma gauche que mes frères [1]. » Mais aussi jamais frère aîné ne fut plus prévoyant, plus reconnaissant que ne l'était Colomb envers ses deux cadets. Sa sollicitude pour leurs intérêts perce jusque dans ses relations officielles avec les Rois. Il songeait à leur sort dans son Institution de Majorat. Sous ce rapport, les dispositions de cet acte sont uniques peut-être. Il avait présents à la pensée leurs services, en écrivant son testament. Dans toutes les circonstances, on voit combien il s'occupe des deux amis naturels qu'il trouve toujours à sa droite et à sa gauche, suivant sa pittoresque expression. Il nomma, comme son premier exécuteur testamentaire, don Barthélemy, et sut inspirer à ses enfants, pour ses frères, le respect et l'attachement dont ils étaient si dignes.

L'immolation de son cœur qu'avait fait Christophe Colomb à la cause de l'Évangile, nous empêche de le juger comme époux. Nous ne parlerons pas de sa vie conjugale, qui fut une incessante privation du bonheur intime. Tout ce que l'on sait de son mariage, c'est qu'il n'en eut que les charges, les soucis, sans en goûter les suaves compensations dans la douceur du repos au foyer. Mais comment douter qu'il n'eût été un époux accompli, puisqu'il se montra père si affectionné?

L'homme de mer dont l'enfance avait été endurcie à la rude navigation, dans les échelles du Levant, avait pour son fils aîné, qui fut sitôt privé de sa mère, des entrailles véritablement maternelles. Il l'aimait avec la tendresse prévoyante qu'aurait eue doña Felipa si elle eût vécu. Il chérissait d'une égale dilection son second fils Fernando. La complaisance naïve avec laquelle il parle de cet enfant, jusque dans ses lettres aux Rois, la façon dont il le re-

[1] *Cartas del almirante don Cristóbal Colon á su hijo don Diego.* — Lettre du 1er décembre 1504.

commande à son fils aîné, nous disent quelle exquise sensibilité animait son cœur de père.

Christophe Colomb, en sa qualité de chef de maison, mettant à l'œuvre le principe du devoir devenu chez lui un sentiment naturel, s'attacha, par cela même, tous les hommes qui le servirent. Son égalité de caractère, son indéviable justice, sa bonté réprimant ses vivacités, sa mansuétude, la paternité de ses prévoyances pour ses écuyers et ses domestiques lui avaient gagné l'affection de tous ceux qui mangèrent son pain. Un seul fut ingrat. On peut le remarquer : celui-là n'était ni soldat, ni marin, ni gentilhomme ; mais une espèce de légiste improvisé, un formaliste, amateur de chicane, le juge Roldan. Plus tard, il sembla, honteux de sa conduite, reconnaître ses torts envers son bienfaiteur. Tous ceux qui eurent l'honneur de faire partie de la maison de l'Amiral conservèrent une sorte de culte pour sa mémoire.

On s'est laborieusement efforcé de rechercher quelle avait été la cause première de la conviction de Colomb, et de sa détermination à découvrir un continent inconnu. Quelques écrivains ont pensé qu'il avait des connaissances mathématiques supérieures à celles de son siècle ; que le premier il avait fait usage de l'astrolabe, du quart-de-cercle. On a surtout attribué aux vers quasi sibyllins d'une tragédie de Sénèque, intitulée *Médée* [1], une grande influence sur l'esprit de Colomb. Pareillement on a cru que l'idée de l'existence d'un continent situé à l'occident,

[1] ..... Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et INGENS
PATEAT TELLUS, Typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule..... — *Médée*, acte II, v. 371.

au-delà des colonnes d'Hercule, lui avait été suggérée par quelques auteurs anciens.

Ces inductions, dont on a bien voulu se contenter jusqu'à présent, ne peuvent soutenir un examen sérieux.

D'abord, les instruments nautiques connus de Colomb étaient déjà familiers à tous les marins de son temps; et bien avant sa naissance, on se servait en mer de la boussole, du sextant, de l'astrolabe. Sa spécialité dans les mathématiques paraîtrait aujourd'hui assez contestable. L'illustre Humboldt l'accuse d'impéritie et de « fausses observations dans le voisinage des Açores. » Il trouve qu'il « ne s'était familiarisé, comme la grande masse des marins de nos jours, qu'avec la pratique des méthodes d'observations sans étudier suffisamment les bases sur lesquelles ces méthodes sont fondées[1]. » Ce n'est donc pas aux mathématiques transcendantes qu'on doit faire honneur de l'idée et de l'énergique volonté de Colomb. D'ailleurs, lui-même l'avoue très-simplement.

On semble, trop généralement, attacher une grande importance aux vers de *Médée*, parce qu'on les trouve deux fois copiés par la main de Colomb. Mais rien ne prouve qu'ils aient eu la moindre influence sur sa détermination. Le papier même où laissa son empreinte la réflexion de l'Amiral, au sujet de ces vers, dépose par sa date certaine contre cette supposition. Ces vers auxquels personne, pas même Colomb, n'avait pris garde avant sa Découverte, sont transcrits sur le brouillon du livre de *Las Profecias ;* par conséquent, non seulement après sa première expédition, mais après son quatrième voyage, tandis qu'il languissait échoué à la Jamaïque. Ces vers n'avaient aucun sens avant l'entreprise de Colomb. Son expédition les a

[1] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent,* t. III, p. 20.

doués d'un sens merveilleux ; mais avant lui nul n'avait pu les remarquer[1]. Il ne serait pas judicieux, non plus, d'attribuer une action déterminante à des fragments d'auteurs que chacun, tout aussi bien que Colomb, pouvait avoir compulsés. Assurément certaines idées d'Eratosthène et de Posidonius, rapportées dans Strabon, les paroles du Timée de Platon au sujet de l'Atlantide, quelques idées cosmographiques d'Aristote sur la forme et le peu d'étendue de la terre, divers aperçus de la géographie des Arabes, l'ouvrage d'Albert-le-Grand, *Liber Cosmographicus* sur la nature des lieux, celui de Roger Bacon, l'*Opus majus*, ainsi que le livre du cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, l'*Imago Mundi*, avaient été connus et examinés ; et pourtant ces diverses autorités n'avaient converti personne à l'idée de Colomb. Et quand à la Junte de Salamanque il rencontra une adhésion, ce ne fut pas celle d'un cosmographe, mais d'un théologien, le dominicain Diego de Deza.

Au surplus, la science, à cette époque, n'aurait pu qu'égarer Christophe Colomb. D'abord, elle n'avait aucun enseignement positif : elle opposait à des conjectures d'autres conjectures, sans que l'autorité de l'expérimentation pût mettre fin à ce débat. Il n'y avait aucune concordance ni au sujet de la forme, ni au sujet de l'étendue de la Terre ; et l'unique donnée sur laquelle put s'appuyer Colomb, relativement à l'étendue de la masse aqueuse du Globe, était une erreur manifeste, l'opposé des enseignements de l'observation postérieure.

[1] Dans sa curieuse publication des *Voyageurs anciens et modernes*, M. Édouard Charton, se défiant de cette opinion commune sur l'influence des vers de la *Médée*, a distingué avec beaucoup de sagacité qu'ils n'eurent point pour Colomb l'importance qu'on leur attribue ; et que jusque-là personne n'en avait tenu un compte sérieux. — *Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 85.

Si les uns croyaient aux Antipodes, les autres niaient à tel point que, même après la mort de Colomb, il y avait encore des savants qui tonnaient contre une telle croyance. Pendant qu'Herrera écrivait son histoire générale des Indes, certains docteurs se moquaient entre eux des Antipodes [1]. Cet historiographe royal déclare que les prétendus éclaircissements qu'on imagine trouver dans certains passages des anciens sur l'existence des terres inconnues, étaient fort incertains, fort obscurs et presque inintelligibles, avant que la Découverte de Colomb leur eût donné la clarté et le sens qu'on leur attribue depuis lors.

Les dissertations des biographes, pour connaître l'origine du projet qu'eut Christophe Colomb de découvrir l'autre moitié du Globe, nous paraissent également insuffisantes, dépourvues d'autorité, incapables d'amener une conviction. Où vont-ils se renseigner à cet égard? à quoi bon ces recherches érudites, mais éloignées de la véritable source? quel auteur mieux que Colomb peut nous apprendre où il puisa son idée première? Écoutons-le : Cette idée ne lui vint ni des sphères, ni du compas, ni des mathématiques, ni de sa propre réflexion. Il ne s'en attribua pas le mérite. Cette idée première jaillit en lui par inspiration soudaine. Ce fut, dit-il, la Sainte-Trinité qui lui suscita la pensée qu'Elle rendit de plus en plus claire, que l'on pouvait aller par mer d'Occident en Orient [2]. Cette idée, qui se montrait d'abord comme un point lumineux dans le clair obscur de l'imagination, acquit peu à peu, sous les labeurs d'une méditation pénétrante, son déve-

[1] Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada I, lib. I, cap. III.

[2] Christophe Colomb. — « Ansi que me abrió Nuestro Señor el entendimiento con mano palpable á que era hacedero navegar de aquí á las Indias. » — *Libro de las Profecias*, fol. IV.

loppement et sa parfaite lucidité. Cette première inspiration fut ensuite appuyée par la lecture des auteurs. Colomb alors découvrit dans leur texte ce que le commun des lecteurs n'y avait pas aperçu. Mais nous pouvons certifier que, par leur seule autorité, quelques passages d'auteurs anciens et quelques vers de Sénèque n'auraient jamais engendré cette inébranlable conviction qui sut résister à dix-huit années de doutes, de négations et de dédain scientifique.

Nous ne sommes nullement fondé à vanter la science de Colomb. Il n'était ni cosmographe, ni astronome, ni géologue, ni physicien, ni botaniste; il n'eut jamais l'honneur de faire partie de quelque commission scientifique et d'appartenir à la moindre Académie. Cependant, sa pénétration propre, la sagacité de ses observations le mettent sur la voie des grandes vérités cosmographiques. Et il a pris dans l'histoire du progrès des sciences une place dont nul ne le dépossédera jamais. De nos jours, le savant universel, Humboldt, que ses admirateurs ont surnommé « l'Aristote moderne », est attiré vers Colomb; il l'admire « conservant en lui, à côté de tant de soins matériels et minutieux, qui refroidissent l'âme et rapetissent le caractère, un sentiment profond et poétique de la majesté de la nature[1]. » Il est, en effet, inouï qu'un chef d'escadre, un gouverneur ayant le souci d'une administration nouvelle, aient apporté une pareille assiduité dans l'observation d'un pays dont ils faisaient l'exploration. Humboldt fait cet aveu : « Ce qui caractérise Colomb, c'est la pénétration et la finesse extrême avec lesquelles il saisit les phénomènes du monde extérieur. Il est tout aussi remarquable comme observateur de la nature que comme in-

[1] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, p. 16.

trépide navigateur. Arrivé sous un nouveau ciel et dans un monde nouveau, la configuration des terres, l'aspect de la végétation, les mœurs des animaux, la distribution de la chaleur selon l'influence de la longitude, les courants pélasgiques, les variations du magnétisme terrestre, rien n'échappe à sa sagacité!..... Colomb ne se borne pas à recueillir des faits isolés; il les combine, il cherche leur rapport mutuel. Il s'élève quelquefois avec hardiesse à la découverte des lois générales qui régissent le monde physique [1]. » Dépourvu qu'il était des instruments et du secours des connaissances modernes, son génie n'abordait pas moins les grands aspects de la Nature pour en sonder les profondeurs. Les influences atmosphériques, la direction des courants, l'agroupement des plantes marines, les diverses densités des couches aqueuses, les principes des divisions climatériques, leur relation avec la différence des méridiens, ces secrets alors imposants et sévères n'intimidaient pas l'audace de ses investigations. De sa contemplation des phénomènes du monde extérieur, il remportait des acquisitions que nul n'a jamais égalées dans la science. Le manque d'espace nous empêchant d'exposer ici ses grandes vues, ses hardis jugements sur la Nature, les pures conquêtes de son génie dans l'inconnu qu'il pénétrait si audacieusement, nous nous bornerons à nommer les principales découvertes ressortant de ses écrits.

Ces grandes découvertes de l'ordre scientifique sont au nombre de sept :

1° L'influence qu'exerce la longitude sur la déclinaison de l'aiguille aimantée.

2° L'inflexion qu'éprouvent les lignes isothermes en poursuivant le tracé des courbes depuis les côtes occiden-

[1] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, p. 20, 25.

tales de l'Europe jusqu'aux rivages orientaux du Nouveau-Monde.

3° La grande position du banc de fucus flottant dans le bassin de l'Océan Atlantique, bercail neptunien, où s'abritent, se préparent et se forment les bandes de poissons destinés à notre alimentation.

4° La direction générale du courant des mers tropicales.

5° Les causes géologiques de la configuration de l'Archipel des Antilles.

6° Le renflement équatorial impliquant l'aplatissement des pôles.

7° L'équilibre continental du Globe, qu'on ne supposait pas.

En sus de sa découverte du Nouveau-Monde, l'humanité doit à Colomb ces sept indications dont assurément la moindre aurait illustré toute une Académie. Ces conquêtes n'étaient pas le fruit de la science acquise; mais la récompense d'une assiduité jointe à une puissance d'observation qui lui permettait de comparer et de saisir la raison des phénomènes de ce monde. S'il n'était pas appuyé par la science, comme l'assurent tous les savants, de concert avec Humboldt, qui donc lui révélait tous les secrets de ces causes jusque là dérobés à la perquisition humaine !

Colomb ne fit aucune découverte dans le cabinet ou le laboratoire, ni en réitérant exprès quelque expérience. Ses aperceptions furent toujours soudaines et sur le champ même de l'observation. A défaut d'études physiques, il apportait dans ses investigations une assiduité si grande, un désir si vif de pénétrer dans la connaissance de la Nature, la foi l'aidait à monter si haut pour mieux saisir l'ordonnance de la Création, le rapport des diverses lois

avec l'unité cosmique de cette planète, il était tellement avancé dans la contemplation du Verbe, qu'il devait plus aisément qu'un autre saisir les indices par lesquelles se révèlent les lois fondamentales de notre Globe. Son génie ne cherchait pas avec la seule curiosité de l'esprit, il demandait à Dieu de l'éclairer ; il le suppliait de venir à son aide, non pour se dispenser de ce travail de l'esprit, auquel de sa nature l'homme est obligé, et posséder sans efforts la connaissance des choses; mais pour le conduire. Et sa pensée, aiguisée par la contemplation des choses divines, devenue plus légère, plus aisément soutenue dans la région supérieure de l'entendement, voyait ainsi plus loin, plus vite et plus juste que n'eût pu le faire la science procédant d'après ses propres données.

En fixant un regard aussi continu sur la Création, Christophe Colomb ne cédait pas uniquement à la tentation de surprendre quelque mystère de la Nature; il s'adonnait sans arrière-pensée aux jouissances de ce merveilleux spectacle.

Aucun homme n'aima la Nature d'un amour plus véhément. La sérénité de l'azur céleste n'égale pas la pure limpidité de cette délectation de l'esprit. Une si noble joie n'est bien sentie que par une âme religieuse. Dans aucun voyageur, même chez aucun poëte, on ne sent un amour plus vrai, plus naïf de la Nature. Rien n'échappe à sa contemplation passionnée de la Terre. Le coloris de l'atmosphère, les teintes de la mer, l'effet des réfractions lumineuses, les écailles des poissons, le feuillage des arbres, le port des plantes inconnues, les magnifiques plumages des oiseaux, les découpures des végétations fluviales, les émanations des bocages, les mélodieux accents du troupiale, rossignol des tropiques, les senteurs marines, la fraîcheur des ombrages, les aromes des hautes forêts,

le cri mélancolique du grillon, l'endormante monotonie du chant des grenouilles, l'ondulation des brises, les graves psalmodies de l'Atlantique sous l'accompagnement des souffles alisés, tantôt le silence des bois odorants, ou les bruissements de l'Océan pesamment assoupi sur les grèves, tout est recueilli et relevé dans ses rapides impressions; tout est rapproché en son âme comme les harmonieuses consonnances d'un ensemble divin.

Ce qui distingue Colomb des poëtes et des naturalistes, c'est qu'il montre l'observation du naturaliste tout en étant poëte, et le sentiment du poëte tout en déployant la sagacité du naturaliste. Son ravissement intime, sa suavité d'impression n'amortissent point ses investigations de cosmographie. Pendant qu'il savoure les parfums et les harmonies du Nouveau-Monde, sa pénétration travaille à la solution des problèmes capitaux de l'inconnu dont il fait la conquête.

Colomb aimait surtout la Nature à cause de son Maître, et voyait sans cesse l'Architecte divin dans son œuvre. Loin de s'affaiblir par les années, son intime liaison avec la Nature ne pouvait, comme la véritable amitié, devenir que plus étroite et plus inséparable de ses explorations. En vieillissant, sa reconnaissance s'étendait avec ses jours. Plus il connaissait la Nature, plus il aimait le Verbe divin; plus il désirait le servir. C'était des hauteurs de sa foi que son génie, considérant l'humanité promise à des destinées immortelles, s'habituait à la bonté de Dieu. Il n'y a dans ses élans aucun doute; sa croyance est ferme et complète, parce qu'il lie les choses visibles à leur principe invisible, suivant la doctrine catholique, la seule vraie philosophie. Si dans ses premières explorations, s'appuyant un peu trop sur les enseignements de la science, il commit quelques erreurs, quelques confusions, l'expé-

rience, l'observation modifièrent ses premières données, et il parvint à redresser par lui-même ses opinions. Si, dans le principe, pour combattre le sentiment de ceux qui regardaient la Terre comme étendue à l'infini, il avait dit, en comparant notre planète aux autres créations de Dieu : « Ce monde n'est pas aussi grand que le pense le vulgaire; je dis que ce monde est peu de chose. » C'est qu'il jugeait peu considérable ce qu'il avait découvert, relativement à ce qu'il pensait qu'on pourrait découvrir. Il estimait à un centième seulement les découvertes opérées, par rapport à la partie du globe qui restait à visiter. L'attrait de Colomb pour la Nature se trahit en mouvements poétiques. Comme peintre des scènes de la vie terrestre, il est bien supérieur à la poésie de Camoëns. Humboldt trouve que Christophe Colomb « sait mieux jouir des forêts qui bordent les côtes; il donne plus d'attention à la physionomie des plantes [1]. »

La portion du génie de Colomb qu'a recueilli le papier, celle du moins qui nous est parvenue, n'est pas fort étendue. Nous ne possédons que la minime partie de ce qui sortit de sa plume. Il avait écrit beaucoup de lettres tant à la Reine qu'à des religieux, au Protonotaire Apostolique Pierre Martyr d'Anghierra, et à quelques hommes marquants de la Cour. Nous n'en avons guère que seize, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à des fragments épistolaires épars en divers documents.

L'histoire de ses quatre expéditions rédigée pour le Saint-Père, dans la forme des Commentaires de César, s'est perdue, ainsi que la relation aux Rois catholiques de son second voyage. Ses notes, ses cartes géographiques, que le curé de Palacios, Las Casas, et don Fernando eu-

[1] Humboldt, Cosmos, *Essai d'une description du monde physique*, t. II, p. 67.

rent sous leurs yeux, ont disparu. Les observations qu'il avait rédigées après son troisième voyage, ses vues cosmographiques, ses remarques d'histoire naturelle enlevées avec tous ses papiers par Bobadilla, le 26 août de l'année 1500, quand le commandeur s'empara de sa maison, en son absence, ne lui furent jamais restituées. Il paraît que Bobadilla les avait gardées comme sa propriété[1] et embarquées sur la capitane qui sombra pendant la tempête qu'avait prédite l'Amiral. On ignore absolument ce qu'est devenu le livre complet des *prophéties* qui fut remis par l'Amiral à la Reine catholique. Nous n'en connaissons que le brouillon informe et tronqué. Néanmoins, par ce qui nous reste des écrits de Colomb échappés au naufrage de l'oubli, il est permis d'asseoir un jugement sur son mérite littéraire.

D'abord ce qui caractérise la manière de Colomb, c'est la spontanéité, la concision, la vigueur, l'absence d'arrangement et de méthode d'exposition. Chez lui la pensée afflue avec abondance. On sent la condensation de la force, l'essor simultané des idées. Il voudrait tout dire à la fois; de là résulte, en certains passages, quelque chose de diffus, de peu clair en apparence, mais qui est élevé, profond et synthétique à la manière de saint Paul. Sobre dans son style comme dans sa vie, Colomb, volontairement dépouillé de tout ornement phraséologique, va toujours droit au fait par le plus simple et le plus court. Telle est son insouciance de tout arrangement dans ses écrits, quels qu'ils soient, que même ses relations officielles aux Rois catholiques portent l'empreinte de l'improvisation et de la rapidité de la plume. Jamais Colomb ne fit, comme amiral, un rapport à tête reposée. On dirait qu'il y a toujours

[1] L'Amiral se plaignait de ne jamais avoir pu recouvrer ses papiers dont le commandeur s'était saisi « en vrai corsaire. »

plusieurs hommes en lui. Il écrit à la fois en qualité d'envoyé du Salut, de contemplateur de la Création; il parle en marin, en missionnaire et en naturaliste, et semble pressé de tout dire simultanément. Cependant quand il procède par son seul titre de chef du gouvernement colonial, il se montre méthodique, précis, instructif et admirablement administrateur.

Cet intime rapport entre le style et le caractère de l'homme, qui maintenant est devenu vérité proverbiale, se fait sentir d'une façon palpable dans les écrits de Colomb.

Ainsi qu'à la vue de la grande mer, le sentiment de l'immensité ôte à notre faiblesse l'idée de décrire cet infini qu'on sent, qu'on voit, dont on est rempli, mais qui nous déborde, nous dépasse et nous emporte dans son immensité même, on sent que Colomb résume, abrége ou passe sous silence ses plus intimes émotions; mais il n'essaie pas de décrire ce qui est au-dessus de toute description. Il ne décrit pas ses vues et ses impressions maritimes, lui qui relève jusqu'au cri du grillon et au parfum des plantes qu'emporte le souffle amoureux des brises. Il a reflété dans son âme la majesté de l'Océan. Elle est empreinte d'infini et d'incommensurable.

Seulement, pendant son dernier voyage, sa mémoire, retraçant des tempêtes ignorées dans les mers d'Europe, colore d'une vivacité pittoresque les scènes de sa lutte contre les éléments; et la poésie ressort de ses images comme la phosphorescence du choc des lames courroucées. Il devient alors un vrai modèle du genre descriptif et terrible, bien qu'il soit par nature abréviateur comme l'est toujours le génie. Pour sa vigoureuse pensée, les mots ne sont jamais qu'un revêtement de l'idée, et n'ont aucune valeur par eux-mêmes. Aussi point de jeux de mots, d'effets de style, d'arrangement de parole. Il reste simple,

grand comme la mer. On sent dans son style une force secrète, une puissance retenue, une habitude d'austère continence.

On devine que cet homme a vécu devant Dieu. Sa méditation s'est formée au milieu même de la plus grande manifestation divine de l'infini qui soit accessible à nos sens : la mer ! La mer, une sur tout le globe, et si diverse dans son immuable unité, la mer ! dans laquelle s'absorbe notre contemplation, qui laisse muet le poëte, interdit le philosophe, épouvante le demi-penseur, la mer a fécondé le génie de Colomb. Près du ciel éclatant des tropiques, aux îles Fortunées et dans les terres atlantiques des Açores, l'audace de la pensée est devenue de la réflexion; sa maturité de conviction a fondé en lui, sous l'inspiration du Verbe divin, cette résolution que ni la force du temps ni la faiblesse des hommes ne purent ébranler.

Un contempteur du Catholicisme a été lui-même frappé de rencontrer chez Colomb un talent inattendu d'écrivain. Il dit : « Le journal de Colomb, dans sa concision, a je ne sais quoi de mystérieux, de sublime, de religieux comme le grand Océan au milieu duquel il est écrit [1]. » Après l'avoir loué en quelques endroits, Humboldt, cherchant d'après son système à rabaisser Colomb, critique son style et ses vers. A son opinion dénuée de toute preuve, nous objecterons le sentiment de l'autorité contemporaine la plus incontestable en matière de goût et de saine littérature, celle de M. Villemain. Voici ses paroles : « Je n'hésite pas à le dire, cet étranger, qui n'apprit l'espagnol que tard dans ses audiences et dans ses placets, pour faire agréer la découverte d'un Nouveau Monde, Colomb a été dans son siècle l'homme le plus éloquent de

[1] Edgar Quinet, *Discours prononcé au Collége de France*, en 1843.

l'Espagne. C'est qu'il avait de grandes idées, qui emportaient avec elles des expressions sublimes. C'est qu'il avait surtout de l'enthousiasme. *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* Les formes extérieures de l'art, les phrases longues et savantes n'avaient pas manqué jusque-là dans les chroniques espagnoles. Avec lui commence le sublime, la simplicité dans la grandeur [1]. »

Comme son génie, le style de Colomb semble s'élever et grandir avec les années. Sa plus remarquable production a été écrite dans sa soixante-septième année. Le feu de la jeunesse et de la poésie réchauffant son sein, perçait sous les glaces de l'âge, comme les volcans des Andes à la limite des neiges éternelles. Il montre ainsi l'immuable virilité de l'âme, s'affranchissant de la loi du temps et des influences physiques. L'ardeur de la piété, la fraîcheur de l'inspiration se révélaient encore à la fin de sa quatrième expédition, dans sa désastreuse campagne de 1503. Échappé miraculeusement à un naufrage inévitable, son navire fracassé, à demi noyé, gagnant à toute peine un port où toutes ses voies d'eau le mettaient en danger de sombrer; se trouvant aux prises avec la disette et les attaques d'une goutte impitoyable, loin de céder à l'abattement des équipages, d'être atterré de cette situation, il s'unit à la pensée de l'Église catholique, il solennise avec elle la fête de Saint-Jean-Baptiste, et, pendant le jeûne qu'il est forcé de subir, sa piété célèbre en vers la naissance du bienheureux précurseur du Messie. Cette inspiration, survenant malgré les souffrances et la disette sur des navires à demi coulés, est sans doute l'unique exemple de composition littéraire qui se soit jamais produit dans de pareilles conjonctures.

[1] Villemain, *Tableau de la littérature au moyen âge*, t. II, p. 392.

Quelle idée ne donne pas de la sérénité d'esprit et de la piété de Christophe Colomb ce chant paisible de l'âme chrétienne dominant les douleurs de la chair, l'affaiblissement voisin de la défaillance, ne songeant qu'à partager à cette lointaine distance l'allégresse de l'Église catholique en ce jour et à célébrer la naissance du bienheureux saint Jean, qui tressaillit dans les entrailles de sa mère à la voix de la Vierge bénie entre toutes les femmes, dont les flancs portaient le Sauveur! Les circonstances de temps et de lieu ne sont pas moins édifiantes que le sujet de cette inspiration; et le touchant intérêt qui s'y rattache redouble le charme de l'ingénuité de cette poésie.

§ IV.

Si Colomb s'était borné à découvrir des terres, on pourrait, tout en reconnaissant la grandeur de son génie, le considérer uniquement comme marin cosmographe; mais ses découvertes sont tellement liées à sa vie privée, à sa foi, et son rôle apostolique domine tellement ses actes officiels, qu'il est diamétralement contraire à la justice de prétendre le juger, abstraction faite du sentiment religieux, principe et fin de son existence publique.

Et si l'on s'étonne qu'après avoir relevé ses excellentes qualités, nous n'ayons pas, avec cette sévère probité qu'exige l'histoire et qui oblige l'historien, recherché la partie faible du caractère de Colomb, afin de mettre ses défauts en regard de ses vertus, et les livrer équitablement à l'appréciation des lecteurs; nous répondrons d'avance à ce reproche, que vainement avons-nous ausculté ce cœur de Héros : nous l'avons examiné sous tous les aspects, jamais nous n'avons pu découvrir en lui une faute volontaire, un tort, une faiblesse. Pour aller jus-

qu'au bout dans notre confession, nous avouons même n'être pas surpris de ce manque absolu de penchants ou d'actions blâmables dans le cours de toute sa vie, par ce motif qu'on ne trouve ni vices ni défauts chez les saints.

Généralement, dans les grands hommes, les défauts inhérents à notre nature sont toujours reconnaissables, bien que mitigés par leur propre générosité, la scène élevée où ils vivent, le respect de l'opinion, la crainte de la postérité. Mais chez les Héros de l'Évangile il n'y a aucun défaut de caractère, aucune faiblesse : l'amour, en les purifiant, les élève, les ennoblit. Ils ont tellement admiré le divin modèle, qu'ils ont modifié leur propre nature, afin de s'en rapprocher autant que notre humanité le comporte.

Disons en toute franchise notre pensée sur Colomb :

Cet homme n'eut aucun défaut ni aucune qualité du monde. Nous avons de sérieux motifs pour le considérer comme un saint.

Et c'est à juste raison que nous poussons tout droit au fait, parlant de ce qui se voit en lui, sans nous embarrasser de ce qu'on n'y trouve pas, par cela que les biographes qui, pour obéir aux exigences du système de philosophie historique, ont péniblement travaillé, par des inductions erronées, à établir que Colomb avait eu des défauts, n'ont pu en citer un seul et s'appuyer d'un exemple, exhiber une preuve. Ensuite, parce que, les uns après les autres, ces écrivains, cédant à la force des faits, sont tous amenés à effacer eux-mêmes les conséquences de leur blâme, de leurs restrictions, et à finir par un éloge si complet des vertus de Colomb, qu'ils neutralisent leur critique. A leur insu, cette tentative ne fait que mieux ressortir sa supériorité.

Ainsi donc il nous a paru plus logique et plus français

d'aller droitement au but, sans nous préoccuper de cette autopsie minutieuse qui voudrait montrer quelque douteuse qualité dans une existence dont le côté saisissable est tout ouvert au jour grand de l'histoire.

§ V.

Hardiment, on peut affirmer que, par une sorte d'intime solidarité, la pureté de l'homme privé sert d'avance de gage à la dignité et à l'irréprochable conduite de l'homme public. Après avoir vu Colomb s'étudier à une telle application de la justice et de l'équité parmi les siens dans les habitudes du foyer, on s'attend aisément à rencontrer chez lui une rigoureuse observation du devoir quand la responsabilité politique se vient joindre aux obligations morales.

Sur la scène élevée où il montait tout à coup, revêtu le même jour de la triple dignité de Grand-Amiral de l'Océan, de Gouverneur-Général perpétuel et de Vice-Roi des Indes, Colomb ne faillit jamais à ses triples engagements. Durant son administration, nul ne l'accusa de partialité. Les fiers hidalgos, les persécuteurs des Indiens, seuls se plaignaient de ce qu'il protégeait les indigènes. Sa sollicitude pour eux blessait la fierté castillane. Mais Colomb, le disciple de l'Évangile, n'était point entiché de priviléges. Son zèle continua de s'étendre à tous les intérêts. Il établit scrupuleusement une complète égalité devant la loi. Nous avons démontré déjà[1] que son administration fut exempte d'erreurs; aussi n'entrons-nous point dans les détails, arrêtant à peine nos yeux sur des groupes de faits.

[1] Deuxième volume, pages 122, 123 et jusqu'à 147.

Son refus d'une principauté, de peur que ses avantages particuliers ne le détournassent de ses devoirs publics, dit mieux qu'aucune parole son désintéressement.

Grand-Amiral de l'Océan, Vice-Roi et Gouverneur-Général à titre perpétuel, il n'oublie jamais l'obéissance, et se soumet aux ordres d'un simple commissaire des rois, tant il respecte l'autorité légitime, cette délégation visible d'en Haut.

Constamment il donne l'exemple du dévouement et de l'égalité dans le malheur. Durant la disette et les maladies, soit en mer, soit à terre, il n'use d'aucun de ses droits, et ne veut accepter que la part commune.

Ses mesures administratives n'offrent point cet empressement du provisoire, cette aveugle soumission à l'urgence qui règlent la plupart des actes de l'autorité dans la pratique des affaires. Il ne sacrifie jamais à l'actualité du jour les intérêts du lendemain ; car il sait que les actes de l'administration durent plus que l'administrateur, et que l'avenir est tout entier contenu dans le présent. En aucune occasion on ne le voit descendre aux velléités de la gloire et céder à quelque ambition de popularité ou tenter la faveur de la Cour. Les tracasseries de bureaux, l'injustice et l'ingratitude du roi ne le font pas varier dans sa conduite : son zèle reste immuable comme le devoir ; il s'occupe avec la même ardeur des intérêts de la couronne et de la civilisation.

Alors même que le texte de ses conventions avec les souverains lui donnaient le droit de défendre, par les armes, le gouvernement perpétuel dont il était saisi, et sa vice-royauté des Indes, qu'aucun ordre postérieur ne pouvait légalement annuler, il donne l'exemple de l'obéissance chrétienne à l'autorité légitime. Il respecte jusqu'au bout son serment de fidélité, et ne s'en croit point délié

par l'injustice d'autrui. Quand on l'a chargé de fers, il ne demande aucune indemnité, aucune réhabilitation publique. Au lieu de conserver rancune, de punir les rois par son inaction, il cherche encore à servir la couronne de Castille. Après la mort de la Reine, il recommande à son fils de redoubler de zèle pour le service du roi et de chercher à lui alléger le poids des affaires.

Son activité, son soin des détails, sa prévoyance, sa modération, sa fermeté, son dévouement, son respect pour la puissance même inique envers lui, sa protection des faibles, des marins qui ont partagé ses souffrances, sa reconnaissance pour ses subordonnés fidèles et zélés, font de Colomb le modèle des vertus publiques.

Comme la religion est le secret de cette force, le lien de toutes ses actions et de ses vertus, Christophe Colomb est montré aux hommes du monde en exemple. Un saint semble n'être un modèle que pour les plus purs d'entre les chrétiens. Un évêque, un fondateur d'ordre monastique, un missionnaire ne paraissent proposés en exemple qu'à des évêques, des prêtres, des religieux. On dirait que le cloître ou le sanctuaire aient seuls à profiter de leur histoire. La Providence a jugé utile de faire voir aux hommes un laïque, un fonctionnaire selon l'Évangile. Colomb laïque et administrateur, forcément placé dans le monde officiel, est surtout un enseignement pour les hauts fonctionnaires et les Souverains même.

Sa vie contient une instruction féconde.

Les subordonnés y apprendront à supporter courageusement les mécomptes, les injustices qui pourraient survenir dans le cours de leurs fonctions ou de leur carrière. La vie de Colomb montre que le mérite peut n'être pas récompensé. Le manque d'équité de la part des supérieurs ne change pas les devoirs du subordonné : il souffre, mais

il ne se révolte point. Le chrétien voit dans ces épreuves un moyen de s'améliorer et de racheter par la résignation de secrètes négligences commises envers Dieu. D'ailleurs, la résignation à la volonté divine comporte une douceur intérieure que ne connaît pas l'esprit du monde.

Si Colomb, se fondant sur le droit strict, le texte de ses conventions avec la couronne de Castille, s'était mis en insurrection et avait repoussé par les armes les commissaires des rois, Aguado, Bobadilla et Ovando, qui cherchaient à le déposséder; s'il était parvenu à s'assurer un État indépendant, à s'approprier l'île Espagnole, sa fin aurait été celle d'un homme ordinaire : la grandeur et la poésie de ses travaux se seraient éclipsées dans cette vulgaire péripétie. L'intérêt qui s'attache, pour toute la vie de ce Globe, à sa touchante mémoire serait dissipé depuis longtemps : il aurait été dépouillé de cette auréole dont le couronna son infortune saintement supportée.

En voyant de si grands services si mal rétribués, de pareils droits méconnus, on apprend à supporter avec moins de peine les petites injustices, les froissements d'intérêt, les piqûres d'amour-propre, les passe-droits, les torts du public ou des supérieurs. Que sont les torts d'une administration, d'une municipalité, d'un chef de corps envers un particulier, un employé, un officier, quand on songe aux services rendus par Colomb? On n'osera plus se plaindre de contrariétés, ou de vexations minimes, de préférences injustes en se rappelant ce qu'il souffrit sans murmure.

Si l'on remonte à la cause de sa force d'âme, de sa tranquillité d'esprit, en ce qu'il le touche, on verra que sa connaissance de l'humanité, des faiblesses de notre nature, sa haute conception de Dieu, sa notion de la bonté divine, son désir de pardonner pour l'être à son tour, sa conscience du transitoire de ce monde, de l'instabilité des

choses terrestres, le détachement naturel de son âme toute élevée vers les splendeurs immortelles le soutenaient durant ses épreuves. Il se consolait dans l'attente de l'impérissable et du souverain bien des déceptions et des iniquités de la vie présente.

§ VI.

Nous venons de voir un homme d'une vertu parfaite, d'une entière pureté de cœur, dont la grandeur morale dépasse les types les plus célèbres de l'antiquité, et n'est pas inférieure aux plus nobles figures des héros formés par l'Évangile.

Ce n'est point assez.

Pour juger réellement Colomb, essayons d'entrer dans le fond de son caractère.

Assurément, quand on l'examine tout entier, en embrassant du même regard les actes et les événements principaux de sa carrière, on est amené à reconnaître que le caractère public de Colomb, en rapport nécessaire avec son caractère privé, offre surtout le type de la mission religieuse et du mandat évangélique. Comme l'a dit si justement l'illustre père Ventura de Raulica : « Colomb est l'homme de l'Église[1]. »

En effet, Colomb appartient à l'Église, bien plus décidément qu'à la marine.

Quoique fixé dans le monde par ses fonctions, il vivait habituellement plutôt en religieux qu'en laïque.

Dès son arrivée en Espagne, pays que la Providence destinait à servir ses vues, pour récompenser la grandeur d'I-

[1] P. Ventura de Raulica, *Cristoforo Colombo rivendicato alla Chiesa.* Manifesto, in-4°. Parigi, 1853.

sabelle, Colomb est merveilleusement conduit dans un couvent où il se prépare à sa mission.

Là, il se lie uniquement avec des religieux ou des ecclésiastiques. A la cour, où l'introduit un ancien Nonce apostolique, Mgr Antonio Geraldini, à l'exception du Grand Cardinal et de la Reine, il ne trouve que de l'opposition, de l'incrédulité. Au congrès des savants de Salamanque, il ne rencontre que la défiance ou le dédain ; il n'est appuyé que d'un homme, un religieux, un théologien, Diego de Deza. Les dominicains, à leur tour, sont ses hôtes. Il rencontre chez eux, asile, assistance et secours pécuniaire.

Quand, lassé d'attendre, il veut quitter l'Espagne, c'est un moine qui le retient, qui va trouver la Reine, le fait appeler, et, achevant par ses prières ce qu'avait commencé ses exhortations, obtient la parole d'Isabelle. Le premier but d'Isabelle fut aussi le salut des peuples qu'elle présumait ignorer la venue du Christ.

C'est dans ce couvent que revient Colomb ; c'est là qu'il s'apprête à son expédition, non point avec le compas, les cartes, les indications de la science ; mais par la pénitence, l'oraison, la méditation des choses divines. Son expédition prend le caractère religieux de son origine et de son but : il donne le nom de la Vierge Marie à son navire, y arbore la Croix. Il part le Vendredi, et commande au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de déployer les voiles.

C'est au nom de Jésus-Christ qu'il prend possession de sa découverte. C'est pour honorer le Rédempteur qu'il plante des Croix partout où il atterrit. Après avoir proclamé sur les flots la gloire du Verbe, il répand le nom de Jésus-Christ dans les bocages vierges des Archipels et sur les bords du Nouveau Continent. Par son ardente piété, les prières de l'Église dans la langue universelle du Catho-

licisme ont frappé les airs. Les enfants des îles, les peuplades des bois ont salué le symbole de notre affranchissement et de l'éternité bienheureuse. A l'exemple de Christophe Colomb, ils se sont volontairement agenouillés devant cet emblème dont ils ignoraient encore la signification, mais dont ils subissaient déjà le mystérieux ascendant.

Il a le premier porté la Croix sur la terre nouvelle. Il a été le précurseur des missions, le hérault du Catholicisme, le mandataire tacite de la Papauté. Il a le premier eu l'idée d'un séminaire des missions étrangères, et voulu le fonder de ses propres deniers [1].

[1] Dans son acte d'institution de Majorat, du 22 février 1498, Christophe Colomb imposait à son successeur l'obligation de fonder à l'Espagnole quatre chaires d'enseignement théologique pour la conversion des Indiens. L'inexécution de ses traités, par la Castille, empêcha l'accomplissement de son désir. Voici qu'avant trois cent cinquante-sept ans, le patriotisme d'un illustre Génois, vient de réaliser dans la ville natale de Colomb ses intentions pieuses.

S. Exc. le marquis Antonio Brignole Sale a fondé, à Gênes, au quartier de S. Théodore, au lieu dit Fassolo, un séminaire des Missions étrangères. Ce séminaire, créé en vue de répandre la foi dans les pays idolâtres, a été établi sur des proportions vraiment royales. De nos jours, peu de maisons souveraines auraient conçu une telle fondation.

Le séminaire de Fassolo comptera perpétuellement un minimum de vingt-quatre élèves et de cinq professeurs. Les missionnaires formés dans cet établissement, dirigé par les prêtres de Saint Vincent de Paul, seront aux ordres de la Sacrée Propagande, et s'en iront sur son indication porter l'Évangile dans toutes les contrées du Globe.

L'inauguration de cette maison a eu lieu le 11 février 1855, sous la présidence du vénérable archevêque de Gênes, S. Exc. M[gr] Andrea Charvaz, au milieu d'un public d'élite. Une circonstance de ce jour mérite d'être rappelée. La veille, au soir, M. le marquis Brignole Sale fit une chute dans l'escalier de son vaste palais, populairement désigné sous le nom de *Palazzo Rosso;* il eut le malheur de se casser et de se démettre l'avant-bras. Toute la ville en fut désolée; personne ne doutait qu'il

Il donne lieu au Saint-Siége de montrer l'esprit de sagesse infaillible perpétuellement inspirateur de l'Église, et de prouver d'une manière authentique que la Papauté, loin de frapper d'anathème ceux qui admettaient l'existence du Nouveau Continent, comme l'ont tant répété les écrivains du dix-huitième siècle, louait celui qui l'avait découvert, et portait sur la forme la dimension de ce Globe, un jugement bien autrement hardi, exact et sagace que les cosmographes et les savants de cette époque.

Loin de se séculariser après sa Découverte, de jouir dans le monde de son triomphe, de sa subite importance, de goûter les douceurs de la Vice-Royauté, il n'aspire qu'à des explorations nouvelles, pour proclamer en des contrées encore plus lointaines le nom du Rédempteur. Il dit régulièrement l'office des religieux Franciscains. A Valladolid, à Grenade, partout où il séjourne, il prend domicile dans leurs couvents. En dehors de l'Ordre Séraphique, il n'a d'intime liaison qu'avec les Dominicains, les Chartreux, les Hyérominites; des Ecclésiastiques de vie édifiante, des hommes simples servant Dieu. On ne le voit guère en commerce avec les grands et les favoris de

ne fallut ajourner cette inauguration. Mais avec son admirable énergie de volonté, M. de Brignole refusa de contremander la cérémonie, et son bras en écharpe, il eut le stoïcisme de prononcer un discours remarquable d'élégance et de modestie, tout comme si nul accident ne fut survenu.

Ainsi, S. Exc. le marquis Antonio Brignole Sale s'est fait l'exécuteur testamentaire de son compatriote Christophe Colomb; et c'est avec une munificence, bien digne du vice-roi des Indes, qu'il a érigé ce monument de sa piété. Par une générosité qui rappelle les femmes consulaires des premiers siècles chrétiens, les Fabiola, les Marcelle, les Mélanie, Mme Arthemisia Negrone marquise Brignole Sale a voulu s'associer aux sacrifices pécuniaires de son noble époux. Aussi le séminaire est-il nommé à Gênes : Collegio Brignole-Sale-Negrone.

la cour. De telle sorte qu'il vivait, membre du tiers-ordre de Saint-François, comme un véritable religieux non élevé au sacerdoce.

Les voyages subséquents de Colomb n'ont eu pour but que l'effusion de l'Evangile. Toutes les Découvertes postérieures n'ayant été seulement que l'exécution de son plan, on peut dire que, grâces à lui, le Sacrifice Perpétuel de la nouvelle Loi, annoncé et prophétisé dans l'ancienne, a été réellement établi sur la Terre. A toute heure du jour et de la nuit l'immolation de la céleste victime se renouvelle dans les deux hémisphères. Quand le chant vespéral des complies annonce la chute du jour dans notre Europe, celui des matines déjà précède l'aurore en d'autres régions; et tandis que la nuit ensevelit sous ses ombres notre hémisphère, l'auguste Sacrifice est célébré sur les Andes et parmi les îles du Pacifique. Le soleil éclaire incessamment les cérémonies de l'Église de Jésus-Christ. La parole des prophètes, les accents des psalmistes, les récits de l'Évangile se joignent, se succèdent suivant les règles de la liturgie romaine; et du vieux monde au nouveau, la gloire du Verbe comme sa miséricorde sont annoncées à l'homme. La puissance de l'Unité Catholique resplendit dans la permanence de cet hommage rendu au Seigneur; car seule sur ce Globe, l'Église romaine offre cette inaltérable perpétuité d'aspirations vers le Ciel. Le Saint Sacrifice se continue sans interruption comme la vie organique, la respiration des plantes, la rotation de la terre sur son axe ou la translation du soleil lui-même dans l'immensité de l'espace.

Après l'honneur de découvrir la totalité de notre planète pour y montrer l'emblème du Salut, le messager de la Croix n'eût qu'un désir, la délivrance du Saint-Sépulcre, afin d'en faciliter l'accès à toutes les nations, et d'en

donner la propriété au Saint-Siége. Il n'a d'inquiétude temporelle qu'au sujet de ce résultat spirituel; et pour préserver de tout démembrement futur le patrimoine de l'Église. Son recours au Saint-Siége, les pouvoirs spirituels qu'il en réclame, les services qu'il s'offre de lui rendre, la considération que lui montre la Papauté, la confiance qu'elle lui accorde, tant au sujet de la Ligne de Démarcation que dans le retrait des siéges épiscopaux des Indes, et en exigeant de lui des relations assidues, semblent confirmer tacitement le caractère de légat apostolique, dont il se montra revêtu dans ses actes et ses intentions. Son exemplaire piété, sa confiance en Dieu, l'éclat de son rang, l'humilité de sa vie, ses malheurs inouïs, ses services sans pareils le distinguent du reste des mortels. Depuis le commencement du monde jamais homme n'accomplit une œuvre si vaste. La douceur évangélique des moyens correspondit à la sainteté du but. Sans verser une goutte de sang, sans coûter une larme il doubla l'espace de la Création et ouvrit à la science un champ illimité.

Évidemment Dieu choisit pour Messager du Salut son serviteur Christophe Colomb.

Dès le berceau cet homme fut marqué d'un sceau mystérieux. Appartenant à l'ère de la Renaissance qui nous est si familièrement connue, il semble encore participer de l'existence légendaire des saints civilisateurs du Moyen Age. Il reste entouré de merveilleux, nonobstant les prosaïques accusations de ses ennemis, la précision des témoignages et l'authenticité des documents contemporains. Colomb s'est produit aux regards dans le plein mouvement du progrès littéraire, la saison florissante des universités et de l'imprimerie en Espagne. Il a occasionné la création des écoles navales, des commissions d'hydro-

graphie, le développement de la marine au long cours. Et cependant, son imposante grandeur semble l'élever au-dessus de l'histoire, pour le rendre aux âges nébuleux du mythe et de l'épopée. C'est qu'en vérité, toute grandeur qui se détache de la terre porte en soi sa sublimité, et toute sublimité sa poésie.

Par cela que Colomb, choisi de Dieu, était appelé pour accomplir l'œuvre de la Providence, la marque de cette élection divine se voit au milieu du positivisme des détails et des fonctions qu'il eut à remplir. Ce haut dignitaire de la marine, ce gouverneur général des colonies garde en lui quelque chose d'étrange et d'exceptionnel, qui au premier abord ne frappait pas le vulgaire; mais que les âmes chrétiennes, les hommes intérieurs pouvaient aisément remarquer.

§ VII.

Dans l'histoire primitive du Catholicisme, qu'une filiation non interrompue conduit jusqu'au berceau du monde, on voit, par une intention expresse de la Providence, les patriarches, les prophètes recevoir d'avance en naissant un nom symbolique du caractère ou du rôle qu'ils allaient déployer. Pareillement dans l'établissement de l'Évangile nous voyons aussi, sans exception, les premiers coopérateurs choisis par Jésus, porter des noms figuratifs de leur destination particulière.

Avant que le Divin Instituteur des hommes manifestât sa doctrine, le Précurseur Jean-Baptiste, issu de la race sacerdotale d'Abia, portait au désert le nom significatif, qui lui fut imposé par une autorité surnaturelle[1]; malgré

[1] « Ait autem angelus, ne timeas Zacharia! quoniam exaudita est

l'opposition de ses proches, qui tous voulaient l'appeler Zacharie comme son père, et repoussaient le nom de Jean, parce que dans leur famille personne ne l'avait porté [1]. — Le nom de Jean, Johannes, exprime la vraie piété, la grâce, la miséricorde que venait annoncer aux hommes celui qui préparait les voies du Seigneur. *Rectas facite semitas ejus.*

Le premier des évangélistes s'appelait Lévi, fils d'Alphée. Jésus-Christ en l'appelant à le suivre, lui donna le nom de Matthieu, qui exprime à la fois le don volontaire et la gratuité de la faveur [2].

Pour ne pas multiplier les exemples, nous en rapporterons un seul, celui du Prince des Apôtres, du Chef de l'Église, saint Pierre.

Au moment où le Divin Maître l'aperçut jetant, aidé de son frère, ses filets dans la mer de Galilée, il s'appelait simplement Simon Barjona. Déjà ces deux noms réunis présentaient une signification intéressante. Jésus lui dit de laisser là ses filets, qu'il le ferait pêcheur d'hommes. Aussitôt, avec une obéissance aussi naïve que soumise, il abandonne les filets, son gagne-pain. Et quoique marié, ayant à sa charge sa belle-mère valétudinaire, il suit le Christ, sans la moindre hésitation, sans s'être enquis de ses nouveaux moyens de subsister et de pourvoir à sa famille.

Cette candide confiance, cette obéissance soudaine, indice de la droiture d'intention et de la simplicité fidèle qui distinguent l'Aîné des Apôtres étaient merveilleuse-

deprecatio tua, et uxor tua Elisabeth pariet tibi filium, et vocabis nomen ejus Joannem. » — Evang. Luc., cap. I, v. 61.

[1] « Ils lui répondirent : « Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. » — S. Luc, chap. I, v. 61.

[2] En syriaque, Matthieu signifie QUI EST DONNÉ.

ment représentées par son nom de Simon Barjona. Car en hébreu-syriaque Simon veut dire *qui obéit*, et Barjona *fils de la Colombe*. D'avance le nom de cet obscur pêcheur de la mer de Galilée exprimant l'obéissance et la simplicité présageait aussi l'Aînesse, puisque la Colombe en était le symbole [1]. Mais à ces deux noms le Divin Maître en ajoute un troisième qui va compléter la figure de sa destinée. Il lui impose le nom de Céphas qui en syriaque signifie *Pierre* [2]; la pierre fondamentale. Et telle est la puissance du nom qu'après lui avoir dit : « Tu t'appelleras Pierre, » *tu vocaberis Cephas*, notre Rédempteur ajoute : « Et sur cette pierre je bâtirai mon Église, *et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* [3]. »

Il ne serait pas étonnant que l'homme choisi pour doubler l'espace de la Terre, réunir les peuples qui s'ignoraient et porter l'Évangile parmi des nations inconnues, dut offrir aussi dans son nom quelques acceptions mystérieuses ou symboliques.

Dès sa naissance, l'aîné des fils du cardeur Colombo fut présenté aux fonts baptismaux sur le monticule où s'élève l'Église consacrée au premier martyr, saint Étienne. Là un nom de baptême fut ajouté à son nom patronymique. Cet enfant, reporté sous le toit paternel, eut dès ce moment les noms les mieux appropriés au rôle qu'il devait remplir parmi les hommes.

[1] La Colombe, emblème du pacifique message, souvenir de l'arche de Noé, était à cause de son antiquité devenue l'emblème de l'Aînesse, et figurait à ce titre sur les étendards de l'Aîné des peuples : les Assyriens, desquels Juda descendait par Arphaxad.

[2] « Tu es Simon, filius Jona : tu vocaberis Cephas quod interpretatur Petrus. » — Joan., cap. I, v. 42.

[3] « Et ego dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebant adversus eam. » — Matth., cap. XVI, v. 18.

Par le fait de sa naissance il s'appelait d'abord COLOMBO. Ce nom de Colombe exprime à la fois — l'innocence, la pureté, la simplicité du cœur — le message sur l'eau, le message pacifique, le message divin, — la prompte arrivée, l'heureuse nouvelle, la terre découverte. Il exprimait aussi la navigation, le génie maritime, la pièce fondamentale de tout navire, la quille [1]. A ces noms si expressifs qu'il tenait du sang, l'Église en ajouta un autre devant être explétif de sa mission future : CHRISTOPHORUS, c'est-à-dire qui porte le Christ, qui transporte la Croix, qui répand l'Évangile. Et lorsque devenu homme Colomb, plus tard en Castille, pour accommoder son nom à la langue espagnole l'abrége et s'appelle Colon; par la force originelle de son symbolisme, tout appauvri qu'il est, ce nom représente encore l'idée — du voyage — de l'agriculture outre-mer — de la colonie — de la transplantation lointaine. Cet écourtement loin de mutiler la figure emblématique de son nom, l'étend, la parachève, la caractérise plus profondément.

La puissance de son nom fait augurer celle de sa destinée.

Tout est sujet de surprise et d'étonnement dans sa vie. Cet enfant de race antique endure d'obscurs labeurs dans la pauvreté. Puis, au jour marqué par la Providence, tout d'un coup l'ancien mousse génois se trouve Grand-Amiral de l'Océan. L'ancien apprenti cardeur de la ruelle Mulcento se voit Gouverneur Général perpétuel et Vice-Roi des Indes. Il est salué dans sa triple dignité sur une terre située par delà LA MER TÉNÉBREUSE. Les équipages ré-

[1] Anciennement, en Italie, dans la construction navale la quille de tout bâtiment était appelée COLOMBA. On trouve ce nom encore usité dans le traité de construction navale de Bartolomeo Crescentio.— A. Jal, *Archéologie navale*, t. II, p. 198.

voltés, qui deux jours auparavant voulaient le précipiter dans les flots, s'humilient devant son génie et lui prêtent serment d'obéissance comme à un souverain.

Si l'on vient à considérer d'un trait et en masse les accidents de la vie de Colomb, on sent aussitôt le pittoresque et le poétique des événements s'égaler presqu'à leur grandeur.

La blanche voilure de ses Trois caravelles sur les vagues bleues rappelait les Trois blanches colombes sur champ d'azur de ses armes paternelles, ayant pour devise les Trois noms des Trois vertus théologales; sa première expédition merveilleuse de rapidité, et dont le retour fut plus étonnant encore à cause des tempêtes successives qui le menaçaient; les rapports mystérieux entre le Vendredi et les événements de cette entreprise en l'honneur de la Croix; le bruit de son triomphe réjouissant son vieux père, en récompense de sa piété filiale; ses Trois premiers voyages accomplis avec Trois navires au nom de la Trinité; sa carrière de Découvertes se composant de Quatre expéditions maritimes; son admission dans la famille franciscaine lui valant Quatre fois l'hospitalité de l'Ordre Séraphique à la Rabida; puis ses Quatre voyages posthumes à la découverte de ce funéraire repos que demandait vivant le Dante aux Franciscains de Corvo; l'assistance visible de Dieu pendant ses gigantesques travaux; les plus grandes conquêtes scientifiques dues à cet homme que les docteurs modernes excluent du rang des doctes; la protection accordée à ce qui le touche, à ceux qui vont en son nom; l'iniquité qui l'éprouve et la souffrance qui l'exerce après tant de patience et de résignation dépensées; ses amertumes qui lui viennent toutes de ceux auxquels il s'est dévoué; la majesté de sa vieillesse, la vigoureuse poésie de son intelligence résistant au temps et à l'infor-

tune, enfin sa lucide agonie et sa délivrance au jour anniversaire de l'Ascension où le Rédempteur monta dans les cieux; ces étrangetés, ces oppositions, ces grandeurs, qu'on dirait destinées de longue main au cothurne et à la lyre, ne séparent-elles pas Colomb de toutes les existences racontées par l'histoire?

Pour être piquants et singuliers, pour frapper l'imagination et aiguiser l'esprit, ces faits n'en sont pas moins sérieux, indubitables.

Et ces choses étonnantes, ceux qui les ont vues, qui ont aidé à les accomplir, les coopérateurs de ces faits curieux ne les ont point compris, ou n'y ont pas pris garde. Les chefs de bureaux de la marine, le misérable don Juan de Fonseca, hommes sans religion, étaient aussi très-ineptes. Ils ne voyaient pas que leurs tracasseries ajoutaient à la grandeur de leur innocent ennemi, et qu'ils l'élevaient aux yeux de la postérité quand ils croyaient l'avoir abaissé aux regards des courtisans du Roi.

Mais, afin d'être juste, il faut reconnaître que des chrétiens d'élite, l'illustre franciscain le cardinal Ximénès Cisnéros, le savant dominicain Diego de Déza, archevêque de Séville, entrevoyaient le sceau mystérieux apposé sur cette auguste destinée. Quelques autres, éloignés de la Cour, avaient aussi une nette aperception de sa grandeur. Comme le noble lapidaire de Burgos, ils sentaient que Christophe Colomb avait rempli un mandat providentiel. Depuis lors, plusieurs doctes théologiens et glossateurs espagnols ont été frappés du rapport mystique existant entre les actes de Christophe Colomb et certaines paroles des Livres Saints. Le Père Acosta reconnaît que divers passages d'Isaïe, entre autres le chapitre LXVI, peuvent s'appliquer à la Découverte des Indes, et dit : « Plusieurs auteurs très-doctes déclarent que tout ce chapitre est

entendu des Indes[1]. » Dans son livre *De Consolatione Ecclesiæ*, le cardinal de Vérone, le grand Valerio, exaltait implicitement le rôle du Hérault de la Croix. Maluenda, Thomas Bozius, le frère Basile Ponce de Léon, Botero, le Père Thomas de Jésus, Solorzano, Herrera, tous ceux qui sérieusement ont étudié l'époque de la Découverte ont été persuadés de la mission conférée à Colomb. Ce n'est pas sans surprise et sans admiration qu'ils ont vu ses navires, et jusqu'à ses armoiries annoncés par le Prince prophète. On trouve dans les Saintes Écritures neuf passages clairement applicables à la Découverte du Nouveau Monde.

Le cours du temps n'a fait que rendre plus manifestes ces rapports, qu'élucider ces applications. La destinée des Américains, rapprochée du verset 12 au soixantième chapitre d'Isaïe, frappera d'étonnement l'observateur. Après avoir exposé les choses surprenantes que renferment les quatre versets précédents, le prophète prononce sur le sort des nations d'outre-mer qui n'observeront pas le culte divin : « Peuplades et royaumes périront. » Et comme l'annonce de ce terrible châtiment ne concernait pas une époque prochaine, le voyant royal ajoute cette parole du Très-Haut : « Moi, qui suis le Seigneur, j'exécuterai tout ceci dans son temps[2], » c'est-à-dire à l'époque fixée dans les décrets éternels.

Que la mission du Révélateur du Globe, cet événement qui devait si profondément modifier les conditions futures de l'humanité, ait été montrée au prophète à qui fut révélé le Messie, cela ne paraîtra nullement extraordinaire aux âmes heureusement pénétrées de la vérité divine. Quant aux hommes qui ne veulent pas remonter si

[1] P. Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes*, liv. I, chap. xv.
[2] Isaïe, chapitre LX, verset 12.

haut et demandent des témoignages plus récents, nous répondrons qu'en dehors des documents écrits, il existe encore aujourd'hui la preuve d'une annonce oubliée, d'un pressentiment mystérieux des peuples relatifs à la mission de Colomb; et nous les prévenons loyalement que sans Colomb la mystérieuse figure qui va leur être montrée serait inexplicable.

§ VIII.

Aux révélations d'Israël a succédé postérieurement aux temps du Messie une prophétie dont l'auteur n'est pas plus connu que le berceau, le berceau que la date, la date que la langue, et pourtant qu'une transmission constante a conduit jusqu'à nous. Cette mystérieuse prophétie sans texte écrit, sans père avoué, sortie l'on ne sait d'où, comme les bruits qui émurent le monde romain avant la naissance du Sauveur, s'est produite sous la forme d'une tradition anonyme, collective peut-être, mais populaire assurément.

Cette tradition s'est personnifiée par la sculpture, s'est installée dans les basiliques écrasées d'Antioche et de Byzance, les vieilles églises de style roman, d'où elle s'est glissée au fond des monastères, des abbayes, jusque dans les cathédrales gothiques, au moyen des peintures murales et de la statuaire. Une pieuse croyance a fait adopter comme commémorative du passé cette symbolique image de l'avenir. Nous voulons rappeler la colossale effigie de saint Christophe et sa légende populaire. Il ne faut pas oublier que saint Christophe était le patron du Révélateur du Globe.

Voyons d'abord l'histoire réelle de ce saint, nous apprécierons ensuite la signification de ses attributs.

L'hagiographie nous apprend ceci :

Oferus, Syrien de naissance, était un païen de stature athlétique, une sorte de Goliath fier de sa force et ne voulant servir que le plus puissant Roi de la terre. Devenu chrétien à la vue d'un miracle, dans l'ardeur de sa foi, il ne voulut plus d'autre nom que celui de Porte-Christ (*Christophorus*). Saint Babylas, évêque d'Antioche, l'admit au baptême. Christophore publia la parole du Christ dans son pays, aux alentours de la Palestine, en plusieurs contrées de l'Asie Mineure, et voyagea constamment, prêchant courageusement l'Évangile, jusqu'au moment où, arrêté par les émissaires de l'idolâtrie, pendant la persécution de l'empereur Dèce, il scella de son sang la Croix qu'il avait portée.

Son martyre fut promptement célèbre en Orient. De bonne heure, les Orientaux et les Coptes, aussi bien que les Grecs, lui rendirent un culte. Saint Ambroise l'a préconisé. Saint Christophe est classé dans les plus anciens martyrologes. Autrefois, à Constantinople, deux églises lui étaient dédiées. Le Bréviaire mozarabe, attribué à saint Isidore de Séville, fait mention de lui. Au temps de saint Grégoire le Grand, il y avait en Sicile un monastère sous le nom de Saint-Christophe. Dès le septième siècle, Tolède et plusieurs autres villes d'Espagne possédaient des reliques de ce martyr. A Paris, l'église paroissiale de son nom était l'une des plus anciennes de la Cité.

Rien de plus authentique et rien de plus précis que cette histoire de saint Christophe. Rien de mieux établi que l'ancienneté du culte qui lui fut rendu dès le quatrième siècle de l'Église. Pourtant, si maintenant nous considérons de quelle manière la piété des fidèles honora saint Christophe dès le commencement, nous ne trouve-

rons aucun rapport entre les actes apostoliques de sa vie et les attributs sous lesquels on le représente.

Son effigie est celle d'un saint colossal dont l'attitude et l'action n'expriment ni la doctrine, ni la pénitence, ni le martyre. Il ne prie pas, ne parle point, ne souffre pas. Toutefois, il ne se tient point immobile dans sa gloire. Il marche à travers l'eau, portant le Christ enfant sur ses épaules.

Assurément dans cette image du confesseur de la foi, rien ne rappelle l'apostolat ou le martyre. Cette représentation n'étant nullement applicable aux événements de la vie de saint Christophe, évidemment elle ne saurait porter que sur son nom. Or, on a donné à ce nom, réellement symbolique, une expression qui ne pouvant concerner le passé, nécessairement alors regarde l'avenir.

Ce fait implique forcément l'existence d'une prophétie depuis longtemps oubliée, d'une annonce mystérieuse dont on ignore à présent l'origine, mais sur laquelle a été nécessairement construit le type sculptural de saint Christophe, tel que le produisit d'abord l'Orient, et tel que le conserve encore le midi de l'Europe chrétienne. De là, il est permis d'induire que cette prophétie fut peut-être contemporaine du martyre de saint Christophe. Il ne serait pas impossible que cette figure fût littéralement la reproduction en pierre de la prophétie du saint qui le premier prit le nom de Porte-Christ, et aurait annoncé qu'un jour un grand homme, portant aussi le Christ dans son nom, transporterait effectivement la loi de Jésus-Christ à travers la mer océane. Ceci expliquerait comment le génie oriental, donnant au saint martyr l'emblème du saint voyageur annoncé, a taillé un homme colossal, en rapport avec son œuvre gigantesque. Par une exception unique dans l'iconographie sacrée et les

usages du culte, la piété populaire adopta ces attributs figuratifs de l'avenir. L'Église a donné asile aux colossales effigies de saint Christophe qui, en rendant hommage au géant martyr de la foi, représentaient l'Apostolat futur d'un grand homme qui porterait le Christ.

Pour tout esprit sérieux, il devient évident 1° qu'une tradition mystérieuse a occasionné la figure de cette statue symbolique annonçant l'avenir, au lieu de rappeler le passé; et pour cela dépouillée de tous les souvenirs de la vie apostolique et de la palme martyréenne de saint Christophe, et le représentant uniquement là surtout où il n'alla jamais, sur la mer; lui faisant traverser les flots, tandis qu'il n'évangélisa que sur la terre; 2° que la connaissance de cette prophétie, cause de l'effigie colossale, s'étant perdue, on a postérieurement composé sur l'effigie elle-même une légende pieuse qui a subi des altérations et reçu des variantes selon les temps et les lieux. Il demeure certain que l'Orient fut l'origine de cette tradition; et que là s'élevèrent les premières églises et les premières statues de saint Christophe.

Or, de quelle manière saint Christophe nous fût-il primitivement dépeint? Comment a écrit son nom le ciseau iconographique des statuaires?

Les faits nous répondent.

Saint Christophe est invariablement représenté sous la forme d'un géant portant l'enfant Jésus sur les épaules, passant la mer sans être complétement mouillé et s'appuyant sur un tronc d'arbre verdoyant orné de sa cime et de ses racines.

Décomposons cet emblème; les détails nous feront trouver aisément la signification de l'ensemble.

Ce saint géant est un très-grand chrétien, un héros du Catholicisme.—Il porte au delà de la mer Jésus enfant, c'est-

à-dire l'aurore de l'Évangile sur la terre nouvelle. — Le petit Jésus tient en sa main la boule du monde surmontée de la Croix. Cette sphéricité du globe résume d'avance le système entier de la Découverte — La Croix surmontant le globe annonce l'effusion de l'Évangile parmi tous les peuples. — Le Géant catholique, le front ceint de l'auréole, indice de la sainteté, s'appuie, en traversant les flots, sur un tronc d'arbre florissant, portant des feuilles et des fruits, qui rappelle à la fois la verge fleurie d'Aaron, la racine de Jessé, le tronc de l'arbre du Salut, ce bois qui a sauvé le monde. — Il est à noter que cet arbre porte au sommet des palmes dattifères, caractéristiques de l'Orient, et au bas des racines chevelues, image de la transplantation, de la culture nouvelle. — En outre, la vieille devise latine de saint Christophe, exprimant la bonté de cet apôtre géant, à douceur de Colombe, et la Bonne Nouvelle dont il est porteur, dit : — QUI TE MANE VIDENT, NOCTURNO TEMPORE RIDENT. Ces paroles évidemment impliquent le mouvement futur, le voyage à venir, et ne peuvent en aucune sorte se rapporter au passé.

Dans la suite, après les invasions des Vandales, des Ariens, cette statue colossale étant devenue inintelligible à bien des esprits, on a fabriqué en Allemagne et dans les pays du Nord une légende qui pût expliquer cette figure et se rattacher à la vie de saint Christophe. Peu à peu l'on a modifié les accessoires de cette effigie : au lieu d'un missionnaire portant le Christ, on a imaginé un ermite passant gratis les voyageurs sur son dos au milieu des torrents. Un tel emploi, à cette époque où il n'existait que peu de ponts et de bacs pour la commodité des pèlerins, pouvait être une véritable utilité. On a fait de saint Christophe, à raison de ses fortes épaules, le prédécesseur des frères pontifes ou constructeurs de ponts, modeste-

ment voués à cette œuvre, suivant l'exemple du jeune berger saint Bénezet, à qui le comtat Venaissin dut le pont d'Avignon. L'on dit que, pour l'éprouver, Jésus-Christ, sous la forme d'un petit enfant, vint une nuit lui demander à passer de l'autre côté du torrent grossi par les eaux, et que le saint, bien qu'un peu contrarié d'être dérangé à pareille heure, l'ayant pris sur son dos, reconnut au poids énorme de cet enfant, qui s'alourdissait de plus en plus, qu'il portait le maître du monde.

La tradition mystérieuse et la grande effigie qui la consacrait dans les églises d'Orient prirent ainsi, en arrivant dans les forêts de la Germanie et les brumes des rives du Nord, le caractère d'une légende vulgaire, d'une anecdote chrétienne faite pour charmer les longues soirées d'hiver. Les peintures ayant subi les variantes de la tradition, on a remplacé finalement la mer par un fleuve, et représenté saint Christophe, l'enfant Jésus au dos, passant la rivière. Sur l'un des bords est un ermite, des reliques à la main, près d'une chapelle avec son clocher; sur l'autre, un brave Allemand à cheval, allant au moulin dont on voit la roue hydraulique.

Cette dernière version de la légende tudesque a été reproduite par le pinceau dans une foule d'églises du Nord; aux bords du Rhin, en Bavière, en Belgique, en Allemagne et dans le centre de la France. Il y a deux ans, nous l'avons retrouvée en Bourgogne parmi les peintures murales du chœur dans l'antique abbaye des Bénédictins de Saint-Seine, l'une des mieux conservées du moyen âge. Cette figure, résumant une légende pieuse, était si répandue en Europe, qu'elle forma le sujet de la plus ancienne gravure sur bois qui nous soit parvenue, portant une date. Celle que l'on conserve au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale est marquée au millésime

de 1423. Cette incision nous a paru la fidèle copie de la fresque abbatiale de Saint-Seine, répétée à peu près sans variante dans la plupart des églises du Nord.

Néanmoins, malgré sa profusion, ce n'est point dans le Nord qu'on devra chercher l'exacte représentation du colosse emblématique de saint Christophe. Pour la trouver, il faut retourner vers le Midi : voisin du pays dont il est originaire. Là saint Christophe est bien le géant qui porte Jésus et passe la grande mer, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture, tenant en guise de bâton l'arbre mystique à transplanter, ou même ayant à la main la Croix qu'il va porter de l'autre côté de la mer. Le saint voyageur est tellement revêtu de ses attributs de missionnaire, qu'il tient appendu à sa ceinture la gourde du voyage.

Chose curieuse, les églises, les images et les noms de saint Christophe sont plus répandus dans le Midi que dans le Nord; et parmi les populations du littoral que parmi celles de l'intérieur. Entre tous les pays chrétiens, l'Espagne fut celui où se multiplièrent le plus les effigies, les chapelles, les églises de saint Christophe. Assurément, aucune autre nation ne possèda aussi anciennement ni sur autant d'autels des reliques de ce martyr, et n'éleva de plus hautes statues au saint géant qui devait passer la mer.

Aussi une ancienne tradition, depuis longtemps perdue, remontant au moins au douzième siècle, et rappelée par Christophe Colomb, après son troisième voyage[1], avait-elle indiqué l'Espagne comme devant accomplir une grande mission religieuse. Dans son *Histoire naturelle et morale des Indes*, le Père Acosta, dont Humboldt a re-

[1] « El abad Joachin Calabres dijo que habia de salir de España quien habia de redificar la casa del monte Sion. » — *Libro de las Profecias*, fol. IV.

marqué l'esprit profond et généralisateur, dit aussi qu'on affirme « qu'il a été prédit dès longtemps que le nouveau Monde devait être converti à Jésus-Christ par la nation espagnole [1]. » N'est-il pas étrange qu'on eût désigné pour cette œuvre évangélique une nation confinée entre les montagnes et la mer, et qui ne pouvait par conséquent s'étendre que par l'Océan! Cette idée d'une action évangélique par-delà LA MER TÉNÉBREUSE n'est-elle pas étonnante !

C'est, en effet, de l'Espagne, pays où fut tant honoré saint Christophe, que partit le messager de la Bonne Nouvelle, allant porter la Croix au delà de la mer.

Et il est si naturel de voir dans la mission catholique de Colomb l'explication de l'emblématique figure de saint Christophe, que le premier géographe de l'époque de la Découverte, Juan de la Cosa, reconnu par la reine Isabelle pour le plus habile de son temps[2] en achevant de dessiner la carte du Nouveau Monde et de montrer le moderne progrès géographique dû à Colomb, au lieu de nommer le vainqueur de LA MER TÉNÉBREUSE, se contenta de peindre la figure symbolique du saint qui porte le Christ à travers la mer [3]. A ses yeux la prédiction contenue dans cette religieuse image était enfin réalisée.

[1] Le P. Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes*, liv. I, chap. XV.

[2] La Reine catholique, dans une lettre datée d'Alcala le 5 juillet 1503, disait en désignant Juan de la Cosa « porque creo que lo sabrá hacer mejor que otro alguno. » — *Real Archivo de Simancas*. — Legajo de la Camara, nº XLII.

[3] Cette carte précieuse dressée par Juan de la Cosa au Port-Sainte-Marie, en 1500, et que possédait M. Walckenaër, a été rachetée par le gouvernement espagnol. M. de Humboldt en a publié la copie dans la dernière édition de son *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*. On y voit l'image de saint Christophe ayant passé la mer, en por-

En effet, depuis plus de dix siècles, la colossale effigie exprimait en relief l'acte de piété qui devait mettre, un jour, l'ancien monde en possession du nouveau.

Il est à remarquer aussi que depuis la Découverte, les statues de saint Christophe sont moins colossales et ses chapelles moins nombreuses qu'avant cette époque. On conserve celles qui existaient; on en érige rarement de nouvelles sous son vocable. Maintenant la gigantesque effigie a reçu son explication. Désormais on peut rendre au martyr syrien saint Christophe la palme de son triomphe, la couronne de sa victoire. Il nous reste seulement à vénérer en lui le martyr de Jésus-Christ, et probablement l'auteur ou l'occasion de cette prophétie mystérieuse que Colomb le Révélateur du Globe fut chargé d'accomplir.

§ IX.

On ne saurait juger Christophe Colomb comme on jugerait l'empereur Henri III, Louis XIV, Cromwell ou le grand Frédéric.

Cet homme n'est pas explicable complétement par les faits d'observation, puisque des événements extraordinaires, un concours de coïncidences merveilleuses entrent dans ses entreprises de navigateur, dans les actes de son administration, et que sa nature d'esprit, son

tant le petit Jésus. M. Ferdinand Denis pense que Juan de la Cosa s'est efforcé dans cette effigie de reproduire les traits même de Christophe Colomb. Nous sommes tout à fait de son avis, et sans doute, l'éditeur d'Herrera le partageait d'avance, car dans sa publication de 1628, le portrait gravé par Bouttats parait n'être que le grossissement de la petite miniature du saint Christophe placé en tête de la carte de Juan de la Cosa.

caractère religieux le font plutôt participer du ciel que de la terre.

Le contemplateur du Verbe, hérault de la Croix, libérateur en espérance du Saint-Sépulcre, porte dans toutes ses habitudes la marque de son apostolat.

L'Ambassadeur de Dieu aux nations inconnues se distingue, entre tous les hommes, par le caractère de son rôle auguste.

Quelque chose de mystérieux et de sublime se mêle à sa vie. Le drame et la poésie entrent dans son existence. Tout ce qui touche à cet homme s'ennoblit ou s'anoblit. Par leur persistance et leur excès ses tribulations même sont du domaine de l'épopée autant que de l'histoire. Ses douleurs s'immortalisent. Des misérables, des ingrats et des envieux, que leur médiocrité destinait à l'oubli, appartiennent à l'histoire, par cela qu'ils se sont attaqués au hérault de la Croix. Leur nom subsiste pour un éternel opprobre.

Mais aussi ceux qui servirent loyalement ce bon maître gagnèrent à son contact l'immortalité. Leur nom ne peut être effacé du monde. Tout ce qui est de lui ou à lui s'élève en gloire et en utilité. Si bien que les titres de noblesse accordés à ses frères ne peuvent les grandir. Celui de frères de Colomb l'emporte encore sur leurs Lettres-Patentes. Son fidèle écuyer Diego Mendez obtient des armoiries, le titre de chevalier et l'admiration de tout cœur généreux. Son fidèle maître d'hôtel, Pierre de Terreros, blessé à mort pour le défendre, en avait reçu d'avance l'immortalité. Colomb lui avait réservé l'honneur de poser le premier le pied sur le Nouveau Continent. Son interprète indien, pauvre idolâtre baptisé, le Lucayen Diego, épouse la sœur du plus noble souverain d'Haïti. Son interprète espagnol, Cristobal Rodriguez « La Lengua, »

acquiert une grande importance. Ses domestiques deviennent officiers; ses officiers, navigateurs. Ses premiers pilotes atteignent à la célébrité; d'autres occupent des postes de confiance ou d'honorables emplois, comme Sanchez de Carvajal nommé garde du corps. Le dévouement de son compatriote Barthélemy Fieschi l'associe impérissablement à la gloire de sa dernière expédition.

S'il n'avait eu des rapports avec Christophe Colomb, qui songerait au jurisconsulte Nicolas Oderigo, quoique temporairement chargé d'une mission de la sérénissime république de Gênes? et même connaîtrait-on, au delà des Pyrénées, le généreux Dominicain Diego de Deza et le savant théologien chartreux P. Gaspard Gorricio? Après avoir charmé la Cour lettrée d'Isabelle, Pierre Martyr d'Anghierra serait oublié depuis trois siècles si, pour s'assurer contre l'effet du temps, il n'avait parlé de Colomb. Par le prestige de ses entretiens, le Révélateur du Globe entraîna le docteur Garcia Hernandez, de Palos et le docteur Chanca, de Séville, à visiter les nouvelles régions; et leur confiance les a sauvés d'un inévitable oubli. En conversant avec le premier commis du courtier maritime Juanoto Berardi, Colomb en fit un cosmographe. Il éleva ce teneur de livres presque à la hauteur d'un rival, car il s'appelait Amerigo Vespucci.

Pareillement pour avoir généreusement accueilli le voyageur, alors inconnu, quand il arrivait pauvre et haletant au couvent de la Rabida, l'Ordre Séraphique n'ambitionnant que le privilége de l'humilité, s'est vu investi des honneurs refusés à la science, et il partagera jusqu'à la fin la gloire de la Découverte. Les fils de saint François ont reçu le prix des vaillants. Le premier prêtre qui ait célébré le saint Sacrifice sur l'Océan fut un Franciscain. Le premier prêtre qui ait mis le pied sur la terre nouvelle

a été un Franciscain. Le premier prêtre qui ait admiré la Nature dans les parages nouveaux de Cuba, de la Jamaïque, des jardins de la Reine et de l'Évangéliste fut un Franciscain. Le premier prêtre qui ait prêché en indien le nom du Seigneur, promulgué la loi de Jésus-Christ, l'autorité de la sainte Église catholique, apostolique, romaine fut un Franciscain.

L'Ordre Séraphique eut la gloire de donner le premier baptême, d'élever le premier couvent et de fournir le premier évêque à l'Espagnole, ainsi qu'il eut l'honneur de tirer de son sein le premier martyr qu'ait compté l'Apostolat dans les espaces de l'Océan.

En vérité cet homme, se produisant sur la scène du monde à l'ouverture de l'ère de la Renaissance, n'emprunte rien à son époque; il la devance sous le rapport de l'intuition et de la science; mais la foi complète, implicite et ardente du Moyen Age avec son caractère militant et chevaleresque est en lui. Pourtant il participe tellement des choses primitives et fondamentales du Catholicisme, qu'il rappelle encore plutôt un Héros de l'Évangile, un Prophète rayonnant, un Patriarche auguste qu'un paladin de la Terre-Sainte. Inutilement la littérature profane, nouvellement ressuscitée par l'imprimerie, a-t-elle avec ses allusions mythologiques, ses souvenirs des Métamorphoses, envahi la Castille, séduit les beaux esprits d'Italie, de France, tenté même des savants de la Ville Éternelle; le Messager de la Croix ne pactise jamais avec l'erreur du jour. Aucune expression, aucune forme de pensée ne trahit de sa part la plus légère concession à l'engouement de ses contemporains. Dans ses rapports avec les propagateurs de l'hellénisme et de la belle latinité, le disciple de saint François reste ce qu'il était dans son enfance à Gênes, et depuis lors sur la mer, l'élève du pur Catholi-

cisme. Ce respect de sa foi, cette orthodoxie de langage dit beaucoup mieux que tout commentaire, à quel point le disciple de l'Évangile avait profondément pénétré le sens des choses divines, et combien était permanent en lui le sentiment de sa mission.

Et par cela que sa mission était providentielle, Dieu sembla marquer Colomb dès sa naissance, à l'instar de ces Héros qu'il avait appelés par leur nom.

Jamais ce disciple de la Croix ne se compara aux grands génies ou aux grands citoyens de la Grèce et de Rome, aux célébrités de l'antiquité profane. S'il assimile sa destinée à quelque autre, c'est aux grands hommes de l'Ancien et du Nouveau Testament que, dans sa modestie, il semble faire allusion. Une fois il paraît appuyer la fermeté de sa foi, la hardiesse de son entreprise par l'exemple de saint Pierre. Deux fois il compare les grâces dont Sa Haute Majesté l'a comblé aux faveurs que reçurent Moïse et David. Mais c'est plus particulièrement à la mission du législateur des Hébreux qu'assimilait la sienne le Messager du Salut.

Était-il fondé à ce rapprochement très-respectueux et assurément, dans sa pensée, très-éloigné de toute vanité personnelle? Le manque d'espace nous interdit d'examiner cette question. On voit simplement quelques traits extérieurs de similitude entre Colomb et le chef de l'Apostolat. En des langues différentes l'un et l'autre avaient reçu le même nom de famille. Saint Pierre était fils de la Colombe, et Christophe de Colombo. L'un et l'autre avaient d'abord vécu du produit de la mer. Le premier reçut du Christ un nom qui signifiait qu'il porterait l'Église; le second reçut de l'Église un nom signifiant qu'il porterait le Christ. Saint Pierre représentait la fixité de la base, l'immutabilité du fondement; Christophe Colomb

représentait la dilatation de l'Église, la propagande de la Croix.

Ensuite si nous considérons les rapprochements les plus saillants entre la destinée de Moïse et celle de Colomb, il apparaîtra que ces deux hommes extraordinaires ont également accompli une mission providentielle. Celle de Moïse, attestée par l'Église, est reconnue également des juifs et des chrétiens. Celle de Colomb, attestée par l'évidence, sera reconnue un jour de tous les hommes de bonne foi.

Au temps marqué par la Providence, quinze cents ans avant Jésus-Christ, Moïse reconstitue le peuple de Dieu, affaibli par l'esclavage; pose l'enseignement vrai, le culte du Dieu unique, et isole son peuple afin de le mieux garantir de la contagion de l'idolâtrie.

Au temps marqué par la Providence, quinze cents ans après Jésus-Christ, Colomb élargit les voies de la terre, rapproche les nations, et dilate l'Église catholique.

L'un et l'autre portaient un nom hautement symbolique.

L'un et l'autre avaient quarante ans quand ils préludèrent à l'exécution de leur mandat divin. Moïse dut quitter Séphora, son épouse, pour vaquer à sa mission; Colomb se tint éloigné de Béatrix pour accomplir la sienne.

La mer ouvrit ses flots et livra passage à Moïse. L'Océan aplanit ses abîmes sous les nefs de Colomb.

Moïse apportait une Loi nouvelle, la Loi de l'Alliance au peuple choisi. Colomb apportait la Nouvelle Loi, la Loi de Grâce aux nations appelées. Le premier appliquait la loi temporelle avec son inflexibilité sanglante. Le second, la loi de grâce, de miséricorde, de charité.

Moïse triompha par le signe de la Croix des obstacles que lui opposaient les hommes et la nature. Il figura ce

signe avec les mains élevées sur la montagne, et avec le pal en forme de Tau, sur lequel il exposa le serpent d'airain. Colomb triompha des autres et de lui-même par le signe sacré qu'il portait dans son cœur comme dans son nom; et qu'il tenait entre ses mains, en posant le pied sur la frontière du Nouveau Monde.

Ces deux mandataires d'en Haut, diversement occupés, reçurent des marques visibles de l'assistance divine, et furent aidés surnaturellement d'un secours proportionné à la différence des temps et des lieux.

En récompense de ses dangers, de ses fatigues écrasantes et de la liberté donnée à son peuple, Moïse éprouva des contestations, des menaces, des conspirations, des émeutes, la défection de ses proches. En retour de l'accroissement du domaine terrestre, des dons faits à l'esprit humain et des richesses assurées à l'Espagne, Colomb eût à supporter la révolte, la désertion, la destitution, les fers, la pauvreté, la calomnie !

Moïse désirait voir Dieu face à face, comme il avait eu le bonheur de l'entendre et de lui parler. Colomb ambitionnait de découvrir les merveilles de ses ouvrages et de le connaître par l'extérieur, ainsi qu'il sentait en lui son omniprésence.

Moïse aspirait à conduire son peuple dans la terre promise. Colomb aspirait à ouvrir aux nations l'accès du Saint-Sépulcre.

Ni l'un ni l'autre n'atteignirent l'objet de leurs vœux. Le nom de l'un et de l'autre se perpétuera jusqu'à la fin de la race humaine.

Les merveilles opérées en faveur de Colomb, au grand jour de l'histoire et de l'imprimerie, rendent parfaitement croyables, même pour les philosophes de bonne foi, les miracles qui éclatèrent dans la conduite du peuple de

Dieu et l'accomplissement de ses destinées parmi les nations idolâtres, à une époque où des signes matériels et décisifs remplaçaient l'autorité de la parole de grâce et d'amour, depuis lors manifestée dans l'Évangile.

Les formes colossales de ses travaux, le caractère cyclopéen de ses voyages, l'étonnante hardiesse de ses investigations, les coïncidences étranges et les signes prodigieux de l'assistance qu'il reçut d'en Haut, la puissance de son style le font remonter à l'âge héroïque des temps primitifs; et il semblerait une figure emblématique, une formule d'hiérophante, si sa tendresse évangélique, son catholicisme ardent ne le rapprochaient de nous. C'est qu'au milieu de ses fonctions maritimes, administratives et royales, dans la multiplicité des affaires qui, trop souvent, absorbent la vie entière et ne laissent à l'âme aucun loisir pour les choses éternelles, Colomb ne cessa d'agir comme en la présence de Dieu. C'est pourquoi sa vertu dépassa le niveau des forces humaines; et put s'élever à cette constante hauteur où la grâce de Dieu seule soutient la faiblesse de l'être mortel. En bien analysant cette existence, en soumettant à l'analyse d'une critique minutieuse les actions et les intentions de ce Hérault de la Croix, on arrive nécessairement à reconnaître en lui une vertu si constante, si fondamentale, qu'elle paraît former son être même; on n'ose presque pas la qualifier par ce nom banal, tant prodigué de vertu, et l'on est sur le point de l'appeler la Sainteté.

Tous les saints ne sont pas arrivés au ciel par la même voie. Ainsi qu'il y a plusieurs demeures dans le royaume du Père céleste, il y a plusieurs chemins pour atteindre la sainteté.

Au milieu des engagements du siècle, Colomb ne pouvait se borner à l'oraison, aux offices de chœur, aux mor-

tifications, au perfectionnement intérieur, comme les religieux cloîtrés; mais il s'efforça de porter leur esprit d'abnégation, leur zèle pour le service de Dieu et le salut du prochain dans l'exercice de ses devoirs publics. Son autorité fut plus d'une fois compromise et sa vie exposée à cause de l'évangélique mansuétude dont le Messager de la Croix ne voulut point se départir, même au milieu de graves dangers. En effet, comme chef d'expédition maritime, et malgré les plus urgentes extrémités, jamais Colomb ne fit verser une goutte de sang. Or, jusque-là, toutes les explorations avaient été marquées par de sanglants sacrifices. Celui qui exécuta son projet de circumnavigation du Globe, Magellan, fut réduit à des exécutions cruelles. Avant de commander aux autres, Colomb voulut se commander à lui-même. Son empire sur la violence naturelle de son caractère prouve avec quelle persévérance il s'était combattu.

Colomb fut doux et humble de cœur. Loin de s'attribuer aucun mérite, au retour de son premier voyage, il se montre étonné de l'avoir si facilement accompli. C'est à la seule bonté de Dieu qu'il fait hommage de sa réussite. Telle fut constamment son humilité, qu'il ne consentit jamais à décorer de son nom aucune terre, aucune île, aucun vaisseau, tandis que ses lieutenants s'étaient empressés de donner leur nom au moins à quelque caravelle[1]. Sa modestie et son évangélique douceur se font voir dans la manière dont il accueillait les petits, selon le monde, les employés inférieurs, les matelots et jusqu'aux mousses. On sait que les mousses osaient lui parler, et qu'il conversait bénignement avec eux, à l'exemple du Maître qui voulait qu'on laissât approcher les petits enfants.

[1] Entre autres, un de ses envieux, le capitaine Vincente Yañez Pinzon, le plus jeune des trois frères Pinzon, de Palos.

Colomb affectionnait particulièrement les malades; on le reconnaît à la haine commune dont l'honoraient les directeurs d'hôpitaux, d'infirmerie et les officiers du corps de santé de la marine. L'oubli des offenses [1] n'était pas simplement naturel à sa générosité de caractère : il le portait si loin, et rendait si sincèrement évangélique son pardon des ennemis, qu'il plaidait pour eux, souffrait par eux, payait en leur place.

Son attachement indéfectible à la foi catholique, sa prévoyante sollicitude pour la Papauté ne purent être surpassés par aucun membre de la sainte Église romaine. Dans son insouciance de la gloire personnelle, tandis qu'il négligeait d'écrire et d'imprimer, afin de transmettre à la postérité l'histoire de ses découvertes, il rédigeait tout exprès, à l'intention du Souverain-Pontife, le récit de ses expéditions chrétiennes. Cette attention pieuse qu'il montre à l'égard du Saint-Père, il ne l'a point pour les Rois. Ce simple fait prouve une fois de plus combien peu les considérations humaines déterminaient ses résolutions. L'intime et brûlant désir qu'eut Colomb de délivrer le Saint-Sépulcre, de faire honorer le tombeau du Sauveur par toutes les nations de la terre, afin de servir ainsi la piété des chrétiens, autant que ses découvertes allaient servir les intérêts du christianisme et de la civilisation, n'est-il pas d'un véritable Héros de l'Évangile ?

Ses nobles projets de Découvertes, ses conquêtes de l'inconnu, des vérités scientifiques n'altéraient en rien la

[1] Voici simplement en quels termes cet admirable chrétien blâmait ceux qui entravaient ses expéditions. — « Qu'il plaise à Notre Seigneur d'oublier les personnes qui ont combattu et qui combattent une si excellente entreprise, et qui s'opposeraient à ce qu'elle fasse des progrès. » —*Relation aux Rois catholiques sur le troisième voyage*, traduction de MM. de Verneuil et de la Roquette.

naïveté de sa dévotion à la sainte Vierge dont il aimait tendrement le culte, ni sa filiale piété envers saint François, le glorieux fondateur de l'Ordre qui lui avait prêté le premier abri et donné la première assistance. Si les témoignages de sa ferveur et de sa pureté ne ressortaient clairement de tous les faits de sa vie, ses familières relations avec les plus doctes et les plus édifiants religieux de son temps suffiraient à indiquer l'état de perfection dans lequel il demandait à Dieu la grâce de le servir.

Cet ensemble d'aspirations, de calculs désintéressés, d'entreprises chrétiennes, de pieuses actions, forme un tel concert qu'on ne saurait trouver engagé dans le siècle un autre chrétien aussi grand par la foi, la constance dans les épreuves, la résignation à la volonté suprême.

Ce qui démontre encore que le Révélateur du Globe n'était pas un homme seulement choisi pour la Découverte, mais qu'agréable aux yeux du Seigneur il cheminait d'un pas ferme dans la voie étroite, c'est que son œuvre accomplie, le secours de Dieu ne l'abandonne pas; au contraire. Les faveurs se multiplient avec les travaux du Hérault de la Croix. Plus il avance en âge, plus il avance en perfection. Plus aussi se fait sentir l'assistance miraculeuse. L'action coopératrice de la Providence n'est pas seulement sensible pour Colomb, elle devient manifeste à tous ceux qui l'observent avec des yeux faits pour la lumière. Mais à mesure que, fortifié par les épreuves et le secours invisible, il est devenu capable de supporter beaucoup, les tribulations lui sont départies avec une accablante largesse, multipliées et proportionnées à sa grandeur. Et cependant aucune plainte contre ses afflictions n'échappe au Hérault de la Croix. Sa capacité pour souffrir devient immense comme son amour. Sa sérénité d'esprit jusqu'à sa dernière heure, son calme angélique

dans les transes du trépas, sa conversation commencée dans les cieux avant que son souffle immortel ait quitté cette terre, le commencement prodigieux et la fin édifiante du grand drame de cette existence, tout ne semble-t-il pas indiquer en Colomb un prédestiné!

Colomb posséda visiblement les trois Vertus Théologales. Il pratiqua constamment les quatre Vertus Cardinales. Les Sept Dons du Saint-Esprit parurent descendus sur lui; et nous avons trouvé en lui Dieu admirable comme il l'est toujours dans ses saints.

D'après l'examen des faits il est difficile de supposer que cet adorateur en esprit et en vérité, ce contemplateur du Verbe, cet homme de miséricorde, qui pardonnait à ses ennemis, même à ses bourreaux, qui resta pauvre au milieu des richesses qu'il eut pu aisément recueillir, s'il n'avait épargné les sueurs et les larmes, que ce précurseur de la Bonne Nouvelle dans le Nouveau Monde, ce Hérault du Roi de Gloire tant favorisé de Dieu, ne soit pas au nombre de ses élus dans le ciel, après l'avoir été si manifestement sur la terre.

§ X.

Les faits que nous venons de rappeler ici, de quel ordre sont-ils? Appartiennent-ils au monde ou à la sainteté? Si l'on n'avait pas lu tout ce qui précède, en voyant simplement ce chapitre, ne croirait-on pas qu'il s'agit de l'histoire d'un bienheureux, et que nous transcrivons quelques pages de la vie d'un saint?

Quant à nous, depuis longtemps notre opinion est fixée à cet égard. D'abord assez clairement exprimée, en 1843, dans notre livre de LA CROIX DANS LES DEUX MONDES, elle s'est depuis lors corroborée par une étude spéciale de cette

époque et de ce caractère. Nos premiers pressentiments se sont affermis; et considérant le Révélateur du Globe comme digne de tous les respects du genre humain (car sans l'autorisation de l'Église nous n'osons pas encore dire de sa vénération), nous attachons un pieux amour à sa mémoire.

Ceci ne suffit point.

Découvrons le fond intime de notre pensée. Déclarons-le devant les hommes qui l'ignorent comme devant Dieu qui le sait : CHRISTOPHE COLOMB FUT UN SAINT.

Nous employons ce mot de SAINT, autant qu'il est permis à la soumission d'un catholique d'en user par figure de langage, faute d'expression plus exacte, pour l'appliquer à un homme que n'a point canonisé l'Église; car à nos yeux jusque-là personne n'est SAINT, dans la véritable acception du mot. Et quand nous déclarons avec pleine assurance que Christophe Colomb est un SAINT, nous entendons dire que le Messager de la Croix se trouve, par rapport à l'histoire, dans la position d'un Héros de l'Évangile, d'un grand serviteur de l'Église sur les mérites duquel l'Église n'a point encore prononcé. De grands évêques, des martyrs, des fondateurs d'ordres religieux, d'illustres saints sont restés temporairement dans une situation pareille, en attendant le jour de leur canonisation.

Sans doute, plus d'un lecteur sera surpris et peut-être scandalisé de notre hardiesse d'affirmation. Mais nous pouvons assurer une chose, c'est que l'auguste Chef de la chrétienté, les Princes de l'Église ne seront point étonnés de nos paroles. Lorsque récemment à Rome nous avons rendu témoignage à la pureté de Christophe Colomb, quand nous avons déclaré la grandeur du Messager du Salut, notre voix n'a rencontré dans les hautes régions

du pontificat que bienveillance et encouragement. L'immortel Pie IX, le premier Pape qui ait traversé l'Océan et habité la terre découverte par Colomb, savait sa profonde piété, sa mission providentielle et les sympathies du Saint-Siége pour sa gloire. Le Sacré-Collége honorait le grand Porte-Croix du Catholicisme. L'honneur de son nom s'est conservé dans la Ville Éternelle. On n'y a pas oublié que le Révélateur du Globe eut l'honneur d'être en relation épistolaire avec trois Papes successivement. Qu'après lui, trois Papes encore : Léon X, Grégoire XIV, Innocent IX, acceptèrent les dédicaces d'ouvrages dans lesquels il était parlé de l'esprit divin qui remplissait Colomb. On s'y rappelle qu'à l'exemple de la Papauté le cardinalat protégea sa gloire ; et qu'en divers temps les cardinaux romains surent inspirer et rétribuer les poëmes que publia l'Italie à la louange de ce chrétien, alors presqu'inconnu du monde.

Les Franciscains de Rome ont donné asile à cette impérissable mémoire. L'amitié du Père Juan Perez de Marchena pour Christophe Colomb s'est transmise dans l'Ordre Séraphique. Les Franciscains de Rome, les Mineurs Conventuels, les religieux de l'Observance, les Capucins demeurent fidèlement les hôtes de son souvenir. Et de leur côté, les Dominicains ne l'ont pas mis en oubli. Il se trouverait encore aujourd'hui, parmi eux, plus d'un Diego de Deza, pour défendre sa renommée, à commencer par leur Vicaire-Général, le révérendissime Père Jandel, dont s'honore la France.

Nous le répétons donc :

Le Hérault du Roi de Gloire est vis-à-vis de l'Église, dans la position expectante d'un Bienheureux, avant sa Béatification.

Et pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque nous en

avons le pressentiment? Un jour viendra, sans doute, où cette vertu supérieure que Dieu fit éclater dans le Messager du Salut sera solennellement qualifiée par le Vicaire de Jésus-Christ, exerçant la souveraineté spirituelle du monde. Et l'Église ajoutera elle-même un titre aux noms si merveilleusement significatifs que portait l'élu de la Providence. La sainteté de Christophe Colomb étant déclarée, rien ne manquera désormais à la réhabilitation de ce héros. C'est à la Papauté qu'il appartient, en temps opportun, de décider dans sa sagesse sur cette auréole qui serait le seul couronnement digne d'une telle gloire.

Mais, dira-t-on, peut-être, un saint fait des miracles; le miracle est par excellence le signe de la sainteté. Or, Christophe Colomb n'a point fait des miracles.

Qui le prouve?

Sur quoi se fonderait-on pour nier ses miracles? Qui établit que le Hérault de la Croix n'en ait jamais opéré? Nous apportons, nous, la preuve qu'après les prodiges accomplis durant sa vie, il a fait depuis sa mort des miracles. Et nous ne doutons nullement que dans telle circonstance, régulièrement autorisée, il ne pût au bout de trois siècles en opérer de nouveaux.

Dieu a voulu que le signe de la Rédemption, la Croix qu'avait si amoureusement portée dans le Nouveau Monde son Révélateur, rendît témoignage à la vertu de son Messager, et que des grâces particulières vinssent signaler à la vénération des chrétiens une Croix qu'avait plantée à l'Espagnole Christophe Colomb, en hommage de tendre piété au Sauveur des hommes.

Ceci mérite d'être rapporté.

§ XI.

Au commencement d'avril 1495, Colomb visita pour la seconde fois à l'Espagnole la plaine royale *la Vega real*, où l'année précédente il s'était arrêté saisi d'admiration, bénissant Dieu publiquement à la tête de ses troupes, et le remerciant de lui avoir découvert de telles beautés [1]. Après la soumission de Guarionex, souverain de la contrée, l'Amiral avait obtenu, dans les conditions de paix, l'autorisation de construire une forteresse à l'entrée de ce magnifique pays. Voulant honorer le signe du Salut en ce lieu ravissant, il donna l'ordre au lieutenant de vaisseau, Alonzo de Valencia, de prendre une vingtaine d'hommes de corvée, et d'aller, avec cette escouade composée principalement de marins [2] et de charpentiers, abattre un arbre superbe qu'il avait choisi pour en former une Croix. Le tronc, parfaitement équarri, formait l'arbre de la Croix, et la plus grosse branche, mise en travers, représentait les bras. Elle pouvait avoir dix-huit ou vingt palmes de hauteur. Cette grande Croix, d'une élévation remarquable, fut plantée par l'Amiral sur une colline au pied des montagnes d'où la vue embrassait, avec un immense horizon, l'aspect le plus magnifique de cette magnifique plaine.

Colomb, appliquant son talent inné d'ingénieur à la construction d'une forteresse importante sous le rapport

[1] Tome Ier, liv. II, chap. III, p. 457.

[2] « Mando a veinte y tantos hombres que fuesen á cortar un buen palo derecho y alto y bien hecho. Y los mas de aquellos áquien lo mando eran hombres de la mar. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, capit. v.

stratégique dont il avait créé le plan, séjourna quelque temps dans ce lieu auquel il avait donné le nom de l'Immaculée Conception. La forteresse et la contrée voisine furent appelées du même nom. Pendant l'exécution de ses travaux, n'ayant à sa portée aucun prêtre, aucune église, il faisait chaque jour sa prière devant cette Croix. Il y réunissait les ouvriers avec les soldats chaque matin et chaque soir. C'était près de ce signe sacré qu'il disait régulièrement son office. Le Révélateur du Globe affectionnait particulièrement cette Croix. Comme le Psalmiste cherchant le Seigneur et admirant ses œuvres au milieu de la nuit [1], souvent il y venait à la douteuse clarté des étoiles. Au pied de la Croix, symbole de la vie éternelle, il s'absorbait dans d'ineffables contemplations. La vue des astres gravitant harmonieusement dans l'éther agissait divinement sur son âme, comme s'il eût entendu à cette distance la mélodie des chœurs célestes. Sans doute son intuition des choses mystiques s'élargissait sous la protection de ce signe qu'il avait planté avec une piété sincère, et que Dieu avait paru agréer. Nous voyons dans l'histoire d'un Espagnol à jamais célèbre, Ignace de Loyola, qu'un jour, pendant qu'il priait près d'une Croix, sur le chemin de Manrèze à Barcelone, tout ce qu'il avait connu auparavant de la religion « lui fut remis devant les yeux dans une si grande clarté, que les vérités de la foi lui semblaient n'avoir rien d'obscur [2]. » Il paraît que des illuminations intérieures éclairaient aussi Christophe Colomb en ce lieu; car il y séjournait par prédilection, bien qu'il y fût campé comme en pleine guerre.

[1] « Media nocte surgebam ad confitendum tibi, super judicia justificationis tuæ. » — Psal. 118.

[2] Le P. Bouhours, *Vie de saint Ignace*, liv. I, p. 39, in-4°.

La Conception est de tous les points de l'île Espagnole celui où il se fixa le plus longtemps. Il n'avait là ni famille, ni société, ni commodité de travail intellectuel; mais des compensations sublimes étaient données à son isolement. Aussi revint-il encore à la Conception avec empressement au retour de son Troisième Voyage, après sa découverte de la Trinité et du Nouveau Continent. Dès qu'il eut apaisé les troubles de Roldan, laissant son frère don Diego gouverner Saint-Domingue, et l'Adelantado parcourir l'État de Xaragua, il revint dans la splendide solitude de la Conception. Il y séjourna durant plusieurs mois consécutifs, et s'y trouvait encore lorsque le commandeur Bobadilla débarqua dans l'île pour le déposséder. On ne saurait expliquer cette constance et cette affection autrement que par des consolations et des faveurs spirituelles. C'est que là il avait invoqué la Sainte Trinité. Colomb le dit lui-même. Aussi voulut-il consacrer ce lieu privilégié par l'érection d'une église dans laquelle chaque jour trois messes devaient être célébrées. La première en l'honneur de la Sainte Trinité, la seconde en l'honneur de l'immaculée Conception, la troisième pour les trépassés[1].

Lorsque le Révélateur du Globe, en récompense de ses nouvelles découvertes, eut été arraché de son gouvernement et, chargé de fers, envoyé en Espagne, les Castillans, habitués par son exemple à prier au pied de cette Croix, continuèrent d'y venir. Un jour cette Croix, implorée avec une foi sincère, fit un miracle. Des fiévreux furent guéris par son attouchement. Ce prodige attira d'autres malades, d'autres chrétiens souffrants et se recommandant vivement à Dieu. Plusieurs d'entre eux

[1] *Testamento y Codicilo del Almirante D. Cristóbal Colon otorgado en Valladolid á* 19 *de mayo del año* 1506.

furent guéris. De là vint que cette Croix fut appelée LA VRAIE CROIX ; car elle se distinguait des autres Croix par les miracles.

Le nom et les merveilles de la VRAIE CROIX se répandirent au loin. Les Indiens, opprimés par les Espagnols depuis le nouveau gouvernement de Bobadilla, remarquant la vénération de leurs maîtres pour ce signe, résolurent de le détruire. Ils s'approchèrent en force, attachèrent de solides cordes d'aloës et de lianes[1] au tronc de la Croix, s'efforçant de la renverser; mais pas plus leur nombre que leurs efforts n'y purent rien. La Croix demeura immobile, défiant leur vigueur. Humiliés de leur insuccès, ils essayèrent de l'anéantir par le feu. Ayant fait provision de broussailles sèches, nuitamment ils l'entourèrent de fagots inflammables, montant à une grande hauteur et les allumèrent. L'incendie éclata avec force. La Croix disparut bientôt dans les flammes et la fumée. Les idolâtres accompagnés de leurs prêtres, les Bohutis, se retirèrent satisfaits. Mais le lendemain au jour, ils aperçurent la Croix subsistant entière, parfaitement conservée au milieu des cendres fumantes. Sa couleur naturelle n'avait pas même été altérée; « sinon au pied il paraissait un peu de noir, comme si l'on eût approché une chandelle allumée[2]. »

Interdits et effrayés de cette puissance miraculeuse, ils s'enfuirent alors avec tremblement, redoutant de s'être attirés son courroux, persuadés qu'elle provenait du Ciel. Pourtant, le dépit violent de leurs Bohutis, les fit reve-

[1] « Ni jamas la pudieron mover de aquel lugar los Indios aun que la quisieron arrancar tirando della con cuerdas de bejucos mucha cantidad de Indios, etc. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

[2] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. I, liv. VI, p. 479.

nir à la charge, pour essayer de la couper avec leurs haches en pierres aiguisées et les couteaux qu'ils s'étaient procurés dans leurs échanges avec les Castillans. Ils trouvèrent dans le bois une résistance inaccoutumée; ils remarquèrent qu'aussitôt qu'ils en avaient enlevé un morceau, le vide se remplissait [1], et pour eux le travail était à recommencer. L'acharnement de leur obstination céda devant ce nouveau prodige. Se rappelant que leur multitude avait été impuissante non-seulement à renverser la Croix, mais à la faire remuer, voyant les chrétiens témoigner leur vénération à ce signe, dorénavant ils se prosternèrent aussi à son aspect [2].

A ces prodiges s'en ajoutait un autre permanent, visible pour tous, dont l'évidence s'accroissait avec chaque année; celui de la conservation parfaite de ce bois desséché, qui, sans être revêtu d'aucune couche de goudron, d'aucun enduit chimique résistait à l'action de l'humidité et de la chaleur extrême, qui est si rapide dans ce climat, et amène si promptement la destruction. Cette Croix n'était ni fendue, ni déjetée, ni attaquée par les insectes. On eût dit qu'elle venait d'être élevée à l'instant. Cinquante-huit ans après sa plantation, LA VRAIE CROIX était encore aussi intacte qu'au premier jour. Une autre merveille frappait surtout les habitants du pays de la Conception, c'était de voir debout, respectée des ouragans et des trombes [3], cette

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. I, liv. VI, p. 479.

[2] « Y accordandóse que aquella allí hincada no eran bastantes tantos hombres á la menear ni quitar de aquel lugar, la miravan con acatamiento y respecto y se humillavan á ella de ay adelante. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

[3] « Assí por sus miraglos como porque en tanto tiempo como estuvo descubierta, jamas se pudrió ni cayó, por ninguna tormenta de agua ni viento. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

Croix, alors que les arbres voisins, les maisons des alentours avaient été arrachés et renversés.

Le récit de ces prodiges, la vue des guérisons miraculeuses attiraient près de LA VRAIE CROIX un grand concours de colons. On invoquait LA VRAIE CROIX, et l'on s'y rendait en pèlerinage. Beaucoup, vérifiant le prodige du renouvellement du bois, en enlevaient avec des couteaux des parcelles : c'était chaque jour de nouvelles entailles. Cependant la piété, bien plus que la curiosité, inspirait ces religieux larcins. On plaçait ces parcelles de LA VRAIE CROIX dans des reliquaires, et l'on en portait dans les autres lieux de l'Espagnole, dans les colonies du Nouveau Monde, et même en Castille. « Dieu fit pour autoriser et montrer qu'il agréait la piété des fidèles ce qu'il avait fait pour confondre la sacrilége entreprise des Indiens. On eut beau couper la croix pendant bien des années, elle ne diminua point[1]. »

Un tel miracle si permanent, des guérisons si nombreuses, une affluence si continuelle à la Conception, donnèrent à la renommée de LA VRAIE CROIX une notoriété immense. Comme l'humaine faiblesse se montre partout où il y a des hommes, il paraît que certains clercs, exploitant la piété des fidèles, recevaient de nombreuses offrandes destinées à LA VRAIE CROIX, mais ne les appliquaient point, suivant l'intention des pèlerins et des malades. L'empereur Charles-Quint ayant été instruit de cet abus, fit ordonner au trésorier de l'évêque de la Conception d'avoir le soin d'employer les sommes données à l'intention de LA TRÈS-SAINTE CROIX, suivant leur destination indiquée, car il savait qu'on n'en usait pas ainsi. Dans l'année 1525, Charles-Quint, pour honorer aussi à son

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. I, liv. VI, p. 480.

tour LA TRÈS-SAINTE CROIX, ordonna de prélever pendant quatre années, une somme de vingt mille maravédis sur le montant des amendes encaissées au profit de la Chambre royale, pour contribuer personnellement à orner l'emplacement de LA TRÈS-SAINTE CROIX, LA SANTÍSIMA CRUZ, et le mieux approprier au respect et à la dévotion qui lui étaient dus[1].

Les miracles opérés par LA VRAIE CROIX se multipliant et la rendant de plus en plus célèbre, l'Espagne s'émut de prodiges tant avérés. L'Empereur en écrivit au Saint-Père, le priant de vouloir bien autoriser la dévotion des fidèles à cette Croix, et accorder quelques indulgences à ceux qui y viendraient en pèlerinage et feraient quelque offrande à son intention[2].

Mais comme le Héraut de la Croix n'était point nommé dans la dépêche impériale; qu'elle parlait seulement d'une Croix qu'*on* avait plantée près de la Conception, le souverain Pontife, dans sa prudence, ne s'empressa point de déférer au vœu de l'Empereur. Le Saint-Siége et les théologiens en général n'accordent pas grande confiance aux prodiges du *on*. Cette puissance, qu'avouent et qu'invoquent si volontiers les philosophes allemands, les rationalistes, *on*, qui fut si fort en crédit chez les écrivains du dix-huitième siècle, n'est pas encore devenu une autorité

[1] « Su majestad mandó que de lo de las penas applicadas á su camara, le diesse de lismona veinte mil maravedis, en cada años, por cuatro años, para ayuda á que el lugar donde estava la Santissima Cruz, se tuviese con mas decencia y devocion. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*. Decada III, lib. VIII, cap. x.

[2] « Supplicó al Papa que para conservar y acrecentar la devocion de fieles Cristianos, concediese alguna indulgencia para los que la visitassen y ofreciessen alguna lismona. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*. Decada III, lib. VIII, cap. x.

pour Rome. L'Église ne reconnaît pas les mérites du *on*, et ne croit guère aux miracles faits par le pluriel.

En effet, dans l'histoire de l'Ancien Testament nous ne voyons pas un seul miracle sans nom d'auteur. Pareillement, dans l'histoire primitive de l'Apostolat, il n'y a pas trace de miracle anonyme. Et même, quand pour des causes réservées dans les secrets de la Providence le miracle vient à s'opérer par plusieurs, le nom, la qualité de ces hommes élus n'est jamais chose occulte. Leur pluriel peut toujours se décomposer en singuliers distincts. Ce sont ou les fils d'Aaron, les prêtres ou les prophètes, ou les apôtres ou les disciples, et ensuite des saints ou des corporations religieuses héritières de leur esprit, mais ce n'est point le public, la foule, le *on* qui produit le miracle. Lorsque Dieu accordant des grâces à la réunion des fidèles, à ceux qui le prient ensemble, daigne exaucer leurs vœux, il ne confère point par cela un pouvoir miraculeux à l'anonyme. Il fait des miracles pour eux, mais non par eux ; tel est l'ordinaire.

Assurément on a vu des miracles produits dans telle chapelle, à tel autel, sans que nul en pût constater la cause, c'est-à-dire l'occasion personnelle, et savoir aux mérites de qui était due cette faveur. Néanmoins, habituellement, c'est par un seul que s'obtient le miracle qui profite à plusieurs; et *on* n'a rien à y prétendre.

Quoi qu'il en soit, dans sa prudence Rome attendit des renseignements plus amples ; peut-être voulait-elle aussi charger le temps de servir d'épreuve à ces prodiges. Mais les découvertes nouvelles dans le Nouveau Monde, la conquête du Mexique, celle du Pérou, les découvertes des Portugais dans l'Amérique méridionale et les Indes orientales faisaient négliger par l'Espagne sa première colonie. Dans les années suivantes, une cause complétement incon-

nue fit cesser le prodige du renouvellement du bois de LA VRAIE CROIX de la Conception. Cependant son attouchement opérait encore des miracles; et comme la pieuse avidité des pèlerins continuait d'en enlever des morceaux, elle diminuait de jour en jour. Pour la protéger contre ce religieux empressement, l'évêque de la Conception la fit transporter processionnellement dans sa cathédrale, où elle fut placée dans une chapelle. LA VRAIE CROIX s'y trouvait encore en 1535, au moment où l'archichronographe impérial Oviedo y Valdez, alors gouverneur de la citadelle de Saint-Domingue, rédigeait dans cette ville son troisième livre de l'*Histoire naturelle des Indes*.

Mais, vingt-neuf ans après, dans l'année 1553, un affreux tremblement de terre détruisit presque entièrement la ville de la Conception. Tous les édifices en pierre furent renversés, à l'exception d'un seul. La cathédrale, bâtie en pierre de taille, s'écroula sous la violence des secousses. Une chapelle résista seule au phénomène : c'était celle où l'on conservait LA VRAIE CROIX. On remarqua aussi qu'aucun des habitants qui avaient chez eux ou sur eux une parcelle de LA VRAIE CROIX, quoique un instant ensevelis sous les décombres de leur demeure, ne reçut la moindre blessure [1]. Chose curieuse, les premiers amis du Héraut de la Croix, celui qui avait planté ce signe miraculeux, les Franciscains se trouvaient dans leur église au moment où éclata le fléau. Précipités contre le sol, accablés sous le poids des matériaux renversés sur eux, ils se relevèrent pourtant protégés par une puissance invisible. Aucun n'avait éprouvé la moindre lésion. Chose également

[1] « Dans le tremblement de terre dont je viens de parler, aucun de ceux qui en avaient ne fut blessé, quoique plusieurs se fussent trouvés sous les ruines des édifices. » — Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. I, liv. VI, p. 480.

remarquable, la seule maison qui restât debout, après la cessation du terrible phénomène, fut le couvent de Saint-François, dont les religieux possédaient un fragment de LA VRAIE CROIX de la Conception. Pendant que le Père Jean-Baptiste Le Pers prenait, sur les lieux, les notes qui servirent au père Charlevoix à rédiger son *Histoire de Saint-Domingue*, on voyait encore seul, debout au milieu des ruines de la ville, le monastère épargné.

Après ce désastre, la partie de la population qui survivait s'éparpilla au loin. Les habitants qui tenaient le plus au sol allèrent fonder, à deux lieues au sud-est de la Conception, le bourg de la Véga.

Que devint LA VRAIE CROIX après cette émigration ?

C'est ce que nul ne peut dire. Ce terrible bouleversement changea les conditions d'existence de la contrée. Le siége épiscopal de la Conception fut supprimé et réuni à Saint-Domingue. Le développement des colonies du Darien et de la Castille d'Or, la découverte des mines du Mexique et du Pérou, par leur importance, détournèrent exclusivement l'attention du Conseil royal des Indes, et l'Espagnole fut presque abandonnée à elle-même. Les Anglais, profitant de cette négligence, vinrent attaquer et ruiner Saint-Domingue [1]. Les Français, de leur côté, avaient pris pied sur quelques points de l'île, sans en demander permission. Les rapports entre la métropole et cette malheureuse colonie s'étaient ralentis à ce point qu'elle n'y envoyait un navire que tous les trois ans! L'abus et l'avidité des autorités locales furent poussés jusque-là que le gouverneur osait, d'accord avec les principaux fonctionnaires, acheter en bloc toute la cargaison de ce navire, avant qu'il eût jeté l'ancre, pour la revendre en détail à des prix exorbitants.

[1] Dans l'année 1586 l'Anglais Francis Drake ruina et détruisit en grande partie Saint-Domingue.

Si bien que les pauvres gens avaient à peine de quoi couvrir leur nudité, ce qui obligea dans les grosses bourgades à dire une messe pendant la nuit, afin que ces infortunés chrétiens fussent couverts par les ténèbres et n'eussent pas à rougir les uns des autres[1].

Au milieu du désordre et du malaise d'une telle situation, sous l'imminence d'une invasion des aventuriers anglais, français et hollandais qui formaient des établissements çà et là suivant leur convenance, malgré les colons impuissants à s'y opposer, les communications de l'intérieur de l'île avec la capitale devinrent intermittentes, puis interrompues. Il n'est pas fort étrange que dans une contrée ruinée, bouleversée et terrifiée on ait ignoré ce qui advint de LA VRAIE CROIX, miraculeusement préservée et préservatrice, quand à Saint-Domingue la sépulture de Colomb elle-même était complétement oubliée.

Nous ne trouvons pas étonnant que les rapports existants entre la mission de Colomb et la Croix qu'il avait plantée soient restés inaperçus, par les hommes qui perdaient de vue jusqu'au rapport existant entre Colomb et sa Découverte; et qui, de très-bonne foi, parlaient de sa Découverte, au pluriel, comme ils parlaient de sa Croix miraculeuse[2]. Qui eût osé sous l'administration d'Ovando rappeler le nom de Christophe Colomb, à propos des miracles de cette Croix? Ensuite la modestie de son successeur don Diego, les embarras que lui suscitaient les haines héréditaires avec lesquelles il se trouvait aux prises, la crainte de prêter aux calomnies de ses vigilants dénoncia-

[1] Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*. Année 1606.

[2] Le continuateur de la *Chronique* de Hernando de Pulgar, maître Vallès, Gomara, Mariana, etc., etc., etc., attribuent la Découverte à un inconnu, à plusieurs anonymes. Ils en parlent au pluriel, plutôt que d'en faire honneur à Colomb.

teurs, l'empêchèrent de mêler son nom au bruit des prodiges attribués à la Croix plantée par son père.

Mais la réalité des miracles de LA VRAIE CROIX plantée à la Conception ne saurait être mise un instant en doute. Elle est portée au plus haut degré de certitude historique et atteint une évidence palpable. Non-seulement les historiographes officiels rapportent les faits, mais ils s'appuient de témoignages contemporains et de pièces authentiques. Les conséquences des miracles opérés par la vertu de cette Croix deviennent l'objet d'une correspondance administrative, avec les autorités de l'Espagnole, et d'une communication de l'Empereur au chef de l'Église. La notoriété de ces prodiges passe la mer, pénètre en Espagne ; va se répandre surtout dans le Nouveau Monde. Et comme ce nom de VRAIE CROIX est plein d'autorité, qu'il impose le respect et ranime la foi par les miracles qu'il atteste, on le voit implanté d'abord dans le Nouveau Continent.

Le nom de la ville de Vera Cruz n'a pas d'autre origine que le souvenir de LA VRAIE CROIX, honorée à la Conception. La prétendue explication du nom de Vera Cruz, donnée par quelques historiens, ne supporte pas l'examen. Ils disent qne Fernand Cortez nomma ainsi Villa Ricca parce qu'il était débarqué en ce lieu, le Vendredi Saint. S'il eût voulu consacrer le souvenir du jour de son débarquement, il aurait appelé ce lieu : AVE CRUX ou bien *Vexilla Regis*, mais ne lui eût pas donné ce nom spécial de LA VRAIE CROIX, spontanément décerné par la population de l'Espagnole à la seule Croix de l'île qui opérât des prodiges.

Fernand Cortez a été le plus habile et le plus heureux, en même temps que le plus humain et le plus religieux des *Conquistadores*. Il ne faut pas oublier qu'il se trouvait à Saint-Domingue, lorsque y débarqua Christophe Colomb

revenant de son dernier voyage; et qu'en sa qualité de parent d'Ovando, le jeune Cortez, demeurant probablement dans sa maison, eut, malgré son âge, l'occasion de reconnaître la piété de l'Amiral. La précocité du génie de Fernand Cortez ne négligeait aucune observation. A plusieurs indices on reconnaît qu'il cherchait le succès dans son imitation des grands hommes; et qu'il a voulu se modeler sur Colomb. A son exemple, il avait arboré la Croix sur ses navires; à son exemple, il plantait aussi des Croix et proclamait le nom de Jésus-Christ dans les contrées nouvelles. Il est indubitable que le bruit des miracles de LA VRAIE CROIX n'eût frappé son attention. Nous savons que l'on emportait en relique des parcelles de cette Croix en Europe et aux Indes. Très-probablement Fernand Cortez avait fait incruster une de ces parcelles vénérées dans la grande Croix qu'il éleva au lieu, qu'il nomma pour cette cause : LA VRAIE CROIX, « la Vera Cruz. »

Si l'on ne peut nier les miracles opérés par LA VRAIE CROIX, l'on peut encore moins douter que cette Croix n'ait été plantée par Colomb ; car son ennemi Oviedo en convient. Il écrivait ces détails près des lieux mêmes où s'opéraient ces miracles; aussi en parle-t-il avec le plus grand respect. Il l'appelle LA SAINTE VRAIE CROIX de la Conception[1]. Il spécifie l'époque où Christophe Colomb éleva cette Croix. Il nomme l'officier de mer qui, par les ordres de l'Amiral, avait commandé l'escouade chargée d'exécuter cette plantation de Croix. Cet officier, Alonzo de Valencia, vivait encore et habitait Saint-Domingue.

L'un des écrivains les plus rapprochés de cette époque, l'abbé Lopez de Gomara, dit fort clairement qu'on guérissait beaucoup de malades avec la Croix qu'éleva Chris-

[1] « *La Santa vera Cruz de la ciudad de la Concepcion.* »

tophe Colomb, lors de son second voyage à la Véga; et que pour cela on lui donna le nom de LA VRAIE CROIX. On en enlevait des morceaux en guise de reliques [1]. Il rappelle que, malgré leur nombre, les Indiens ne purent l'arracher. Un autre témoin fort important au sujet de cette Croix est Christophe Colomb lui-même. Dans son testament, il désigne, pour y faire construire une chapelle, ce lieu où il a invoqué la Trinité. Et cet endroit est si familièrement connu des siens, qu'il ne le distingue pas par son nom particulier. Il se borne à recommander que cette chapelle, sous l'invocation de la Trinité, soit, autant que possible, construite à l'endroit même où il l'invoqua [2], dans la campagne appelée la Conception [3]. La notoriété de cet emplacement, sa modestie et le souvenir de ses consolations intérieures, le font s'abstenir de tout détail.

L'église que projetait Colomb ne put être construite. Les obstacles apportés par la Cour à l'exécution de ses traités, le manque des revenus qui lui appartenaient, empêchèrent son héritier de remplir aucune de ces pieuses intentions.

[1] « Sanaron muchos enfermos con el palo y devocion de una Cruz que pusó Cristóbal Colon la segunda vez que pasó en la vega, que llamaron por eso, de la vera Cruz, cuyo palo tomaban por reliquias. » — Francisco Lopez de Gomara, *Historia de las Indias*, capit. XXXIV.

[2] Christophe Colomb. — « Holgaria que fuese allí donde yo la invoqué, que es en la Vega que se dice de la Concepcion. » — *Testamento y codicilo del almirante D. Cristóbal Colon otorgado en Valladolid á* 19 *de mayo del año* 1506.

[3] Cette chapelle, en l'honneur de la Trinité, à laquelle devaient être attachés trois prêtres desservants, ne doit pas se confondre avec l'Église en l'honneur de l'Immaculée Conception, sous le vocable de sainte Marie de la Conception, que l'Amiral avait fondée dans son Institution de majorat du 22 février 1498.

L'homme qui avait découvert de si vastes contrées, des mines d'or, de cuivre, d'argent, des bancs de nacre et de perles, d'innombrables richesses dans les îles et la terre ferme; le chrétien qui brûlait de délivrer le Saint-Sépulcre, de défendre la Papauté, qui projetait la dîme pour les pauvres, un hôpital pour les malades, une faculté de théologie pour les missions étrangères, une église à l'immaculée Conception, une chapelle en l'honneur de la Trinité, se trouva complétement déçu dans son légitime espoir d'opulence. Nonobstant la vive ardeur de son désir, le gouverneur général perpétuel, grand amiral de l'Océan, Vice-Roi des Indes, ne put offrir à Dieu que cette Croix de bois. Et Dieu agréa cette offrande; et se plut à bénir le seul monument de sa piété qu'il eût pu lui offrir, dans cette île dont il était l'inventeur et le donateur. Le Très-Haut fit descendre sa grâce sur cette Croix, emblème du nom et du cœur de Colomb. Il la doua d'une puissance miraculeuse, comme autrefois la verge de Moïse et le bâton d'Élisée. Cette Croix opéra des prodiges, guérit des infirmités, consola des afflictions. Sa vertu surnaturelle se manifesta même parcellairement dans ses fragments emportés au loin. Et cependant, nul peut-être d'entre ceux qui étaient guéris n'attribuait à l'apôtre de la Croix la moindre part dans cette faveur d'en Haut.

Cette insouciance ne surprendra pas ceux qui se rappellent que, sur dix lépreux guéris, un seul vint se montrer au divin Maître et le remercier. Ce fut précisément le caractère si miraculeux de la VRAIE CROIX qui empêcha de songer à Colomb. Comment le public aurait-il pensé que cet homme, enlevé de l'île, chargé de chaînes, ce gouverneur destitué, resté en disgrâce, mort dans l'indigence et l'obscurité, fut pour quelque chose dans les effets de la vertu merveilleuse de ce bois? Les

habitants profitaient des bienfaits miraculeux de cette Croix sans songer à Colomb, de même qu'on jouissait des Indes sans lui en avoir la plus légère reconnaissance. Le Révélateur du Globe jugeait avec une telle exactitude les préventions répandues contre lui, qu'il écrivait peu d'années auparavant : « On m'a fait une si singulière réputation, que si je fais bâtir des églises ou des hôpitaux, on dira que ce sont des cavernes pour les voleurs [1]. »

Toutefois, et ceci vaut d'être remarqué, les premiers à qui l'attouchement de cette Croix rendit la santé étaient précisément ceux qui, suivant l'exemple de Colomb, honoraient la Croix au pied de laquelle il avait tant aimé à se recueillir. A leur insu, son souvenir entrait pour quelque chose dans leur vénération de ce symbole. Mais telle était, en effet, la réputation faite à Colomb que, parmi ceux-là même dont la guérison miraculeuse lui était due, aucun n'aurait osé déclarer tout haut qu'il s'était recommandé à lui, près de la Croix qu'avait élevé sa piété.

Quoi qu'il en soit, aucun fait n'est plus certain et mieux établi que celui de cette Croix miraculeuse. On ne saurait suspecter ici la supercherie d'aucune connivence. Ce n'est point une relique douteuse, un objet mystérieux caché derrière quelque autel dont une balustrade défend l'approche ; c'est une simple Croix de bois, dressée en plein air sur la hauteur. Pour obtenir ses faveurs, il n'est besoin d'aucun intermédiaire. Par les moyens impénétrables d'un invisible pouvoir, ce bois agit au gré de la Providence, suivant le mérite de l'impétrant. Il opère, tantôt sur le lieu même où la foi l'implore, tantôt à de lointaines distances, au moyen des parcelles qu'en a déta-

[1] *Lettre de l'amiral Christophe Colomb à la nourrice du prince D. Juan.* — Traduction de MM. de Verneuil et de la Roquette, membres de l'Académie royale d'histoire de Madrid.

chées une pieuse candeur. La disparition postérieure de cette Croix ne doit affaiblir, en rien, la réalité historique de ses effets et l'authenticité de ses prodiges. Combien de reliques glorieuses, objet de la vénération la plus autorisée, ont aussi dans les vicissitudes des siècles été perdues ou anéanties !

La renommée de Colomb enfin commence à sortir du tombeau de l'oubli. Nous espérons fermement, qu'un jour la sainteté du Héraut de la Croix surgira de l'histoire; et que, sous la protection de la Papauté, le Révélateur du Globe recevra solennellement la vénération et les hommages que l'Église décerne aux saints du Seigneur.

§ XII.

Telle est la destination de cette biographie et son implicite valeur, que même en dépouillant de son mandat Christophe Colomb, en s'obstinant à méconnaître son rôle providentiel, sa vie ne laissera pas que d'offrir un haut enseignement au point de vue de la philosophie de l'histoire.

Réduit à lui-même, le Révélateur du Globe reste encore inexplicable, mystérieux et grand comme tout ce qui n'est pas de la terre. Sa vie présente une leçon pratique de sagesse humaine et d'admirable résignation. Que d'instruction ne renferme pas son exemple !

L'homme qui accomplit l'œuvre la plus importante de l'humanité fut aussi celui qui éprouva la plus immense ingratitude. Méconnu et dédaigné avant sa Découverte, un instant admiré dans l'étonnement du premier succès; puis haï, dépossédé, emprisonné et enchaîné sans motif, il est rendu à la liberté; mais reste marqué du coup de la défaveur royale. En vain ajoute-t-il de nouvelles dé-

couvertes et de nouveaux empires aux terres déjà données à l'Espagne; aucun prodige de largesse et de gloire ne le relève dans l'opinion. Il se voit abandonné de tous, parce qu'il l'est du Roi. Et celui qui a fait la Castille, la plus riche nation de l'univers, languit obscurément, en proie à la gêne, aux souffrances du corps et du cœur, inquiet sur le pain du jour; il meurt sans qu'on y prenne garde. L'accumulation de ses revers excède les proportions humaines. Son infortune est près de surpasser sa gloire. Pourtant cet homme ne se lamente pas, n'accuse et ne maudit personne; ne regrette point d'être venu à la vie. L'antiquité n'aurait jamais conçu ce type de Héros. Le christianisme seul qui le créa peut le comprendre.

Cet exemple nous montre que, même en dominant ses propres passions, en accomplissant avec amour chacun de ses devoirs, et en mettant au service des plus nobles intentions la sagesse la plus soutenue, nul n'est exempté des tribulations ordinaires de la vie. Le génie, la gloire, la sublimité, ne préservent pas des traits envenimés de la médisance; la vertu, les dons de Dieu, n'affranchissent point l'homme de sa condition. Malgré les conseils de la prudence la plus éclairée, on n'est pas maître d'échapper à l'oppression et d'éloigner de soi l'injustice. Le temps inexorable nous courbe et nous brise dans sa marche vers l'éternité. Le cours des événements dissipe nos résolutions, détourne ou use nos forces. On est contraint à faire ce qu'on voulait éviter, sans pouvoir éviter ce qu'on voulait ne pas faire.

L'exemple de Colomb établit que personne n'atteint ici-bas complétement le but de ses désirs. L'homme qui doubla l'espace de la Terre ne put arriver à son but; il se proposait beaucoup plus qu'il ne réalisa.

Colomb nourrissait en sa pensée trois nobles ambitions : découvrir le Nouveau Monde, — exécuter le tour du Globe, — délivrer le Saint-Sépulcre.

De ces trois aspirations de son cœur, une seule fut à peine exaucée; car s'il découvrit le Nouveau Continent, il n'eût pas la satisfaction légitime de lui donner son nom. Un homme, qui n'avait rien fait que recueillir ses conversations, s'empara de sa gloire; et cette inique possession n'a pas été troublée par les siècles! l'indifférence publique a sanctionné cette spoliation de l'héroïsme! Les intentions catholiques du Messager de la Croix furent presque entièrement ignorées de l'Espagne. Il ne fut pas plus reconnu pour grand chrétien que pour grand navigateur. L'injustice de ses contemporains se transmit à leurs descendants, et par ceux-ci s'est perpétuée jusqu'à notre génération. L'obstination de l'erreur est tenace comme l'enfer, qui pourtant ne prévaudra pas enfin.

L'amoncellement des difficultés que dut surmonter Colomb afin d'accomplir son œuvre, semble se renouveler, de nos jours, pour empêcher de lui rendre justice. Autant il fut aisé d'ensevelir sa gloire sous les préventions, et d'abandonner à un étranger la primauté de son génie, autant il est difficile aujourd'hui de ramener les esprits à la vérité, d'effacer de vieux préjugés et d'obtenir sa réhabilitation terrestre.

D'abord d'importants documents ont disparu des Archives d'Espagne, depuis l'impression des Décades d'Herrera. Le brouillon du Livre des Prophéties a été lacéré. L'occupation française sous Napoléon Ier a servi d'occasion ou de prétexte à de regrettables larcins. Des pièces manuscrites qui nous auraient permis d'exposer les grandeurs spirituelles du Héraut de la Croix ont disparu. Le savant chanoine de Plaisance, Pietro Maria Campi, est

mort au moment où il allait mettre en écrit la fin édifiante de Christophe Colomb; et les papiers précieux qu'il s'était procurés ont été détruits par l'ignorante insouciance de ses héritiers. Il n'est pas jusqu'à la réhabilitation matérielle de la personne de Colomb, à son portrait, qui ne rencontre des obstacles de divers genres. Des figures de fantaisie, des images ignobles, d'une invraisemblance choquante, placées dans les galeries historiques et les musées de l'Europe, sont accréditées et soutenues opiniâtrément par des noms estimés. Chaque grande ville d'Italie nous montre son effigie particulière du héros génois.

On dirait que l'étrange destinée de Colomb lui survit; et que les labeurs imposés au Révélateur du Globe, en compensation de sa glorieuse tâche, les obstacles contre lesquels il lutta durant toute sa vie, sont également imposés à sa mémoire comme pour éprouver la constance des efforts qui tentent de la rendre au grand jour de la vérité.

Gênes, voulant élever à Colomb un monument de son patriotique enthousiasme, a depuis dix ans dépensé des sommes énormes sans pouvoir encore atteindre son but. Le célèbre sculpteur de Florence, Bartolini, s'est vu impitoyablement arracher par la mort à l'exécution de son travail. Après lui, l'éminent artiste chargé de cette succession du génie, Pietro Freccia, subitement frappé d'un accident cérébral, laisse inachevée son œuvre. D'autres sculpteurs de mérite devaient immortaliser de leur ciseau quelques pages de la vie de Colomb, sur le piédestal du monument de l'Acqua-Verde; la maladie, l'infortune sont venues paralyser plusieurs d'entre eux et faire tomber le maillet de leur main. Nous-mêmes c'est à travers d'incessantes épreuves de santé, toujours incertain du jour suivant,

que nous avons tracé, en faisant effort, ces lignes si inférieures à nos désirs, si éloignées de notre primitive conception. Notre main alanguie s'est pourtant hâtée, de peur qu'un essai de correction littéraire nous empêchât de terminer ce travail. Nous remercions Dieu, du plus profond du cœur, d'avoir permis que, nonobstant l'anéantissement de notre plume, nous soyons arrivé jusqu'à cette page.

Si l'œuvre de Colomb profite à l'humanité collectivement, l'histoire de sa vie n'est pas moins utile à chaque homme en particulier.

Pour les esprits superficiels ou mondains, il en ressort la démonstration du transitoire et du néant des choses humaines; la nécessité d'une autre vie, expliquant l'existence présente et rémunérant ses œuvres. On y voit que les stimulants terrestres de la richesse et de la renommée n'auraient pu résister à l'imminence des périls et à l'infinité des obstacles dont triompha une résolution inébranlable comme la vérité; et qu'il s'est mêlé aux grands actes du rôle de Colomb quelque chose de supérieur et de mystérieux, aussi en dehors de son génie qu'au-dessus de sa volonté. Cette puissance, que la philosophie de l'histoire désigne par toute espèce de noms, excepté le véritable, s'appelle la Grâce, dans le langage du Catholicisme.

Quant aux sincères chrétiens, en reconnaissant l'influence manifeste de la Grâce sur les prodiges du Révélateur de la Création, ils verront simultanément dans sa vie la plus haute glorification individuelle possible du Catholicisme. Assurément, depuis le commencement de l'histoire, aucun mortel n'accomplit une opération comparable en importance à celle de Christophe Colomb. L'esprit humain ne saurait concevoir comment, d'ici à la

fin de ce monde, un autre homme pourrait exécuter une œuvre aussi colossale. Il n'est pas moins évident aussi que l'Église seule, c'est-à-dire le Clergé à tous les degrés de la hiérarchie, dans la complète représentation de ses pouvoirs et de ses dignités, concourut à l'accomplissement de la Découverte. Le Clergé seul crut à Colomb, alors que de toute sa pesanteur la science l'accablait de ses objections et de ses dédains.

Par un effet instinctif des rapports qui unissaient aux destinées du Catholicisme le cœur sacerdotal et le génie apostolique de Colomb, le Clergé, qui avait été le protecteur de ses idées, fut le consolateur de ses infortunes et resta le défenseur de sa gloire. On dirait que, devançant son époque, le Clergé sentait que la cause de ce laïque était la sienne propre, et qu'en le justifiant il s'honorait lui-même. En effet, la vie de Colomb fait resplendir irréfragablement la supériorité du Catholicisme; car on trouve en lui le contact du surnaturel avec l'homme. Véritablement, sans le secours de la Grâce, on ne saurait expliquer la Découverte, puisqu'il est admis que le Révélateur du Globe ne possédait aucune connaissance supérieure à son siècle, aucun moyen nautique dont n'eussent disposé avant lui les hommes de mer.

En outre, sa vie semble justifier d'avance la Papauté des accusations élevées contre elle par les encyclopédistes, au sujet de son aversion des lumières et de ses prétendues persécutions contre Galilée. La rotation de la Terre sur son axe n'était ni plus embarrassante, ni plus compromettante pour l'orthodoxie que la sphéricité du Globe, admise en principe et en fait par le Pape Alexandre VI. La théorie de la sphéricité devait nécessairement conduire au système de la rotation terrestre.

Du haut de son infaillibilité, la Papauté avait, dès le

4 mai 1493, reconnu implicitement la forme sphéroïde du Globe, dans le tracé de sa Ligne de Démarcation pour le partage de l'inconnu entre les deux couronnes de Castille et de Portugal. Puis, au seizième siècle, en acceptant la dédicace de l'ouvrage *de Revolutionibus orbium cœlestium*, le Souverain Pontife, le Pape Paul III, sanctionnait la base des idées de Koppernic. Comment au dix-septième siècle, après les notables progrès de l'astronomie dus à l'invention du télescope, le Saint-Siége aurait-il poursuivi dans Galilée sa doctrine du mouvement terrestre? Évidemment les mesures de sûreté qu'on crut prendre à l'égard du savant astronome eurent des motifs tout à fait personnels. Sa théorie put, à la vérité, en fournir l'occasion, mais évidemment elle n'en fut pas la cause unique ou directe. La confiance accordée à Colomb par le Pontificat Romain réfutait, d'avance, les imputations postérieurement soulevées contre lui, à propos de Galilée. Celui-ci n'a fait que rendre plus tangible la démonstration, déjà si péremptoire, de la sphéricité du Globe.

L'infaillible sagesse de l'Église n'est pas moins visible dans ses jugements, que l'opération de la Grâce dans l'œuvre même de la Découverte. L'histoire de Colomb contient la glorification de l'Église catholique; elle montre l'esprit de lumière qui guide toujours la Papauté dans le gouvernement des intelligences. Elle donne lieu d'admirer la confiance hardie qu'accorda généreusement le Saint-Siége au génie d'un laïque, en qui son infaillible sagesse devinait une mission providentielle; alors que la prudence des politiques se défiait cauteleusement de ses vues et de ses calculs.

La vie de Colomb porte de graves enseignements, suscite de salutaires réflexions, inspire d'heureux retours sur soi-même. Le drame de cette poétique existence, qui

influa si directement sur les siècles à venir, agit triplement dans l'imagination, le cœur et l'âme. Si l'aspect de ses longs revers nous attriste, la vue de son indéfectible constance nous élève, nous rapproche de Dieu. Quand on voit ce sublime donateur de l'inconnu, accablé sous l'ingratitude, garder un silence plein de grandeur envers ses ennemis, conserver sa primitive candeur, ne rien perdre de sa sérénité, et de son inépuisable affection; on reconnaît, en examinant ce nouveau prodige, qu'au milieu des plus terribles épreuves le Très-Haut ne dépouilla point son serviteur de la ceinture de vaillance dont il avait serré ses reins de voyageur. Il lui conserva l'espérance, parce qu'il avait gardé la foi ; et la poésie ne déserta point son âme que délaissait le monde après l'avoir navré. Pour sa récompense intérieure, Dieu permit qu'il gardât sa primitive fraîcheur de sentiment, que le temps ne produisit aucune ride en son âme, aucun endurcissement de raison; qu'il n'éprouvât aucune sécheresse de cœur. L'excès des injustices subies ne lui donna point cette teinte morose, cette disposition à la misanthropie et ces défiantes préventions si naturelles à tous ceux qui eurent longuement à se plaindre des hommes. Ce grand contemplateur de la Création, parvenu à l'apogée de l'expérience humaine et de la connaissance divine du Verbe, cherchait à devenir enfant par la naïveté de la foi, la candeur des espérances, afin de pouvoir entrer dans le royaume des cieux.

Quand on vient à considérer l'ensemble de cette vie de voyageur, d'apôtre et de martyr, quand on voit cette puissante intelligence pénétrée de la présence de Dieu au point de toujours souffrir sans murmure, tant elle s'est assurée de la rétribution immortelle des actes accomplis durant notre passage ici-bas, on se sent courbé de respect,

incliné à croire docilement et à aimer sans réserve. On éprouve une soudaine pitié des grandeurs humaines, et l'on se détache un instant, du périssable pour aspirer aux choses éternelles. A la seule contemplation d'une telle vie, on reconnaît qu'on s'élève au-dessus des imperfections et des vertus terrestres; disons le mot, qu'on touche au domaine de la sainteté. Il est impossible à une âme catholique d'examiner la vie de Colomb sans se sentir attendrie et cependant fortifiée. Cette émotion intime, qui dérive d'une émotion secrète autant que d'un pressentiment naturel à la foi, est peut-être un important corollaire de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu.

L'étude de cette biographie profitable à tous les esprits sera, surtout aux âmes chrétiennes, un sujet d'édification. En lisant le résumé infiniment trop succinct qu'a écrit de la vie de Colomb, trente ans après lui, son second fils don Fernando, on sent qu'il est touché d'une émotion religieuse, à cause de ce qu'il aperçoit dans les notes de son père, et que malheureusement son excessive modestie l'empêche de nous dire. Il rédige son récit avec un sentiment de profonde piété, le termine par une élévation vers le Seigneur, et inscrit, pour unique conclusion de son livre, ces deux seuls mots qui en contiennent tout le sens: Laus Deo! Louange à Dieu!

CHAPITRE XI.

Les ennemis de Colomb récompensés. — D. Juan de Fonseca patriarche des Indes. — Réclamations de D. Diego Colomb, ses instances inutiles près du Roi. — Intervention de l'amour. — Le duc d'Albe, cousin germain de Ferdinand, protége D. Diego. — D. Diego Colomb épouse doña Maria de Tolède, nièce du duc d'Albe et du Roi. — Diego est envoyé à l'Espagnole. — Tracasseries que lui suscite D. Juan de Fonseca. — Ses embarras, ses tribulations. — Il est rappelé. — D. Diego obligé de se défendre. — Ses procès, ses instances, ses voyages, sa mort au milieu de ces épreuves. — Descendance de D. Diego. — Les frères de Colomb. — D. Fernando, second fils de l'Amiral et son historien.

§ I.

A peine un homme, dont le nom jetait un grand éclat sur la scène du monde, vient-il à disparaître, qu'un sentiment de légitime curiosité s'attache avec une prédisposition bienveillante à sa descendance, et cherche à retrouver en elle, sinon la pleine transmission de son génie ou de ses vertus, du moins quelques signes caractérisques de son origine. Sans doute, plus d'un lecteur déjà s'est demandé quel fut le sort de la famille de Colomb.

Résumons donc brièvement ce qui advint à sa postérité.

Après la mort de l'Amiral, ses ennemis reçurent diversement le prix de leur animosité contre le grand homme. Le médecin, maître Bernal, auteur de la conspiration des malades, mainte fois accusé d'empoisonnement et arrêté à Saint-Domingue, par les ordres du gouverneur Ovando,

n'avait été relâché que sur les instances de Colomb [1], toujours porté à l'indulgence tant que la preuve du crime n'était pas indubitable. Revenu en Espagne, il s'était réuni à son ancien complice Camacho, que le maître d'hôtel de l'Amiral, Pierre de Terreros, avait déshérité. Dans son désappointement, celui-ci avait composé contre le Vice-Roi une diatribe calomnieuse; et craignant d'être emprisonné, sur sa plainte, s'était réfugié dans une église d'où il n'osait plus sortir. Maître Bernal et Camacho associèrent leur haine. Les bureaux de la marine leur assurèrent l'impunité. Ils purent librement distiller leur fiel à Séville, où toute calomnie jetée sur les Colomb y trouvait un écho.

Protégés par la beauté de leur sœur, les deux Porras furent récompensés de leur tentative contre l'Amiral. L'aîné, François, devint garde du corps [2] avec un traitement de cinquante mille maravédis; le second fut nommé payeur à Mellila.

Le pilote ingrat Pedro de Ledesma, qui avait survécu aux terribles blessures que lui avait faites l'Adelantado lors de l'attaque des rebelles, sous le coteau de Maïmi, après avoir repris du service et tenté un nouveau voyage à la Terre ferme, rentré à Séville, périt, à cause de sa force herculéenne dont il abusait, assassiné dans une bagarre nocturne, au coin d'une rue.

Jimeno de Bribiesca, devenu payeur général de la ma-

[1] Précédemment, à la Jamaïque, il avait été pris et accusé de beaucoup de choses; à la prière de l'Adelantado et de quelques officiers, Colomb lui avait pardonné sous condition. — *Lettre de l'Amiral à don Diego Colomb du* 29 *décembre* 1504.

[2] Il figurait avec le titre de *Contino del Rey*, au neuvième interrogatoire de l'enquête du Fiscal, le 21 mars 1513. Il avait alors 39 ans et habitait Séville.

rine, se trouva le plus accrédité des courtisans de Fonseca, et, grâce à lui, conserva jusqu'à la mort son poste lucratif.

Malgré la promesse faite par Ferdinand, au lit de mort de la Reine, de punir exemplairement Ovando, le meurtrier des Indiens, on vit l'assassin juridique d'Anacoana, rester pourvu du gouvernement des Indes. Des envois considérables de numéraire lui avaient acquis les bonnes grâces du Roi. Il serait resté de fait gouverneur perpétuel d'Hispaniola, si, comptant un peu trop sur son crédit, il n'eût osé se mettre en lutte avec don Juan de Fonseca. Sa destitution suivit de près le mécontentement de l'Évêque Ordonnateur général. Néanmoins, protégé par Ferdinand, non-seulement Ovando ne subit aucun châtiment, mais il rentra honorablement en Espagne, ayant le commandement de la flotte qui le ramenait. Il jouit du fruit de ses exactions, des propriétés et des esclaves qu'il s'était attribués [1]; rendit ses comptes, sans vérification sérieuse, et obtint du Roi une décision qui le délivra des réclamations de ses nombreux créanciers.

Quant à don Juan de Fonseca, tout en restant l'arbitre suprême des affaires coloniales, il était monté d'évêché en évêché jusqu'à l'archiépiscopat de Rosano. Cette haute dignité, que relevait encore son titre de Grand Aumônier, ne suffisait pas à son ambition. Il rêvait la pourpre ; et, croyant l'atteindre un jour, il imagina de faire créer le patriarchat des Indes, dont il se flattait d'être investi. Et conformément à ses désirs, le Roi Ferdinand chargeait, le 26 juillet 1513, M. de Vich, son ambassadeur auprès du Saint-Siége, d'obtenir pour l'archevêque de Rosano le

[1] Don Diego Colomb reçut ordre de veiller à ses intérêts avec la plus grande attention. — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*. Decada I, lib. VIII, cap. VI.

patriarchat des Indes. Le Roi vantait le désintéressement de Fonseca et son zèle du service divin, ses constants efforts dirigés vers la conversion des Indes[1].

Cependant, pour être parvenu si haut, pour se trouver solidement ancré dans la faveur du monarque, cumuler les titres, les traitements, les dignités, les revenus tant en Castille que dans les colonies, en vérité don Juan de Fonseca n'était pas heureux. Ses richesses, inutilement entassées, ne lui donnaient aucun plaisir. Il vieillissait sans oser s'alléger de ses travaux, de peur de voir décroître son influence avec son utilité. Son instinct jaloux épiait autour de lui le talent comme un adversaire, devinait sûrement le mérite, élaguait soigneusement de l'administration tout ce qui lui semblait suspect de capacité spéciale, coupable d'aptitude ou qui laissait entrevoir quelque espérance d'avenir. Vainement avait-il persécuté Colomb, ses frères, ses enfants, ses officiers fidèles, ensuite Fernand Cortez, Las Casas, quiconque l'offusquait par le génie ou la vertu, son ambition n'était point satisfaite; car malgré l'appui constant du Roi et d'ardentes sollicitations la pourpre romaine se refusait à ses désirs. L'expérience désormais éloignait de lui toute illusion. Il savait la valeur des hommages de ses courtisans, et ne pouvait douter de la mésestime qu'il inspirait aux évêques, à partir du primat de Tolède, l'illustre cardinal Ximenès Cisneros.

Après avoir assouvi quelques haines, amassé de grands biens dont se réjouiraient ses neveux, il se trouvait condamné au travail forcé, abandonné à la sécheresse du

[1] « Es causa muy principal de muchos bienes que en las dichas Indias han sucedido y suceden y siempre continúa sus trabajos para en lo porvenir con mucho zelo que las animas de todas aquellas gentes se convertian á Nuestro Señor, etc... » — *Coleccion diplomática,* docum. nº CLXXIV.

cœur, à l'inquiétude de l'esprit, ne pouvant trouver aucune consolation dans ses souvenirs, et y puiser quelque espérance pour sa dernière heure, dont sa vieillesse et ses travaux continus hâtaient deux fois l'approche. Ainsi, le triomphe du plus cruel ennemi de Colomb n'était au fond qu'une apparence. Tandis que l'aspect de sa haute fortune excitait peut-être des souhaits d'envie parmi les grands, il se jugeait bien à plaindre dans l'inutilité de sa fastidieuse opulence, n'osant compter sur personne et surtout ne pouvant se réfugier en lui-même.

Le seul d'entre les persécuteurs de Colomb, que son élévation souveraine assurait contre la justice des hommes, ne fut pas heureux non plus, malgré l'immunité de sa toute-puissance. Les éphémères satisfactions dues au succès de ses finesses ne parvenaient point à calmer les incessantes inquiétudes de son autorité jalouse et défiante. C'était en vain qu'il avait frappé d'inaction tous les grands talents militaires de son règne; et qu'afin de sembler plus grand, il s'était privé du concours des supériorités réelles; le vieux Catholique n'était pas réellement digne d'envie. Monarque de l'école de Louis XI, type de prince selon Machiavel, sans foi religieuse et sans loi d'honneur, il portait de son vivant la peine des habiletés dans lesquelles il s'était complu. Les Rois ne croyaient plus à sa parole; et, de l'aveu de son chapelain, sa famille même ne s'y fiait pas [1]. Il avait trompé ses rivaux couronnés, ses ministres, ses cousins, sa noble compagne. Il brisait les hommes d'État trop importants et les capitaines trop célèbres, comme des instruments dangereux. Il fut ingrat, tour à tour, envers tous ceux qui avaient fait la grandeur de ses royaumes et la gloire de

[1] « Philippum ducunt persuasum ne ullo pacto socero credat. » — Petri Martyris Anglerii, *Opus epistolarum*.

son règne : le cardinal d'Espagne don Pedro Gonzalez de Mendozza, Christophe Colomb, Gonsalve de Cordoue, la reine Isabelle, le duc d'Albe, l'archevêque de Grenade et l'admirable cardinal Ximenès de Cisneros.

Il trouva son châtiment dans les désirs de son propre cœur. Le vieux Ferdinand aspirait à l'amour, alors qu'il ne pouvait pas même inspirer la confiance et trouver l'amitié. Bravant l'opinion des cours, le sentiment des peuples, l'image encore partout vivante de la Reine adorée qui l'honora d'une affection dont il n'était pas digne, cet habile calculateur attacha aveuglément le sort de sa vieillesse aux caprices d'une princesse de dix-huit ans, exigeante et frivole, Germaine de Foix. Peu après, il devait chercher dans le travail un soulagement aux ennuis domestiques. Le rusé souverain n'avait eu qu'un but, celui de fonder la plus puissante monarchie de l'Europe, afin d'immortaliser son nom. Et il voyait le sceptre, près d'échapper à sa main caduque, passer au fils de son ennemi [1] ! Où étaient venu aboutir de si longues prévisions, tant d'efforts et de ruses diplomatiques ! Ferdinand ne pouvait sans trouble revenir sur son passé ni sans tremblement envisager l'avenir.

L'option étant donnée entre les infortunes de Colomb et le succès de ses ennemis, tout homme raisonnable ne préférerait-il pas encore ses souffrances au triomphe décevant de ses persécuteurs? Comme nous l'avions annoncé au début de ce livre, on voit qu'en effet la vie de Colomb renferme, en tous points, une haute leçon pour la philosophie de l'histoire.

[1] Le jeune prince Charles, son rejeton, enfant d'une fille qu'il n'aimait pas, et d'un gendre qu'il abhorrait : doña Juana, la folle, et l'archiduc Philippe le Beau.

§ II.

Reportons maintenant nos regards sur la postérité du Héraut de la Croix.

Après les jours accordés à sa première douleur, don Diego, fils aîné de Christophe Colomb, et héritier de la vice-royauté des Indes, de la dignité de grand-amiral de l'Océan, du gouvernement perpétuel des îles et terre ferme, aux termes des conventions passées entre son père et la Couronne de Castille, le 17 avril 1492, pria le Roi de lui accorder ce qui lui appartenait légalement.

Ferdinand parut très-désireux de le satisfaire; mais il n'avait plus lui-même le droit de régler cette affaire, qui relevait uniquement de la Castille. Désormais borné au royaume d'Aragon, son patrimoine, abandonné des grands, détesté du peuple qu'indignait son scandaleux oubli de la Reine, à laquelle il devait sa gloire et son titre de Catholique, décidé à se retirer dans son royaume de Sicile, il laissa don Diego obtenir comme il pourrait justice de la nouvelle Reine de Castille. Ovando, fidèle aux instructions de Juan de Fonseca, continua de poursuivre dans son fils la gloire de Christophe Colomb. Les ordres qu'il avait précédemment reçus du Roi, pour envoyer à don Diego ce qui appartenait à son père, furent mis de côté. Diego Colomb en écrivit au roi Ferdinand, qui lui témoigna ses regrets de ce qu'on ne le traitait pas mieux [1].

La mort imprévue de l'Archiduc Philippe le Beau acheva de renverser le peu de raison qui restait à doña Juana. La malheureuse, affolée du cadavre royal, ne

[1] *Lettre du 26 novembre* 1506. — Coleccion diplomática. Docum. nº CLXI.

voulait pas consentir à le livrer au tombeau. Dans son deuil inconsolable, elle se retira à Hornillos, refusant de se prêter plus longtemps aux devoirs de la royauté. La situation mentale de la Reine lui rendant impossible le gouvernement de ses États, les villes, à l'instigation du duc d'Albe, malgré leur désaffection et leur mésestime du Roi, lui envoyèrent des adresses pour le prier de revenir prendre les rênes du gouvernement.

Dès que le Catholique fut revenu de Naples, don Diego ne cessa de renouveler ses instances et ses prières; lui rappelant les bonnes paroles de ses lettres, les espérances qu'il lui avait données et la légitimité de son droit. Ferdinand répliquait toujours avec mesure et politesse, mais ne statuait jamais. Enfin, lassé de ces éternels pourparlers qui se terminaient inévitablement sans conclusion, don Diego, un jour, faisant brèche à l'étiquette royale qui interdit toute question directe et même toute forme interrogatoire dans le langage tenu au souverain, osa demander pourquoi Son Altesse ne lui faisait pas la grâce de lui accorder, au moins comme une faveur, ce qui lui appartenait de plein droit, à lui qui devait la servir si fidèlement, ayant été élevé presque sous ses yeux dans la maison royale. Sans s'offenser de la question, Ferdinand lui répondit qu'assurément il avait pleine confiance en lui, mais qu'il ne pouvait en avoir une semblable dans ses fils et successeurs. Don Diego se permit de répliquer au Roi qu'il ne lui paraissait pas très-juste de le punir, dès à présent, pour les fautes que pourraient commettre des descendants et successeurs qu'il n'aurait peut-être jamais [1], étant encore célibataire.

A la suite de nouvelles demandes également infruc-

[1] « El Rey le respondió que del bien lo confiaría, pero no lo hazia fixo por sus hijos y sucessores. A lo cual replicó el Almirante que no

tueuses, don Diego, reconnaissant l'inutilité de ses sollicitations, pria le Roi de vouloir bien lui accorder l'autorisation de faire valoir ses droits en justice, et de former une instance contre la Couronne de Castille. Pour se débarrasser de ses réclamations, Ferdinand la lui accorda, persuadé que les tribunaux n'oseraient jamais prononcer contre l'autorité royale. L'instance fut introduite dans le printemps de l'année 1508. Mais, disons-le, à l'éternel honneur de la loyauté castillane, sans égard pour la répugnance du Roi bien connue et les influences des bureaux de la marine, les diverses juridictions qui furent saisies de cette affaire, en divers temps et en différents lieux, plus occupées de la justice que de la position des parties litigantes, reconnurent les droits de don Diego Colomb.

Néanmoins, la force exécutive manquant au bon droit, sans doute le gouvernement des Indes n'aurait jamais été rendu à son légitime titulaire, si un intime événement de cœur, survenu dans la famille même du Roi, n'avait tout d'un coup modifié ses dispositions et changé la destinée de don Diego.

Bien que la gloire de Christophe Colomb parût éclipsée en Espagne, l'immensité de son œuvre se développant d'année en année, la grandeur de ses services et la gloire de son nom frappaient quelques esprits. Par sa beauté, sa maturité de raison et sa traditionnelle noblesse de formes, don Diego Colomb toucha le cœur de l'illustre doña Maria de Tolède, fille du grand commandeur de Léon, frère du duc d'Albe et nièce du Roi Catholique. Le manque d'origine, d'attenances et de fortune de don Diego, privé de ses revenus et n'ayant alors que sa solde

era razon que él pagasse los pecados de sus hijos y sucessores, que por ventura no tendria. » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada I, lib. VIII, cap. IV.

de garde du corps, ne parut point un obstacle à l'union de la nièce du Roi avec le fils de l'ancien marchand de livres. C'est qu'au fond, par son immensité, la gloire du Révélateur du Globe, déjà parée des prestiges du temps, équivalait au lustre des siècles. D'ailleurs le petit-fils du cardeur génois avait dû faire ses preuves d'ancienneté[1]. Il était, en outre, évident que les titres de Grand Amiral, de Gouverneur Général perpétuel et de Vice-Roi des Indes venant à se réaliser par l'exécution des traités dont il était possesseur, placeraient don Diego dans une situation vraiment princière.

A l'éclat du sang et de la beauté, doña Maria de Tolède unissait les plus nobles qualités de l'âme. On reconnaissait dans l'élévation de sa piété les influences de l'éducation qu'elle avait reçue près de la Catholique Isabelle. Diego Colomb n'aurait jamais pu choisir une compagne plus digne de le rendre heureux[2] indépendamment des attenances et de l'illustration.

Le duc d'Albe prit particulièrement sous sa protection l'inclination de sa nièce. Les propositions de don Diego

[1] L'acceptation par Colomb des lettres de noblesse, en Espagne, ne prouve rien contre sa noble origine en Italie. Sans doute un gentilhomme ne peut, sans risque pour sa dignité, supporter que la faveur royale venant lui conférer les droits qu'il tient de son propre sang, lui enlève ainsi les bénéfices du temps et compromette l'honneur généalogique de sa race ; mais il faut considérer que pour l'Espagne, Colomb n'était qu'un étranger. Envoyé là par la Providence, le Révélateur du Globe n'y voulut être que le fils de ses œuvres. D'ailleurs il est moins aisé de faire revivre un titre tombé en désuétude, par des événements de fortune, que d'obtenir un titre créé à nouveau. Et bien qu'il eût accepté en Castille des Lettres patentes, le Vice-Roi des Indes savait rappeler, à propos, qu'il n'était pas le premier Amiral de sa famille.

[2] « Allende de que huvo por muger una señora prudentissima y muy virtuosa. » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada I, libro VII, cap. VI.

une fois agréées, il fit de ses réclamations, pour le gouvernement des Indes, son affaire personnelle. Déjà, dès que le noble duc s'était aperçu de l'attraction de ces deux jeunes cœurs, il avait, avec une prévoyance paternelle, écrit à son cousin le Roi Catholique, alors encore à Naples, pour lui demander de rendre au successeur de l'Amiral des Indes les droits qu'il tenait de son père.

Après le mariage de doña Maria de Tolède, le duc d'Albe reprit auprès du Roi la réclamation de son neveu don Diego Colomb.

Personne mieux que le duc d'Albe n'était en situation d'obtenir du roi Ferdinand, tant à cause de leur étroite parenté, puisque leurs mères étaient sœurs, et qu'ainsi ils se trouvaient cousins germains; que par le droit de l'ancienne amitié et des nouveaux services [1]. Car au moment où la reine doña Juana avait pris possession du trône de Castille, quand tous les courtisans, les grands seigneurs, *Riccos Hombres*, avaient abandonné le Catholique, seul le duc d'Albe avec sa maison et ses troupes s'était empressé de l'escorter, de lui rendre honneur; et il l'aurait suivi jusqu'à Naples si le Roi l'eût souffert.

Ferdinand ne put résister à la persistance de son cousin germain; et ne voulut point par l'opiniâtreté de son refus nuire aux intérêts de leur nièce doña Maria de Tolède. Il céda devant tant d'affectueuses obsessions. Toutefois ce fut avec des restrictions, qui décelaient bien sa nature cauteleuse et méfiante.

[1] « Car le roi l'aimoit non-seulement pour la grande affinité qu'ils avoient ensemble, attendu que leurs mères étoient sœurs, filles de l'amiral de Castille don Fadrique et qu'ils étoient cousins germains; mais aussi, etc. »—Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*. liv. III, chap. XII. Traduction de Jean Poleur.

Ovando ayant encouru la disgrâce de Juan de Fonseca, son remplacement fut décidé. Le 9 août 1508, le Roi se trouvant à Arevalo, fit expédier à don Diego Colomb l'autorisation de résider aux Indes. Mais sans le reconnaître en qualité de Vice-Roi; il ne lui consentit, par ordre du 13 décembre 1508, que l'autorisation de remplacer Ovando, au même titre provisoire qui le nommait, avec le même traitement et les mêmes honneurs qu'il avait accordés à Ovando; déclarant faire toutes protestations et réserves [1], et ne vouloir par cette autorisation rien ajouter aux droits qui pourraient être fixés par les juges; car alors le procès de don Diego contre le fiscal n'était point jugé en dernier ressort. Cette nomination n'était nullement l'exécution des traités passés entre la Castille et don Christophe Colomb. Ainsi, malgré ses obligations personnelles au duc d'Albe, son plus proche parent, les droits de don Diego mari de sa nièce, les services inappréciables que rappelait son nom, Ferdinand jusqu'à la fin persista dans son déni de justice, dans sa violation des engagements royaux pris par la Reine et sanctionnés par sa propre signature.

L'amiral don Diego Colomb se rendit à Séville avec sa femme doña Maria de Tolède, son frère don Fernando Colomb, ses deux oncles l'Adelantado et l'abbé don Diego Colomb, accompagné du chevalier Diego Mendez et d'une suite de gentilshommes qui allaient composer la maison de la Vice-Reine. Malgré les réserves maussades et peureuses du vieux Catholique, un sentiment général de courtoisie fit toujours appeler doña Maria de Tolède, la Vice-Reine. Le titre de Vice-Roi fut moins communément donné à don

[1] « Con nombre solamente de Almirante y gobernador de las Indias, con protestacion que no era su intencion concederle por los poderes que le avia de dar mas derecho del que tenia pleyteando. » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada I, lib. VII, cap. VI.

Diego, qu'on désignait habituellement comme son père, sous le nom d'Amiral des Indes.

§ III.

L'Amiral don Diego Colomb, accompagné de toute sa famille, fit voile pour Saint-Domingue, où il arriva le 10 juillet 1509.

Son zèle éclairé des intérêts de la colonie, son attachement pour la religion, joints à son indéviable justice, faisaient reconnaître en lui le fils d'un tel père. Doué de nobles et grandes qualités, il aurait pu administrer un grand royaume. Mais ses hautes attenances, sa parenté avec le Roi, la gloire de son père ne pouvaient le garantir des traits de l'envie. A mesure que le roi Ferdinand avançait en âge, il aimait à se décharger sur don Juan de Fonseca des affaires coloniales; se trouvant assez accablé par le gouvernement de ses États d'Europe. De son côté Fonseca, que ne rajeunissaient pas ses travaux assidus, s'était adjoint le commandeur Lopez de Conchillos, auquel il avait inoculé sa haine contre Colomb, ses frères et ses fils. Fonseca et Lopez de Conchillos avaient envoyé à l'Espagnole, en qualité de trésorier des Indes, Michel de Passamonte, leur créature affidée. Le mandat secret de Michel de Passamonte fut d'entraver et de paralyser l'administration du Vice-Roi. Il était appuyé dans son hostilité contre l'Amiral don Diego par quelques anciens partisans de Roldan[1], dont Ovando avait toléré la résidence à l'Espagnole, contrairement aux ordres de la Reine.

[1] « Andavan de por medio algunos de los que avian sido desobedientes al Almirante viejo, reliquias de Francisco Roldan, y pretendian deshazer al Almirante nuevo, etc... » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales.* Decada I, lib. VII, cap. XII.

Ces gens-là dénaturaient tous les actes du nouveau gouverneur, calomniant ses intentions, et se donnaient les airs de défendre les intérêts du roi et de la Castille contre l'usurpation de l'Amiral don Diego, ce fils d'un étranger. Ils formèrent, sous les auspices de Passamonte, un parti qui s'appelait insolemment lui-même le parti du roi. La vanité eut plus de part que le royalisme à cette faction. Les colons enrichis se considéraient comme les premiers de l'île, ils singeaient les *Riccos Hombres*. L'arrivée de la Vice-Reine, qui tenait un état vraiment royal avec ses dames et demoiselles d'honneur, ses gentilshommes, les officiers de l'Amiral en changeant les habitudes jusque-là un peu rudes et parfois violentes de Saint-Domingue, fit disparaître l'importance et la grandeur des cadets enrichis. De là, leur haine.

La cour de la Vice-Reine devint l'objet de l'admiration de l'île. Don Diego agissait en sa qualité de gouverneur général et avec toute la dignité d'un Vice-Roi. Bien que ce dernier titre ne lui fût pas reconnu de Ferdinand, il ne le possédait pas moins par droit d'hérédité, et sa petite cour ne manquait pas de le lui donner en toute occasion. Les hidalgos du parti du Roi se trouvaient complétement effacés, en dépit de leur or et de leurs rodomontades. Se réunissant aux anciens ennemis de Christophe Colomb, ils continuèrent sur son fils leur persécution du père. Des plaintes et des mémoires partaient clandestinement pour Séville. Juan de Fonseca et Lopez de Conchillos étaient servis à souhait dans leur rancune.

Sans tenir plus compte des droits de don Diego que si aucun traité n'eût assuré les priviléges de son père, le Bureau des colonies avait créé, à son insu, deux gouvernements sur le Nouveau Continent : la Nouvelle-Andalousie qui fut confiée à la créature de Fonseca, l'intrépide ban-

dit Alonzo de Ojeda, et la Castille d'Or que l'on remit à l'inexpérience de Diego de Nicuesa.

Par suite des plaintes réitérées contre l'administration de l'Amiral, le Roi établit à Saint-Domingue, en 1510, une Cour souveraine, sous le titre d'Audience royale, par devant laquelle on pouvait faire appel de tous les jugements rendus par l'Amiral. C'était ajouter l'humiliation à l'injustice. Don Diego comme son père supporta patiemment cette iniquité.

Cependant l'animosité de ses ennemis redoubla si activement que son oncle l'Adelantado crut devoir retourner en Castille, pour essayer d'atténuer un peu auprès du Roi l'influence des bureaux de Séville, et de faire agir les parents de sa nièce doña Maria de Tolède. Dans le cours de la même année, don Diego entreprit la conquête de Cuba, qu'il eut le bonheur d'accomplir sans effusion de sang.

Les plaintes des partisans de Michel Passamonte ne discontinuant pas d'arriver à Séville, en 1512, le Roi Ferdinand renvoya l'Adelantado vers son neveu, porteur d'instructions nouvelles restreignant encore ses pouvoirs déjà trop limités.

Malgré sa bonne conscience, la prudence de ses mesures, l'ascendant de la Vice-Reine sur la portion la plus estimable de la colonie, voyant que, d'année en année, les bureaux de Séville tendaient à le déposséder de tous ses droits, don Diego demanda et obtint la permission de passer en Castille pour se justifier. Il partit le 15 avril en 1515.

Fidèle à son système, le vieux Ferdinand accueillit d'autant plus gracieusement l'Amiral des Indes qu'il était le mari de sa nièce; d'ailleurs ses entreprises avaient été heureuses généralement. Il avait fondé la colonisation de

Cuba et de la Jamaïque, établi une pêcherie de perles à Cubaga. L'origine de l'animosité de ses ennemis n'avait d'autre cause que la protection qu'il accordait aux indigènes. Le Roi, forcé de reconnaître son innocence, ordonna que toutes les actions civiles intentées contre lui fussent discontinuées; il voulut examiner par lui-même les pièces de tous ces procès. Néanmoins il refusa de lui accorder la part qu'il réclamait, d'après ses droits, dans les profits tirés des nouvelles colonies du Darien et de la Castille d'Or. Avant la fin des instances de l'Amiral auprès du Roi Catholique, celui-ci mourut.

Don Diego fut obligé d'attendre l'arrivée du nouveau Roi, alors dans les Flandres, le jeune prince Charles, qui devint l'empereur Charles-Quint. Il lui fallut supporter quatre ans d'attente et de sollicitations avant de pouvoir obtenir, en 1520, une décision de son souverain, qui déclarait son innocence et le remettait dans ses droits. Toutefois, les Bureaux des colonies réussirent à maintenir à l'Espagnole le trésorier Passamonte, leur émissaire, et à faire créer un Surintendant du Conseil, qui pouvait verbaliser et informer contre l'Amiral à l'Audience royale, sans avoir, à son égard, aucun moyen de force exécutive.

En septembre 1520, l'Amiral repassa la mer, et arriva au siége de son gouvernement. Durant son absence, de graves abus s'étaient commis dans l'administration; il voulut y porter remède, éclaircir les comptes. De là, nouvelles inimitiés. Sa lutte, courageusement entreprise contre ces obstacles, consuma près de trois années d'efforts. Pendant ce temps, plusieurs fois il reçut du Conseil des Indes, à Séville, des lettres dures autant qu'injustes. En 1523, à la suite d'un mémoire adressé par Michel de Passamonte, des admonestations pénibles lui furent envoyées; et, peu après, le Conseil lui écrivit de revenir

pour donner des explications et faire connaître son avis sur l'opportunité de diverses mesures. Don Diego « comprit parfaitement qu'il était révoqué. » Il obéit aussitôt à cet ordre de rappel.

Le 17 septembre 1523, il partit de Saint-Domingue. A peine débarqué, il se rendit à Vittoria où résidait la Cour; il y arriva seulement en janvier 1524. Le Monarque et le Conseil royal des Indes reconnurent la fausseté des accusations portées contre lui. Il fut clair que sa droiture, sa loyauté, son humanité pour les indigènes étaient ses seuls torts aux yeux de ceux qui l'accusaient.

Pourtant, malgré cet acquittement honorable, il ne fut point réintégré dans ses fonctions. Comme il s'agissait de lui délivrer la part des revenus qui lui appartenaient, en vertu des traités du 17 avril 1492, des contestations s'élevèrent à l'instigation des Bureaux de Séville. Le fiscal s'opposa aux prétentions de don Diego. Ce fut avec toute peine qu'il obtint la création d'une Commission composée d'hommes intègres, et dont faisait partie le frère Dominicain Garcia de Loyasa, évêque d'Osma, confesseur du Souverain, président du Conseil des Indes.

Mais l'affaire fut traînée avec une lenteur désespérante. Don Diego, reconnu innocent, approuvé même dans les mesures de son administration, fut réduit à importuner ses juges pour obtenir une décision. La révision des anciennes procédures, l'examen des pièces qu'il fallait demander à l'Audience royale de Saint-Domingue, des obstacles imprévus empêchèrent la Commission de se prononcer. L'Amiral poursuivit son instance avec cette fixité de résolution qu'il tenait de son père. Il suivit la Cour dans ses diverses résidences. De Vittoria, il l'accompagna à Burgos, de Burgos à Valladolid, de Valladolid à Madrid, de Madrid à Tolède. Là il tomba malade assez

gravement. Cependant, malgré l'hiver, l'empereur était parti pour Séville. Don Diego voulut l'y suivre. Sur l'observation de ses amis, qui le trouvaient trop souffrant pour supporter ce voyage, il répondit qu'il irait en litière, et s'arrêterait à Notre-Dame de Guadeloupe[1] où il ferait une neuvaine. Oviedo y Valdez, qui le vit deux jours avant son départ, voulait aussi le retenir. Mais il lui répondit qu'il partirait quoi qu'il advînt; car il lui tardait de revoir sa femme, ses enfants, et disait qu'à l'idée de leur réunion il se trouvait à moitié guéri.

Le mercredi 21 février 1526, l'Amiral Don Diego Colomb se mit en route porté sur une litière. Mais, après avoir fait six lieues, l'aggravation de son mal l'obligea de s'arrêter au bourg de Montalvan. Il reconnut que sa fin était proche; et fut un instant bien attristé de se trouver seul loin de tous les siens, et même des secours spirituels, quoiqu'il eût communié à Tolède, la veille de son départ. La Providence permit que, dans ce moment, quatre Franciscains fussent amenés en ce lieu. Ces religieux étaient, pour don Diego comme pour son père, les amis du cœur. Ils restèrent auprès de lui, le consolant et le soutenant au moment suprême. Il mourut entre leurs bras, le vendredi 23 février, à neuf heures du soir[2], dans les sentiments d'une parfaite résignation; se recommandant à la sainte Vierge

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. IV, cap. VI.

[2] « Quatre religieux de S. François, ordre auquel il portait une grande affection le consolèrent et l'assistèrent à ses derniers moments. Le vendredi à 9 heures du soir, il rendit l'esprit, ayant grande mémoire et contrition, rendant grâces infinies à Dieu, et avec une grande résignation, se recommandant à lui et à sa glorieuse mère. On doit croire qu'il est allé dans la gloire céleste. » — Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. IV, chap. VI. Traduction de Jean Poleur, valet de chambre de François Ier.

et au bienheureux saint François, remerciant Dieu de l'appeler à lui, s'élevant au ciel par ses actions de grâces, et prononçant dans ses dernières paroles le *Gloria in excelsis Deo !*

Les domestiques de l'Amiral continuèrent leur route, et déposèrent son corps dans le monastère de la Chartreuse-des-Grottes à Séville, à côté du cercueil de don Christophe Colomb son père.

Diego Colomb laissait, en mourant, cinq enfants : deux fils, don Louis et don Christophe, et trois filles, doña Maria, doña Juana et doña Isabelle.

La Vice-Reine, doña Maria de Tolède, vint en Espagne pour soutenir les droits de son fils don Luiz, âgé seulement de six ans, à la vice-royauté des Indes. Quand elle arriva en Castille, l'Empereur était parti pour son couronnement. L'Impératrice lui fit un excellent accueil. A son retour, l'Empereur accorda au jeune don Luiz le titre d'Amiral des Indes. Mais il lui refusa celui de Vice-Roi. Quelques années après, le jeune Amiral commença inutilement la sollicitation juridique de son titre de Vice-Roi. Après être allé à l'Espagnole, avec le titre de Gouverneur Général, trouvant des obstacles infinis à son administration, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir son droit contre la volonté de l'Empereur; don Luiz Colomb, par un arrangement définitif avec l'Espagne, renonça aux titres de Vice-Roi, de Gouverneur Général et aux droits résultant de ses priviléges héréditaires, pour accepter le titre de duc de Veraguas, de marquis de la Jamaïque, accompagnés d'une pension considérable, depuis lors réduite à vingt-quatre mille piastres, environ cent dix mille francs, annuellement prélevée sur les revenus de Cuba et de Porto-Ricco.

Don Luiz Colomb mourut ne laissant que deux filles,

doña Felippa et doña Maria. Celle-ci prit le voile au couvent de Saint-Quirice, à Valladolid.

Le frère de don Luiz eut un fils nommé Diego, qui fut héritier des titres de son oncle, et deux filles, doña Felippa et doña Maria.

Don Diego épousa sa cousine doña Felippa; mais il mourut sans postérité.

La ligne masculine des Colomb fut éteinte en 1578.

Alors cette postérité féminine donna lieu aux prétentions avides et aux interminables procès qui eurent tant de retentissement en Espagne et en Italie, mais dont nous n'entreprendrons pas d'esquisser l'ennuyeuse histoire.

Un petit-fils de doña Isabelle, troisième fille de l'amiral don Diego Colomb et de la vice-reine doña Maria de Tolède, don Nuño de Gelves, de Portugal, de la maison royale de Bragance, fut juridiquement mis en possession des titres de duc de Veraguas et de marquis de la Jamaïque.

§ IV.

Que devinrent les deux meilleurs amis qu'eût jamais trouvé « à sa droite et à sa gauche » Christophe Colomb, les deux serviteurs volontaires, si fort rapprochés de lui par le sang, l'amour du bien, l'instinct de sa grandeur, don Barthélemy et don Diego?

Les deux frères de Colomb, hommes vertueux et dotés par la Providence des qualités propres au rôle qu'elle leur avait assignés, ont un droit égal à l'attention de la postérité.

Don Barthélemy Colomb, Adelantado des Indes, compterait assurément parmi les plus illustres des grands hommes, si son dévouement fraternel ne lui eût imposé de

demeurer sur la seconde ligne, s'il n'eût préféré l'utilité à l'éclat, le devoir à la gloire, et compris que c'était assez pour lui d'avoir été donné en qualité de lieutenant au Révélateur du Globe.

Le roi Ferdinand était véritablement curieux de l'Adelantado. Il se montrait amateur de Barthélemy Colomb comme d'un superbe cheval de guerre ou d'une armure précieuse. Il aurait voulu pouvoir charger une armée à la tête d'un seul escadron composé de chevaliers tous de la force de Barthélemy. Il retenait volontiers l'Adelantado auprès de lui; il aimait à le voir de près; à le considérer comme un type de grand capitaine; quoique sa jalousie l'empêchât toujours de l'employer efficacement. Parfois il semblait disposé à lui confier une expédition de découvertes maritimes; mais dès qu'on en parlait sérieusement, il changeait d'avis, et voulait le mettre à la tête d'une armée de terre. Néanmoins, ce qui montra d'une façon irrécusable combien le Roi catholique appréciait don Barthélemy, c'est que ce monarque, parcimonieux jusqu'à l'avarice, lui fit sous divers prétextes quelques cadeaux en argent. Il lui donna en toute propriété la petite île Mona, près de l'Espagnole, qui avait six lieues de circuit, et y ajouta une répartition de deux cents Indiens pour la mettre en culture.

Cependant Barthélemy, conservant son titre d'Adelantado des Indes, accompagna son neveu l'amiral don Diego Colomb dans son gouvernement. Quelques années après, il quitta l'Espagnole pour aller défendre les intérêts de son neveu en Castille. Ayant un peu amélioré sa situation, il revint auprès de lui, et y resta occupé à disputer ses droits contre les créatures de Juan de Fonseca, ayant à leur tête Michel Passamonte. Durant ce temps, plus d'une fois Ferdinand eut la velléité d'utiliser les talents supé-

rieurs de l'Adelantado. Enfin, vers l'année 1514, le vieux Catholique, remarquant l'insuccès des premiers essais de colonisation faits sur le Nouveau Continent, se décida, malgré ses suspicions, à charger d'une expédition don Barthélemy. Mais cette preuve trop tardive d'une appréciation si bien justifiée fut donnée inutilement; car au moment où la caravelle apportant sa commission arrivait à Saint-Domingue, l'Adelantado avait cessé de vivre. Sa perte fut, dit-on, sentie du Roi, qui s'était, par excès de prudence, privé de ses services.

Dans le rang secondaire qu'il occupait, l'Adelantado déploya une capacité supérieure et les qualités d'une âme héroïque. Son désintéressement, sa pureté de mœurs, ne furent pas inférieurs à son courage et à son habileté de commandement. On le vit exact, fidèle et modeste, à l'exemple de l'Amiral dont il admirait le génie et dont il exécutait ponctuellement les instructions. Sans être avancé dans la haute piété, il se montra profondément attaché à la foi catholique; en pratiqua les maximes, fut irréprochable sous le rapport des mœurs. Don Barthélemy en rendant généreusement, sans condition à son mari, la sœur du cacique Mayobanex, l'une des plus célèbres beautés d'Haïti, devenue prisonnière, renouvela sans orgueil l'acte de continence de Scipion, tant vanté par l'histoire, et sa réserve pleine de courtoisie auprès de la ravissante Anacoana ne nous semble pas au-dessous de ce trait de vertu. Le sentiment du devoir était inné chez lui.

Les bureaux de Séville n'osèrent jamais ourdir contre sa personne les persécutions ouvertes auxquelles l'Amiral fut en butte. Ils durent, pour le tracasser, recourir aux moyens obliques, redoubler de ruses et de ménagements. L'Adelantado inspirait naturellement le respect de

sa force physique, si chevaleresquement prouvée durant les revers de la dernière expédition au Rio-Belen, près de la Veragua, et à Maïmi, dans la Jamaïque, pendant la révolte de la coterie de Séville, que seul il avait détruite de son épée. Le Roi l'admira et le craignit. Quant à lui, il parut ne craindre, après Dieu, que le manquement au devoir. Il fit docilement la volonté de son frère tant qu'il vécut, et, fidèle à son affection par-delà le tombeau, ne cessa de porter à ses neveux un attachement paternel.

L'abbé don Diego Colomb, entré dans l'Église à la suite d'une vocation éprouvée, avait aussi accompagné son neveu à l'Espagnole, comme s'il eût prévu qu'il lui deviendrait nécessaire. Mis par la bienveillance de la Reine à portée de toutes les dignités ecclésiastiques, il n'accepta aucun titre, aucun bénéfice, et servit fidèlement le maître pour lequel il avait quitté le monde. Ayant autrefois administré l'île pendant l'absence du Vice-Roi, et avant l'arrivée de don Barthélemy, en 1494, il se rendit de nouveau utile durant l'absence de son neveu. Après la mort de l'Adelantado, il dut diriger le gouvernement colonial et protéger la Vice-Reine, sa nièce. Mais, profitant du retour de l'amiral don Diego, il paraît avoir quitté la ville de Saint-Domingue, pour suivre ensuite son goût de la retraite et de la vie obscure.

L'histoire le perd de vue complétement. Il n'est nullement question de lui, lors du retour de la Vice-Reine en Espagne. On a lieu de croire que le pieux abbé don Diego Colomb s'était retiré à la Conception, près de la Croix plantée par son frère; car s'il fût décédé à Saint-Domingue, dans la résidence de son neveu, l'époque de sa mort aurait été rapportée. Cette retraite dans un lieu qu'affectionnait le Révélateur du Globe, pour lequel il

avait une si tendre admiration, paraît conforme à sa nature contemplative, et dut combler son désir de servir Dieu loin du bruit. Il se fixa au séjour que son frère avait affectionné, dans cet endroit où le Seigneur faisait éclater miraculeusement la gloire du Messager de la Croix. Sans doute, il s'éteignit là, conformément à ses vœux, couvert de l'oubli auquel aspirait son humilité. Par sa piété, il s'était montré constamment le digne frère d'un Saint.

§ V.

Il nous reste à parler du second fils de Christophe Colomb, don Fernando, que, sur la foi de Spotorno, traditionnellement les écrivains de la Ligurie se font un devoir de rabaisser et de calomnier, tandis qu'il aimait les Génois et les honorait jusqu'à se dire des leurs, et se prétendre lui-même Génois, par cela que son père l'était de naissance.

A peine âgé de huit ans, don Fernando passa de la noble mais pauvre maison des Enriquez à la Cour, où la maternelle bonté d'Isabelle daigna le placer comme page favori, c'est-à-dire enfant gâté auprès du Prince Royal, son fils unique. A treize ans, du séjour de la faveur et des grandeurs, soudain transporté en des parages inconnus dans l'Atlantique, pendant la dernière expédition de son père, il vit en face les plus terribles périls et supporta les plus cruelles angoisses qu'eût jamais éprouvé un marin. Ce fut par la souffrance, le formidable et le phénoménal, qu'il fit l'apprentissage extérieur de la vie. Ces âpres dangers mirent en relief les qualités précoces de son caractère. Fernando déploya une fermeté de courage inattendue chez un adolescent. Il soignait et conso-

lait avec une respectueuse affection son père malade. Bien qu'il fût alors gentilhomme de la maison de la Reine et fils du Vice-Roi des Indes, il ne rougissait pas de mettre la main à la manœuvre comme le dernier des mousses; l'instinct du marin se révélait en lui d'une manière qui émerveillait l'Amiral, à travers ses souffrances de cœur et ses tortures corporelles.

Pour se montrer ainsi supérieur dès le début, Fernando avait de qui tenir, et de bonne heure il fit honneur à son nom. A plusieurs égards, son élévation d'esprit, sa raison prématurée, sa sagacité d'observation, sa modestie, son charme de conversation[1], rappelaient son père. Son aptitude particulière aux sciences géographiques et nautiques trahissait l'hérédité des dons, sans que son développement intellectuel si rapide eût ralenti le développement non moins prompt de ses forces et de sa croissance. Il était de beaucoup plus grand que son père, et plus corpulent que son oncle l'Adelantado. Cependant, malgré ces avantages extérieurs, après la mort de l'Amiral, don Fernando se consacra uniquement à Dieu et à la science. Le détachement le plus entier du monde s'opéra au fond de lui-même avant que les mécomptes de la vie, la perte des illusions du cœur eussent pu inspirer ce sacrifice. Il se donna au Seigneur dans la fleur de sa jeunesse, et comme un chaste lis posé sur les marches du sanctuaire, il répandit loin du monde le parfum de ses vertus. Comprenant bien que le bonheur d'être le fils du saint Révelateur du Globe valait toutes les gloires, et qu'il resterait toujours immergé dans la lumière de

[1] Son ennemi Oviedo y Valdez est forcé de lui rendre justice en ce point. « Y mas de ser de mucha nobleza y afabilidad y dulce conversacion; es docto en diversas ciencias; y en especial en cosmographia..... » — *La Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. VI.

cette illustration, comme la planète de Mercure nous est presque invisible à cause de sa grande proximité du soleil, il ne songea qu'à imiter les vertus d'un père dont nul ne pouvait prétendre égaler le génie.

La terrible majesté de l'Océan, les prodiges de la Grâce et la sublimité de Christophe Colomb, avaient été les premiers objets offerts à la réflexion de don Fernando en quittant les régions dorées de la cour de Castille. Quelque chose de grand et de silencieux comme le calme de l'Atlantique s'imprima dans son esprit. Il eut un recueillement naturel, indice de l'observation profonde. Et par cela que l'immensité, tout en nous remplissant, arrête notre parole qui sent sa propre impuissance devant l'infini, le fils du Contemplateur de la Création devint très-bref de langage, et ne multiplia ni ses écrits ni ses discours. Il pensa beaucoup plus qu'il n'agit; il agit bien plus qu'il ne parla; et parla plus qu'il n'écrivit.

Mais ses nobles qualités, sa vaste érudition, cette maturité de raison que signalait déjà Christophe Colomb, quand à peine Fernando atteignait sa dix-septième année, sa haute piété, la spécialité de ses connaissances en cosmographie et même en nautique lui attiraient la considération de la Cour, une estime mêlée d'envie dans les Bureaux de la marine et la confiance des souverains. Fernando ne sollicita des rois aucune faveur, aucune distinction personnelle; et ne voulut de l'Église que l'honneur de porter sa livrée, sans oser, dit-on, prétendre jusqu'au sacerdoce.

A l'époque où son frère aîné, l'Amiral don Diego Colomb partit pour l'Espagnole, il le suivit avec ses oncles don Barthélemy et don Diego. Le roi Ferdinand, avant son départ, avait recommandé à l'Amiral d'accorder à don Fernando, dans son gouvernement, tout ce qui pourrait

lui être avantageux [1]. On ne voit pas que don Fernando ait usé de cette faveur royale, véritable exception dans les habitudes parcimonieuses et défiantes du Catholique. Mais l'Amiral pourvoyait généreusement à ses besoins. Il affecta aux revenus personnels de son frère, des terres à l'exploitation desquelles étaient attachés quatre cents Indiens. Le séjour de don Fernando à Hispaniola ne fut guère que de deux ans; car dès 1512 il était en Italie. Après avoir visité la ville natale de son père, puis Cogoleto et les environs, parcouru le Plaisantin, il satisfit à sa piété en allant à Rome, où il se trouvait vers la fin de cette année-là. Son goût des livres et des belles-lettres le conduisit dans toutes les bibliothèques et à tous les cours publics qui s'y faisaient alors. Nous savons qu'il entendit expliquer Juvénal par un professeur de belle latinité [2].

Don Fernando repassa de nouveau l'Atlantique, visita plusieurs contrées du Nouveau-Monde, observant la Nature, et revint en Europe postérieurement à la mort de son oncle l'Adelantado. L'empereur Charles-Quint apprécia son mérite, voulut l'avoir auprès de lui, et l'emmena dans ses voyages en Italie, en Flandre, en Allemagne [3]. Il est probable que le monarque favorisa ses goûts avec une munificence vraiment impériale, puisque, malgré des

[1] « Tuvo orden del Rey para aprovechar á su hermano don Hernando en quanto pudiesse. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales.* Decada I, lib. VII, cap. VI.

[2] Cette particularité est écrite de sa main sur l'exemplaire de Juvénal qu'il rapporta de son voyage. — D. Eustaquio Fernandez de Navarrete. *Noticias para la vida de don Hernando Colon.*

[3] « ..... Y despues con el Emperador á Italia, Flandes y Alemania, y en estos, y en particulares viages, peregrinó toda la Europa, y mucho de la Asia y Africa... » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla,* lib. XIV, fº 496.

revenus assez minces, don Fernando exécuta de nobles projets. Sa curiosité de la Nature, son amour des œuvres de Dieu le poussèrent, après avoir parcouru toute l'Europe, à naviguer sur la Méditerranée jusqu'en Asie. Il alla probablement visiter les Lieux-Saints que son glorieux père avait si ardemment souhaité affranchir du joug de l'islamisme. Ensuite, il aborda quelques contrées de l'Afrique, et ne revint en Espagne qu'en ayant remarqué beaucoup de choses, recueilli beaucoup de livres ou manuscrits.

La supériorité des connaissances cosmographiques de don Fernando le fit choisir par Charles-Quint pour présider une Commission de géographes et de pilotes chargée de corriger les erreurs qui rendaient dangereux l'emploi des cartes marines confectionnées sous Amerigo Vespucci. En diverses occasions le gouvernement d'Espagne recourut à ses lumières. Dans l'année 1524, pendant le différend élevé entre la Castille et le Portugal au sujet de la possession des Moluques, Fernando Colomb eut la mission d'examiner les points du litige et de faire un rapport à la couronne d'Espagne. Bien loin de se prévaloir de cette haute confiance, don Fernando, ne s'en rapportant pas à ses propres lumières, voulut soumettre son opinion aux cosmographes Acuña, Manuel et Barrientos, qui ne purent qu'approuver ses conclusions. Le célèbre navigateur Sébastien Cabot regardait don Fernando comme la première autorité cosmographique de son époque. On voit qu'il songeait à lui pendant ses explorations; et des bords du Rio de la Plata, il priait le Souverain de ne pas laisser mettre à exécution certains articles sur le pilotage, sans l'assentiment préalable de don Fernando Colomb.

En 1527, Fernando Colomb fut nommé président de la Commission d'examen des officiers de mer, pendant l'ab-

sence du célèbre Sébastien Cabot. Pour mieux marquer la considération accordée à don Fernando, et peut-être à cause de la gratuité de ses fonctions temporaires, l'Empereur ordonna que les examens pour tous les grades auraient lieu non-seulement en sa présence, mais dans sa propre maison[1], afin de lui épargner tout dérangement; et décida qu'aucun brevet ne pourrait être délivré que sur son autorisation, tant qu'il se trouverait à Séville.

L'empereur Charles-Quint aurait désiré l'avoir toujours près de lui. Aucune offre ne parvint à séduire la résolution de Fernando, qui voulait suivre son plan d'utilité chrétienne. Il abdiqua volontairement cette haute position de faveur dans laquelle la bienveillance impériale se plaisait à le maintenir; et se fixa définitivement à Séville, où fréquemment l'appelaient de nouvelles occasions de servir la couronne et la science, par l'application de ses connaissances techniques. Dans le choix de cette résidence, don Fernando semblerait avoir voulu se venger de Séville par un procédé bien digne de son père, que poursuivait au delà du tombeau cette cité calomniatrice.

Voici de quelle façon il combina sa vengeance.

Durant son voyage dans les Flandres à la suite de Charles-Quint, le fils de Christophe Colomb s'était mis en rapport avec des théologiens, des docteurs en droit renommés. Il imagina de former avec ces hommes d'étude et de piété une sorte de communauté libre, dans laquelle les sympathies remplaceraient les vœux, et qui servirait l'Église en même temps que l'Espagne, en répandant les bonnes lettres et en donnant à Séville, jusque-là

[1] « Se ordenó que..... el examen y desputas se hiziessen en presencia de don Hernando Colon y en su casa ; y que no pudiesen dar el grado, sin su aprobacion, hallandose en la ciudad de Sevilla. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales.* Decada IV, lib. II, cap. V.

privée d'école célèbre, une Académie savante, un Collége de mathématiques[1] et une bibliothèque plus riche qu'aucune autre dans les États d'Espagne.

Les sévères principes d'ordre et d'économie qu'il avait puisés dans les exemples paternels mirent don Fernando en mesure de suffire aux frais énormes des établissements projetés. Il avait ouvert des correspondances de bibliophile dans toutes les capitales. Par l'entremise des Génois, qu'il traitait de compatriotes et dont il parlait la langue avec prédilection, il était parvenu à réunir une telle quantité de livres, qu'il put former enfin une bibliothèque de plus de vingt mille volumes[2]. L'Empereur autorisa la fondation de son École de mathématiques, près de la porte de Golo, dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'ancien collége San Laureano. Don Fernando groupa donc autour de lui des savants, la plupart ecclésiastiques, non moins éminents par l'érudition que par la piété. Les offices, l'étude et l'enseignement absorbaient leurs jours. Des promenades académiques, des discussions en marchant sous les ombrages, à la manière des péripatéticiens, étaient leur unique délassement. Voulant procurer à Séville la commodité de l'ombrage et la fraîcheur d'une abondante végétation, il fit planter cinq mille pieds d'arbres[3], ceux-

[1] « Y en ella con licencia del Emperador deseó establecer una Academia, y Colegio de las ciencias mathematicas, importantissimas á la navegacion. » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, lib. XIV, lib. f° 496.

[2] « ..... Enriquiciendose de noticias y de libros, de que juntó numero de mas de veinte mil selectissimos en esta ciudad... » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares*, lib. IV, f° 496.

[3] « Comenzó á hacer un edificio y plantar una huerta de mas de 5,000 arboles por lo largo del rio, haciendo que la ciudad por allí tuviese lustre y la ribera quedase mas fresca. » — Juan de Malara, *Recibimiento que hizo la ciudad de Sevilla á Felippe II*, f° L.

ci disposés en allées droites, ceux-là formant au contraire différents dessins, afin d'égayer l'étude et de rendre agréable la route conduisant à la retraite qu'il faisait construire pour sa congrégation littéraire.

Comme son titre de fils, de frère et d'oncle de l'Amiral des Indes, de beau-frère de la Vice-Reine, son rang dans la faveur impériale l'astreignaient à tenir un assez grand état, il eut soin de choisir pour les meilleurs offices de sa maison des hommes chrétiens et lettrés. Nous voyons qu'il eut au rang de ses gentilshommes domestiques, deux Français, docteurs en droit, l'un et l'autre Bourguignons. Le premier, qui mourut entouré de ses soins, se nommait Jean-Antoine de Fontaret, l'autre Désiré de Tavahon. Il avait aussi pour domestiques Vincent de Monte, et Pedro de Arana, son parent du côté maternel. Le premier conservateur de sa bibliothèque, homonyme et peut-être neveu du généreux Gardien de la Rabida, s'appelait le bachelier Juan Perez. Son traitement annuel s'élevait à soixante-deux ducats d'or. Ces détails indiquent que don Fernando aurait pu faire assez grande figure dans le monde, à l'Église et à la Cour s'il eût accepté l'une des dignités que l'amitié de l'Empereur offrait à son choix. Mais de bonne heure comprenant les charges inhérentes à l'héritage de gloire et de sainteté qui lui fut transmis, il ne chercha qu'à servir Dieu premièrement, et ensuite son pays d'une manière exceptionnelle, en assurant à l'Espagne une grande supériorité maritime sur les autres nations. Pour cela il perfectionna l'enseignement de l'hydrographie et de la cosmographie, et écrivit un traité resté manuscrit sur la manière d'opérer des découvertes et de fonder des colonies dans les Indes[1]. Il rédigea aussi un ouvrage

[1] Ce livre était intitulé : *Tradado sobre la forma de descubrir y poblar en las Indias.*

divisé en trois livres, intitulé *Colon de Concordia*. On ne l'a jamais imprimé. Fernando, insoucieux de la célébrité, se trouvant assez rehaussé par l'illustration paternelle, ne songea point à la publicité de ses œuvres. Il ne prit pas même le soin de faire imprimer sa laconique histoire de l'Amiral, qu'il laissa en manuscrit, quoiqu'il l'eût terminée plus de cinq ans avant sa mort. Telle était son humilité, qu'en écrivant la vie de ce héros de l'Évangile, dont il se glorifiait si justement d'être le fils, il ne l'appelle qu'une seule fois son père. Humboldt lui-même n'a pu s'empêcher de remarquer cette touchante modestie.

Les écrivains qui suspectent Fernando d'avoir, à dessein, jeté de la confusion sur l'origine de son père, ne se doutaient pas de sa vie pieuse et de son complet renoncement au monde. S'ils eussent connu la sincérité de son abnégation chrétienne, ils auraient plus naturellement supposé, suivant la vraisemblance, que l'orgueil castillan de son neveu don Luiz Colomb, premier duc de Veraguas, pur hidalgo, ayant en ses veines du sang royal, par sa mère, cavalier brillant, galant, fastueux et quelque peu dissipateur, avait corrigé à sa manière divers passages du manuscrit de son oncle, avant de le déposer aux mains du patricien génois Fornari, en 1568, c'est-à-dire trente-quatre ans après sa rédaction, afin de laisser ainsi dans une vague incertitude la véritable patrie de Christophe Colomb, et par conséquent l'origine de ses aïeux. Mais jamais ils ne se fussent permis d'attaquer un homme que sa vertu plaçait au-dessus des soupçons.

En retirant aux attraits du monde, aux affections charnelles la puissante compréhension dont il était doué, pour l'appliquer uniquement à l'étude des sciences et à la contemplation de la Nature, don Fernando était parvenu à s'assimiler presque toutes les connaissances humaines. Sa

personne formait une véritable encyclopédie vivante. Par lui-même ou son entourage il eût pu discuter *de omni re scibili*, car il avait là des polyglottes, des hébraïsants, des docteurs *in utroque*, des astronomes, des naturalistes, des physiciens, des géographes, des théologiens et des poëtes versés dans plusieurs sciences. Cette vie de labeur, d'oraison, d'enseignement assujettie à une régularité claustrale, répandant incessamment une instruction qui profitait au cœur de la jeunesse en l'élevant à Dieu, avait de secrètes douceurs dans ses fatigues et sa monotonie. Fernando Colomb était parvenu à fonder, sous le nom de Collége des mathématiques, une véritable Académie impériale des sciences, et à exciter l'émulation des fortes études. Il rédigea un ouvrage, en quatre volumes, contenant le résumé de ses voyages et de ceux de son père. Ce travail, qui fut son œuvre capitale, a subi à son tour le sort de la plupart de ses écrits. Il a été perdu, et son titre même, autrefois relaté dans l'inscription de son tombeau, effacé par le temps est devenu totalement illisible. Mais l'indifférence de don Fernando pour la gloire personnelle l'avait empêché de faire imprimer ce recueil de ses observations. Il évitait aussi toute dépense dont l'utilité ne lui semblait pas immédiatement réalisable.

Le fils de Christophe Colomb avait appris de son père l'emploi du temps. Il en savait le prix. Sa vie était celle d'un homme qui ne veut pas être surpris par l'éternité, et se présenter les mains vides. Pendant qu'il se livrait à cette généreuse expansion de la science, par amour du Christ, il sentit les atteintes d'un ébranlement de sa robuste complexion; et en prévit d'abord la gravité sans s'émouvoir des conséquences. Bien que sa cinquante-unième année ne fût pas entièrement révolue, et qu'il conservât l'extérieur d'une vigueur proportionnée à sa haute stature,

la vieillesse était venue pour lui ; sa maturité ayant commencé à l'âge ordinaire de la jeunesse. Quiconque renverse la loi du temps subit la peine de son infraction à la règle éternelle. L'immunité de l'exception n'appartient qu'à la Providence. Don Fernando avait fait de l'adolescence la virilité. Depuis sa treizième année, ses voyages, ses fatigues, ses veilles, son observation continue, l'application si prolongée de toutes ses facultés à la fois avaient usé les organes de la pensée. Et tout d'un coup, dans la tranquillité de ses paisibles occupations, il se sentit frappé aux sources de la vie. Avec le courage dont il avait fait preuve, encore enfant, aussitôt après avoir constaté le danger, il remercia le Seigneur d'avoir daigné le prévenir de sa fin prochaine.

Cinquante jours avant sa dernière heure, « il sut qu'il devait mourir avec sa grande science, » il avertit les compagnons de sa solitude chrétienne qu'il n'avait plus que peu de temps à demeurer avec eux [1]. Il relevait leur courage, les préparait à cet événement, les consolait et s'écriait avec le Psalmiste : « Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domo Domini ibimus ! » Ensuite il fit exactement l'inventaire de tout ce qu'il possédait, et profita du répit que lui accordait la mort pour s'acquitter de petites dettes, satisfaire à des scrupules de conscience, et contempler de près l'éternité dans laquelle il allait entrer. Ainsi qu'autrefois, un grand repas de famille solennisait la fête des fiançailles, don Fernando voulut célébrer par un festin ses fiançailles avec la mort. Il prépara un banquet

[1] « Cincuenta dias antes que muriese supo que habia de morir con su grande saber y llamó á sus criados, y le dijo que poco habia de estar con ellos en este mundo. » — *Carta de Sevilla escrita por Julio de 1539 á D. Luiz Colon, Almirante de las Indias.*—Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, tomo XVI, p. 420.

de trente-trois couverts auquel il fit asseoir trente-trois pauvres[1], et les servit de ses propres mains, en leur qualité de membres de Jésus-Christ. Quand par l'épuisement de ses forces sa voix défaillit, son exemple continua d'édifier encore ses compagnons.

Don Fernando, de concert avec son ami le licencié Marcos Felipe, qu'il nomma son exécuteur testamentaire, s'occupa de ses dernières dispositions.

Il défendit qu'on prît le deuil à son sujet, estimant qu'il fallait plutôt se réjouir. Il laissa sa riche bibliothèque à son neveu don Luiz Colomb, Amiral des Indes, qui la garda cinq ans en dépôt, jusqu'à ce qu'elle pût être transportée dans le couvent de Saint-Paul, sous certaines conditions. Le testateur indiquait de quelle manière on pourrait l'augmenter, au moyen du concours des négociants génois, qui en qualité de compatriotes[2] voudraient se prêter à faciliter l'achat et le transport des livres destinés à sa bibliothèque.

Don Fernando n'oublia ni les pauvres, ni les églises, et particulièrement le couvent des Franciscains de l'Observance à Rome, auquel il laissa, pour dire des messes, autant d'argent qu'à tous les autres monastères ensemble. Car ainsi que son père il avait une affection intime pour l'Ordre séraphique. Il pourvut aussi aux intérêts de ses serviteurs, en leur faisant un legs proportionné à la durée de leur service; et ce fut avec une telle équité, que Pedro de Arana, malgré sa parenté, fut moins avantagé que Vincent de Monte, engagé auprès de sa personne huit ans plus tôt.

[1] « Despues que supo su muerte, dió de comer á 33 pobres y él mismo les sirvió á la mesa... » — *Carta de Sevilla escrita por Julio de* 1539 *á D. Luiz Colon, Almirante de las Indias.*

[2] « ... Y porque razon de ser de la patria del fundador, le pide por

Le fils de Colomb n'ayant cessé de s'élever à Dieu à chaque instant de ses jours, fut comme son père, délivré des terreurs du moment redoutable. Il désirait si vivement posséder son Créateur dans la vie éternelle, qu'il prescrivit de faire célébrer, le jour de ses obsèques, une messe en l'honneur des saints anges, avec des ornements blancs pour exprimer sa joie et remercier Dieu de lui permettre de quitter sitôt la prison de ce monde [1].

Quand arriva le jour fatal, la mort trouva don Fernando déjà préparé à la recevoir. Elle s'empara lentement d'une proie qui ne faisait aucun effort pour retarder son approche. Elle respecta pourtant ses facultés intellectuelles. La vie se retirait peu à peu. L'agonisant ayant reçu les derniers sacrements, suivait les progrès graduels du trépas. Ses extrémités inférieures se refroidissaient, la vie semblait se réfugier dans le cœur. Deux heures avant le dernier moment, don Fernando demanda qu'on apportât près de son lit un plat rempli de terre. Suivant ses désirs le plat fut apporté; on ignorait ce qu'il en voulait faire. Il ordonna qu'on le lui répandît sur la tête et le visage; ceux qui l'assistaient crurent qu'il délirait, et personne ne bougea. Alors, peiné de cette désobéissance, il fit un effort, allongea la main vers le plat, y prit une poignée de terre, et la répandit sur le milieu de son visage et ses yeux en prononçant ces paroles de l'Église : *Memento, homo, quia pulvis es, et in*

merced le favorezca, etc. » — *Testamento otorgado en 12 de julio* 1539.

[1] « Se diga una misa de los angeles cantada con ornamentos blancos, para denotar el alegria que dese tener él que sale de carcel deste mundo. » — *Declaraciones del Testamento de D. Hernando Colon que hizo su albacea y amigo el licenciado Márcos Felippe, relator de la Audiencia Real de grados de Sevilla.* — Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, tomo XVI.

pulverem reverteris[1]. Cette fermeté chrétienne amollit le cœur de tous les assistants; quant à lui, déjà séparé du monde, il parlait secrètement au Seigneur dont il espérait la miséricorde. Puis tout à coup, rompant le silence de l'agonie, levant les bras en haut, il s'écria : TE DEUM LAUDAMUS! et son âme s'envola au ciel.

En ce moment, l'aiguille de la pendule passait de midi à une heure. Plusieurs personnes se trouvaient présentes; entre autres l'abbé Juan Tirado, curé de la paroisse; le licencié Marcos Felipe, son ami; Pedro de Arana, son parent; et le bachelier Juan Perez, son bibliothécaire, qui figurèrent comme témoins dans l'acte de décès, rédigé une heure après[2] par l'alcade de Fuentes, assisté de quatre notaires. C'était le 12 juillet 1539.

La perte du savant et vertueux don Fernando Colomb, la première notabilité scientifique d'Espagne, fut vivement sentie des bureaux de la marine. Les Franciscains regrettaient en lui une affection héréditaire; les pauvres, un bienfaiteur; les professeurs, un modèle et une protection. La ville entière devinait combien cette mort nuirait au Collége des mathématiques, à l'Académie organisée par ses soins, ainsi qu'aux établissements littéraires devant en former les annexes, et surtout aux établissements projetés des quais et des promenades. Ce fut un deuil public. On

[1] « Dos horas antes que muriese demandó un plato de tierra, y trujeron lo que no sabian para que lo queria, y mandó que se la echasen en rostro, y pensado que no tenia sentido y echaban ninguna, y enojose y metió la mano en el plato, y hincho el puño y echósela en cima del rostro y de los ojos diciendo en latin, etc... » — *Carta de Sevilla escrita por Julio de 1539 á D. Luiz Colon, Almirante de las Indias.*

[2] « El licenciado Marcos Felipe relator de los grados, diciendo ser fallecido dicho Colon habia una hora (segun tres deponen de vista, Juan Tirado Presbytero, Pedro de Arana, Bachiller Juan Perez). » — *Colecion de documentos ineditos para la historia de España*, tomo XVI.

célébra ses obsèques avec une telle pompe, qu'il fut ensuite impossible de la surpasser pour les princes, et même lors du service funèbre de l'impératrice[1].

Ainsi disparut, à son tour, le dernier membre de la famille de Colomb, qui eût eu le bonheur d'aimer et de servir le Révélateur du Globe.

En rapprochant de la vie si pure de don Fernando Colomb, la carrière de son frère aîné, le second Amiral des Indes, incessamment traversée; en se rappelant leurs deux oncles, don Barthélemy et don Diego, fidèles auxiliaires du Héraut de la Croix; en voyant que chacun de ces hommes déjà grand par lui-même, grandi encore par les revers, conserve une individualité remarquable, nonobstant l'éblouissant voisinage de l'inventeur du Nouveau Monde, et présente l'exemple des plus hautes vertus aussi bien que le módèle des plus humbles devoirs, on éprouve une surprise édifiante. Car vainement chercherait-on ailleurs; l'histoire ne montre pas deux fois un tel patrimoine de vertu aussi fidèlement gardé qu'heureusement transmis. Quiconque observe avec attention, ne demeurera pas moins frappé du privilége de supériorité morale accordé à cette famille, que du caractère clairement providentiel de Christophe Colomb. Véritablement une bénédiction du Ciel semble descendue sur la noble souche de l'humble ouvrier génois. L'héroïsme de sa race éclipse les vertus humaines. Sa génération offre, autour d'un miracle de sublimité, des phénomènes constants de gran-

[1] « ... Fué tan devota y solemne que por ningun principe ni por la Emperatriz nuestra señora, se dijo ni hizo mas. » — *Declaraciones del testamento de D. Hernando Colon que hizo su albacea y amigo el licenciado Márcos Felipe relator de la Audiencia Real de grados de Sevilla.* — Voir les articles 6 et 10 du Compte-Rendu par l'exécuteur testamentaire.

deur. Christophe Colomb, ce glorieux météore, en s'éteignant laisse après lui, pour trace lumineuse, l'exemple de ses frères, l'excellence de ses fils. Quand on essaie de pénétrer par l'intuition au delà des apparences, afin de saisir à son origine le prodige de cette sorte de prédestination, le doute bientôt se dissipe. Il faut abaisser son orgueil et révérer avec une admiration soumise. On croit voir la source de ces faveurs mystérieuses remonter jusqu'à l'obscurité de la ruelle Mulcento, comme pour récompenser par ses enfants la foi du Juste qui servit Dieu, de tout son cœur, dans le travail et la pauvreté. Il devient impossible, en contemplant le tableau de cette famille chrétienne dans ses trois générations, de ne pas se sentir ému comme à l'aspect de la Sainteté; et de ne pas reconnaître, au milieu de ces merveilles de la Grâce, l'accomplissement de l'éternelle parole des Livres saints : la postérité des Justes sera bénie, *generatio rectorum benedicetur.*

FIN DE L'HISTOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB.

LES AMIS POSTHUMES DE CHRISTOPHE COLOMB.

§ I.

Après trois siècles d'indifférence, l'homme qui, durant le cours de sa vie, n'eut pour amis fidèles que deux moines, compte maintenant dans tous les États catholiques quelques sympathies empressées. Ainsi qu'une mère ne se trompe guère sur son enfant, reconnaît ses qualités, l'apprécie au juste, et lui garde une place dans son cœur, alors même que tous l'abandonnent, la Papauté a conservé une tendre sollicitude pour la gloire de son fils Christophe Colomb. Le Saint-Siége, imité par le Cardinalat romain, a seul empêché que l'Italie elle-même oubliât l'honneur d'avoir donné naissance à ce Héros de l'Évangile.

Aujourd'hui, en terminant cette biographie si restreinte, il nous paraît préférable d'inscrire ici, au lieu d'une épitaphe à Colomb, le nom de ses principaux admirateurs, nobles esprits qu'une affection généreuse lui rattache encore nonobstant la distance trois fois séculaire des années.

Cet hommage vivant nous paraît le plus digne de l'immortalité de son œuvre. Les amis futurs de Colomb verront ainsi ceux qui les ont précédés dans leur affection rétrospective; ils leur auront une sorte de gratitude, et les réuniront à eux dans leurs souvenirs.

Par la triple obligation de la reconnaissance, du respect et de la vérité, entre tous les amis actuels de Colomb, nous devons nommer d'abord Sa Sainteté, le Pape Pie IX. Nous devrions encore le nommer avant tous, à cause de son intérêt pour Colomb, s'il n'était déjà le premier par son rang suprême, ses trois couronnes, son vicariat divin, et son titre de Roi pontife, d'Évêque des évêques, de Chef visible de la Chrétienté.

Le Vicaire du Christ daigne aimer Christophe Colomb!

Pie IX a eu le pressentiment de sa grandeur morale. Le Saint-Père n'est pas simplement le protecteur de sa gloire, mais l'ami de sa personnalité. Ainsi que sa pénétration de l'histoire lui a fait distinguer, entre toutes les femmes couronnées, la Catholique Isabelle, le Souverain Pontife a reconnu la liaison providentielle qui unissait au règne de la Catholique la mission de Christophe Colomb. L'immortel Pie IX a souhaité que la vie de ce chrétien exemplaire fût exposée au monde. Puissions-nous ne pas être resté infiniment trop au-dessous d'une tâche si honorable!

A l'exemple du Saint-Père, les membres du Sacré-Collége conservent un vif intérêt pour la gloire du Messager de l'Église. Ce ne serait pas pour nous un médiocre embarras que de classer en ce lieu, par degré de sympathie, les éminentissimes Cardinaux qui se souviennent de Colomb. A l'exception d'un seul, tous honorent ce grand serviteur de Dieu et de l'humanité.

Avec l'élévation d'esprit, le patriotisme libéral et la fi-

nesse de tact qui le distinguent, le Ministre Secrétaire d'État de Sa Sainteté, l'éminentissime Cardinal Antonelli ne pouvait être indifférent à la renommée de Colomb. Il a bien voulu, de la plus gracieuse façon, nous encourager personnellement dans notre travail [1].

Parmi les sincères admirateurs du Héraut de la Croix, il nous est doux de compter un esprit pénétrant, plein de force antique, d'érudition, d'aperceptions hardies, fécond en pensées vigoureuses, et d'une édifiante piété, l'éminentissime Cardinal Pietro Marini, que ses aptitudes politiques, son mérite administratif doivent inscrire dans les fastes du gouvernement de Rome.

C'est pour notre cœur une grande satisfaction d'avoir à nommer aussi une large et lumineuse intelligence, riche de sa propre nature, forte de patrologie, nourrie du texte sacré, dont la science s'épand dans le langage comme les parfums d'Aaron sur tous les vêtements du Grand Prêtre, et qui appuie toujours la sagesse de ses vues sur la fermeté d'une foi vivifiante, l'éminentissime et révérendissime Cardinal d'Andrea.

Nous ne saurions oublier un homme de savoir et d'action, hautement doué d'imagination et de goût, esprit rapide et pénétrant, maniant le français avec une élégante aisance, portant en lui un vif sentiment de l'honneur ecclésiastique, appréciant par son cœur les services rendus à l'Église et le dévouement au Saint-Siége, Son Éminence Ferretti.

[1] Les diatribes périodiques de la démagogie italienne, l'acharnement de la presse piémontaise et toscane ne nous empêcheront pas de rendre hommage à l'Éminentissime Cardinal, dont la vigilance et la modération prouvent autant le libéralisme que la bonté. La conscience des immenses difficultés de la situation, l'appréciation des hommes d'État, l'estime de la diplomatie entière doivent le dédommager des calomnies incessantes des ennemis de la liberté et de la civilisation.

Nous ne passerons pas sous silence un prince romain, l'une des illustrations du Sacré-Collége, véritable type de l'ancien patriciat, grand seigneur romain dans toute l'acception du mot, digne, plein de grâce, de noble simplicité, charitable et large jusqu'à la magnificence : l'éminentissime Cardinal Altieri. Nous n'omettrons pas non plus le révérendissime Cardinal Brunelli, ancien nonce apostolique à Madrid, que sa résidence chez les Castillans a rendu l'ami de leur nation, et qui aime deux fois Colomb pour l'Italie et pour l'Espagne. Ses sentiments sont fraternellement communs à deux vénérables Cardinaux, compatriotes de Colomb, l'Éminentissime Fransoni, préfet de la Sacrée Propagande, et l'Éminentissime Fieschi, dont un parent, qu'estimait grandement Colomb, reçut de lui le commandement de *la Biscaïenne* dans son dernier Voyage, et partagea la gloire de Diego Mendez, en passant de la Jamaïque à l'Espagnole sur les canots des sauvages. Le vénérable doyen du Sacré-Collége, l'Éminentissime Macchi, le Cardinal Patrizi, le Cardinal Morichini, le Cardinal Bofondi, le Cardinal Wiseman, le Cardinal Amat, le Cardinal Riario Sforza, ont aussi fait preuve d'un sincère intérêt pour la gloire de Christophe Colomb. Par sa compréhension du Messager de la Croix, l'Éminentissime Cagiano de Azevedo mérite la gratitude des admirateurs de ce Héros.

Nous avons nommé la majeure partie des membres du Sacré-Collége, résidant à Rome, qui nous ont le mieux exprimé leurs sympathies pour le Révélateur du Globe. Nous terminerons cette nomenclature par un nom bien digne de la commencer, celui d'un membre de l'ordre Séraphique, l'éminentissime Cardinal Justo Recanati, capucin, évêque de Pérouse, homme plein de courage civique et d'humilité franciscaine, resté strictement le

disciple de saint François sur le faîte des dignités, continuant à mener la vie religieuse au milieu des grandeurs de la pourpre que ne prévoyait pas sa modestie, et que subit seulement son obéissance.

Le noble Représentant de la France auprès du Saint-Siége, chez qui toujours le talent et la science sont assurés d'une protection gracieuse, parce que sa grande variété d'érudition, son amour des arts, son goût épuré des lettres, son extrême finesse d'esprit, l'ont, à son insu, établi comme le Mécène français de la Ville-Éternelle, n'aurait pu, sans faire violence à sa générosité de cœur, demeurer étranger à cette admiration de Colomb qu'on dirait héréditaire dans le cardinalat romain. S. Exc. le comte de Rayneval, dont l'exquise affabilité fait autant aimer sa personne que respecter le Gouvernement qu'il a l'honneur de représenter, n'a pas voulu se séparer des sympathies témoignées au Héraut de la Croix par la capitale du monde chrétien. Son élévation de caractère, sa familière connaissance des langues et des nations, dans lesquelles se produisit la pensée ou s'accomplit l'acte de la Découverte, l'intéressent véritablement à la Réhabilitation historique de son auteur. Notre mémoire reconnaissante en conserve les preuves flatteuses.

Pendant l'impression de ce livre, une bien cruelle affliction est venue éprouver le Représentant ecclésiastique de la France à Rome, et profondément attrister ses amis, malgré son admirable résignation à supporter ce malheur. M[gr] de Ségur, Auditeur au sacré tribunal de la Rote, frappé d'une complète cécité, a dû résigner des fonctions par lesquelles il honorait hautement la France, servait efficacement l'Église, édifiait l'armée d'occupation, et prêchait d'exemple à la Prélature en exerçant une charité d'apôtre. Ce dernier lien seul l'aurait attaché au

souvenir de Christophe Colomb, si tant d'autres vertueux instincts n'eussent éveillé sa sollicitude pour la réparation qu'attend encore le premier envoyé du Seigneur aux peuples transatlantiques. Les Cardinaux et les Princes, les hommes de science et de piété, les archéologues, les théologiens, aussi bien que les soldats, les malades, les prisonniers et les pauvres de Rome, n'oublieront pas Mgr de Ségur; les amis de Colomb non plus.

Les chefs des ordres religieux, en qui vit et circule, comme dans ses artères, la pensée de l'Église, nous ont également témoigné leur intérêt pour la mémoire du Héraut de la Croix. Nous devons citer au moins : le révérendissime général de la Compagnie de Jésus, le R. P. Becx; le révérendissime Père Jandel, vicaire général des Dominicains; le révérendissime général des Théatins; le révérendissime Père Gualerni, général des Mineurs conventuels; le révérendissime P. Lorenzo da Brisighella, prédicateur apostolique; le révérendissime Père Alphonse de Rumilly, définiteur général des Capucins; le révérendissime Père Bernardino da Ferentino, secrétaire général des Observantins; le R. Père de Villefort, secrétaire de la Compagnie de Jésus; le secrétaire général des Mineurs conventuels, le révérendissime Filippo Rossi, auteur d'excellents écrits; le R. Père Félix, procureur général des Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Notre affectueux souvenir doit particulièrement faire mention d'un très-docte religieux, homme de hautes pensées, possédant plusieurs langues, chez qui l'érudition n'appesantit point l'esprit et ne dessèche pas le cœur, qui est aussi plein de modestie que de vrai mérite, et dont s'honore justement l'ordre des Théatins : le R. P. Cerino, l'une des notabilités intellectuelles de Rome.

Les trois Ordres de Saint-François ont véritablement

montré pour la réhabilitation de Colomb, l'intérêt sincère qu'il trouva jadis chez les Franciscains d'Espagne.

Parmi les plus sympathiques, est un Français possédant d'éminentes qualités, une habileté supérieure dans la direction des consciences, et qui, après avoir occupé l'une des principales dignités de l'Église sous le pontificat de Grégoire XVI, vivant dans l'auguste faveur du vicaire de Jésus-Christ, a revêtu la livrée de l'humilité, l'habit de Saint-François, et voulu renfermer dans le cloître sa profonde connaissance des choses et des hommes. Infatigable d'obligeance, inépuisable de bonté, le révérend Père Vaure, à qui tant de nos compatriotes sont redevables, est devenu l'introducteur de la Réhabilitation de Colomb au couvent des Saints-Apôtres. Il a montré pour sa mémoire cette évangélique chaleur que prouva au Héros lui-même le Gardien de la Rabida, le P. Juan Perez de Marchena, digne d'un éternel souvenir.

§ II.

Assurément, en deçà des Apennins, nul n'a mieux senti que le valeureux Roi Victor-Emmanuel II, l'éclat incomparable projeté sur la Sardaigne par la renommée de Christophe Colomb.

Le généreux Monarque, aussi ferme défenseur de la liberté de son peuple que tuteur prévoyant de sa gloire, a bien voulu nous encourager, en personne, par des paroles d'une grâce chevaleresque, puisées à la source du vrai patriotisme dans son cœur de Roi. Sa Majesté Sarde a daigné nous annoncer, Elle-même, sa royale souscription à notre œuvre, comme une double marque et du souvenir dont Elle honore l'inventeur du Nouveau Monde, et de

sa constante volonté de favoriser tout ce qui pourrait accroître la splendeur de la ville de Gênes.

A la suite de l'intrépide Roi Victor-Emmanuel II, ce noble allié de la France, héritier de l'intérêt que le magnanime Charles-Albert portait au héros génois, on chercherait vainement, dans toute l'étendue des États sardes, un ami plus dévoué à Colomb que ne l'est le premier pasteur de la Ligurie, le saint Archevêque de Gênes, son Excellence révérendissime Monseigneur Andrea Charvaz.

Le vénérable prélat a eu le pressentiment de l'apostolat de Christophe Colomb, ce Messager du Salut qui vint à la vie et à l'Église dans son diocèse. Tandis que les Génois, pour honorer leur immortel compatriote, le comparaient aux plus grands génies de l'histoire, aux héros de l'antiquité, le savant et pieux Archevêque de Gênes augurait beaucoup mieux de son diocésain antérieur, Christophe Colomb. Il reconnaissait en lui le mandataire de la Providence; constatait des actes et des intentions qui donnent lieu de le croire habitant des bienheureuses demeures de la gloire divine. Monseigneur Andrea Charvaz n'a pas seulement contribué, par ses conversations si profondément attachantes, son opinion dont on sait la valeur, à répandre en Italie une haute idée de Colomb, Son Excellence a manifesté son appréciation devant la nation entière, représentée par le Roi, la Cour, les grands corps de l'État, les députations des villes, un immense concours de peuple, lors de la mémorable inauguration du chemin de fer de Gênes à Turin, le 20 février 1854 [1].

Personne n'a exprimé un sentiment plus favorable à la sainteté de Christophe Colomb, que l'Archevêque du pays où il vint au monde. Personne, en aucun temps, n'a

[1] Voir au Ier volume, introduction, p. 26, 27.

montré une plus grande sollicitude pour la réhabilitation historique du Révélateur du Globe, et l'achèvement du marbre qui doit éterniser l'hommage de la Ligurie à la mémoire de son Héros.

Les noms des membres de la Commission spontanément instituée pour organiser l'érection de ce monument ne doivent pas périr en Italie. MM. Lorenzo Pareto, Vincenzo Ricci, Giacinto Viviani, Luigi Bartolommeo Migone, Pietro Elena, ont bien mérité de tous les admirateurs de Colomb. Nous devons remercier particulièrement le marquis Lorenzo Pareto de sa constance et de son zèle pour obtenir l'achèvement de ce témoignage patriotique. Nous n'omettrons pas non plus le chantre de Colomb, M. Lorenzo Costa, et M. Enrico Bixio, venu sur ces traces. Néanmoins, par-dessus ces honorables citoyens, l'équité nous ordonne de nommer le généreux patricien que son zèle catholique a rendu, au bout de trois siècles, l'exécuteur testamentaire du Héraut de la Croix.

Après avoir commandé à l'habile ciseau de Raggi un monument particulier, comme pieux souvenir de l'apostolat de Christophe Colomb, S. Exc. le marquis Antonio Brignole Sale, mettant à exécution la pensée de ce Messager évangélique, a fondé à Gênes le séminaire des Missions étrangères, projeté par Christophe Colomb à Saint-Domingue. Seulement il a perfectionné et agrandi son idée. Avec une largesse vraiment royale, ce rejeton de la vieille république vient de créer une pépinière apostolique dans la ville de ses ancêtres. Grâces à sa munificence, ainsi que le premier missionnaire, au-delà des mers, sortit de Gênes, désormais, sans interruption, la cité de marbre enverra aux extrémités des nations les porteurs de la Bonne Nouvelle, que voulait former Colomb, dans son gouvernement d'Hispaniola. Le marquis Antonio Brignole Sale et la

marquise Arthémise Negrone, sa noble compagne, associés ici dans la piété comme dans toute leur existence, ont ensemble consacré une portion de leur héritage à cette fondation vraiment royale. Nous devons signaler ce dévouement d'un patriotisme évangélique et civilisateur, à cause de sa propre générosité, abstraction faite des sentiments de haute admiration, d'affectueuse estime et de sincère attachement que nous portons à l'auteur de cette création catholique. Nous aimons aussi à inscrire ce noble accomplissement des intentions de Colomb, afin qu'en tout pays nos lecteurs catholiques partagent la gratitude des Génois, et appellent les bénédictions du ciel sur cette fondation, qui assure à ses auteurs une mémoire éternelle. *In memoria æterna erit justus.* L'annonce de cette œuvre ira réjouir le cœur des missionnaires et des néophytes, aux confins du monde. Chaque année, sortiront du séminaire Brignole-Sale-Negrone de nouveaux ouvriers pour aller travailler à la vigne sainte et fertiliser le champ du Père de famille.

La religieuse Savoie n'a pas fait défaut à Colomb. Son illustre métropolitain, S. Exc. révérendissime Mgr Billet, Archevêque de Chambéry, vrai puits de science, aussi profond naturaliste et géologue qu'éminent théologien, pouvait mieux que tout autre apprécier au juste l'esprit observateur et le génie pénétrant du Révélateur de la Création. C'est avec un bonheur bien senti que nous avons reçu l'honneur de son suffrage.

L'île de Sardaigne a aussi payé au Héros génois son tribut d'admiration, par l'organe du vénérable Archevêque de Cagliari, arraché de son siége. Un sentiment alternatif d'édification et de tristesse s'est emparé de nous quand nous avons vu dans son exil S. Exc. Mgr Marongio supporter noblement l'expatriation, rester inébran-

lable dans ses principes, pardonnant à ses persécuteurs, priant pour eux, et considérant d'un œil serein la durée de sa cruelle épreuve. A son langage respirant un vif amour du peuple et des institutions libérales [1], nous avons cessé de comprendre la cause réelle de son exil; mais nous avons reconnu combien son âme courageuse avait le droit de s'intéresser particulièrement à la mémoire de Christophe Colomb.

D'anciens rapports de convenance et d'amitié attachent à la Ligurie les États lombards, ainsi que la géographie politique unit à la Lombardie les États vénitiens. Les sympathies de ces pays pour la gloire de Colomb semblent se personnifier chez un éminent écrivain, appartenant aux gloires de l'antique Venise et aux illustrations de la Lombardie, réunissant aux grandeurs du passé et aux épreuves du présent les espérances de l'avenir : le comte Tullio Dandolo, auteur d'ouvrages estimés sur la philosophie de l'histoire et de nombreux écrits devenus familiers à toute l'Italie. Caractère plein d'élévation et de désintéressement, esprit sagace, supérieur aux entraînements de parti et aux préventions d'un libéralisme aveugle, ce noble penseur a voué sa plume à la défense de la vérité historique et religieuse. Depuis plusieurs années, son nom a franchi les Apennins et les Alpes. L'école catholique le compte parmi ses gloires.

Notre honorable ami Tullio Dandolo a reconnu, de bonne heure, le caractère quasi sacerdotal de Christophe Colomb; et il reproduisit en 1852, dans son remarquable ouvrage: *I secoli di Dante e Colombo*, la première idée que donnait de ce héros chrétien notre livre : LA CROIX DANS LES DEUX

[1] Nous ne pouvons ici entrer dans les détails; mais à coup sûr, c'est par une étrange prévention que S. Exc. l'Archevêque de Cagliari est représenté à Turin comme un irréconciliable ennemi du *Statuto*.

MONDES. Son admiration de Colomb et son amitié pour nous lui ont inspiré, il y a deux ans, en vue d'annoncer à l'Italie la présente histoire, un chaleureux manifeste sur la nécessité des réhabilitations historiques. Cette rapide improvisation de plume, écrite en moins d'une nuit, datée d'Adro, province de Brescia, qui fut imprimée à Paris et à Milan, a mérité d'être citée dans un autre manifeste au clergé d'Italie, sur le même sujet, par l'illustre Père Ventura de Raulica, l'un des protecteurs les plus dévoués de la renommée de Colomb.

De Gênes, foyer d'admiration et d'enthousiasme pour le Révélateur de la Création, rayonne une patriotique ardeur qui réchauffe les contrées voisines. C'est que Gênes comprend son honneur. Nulle cité ne fut dotée d'une si magnifique gloire. De ses murs est sorti le secret de l'autre moitié du Globe. Aime bien Colomb, ville de marbre! c'est justice. Reste fidèle à la mémoire de celui qui garda la tienne jusqu'au dernier jour.

Ce fut durant le pontificat d'un de tes citoyens, ô Gênes la superbe! avec la secrète association de ses vœux, l'assistance de ses prières et de son intime bénédiction, que ton glorieux fils Christophe Colomb partit pour sa Découverte. Sous les auspices de l'Église, au nom du Christ, le vainqueur de LA MER TÉNÉBREUSE s'élança vers le redoutable inconnu. Par sa foi il gagna un monde, et acquit une renommée immortelle parmi les chrétiens. N'oublie pas la cause de ses succès. Ne rougis point de ta foi, cité magnifique! l'illustration de tes murs, les monuments de ta charité, la splendeur de tes églises t'obligent. Tes vieux titres de gloire t'imposent un pur catholicisme.

Réveille ta prudence. Défie-toi des étrangers colporteurs de philanthropie et propagandistes de civilisation, qu'abritent généreusement tes mœurs hospitalières. Ils

ne sont ni de ton sang, ni de ta langue; ils ne croient ni ne pratiquent ce qui fit la force de tes patriciens illustres. Ces étrangers, contempteurs de nos dogmes, n'ont aucun lien de souvenir, d'affection et de parenté dans cette Italie qu'ils infectent de leurs erreurs et fatiguent de leur propagande. Ne laisse point implanter dans ton sol la racine des mœurs étrangères. Reste toi-même, noble Ligurie ! tu dérogerais en les accueillant.

Un grand avenir bientôt va s'ouvrir devant toi. La navigation à vapeur, le prochain percement de l'isthme de Suez [1] promettent à ton port et à tes rails une prospérité peut-être incalculable. Nos vœux pour ton bonheur pressent l'arrivée de ce jour. Hâte-toi de terminer le marbre monumental attendu par l'histoire. Aie sans cesse devant tes yeux le souvenir de ton Héros. Médite sur ce modèle de grandeur chrétienne; et sache bien que la meilleure façon de l'honorer serait d'imiter ses vertus. Car, s'il n'appartient à personne d'égaler son génie, il est permis à chacun de lui ressembler par la foi.

§ III.

Force est de le reconnaître : généralement les femmes, même en France, pays de la gloire et des généreux enthousiasmes, ne prennent aucun intérêt à Colomb. Sa mémoire reste privée de leur sympathie comme sa vie le

[1] Voir à ce sujet une très-remarquable étude du marquis Antonio Brignole-Sale, publiée sous le titre de : *Rapport sur le percement de l'Isthme de Suez*, imprimée en décembre 1855. Dans ce travail rempli d'érudition historique et géographique, M. le marquis de Brignole expose les avantages qui doivent sortir de cette colossale entreprise, au point de vue général des intérêts du commerce, de la civilisation et de la propagation du catholicisme. Nous le recommandons à tous les amis de la science et du progrès.

fut des soins consolants du foyer domestique. Cette insouciance provient, sans doute, de ce que les femmes catholiques n'ont jamais lu encore une fidèle biographie de ce héros du Catholicisme; et tandis qu'elles s'apitoyent sur quelques marins vulgaires, dont l'histoire abrégée des naufrages leur raconte les malheurs, elles ignorent l'infortune du premier navigateur du Globe.

Dans ce siècle, seule une Femme a manifesté pour la gloire de Colomb une bienveillance mêlée de respect et de piété. Cette noble Femme, unique par sa générosité de sympathie comme par la grandeur morale, le prestige des grâces et la suprématie du rang, nous ne la nommerons pas dans cette page; notre plume ne trouvant point, parmi son sexe, d'autres noms qui aient mérité d'avoir l'honneur de lui faire cortége, en cette occasion.

Les coutumes d'usage et les préséances ne prévaudront pas ici, sur les sympathies montrées pour Colomb. Nous allons présenter, selon qu'elle se formera dans notre souvenir, la liste des amis du Héros.

Entre tous les hommes dont l'instinct élevé a pressenti Colomb, malgré le travestissement systématique sous lequel nous le dérobaient ses biographes, s'offre d'abord à notre pensée celui qui a le mieux pénétré le cœur du grand homme; parce qu'il partage sa foi, son courage, sa modestie, son détachement terrestre; qu'il reçut aussi le don de se faire aimer, et que ses services ont été trop vite oubliés de notre pays. Car, comme le disait et l'éprouvait Christophe Colomb, « celui qui sert tout le monde ne sert personne. » Ce sincère ami du Révélateur du Globe est M. le comte Alfred de Falloux, ancien Ministre de l'instruction publique et des cultes, qui, le premier, entre neuf cents Représentants du peuple, osa se lever et demander le licenciement de l'armée des cent mille hom-

mes des ateliers nationaux, fainéants enrégimentés au nom du travail, soldés par l'État au profit de l'émeute, masse brutale menaçant de ses violences tout principe d'ordre et de gouvernement régulier.

Le courage de cette initiative ne doit pas être perdu pour l'histoire. Cette protestation de l'esprit contre la matière, du droit contre le nombre, d'une seule parole contre deux cent mille bras, cette voix s'élevant seule d'abord, forte d'une intime confiance en Dieu, maître des cœurs, cette entreprise si disproportionnée et si heureuse nous montrent quelque chose de colossal et d'héroïque à la manière de Colomb. Peut-être choquerons-nous certains esprits en rappelant ces sombres heures; mais qui peut s'opposer à la vérité? elle est la vie de l'histoire, la séve de l'immortalité. Les hommes de bien, défenseurs de l'équité historique, nous sauront gré de cet incident de plume. Ceci nous échappe par la force du souvenir; notre amitié n'est point complice de cette diversion. Avec son exquise délicatesse de sensibilité, M. de Falloux a pénétré dans le secret d'une douleur à laquelle personne peut-être n'avait compati avant lui, et dont assurément ne s'était préoccupé aucun des biographes de Colomb. Pendant que nous réhabilitons le Hérault de la Croix, il est juste de rappeler les titres glorieux de ses amis posthumes, de ceux qui l'ont honoré le plus tôt ou le plus haut, et qui le mieux attirés vers lui, par leur propre grandeur, restent en communication naturelle avec sa mémoire.

Un ancien Ministre de la justice et des cultes qui, sous le règne de la dernière monarchie, eut l'honneur de présider longtemps la Chambre des Députés, et satisfit au prix de lui-même à ce rôle de modération et d'abstention personnelle, en lui sacrifiant la popularité inséparable d'une éloquence dont les débuts devant la Cour des Pairs

avaient étonné Paris, enorgueilli Lyon, relevé le barreau dans l'opinion publique, l'honorable M. Sauzet, compte parmi les plus fervents admirateurs de Colomb. La révolution de février 1848 le surprit siégeant encore pendant qu'elle était accomplie déjà; alors qu'il n'y avait plus ni royauté, ni régence, ni charte, ni ministère. Il ne quitta son fauteuil qu'après l'invasion du chaos, l'évanouissement de la monarchie, et l'engloutissement de toute autorité constituée; quand nulle puissance humaine ne pouvait ni sauver ce qui n'était plus, ni défendre ce qui n'était pas [1]. La résidence semi-annuelle de M. Sauzet en Italie, l'a trop initié aux intérêts de ce beau pays pour qu'il se séparât de sa gloire; et l'honorable ex-Président se trouve maintenant un ami naturel du Héros génois.

A ces deux Ministres des cultes se doivent joindre trois Ministres de l'instruction publique : l'illustre M. Guizot, qu'on peut justement appeler le régent de la philosophie politique, le précepteur des historiens modernes et le

[1] Nous nous faisons un devoir de rétablir ce fait, qu'ont dénaturé méchamment les écrivains de la démagogie en France, en Italie et en Belgique. L'attitude du Président de la Chambre des députés, à la dernière heure de son existence, fut telle qu'à sa place aucun homme de sens et de cœur n'en eut pu tenir une autre. Pendant que nous tentons d'arracher à l'erreur biographique le Héros contre lequel s'est le plus acharnée la calomnie, on nous pardonnera de redresser l'erreur contemporaine qui se trouve sur notre route. Parmi les principales figures de la monarchie de 1830, celle de l'honorable M. Sauzet est assurément l'une des plus dignes que consacrera l'histoire. Aucun homme n'arriva si haut sans efforts et sans ambition, unissant l'autorité la moins contestable au talent le plus incontesté, rendant en considération au gouvernement ce qu'il recevait en pouvoir, et n'ayant de supérieur à son éloquence que sa modestie. Les circonstances politiques ne pouvaient ajouter à sa valeur personnelle; aussi ne leur emprunta-t-il rien. Son élévation n'a servi qu'à montrer de plus haut son désintéressement.

maître des écrivains de notre temps; M. Villemain, rhéteur inimitable, critique inimité, modèle d'atticisme français et d'élégance littéraire; M. de Salvandy, plein d'initiatives désintéressées, qui voulut constamment le bien, protégea spontanément chaque idée utile, rétribua tous les services rendus à la science, aux lettres, au pays et n'en méconnut qu'un seul.

Parmi les héritiers du souvenir de Colomb se placent d'abord le célèbre chimiste M. Gaultier de Claubry, homme d'énergie civique, de courage exemplaire, dévoué aux intérêts catholiques, à l'honneur du Saint Sépulcre et protecteur des missions. L'honorable collaborateur de M. de Fontanes, M. Ambroise Rendu, ancien conseiller royal de l'Université; le marquis de Barthélemy, ancien pair de France; un noble écrivain, dès longtemps cher aux lettres et à la religion, loyal adversaire, leçon vivante de courtoisie dans le champ clos de la discussion, et parfait gentilhomme jusqu'au dernier coup de plume, M. H. de Lourdoueix; un intrépide défenseur de la vérité, M. Henri de Riancey, affectionné au Saint Sépulcre; un chaleureux poëte et philosophe chrétien, notre ami le comte Gaston de Flotte; le savant M. Ferdinand Denis que ses droits d'ancienne admiration font participer à tous les accidents de la renommée de Colomb, doivent être nommés ici. Nous ne doutons pas qu'un esprit d'une rare distinction, dont l'élégante finesse de style rehausse toujours les rapides corollaires de son incisive logique, M. Armand de Pontmartin, n'ait aussi droit d'admission dans cet étroit mais généreux cénacle.

Au dehors, peu de profondes sympathies pour Colomb se rencontrent chez les hommes du monde élégant.

En France, comme partout ailleurs, c'est encore le clergé qui porte à la renommée de Colomb l'intérêt le

plus sincère. Sa mémoire a eu ce bonheur que les deux premiers orateurs sacrés de notre époque, deux religieux aient d'abord été ses premiers amis. Ces deux religieux sont, on le devine, le P. Ventura de Raulica et le P. Henri-Dominique Lacordaire.

Lorsque le R. P. Lacordaire nous entretenait de cette histoire, nous nous rappelions le charitable intérêt que ses frères, les Dominicains de Salamanque avaient montré à Colomb inconnu. Nous songions à l'éclat dont sa prestigieuse parole fera, peut-être, un jour resplendir l'hôte des Dominicains, quand venant à résumer sa vie, il montrera le prodige divin chez cet homme plus fort que le temps. Dans son zèle pour l'Église, la gloire de l'Italie, l'amitié dont il nous honore, l'illustre Père Ventura de Raulica s'est fait un devoir d'annoncer, le premier à ses compatriotes, notre réhabilitation de ce grand serviteur de Dieu. Son Manifeste que le Saint-Père, le Sacré Collége, les principaux souverains d'Italie, les archevêques et évêques de la Péninsule ont eu sous les yeux, véritable chef-d'œuvre littéraire, admiré de tous les beaux esprits de Rome, reste remarquable encore, sous le rapport de la force et de l'élégance, même dans la traduction française qui a été imprimée en deux éditions in-8 et in-12, sous ce titre : CHRISTOPHE COLOMB RESTITUÉ A L'ÉGLISE. C'est de Paris qu'est parti cet électrique appel d'une âme supérieure au clergé d'Italie, jugement anticipé de la postérité sur le Messager de la Croix. Cette appréciation d'un grand homme par un grand génie est un événement doublement heureux ; et pour la gloire de Colomb qui s'en trouve soudainement accrue, et pour l'honneur de la France qui semble ainsi réparer un peu d'anciens torts envers cette sublime renommée.

La ville du Catholicisme, le berceau de la propagation

de la foi, Lyon ne pouvait être indifférente pour le premier missionnaire dans le Nouveau Monde. S. Ém. le Cardinal archevêque primat des Gaules, Mgr de Bonald l'a prouvé. Le Héros des mers avait des droits tout naturels au souvenir de S. Ém. le Cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. Cette docte cité comprend la science et la gloire. Une autre ville voisine de l'Espagne et de l'Océan, Bordeaux, grâces à son premier Pasteur, aimera aussi le Révélateur du Globe. Son Archevêque, l'éminentissime Cardinal Donnet a daigné nous exprimer de chaleureuses sympathies. L'intérêt sincère que S. Ém. n'a cessé de porter à la couronne et aux peuples d'Espagne, son délicat sentiment des obligations de la pourpre romaine, sa déférence à l'invitation de l'auguste exemple du Souverain Pontife, son adhésion instinctive aux choses utiles à l'histoire ou glorieuses pour le Catholicisme nous ont valu son suffrage toujours si précieux, et lui méritent la reconnaissance des admirateurs de Colomb.

Il nous paraît conforme à la justice, qu'en tout pays les amis de Colomb sachent les noms des Évêques de France qui, malgré les soins multipliés de leur diocèse, ont voulu suivre l'exemple du Saint-Père, s'unir aux intentions du Sacré Collége, sympathiser avec l'Italie, honorer le premier missionnaire de l'Évangile sur l'Océan; et même, la plupart, en vue de faciliter la propagation de son histoire, y souscrire d'avance.

Nous citerons avant tous le savant et pieux Évêque de Viviers, Mgr Guibert, si édifiant par la doctrine et les œuvres, dont la prudence et le zèle sont appréciés de tous ses collègues dans l'épiscopat. C'est à ce docte Prélat que nous avons premièrement exposé nos aperçus de réhabilitation.

Ensuite, d'après l'ordre des dates, nous devrons nom-

mer d'abord, S. G. Mgr Sibour, Archevêque de Paris, qui toujours encouragea si gracieusement nos travaux; S. G. Mgr Jolly, Archevêque de Sens; Mgr de Jerphanion, Archevêque d'Alby; le saint évêque de Châlons, Mgr de Prilly, doyen de l'épiscopat français; Mgr Graverand, évêque de Quimper; Mgr Jacquemet, évêque de Nantes; Mgr de Garsignies, évêque de Soissons, Mgr de Morlhon, évêque du Puy; Mgr Rœss, évêque de Strasbourg; Mgr de Mazenod, évêque de Marseille; Mgr Doney, évêque de Montauban; Mgr Croizier, évêque de Rhodez; Mgr Thibault, évêque de Montpellier; Mgr Menjaud, évêque de Nancy; Mgr Chalandon, évêque de Belley; Mgr Chatrousse, évêque de Valence; Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois; Mgr Angebault, évêque d'Angers; Mgr Lanneluc, évêque d'Aire; Mgr Gignoux, évêque de Beauvais; Mgr Wicart, évêque de Laval; Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins; Mgr Caverot, évêque de Saint-Dié; Mgr Casanelli d'Istria, évêque d'Ajaccio; S. G. Mgr Bonnamie, archevêque de Chalcédoine; Mgr Tirmarche, évêque d'Adras.

Puisque nous réhabilitons la gloire de Christophe Colomb, n'oublions pas ceux de ses amis qui déjà nous ont précédé dans l'éternité. Parmi ceux-là notre cœur aime à rappeler surtout l'immortel Archevêque de Paris, martyr de nos discordes civiles, Mgr Affre. Le Pasteur selon le cœur de Jésus avait, comme on sait, affectueusement encouragé les premières données de notre entreprise. Nous ne passerons pas sous silence l'Éminentissime Lambruschini, compatriote de Colomb, et qui, de sa main défaillante donnait, en son honneur, l'une de ses dernières signatures. Nous ne pouvons oublier le révérendissime Cardinal Préfet des Études, S. Ém. Fornari, ancien Nonce à Paris, ni son successeur Mgr Garibaldi, ni le savant Cardinal Angelo Mai, infatigable déchiffreur des palimpsestes,

auteur d'une foule d'importantes restitutions à l'histoire.

Particularité digne d'attention! les panthéistes, les purs rationalistes, les protestants, sont généralement portés à rabaisser la gloire de Colomb. Les hommes de trafic et de finance, les caractères froids ou sceptiques, ainsi que les âmes insensibles aux beautés de la Nature, ne font point partie de cette élite du monde moral qui, dans les sommités du Catholicisme, suit avec sollicitude les phases de sa renommée. Cette association de vœux et de souvenirs, invisible réunion de science, de paix et de vertu, composée à distance, d'esprits choisis parmi les contrées véritablement catholiques de l'Europe, vient au bout de trois siècles, former un concert spirituel à la louange du Contemplateur du Verbe, source de tout ordre, de toute harmonie, de toute beauté dans les mondes.

En sorte que, même dans le mode d'admiration qu'il inspire, Colomb est encore unique, exceptionnel, sans comparaison possible.

Arrêtons-nous enfin. Prenons congé de nos lecteurs.

Ainsi qu'on réserve pour le moment des adieux la meilleure pensée, la plus expressive parole, nous allons écrire ici un nom que nous avions respectueusement conservé jusqu'à cet instant, le destinant à l'apposer comme un sceau de gloire sur la vie de Colomb.

Franchissant, cette fois, les règles de l'étiquette, nous nommerons après tous celle qui devait passer avant tous, puisqu'elle est au-dessus de toutes; afin que cette liste s'ouvrant par le premier des Hommes dans la hiérarchie spirituelle, soit close dans la hiérarchie sociale par la première des Femmes, la plus capable d'illustrer le diadème, et d'en faire bénir la puissance.

Sa Majesté Eugénie se trouve l'unique Espagnole et la seule Française qui ait effectivement désiré la répa-

ration due au Révélateur du Globe. Une telle sympathie, sachant survivre au temps et à la tombe, n'honore pas moins l'esprit qui la reçoit que l'âme qui l'accorde. L'amitié de la catholique Isabelle, restée si fidèle à Colomb, semble ainsi ressuscitée sur le trône, s'être transmise d'Espagne en France comme un legs pieux de la plus grande des Reines à la plus digne des Impératrices.

Nous avons cru sentir qu'il serait consolant pour les admirateurs de ce génie, attristés des amères épreuves sous lesquelles fut accablée sa fin, et de l'ingratitude séculaire des Deux-Mondes, d'apprendre qu'après ce long oubli, désormais son souvenir était gracieusement recueilli dans la plus charmante mémoire où un cœur de Héros pût ambitionner une place.

Cela dit, notre plume s'incline de reconnaissance.

Et terminant ce livre, nous sommes heureux de pouvoir déposer, comme une fraîche couronne de fleurs sur l'immortelle renommée de Colomb, le souverain suffrage de l'Impératrice Eugénie dont nous avions fièrement gardé l'honneur en nous-même, jusqu'à la dernière page; y trouvant à la fois la consécration de cette Biographie, un espoir de clémente indulgence pour notre rude prose, et l'aurore d'un fortuné présage à la Réhabilitation du sublime inventeur dont nous venons de résumer l'histoire.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

PAGES.

CHAPITRE Ier. — L'Amiral, allant à la découverte de la Terre ferme par une nouvelle route, éprouve les calmes plats de la zône torride. — Dangers et souffrances de cette navigation. — Découverte de l'île de la Trinité. — La Terre ferme. — Premier aspect du Nouveau Continent. 1

CHAPITRE II. — Inductions scientifiques de l'Amiral. — Ses idées sur le paradis terrestre. — Ses découvertes du renflement équatorial, du grand courant pélasgique, etc. 23

CHAPITRE III. — Retour de Colomb à l'Espagnole. — Événements fâcheux survenus pendant son absence. — La Reine Anacoana et sa Cour. — Révoltes, désertion des condamnés déportés. . . 34

CHAPITRE IV. — Proclamation de l'Amiral aux rebelles; promesses de pardon. — Défection des troupes; il ne peut recourir à la force. — Humiliations qu'il lui faut subir. — Accords faits avec les rebelles. 55

CHAPITRE V. — Le chef des rebelles ne pouvant les maîtriser. — Révolte des Indiens. — Arrivée d'Ojéda venant fortifier l'insurrection. — Colomb abandonné, sur le point de fuir, secouru miraculeusement par la Providence. — Soumission volontaire du chef des rebelles. — Rétablissement de l'ordre. 67

CHAPITRE VI. — Les ennemis de Colomb à Séville. — Intrigues des Bureaux contre lui. — Hostilité secrète du roi Ferdinand. — On détermine la Reine à remplacer l'Amiral dans son gouvernement par le commandeur Bobadilla. 81

PAGES.

CHAPITRE VII. — Arrivée du commandeur à Saint-Domingue. — Il assiége la forteresse, s'en empare, ainsi que de la maison et du mobilier de Colomb alors absent. — Arrestation de Colomb, de ses deux frères ; leur emprisonnement. — Leur renvoi en Espagne. 94

CHAPITRE VIII. — Indignation de la Reine en apprenant que l'on a chargé de fers le Révélateur du Globe. — Arrivée de Colomb à la Cour. — L'audience publique et l'audience privée. — Destitution de Bobadilla. — Colomb s'occupe de la délivrance du Saint-Sépulcre. 117

CHAPITRE IX. — Colomb veut continuer ses découvertes. — Avant son départ, il indique sur la carte, l'isthme de Panama. — Colomb écrit au Saint-Père. — Précautions de l'Amiral contre l'inimitié du Roi. 159

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE Ier. — Colomb part avec quatre navires. — Le gouverneur de l'Espagnole lui refuse l'entrée du port. — L'Amiral prédit une tempête ; on se rit de ses pronostics. — L'ouragan détruit la flotte espagnole. — Colomb préservé avec ses navires. 171

CHAPITRE II. — La Terre ferme. — Contrariétés atmosphériques. — Le fleuve du désastre. — Recherche du Détroit. — L'isthme de Panama. — Le cap *Nom-de-Dieu*. 204

CHAPITRE III. — Lutte opiniâtre de Colomb contre l'atmosphère. — Orages océaniques, éclairs globulaires, trombe marine. — Troupes de requins. — Souffrances des équipages, délabrement des navires. — Établissement à *Rio-Belen*. 221

CHAPITRE IV. — Attaque des naturels. — Équipage du grand canot massacré par les sauvages. — La violence de la mer empêche l'Amiral de secourir ses hommes. — Tristesse de Colomb. — Vision mystérieuse. — Les Espagnols se rembarquent. — Les caravelles à demi-noyées vont s'échouer à la Jamaïque. 243

CHAPITRE V. — Colomb écrit aux Rois une lettre sans avoir aucun moyen de la leur faire parvenir. — Dévouement de Diégo Mendez. — Rébellion des frères Porras. — La coterie de Séville. — Désertion. 269

PAGES.

CHAPITRE VI. — Conduite des révoltés déserteurs; leur excitation des indigènes contre l'Amiral. — Disette des Espagnols. — Prédiction de l'éclipse de lune. — Les Indiens apportent des vivres. — Un émissaire vient de l'Espagnole espionner l'Amiral. . . . 295

CHAPITRE VII. — Les rebelles attaquent l'Amiral. — L'Adelantado marche à leur rencontre, les défait, et ramène prisonnier le chef du complot. — Après plus d'un an d'attente, l'Amiral est secouru et arrive à l'Espagnole.— Il retourne bientôt en Castille. 318

CHAPITRE VIII. — Arrivée de Colomb à Séville. — Maladie et mort d'Isabelle. — Douleur, maladie et pauvreté de l'Amiral. — De son lit, il déjoue, à Rome, une intrigue de Juan de Fonseca. — Ses réclamations inutiles près du Roi. 333

CHAPITRE IX. — Aggravation de la maladie de Colomb. — Dépôt de son testament. — Erreur des historiens relativement à Béatrix Enriquez. — Derniers sacrements donnés à Colomb. — Sa mort. — Voyages posthumes de l'Amiral. 379

CHAPITRE X. — De la vie privée de l'Amiral. — Caractère providentiel de Colomb. — Légende de saint Christophe. — Parallèle de Moïse et de Christophe Colomb. — De la sainteté de Christophe Colomb. — Miracles d'une croix plantée par lui. . 405

CHAPITRE XI. — Sort des ennemis de Colomb. — Événements survenus dans sa postérité. — Son fils aîné, don Diégo, épouse une nièce du Roi catholique. — Il n'obtient qu'en partie la possession des droits de son père. — Les ennemis de son père le persécutent à son tour. — Il succombe de fatigue sous leur acharnement.— Son oncle l'Adelantado. — Son oncle l'abbé don Diégo Colomb. — Résumé de la vie de son second frère don Fernando Colomb. 504

LES AMIS POSTHUMES DE COLOMB.

Les amis de Colomb à Rome. — Le cardinalat romain fidèle à sa mémoire. — Du souvenir de Colomb en Ligurie et dans les États Sardes. — Du petit nombre d'admirateurs de Colomb dans notre pays. — L'unique Française qui ait pris intérêt à sa gloire. . 543

FIN DE LA TABLE.

LISTE

DES PREMIERS SOUSCRIPTEURS

AVANT L'ANNONCE DE LA PUBLICATION.

SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX.

SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

SA MAJESTÉ LE ROI DE SARDAIGNE.

S. Exc. le Comte de RAYNEVAL, Ambassadeur de France près du Saint-Siége.

S. Éminence le Cardinal PATRIZI, Vicaire de Rome.

S. Ém. le Cardinal ANTONELLI, Secrétaire d'État.

S. Ém. le Cardinal MACCHI, Doyen du Sacré-Collége.

S. Ém. le Cardinal PIETRO MARINI.

S. Ém. le Cardinal D'ANDREA.

S. Ém. le Cardinal AMAT.

S. Ém. le Cardinal FORNARI.

S. Ém. le Cardinal FRANSONI.

S. Ém. le Cardinal FIESCHI.

S. Ém. le Cardinal FERRETTI.

S. Ém. le Cardinal LAMBRUSCHINI.

S. Ém. le Cardinal ANGELO MAI.

S. Ém. le Cardinal MORICHINI.

S. Ém. le Cardinal WISEMAN.

S. Ém. le Cardinal ALTIERI.

LISTE DES PREMIERS SOUSCRIPTEURS

S. Ém. le Cardinal BRUNELLI.

S. Ém. le Cardinal CAGIANO DE AZEVEDO.

S. Ém. le Cardinal RIARIO-SFORZA.

S. Ém. le Cardinal JUSTO RECANATI.

S. Ém. le Cardinal BOFONDI.

S. Ém. le Cardinal de BONALD, Archevêque de Lyon.

S. Ém. le Cardinal DONNET, Archevêque de Bordeaux.

S. Ém. le Cardinal MATHIEU, Archevêque de Besançon.

Mgr de SÉGUR, Auditeur de Rote.

Le Révérendissime Père BECX, Général de la Compagnie de Jésus.

Le Révérendissime Père GUALERNI, Général des Mineurs Conventuels.

Le Révérendissime Père JANDEL, Vicaire-Général des Dominicains.

Le Révérendissime Général des Théatins.

Le Révérendissime Général des Observantins.

Le Révérendissime Général des Capucins.

Le Révérendissime Père FILIPPO ROSSI, Secrétaire-Général des Mineurs Conventuels.

S. Exc. Rév. Mgr BILLET, Archevêque de Chambéry.

S. Exc. Rév. Mgr ANDREA CHARVAZ, Archevêque de Gênes.

S. Exc. Rév. Mgr MARONGIO, Archevêque de Cagliari.

Sa Grandeur Mgr JOLLY, Archevêque de Sens.

S. G. Mgr de JERPHANION, Archevêque d'Albi.

S. G. Mgr GUIBERT, Évêque de Viviers.

S. G. Mgr de PRILLY, Évêque de Châlons.

S. G. Mgr de GARSIGNIES, Évêque de Soissons.

S. G. Mgr de MORLHON, Évêque du Puy.

S. G. Mgr JACQUEMET, Évêque de Nantes.

S. G. Mgr ROESS, Évêque de Strasbourg.

AVANT L'ANNONCE DE LA PUBLICATION.

S. G. Mgr de MAZENOD, Évêque de Marseille.
S. G. Mgr DONEY, Évêque de Montauban.
S. G. Mgr THIBAULT, Évêque de Montpellier.
S. G. Mgr CROIZIER, Évêque de Rhodez.
S. G. Mgr CHALANDON, Évêque de Belley.
S. G. Mgr CHATROUSSE, Évêque de Valence.
S. G. Mgr PALLU DU PARC, Évêque de Blois.
S. G. Mgr ANGEBAULT, Évêque d'Angers.
S. G. Mgr LANNELUC, Évêque d'Aire.
S. G. Mgr GIGNOUX, Évêque de Beauvais.
S. G. Mgr WICART, Évêque de Laval.
L. G. Mgr de DREUX-BREZÉ, Évêque de Moulins.
S. G. Mgr CAVEROT, Évêque de Saint-Dié.
S. G. Mgr BONAMIE, Archevêque de Chalcédoine.
M. le Comte de Falloux, Ancien Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.
M. SAUZET, ancien Ministre de la Justice et des Cultes, Ex-Président de la Chambre des Députés.
S. Exc. le Marquis de BRIGNOLE-SALE, ancien Ambassadeur de Sardaigne.
M. GAULTIER DE CLAUBRY, Professeur de Chimie.
M. le Comte d'HERCULAIS, à Lyon.
M. le Comte TULLIO DANDOLO, à Milan.
Le Révérendissime Père VENTURA DE RAULICA, ancien Général des Théatins.
Le T. Rév. Père LACORDAIRE, Provincial des Dominicains.
Le T. Rév. Père ARESO, Provincial des Franciscains de l'Observance.
Le T. Rév. Père LAURENT, Provincial des Capucins.
Le Rév. Père Supérieur des Jésuites de Paris.
M. l'Abbé COQUEREAU, Aumônier en chef de la Flotte.

M. l'Abbé **MARET**, Doyen de la Faculté de Théologie, Vicaire-Général de Paris.

M. l'Abbé **CRUICE**, Supérieur de l'École ecclésiastique des Hautes Études.

M. l'Abbé **BOITEUX**, Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice.

MM. les Vicaires Généraux de Paris : l'Abbé **BAUTAIN**, l'Abbé **BUQUET**, l'Abbé **SURAT**, l'Abbé **DARBOYS**, l'Abbé **RAVINET**, l'Abbé **DEDOUE**, etc., etc.

M. l'Abbé **CHAUVEAU**, Vicaire Général de Sens; M. l'Abbé **BRIGAND**, Vicaire Général de Sens; M. l'Abbé **SICARDY**, Secrétaire Général de l'Archevêché de Sens.

M. l'Abbé **LETERRON**, Curé de Saint-Pierre, à Tonnerre; M. l'Abbé **GUTH**, ancien Grand Vicaire de Buffalo, Curé de Westhausen; M. l'Abbé **SACKSTEDER**, Archiprêtre, à Wolmunster; M. l'Abbé **SABBATIER**, Supérieur des Missionnaires à Saint-Affrique; M. l'Abbé **BESSIÈRE**, curé de Saint-Geniès d'Olt; M. l'Abbé **OBRY**, Curé de Saint-Antoine, à Compiègne; M. l'Abbé **RAINGUET**, Supérieur du petit Séminaire de Montlieu; M. l'Abbé **DUMAINE**, Curé de Saint-Aiguilin; M. l'Abbé **BOYELDIEU**, Supérieur du petit Séminaire de Noyon; M. l'Abbé **CHAFFOLT**, Curé de Montoire-sur-Loire; M. l'Abbé **HEIM**, Curé à Phalsbourg; M. l'Abbé **BURGSTALHER**, Curé d'Avolsheim; M. l'Abbé **PERRIER**, Aumônier de Sainte-Madeleine, à Bourg; M. l'Abbé **RUST**, Curé de Krüth; M. l'Abbé **AUDRAIN**, Curé de la Cathédrale, à Nantes; M. l'Abbé de **CAMARET**, à Paris.



